



RARE BOOKS


SAFE

Special
Collections

0
+





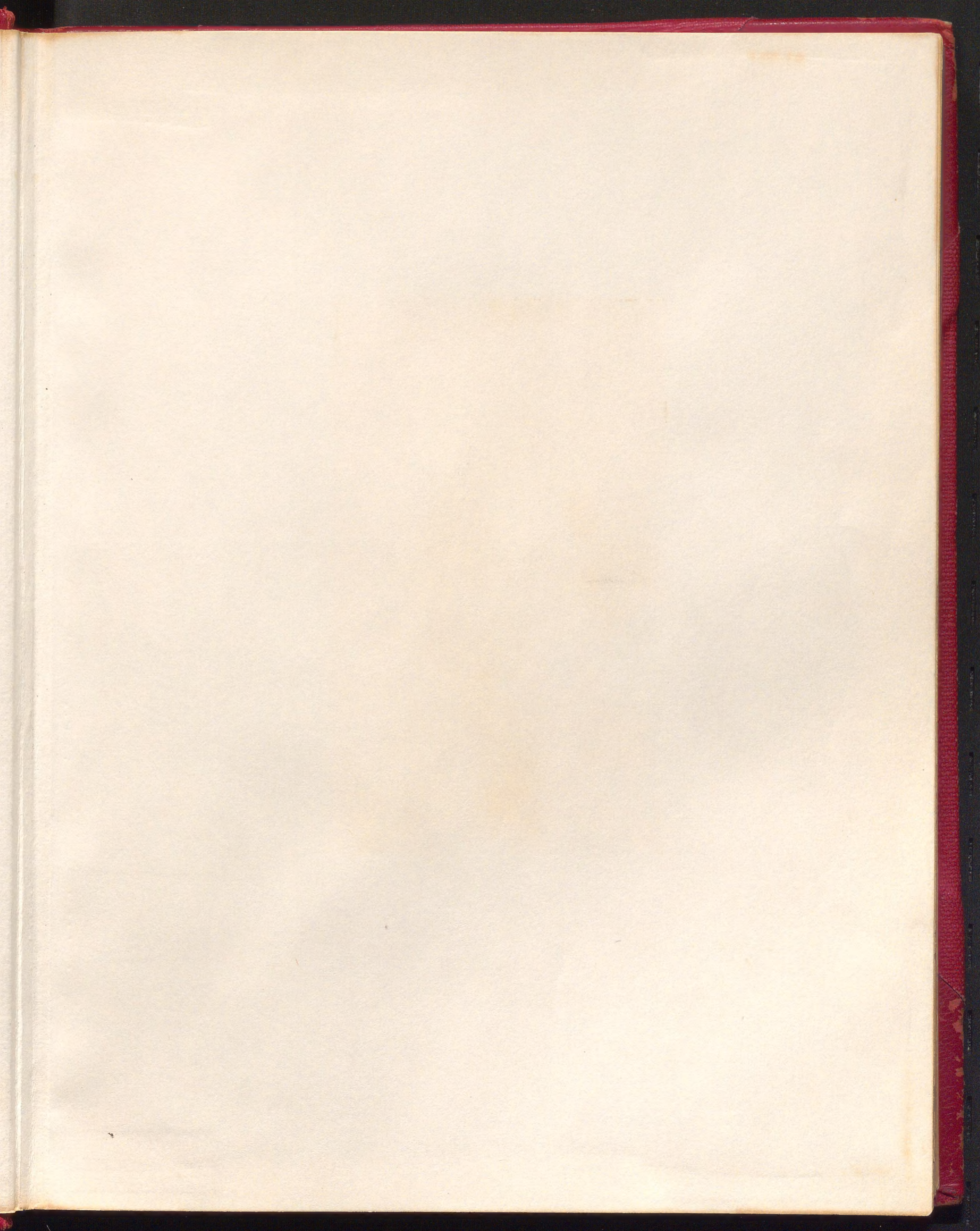


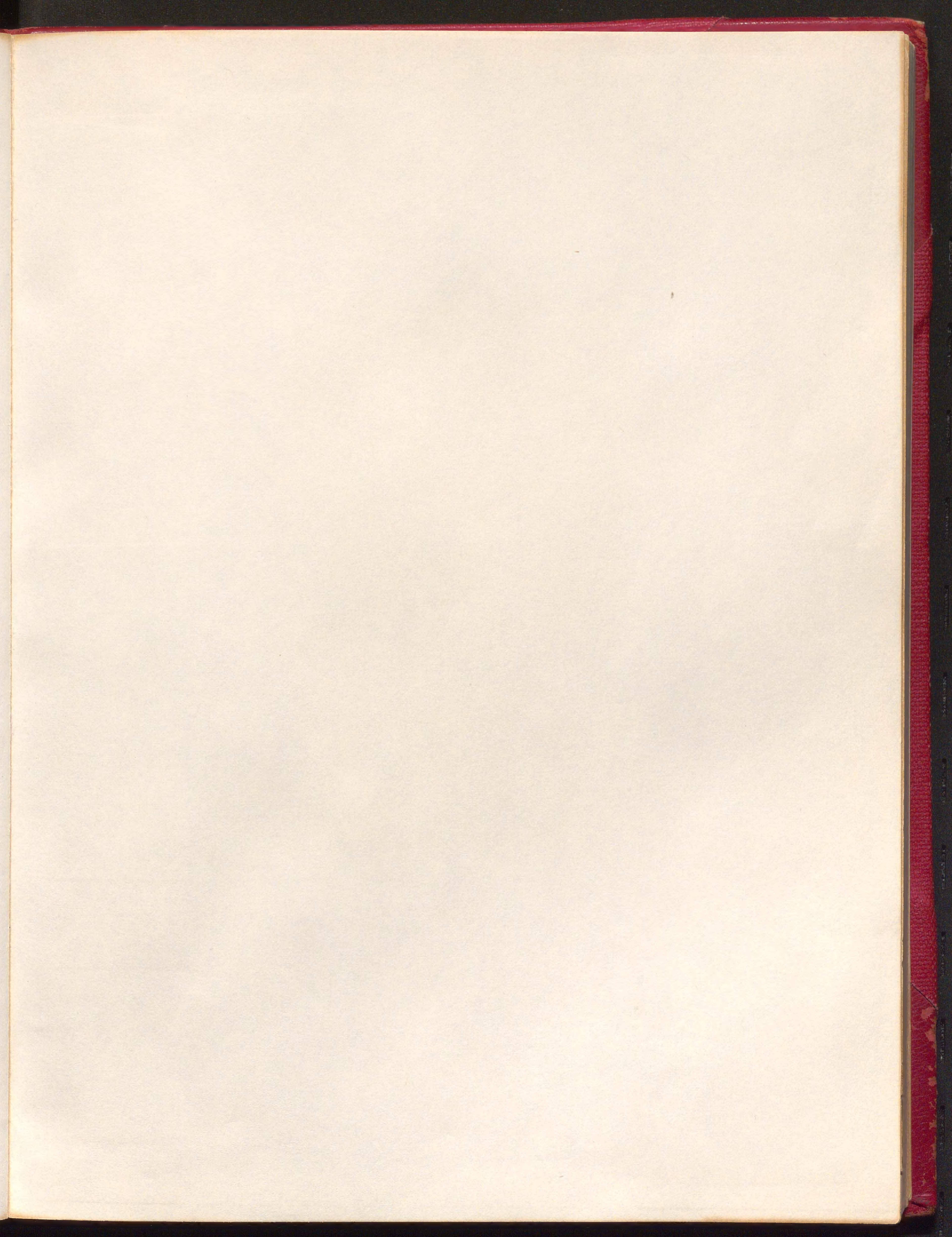
LOS ANGELES
PUBLIC LIBRARY
R 917.94 M416

Special
Collections

FORM 34 7-49







Relation du Voyage d'Ernest de Masséy
de Passavant H^{te} Saïme, en Californie
1849 — 1850

Voyage en Californie

1849 et 1850

Par Ernest de Masséy

Recueilli de la main de M. de Masséy.

R 917.94 M 416

Ce très important manuscrit est le journal d'un gentilhomme français qui, ayant perdu sa fortune en 1849, résolut d'aller la tenter en Californie. Ce journal est écrit, au jour le jour, par un homme instruit, intelligent et observateur, il contient donc des détails intéressants sur le pays, les mœurs et coutumes des habitants, des mineurs, etc, l'auteur ne revint en France qu'en 1857.

En somme c'est une œuvre intéressante, pleine de choses vues, de documents sur la rude existence des aventuriers partis à la conquête de l'or et de renseignements sur la Californie à cet époque mouvementée et déjà lointaine. C'est un récit clair, ordonné, spirituel, écrit au courant de la plume et d'un style aisé. Il donne aussi des détails fort curieux et des anecdotes piquantes sur Rio de Janeiro, Lima et le Callao, points de relâche. — Division du manuscrit : 1^{re} partie. Du Havre à Rio de Janeiro. — 2^e partie. Du Brésil au Pérou, par le Cap Horn. — 3^e partie. De Callao à San Francisco. — 4^e partie. Un hiver à San Francisco, 1850. — 5^e partie, les Sauvages, les mines et les misères.

SEP 25 1964

Les originaux du XIX^e Siècle à la recherche
La Croix d'Or en Californie.

Journal d'un passager de la Cérés du Havre,
Capitaine Messmaker. Armateur Joseph Lemaître, adressé
à sa famille, au Château de Passavant. (H^{te} Saône.)

1^{re} Partie.
Du Havre à Rio-Janeiro (Brésil)

Cette lettre vous parviendra je ne sais quand, ni je ne sais d'où, puisque
mon intention est de la remettre au Capitaine du premier navire que nous
rencontrerons en mer: mais il est plus probable qu'elle sera mise à la poste
à Rio Janeiro, où la Cérés doit relâcher par prudence, pour faire de l'eau et
des vivres frais, car le passage du Cap Horn, qu'on peut doubler en huit
jours, si le vent est favorable, peut, dans le cas contraire, occasionner un retard
d'un mois.

Quelle que soit la monotonie des journées, je vous dirai qu'elles passent très
vite, et qu'on ne trouve pas le temps de s'ennuyer.

Je vous donnerai dans le courant de ma narration tous les détails que vous
desirez: ils vous feront assister à toutes nos petites scènes d'intérieur. Il est bien
entendu que je n'ai d'autre but que de distraire ou ennuyer la famille, et les
plus intimes; c'est mon droit, puisque vous l'exigez, mais il ne s'étend pas au
delà du cercle restreint devant lequel s'ouvre la porte de l'intimité.

Ce journal, écrit sans brouillon préalable, au jour le jour, souvent au milieu
du bruit, quelquefois par le mauvais temps, sera donc une œuvre fort imparfaite
sous tous les rapports.

Il faudrait une tête autrement organisée que la mienne, des habitudes de littérature
que je n'ai pas, une grande patience, pour faire mieux. Dans les conditions où
je me trouve, je mets donc tout mon amour-propre de côté; soyez indulgents et

152484

JUN 23 1908

contentez-vous de la bonne intention.

Je crois, mes chers amis et parents que j'ai quittés avec regret, devoir vous dire, avant d'entrer en matière, que, jusqu'à ce jour 7 Juin 1849, je vous ai adressé trois lettres depuis mon départ du Havre: l'une, le 21 Mai, jour de l'embarquement par Alphonse de Laboulaye qui m'a accompagné jusqu'au navire; la deuxième, le 22 Mai, par le Pilote qui a dirigé la Cérés pour sortir du port et entrer dans la Manche; et la troisième, le 7^{er} Juin, par le Capitaine du Navire anglais la Caroline de Sunderland.

Cette dernière n'était que commencée, je l'ai terminée je ne sais comment; je ne vous ai dit que la centième partie de ce que je voulais dire, tant j'étais pressé; c'était à tel point, que je vous annonçais un piece de vers de de France, à propos de l'anniversaire de ma naissance, et qu'elle est restée sur mon bureau.

Aujourd'hui Alexandre a quitté le lit, il va bien et commence à s'occuper avec une grammaire espagnole.

Dans quelque disposition d'esprit que vous soyez, au reçu de cette lettre, oubliez vos ennuis si vous en avez, et suivez sur cette mer, jusqu'à ce jour si belle et benigne, le voyageur ami, qui consacre les dernières années de sa jeunesse et de son activité, afin de réparer des pertes que des événements imprévus, impossibles à conjurer, ont fait subir à lui et aux siens; et d'assurer à tous un avenir tranquille. Si je réussis comme je le désire, soyez certains que, alors même que par goût, ou tout autre motif, je fixerais ma destinée loin des pays où j'ai éprouvé tant de peines et d'ennuis, vous trouveriez toujours en moi, votre meilleur parent, votre plus utile ami.

C'est dans ces sentiments, que le 21 Mai 1849, je quittais la France, à neuf heures du matin, sur le navire la Cérés du Havre, armateur Joseph Le Maître, affruteur Barbey, de Paris (dont Dieu préserve les voyageurs incaspirés, tant ils sont après à la curée, et peu délicats,) Capitaine Messinaker, faux bonhomme, dont il sera souvent fait mention dans le cours de ce récit, accompagné d'Alexandre Veron mon cousin et associé; de François Piclancet, engagé comme charpentier et homme de peine.

Veron souffrait depuis quinze jours son mal de mer. Lédanet son mal de
 haut et moi l'espoir d'une bonne traversée, d'une portance rapide, et d'un prompt
 retour.

Les vents étaient contraires de nombreux curieux, quelques parents, peu d'amis, les
 quelques, sur la jetée, adressent aux passagers un dernier adieu qu'ils prolongent en attendant
 leurs manœuvres, lorsque leur voix se perd sur les bords, dans le bruit occasionné par le
 manœuvre. Parmi eux, je vois Athanasie de Laboullay, le seul être présent qui
 s'intéresse à mon sort; placé près de la tour aux signaux, il nous suit du regard
 jusqu'au moment où le vapeur nous accoste et nous remercie hors de la rade.

Ces chants, dit Laboullay, entourent au cri de: Vive la République? (de tout contenu)
 portent du navire au rivage la dernière expression de la pensée politique et sociale
 de la majeure partie des émigrants.

De tous ces chants, celui des Girondins. Mourir pour la Patrie, est
 celui qui produit le plus d'effet; Seulement je faisais cette remarque: c'est qu'il était
 mal placé dans la bouche de nos Patriotes, qui quittaient la Patrie, un lieu
 d'y rester, et de mourir pour elle si le besoin était.

A 10 kilomètres du Havre, le vapeur nous quitte. L'armateur s'arrête en
 fait autant quelque temps après, mais, avant de descendre dans son canot, il
 sort avec les passagers, un succès des futurs Californiens.

A propos de cet armateur, il est bon de consigner ici l'opinion que tous les
 passagers ont de lui: c'est un homme d'argent qui traite les blancs de la même
 manière que d'autres traitent les noirs: c'est pour lui une matière qui vaut
 tant, et rien de plus. Peu de ses engagements sont consciencieusement tenus,
 aussi n'y a-t-il qu'une voix sur son compte, et elle n'est pas favorable à sa
 probité et à sa bonne foi. On dit que les armateurs du Havre sont presque tous
 les mêmes, ce qui n'est pas flatteur pour la place, et que les armateurs de
 Bordeaux sont plus consciencieux. Mais si ceux qui ont à faire à ces sortes de
 traitants, afin qu'ils mettent dans leurs transactions avec eux, les points sur le i.

Je n'ai pas eu besoin d'assurer mes marchandises, pour deux raisons principales:
 1^o le navire et le Capitaine sont bons; 2^o par le temps de révolutions politiques et sociales.

où nous sommes, en cas de sinistre serait-on remboursé ? A ce sujet j'ai consulté Monsieur Morret, Commissionnaire au Havre, qui m'a dit avoir des navires en mer sans assurances; que cette précaution n'avait le plus souvent d'autre but que de procurer au hacolleur ou au passager, une plus grande tranquillité d'esprit pendant la traversée.

Malgré le temps brumeux nous apercevons les côtes de France pendant toute la journée.

Un Pilote du Havre, habitué aux passages dangereux que nous avons à traverser depuis notre sortie de la rade, nous accompagne. C'est lui qui tient le gouvernail. Son bateau nous suit en cas d'accident, et pour le ramener au port; il doit faire route avec nous jusqu'à l' hauteur de Bayeux.

Quelques passagers sont déjà malades; parmi les plus ébranlés, je dois compter le cousin Alexandre, qui du reste s'y attendait. Son imagination était tellement frappée à cet égard, qu'il assurait avant l'embarquement, qu'il aurait le mal de mer pendant toute la traversée; il a été un instant décidé à retourner en France avec le Pilote, et s'il n'avait pas échoué sur lui de mieux, quand ce dernier nous a quittés, et si surtout l'incognito qu'il s'en était créé, il serait rentré dans sa famille, dont il redoutait les sarcasmes et les plaisanteries.

Le Pilote emporte quatre lettres de moi, deux pour Bernard, une pour Adèle et une pour Adèle; elles seront mises à la poste au Havre.

La mer est boueuse. Sa couleur est verdâtre, le sommet des vagues est couronné de blanche écume, et de loin cela produit l'effet de troupes de moutons courant les uns après les autres. Pendant plusieurs heures, le 2 Mai, dans la soirée, je cherchais dans ce petit spectacle à me débarrasser du mal de mer que je ressentais depuis les onze heures du matin mais c'était en vain. Affaibli sur la rampe de la dunette, je passais de temps à autre, mon tribut à la mer; du reste, j'ai bien souffert, et ce mal si violent, si redouté par certains terreux, n'a produit sur moi que l'effet d'une bonne dose d'émétique; j'ai fait cesser le mal en me couchant sur le dos, et soutenant ma tête à angle droit et par un diabète et un rétablissement de 12 heures: avis aux futurs navigateurs novices.

A l'horizon, plusieurs navires en mer de toutes grandeurs, se dirigeant sur des points différents; quelques marisouins, les premiers que je vois, viennent faire leurs payes. Evolution autour du navire; ce sont les anciens Dauphins tant célébrés par les poètes.

grecs, pour leur intelligence, leur affection pour l'homme, et la description fantastique qu'ils en font. Aujourd'hui, ce n'est plus qu'une branche de la famille des Cétacés, dont les balénas, les cachalots et tous les souffleurs font partie; Chacun conséquemment il sont vivipares et mammifères. Tantôt il évoluent à l'avant du navire comme des écumeurs, tantôt sur les flancs comme des écumeurs cavalcadours, d'autres fois à l'arrière comme une escorte d'honneur. Pour les remercier de tout de bienveillance, de temps en temps on leur jette le harpon, on les manque souvent, les blesse quelquefois, mais c'est un événement quand on réussit à en accrocher un et le tirer à bord.

Leur peau est lisse et recouvre une couche de lard, qui fondue produit de l'huile de baléon; leur chair n'est pas mauvaise à manger, on lui trouve un peu le goût de la chair de chevreuil; leur poids moyen est de 2 à 100 kilogrammes; du reste, c'est une des grandes extractions à bord, pendant les longues traversées que la présence des dauphins dans les eaux du navire.

J'oubliais de dire que leur cervelle est très volumineuse, aussi bonne que celle de l'œuf, et que c'est le morceau de choix de l'individu.

Après deux jours de navigation sans des vents contraires, nous n'avons fait qu'une douze lieues marines, soit 36 milles ou 60 kilomètres; nous apercevons encore à la nuit tombante les phares du Havre, comme les derniers reflets de la Patrie, qu'on aime d'autant plus qu'on s'en éloigne davantage, et qu'on s'en a laissés quelques bons parents et amis.

En mer, le 23 Mai 1849.

J'achève de me guérir du mal de mer, par un repos absolu et quelques vomitifs. Alexandre est un des plus éprouvés. Il avait sept ou huit passagers, qui ont sans doute déjà navigué, chacun a payé le tribut oblige.

J'ai fait connaissance de Monsieur des Finances, ancien garde du corps du roi Charles X, puis officier de cavalerie, ayant donné sa démission pour se marier avec une demoiselle de Rochefort. Finir par l'agriculture et par des cautionnements improductifs, il laisse en France sa femme et ses deux filles, et va en Californie, la bourse à peu près vide, mais le cœur plein d'espérance et de courage, pour réparer ses désastres; c'est possible, mais c'est tout de même difficile; il me dit de rester.

Il est fait et événements saillants nous raconter aujourd'hui et les jours
suivants, bien que nous sommes tous et seront plus ou moins intéressés, et nous
essayer de nous esquisser, petit à petit, la physiognomie de la Cécile et de ses habitants.
Commençons par le contenant et abord, puis après, nous aborderons le contenu.

La Cécile est un bon petit navire de 57, 511 tonneaux de jauge qui,
en terme de marine, se comporte bien à la mer; construit solidement, mais
un peu, et peut en temps ordinaire loger une trentaine de passagers; mais,
la soif de l'or, la rapacité des armateurs Joseph Lemaitre et C^{ie} en a fait un
véritable ponton dans lequel ils ont entassé 16 passagers de 1^{re} chambre, 42 de
2^{me} classe et 34 de 3^{me}, ces deux dernières établies à l'entrepont, l'une à
l'arrière, l'autre à l'avant du navire, sans jour, sans air et presque sans
clair: de bien que la plupart des passagers de 2^{me} et 3^{me}, préfèrent coucher
en plein air, sur le pont, que de s'exposer à être asphyxiés dans un milieu
d'atmosphère malsaine, aussi dangereuse à respirer que difficile à
séjourner en style honnête.

Je crois que les négriers qui font la traite, car il en existe encore, ne se
conduisent pas d'une manière plus barbare vis-à-vis de leur cargaison humaine.

À l'avant se trouve une petite plate-forme, sous laquelle couchent en outre
12 hommes d'équipage qui, avec les quatre officiers: 1^o le Capitaine Westmeyer,
subrecaut, représentant l'armateur, vieux loup de mer, ancien balaisier, bon
marin pratique, mais n'ayant pas le diplôme de Capitaine au long cours;
2^o Hey, Suisse d'origine, Capitaine en second, moralement, mais légalement
Capitaine en premier, à cause de son diplôme, marin capable et énergique;
3^o le Lieutenant Simon, homme jeune, courageux, instruit et léger;
4^o l'élève d'une famille inconnue sans valeur, ivrogne, incapable, chargé de
la cuisine, fort bien dans ce rôle.

Complément le personnel du navire, est ce la peine d'ajouter, un cuisinier,
un valet, un maître d'hôtel, surnommé Bibelot une crapule; et
une femme de chambre, la Bazin, une vraie catin.

Les événements à venir confirmeront, je crois, toutes ces appréciations du 1^{er} et.

7

Le pont, à notre sortie du Havre, est littéralement encombré de fûts d'eau de vin, de marchandises de toute espèce, en sorte qu'on ne peut y promener, et que les manœuvres seraient fort gênées s'il y avait du gros temps; la dunette seule, réservée aux passagers de 1^{re} classe, dont Alexandre et moi faisons partie, offrira une petite promenade si elle n'était garnie en tout sens de luges renfermant des boulets, des boules des carandes, des disques dont les chants peu harmonieux, se mêlent constamment soit au bruit des manœuvres, soit aux gémissements et hoquets des malades, soit aux refrains plus ou moins patriotiques, érotiques, bachiques des insouciantes Californiens de l'entrepont.

Pour compléter le tableau remarquons une grande chaloupe mise en travers du navire, près du grand mât; c'est le séjour favori de 12 montons, l'errato, qu'on nous servira pour du cochon; et la demeure privilégiée, en vertu du principe de la fraternité, de nos socialistes les plus ardents: c'est là, qu'accompagnés de célements et de grognements, ils discutent entre eux les principes démocratiques de la nouvelle école, et qu'ils font entendre chaque jour la farceillasse, les Girondins, le Chant des Travailleurs etc.

Il sont une quinzaine à bord du plus beau rouge, professant pour l'abolition l'obscurisme, un culte fanatique. Toutes les autres opinions sont aussi représentées sur la Corée, qui, à elle seule, est une petite image de la France actuelle.

Sur le gaillard d'avant, s'établit de préférence la troupe des Vendeurs, dont Monsieur de Finance fait partie.

Deux canonades sont placées de chaque côté du navire, prêtes à ne jamais faire feu, soit à titre d'ornements, soit comme simulacre.

Ce qu'on appelle la Chambre, se compose d'une salle dont l'entrée de plein pied est sur le pont; elle a une porte vitrée et deux petites fenêtres de chaque côté, plus une ouverture, aussi vitrée, au milieu du plafond, servant à augmenter la lumière, et à donner de l'air; une table fixée au parquet, pouvant contenir dix-huit personnes, prend tout le milieu de cette pièce.

Les cabines sont toutes dans le long, sont séparées les unes des autres par des portes qui donnent sur le couloir, et de l'autre sur l'escalier; les autres, les capitaines; la nôtre, au Alexandre et moi sommes au milieu d'un nombre de mates indéterminé, le mieux. La dernière est de bois et est la plus commode, avec un buffet au-dessous, en face des autres. Les autres capitaines, qui sont des petites cabines.

La cabine ordinaire est un espace de 2 mètres 30. Sur les trois faces, la partie est occupée par deux lits superposés. Alexandre couche au rez de chaussée et moi au 1^{er} étage.

En guise de bonnet de nuit, nous avons garni le fond de notre lit d'une partie de notre linge, pour ne pas encombrer l'appartement.

Deux petites rayons contiennent quelques volumes formant notre bibliothèque; et pour nous en avoir à l'aise, par un ciel de bois travaillé sur le plan du même qui peut s'ouvrir quand il fait beau temps, mais qui doit être hermétiquement fermé par les mauvais, ce qui fait qu'on manque d'air quand on est obligé de rester dans la cabine; un petit jour nous arrive par le plafond, si travers un verre fixé sur le plancher de la cheminée. La porte donne sur la salle à manger, et est le plus souvent fermée, car la cabine peut être acablée par quel bon air on doit respirer, quand vingt personnes ont dormi, mangé, bu, respiré, fumé et tout ce qui s'en suit dans ce petit espace qui comprend la chambre et les cabines, pendant vingt quatre heures et quelquefois plusieurs jours consécutifs, quand le temps se hermet pas le jour sur la cheminée.

Le matin on déjeune à neuf heures, nous sommes ordinairement de huit à vingt à la table du Capitaine. Le menu consiste en un plat de soupe, un plat de viande fraîche ou d'endouage, un plat de poisson de terre, une salade de lentilles ou de haricots, du beurre salé ou de lardons, du fromage de Hollande, pain d'assort; du pain mol fait, du vin de midi potable, ne supportant pas l'eau; le soir le thé ou le café.

Le thé est bon, le café ne vaut rien; l'eau de vie de Cognac est de l'estrie de hommes de terre ou de betteraves redoublée et caramellée. Le dîner est à peu près composé de même, il a lieu à 5 heures et va au plus au festage, une note de volaille etique pour le master physique, à l'honneur le thé; je suis abstiné relativement. La vie à bord est très échauffante, et je veux éviter toute cause d'indisposition, car l'ami Alexandre, dans l'état où il est, me seroit d'une faible secours.

Le capitaine offre deux bouteilles de Madère de l'île et le dimanche deux bouteilles de Champagne du Havre, avec un pudding et supplément; il invite pour ce dernier jour les deux médecins passagers à bord, le docteur Briot et le docteur Lefebvre.

Avant de la frone se dresser une petite Statuette en bois peint en blanc et d'assez mal faite; je ne sais si quel titre elle peut mériter une église quelconque, je crois qu'on la place à l'arrière devant l'autel pour la déesse antique, et qu'il a pu son modèle au service.

À l'entrepont sont établis deux espèces de dortoirs, sans jour et sans air, ils sont étages des vides, pour ne pas dire des corridors en planches; c'est là que sont censés dormir les passagers, seuls ou deux à deux. Les condamnés à faire en passant, la traversée du Havre à San Francisco, ou même des autres les plus malheureux et dans le plus sale boudoir que l'on puisse imaginer.

Je crois que les déportés sont moins mal logés. Heureusement nous avons le pourvoir des latitudes qui leur permettent de coucher sur le pont ou moins trois mois, sur cinq de navigation, soit dit en passant, nous n'avons que dix mille lieues à parcourir.

Jusqu'à ce jour, le pont est très encombré. Sans cela il offroit une petite promenade, mais dans l'état où il est, on sent à peine d'y retourner. Je ne vous parlerai pas du surplus du navire qui ressemble à tous ceux de même espèce; je n'ai tenu qu'à vous décrire un voilier chargé d'émigrants.

Ce qui vous intéresse, c'est qu'il est assez solide, qu'il marche bien et l'air

derrière lui les riens qu'il rencontre. Vient plus que moi de louches et d'yeux
qui me regardent. Un enfant en fait de même.

Je finis cette description avec une description de l'incantation du Capitaine Kermadec
une incantation dans les ténueurs : « Hé, allé, mes petits matelots,
alors tout, pour enlever les riches de machines. C'est car elle a fait de l'onde
la Calédonie : faites vous mes petits, et ramenez bonne brise : je vous donnerai
la bécquette d'un matelot. Si cela ne suffit pas, elles d'en hors, allez, allez, et
si cela leur paraît bon, faites-leur. Vent de vent, et bon matelot. Et jette
la mer le bon matelot. Tromblon qu'il avait sur la tête.

Toute cette petite scène dite, d'un ton sérieux, presque flegme, et d'un air convaincu
de son efficacité. Par un vieux et tubéreux, même, le soir au clair de la lune,
quand tout est calme, accepte les pleins d'inspiration et accablent le feu, tout
réellement fait comique.

24. Mai, 3 heures du soir

Par 50° de latitude, 5° de longitude, mer dion de Paris, en mer, deux navires à tribord.
Je continue à bien aller, Alexandre est toujours alité, d'où j'ai fait
l'imagination et par là se rend plus malade qu'il ne l'est réellement.

La mer est calme, le vent de vent qu'il fait est contraire, pendant la
nuit dernière nous avons eu un grand qui a fait de la mer : hantant, riant, saillant,
rien de sérieux.

Bientôt après mes repas, je me couche pendant quelque temps, le repos absolu
facilitant la digestion d'un estomac encore peu habitué au route, si la navigation
du bord.

À défaut d'être venant à vous conter aujourd'hui, je vais essayer de vous donner
quelques détails sur la composition du personnel des passagers et de l'équipage de
la Corée : mes observations ne seront sans doute pas encore bien justes, vu le peu
de temps que j'ai eu jusqu'à présent pour étudier la silhouette et le caractère de
chacun. Mais j'aurai souvent occasion de rectifier mes erreurs, s'il y en a,
dans le cours de ce récit. Ce n'est donc qu'une première impression.

Le Capitaine Kermadec est un marin expérimenté qui a de la force.

et tout le monde, avec une sorte d'instinct, une harmonie en lui, et un
manquant peut-être de fermeté et de l'esprit de détail nécessaire pour conduire
le bâtiment des passagers avec l'exactitude et l'arrangement d'ailleurs, il est fort mal
secondé par ses bas officiers, Timon et Félix.

Il a le caractère très-égal, souvent masqué dans les moments où le sang
froid est le plus nécessaire. Cela vient sans doute d'une habitude d'ordre
qui le fait parfois souffrir et qui lui donne droit à des circonstances et événements, de
reste, la colère, la mauvaise humeur sont très-blancs tant elles sont craintes
et souvent ridicules.

Malgré ces défauts, il veille avec beaucoup de sollicitude sur la bonne tenue du bâtiment
à la mer, sur l'exécution des manœuvres, sur la direction de la marche; il a de la
fermeté, il est trop économe jusqu'à négliger les engagements qu'il doit
avoir de bien servir les passagers; il a des ordres secrets pour se servir d'eux
il n'en est pas moins sensible de la manière forte de l'exécution et perd
beaucoup de l'estime des personnes qui se sont confiées à lui. Quoiqu'il se soit
pas habitué au long cours, il fait assez son métier, mais n'est pas
sensiblement supérieur au Capitaine en tant que tel, qui a tout dit.

Ce dernier est originaire de Genève; il a fait, quoique jeune, une
nombreuse campagne dans toutes les parties du monde; il dit même qu'il a
fait la traite des nègres. C'est un homme rude, une bonne tête, grand robuste
français, nourri de théorie et de pratique, d'un grand sang froid. Le seul en son
territoire, avec ces deux.

Le Lieutenant Timon est léger de caractère, grand, mince, très-agréable,
entrepreneur, hardi; il a fait la pêche à la baleine dans les Mers du Sud; il
peut avoir 24 ans. Je doute qu'il y ait en lui l'étoffe d'un Capitaine.

Le Sous-Lieutenant Félix est le plus bas officier; il est bien à la place,
et s'il continue, il y restera toute sa vie. Il n'a pas 22 ans; originaire de
Paris, il aurait bien fait de ne pas s'embarquer; il n'a rien de ce qu'il faut pour
réussir en quoi que ce soit, ni au physique, ni au moral.

Les matelots, ces gens, sont cependant polis et obligeants. Une femme de

Monsieur de Humelle vient; c'est le bon officier. Il est bon de le voir, de qui
 on dit tant de bien. Il a de l'esprit, mais de celui qui consiste à faire des
 vers médiocres, des calembours sur toutes choses, et des jeux de mots qui se font
 à une bonne manœuvre, de la verve et conte bien; il a bon sang, pas de tête,
 pas de tenue, et se quitte trop souvent; dans ce cas, il est inconstant, violent, insupportable.
 Je ne manquerais pas d'exercer à l'applaudir des gens jeunes, il me les fournit
 pendant la traversée, car l'homme dénué de jugement, de discrétion, terrible aussi
 bas avec ses habitudes bachiques, doit se livrer lui-même à la critique; il n'a
 pas le don et s'ennuie avec lui une femme qui dit à tout le monde qu'elle
 va rejoindre son amant en Californie; il a voulu de faire la noce de
 son assassin; le Capitaine se demande avec quoi? elle reçoit l'ordinaire de la
 chambre sur la dunette car elle n'a droit qu'à une place de 2^e class. Le
 Capitaine lui fait cette faveur; dans quel but? elle n'est pas belle, mais quand elle
 fait un peu de toilette, elle a le chic des filles entretenues de 4^e ou 5^e class; elle a
 déjà fait un enfant; elle a eu de nombreux amants, un mari du nom de Richard.
 Son nom de fille est, dit-on, Estelle Ivelin, originaire du Havre ou des environs.
 À bord, elle a le surnom de « Belle en cruise ». L'an dernier, tout le fait seigneur.
 Les associés du vicomte voient avec peine cette femme, jetée au milieu de
 leur société, une des gens encore jeunes, c'est un ferment de discorde.
 La fable de La Fontaine est à l'appui, comme l'expérience.
 Or donc, voilà ce qu'est ce gentilhomme portant dans ses armes des fleurs de lis
 sans nombre; ancien valet de Charles X, en 1824 ou 1836, appartenant à une très
 honorable famille, ayant un oncle lieutenant général; et, pour le quart d'heure,
 sans argent, sans considération, sans crédit, allant chercher de l'or en Californie,
 avec une sacoche de 2 ou 3000 plumes métalliques et d'or; 1 kilo de
 camphre pour faire des cigarettes rasail; une rame de papier pour
 faire des chambrettes, ou des canovas de vaudevilles; et suffisamment de tout
 pour faire le charlatan au besoin.
 Parites des parites! et avec cela, une morgue superlatrice doublée d'une
 cassure égale.

Mon père, le comte de France, habitant Paris, occupe une place
sans aucune administration.

Je ne sais jusqu'à quel point il connaît les projets de son fils, dans tous
les cas, il ne s'en vantera pas, et doit se féliciter d'en être débarrassé.

Le de France est le plus tapageux, le plus remuant, le plus encombrant
des quatre associés, Monsieur de Lamolère est le principal, le plus sérieux
personnage de cette société qui, je crois, n'est pas née viable.

Le sous-gouverneur d'avoir fait de l'agriculture sans succès; il a été officier
démisionnaire en 1830, il est marié, pas heureux en ménage. Il a quatre
enfants; il va et vient, ne faisant que des pertes en Californie; il a près de cinquante
ans, est encore vent, décidé, courageux, mais n'a pas uneorte tête. Il a
payé une partie du passage de de France, qui lui-même a signé des
billets au Calédonien, pour l'autre partie, et pour la moitié de celui de son fils.
H. les bons billets qu'a le sous-gouverneur!

Le troisième associé est un jeune homme du nom de Langlet.

Le père, son père, fabricant de sucre des environs de Lille, était venu me
le présenter et me l'offrir comme associé. J'ai refusé, ne me souciant pas de
me charger d'un homme dont le capital était fort peu intéressant.

Je suis déjà reconnu qu'il était très jeune de caractère, qu'il aimait ses aïeux, beaucoup
les belles et bonnes habitudes qu'il a contractées au régiment, où il vient de passer
sept ans. Je crois que sa famille est bien aise de lui faire faire le voyage
pour s'en débarrasser et lui apprendre à vivre; s'il se range un peu, il peut
faire un bon mineur, rien de plus.

Le quatrième associé est un cafetier du Havre, nommé Gosselin qui, pour des
médisances financières et peut-être consanguines, a cru, dans son intérêt, devoir
quitter l'eau de la mer; il me fait l'effet d'un gourmand, baroque, buveur
d'absinthe et blagueur comme la plupart de ses confrères.

Je doute, qu'avec cette pacotille de petite valeur, il puisse réussir là-bas; son intention
est de monter un café en Californie, mais la bonne volonté ne remplace pas les capitaux,
et ceux-ci me paraissent faire absolument défaut.

13

Ces détails vous paraîtront sans doute fastidieux, mais dans le cours de ma narration, ils vous faciliteront l'intelligence des faits que j'aurai fort galamment à vous conter - sur la suite.

Je m'entretenais par ce qui précède, d'entrer chaque fois dans de nouvelles explications ou commentaires. Vous l'avez ici sur un théâtre de marionnettes, si vous voulez: le bien, pour qu'une pièce soit comprise de spectacle, il faut, au 1^{er} acte, que l'auteur fasse connaître le caractère des principaux personnages qui doivent figurer dans les actes suivants: c'est ce que se tâche de faire.

Le 25 Mai.

La goutte reprend à mesure que le nombre des malades diminue. Alexandre va mieux, le duc totalement guéri.

Le vent est faible, et nous ne pourrions surmonter les courants de la Lanche, s'il ne soufflé plus fort.

des France a l'air d'être amoureux de son Estelle, ce qui lui ôte toute la venue. Peut-on avoir vécu, langement vécu, et tomber amoureux d'une danseuse? Mais encore si elle avait pour elle jeunesse, beauté, grâce, esprit: mais non, elle est vieille, détraquée la brutalement; elle est bête à faire supposer qu'elle n'est pas parfaitement saine: elle pourrait peut-être l'être un jour, en un temps de privation, mais de là, à faire une passion, cela me paraît fort, surtout quand on pense à ses antécédents.

Enfin l'homme est ainsi fait; les plus sages, les plus madres, se laissent prendre comme des oiseaux à la pipée, avec ou même sans appas; cela me fait penser à mon aventure avec T... il y a une dizaine d'années: elle n'était pas folle, elle n'avait pas encore jeté son bonnet par dessus les moulins, mais elle avait une je ne sais quoi qui m'avait enchaîné. Faiblesse humaine! et je suis encore à me demander quel pouvait être ce charme.

Le 26 Mai.

Par continuation, le vent d'ouest dure toujours et contrarie notre marche.

La mer houleuse retient toujours Véron sur son lit.

La comédie entre Estelle et Nimorin suit son cours, et l'indignant se dit dans

des humes. Il n'y en a ni bon, ni mal. C'est l'autre. Il n'y en a ni bon, ni mal.

Vous voyez au large, quelques navires, et non guère plus la hancha. Les vents dans l'Océan. L'atmosphère, filant une grande et belle. Les vents du sud-est, cinq mille trois cents, quelques kilomètres. C'est dans la direction du vent.

Un si brouillard la tête lourde, et le cœur léger. Physiquement; il fait un temps sombre, l'air est humide et froid; cette température influe beaucoup sur la santé des passagers.

Parmi eux se distingue particulièrement (Péologue), on voit que c'est un homme qui a fréquenté le grand monde, il a l'esprit caustique, il est d'ordinaire très réservé. Le milieu dans lequel il se trouve, blesse dans doute. Son amour-propre qui est excessif; pour le connaître à fond, il faudrait l'étudier, car il ne se livre pas de suite à l'abord.

Si l'on en croit de France qui a connu son frère, officier distingué (Capitaine) dans un régiment de ligne, il ne descendrait, ni plus, ni moins, que des empires grecs (Péologue !!!)

Quant à notre commentateur, il était sous Louis. Philippe secrétaire particulier de Montalivet, l'attaché de la liste civile; il m'a montré une lettre de ce dernier qui le traite d'une manière fort agée.

La fortune lui valait huit mille francs; l'avant perdu depuis la République, n'ayant pas de fortune patrimoniale, et ayant peut-être des raisons qu'il ne dit pas, il va chercher ce qui lui manque en Californie pour se procurer une avenir confortable. Il a un autre frère dans les eaux de Jotets. Il est célibataire.

Il a beaucoup d'atticisme dans la conversation, il mène la conversation avec tact, et la pousse sans effort jusqu'à ses dernières limites, s'arrêtant là où l'homme de bonne compagnie doit s'arrêter; quand il n'a pas eu un petit coup de trop: c'est avec l'orgueil les seuls défauts que se lui reconnaisse aujourd'hui. En tombant des salons de Montalivet à la chambre de la Cécile, c'est, à coup sûr, celui d'entre nous qui a fait la plus lourde chute.

Le 27 Mai.

C'est aujourd'hui jour de la Pentecôte. La mer est calme; la couleur est d'un vert tirant sur le bleu. Alexandre va mieux.

Jusqu'à ce jour, je n'ai rien fait tant je suis paresseux; je prends seulement chaque jour quelques

notes sur mon calepin. Ce sera le canvas du recueil. Lorsque j'aurai mieux digéré, je broderai mes impressions de voyage, avec tout le réalisme dont je suis capable, et sans me cacher de la vérité, pour vous les faire partager.

Le temps en temps, jetant un regard en arrière, l'adresse aux bons parents et amis de France son souvenir affectueux, et souhaite qu'Armand, le Corsaire, n'ayant plus le temps de grandir, fasse marcher la machine agricole au mieux des intérêts de tous.

Ce soir, la brise s'élève et nous filons de 10 à 12 nœuds, soit 15 kilomètres à l'heure.

Le Capitaine invite les docteurs Ding et Briot à dîner aujourd'hui et tous le dimanche suivants pendant la traversée. Ces messieurs ne sont pas passagers de chambre, mais, comme on peut avoir besoin de leurs services à bord, le Capitaine a cru de son intérêt de leur faire cette hospitalité et les passagers de la chambre les félicitent.

Ding est le directeur de la Société des B. dont de Tiranville est trésorier.

Briot, fils d'un médecin en chef de l'hôpital militaire de Tescançon, dont la ville habite Pannoy, était professeur suppléant à la faculté de Tescançon.

Je reviendrai en temps et lieu sur ces Messieurs avec lesquels j'aurai certainement des rapports fréquents.

Nous voyons au large deux navires que nous dépassons. Vers les huit heures, les passagers de l'entrepont forment des chœurs; et, quoique l'oreille soit souvent blessée par des notes dissonnantes, l'effet de ces chants quels qu'ils soient qui se mêlent au bruit de la brise qui enflé les voiles, et de la vague qui se joue contre les flancs du navire, alors que la nuit tombe sur la mer phosphorescente, est d'une poésie magique des plus saisissantes.

Le 28 Mai.

Lends-toi, Florian! nous avons une Estelle, nous avons cinq ou six mémoires, des moutons, des cochons, des poules, des canards, et surtout des dindons pour fournir la matière à plusieurs volumes d'idylles, et cela en plein Océan Atlantique; et tu n'es pas à bord de la Cérés pour retracer les scènes que nous avons sous les yeux!

Seulement il te faudrait d'autres couleurs que celles de ta palette habituelle.

seigneur au naturel, en Estelle en bottines lasses, la cigarette à la bouche, buvant
maderie, champagne et cognac, en robe de chambre en bonnet, ou bien en
paletole blanche, excitant du geste et du regard l'amour ou la jalouse de ses naïfs
sujets de France en devant malade et presque fou : c'est bien fait.

Il tenait à faire admettre la maîtresse honoraire à la table des passagers de
l'échamber ; il y est parvenu en souscrivant un engagement au Capitaine qui n'a
ni l'intention ni la possibilité de remplir jamais.

Le tour étant joué la belle s'a planté là, et l'a remplacé par un certain nombre
d'autres, moins usés et moins quereux que lui. Il n'ose de lui à son nez et à sa barbe
et devant tout le monde. La justification est complète et parfaitement méritée.

La tranquillité des passagers en sera sans doute un peu troublée, mais cela promet
à la galerie une série de scènes comiques ; elle en profitera pour se divertir, les
jours de mauvais temps.

Alexandre souffre beaucoup du mal de mer, d'hémorroïdes compliquées de
constipation rebelle à tous les émollients : c'est triste de le voir souffrir ainsi sans pouvoir
le soulager.

Vous avez bon vent du Nord, et deux navires en vue à tribord l'un à droite de la route que suit
la Cécile.

Le 29 Mai.

Messieurs Blanc et Vallet sont aussi passagers de chambre, originaires de Chambéry, ils
sont associés et vont en Californie avec une faculté de douze mille francs ; le premier
est à qui s'en va, il est de bonne famille ; un de ses oncles, le baron de Blanc, est sénateur en
Siémont, grand propriétaire, cultivateur et manufacturier, le neveu ne pouvait s'être
émancipé de bonne heure... Il a déjà fait un voyage au Brésil, pour y faire la traite des
nègres. Pris en flagrant délit par un navire anglais, sur la côte d'Afrique, il a été abandonné
sur le rivage presque nu et sans ressource. Après bien des tribulations, des privations, des
dangers, il parvint à Angola dans la région méridionale, où, après avoir gagné quelque
argent en travaillant, il put retourner à Rio de Janeiro et de là à Chambéry. Au bruit de
la découverte de l'or en Californie, il quitta l'école de droit où il faisait brillamment d'étude, et
partit sans même avoir dit adieu à sa mère ; son oncle, bien aise de débarrasser la famille

d'un membre un peu compromettant, fournit quelques fonds, et les propriétaires, lui trouva un associé, l'honorable directeur de l'association, et l'embarqua sur la Coris. C'est une tête chaude, il avait hérité de quelques millions d'eux qui n'avaient pas de l'entendement.

Nous le nommons le Pirate, le l'ennemi de tous les aristocrates qu'il ne cherche pas à dissimuler.

Il est un homme, un homme très bon, très bon caractère, sans éducation, sans culture, très simple, très intéressant, mais il a de beaucoup de bon sens; son caractère est franc, franc, et direct, et argut, et argut.

Il est très malade, et en deux semaines de temps; il se plaint terriblement, on ne peut pas lui donner, l'ai de obligé de coucher dans la chambre à côté de notre cabine commune; il est encore fort agité ce matin.

Nous faisons 5 nœuds, nous ne sommes encore qu'à la hauteur de St. Pierre et de la côte; il nous faut encore cinq jours pour arriver à celle de Madère.

Le docteur Brict, l'abbé Alexandre, fonde de l'argent, il lui a fait des incisions à l'anus, il est très complaisant. Politiquement parlant, c'est un socialiste, un ami de Proudhon; il espère beaucoup voir réaliser ses idées, et moi j'en doute fort, ce qui fait que dans nos conversations politiques nous ne nous entendons jamais, ce qui ne nous empêche d'être ensemble dans les meilleures termes.

C'est ce que nous pouvons faire, de nous faire sur la Coris et sur l'Amérique, nous influons qu'on sur les destinées futures de la France et de l'Europe; il y a d'ailleurs les celles des Américains qui, tout républicains qu'ils sont, ont trop de sens politique pour s'engager de semblables utopies.

Quatre personnes sont venues à deux heures du matin faire leurs adieux au navire; on n'était pas en mesure pour les harponner.

Le capitaine Testell s'est assis pour la première fois à notre table, sous la signature de l'engagement pour par de France de passer au subitement de passage.

Le Capitaine en faisant cela a commis deux imprudences; d'abord, il ne s'est pas fait, puis, en introduisant une bouille au milieu d'une quinzaine de coqs, dont un croit avoir des droits, il peut bien avoir été le trouble dans le boudoir, c'est ce que nous ne tarderons pas à voir.

Le 30 Mai.

Monsieur de. Lincens aussi a été fort affecté du mal de mer, il n'est pas encore rétabli. Vous va mieux, ce que ma sœur dit d'ailleurs quelques heures cette nuit.

Une pluie par une légère brise du Nord. Hier 5 heures : de neuf heures à dix heures du matin, et le soir, au coucher du soleil, nous sommes entourés par des centaines de maraichons qui viennent sans doute nous demander à dîner et à souper.

Des fusées multicolores leur tirent des boules de fusil, et les manquent : le lendemain Lincens en a fait faire deux autres, mais la pluie les a éteints ; les boules ont tendues dans l'espoir de prendre des dorades.

Un de ces qui me venait à l'esprit pendant quelques instants la nuit, notre marine : je ne l'ai pas vu.

Vous sommes à la hauteur du bûche. Finissez.

de. Lincens a délaissé par son infidélité, qui n'a plus rien à en obtenir, lui qu'elle le fait sans argent, sans crédit, et physiquement épuisé, devient triste et étourdi dans une multitude de petits rochers. Tous les deux me promettent pour confident, j'en suis sûr, et cela confirme mon opinion à leur endroit : l'une n'est qu'une coquette de bas étage, et l'autre un écolier de la plus sotte espèce. Qui vivra verra.

Le 31 Mai.

Il résulte de longs entretiens que j'ai eus avec Lincens que, pendant son séjour à Paris, il a eu de nombreuses conférences avec son ami Lincens, qui, sous le nom d'un commun voyageur, habitait une mansarde dans une quartier resté, pour éviter les effets d'une fausse de courtoisie, pour lui.

Lincens fait un grand éloge de la vie, finie qui est bien austère ; il a fait dans l'ancien ; les théories sont devenues propres parmi les classes ouvrières des villes.

Soyez donc, prudents et braves, et si la France n'est un jour plus habitée par des gens de notre espèce, venez me rejoindre.

Si j'étais marié et que j'eusse des enfants à élever dans l'état actuel des choses, je voudrais, tout en leur donnant une éducation littéraire, que chacun d'eux apprit un état manuel, cela ne peut pas nuire, et, à un moment donné, peut être fort utile.

L'exemple des grands seigneurs obligés de s'expatrier en 1793, est à l'appui de ma théorie.

Ceux qui tenaient pour ces choses, pendant la nuit, les autres
avaient le choix entre la mer ou le milieu.

Il faut avec la possibilité de voir les choses, la troupe et la
philosophie, c'est-à-dire les hommes de lettres, les militaires : son cours
est destiné à tenir la balance.

Monsieur Harber doit connaître cette famille jusqu'elle est de l'effort, sans
des l'effort.

Eugène Briot d'Orsay a eu un instant l'idée de parler avec son frère.
Sans connaître exactement les motifs, qui auraient pu déterminer l'existence
des deux fils de Madame Briot, on peut bien supposer que l'avarice et la conduite des
que l'acte de cette dernière, ne s'étaient pas égarés.

Les amis socialistes du docteur voulaient le retenir en France ; les temps étaient trop
disaient ils, ce n'est pas probable, mais tout est possible par un coup de main exécuté par
une forte tête dans un pays aussi révolutionnaire que la France.

Je l'ai dit bien des fois, on pouvait annuler le parti socialiste en faisant de
larges concessions à la classe ouvrière. Pour avoir voulu jouer trop vite, la bourgeoisie
au lieu de prendre la haute : au train dont vont les choses, c'est une affaire de temps.

Vous sommes à la latitude de Lisbonne, jetant grand par un vent
Nord-Ouest.

Un esthade, de 2 mètres 1/2, nous a suivi pendant 10 minutes à une brasse du navire.

Le 1^{er} Juin 1849.

Anniversaire de ma naissance (1^{er} Juin 1812) : j'ai donc 37 ans accomplis.

Deux époques de ma vie viennent donc de se terminer, l'enfance et la jeunesse.
Je commence l'âge mûr par un acte décisif, de la réussite duquel dépendent
sans doute mon avenir et celui de plusieurs autres.

A pareil jour, il y a quelques années, j'ai trouvé, en me couchant, sur mon
oreiller quelques vers, et une gerbe de fleurs dans mon bonnet de coton.

Je ne pouvais penser alors, au 1^{er} Juin 1849 à la table du Capitaine
Messmacher, à bord de la Cérés, roquant pour la Californie à la hauteur
de Cadix, sur l'Atlantique, je recevrai des passagers de la chambre.

une pièce de vers et un bouquet de fleurs.

Les vers sont de de France. Le bouquet est en France, un naturel bien entendu ou un de l'étranger, pas à l'étranger. Le bouquet est en France, il a été composé des restes de l'ancien et de l'étranger.

En offrant aux Français l'ancien, trois bouteilles de vin de Bordeaux, qui avait en réserve dans ma cave, j'ai rempli leur bonté et leurs vœux.

Le meilleur que soit la bonté, le l'ancien, dans une lettre d'envoi.

Les marais ont disparu; les bords ont remplacé les marais du tour du navire pour nous distraire.

En la bonté est un esquisse de du genre l'ancien, la chair est plus délicate.

Nous sortons à l'heure de dîner; un matelot crie: Un navire à l'horizon, qui veut nous parler. L'ancien, l'ancien, votre correspondance.

J'avais commencé la lettre qui l'ancien et lui tout de suite, je me hâte de la terminer et, si malheur m'arrive, elle vous arrivera dans la quinzaine par la voie de l'Angleterre.

Le brick anglais, qui est à quelques cents mètres de nous venant de Constantinople, la Caroline de l'Inde, mangrait d'eau et de bœuf, il vient pour se reposer, dans une embarcation montée par un officier du bord chargé de la suppléer du Capitaine.

L'ancien fait droit à la demande; entre l'ancien de mes, on doit se faire de ces lettres. L'Officier et les deux matelots avaient l'air bien rasés.

Alexandre, quoique tenant encore le lit, a pu néanmoins joindre à ma lettre, la même pour son beau frère l'ancien.

Cet épisode terminé, on se souhaite bon voyage, et chacun reprend sa route, mais avec vent arrière, filant à grande vitesse avec vent debout et tirant des bords.

Lundi 2 Juin.

Enfin, muni d'une grammaire anglaise, d'un dictionnaire du Vicar-Warwick, et d'un livre de dialogues avec prononciation figurée, je me mets à apprendre l'anglais.

Je suis bien sûr pour aller à l'école, et la prononciation est la grande difficulté à mon âge.

Ce n'est rien de traduire, il faut parler, entendre et se faire comprendre ; on est obligé d'une langue vivante, et d'habiter le pays où elle est en usage, et d'y faire des affaires. J'essaie donc, sans grand espoir de réussir, à parler, j'écouterai et j'essaierai. Me trouvant désormais à l'abri du mal de mer, qui vous ébranle et paralyse la volonté et l'action, je puis maintenant me les l'embêter de ma course.

Voici donc le petit programme que je me propose de remplir, autant qu'il sera possible, car il faut toujours compter sur l'imprévu, si fréquent dans un milieu si mobile, aussi changeant que le nôtre :

Leveillé au point du jour par les matelots qui lavent le pont et le démenagement des nombreux passagers qui couchent en plein air, plutôt que dans les cabines actuelles. Je me lève, fais ma toilette de toilette, celle du costume est réservée pour les jours dans les ports de relâche, et fais un tour de promenade sur la dunette, avant que le soleil ne soit trop ardent ; il est huit heures lorsque je me mets à traduire une ou deux pages d'anglais, tant, bien que mal, (version écrite). Pour ce travail, j'ai un compagnon d'étude en Monsieur Léchau, ex-négociant en soieries à Paris, passager de chambre, que des revers de fortune forcent à s'expatier, c'est toujours le même thème ; il a quelques légères notions d'anglais et nous suivons la méthode du frère Adolphe, qui est de traduire beaucoup, et de n'apprendre la grammaire, qu'après une certaine habitude de la langue.

Les enfants ne vont à l'école en étudiant les règles que lorsqu'ils parlent couramment leur langue maternelle.

À neuf heures nouvelle promenade, c'est mon verre d'absinthe, avant le déjeuner qui fait attendre jusqu'à 10 heures. Une clochette nous avertisse qu'il est deux heures, nous sommes dans la salle à manger, qui est en même temps notre salon, notre cabinet de travail, notre salle de jeu, notre fumoir et l'antichambre de nos cabines respectives :

Voici le tableau : une table de roulis composée de planches de sapin vernies percées de trous dans lesquels s'adaptent des chevilles dans les mauvais temps, qui retiennent plats, verres et assiettes, autour de laquelle s'assoient, sur des bancs fixés au parquet, quinze personnes au moins.

Les deux Capitaines sont sensés faire les honneurs mais c'est moi qui découpe, et qui fait circuler les plats. Quand il fait beau, les autres officiers et quelques

personnes se font servir sur la daisette pour se donner de l'air et avoir les
coudes plus franches.

Le dîner consiste en mauvais pain, mauvais vin d'équipage noir et épais; les
pommes de terre en robe de chambre des hommes de terre, en ragout, moitié garnie
moitié fourrée, du mouton en ragout ou des pieds de veau en conserve ou des fraises
de veau en conserve marinée, des sardines à l'huile ou du saucisson ou du jambon
pour hors d'œuvre, une omelette, du fromage de Hollande très sec, et pour
couvrir de l'eau non potable. Ce menu ne ressemble en rien à celui que
l'armateur m'avait détaillé lorsque je traitai avec lui pour notre passage; il avait
même prié la friicauton de déboucher une bouteille de Bordeaux qui était sur son
bureau, se me le faire goûter et de me demander mon avis pour savoir s'il
était suffisamment bon pour l'ordinaire des passagers de la chambre; lui ayant
déclaré qu'il était acceptable, il m'assura que nous n'en aurions pas d'autre.

H! le perfide! Les jours et les dîners à bord de la Ceres se suivent et se
ressemblent beaucoup.

À onze heures, promenade ou causerie selon le temps, en attendant le café et
le thé. Le premier est très mauvais si ils sont servis à midi.

De une heure à deux, causerie ou une page de ce journal;

De deux à trois, traduction d'anglais avec Fichau,

De trois à quatre, lecture,

De quatre à cinq, lecture, causerie ou promenade, suivant la disposition du corps et de l'esprit.

À cinq heures la clochette nous convoque au dîner. C'est l'élégant Bibelat, espèce de
potichinelle beiguillard qui, avec le titre de maître d'hôtel, fait le service de la table et
approprie la chambre. Le Baron est chargé des cabines des officiers et des passagers
de 1^{re} classe; elle ne m'inspire aucune confiance sous le rapport de la moralité, la probité
et la propreté; à défaut de la première de ces qualités, les deux dernières devraient être de rigueur
dans la troisième.

Le dîner est servi, il se compose d'ordinaire d'un potage, d'un bouilli d'endaubage,
de volailles maigres et coriaces, d'un plat de légumes haricots, lentilles ou pommes de terre
un pudding ou gâteau de riz, et l'éternel fromage.

33
Le dimanche, les docteurs étant invités, il y a un rôle en leur honneur, un dindon, un gigot, un jambon gras, et le petit champagne de rigueur. Après dîner on se recuit sur la dunette. Les passagers de l'entrepont entonnent quelquefois leurs chants patriotiques, toujours les mêmes; cela devient une loi; d'autres jés, leurs flûtes, un flageolet ou un cornet à piston, jettent en duo, trio ou quatuor, le dernier soupir de la civilisation que la terre emporte dans les déserts de la Californie.

Lorsque les chants, plutôt les hurlements de l'entrepont cessent, souvent un ou plusieurs passagers de chambre racontent une anecdote plus ou moins inédite, ou des variations de leur cru; d'autres chantent un vau-de-ville, une vaudrille ou une romance. Pendant ce temps plusieurs s'endorment çà et là sur le pont, sur la dunette enveloppés de leurs manteaux ou de leurs couvertures. La lune vient parfois éclairer ces scènes de carnavant et en exagère les effets; rien à voir, le bruit, les chants, les conversations se calment, chacun s'esquive ou se couche, d'autres se sentent faire une partie de triquet ou d'échecs. Enfin, vers les onze heures on n'entend plus que les pas irréguliers de l'officier de quart, le craquement du navire qui butte contre les vagues et les courants, la brise qui souffle les voiles et siffle à travers les cordages, et la voix stridente qui commande les manœuvres, indique l'heure et donne le ton. Il est minuit, c'est l'heure où l'on se couche ordinairement, car ce sont que l'écrivain et le lecteur s'endorment sur cette longue et minutieuse description.

Aujourd'hui, un matelot a ramené sur le pont un marouin; il pesait plus de cinquante kilogrammes. La peau de ce cétacé est lisse, le museau allongé en forme de groin; la queue en son en-dessous, est armée de petites dents très blanches et très serrées; le corps est arrondi et s'effile vers la queue qui a la forme d'un croissant. Il a le sang chaud comme tous les mammifères, et ses taches seauelles sont fort apparentes. En ai mangé, la chair n'est pas désagréable, mais on s'en débouterait facilement; nous n'en donnons pas encore là.

Dimanche 3 Juin.

Aujourd'hui, Alexandre s'est levé, et promené pendant la journée.

Les borites chassant des bancs de sardines dans les eaux du navire, ont de nouveau fait leur apparition; leur grosseur était de cinq à huit litres. Un matelot en pren

une de 3 kilos au rayon : deux autres prises à la ligne, se sont échappées.
Un thon de cent livres a été harponné et emporté.

Ces petits poissons sont de grands croquerets à bord d'un navire. Les poissons
sont très abondants sous les franges où nous sommes.

Les docteurs disent une fois, voici le menu : un bouilli, trois cassards, un
macaroni au fromage, un gâteau de riz et des fets de nouilles réussis : je serais
presque tenté de faire des compliments au chef, mais une fois n'est pas coutume, j'attends
la récidive.

Costello reçoit et agréé les hommages de trois ou quatre passagers : plusieurs, comme
les habitants de brûleront les ailes de la chandelle. de France est furieux, surexcité
par la jalousie, et son orgueil froissé, il fait des folies, des scènes ridicules et
bouffonnes. Bacchus aidant, il élague plutôt qu'il ne ramène, pas ses manières
tyranniques, sa volage et son scrupuleuse maîtresse. Ses associés sont très vexés
de le voir se compromettre ainsi, mais c'est leur faute, de France avait des
antécédents connus. Pourquoi n'en ont-ils pas tenu compte ?

Lundi 4 Juin.

Nous filons de la grande par une brise nord ouest.
Néron de bien de France voit son chagrin dans des petits verres et finira par
double la maladie morale et une belle maladie physique.

Nous sommes à la hauteur de Gibraltar ?

Lui raconte pour la première fois de la bonite, c'est un très bon poisson.
Le Capitaine en second est malade, il est rhumatisé des hauts en bas, et alité
de huit jours. Le sous-gouverneur fait d'avoir des accointances avec la femme
de chambre. Le diable de Hans faisant au Maître un mari cocu et couvrant
les aventures, aujourd'hui à bord et plus tard sur la terre étrangère : on lui prête
en outre un passager d'entrepont nommé Jacou, et un matelot, sans
préjudice des inconnus.

Mardi 5 Juin.

Calme plat, c'est à faire. Si nous filons deux ou trois nœuds. Le Sabit brille,
nous avons doublé. Madère cette nuit, à 22 lieues au large à l'ouest, un souffle,

cétacé du genre des loutres, mais beaucoup plus petit, et un peu du genre
 des loirs, mais beaucoup plus petit, quelques galères, petits mollusques, souvent leurs coques
 tantôt roses, tantôt blanches ou bleues et voguent à la recherche de quelque proie
 et les tourbillons de petits poissons de la grosseur des vairons passent continuellement
 sous de nous; les bonites leur font la chasse, et les matelots, le lieu enant. Sinon
 en tête, les guettent le hariboul à la main, mais ils n'ont pas de chance aujourd'hui.

L'Américain est un fait le matelot, c'est le lit et une manière de dormir. Le
 caduc de la chambre, les revenus du présent. L'Américain, il en est un qui
 ne m'en fait encore parler, c'est un jeune coiffeur de Paris, qui va exercer sa
 profession en Amérique; d'origine modeste, mais des manières si bien au
 dessus de sa position sociale, il habitait seul une cabine à deux lits.

Le Capitaine introduisant Estelle à la chambre, n'avait de disponible que
 le lit de la cabine occupé par le jeune Gabard; il le lui a offert, elle a accepté sans
 empressement; et voilà comme quoi ce couple intéressant se trouve réunir chaque
 nuit dans un tout petit espace, à l'abri de tous les regards, sinon de toutes
 les oreilles et des commentaires. Formé soit qui mal y pense! du reste Gabard
 n'avait pas recherché cette situation cabreuse; il a l'air d'un régné qui
 subit l'apparence d'un concubinage forcé. La discrétion ou tout autre motif
 vont jusqu'à ne pas adresser une seule parole pendant le jour et la nuit
 de nuit. C'est très fort pour un jeune homme de 23 à 24 ans; mon opinion
 est faite à leur endroit, et je crois qu'il est le préféré; le caprice du moment.

C'est vraiment très curieux de voir quelques chauffeurs profanes chaque soir,
 par leurs cajoleries, leurs propos érotiques, à l'adresse de la dormeuse; les voies à ce
 bon Gabard, qui n'a plus, en entrant chez lui, à s'arrêter aux préliminaires.

Encore deux ou trois coups de crayon, et vous aurez la silhouette de mes compagnons
 de voyage, et commencent à la table du Capitaine.

L'entrepreneur me fournira aussi quelques types excentriques; c'est tout un petit
 monde, avec des défauts, des vices et des rares qualités. Ce sont les pour les âmes trop
 sensibles et trop ventueuses, pour les esprits trop délicats, le récit n'est pas fait pour eux.

Moins d'une page aurait suffi, et ils ne sauraient absolument rien de ce genre.

Le busse a bord d'un navire et émigrante en l'an de grâce 1846

Mercredi 6 Juin

Pour en finir avec la présentation des passagers de chambre aux amis, lecture voici Monsieur Bardet. Comme physique esprit situation tout est hotelier lui; et il se marie dans la même, il s'engagea à Lima, la destination, inaperçu.

Un autre hotel monvieu. Le dirigeant aussi vers la capitale du Pérou, c'est Lavel: celui-ci est chevronné, commandeur, très administrateur de la personne, très entiché des mondes qu'il a ou croit avoir. Comme il en est à son second voyage pour l'Amérique du Sud, qu'il parle espagnol qu'il ne manque ni de bagout ni d'instruction il se croit un être supérieur: il n'est n'a été et ne sera qu'un simple commis de nouveautés, mais il est Parisien, et ce titre suffit à beaucoup pour se poser en personnage.

Le troisième est un Monsieur Naudet (dit de Courcelle); jusqu'à ce jour, il a été plus ou moins malade, comme les gens nerveux. Je le connais bien; il a fait quelques études en médecine, il se dit grand chasseur; il doit appartenir à une honorable famille, tant il ne parle pas, il est peu communicatif. Pourquoi mentionner Monsieur Lavel de la Corée? Mystère! Très susceptible, très irrité, très indigne, très parisien, très négligé de la personne; il n'a pas le physique d'un musicien, la base du visage, le dessin de docteur; que va-t-il faire en Californie? Je le soupçonne un peu fou, si je ne me trompe pas, c'est peut-être bien la cause de son départ de France; il n'a pas de facilité avec lui, mais il doit avoir une terreur d'argent.

Le quatrième et dernier de la chambre, qui doit compléter mes conquêtes des passagers de 1^{re} classe, c'est un sieur Allaire. J'avais cherché pendant mon séjour à Paris, à fusionner la facilité avec la mienne: il m'était inconnu. Rien donc de la personne, des idées et des manières, ne m'ayant été, j'ai refusé net.

Les antécédents se ne laissent pas, si non qu'il vivait en concubinage à Paris avec une maîtresse dont il a des enfants, et qu'il est au-dessus d'avoir quitté son intérieur selon son goût et selon son cœur. L'ore, le nez, le bête et le bon, surtout, il est le bouffon de tout le monde, la cible de toutes les plaisanteries de tous les quolibets qu'il reçoit en pleine poitrine, inconscient du rôle qu'il joue.

Chambagne : est-ce un vin du Capitaine ou bonheur qui lui est arrivé ou qu'il attend ?

Enthousiaste ! Il y a une bande de souffleurs, flâneurs à quelques cents mètres de nous, montrant alternativement leur tête, leur dos et leur queue. Il y a de ces céphalopodes qui mesurent cinq à six mètres de longueur, et pèsent plus de 1000 livres.

Un passager, un d'Albion, s'est laissé tomber dans la cambuse (nauséabonde) et s'est blessé grièvement.

Cestille est toujours en lutte avec les injures et aux vexations du vicomte qu'elle a délaissé ; elle pleure, verse des larmes et voudrait sans doute intéresser quelqu'un à son sort, lui faire épouser laquerelle et chercher noise à celui qui veut se poser en tyran vis-à-vis d'elle. Je me suis dit si elle trouvait un bon fructifiant pour jouer ce rôle ingrat.

Vendredi 8 Juin.

Nous sommes au 28° degré de latitude Nord, et à 10 lieues des Canaries. Nous filons quatre nœuds presque sans brise.

Quelques passagers de chambre ayant réclamé auprès du Capitaine pour jouir de la dunette seuls, à l'exclusion des passagers d'entrepont, cette prétention, parfaitement légitime, a été mal accueillie par ces derniers : de là discussion, inimitié de leur part contre les réclamants, qui se traduit ensuite en caricatures, sarcasmes et couplets.

Une chose en considération : on s'achille, on se caline, mais les trois moteurs de la proposition ont toujours à l'index, et les passagers d'entrepont s'abstiennent pour la plupart de fréquenter la dunette. Je regrette cette division : qui fait une fois en pays étranger, si nous n'avons pas besoin des autres.

En manière de petite vengeance, les passagers de 2^e et 3^e classe organisent un banquet sur le pont, ou, mieux, mieux. Ils célèbrent dans leurs chansons la fraternité, sauf à se battre quelques instants après. Les intermèdes de couplets plus que quivres sont une heureuse diversion, et ils ont pour résultat de faire rire, ce qui change l'animosité en bruyante gaieté.

Un certain Bourdin, gros plâtrier de son état, se ne sais quel pays, l'air mal bâti, si figure d'été ; tout en ayant l'air d'être le bouffon de la troupe, en reviendrait au plus malin. Il est si adroit de ses doigts que plusieurs pensent qu'il sort d'une maison centrale. Il dit des choses si sensées, même si spirituelles, d'un ton de bêtise si extraordinaire, les accompagnant d'un regard oblique moitié faux, moitié

marquais, qu'on ne fait vraiment si c'est naturel. On le, on s'en est, on en sole studie et qu'il déroute toutes les hypothèses sur les antécédents; il fait même des vers qui ne peignent ni par la forme, ni par la prosodie, mais seulement par des rimes un peu forcées.

C'est tout de même un drôle de drôle, libre, grossier, un forçat raffiné par les tréteaux comme au bagne, il serait dans son élément. C'est le Hamletisme dont on doit se défier; aussi ai-je prévenu Pédoncel, mon employé qui a la mauvaise chance d'être son camarade de lit, de se tenir sur ses gardes.

À dix heures du soir, le sieur Gosselin, l'ex capelin de l'équipe, se luttant, pour s'amuser, avec le lieutenant Simon, se laisse tomber lourdement et se casse la clavicle de l'épaule. Le docteur dit qu'il en a pour 15 jours au moins le bras en écharpe.

Samedi 9 Juin.

Cracue nous a fait une petite observation, une petite étude de mœurs. Je prends donc pour sujet la famille allemande. Vient, composée de cinq membres, le père, deux fils et deux filles émigrant en Californie pour des raisons politiques ou commerciales, ou pour les deux; c'est d'ailleurs la seule famille entière qui soit à bord. Sans connaître son histoire, sa manière d'être de vivre, faut la faire supposer relativement honnête. Elle est casée, ou plutôt entassée à l'entrespont.

Le père âgé de 40 à 52 ans, s'il n'était protestant, serait un bon ouvrier, un ouvrier du juif allemand des basses classes. Crasseux, dépenaillé, cheveux et barbe incultes, cothurnes, et avec cela quelque chose se frotte dans le regard; enfin c'est un mélange du paysan et du braccantier. Comme il ne parle pas français et que je ne comprends pas l'allemand, il me sera difficile d'en savoir davantage sur son compte; et ses enfants sont comme lui. Nous ce ne saurions.

Marx, l'aîné des fils à 20 ans, le plus jeune 13; sans éducation, sans instruction, sans intelligence; ils pourraient faire de bons ouvriers ou de très mauvais étudiants.

Anna, la plus âgée des filles à 18 ans, de l'embourgeoisement; sans être polie, sa figure n'est pas désagréable; elle paraît avoir un bon caractère, mais tout cela

est gâtée par une tenue négligée, et la malpropreté; si c'est excusable en raison du milieu où elle vit, cela n'a rien d'attrayant pour ceux qui la regardent, mais un mondiste de la haute école dirait que la crasse est le meilleur bouchon de la vertu, et que nombre de saints en Paradis doivent leur bonheur dans l'autre monde à leur excessive malpropreté dans celui-ci.

Chedora, la plus jeune. Mais serait-elle mieux que sa sœur; mais la pauvre enfant n'inspire que la pitié: elle est constamment souffrante, et les médecins doutent qu'elle puisse jamais vivre en Californie.

Encore une esquisse de faite pour l'ornement de la galerie des passagers de la Pérou.

Le temps est lourd, mais la chaleur est bien plus supportable que dans nos pays pendant l'été: il y a toujours sur la duriette, à l'ombre, et même au soleil une brise qui rafraîchit suffisamment l'atmosphère.

Quelques marcouins voltent autour de nous, c'est la seule distraction de la journée, car nous ne filons, presque sans vent, que trois nœuds.

Dimanche 30 Juin

En raison de la Fête Dieu, quelques passagers ont fait toilette. Le Sieur Pastor, passager de l'entrepont, fils d'un représentant aux Etats Généraux de Hollande, probablement en disgrâce dans sa famille, que je soupçonne d'être amoureux d'Anna Mault, la jeune allemande (la langue hollandaise et la langue allemande étant la même, il est difficile de comprendre), a été pris de coliques violentes, et de crasses nombreuses. La cause est-elle purement physique: est-elle morale? je l'ignore, mais l'incident que témoigne Anna au jeune Pastor, me fait soupçonner que l'amour n'est pas étranger à cet accident.

Chedora et Barlet, à la suite d'un pari de 50 francs s'amusent tous les jours à faire leur quart comme le simple matelot, ce qui emploie 12 heures de leur temps sur 24, et leur fait jouer le rôle de pilotes à bord d'un navire; sous les quatre heures d'un de veiller, nuit et jour, par tous les temps, doit être sur la duriette avec l'officier de quart, et obéir au commandement.

C'est une grosse comédie qu'il s'imposent, et je crois qu'ils s'en repentiront au

Calypso

[illegible]

Après dîner, le docteur Turot s'entretenant avec Longfellow, puis avec David Tracy, le fougueux Transatlantique, l'auteur des nouvelles lectures de réformation sociale. Comme il se dit son ami, qu'il a étudié l'homme politique et l'homme bon, pour lui pas fâché de le faire en ses causes.

C'est, dit-il, le type du fait franc-comtois, fruste dans la forme et dans les manières, un abord désagréable, mais du coïncider de premier ordre, logicien serré, philosophe convaincu, d'une grande modestie dans la discussion ayant des mœurs simples et irréprochables, n'ayant pas la prétention de faire triompher ses théories immédiatement, mais ayant la certitude que, dans un temps donné, la raison humaine arrivera nécessairement au but qu'il ne fait qu'indiquer, en blagant les jalons sur la route à suivre. Il se considère comme un pionnier chargé de débarrasser le terrain et de préparer la voie, mais rebrousse toute opposition, toute effusion de sang. A cela, je n'ai fait que cette simple réponse : Quelles que soient les bonnes intentions de l'Éthiste, comme la plupart de ses disciples sont des gens exaltés, envieux, violents, souvent tavis, lorsque la foi politique sans le motif ne sera pas suffisante pour les maintenir dans la limite de la justice, sous la crainte du condamne et de la réversion légale qui pourra contraindre tous ces exaltés, tous ces affamés du bien d'autrui, la raison humaine sera toujours impuissante, quand le nombre sera le maître. Si l'Éthiste hon et combat les uns, s'il n'est ni dévotionnel, ni des spéculateurs, ils ont au moins les mêmes intentions.

Comme Briot est un socialiste, avant nous ne pouvions nous entendre sur aucun point, et la conversation changea. Nous avons parlé de nos connaissances communes et entre autres de Clémence, le Malouin distingué originaire de Besançon, gendre de Georges Sand, l'ai été en l'honneur. *HP*

Le ne l'as pas vu de lui, d'ailleurs le docteur il paraît qu'en dehors de son
habileté sous la plume, c'est un homme peu sérieux, et peu bon. Le docteur
d'une instruction superficielle, qui dans le milieu littéraire où il est, doit lui
nuire et blesser son amour propre, de la mauvaise manière que l'on doit
l'aimer. Il paraît peu flatteur, j'ai reconnu l'adolescent de 18 à 19 ans que
j'avais vu au collège, et qui déjà à cette époque, promettait d'être ce qu'il a été.
Fils d'un statuaire, il n'est fait que en dessin, pour tout le reste il est au
dessous de la moyenne, et la légèreté de son caractère se faisait déjà remarquer.
Un mariage en vue de l'argent.

Lundi 11 Juin

La brise toujours faible, le vent est calme; tous ces quatre navires
sont au mouillage, les uns au large de l'autre. Le soir des chants, des chants
de l'air. Les passagers d'entre nous ont des mœurs et des manières qui le
montreraient. Davidin lui succède en commentant quelques chansons. Les uns et les autres
s'amusent. On ne voit pas d'anciens chastes à bord, et j'en excepte les Allemandes
qui ne doivent pas comprendre; les autres femmes sont les premières à rire.

Les jours à venir le grain dont se mal étatis que nous avons eu de très
commencements d'incendie, aussi. Comme nous menaces de voir supprimer le han
et d'en être réduits à grignoter du biscuit comme les matelots. Ce sera un nouveau
chef à ajouter à ceux que nous reprochons à bon droit à l'armateur; le Capitaine n'a que trois
alternatives, nous brûler, nous noyer ou nous donner du biscuit; il choisit comme nous la dernière,
mais si nous avons payé 1500 francs de passage, ce n'était pas dans ces conditions là.

Mardi 12 Juin.

Nous arrivons sous les tropiques et filons tout grands vent arrière; le soleil est
perpendiculairement au dessus du navire; à la fin de la journée, il sera à 2 degrés 1/2 au nord.
Position géographique tout à fait nouvelle pour moi qui n'ai jusqu'à présent jamais vu le soleil au Nord.

Voici la région de moussons volants; j'en ai déjà vu deux, ils sont de la grosseur d'un petit
hareng, et bons à manger. Leurs manières sont à deux fins: nager et voler. Seulement le vol n'est
qu'accidentel, et ne leur sert qu'à éviter d'être croqués par leurs ennemis, ou à fuir
quelques insectes; il dure à peine une demi minute.

23
L'édamec s'apprête un bon à cuire et l'estelle lousseu accouille. On tient un coiffeu,
tout en se faisant courtois par d'autres; c'est de l'holique et l'impudence. On des hommes
et le ménage une position pour l'avant.

Mercredi 13 Juin.

Grande brise, vitesse 8 à 9 nœuds. Demain nous serons à la hauteur de l'île du Cap Vert.
Le ciel est chargé de gros nuages, comme en France dans les journées d'orage. L'air est
chaud et suffocant, que l'air de la mer tempère.

Jeune fille très belle des tropiques, si éblouissante de lumière pendant le jour, si brillante
pendant la nuit, se le cherche encore; si c'était une fable, celui de la France ou le ciel en rien à
celui que je vois. Peut-être ne pourrions nous pas dans la saison favorable.

Vous sommes menacés d'un ou plusieurs grains pour ce soir et probablement les jours suivants.

Vous n'avez pu nous coucher à cause des odeurs malsaines de la caribuse, ou du virus
de toute sorte et de tout âge. L'avant est à notre grand préjudice, car il est probable qu'il en
seront pas réhabilités au bout de relâche. L'intérêt de l'armateur s'étend sur nous le
santé des passagers.

Que faire la nuit à bord si on ne dort pas? on fait un quart force, on étudie les astres
et l'air observe tout ce qui se passe autour de soi; c'est ce qui me a permis de voir des amoureux
poursuivant leur infidèle, toujours la même qui leur échappe en se réfugiant
furtivement dans les cabines du leur. Parlet, le seul dormeur, et qui ne s'est douté de
rien... sans cela...; mais le lendemain, quand il apprit l'aventure et l'occasion
manquée, il en fut malade de dépit.

Jeudi 14 Juin.

Par le mauvais temps qu'il fait, Alexandre aurait pu être un faux prophète,
s'il n'avait été repris du mal de mer; il s'en est bien gardé.

Un nombre d'autres suivent son exemple, j'en suis exempt. C'est bien moi! mais aussi,
prenez des précautions, ce ne bon vin ou la liqueur; encore j'en digère assez bien.
Pour moi, toute ma santé dépend de l'estomac, qu'il faut soigner régulièrement; je n'ai
pas à m'occuper du reste de mon individu.

Vous filons 10 nœuds, et doublons les îles du Cap Vert, à 25 ou 30 milles de l'île
l'Antioche. Vous voyez force poissons volants; des oiseaux à leur poursuite, et...

un grand navire, une frégate de nationalité inconnue, dit-on.

Vendredi 15 juin.

Le grand dont nous étions menacé a pris une autre direction. Vous nous avez écrit celui-là, mais les autres ? Vous savez l'écarter. Le temps est constamment couvert, la chaleur est étouffante dans les cabines ; comme nous couchons sur le pont par ses terribles orages, attendons que le soleil nous accable, pour nous réveiller.

Comme il ne devrait pas paraître que toutes les opinions politiques ne fussent pas représentées dans un petit monde comme le nôtre, j'ai consulté et réconsulté les législateurs de la Grèce, et j'en trouve jusqu'à dix. Si je comprends mon versatile cousin Alexandre, ce qui fait dix pour cent le mal qu'en France la proportion n'est pas aussi forte. Ce sont : de Lamollière, de France, de France, Veron, moi-même, et Van extraordinaire, un tout jeune homme du nom de Denard. Ce dernier est un arphelin, ne a l'âge dont les parents et tuteur ont usé, faute de fortune, de lui donner une éducation littéraire et en ont fait un chapelier. Cependant, il s'est instruit lui-même : il avait le goût de la lecture, de l'intelligence, d'une imagination d'une sauterie, un peu d'esprit, pas assez de jugement, trop de vanité : il se sent appelé à devenir homme de lettres.

Il quitta la chapellerie, puis la passementerie et la broderie sur étoffes, où il pouvait réussir, pour aller suivre un cours de littérature à Paris ; mais là, il n'a acquis pas tout ce qui lui manquait, et engloutit le petit capital qu'il possédait.

Il part donc en Californie pour tenter le jeu qui lui reste.

S'il avait de la fortune, et le voisin de la bonne société, il pourrait faire un littérateur de l'autorité ou de l'aton qui ne trouve jamais d'éditeurs ; mais quelquefois une pauvre littérature a un vain espoir.

Ce n'est donc pas avec ce bagage là qu'il pourra faire fortune en Californie ; il lui faudra encore plus d'une fois changer de carrière ; néanmoins, je ne puis m'empêcher de lui porter intérêt, et de souhaiter qu'il réussisse ; est-ce parce qu'il est légitimiste, sans aucun motif intéressé ? Surtout, etc.

Il m'a fait lire quelques-unes de ses poésies légères ; ce n'est pas au-dessus du bon ordinaire, il a des idées gracieusement rendues ; c'est un poète en voie de formation.

Samedi 16 Juin

27

Nous courons un train de poste. 15 à 20 kilomètres à l'heure par une pluie de pluie. Nous approchons de la nuit, même température que les jours précédents. Rien de remarquable.

Le comte furieux, terriblement après avoir été coqueté de la belle, lui fait une scène. Elle lui, laisse éclater sa colère et dit à vingt personnes : lui fait une scène aussi violente que ridicule ; il lui dit en termes les plus crus : qu'elle a été la nuit au théâtre, qu'il l'a embauchée pour son service personnel. Pendant la traversée, par c'est pour ce motif qu'il a encore retenu pour elle une somme de l'attribution, de 20 francs lorsqu'elle est passée de l'esturgeon à la chambre, qu'en conséquence elle s'est rendue à lui et qu'il avait droit d'en faire quand bon lui semble, et que ou de force.

Estelle de son côté, les larmes aux yeux, s'écrit avec aplomb que de tout ce qu'affirme de France, il n'y a rien de vrai, que jamais il n'y a eu, et n'y aura de relations intimes entre eux. C'est du toupet mais elle n'en manque pas dans le caractère d'il fait défaut sur sa tête.

Sur scène Le terraine par une crise nerveuse du galand s'écrit, c'est une manière de tourner de l'attache en retraite à la grande stupefaction de l'auditoire qui aurait préféré le voir à la pitie.

Quant à la demoiselle, elle demeure calme et indifférente, elle connaît son sort, elle sait bien que quand elle voudra, il tombera à ses genoux et lui demandera pardon. Elle en est un jour qu'il lui aurait offert de l'épouser. ... De France ! ne parle plus de lui rien ni de son blason.

Les quelques degrés de latitude les plus rapprochés de l'équateur en dedans et au delà, sont désignés par les matelots sous le nom de : « l'ot au noir » ou « la Bouteille à l'encre », à cause des orages fréquents, des orages, des gros nuages, du calme, des brusques variations des vents et de l'atmosphère qui existent dans ces parages.

Nous sommes donc en plein l'ot au noir, il s'agit d'en sortir sans accident et sans qu'il désigne trop des l'humour des passagers, comme c'est arrivé aujourd'hui.

Dimanche 17 Juin

Même route, même vent, même température qu'hier, la pluie menace et ne tombe pas, de France fait le malade à la suite des émotions d'hier, il boit à se griser pour s'endormir.

et le sang coule, après les scènes scandaleuses dont nous avons été témoin, le trame
aux pieds de cette femme, qu'il a injurié et dégradée publiquement, pour inflorer son
pandou ou elle le refuse obstinément et pour courir court, elle seint un petit attaque
de nerfs que le docteur guérit avec un verre d'eau en guise de calmant.

Les marionnes ont reparu. Plusieurs sont habillées et manœuvres, mais le soupçon d'une
d'entre eux d'avoir méritamment sauté à bord, et de s'être incarné dans quelques-uns des
passagers de la Corne.

Lundi 18 Juin

La pluie continue. Les matelots et les passagers cueillent de l'eau douce, et tous qui en
ont besoin de bain, qui est en caleçon ordinaire ou en pantalons, arrivés d'un morceau de savon
lavent leur linge sur le pont. La Corne est transformée en lavoir public dont le personnel
est breque tout maculé. On tend de grandes toiles qui reçoivent la pluie et la
conduisent dans des tonneaux dans des baquets d'où chacun se retire ce qu'il lui faut.
C'est aussi la première occasion que nous avons de prendre un bain complet de brochettes,
sans nous rincer à l'eau; c'est elle qui tombe sur nous à torrents.

Le curieux tableau qu'un peintre naturaliste, un comble quelconque, ferait dans ce moment:
quelles poses variées, quels tors charoissants, quelles mines burlesques ont tous ces Indiens,
à travers lesquels s'agitent quelques Indiens caribollant dans un ruisseau.

Si le frère Adolphe se trouvait à ma place, il vous enverrait un croquis qui ne manquerait
pas de cachet. À défaut de talent comme dessinateur ou écrivain, contentez-vous d'une simple indication.
Maurice va bien.

La Société des 36 se divise: combien l'union est difficile entre gens qui ne se
connaissent pas, et qui ont tous des idées absolues, un amour-propre excessif, et des
caractères si différents. Les chefs des deux partis sont un nommé Bernier, d'un
côté, un Elbertin, fils de cafetier: il a déjà fait bien des métiers: marchand de
pauvres oblige de liquider; il était en dernier lieu employé chez les Rothschild à Paris.

Quand on est honnête, intelligent et rangé, on ne quitte pas une semblable
maison pour aller en Californie, sans argent, sans sacotille.

C'est un socialiste renforcé; il a une certaine expérience comme comptable
de l'assurance et le porte haut. Ses adhérents sont quelques franc-comptes de H. Hippolyte.

de 6 horas por dia de trabalho das crianças alemãs com experiência em trabalhar em...

La carte pose de la biologie pour chef de docteur. C'est une savante et précieuse
de l'incense et un certain nombre d'autres, l'arrêter l'attention l'ont une fois.

Cette Société des Bâtimens est formellement, par trop mal connue. La vérité est qu'elle avait été formée à Paris par quelques agioteurs qui avaient la bonté d'écouter les mêmes que des réclames faits à Paris. Seroient exécutables en Californie, sur la bonne foi de tous les contractants.

Le régime de la mutualité est le règle, les bénéfices devraient être partagés sous une certaine proportion entre les travailleurs et les expropriateurs. Ces derniers ont commencé par prélever une forte commission sur la mise de fonds des émigrants; en ont prélevé une autre sur le prix du passage en traitant avec l'armateur; une troisième sur l'achat d'un matériel inutile ou insuffisant. Il ont pu être bien fait d'en agir ainsi, car les millions sur lesquels ils combattent proviennent des travailleurs, ils les attendront longtemps pour donner des dividendes aux actionnaires qui leur ont confié des fonds.

(Comme personnel, les 39 peuvent être ainsi récomposés:

Il y a un jeune Houdou fils d'un ancien député du P. oules; des embleme de chemises de fer; des fils d'armateurs, d'ex-négociants, et bas mal d'enfants prodigues.

S'il avait été entouré de tous membres, têtes chaudes, gorges trempées d'éponges, sens
aussi extérieurement heureux : il aurait pu réussir, en restant uni.

J'ai remarqué parmi les meilleurs un certain Monsieur de Bedous, fils d'un ami de ce nom, originaire de Bordeaux. Il connaît tous les écoles de cette ville, ainsi que la famille de Grivel, que nous avons vue à la foire et à l'assaut. Il a des musiciens, des chansonniers et surtout des viveurs.

En dehors de toutes les sociétés, un des plus civilisés quoique l'assager d'entre nous est Monsieur Charbonnel : fils d'un armateur de Marseille jeune encore et d'un fabricant ruiné par la révolution, et par des associés voleurs : parent d'un député et général du même nom : tête méridionale et chaude très holi, homme du monde instruit très entreprenant, parlant correctement l'anglais, ayant habité quelque temps le Sud des Etats Unis, mais ayant trop d'idées trop de projets, et pas assez d'argent pour pouvoir réussir sans

le haut du barbare et de la bourse. Il connaît particulièrement les hommes

nos amis de venant à Marseille avec lesquels j'ai été en rapport.

Quelles singularités on fait sur un navire comme celui-ci.

C'est ainsi que je me trouve avec le Barvalet de Caiffe le fils, cousin du docteur Priot, qui a été élève pendant quelque temps du peintre Siculer, frère d'Adolphe Sieglar de Saint mon camarade de collège à Senones. Il avait du goût pour le dessin et la peinture, et avait aussi avec de la bourse et du travail; mais s'étant marié, il a préféré s'engager dans le 2^e bataillon de chasseurs à pied, où nous commandons nombre d'officiers de mérite et bons vivants. Son capitaine était le Capitaine, l'ami d'Adolphe.

Il connaît le caen qu'il déteste comme officier sévère et comme commandant par en tour. Le 1^{er} bataillon et a en plus grande horreur du Noque.

Cette haine contre tous ses chefs ne peut s'expliquer que par son caractère indiscipliné et léger.

Quand son service l'appelait chez le Commandant, et qu'il ne rencontrait que Madame Marie sa femme, celle-ci faisait de longues conversations avec lui, simple caporal, sur sa filiation, sa parenté, ses rapports avec la famille Priot. Ils étaient sans cesse réunis sur le tapis; il en était tout étonné, et ne se rendait pas compte de cette curiosité.

S'il n'avait pas eu une figure si ingrate, il aurait pu se mettre martel en tête, et en être honte ses faits. Quant à moi, plus au courant des faits, j'ai deviné de suite le mot de l'énigme: C'était Eugène Priot, le frère du docteur, le premier roman de cœur de Madame Marie.

Mardi 19 juin.

Aujourd'hui, grand vent, pluie intermittente. Nous sommes à 5 degrés de l'équateur au Nord. Le vent est contraire, et nous avons le Cap sur les Antilles, dont nous sommes à 100 lieues.

Maria, par sa conduite, habituelle, confirme chaque jour l'opinion que je m'en suis faite tout d'abord. Il se dit marié, ce que je crois faux, et j'ai tout lieu de croire qu'il ne vit qu'en concubinage; que son départ pour l'Amérique vient des oppositions de

41
La famille à son mariage. L'ense, il rapporte une fortune, et a même de l'argent.
Lequel embarque le me serais mis sur les bras. L'avait fait pour asocier.
La haine de faire naufrage, d'avoir soif, d'avoir faim, d'être malade, d'avoir trop
chaud sous la ligne, trop froid au Cap Horn, c'est l'incarnation de la misanthropie,
il a dû s'enrimer le jour de l'embarquement. Sans quoi, j'aurais dû monter
à bord, et causer ainsi la mauvaise humeur.

Ses allures peu civilisées lui ont attiré une dispute avec l'oselin, qui ne brûle
pas cependant par son exubérance, à la suite de laquelle il y a eu invocation au duel.
Comme le duel n'est pas toléré à bord, c'est l'affaire remise à la dernière tâche, ce
qui veut dire que personne ne se battra, ces deux champions moins que les autres,
car ils aiment trop la vie. D'autres amis intimes se brouillent à propos de
mésaventures, entre autres Lénus et Gaston.

Il paraît que l'air de la mer, et peut-être un peu l'alcool, influent beaucoup sur la
tête et les nerfs, car se médisant que tout le monde devient chaque jour de plus en plus irritable.

La crainte d'un incendie à bord fait cesser la fabrication du train, encore un des
engagements de l'armateur à l'équipage, cela finit pour le restant du voyage.

Une certaine dame Levet, passagère d'entre-bord, 15 ans, laide, marquée de ténacité,
ex-quillocheuse à Desaugon, qui doit avoir une grande expérience des hommes et
des choses, se plaint au capitaine de propos plus ou moins graveleux que les passagers
tiennent devant elle.

Quand elle va se coucher, le capitaine rétorque à cette innocente, qu'il lui sera plus
facile à elle de se mettre du coton dans les oreilles, qu'à lui d'arrêter la langue de
l'insouciant jeune homme qui s'ennuie et ne dort pas.

Gabard, est toujours figaro; de France la cruauté.

Alexandre se plaint par le grand vent qui souffle d'en haut le cœur jaune.

Mercrèdi 20 Juin.

Nous filons tranquilles, en tirant des bordées par un vent d'Ouest contraire à $50^{\circ}47'$ latitude
Nord, à 3 heures du soir.

Léonin, passager des secondes, 23 ans, ex-grand prix d'honneur aux concours des
Lycées de Paris, a été secrétaire de Cavaignac, et s'est trouvé sur le terrain à la chute.

de ces derniers. C'est un beau jeune homme, de bonnes manières, tout est un peu trop
choisi de ses mœurs. Il se dit chargé par Santa Cruz, ancien général de Flores,
d'une mission pénible et surtout bien difficile pour un jeune homme incastré
il s'agit de soutenir le Perou en faveur de Flores. Peut-il se donner de l'importance
en tranchant du diplomate constablaire? C'est ce que je crois, car il se ménage déjà une
porte de sortie. Sauver la dignité, et ajoute qu'ayant pris à bord des renseignements
du Sieur Viel, qui connaît le Perou, l'état des esprits dans le pays rend le
succès de son entreprise à peu près impossible. Je crois donc que l'adieu est une fortune
incertaine pour l'or de la Californie, il poursuivra son voyage jusqu'à San Francisco.

Sanglet et Estelle, à qui l'on a été brailles, ont l'air de vouloir se remettre ensemble,
mais cet amoureux a un petit bobo que les femmes les moins vertueuses ne sont
pas curieuses d'attraper. Lorsqu'elles ne l'ont pas.

Vendredi 21 Juin.

Le vent est tellement contraire que nous avons perdu du chemin hier; nous avons le
Cap à l'est à 22°52' latitude boreale voguant sur la côte d'Afrique.

Allaire et Sanglet se disputent et se traitent du haut en bas; ensuite provocation, qui,
comme toutes les autres, ne sera suivie d'aucun effet. Allaire est bête et vaniteux mais pas
méchant; il croit avoir droit à des égards qu'il refuse aux autres; ce n'est pas un homme,
après une discussion et quelques expressions vivement échangées, il se met à pleurer; c'est
un enfant mal élevé.

L'abonne s'est passée assez gaîment, chacun a causé, ri et chanté; c'est ce l'effet du vin de
Madère qu'on nous offre tous les jours, qui, sans être de bien bonne qualité est le
meilleur liquide qu'on nous donne.

À dix heures du soir, un navire passe si près de nous, qu'on est obligé de manœuvrer
pour l'éviter; deux autres navires sont en vue depuis ce matin. Le ciel est couvert, le vent
souffle toujours, ce qui rend la chaleur dehors très supportable quoique bien près de la ligne.
Océlogne ne voudrait-il pas partager avec cinq ou six autres le cœur de la femme de chambre, la
Daguer; dans ce cas, les parts de chacun seraient bien minimes et de peu de valeur.

Vendredi 22 Juin.

À cause de bon vent, nous ne faisons pas de route, nous bouyons.

Le ciel est couvert, le brouillard est épais. C'est le temps ordinaire sous les tropiques, et le climat humide nous rend à lui-même, nous sommes sans cesse dans la même saison de ces brouillages.

L'administration des vivres à bord est déplorable : c'est un véritable chaos, en sorte qu'il en résulte des privations pour le plus grand nombre des équipages et des pertes énormes pour l'armement. La faute en est aux officiers d'approvisionnement qui sont chargés de la cambuse, qui sont ou négligents, ou complices des voleurs ; et peut-être bien l'un et l'autre.

Les caisses et eaux de vin disparaissent ; des fûts de vin sont perforés et mis en vidange, et les délinquants sont insouciables : mais chaque jour il y a des matelots et les passagers ivres. Les provisions livrées aux cuisiniers pour la table des passagers de chambre, ne leur fournissent, aux repas, que diminuer de moitié.

Il n'y a pas jusqu'à la femme de chambre qui ne se grise, lui ou la femme couchée entre les coils qui encombrement le pont, buvant du vin, ou loin de son amoureux préférant le matelot portier.

Le soir nous avons eu concert. Tichau, qui a l'air de vouloir s'enflammer, a chanté un duo avec Estelle dont la voix est assez pure et douce, mais très faible.

Des mousquetaires et des souffleurs de trompette à quelques cents mètres du navire. On a vu une baleine au large.

Chéolome faisant son quart. Il est blessé en tenant le barre du gouvernail ; il boit ; il faut bien payer son apprentissage.

Samedi 23 Juin.

Nous n'avons de choix qu'entre le calme et le vent contraire ; il pleut et il fait chaud, ce qui rend la vie de bord très monotone. On reste en chambre on lit, on écrit, on cause, on fait une partie de cartes et la journée s'ennuie ainsi à la lumière du jour. N'adieu au Cap Horn, avec des nuits de 18 heures, la grosse mer, les tempêtes de neige, le temps devra nous sembler bien long.

Dimanche 24 Juin.

Pour rompre la monotonie, nous avons le même tempo qu'hier ; en plus unoiseau qui vient le soir coucher dans les vergues, et sur lequel les chasseurs exercent

Pour admettre à bord de fuil pendant le jour, mais en vain.

Alexandre attrape une fluxion, il n'a pas de chance.

Vous filez 4 et 5 nœuds, mais en fausse route; c'est désagréable, mais moins que le calme plat.

Un dîner se causer avec le docteur Briot, quand Langlet, probablement un peu ému, voulant s'asseoir sur les vitraux qui éclairaient la chambre, qui sont cependant séparés par un fort treillis en cuivre, se laisse tomber un peu lourdement et brise tout. Vous voilà donc dans le mauvais temps, au milieu de la pluie, ou dans l'obscurité, puisqu'on ne peut réparer ce petit désastre, avant la relâche, qu'avec une bêche en toile cirée.

Il est aujourd'hui certain que nous relâcherons à Plo. Tous ces jours nous manquons de tout au Cap Horn.

Lundi 25 juin, hour 5° 53' latitude Nord.

Un ophtalmie paraît de nouveau; diète et collation pour la faire cesser au plus vite.

Vent debout, Cap Est Sud Est; temps couvert.

Un dîner à déjeuner, c'est une légère amélioration, le vin rouge étant fort mauvais, et ne supportant pas l'eau.

Guérison d'une dent cariée à Est. par le docteur Briot.

Le chant du soldat, entonné par les socialistes avec chœur, d'un effet assez original.

Voilà le bilan de la journée; c'est bien, mais aussi s'épargne ma vie et j'économise mon papier.

Mardi 26 juin.

Même temps, même vent jusqu'à 2 heures du soir; alors la brise tourne au Nord Est et nous mettons le Cap au Sud, qui est notre route.

Un ophtalmie esse aujourd'hui, je voudrais lui dire adieu, mais je crains bien que ce ne soit qu'un réveil.

Ces deux jours du navire un requin; c'est le premier que je vois.

Vous dormez toujours à plus de 5° de l'équateur, nous n'avons donc pas fait de chemin depuis plusieurs jours.

L'acharnement scandaleux ne varie qu'en ce que l'on cherche vainement à éloigner des rivages.

Mercredi 27 juin.

A 8 heures du matin, un requin est ce le même qui hier qui nous aurait tués? se

première de tribord à tribord, de l'avant à l'arrière : il a devoré hier dans la nuit
15 kilogrammes de lard qui descendait sous la mer, comme à un coque.

Cette manière de tressaler vous surprend peut-être mais c'est l'usage et cela
réussit. On tend un harpon et nous le voyons tourner autour de l'appât, se
renverser sur le dos pour le saisir, car il est obligé de prendre cette position, sa
queue étant filée en retraite, à près de trente centimètres en dessous du museau.

La technique est d'un peu plus de deux mètres : la peau sur le dos et d'un
côté sur le bleu, celle de ventre est blanche, à plusieurs reprises nous avons
tenté de voir nager à nous, le lieutenant Simon impatient de tant de frotte,
lui lance un harpon et le perce d'entre en outre : nous le voyons se débattre en tous sens
c'est le moment le plus intéressant, il s'agit de le relâcher de la mer et ce n'est pas
chose facile, il est déjà à moitié hors de l'eau.

Il se fait à bord un grand silence, tous les yeux, toutes les branches grandissent
chacun suit avec anxiété tous les mouvements de l'animal qui se débat avec force,
sans succès. Dans une coup de queue désespérée, il parvient à se déloger du harpon,
retombe à l'eau et s'enfuit en grand désespoir. Les stréptoteurs, sans rien
lui une longue traîne de sang, et disparaît. Il parvient bien à peser 15 kilos, celui là
ne fera plus de victimes. Les marins de ce bord ont le nom de L'eau leur.

Chéodora est délivrée de sa fièvre intermittente, est-ce l'effet des infusions de
feuilles de litas, ou du sulfate de quinine, ou des deux remèdes combinés ?

Nous avons le Cap au Sud-Est et filons 3 à 4 nœuds seulement.

Vendredi 28 Juin.

À 1 heure du matin, j'entends un matelot dire à l'Officier de quart : « Il est mort ».
Comme il n'y avait à bord personne de malade, et que des humegons étaient tendus
pour prendre des requins, j'ai pensé qu'il y en avait un de pris. Je me lève à la hâte
et je vais à l'avant du navire, où je vois en effet ce roi des mers, si toutefois on peut
appeler ainsi un poisson de 2 mètres de long (il y en a, dit-on, de 3 à 4 mètres) qui n'a de
remarquable que sa glotonnerie.

Le lieutenant va procéder à l'autopsie, une partie des chairs sera livrée à la
consommation des amateurs ou des curieux, l'échine, une belle canne et la mâchoire.

disseguée, un objet de curiosité. Le requin est vorace, celui qui suit les autres
est une femelle, on a extrait de son ventre sans y glisser de petits requins vivants.
L'opération est opérée, les histoires de marins allant sur train, plus généralement
les unes que les autres. On parlait d'accouplements de matelots et de requins femelles.
Si ce n'est pas vrai, ce n'est pas vraisemblable.

La conformation extérieure de l'animal se prête à la supposition, si l'on tient compte
de la dépravation humaine, des natures brutes, et de la brutalement des marins;
néanmoins, la langue française n'a pas de mot pour désigner la chose.

Un petit poisson que les matelots nomment Sugar, vit en harcelant sur le corps
des requins d'ordinaire, il est poursuivi en mer d'un autre qui peut peser jusqu'à
1.200 kg, désigné sous le nom de Tulote.

L'opération terminée, à deux heures du matin, presque tous les débris sont jetés à la mer.

Le Capitaine impatient du bruit qu'on fait sur le pont, et que l'embranchement de dormir
se réveille en chantant, en d'aucun de la manière la plus comique pour ne pas dire
ridicule et baroque. C'est ainsi qu'il passe un premier moment de colère, quand
il n'ose s'en prendre à personne, et la lui arrive chaque fois qu'il est réveillé la nuit,
hors les besoins du service.

Cet accès dure quelques minutes, puis alors il jure et tempête contre l'équipage.
Au bout d'un quart d'heure, s'il n'est pas malade de la contrainte qu'il s'est
imposée au début, il rit, cause et plaisante avec tout le monde, comme s'il ne s'était
rien passé d'insolite, et fait presque des excuses de son irritabilité qu'il attribue à la
rétention d'urine dont il souffre souvent et cruellement, car il n'y a pas de jour
qu'il ne soit obligé d'employer la sonde.

Aujourd'hui, c'est la journée aux poissons; ains, pendant toute la matinée nous sommes escortés
par un petit requin d'en peu plus d'un mètre de longueur, et dans la soirée par un des
plus beaux et des meilleurs: c'est un ou brochet de mer que l'on rencontre
fréquemment sur les côtes de la Guinée et d'Amérique.

Cette avait au moins deux mètres de longueur. Le corps élégant du brochet, le dos
jaune de vives couleurs rouges, vertes et bleues. Le requin fait bon mariage avec elle. La petitesse
et la prudence lui défendent d'engager le combat, car la est bien vorace et bien armée.

47

de dents. On dit que lorsqu'elle rencontre un Coirreus ou un naufrage elle se contente
de le débarrasser du terrible embarcas qui maugrit et estrec l'huïsman.

C'est une délicate attention de la part de tout le monde pour lui faire
le Cah au Sud. Est. nous sommes à 11° de la ligne. Le requin et
disparaissent sous mordue et l'harnage; j'en suis fâché pour cette dernière et pour
moi qui aurais pu vous parler de la puissance de la chair.

Vendredi 29 Juin.

Nous sommes à 11°50' latitude. Void avec une forte brise et luttant contre les
courants. Une grande pluie tombée la nuit dernière permet de donner à la
quelque linge aux matelots.

Cette fatigue d'être tenue en quarantaine par la majeure partie des passagers
de chambre, provoque des explications sur les propos qui le tiennent sur son compte.
Elle se fait appuyer par quelques uns de ses roquets que l'éthologue et moi remettons à
leur place. Elle n'a pu se justifier, nous n'avons rien à prouver et les choses en restent là.

Pour toute distraction nous n'avons que des poissons volants qui de chaque côté
s'envolent par bandes et retombent tout autour du navire.

Le Capitaine m'assure qu'il relâchera à Rio ou à Bahia; je préfère Rio.

Samedi 30 Juin.

Après la certitude d'une relâche, je vais m'occuper activement de la rédaction de
cette première partie du voyage. Sur les notes que je prends chaque jour, car je suis
loin d'être au courant.

Quoique la brise soit grande, le vent et les courants nous étant contraires nous
faisons peu de route; vous devez vous en apercevoir, puisque voilà près de huit
jours que nous sommes à 15 lieues de la ligne, et que nous ne pouvons atteindre
cette mer promise. Situation fort ennuyeuse quand on navigue.

Chaque fois que, sous les tropiques, l'atmosphère est chargée d'électricité, que la
nuit est sombre, la mer est phosphorescente; d'ordinaire ce n'est qu'à
l'arrière que le sillage du navire produit une longue et brillante voie lactée
sur le bleu foncé de l'Océan; un véritable jeu d'artifices.

C'est une nuit entre toutes les autres, le ciel étant très couvert, la mer

l'huile est transformée en une immense pluie de feu et d'écume blanche
d'une magnificence indescriptible et de couleur; et qui n'a rien de semblable à ce que
l'on peut se faire idée. Celui qui en a été témoin ne peut l'oublier.

Nous n'avons toujours point de ces chaleurs suffocantes qu'on nous prédit et
qui devaient nous rendre la vie insupportable sous les tropiques.

Chedoke nous apporte un poisson volant qui vient de s'abattre à ses pieds; il est
de la grosseur d'un hareng; impossible de le servir à la table du Capitaine, on nous
donne des huit armées; et, n'ayant pas le don des miracles, nous multiplions les
poissons et faire qu'il en reste encore après que tout le monde en est rassasié, se
prends le garde de l'offrir à Chedoke, l'allemande infortunée et toujours féroce,
qui, l'ayant mangé, l'a trouvé fort bon.

Le soir on s'est réuni sur la dunette, il faisait bon et tiède, trente passagers
tout à l'aise, couchés ou debout, par petits groupes. On chante des romances et des
chœurs. La lune se levant et éclairant le tableau, je ne puis le contempler qu'à un
camp de Bohémien.

Nous finissons le mois de juin en chantant, finissons nous commençons et finis
cinq mois les mois qui nous restent à passer sur mer.

Dimanche 1^{er} juillet.

Nous approchons, mais bien lestement, de l'équateur. Le point fait aujourd'hui
indique que nous sommes à 3° de latitude Nord, et que nous nous trouvons un peu
plus rapprochés de la côte d'Afrique que de celle d'Amérique pour la longitude.
Il est donc facile avec ces données de se rendre compte de la route faite par la Coës
jusqu'à ce jour; le Cap est au Sud-Ouest.

Nous allons nous à l'avance un navire à Bonilles de distance nous le perdons
de vue quelques heures après. L'entrepont fait une fête de famille, je ne sais à
propos de quoi; on y a bu en frères, on s'y est chassé en ennemi.

Bernot entre autres, a chanté quelques couplets de sa façon qui ont blessé la
susceptibilité des associés des 32 qui lui l'ont opposé, en sorte qu'au lieu de réconciliation,
l'inimitié augmente.

Il y a chaque jour des scènes, des disputes, des gros mots entre ses bons

49

citoyens, la plupart socialistes, du plus beau rouge de l'Inde qu'ils demandent sur
passagers, d'opinion plus modérée, en échantillon, ce sont les étudiants du grand
mot de fraternité dans la pratique de la vie.

Les hommes sont tous les mêmes dans tous les temps et en tous lieux,
même sur mer; ils se laissent engler avec des mots et deviennent la proie de
habitués de la fine estroce.

Les complots de circonstances, les tracts lumineux, les banquetiers, homicide, par
le docteur Briot, la plupart gris, au moins fonce, se retirent dans la chaise
pour entendre leurs chants patriotiques. Cela dure jusqu'à 10 heures du soir.

Lundi 2 Juillet

Le vent devient meilleur, nous filons 8 nœuds. Cap au Sud-Est: la brise est
fraîche, presque froide; à midi nous atteignons par le 19° de longitude, le 3° de
latitude Nord.

Après la fine bruyante d'hier, le calme reprend.

Lebouteux, passager de 2^{ème} ancien buraliste, graveur d'un mécano, gros sans souci,
bon enfant, plein de bon sens et d'esprit, mais trop souvent de ce dernier qui se met
en bouteille, tente un rapprochement entre la chambre et l'entrepont qui ne réussit
qu'à moitié. Il en résulte même entre l'orgueilleux Pétain et le moteur de la
proposition, discussion, propos offensants et provocation en duel à la 1^{ère} relâche;
c'est au moins le quatrième duel en surseance; j'aime à croire qu'ils auront
tous deux résultat un déjeuner à terre.

Les deux champions avaient des motifs de surexcitation bien différents.

Lebouteux était complètement ivre et Leuhin souffre, depuis qu'il est en mer,
d'une affection de galante origine.

Mardi 3 Juillet

Nous filons 8 nœuds en bonne route. Et à 10 heures 1/2 du matin, nous
passons sous la ligne à 100 lieues de Rio Janeiro où nous relâcherons si l'on
trouve pas suffisamment d'eau pour en emmagasiner vingt pièces.

Allaire est définitivement teque; il lui faut la femme, il souffre, dit-il, au physique
et au moral de cette privation, et retournera dans France à son arrivée à Rio.

Un petit canotier, un matelot vêtu en hostillon apporte au Capitaine une lettre du Père la Ligne qui demande pour demain le baptême et le nom des passagers qui n'ont point encore mis le pied dans son empire : le baptême aura donc lieu demain à 8 heures de matin. C'est un scénario soufflé auquel je vous prie, elle n'en a pas fait vous les inscriptions réservées aux véritables dont je fais partie.

Mercredi 4 Juillet

Le soleil devait naturellement éclairer la fête, il n'y a pas manqué à la grande satisfaction des catholiques.

À 8 heures, le cortège se met en marche, et, si vous avez accepté mon invitation, nous vous plaçons sur la dunette, bris de la balustrade qui fait face à l'avant du navire, et vous voyez sur le pont, plus proprement lavé que de coutume, les cent têtes des passagers d'entreebord et de matelots s'agitant au dessus des fûts, des câbles et des agrès dont il est toujours encombré. Les voiles qui se croisent sur le pont prennent une forme plus allongée : c'est que le père la Ligne, l'Épiscopat son ami, son compère, la femme, les gardes, tous précédés du grand prêtre s'avancent à pas lents : le défilé commence.

Le grand prêtre, muni d'un goupillon gigantesque de bois garni de filasse et d'étoupe, imite l'antienne : « Asperges me herbes maritimes et du ménage sans l'eau bénite » qu'un mousse de chair hôte à côté de lui dans un seau et qu'il remplit et vide à mesure chaque fois qu'il est vide.

Le cortège fait ainsi le tour du navire, puis, revenant sur ses pas se dirige sur la dunette où sont réunis : le Capitaine, les premiers officiers, les passagers de chambre, les femmes et les enfants. Les chants, les hurlements, les arrosages cessent : un grand silence s'ensuit. Alors le père la Ligne s'avance majestueusement vers le Capitaine et lui réclame la liste des passagers dignes de recevoir le baptême.

Pendant le colloque, approchez vous un peu, et, malgré la foule qui se presse autour de l'orateur et de ses acolytes, examinez avec moi l'accoutrement grotesque des principaux personnages de cette folle cérémonie.

Le Castillon c'est un matelot déguisé en tant à peu près.

Le bon la ligne est plus d'une femme et l'autre le bon la ligne qui lui donne une air très respectable, et un air de bon et de bon de bon. L'appareil sur la scène de l'ère qui ne s'attendait qu'à figurer dans cette affaire. Sa démarche avinée, chacun reconnaît le sous lieutenant Félix, le maître cambusier; j'oubliais son manteau brun du velours le plus beau jamais d'un grossière couverture de laine grise.

Néptune c'est le boutenoir. L'artiste aux formes athlétiques sa hermine et sa robe de chambre sont longues. Sont faites de brosses, ficelles et filasse tout humides comme un vrai Néptune doit avoir en sortant des flots un bucentaure majestueusement porté, un caleçon de bain, un manteau complétant son accoutrement.

Le meilleur de tous, c'est le grand prêtre: une figure de moins bien nourrie, bien bouffi, grand, gras, ail l'ascif, bouvre narquois, jouant son rôle avec un aplomb et un cynisme à se tenir les côtes. C'est le vieux bon enfant, le plus heureux, le plus insouciant de tous les Californiens passés, présents et futurs. L'avenir ne l'inquiète guère. Son père est un armateur. Ça déjà quoique tout jeune, fait de nombreux voyages sur mer.

La femme de Néptune et autres Calitranes ne sont pas assez remarquables pour leur rôle ni pour leur accoutrement pour mériter une mention particulière. Ils se rendent dans la foule qui reprend le chemin du Calitran. Toujours la mascarade en fête. Et le baptême va commencer.

Un des gaudes du bon la ligne vient me chercher; je me rends avec lui sur la fontaine baptême, qui se compose d'une cuve remplie d'eau de mer et de eau également pleins. Pour la cérémonie, le plus simple vêtement est toujours le meilleur. On me fait assoir sur une planche mise en travers de la cuve, et le grand prêtre commence l'exorcisme, puis la confession, puis donne l'absolution avec amable attention au moyen du goupillon. Son manuel est un dictionnaire quelconque; enfin il me donne signe de recevoir le baptême; alors un de ses acolytes me présente un bœuf noir et m'invite à crier dans l'instrument: Vive le bon la ligne! et, trop inquiet, couvre la bouche et me mets à crier, un grand bassin d'eau de mer lance à l'autre.

extrême du porte-voix par les officants, tout une multitude de chants et de
cours de ligne de messe, et vous causez une confusion fort extraordinaire. Les pères
frères et sœurs le coup de la messe de baptême et de la messe qui s'ajoute
à tout cela.

Après cela deux cordes s'élèvent la marche sur laquelle se suivent dans
l'intérieur de la messe, un Gloria dans la messe, un, et puis trois, quatre
et le tout, un autre Gloria cette fois. L'après alors les deux s'élèvent pour
compléter la cérémonie, je me suis de moi-même dans la messe et puis un bain
qui a bien son mérite sous ces latitudes.

Avant l'ablation, il y a l'opération de la barbe. Un perouquier infirmier, armé d'un
bateau de bois sans manche, vous saisit, puis vous enduit la figure de farine détreinte en
guise de savon, et avec un rasoir de bois, d'un mètre de long, vous rase le visage.

Exécute le premier, plus de cinquante autres. C'est été après moi avec plus ou moins
d'aplomb et de bonne humeur. Seuls les malades et frailer les vieux, les vieillards,
les femmes et les enfants ont été épargnés et n'ont reçu qu'un simulateur de baptême.

Voici maintenant la moralité, le côté utile de ce vieil usage. Au sortir de la messe,
remuant comme un orin, vous trouvez sur votre chemin, un matelot ayant à la main
un plat d'étain destiné à recevoir l'offrande des nouveaux initiés; tous donnent
suivant leur bourse ou leur générosité. Vieux et moi, en avons été chacun pour
notre pièce de 5 francs et la collecte terminée, il n'y avait pas moins de 200 francs
dans le plateau.

On peut bien penser que tant qu'il y aura des matelots à bord des navires, il
ne laisseront pas prescrire un droit qui leur procure un tel avantage. Ce sont
les Saturnales de la mer. Le Capitaine abdique en quelque sorte ce jour-là.

Un petit festin aux passagers; double ration à l'équipage. Un concert ou un
charivari infernal; des humements en chœur; des danses frivoles; le tout
arrosé de copieuses libations, ont complété cette journée de carnaval.

Bourdin a declamé une pièce de poésie en l'honneur du Père la Seine,
qui se montrait ni de voir ni d'idées; d'où diable vient le Bourdin?

Vintre de passage à minuit. Tout complètement fins et Chardonnelle

57
présent dans la fortune, celle de débouter qui bien, la lui fait de
bien, devant 10 personnes, donnera une idée du degré d'insouciance.

Vendredi 5 juillet

Il n'y a pas encore tous disparus les rochers de la rive : et l'un
autre autre. L'entrevue dans cette circonstance qui peut lui faire oublier
tout ce qu'il a fait de bien en jour. Il conserve cet état pendant 4 heures, il est
sans doute malade d'ennui. L'estime, la venue, qu'il défendait dans les moments
de la traversée, tout cela a disparu, depuis ces semaines, il est aussi pâle au physique
qu'au moral.

Le vendredi nous sommes à 5° de latitude australe et 42° 42' de longitude. Nous sommes
lourds des bandes de poisson, et dans un lieu, trois oiseaux affectent la même
nom vulgaire de l'oiseau des tempestes, dont un est blessé d'un coup de fusil. Les autres
se couchent dans la vergue et nous se retire dans une cabine à l'arrière.

Vendredi 6 juillet

Je suis plusieurs jours nous voyons la croix du Sud. Cette constellation, qui est
si belle avant son apparition dans le ciel austral, n'est pas composée d'étoiles
aussi brillantes que la Grande Ourse que nous ne voyons plus.

Les cinq étoiles qui la composent, dont une est très petite sont situées ainsi :
Notre héros boréal n'a donc rien à envier sous ce rapport à l'héros boréal
austral : nous avons une désillusion.

Grande brise à l'ouest 10 nœuds, avec un ciel magnifique.

Clair est toujours absorbé par l'idée fixe de retourner en France, il s'occupe
médecine et Véron, par force lui tient compagnie. Leur double beau coup de
Clair reste plus d'une heure à regarder la croque avant d'oser la prendre.
Il nous raconte à cette occasion une histoire bouffonne, dite d'innocence, qui ne
augmente le comique. Il évoque les souvenirs de sa femme, de ses enfants qui le
présent d'oublier la dose qu'il tient en main, et regarde d'un air indécis
ne parait oser enfin qu'à leurs pressantes sollicitations.

Il n'est pas le plus humanitaire des hommes, il en est au moins le plus
absurde. Il dit une fois qu'il n'est pas marié, une autre qu'il a fait un

un mariage et d'ailleurs, en tout, qu'on ne s'en qu'on s'en est en l'air de
leur moi, et moi qui est de la même nature, dans le monde, il n'y a
jamais la Calédonie, dit-on, débarquer. Mais au port de relâche, pour retourner en
France, il faut aller de l'autre côté, au Cap Horn.

Samedi 7 Juillet

Grande brise et fort. Nous filons à l'ouest en bonne route. Cap au sud, et
son point de latitude australe est 15° longitude à midi.

La nuit est assez forte, pour que quelques lances viennent assaillir de temps
en temps les passagers sur le pont. Le soleil se lève à 5 heures et se couche à 2 heures.
Le temps est court et pluvieux.

Un jeune est malade des suites de ses orgies, et crache le sang; c'est tout.

Dimanche 8 Juillet

Nous arrivons à la hauteur de Bahia, à 200 lieues de large.

Nous les deux, on va sur le quai, et avant d'aller avec moi
de Bahia, et ceux de la compagnie, dont quelques uns sont assez bien.

Le jour se passe à une difficulté avec le lieutenant Simonnet, il a voulu
se débarrasser de la face, mais quand il descendra à terre.

On doit être un bon sujet, qui se fait.

On dira remarque qu'il a un fort mauvais caractère, double d'autant d'orgueil qu'il
de l'être, et c'est le lieutenant Simonnet qui s'est fait quer, mais ce n'est pas en fait.

Lundi 9 Juillet

Par 15° de latitude australe, et à 200 lieues de Rio, à midi.

Dans quelques jours, nous verrons enfin la terre d'Amérique, mais qu'il est
difficile que nous relâcherons pour faire de l'eau; j'ai donc hâte de terminer la
première partie de ce journal, pour vous l'adresser.

Je suis intéressé, qu'il soit j'aurai voulu le transcrire, mais je n'en aurai ni
le temps, ni le courage; communiquez le aux amis qui s'intéressent à mon sort.
Je vous envoie le, et sera pour moi un souvenir pour une bonne cause, de l'année
ma bonne et bonne, et m'arrivera au lieu de vous.

Je vous envoie, nous avons croisé, à 100 lieues de distance un brick.

anglais allant au Cap de Bonne-Espérance.

Un filon d'onde en onde au Cap de Bonne-Espérance.

Mardi 10 Juillet

Jusqu'à midi vent et peu courants au 1^{er} degré de latitude Sud et au 12^{de} de longitude.

On se l'entretenant plus dans notre chambre flottante, dans les bruits de la brèche de l'entrepont et de l'avant que de la relâche à Rio.

Chacun s'occupe de sa correspondance. Il doit en avoir de curieuses, si elle est sincère, mais bien barbares si elles ne le sont pas.

La brise molle, nous ne filons plus que 3 nœuds : voilà le jour de relâche de nos, retardé de 24 heures.

Malgré le ciel courant, la pluie, les tourbillons, les bruits forts, que sont les signes de l'écoulement de la saison d'hiver dans les latitudes que nous parcourons, le thermomètre à la chambre marque encore de 3 à 24° au dessus de zéro.

Depuis quelques jours, le Capitaine Westmales fait la cour à Estelle; il a l'intention de rattraper sur la tête, les avances qu'il a faites et dans lesquelles il pourra jamais rentrer. Estelle lui doit 5000 francs et de France une lettre pour elle à l'anniversaire de 1800. Tout cela ne vaut pas une cigarette.

Mercredi 11 Juillet

Calmes flat.

Beinvallet de Coiffu, cousin de Briot, élève de Liéglès, mais fruit sec en toute chose. S'offre pour faire mon portrait au crayon. Si il peut le terminer avant notre arrivée à Rio, et qu'il ait quelque ressemblance, je vous l'envoierai.

Dans l'après-midi, quatre baleines se promènent et font l'amour dans les eaux du ravin; à chaque instant nous voyons leur énorme dos, leur queue et leurs nageoires émerger au dessus des flots : elles sont de la famille des nous dit le Lieutenant Simon, qui a fait la pêche pendant 13 ans. Elles se mesurent à 18 à 20 mètres de longueur; l'une d'elles passe sous le navire sans le heurter.

Lorsqu'elles sont à 10 mètres de profondeur on les distingue encore, car leur peau est phosphorescente, transparente et de couleur vert clair.

Ces balines restent près et sur le même lieu, certains des rames forment des jets d'eau à chaque instant et se brisant lentement.

La baline se détachant par elle-même de cette baline, parce qu'elle a la destination fort longue et qu'une fois détachée elle s'en va plus d'une lieue sous l'eau à la surface de la mer, ce qui rend la pêche impossible.

Comme ce sont les premières balines que nous voyons de bien tous les jours, tout sur le bord pour voir est intéressant et spectaculaire.

Vendredi 12 Juillet

Grand calme, nous ne faisons plus de chemin, le navire ne peut se servir de ses voiles, car il fait plus au large. Nous pouvons gouverner, mais nous sommes le cap toutot dans une direction, tantôt dans une autre.

Au loin nous voyons encore une baline.

Léopold est un passager de 2^{ème} classe, jeune homme, bon, brave, d'une éducation et d'un caractère standard et bravaçes, il n'a rien de sympathique, ni dans les manières ni dans son caractère; il parle toujours de ses exploits cynétiques, de sa lutte d'armes et de ses. C'est lui avec Alain, on ne sait vraiment trop pourquoi, ce sont deux natures diamétralement opposées.

Dans une discussion, Léopold donne un soufflet à Berndt qui demande une réparation à la 1^{ère} recluse.

C'est aussi que règne l'harmonie dans les sociétés du bord; c'est une affaire qui s'avance comme toutes les autres.

Cela n'empêche pas les chœurs de chanter tous les soirs des refrains politico-fraternels. Les cabines commencent à devenir habitables; il n'y fait plus trop chaud, et l'on peut s'habiller sans couverture ni draps.

Vendredi 13 Juillet

Continuation du calme, avec cela de la pluie qui rend la durcette insupportable; heureusement que j'ai pour rompre la monotonie de cette maussade journée une dame de Bernales, le dessinateur, qui me croque au crayon; ma leçon s'en va à l'encre, et ce journal se met au courant.

Sur les bords, on a brièvement un petit poisson que les officiers nomment Cornue.

Ce poisson lui-même, sans doute, de ce que la queue se termine de l'épine la plus
dangereuse. Branches en corne mobile, en un mot, de laquelle il saute la proie.

Ce poisson dont je ne trouvais pas le véritable nom dans mon dictionnaire
d'histoire naturelle, est transmanche; la queue, à la forme de la raie, il avait été
apporté sans doute par quelque oiseau de proie. Le docteur Priot la désigne
et n'avait que 80 centimètres de long, mais les marins disent qu'il y en a de la taille
est-ce vrai? Je laisse la réponse en l'air.

Dans la grosseur de celui-ci ils servent de pâture aux maraichins et autres de même
espèce.

Samedi 14 Juillet

Enfin mon journal est à jour, et je suis tout prêt à vous envoyer cette
première partie, quand il plaira au ciel de nous faire toucher la terre, ce qui
demande encore quatre jours de train que nous allons.

Cap Sud-Ouest, nous ne filons que 2 nœuds, et à midi, et après le jour, nous
sommes par 34° de longitude et 19° de latitude Sud.

La brise est fraîche, et presque froide, le ciel est assez pur. C'est une des
plus belles journées que nous ayons eues depuis l'embarquement.

À 8 heures du matin, en tirant la ligne, l'hydrographe trouva au bout un poisson
long de près d'un mètre, ressemblant à une anguille aplatie, avec une queue de
brochet, queue fortement dentelée au-dessous; son nom, en histoire naturelle, est
Sabre, qui constitue seul un genre voisin des *...*, que l'on rencontre aussi
dans la Méditerranée.

Vous ne trouverez peut-être un peu trop savant aujourd'hui, moi qui le suis si
peu d'ordinaire: une fois n'est pas coutume.

Je puis rarement recourir au dictionnaire, avec les noms fantaisistes que donnent les
marins à tous les êtres de la création que je rencontre, pour la première fois.

Ce Sabre nous a été servi à déjeuner, et a été trouvé bon; je lui trouve beaucoup
d'analogie avec le goût de la truite.

Si les condamnés arabes n'en avalaient que comme cela, le métier ne serait ni
difficile ni dangereux.

Je commence aujourd'hui une lettre pour l'Estelle, qui partira en même temps que ce journal; pendant notre prochain séjour à la 10.

Ce soir nous souhaitons la fête au Capitaine dont les prénoms sont Henry-Nicolas.

Le bouquet qui avait servi pour l'anniversaire de ma naissance, et provenait de la décade d'Estelle, fait de nouveau les frais de la cérémonie. Il a été planté sur un gazon de bonnes de terre assaisonné de trois couplets d'occasion fournis par

sur l'air: Allons chasseurs vite en campagne.

Le vin de Champagne arrose le dit bouquet, et la Terrible Estelle fait hommage au Capitaine d'une bourse de la façon, vide, trop vide. Hélas! il aurait de beaucoup préféré pas de bourse, mais un fétet à-compter sur le passage de la doulle; il est probable que c'est tout ce qu'il en pourra tirer.

Les Compagnies de l'entrepont envoient aussi des délégués au Capitaine pour lui souhaiter la fête au nom de tous les passagers. Le Capitaine leur offre le madère, et ces Messieurs honorent les autres figures d'ailleurs de Tirana, passent le reste de la soirée avec nous; elle se termine par des chœurs, des scènes bachiques.

Langlet, le plus ivre de tous, se montre à toute la chambre dans les poses les plus académiques, un grand désespoir de l'ancien de l'armelle son associé, qui offre à qui veut les Sociétaires au rabais.

Dimanche 15 Juillet. (St-Henry)

Qui se serait douté que ce jour, en pleine République française, sur un navire dont les passagers sont presque tous révolutionnaires et socialistes, au milieu de l'océan nous célébrons la St-Henry. C'est cependant ce qui est arrivé, nous avons eu un hôtel gala, arrosé d'un nouveau tabac, plus grand que le dernier pris à la lique par l'écologie.

Définitivement le Capitaine en tient pour Estelle qui ne demande pas mieux que de l'acquiesce ainsi envers lui; mais je suis sûr que, s'il complique les calculs de la vie, avec les inconvénients d'une association maladroite, les inévitables et les mauvaises humeurs qui en seront la suite, rendront les rapports avec les passagers beaucoup plus difficile. Les cas de réapparition d'anciennes affections deviendront chaque jour plus fréquents.

59

C'est le tour de l'homme, dit le Libérateur, le négrier; le vit entre les mains de la faculté. S'il est un terrain pour la vie, il en est aussi pour la fleur.

Nous filons 8 nœuds en bonne route.

Lundi 16 Juillet ?

Nous sommes à 12° 9 latitude Nord, et 52° latitude Ouest. Nous sommes à 130 lieues de l'embouchure du Cap. Sur. Rio dont nous sommes à 130 lieues. Suivant l'affirmation du Capitaine Pey, qui vient de faire le point: nous pourrions donc entrer en vue d'après demain.

Quelque soit ma curiosité, et le plaisir de fouler la terre du Brésil, cet aspect des diamants et des esclaves, nous paraît une vue révoltante.

Les mauvais temps nous ont occasionné de à 12 jours de retard. Les vents qui nous ont fait perdre plus d'un mois, et nous avions en vue de faire un tour du monde, en lieu de 7, nous l'avons fait: c'est presque le tour du monde.

Nous avons eu un navire en vue presque toute la journée: c'était un navire, croisant du Nord au Sud. C'est ce navire anglais ou français surveillant les négriers: car la traite se fait encore au Brésil, mais clandestinement.

C'est le monde à bord est très affairé: les uns à leur correspondance, les autres à mettre en ordre leurs effets; d'autres à embourser leur poche quelque petite somme pour descendre à terre, et s'y donner quelques plaisirs. J'ai donné encore une séance à Bonallot pour mon portrait: réussira-t-il à le faire ressemblant?

On dit que les mœurs de l'extrémité sont très scandaleuses, on parle d'accouplements irréguliers: on cite des noms. Tout est possible dans une réunion d'hommes dans la force de l'âge: dont bon nombre n'ont ni foi, ni loi, ni frein, et tous les instincts de la bête.

Le monde est ainsi fait depuis bien des milliers d'années, et l'histoire de Sodome, et la sentence de Salomon: «il n'y a rien de nouveau sous le soleil», peuvent faire gémir les sages et les moralistes, mais trouvent que vice et vertu sont de tous les temps.

Mardi 17 Juillet

Nous avons grande brise pendant la nuit. A 1 heure du matin, le timonier sent une forte secousse, et ne peut plus faire manœuvrer le gouvernail qui reste immobile malgré ses efforts. Nous touchons sur un bas fond, dit-il à demi-voix un habitant de ce pays.

dans ce moment là, et qui ne peut démentir une certaine inquiétude, par nos
formiers jeux et dans des cotes, et une amour dans les calculs et les observations,
pourrait nous avoir fait deviner de la bonne route. Une minute après, un grand bruit
se fait entendre, et la dunette se trouve complètement inondée. Pourquoi ? C'est ce
que cela peut être ? ... C'est un énorme objet, un échafaud de 13 à 15 mètres de
longueur, dont la queue était encastrée dans le gouvernail, et dont la tête sortait
de l'eau sous l'effet des vents, d'énormes quantités sur
la dunette. Pendant près d'une heure, il faut accompagner le navire, tantôt
à tribord tantôt à babord, et si près qu'on peut le toucher à la main,
inondant le pont avec un bruit extraordinaire.

J'étais dans mon lit, ne dormant pas, et ne pouvant me rendre compte de
tout ce fatras nocturne.

Le matin enfin, je monte sur la dunette et j'entends clouer le voile à
tribord, se diriger vers la rampe pour voir le canon, mais au même instant,
une bombe d'eau m'enveloppant tout entier, je ne vois rien, et pendant que je me
remettais de ma surprise, il s'éloigne et ne reparait plus : il me réservait le bouquet.

Pendant la journée, un vent violent s'élève, et nous avons filé jusqu'à 11 heures dans
l'après-midi. Le soir il redouble; on prend des ris et pour la nuit, on serre presque
toutes les voiles.

Nous avons été tourmentés et retournés dans nos lits, de manière à ne pouvoir dormir.
Je me suis levé pour voir la mer dans son beau, mais j'ai eu peine à me tenir
debout, tant le navire s'inclinait dans tous les sens. De temps en temps, une
lame d'un bois plus hardie que les autres, embarquait à bord de la Bérés, qui la
recevait gaiement. C'est comme le rocan de la fable, elle filait et ne reculait pas.
C'est tout qu'une caquille de bois cependant.

Mercredi 18 Juillet.

Le vent continue; il est contraire à nous. Perdons du chemin.

Il est impossible de faire quoique ce soit, ni bouger, ni écrire, ni dormir; à peine
manger. On se tient difficilement debout; nombre de passagers font des chutes,
heureusement sans gravité. Nous reculons plutôt que d'avancer; quoi qu'il

Sec de voiles.

61

A huit heures du matin, une baleine a été portée à bord, si nous faisons la grande pêche nous n'avons pas tant de chance.

Le France continue à être morose, son infidèle lui tient toujours ses yeux, voulant s'embarquer du Capitaine, pour avoir un protecteur efficace; elle provoque une scène au de France la traite du haut en bas avec un grand usage d'épithètes; il va jusqu'à la menacer de la jeter à la mer, et de se précipiter avec elle; si elle continue ses coquetteries et ses refus, en suite de quoi pour d'occasion, gémissements de circonstance de la belle, elle notifie au Capitaine qui cède à la victime, pour refuser, les portes de sa chambre et de son cœur. Le but est atteint, le calme revient pour quelques instants.

Le nouveau reçoit une réprimande sévère du Capitaine et de tout ce bruit il ne reste aux passagers témoins de ces scandales que la terreur imminente d'un homme sans cœur et sans dignité, et d'une femme excessivement roide, qui s'est fait paillard d'avance des services qu'elle ne voulait pas rendre; ritie pour le jeu, mépris pour la coquette.

Le vent souffle encore très fort ce soir, mais semble mollir. C'est le cas. Sur la côte du N. N. E. en face duquel nous sommes, les vagues qui nous valent ces traverses.

Vendredi 19 Juillet

Pendant toute la nuit temête encore et vent contraire. Le ciel est cependant sans nuage; nous n'avons que deux voiles dehors, juste ce qu'il faut pour gouverner et en guise à tout bris des vagues; nous nous éloignons de la terre.

Il a été impossible de dormir tant nous avons été ballottés dans nos lits.

Les bandes de nouveaux oiseaux voltigent ou se reposent sur la mer; ce sont différentes espèces de marins, monettes et cordonniers; ces derniers de la grosseur d'un corbeau ont le plumage brun. Les plus vils, les moins d'usage de ces palmipèdes, et peut être aussi les plus nombreux, sont les Puffins du Cap. Ils sont ainsi nommés à cause des manchettes régulières, blanches et brunes de leur plumage sur les dos; grosseur d'un pigeon.

Ces oiseaux se disputent à l'arrière du navire, les débris de nourriture que

Conjette à la mer.

C'est une récréation pour nous au bord des hamacs, auxquels les d'anniens montent quelquefois quand ils sont affaiblis. Sur leur bord les nombreux coups de fusil, mais ils sont si bien enfilés qu'ils servent à peine le petit blanchi qu'on leur envoie, et les cent coups à leur adresse, sifflent d'autant plus dément. Ils deviendront la proie de leurs semblables ou des poissons.

La mer se calme. Sur le soir, aussi, dans l'espoir de passer une bonne nuit après deux mauvaises, chacun se retire de bonne heure dans sa cabine.

Vendredi 20 Juillet

Le temps est à la pluie pendant la matinée.

Le navire se couche tellement par instants qu'il est bien difficile de marcher sur le pont. Pour peu qu'il soit humide. Ainsi Pidamet sortant de la chambre avait voulu venir me voir, se laisse tomber de la tête contre une piece de bois, et il reste dix minutes sans connaissance; on le frictionne avec du vinaigre et de l'eau de Cologne, mais en reprenant des sens, il n'a aucun souvenir de ce qui s'est passé. Le docteur E. Briot croit que la chute vient d'un éblouissement, mais il ne veut pas le saigner, ne voyant rien d'apoplectique dans cet accident.

Le soir il va mieux, ne se plaint que du coup qu'il a reçu; il fait diète et prend des bains de pieds.

La mer s'apaise, seulement de temps en temps; quelques grains viennent nous contrarier.

Je reprends mes leçons d'anglais que le mauvais temps m'avait fait suspendre. Vous dormez encore à Estimer de Rio, le capitaine espère l'arrivée disant. Mais nous sommes si souvent trompés dans nos prévisions, depuis notre départ du Havre, que nous n'avons plus compté sur rien. Je crois que nous mettrons plus de six mois pour arriver à San Francisco.

Les chasseurs usent en vain leur poudre sur les oiseaux, ça les amuse, et les spectateurs aussi.

Alexandre reprie par le mal de mer pendant les mauvais jours précédents, se remet.

Beaucoup de passagers en ont également souffert; ce sont toujours les mêmes.

Quant à moi, je n'ai éprouvé qu'un léger malaise, aussitôt passé, si je me couche.

Samedi 21 Juillet.

61

Voilà donc au bord d'un deux voies de navigation, ils ont encore bien vu, malgré la monotonie de la vie, malgré le calme. Les vibrations, les insomnies, les regrets, les espiègeries et le mal de mer.

Je vous tous habitants et amis, vaudra vos maux en patience, dans l'attente d'un avenir meilleur, soit là où vous êtes, soit partout ailleurs. Si la France devient la proie de quelque secte oppressif et tracassier.

Depuis que je vous ai quittés, je me suis beaucoup occupé de tout ce qui a trait en fait de brochures sur la Californie, soit en français, soit en anglais et, comme les renseignements que j'y ai trouvés ne soient pas aussi complets que je le désirais, il me reste la conviction que nous allons aborder dans un pays d'une richesse minérale et végétative, jusqu'alors inconnue.

Il y a donc une fortune à faire, soit d'une manière, soit d'une autre, en quelques années. Ayez donc foi, prenez patience; je mourrai plutôt à la peine que de revenir d'un voyage inutile. J'ai trop d'ardeur, d'activité de corps et d'esprit, pour qu'il en soit autrement.

Nous ne marchons pas, la brise est faible et surtout contraire; néanmoins, pendant quelques heures, grâce à quelques grains, nous avons fait de 4 à 6 nœuds dans la direction du Sud-Est.

On a tué un daimier, deux condorniers.

On nous montre à l'horizon à l'Ouest, à travers les nuages, des sinuosités qu'on dit être la terre. Pour l'affirmer, il faut les yeux de la foi.

De loin, nous apercevons les deux premiers albatros; ils nous paraissent de la grosseur des ours.

Dimanche 22 Juillet.

Nous soupirons toujours, mais en vain, après les vents favorables. C'est toujours le même temps qu'hier; tout est bas d'avance.

Castille et de France ont le courage de se réconcilier; est-ce une feinte de la dernière, pour avoir la haine à terre? Je l'ignore, mais ils n'ont guère de cœur sur l'un ou l'autre, après s'être traités publiquement comme ils l'ont fait. Il est vrai que Castille est aujourd'hui généralement délaissée et méprisée, et qu'on ne se hâte pas de se charger de l'entretenir.

pendant la nuit, à Rio.

Bon nuit nous de finir notre porteur; pour le faire, par un vent fort et nous
montrons avec ce journal, comme auvent, entre la terre de la Côte; et nous y allons
une cabine au port fort, recouvert le jour par le blafard, en face de la Côte du Brésil.
Il arborait ce jour, mais à tort, le drapeau du Cap. Prio.

Lundi 23 Juillet.

Le matin nous doublons le Cap. Prio. nous voyons très distinctement 60 lieues
environ à l'horizon. D'après ce qui nous indique qu'il y a lieu d'être à 30 lieues de Rio,
nous en avons encore 30 à faire.

Il faudrait une bonne brise pour mouiller en rade demain.

Le vent le monde à bord est inquiet, craignant de descendre à terre.

Le bon tirailleur nous et quelques autres est de profiter de notre séjour de quelques jours pour
faire des excursions dans les terres; voir des forêts vierges, s'il en existe à proximité; des
bois d'orangers, des citronniers, des champs de bananes, et de goûter à tous les fruits du tropique.

Vous voudrez même une vie nomade, en manière de préface de la vie californienne
qui vous est réservée.

Pendant la nuit, nous devons doubler le cap. Prio.

Nous voyons une baleine, une tortue et les mêmes oiseaux que les jours précédents.

Le service de la table est de plus en plus mal fait; l'eau n'est pas bonne, le vin détestable,
les mets avariés; peu importe si les lingots d'or de la Californie sortent au bout de ces petites misères.

Le Capitaine manque d'énergie, il ne peut ou ne veut se faire obéir et le
passagers en souffrent beaucoup.

Mardi 24 Juillet.

À 3 heures du matin, réveille par le bruit des manœuvres et des allées et venues des personnes
qui font le quart, je me lève et j'assiste à la reconnaissance du cap. Prio, à 1 lieue
duquel passe la Côte, avec une brise assez forte heureusement, qui lui permet d'éviter les
courants, qui nous auraient infailliblement jeté à la côte par un temps calme.

Les heures se trouvent dans les brouillards, n'avaient pu être aperçus assez tôt.
Et d'ailleurs, le Capitaine, n'ayant point eu l'intention de relâcher à Rio, ne s'était
pas muni de cartes spéciales de la côte du Brésil.

Au point du jour, le ciel est pur et les passagers sur le pont et sur la dunette voient
tout respirer les brises qui la terre nous envoient, et, orientables, ce long rideau dentelé
d'une étendue de 27 lieues du Cap Poiré à la baie de Rio, ou pour mieux dire, à l'Ouest;
et dont la continuation, au Sud et au Nord, forme ce que les océanographes
appellent sous le nom de Cône du Brésil.

La voilà donc enfin cette terre d'Amérique, moi qui ne la connais que par ce
qu'en ont écrit Robertson et Chateaubriand. Les courtes, pas ce que nous appelons
les hautes, de géographies dont on faisait usage dans ma jeunesse.

La première vue de ce pays nous a encore tout d'incarné, ne l'ait pas de faire une
grande impression sur l'imagination d'un voyageur aussi novice que je le suis.

Les montagnes que nous avons en vue, ne paraissent arides. Comme hautes et
comme formées, elles ont l'aspect des ballons d'Alp, vues du roiset où nous sommes, à
12 lieues au large; nous nous maintenons à cette distance jusqu'à midi.

La soirée est orageuse parmi les passagers, surtout ceux de l'extrémité qui ont eu à subir
tant de privations.

Alexandre a mis le remède à tous les maux; moi, un intermède agréable, que dis-je non aux
autres quelques acteurs en plus, entre le premier et le deuxième acte de la comédie mesquine
qui se joue à bord de la Coire depuis. Soixante quatre jours: des descriptions à faire des hautes
tropicales; d'un empire vaste, plus peuplé d'esclaves et d'indiens que d'hommes libres ou
civilisés. Cela rompra la monotonie de mon journal.

Depuis midi, nous filons à grande vitesse, nous approchons lentement de la terre, et à ce
moment, on voit les arbres qui couvrent les côtes à l'Ouest. Nous ne pouvons apercevoir
le port aujourd'hui, car il est 4 heures du soir et nous avons encore 12 lieues à faire.

Nous allons donc venir de bord et prendre le large pour passer la nuit.

Le Capitaine qui ne connaît pas ces parages, ne veut pas s'engager dans un coin d'air, dans
la baie de Rio.

La côte la plus rapprochée de nous, n'est qu'à une lieue, ce qui permet déjà de distinguer des maisons.

Si nous avions trois heures de jour devant nous, on pourrait jeter l'ancre ce soir, mais il faut
se résigner à regarder les côtes qui fuient; et à admirer un magnifique coucher de soleil qui
se baignait derrière le mont Cocot. On le nomme ainsi, par ce que la silhouette journalière

font l'agglomération d'un certain nombre de montagnes basses en collines redoublées, au lieu de plaines, et de hautes collines.

Les arcs de ciel qui est et de l'horizon le ciel, devraient être de la taille de celui-ci. Mais la nuit, la brume devient assez forte, pour qu'il soit nécessaire de mettre en panne, pour que nous soyons réveillés trop au large.

Au fond, sur la côte, nous voyons un grand incendie, c'est une forêt des arbres de camérier, ou une habitation. La nuit est magnifique. C'est est, sur est, l'on voit à quelques lieues le phare de Plo. ce sont deux feux tournoyants, l'un rouge et l'autre blanc, allumant à 5 minutes d'intervalle.

Il est clair sur une petite île à l'entrée de la baie.

Nous ne voyons pas la ville, mais nous remarquons le fort nommé le Fort de Sucre, au sommet duquel, dit-on, un seul homme est monté et n'est jamais redescendu.

Mercredi 25 juillet. (St Christophe)

C'était en France le jour de ma fête; en mer ce sera celui de mon arrivée au port de rattachement, et le navire jetera l'ancre à une lieue 1/2 de Plo.

Je suis superstitieux, je tirerais quelque conséquence de cette coïncidence fortuite, mais, avec mon scepticisme, je ne conclurai rien, sinon que je suis au Brésil, et bien fort.

Ce matin, la côte nous fournit un panorama grandiose, nous avons devant nous 30 à 40 lieues de côtes accidentées.

La brise venant de terre, nous n'atteindrons le mouillage que sur la fin de la journée. Après midi, elle change de direction, et vient de la mer; c'est réculer dans cette saison; l'essentiel est de ne pas reculer en l'attendant. A 4 heures du soir, au moment où j'écris ceci, nous avons bon vent, mais si faible, qu'on fait bien peu de route; mais l'entrée du port est reconnue, le phare nous guidera, et la lune nous éclairera, si bien que nous sommes certains de pouvoir débarquer demain. A 8 heures du soir enfin, le Capitaine réclame le silence; nous approchons de terre, les côtes se dressent de chaque côté de l'entrée de la baie, elles sont médiocrement élevées, mais escarpées, arides, et basses.

et pittoresquement entassés, et de nombreux îlots aux formes bizarres, s'élèvent au-dessus des eaux. Ici et là, s'indiquent autant d'écueils à éviter.

Ils nous atteignent ainsi, au milieu d'un grand silence, une troublante et le bruit de la vague qui se brise contre les rochers, le vent éblouissant par son blanc.

Une voix forte s'élève, parlant des navires qui ont été vus, d'où venez-vous ?

Où aller, vous ? Combien de jours ? Que voulez-vous ? Le capitaine avec son

forte voix répond à chacune de ces questions : « La Cérés, du port de France ! à San Francisco, 64 jours de traversée, nous relâchons pour faire de l'eau. »

Après ce dialogue l'écorique nous continuons notre route au clair de la lune, et guidés par les feux du port.

Nos officiers, sans carte de la baie, ou ils ne connaissent pas, ou ont négligé de faire les signaux pour demander un pilote, sont peu hardis, dirigent le navire lentement, à l'aventure, approchant quelquefois d'écueils qu'ils ont la chance d'éviter : mais à 8 heures 1/2, par prudence et par crainte d'accident, ils préfèrent jeter l'ancre au milieu de la baie ; nous en jetons deux, et, sur le point où nous sommes, on brasse un peu de vent. En avant, en arrière, à tribord et à bâbord. Se dressent des navires de tous pays, qui sont, soit en relâche comme nous, soit au milieu de leur destination.

On serre les voiles, et chacun peut enfin parler haut et librement.

Vous ne pouvez encore apprécier la distance qui nous sépare de la ville, mais nous entendons des voix humaines parlant de la terre, et les sons de deux flûtes jouant des airs du pays.

Ici se voit une enceinte dont la moitié est éclairée par les lumières des habitations, les feux des signaux et des navires au mouillage.

Quoique Rio soit caché derrière un îlot, le son des cloches nous arrive, ainsi que le bruit du canon, des pétards de feux d'artifices dont les gerbes déhaisent le sommet de l'îlot.

Il paraît que dans les villes de l'Amérique du Sud, on fait des résoundances à propos de tout, et quelquefois à propos de rien, et que les feux d'artifices font partie essentielle de tout programme de fête.

Le temps est magnifique, c'est comme une de nos belles nuits d'été : cependant ici, à

celle époque, on est au creux de l'hiver, et dans les jours les plus courts.
On se hâte de se recoucher pour éviter les influences de la nuit, pour se
coucher et attendre avec impatience la journée de demain.

On part de Rio Janeiro Jeudi 26 Juillet

À 3 heures du matin, tous les passagers et l'équipage sont sur le pont
pour contempler le magnifique panorama qui se déroule tout autour de nous.
Le horizon est borné par une ceinture de montagnes, les uns arides, les autres
boisées et d'une couleur vert sombre; toutes assez escarpées, distantes de trois ou
quatre lieues du point où nous sommes; parmi elles, au Sud-Est de la ville que de
légers vapeurs nous voilent encore, s'élèvent plus fières; le Pain de Sucre et le
Corcovado (S. Paulo) qui servent de fond de tableau aux villas nombreuses
qui se groupent à leurs pieds et dont l'ensemble constitue la petite ville
de Bota Fogo.

Sur le côté opposé de la baie, au Nord-Ouest, les montagnes sont moins élevées, à
la base desquelles se déroulent en demi-cercle les villages de Santo Domingo et
de Botafogo. C'est de Rio est l'entrée de la baie, protégée par plusieurs
petits forts bâtis sur des îlots.

Rib que nous apercevons, maintenant que le soleil a dissipé les brouillards, est
encore à 2 kilomètres du maillage de la Cérés. Les maisons blanches, étagées sur
les pentes des collines qu'il renferme, les clochers, les monuments, les massifs de
cocotiers, de palmiers et autres arbres tropicaux, sont éclairés par le soleil levant.

Le ciel est sans nuage, quelques vapeurs cotonneuses couronnent les cimes
des pics les plus élevés et ne tardent pas à disparaître de la dunette où nous
sommes; les contours de la baie se dessinent comme un croquis immense, dont
les montagnes forment l'enceinte, et dont le décor, pendant le jour, est une
guirlande de maisons, villas, édifices publics, plantations verdoyantes; et pendant
la nuit, une illumination féérique de plusieurs lieues de tour.

Dans la baie elle-même, c'est un mouvement continu de navires qui entrent ou
qui sortent; de bateaux à vapeur qui font le service de la capitale aux bourgades
situées sur ses bords; de petites embarcations montées par des nègres qui vont et

69

viennent alternativement de Jo aux navires stationnaires, et de ceux-ci sur
tous les points habités de la côte; les vols d'oiseaux de mer, mouettes, goéland,
sillonnent l'air dans tous les sens, et viennent s'abattre tout près des bâtiments
où ils sont sûrs de trouver une abondante pâture.

À 8 heures du matin, nous recevons la visite de la douane en son
de débarquer, après au le capitaine aura rempli les formalités de douane; mais
le receveur du bord avait fait mention de notre rencontre et de nos rapports.
L'équipage du navire anglais, venu de Constantinople, au début de notre navigation,
nous avions sans doute été mis en quarantaine, et nousions sur, à notre grand
regret, descendre à terre. La douane arrive et visite le navire à 10 heures; une heure
plus tard, un douanier vient s'établir à bord pour enlever la contrebande. Chacun
est libre d'aller où bon lui semble.

À midi, Alexandre, L'idolance et moi, avec quinze autres passagers dans la même
embarcation, nous nous dirigeons sur Jo: deux nègres la conduisent et une demi-
heure après, nous touchons la terre du Brésil; mais, ô déenchânement! cette ville
que nous admirions de loin, nous la voyons de près d'un tout autre oeil.

D'abord, il n'y a pas de quai de débarquement ici: nous abordons sur une
filage mal entretenue, boueuse ou boueuse suivant la saison; sale et mal sentie
en tout temps, et qui est la principale place de la ville. Sur une de ses côtes, est
le Palais Impérial, qui à Paris ferait une vilaine figure: c'est un parallélogramme
de cinquante pas sur cent, avec deux entrées pour toute décoration; une
architecture sans culture, avec un seul étage: le tout l'adiacronne en blanc,
ressemblant plus à un vieux hôpital, ou à une vieille caveau restaurée, qu'à une
résidence de souverain: avant nous sur trois rues est la place. Sur celle-ci, dans un
coin, se trouve une église irrachée, et sur le bord de la mer, une fontaine abondante,
mais qui n'a rien de monumental.

Partout des rues étroites, mal pavées et mal drogues; des boutiques sombres dans l'air
comme des échoppes du moyen âge; des maisons basses et traînantes sur le tout; une
foule de nègres esclaves faisant en plein vent tous les métiers, remuant les canifans,
chantant, tricotant, culotant, sautant en marchant, ou se vautrant sur le banc à côté.

des marchands les demandent pour le compte de leurs maisons, de leur famille
ou d'eux-mêmes, et de leur fortune tout au tout.

Tout le monde est ainsi affecté aux yeux de l'étranger, sans exception, au
commerce.

Le premier café d'il y a quelques années de nous de l'étranger, car de lui, huit jours,
mais ne buvons que de l'eau chaude. Le café de l'Union est la tout le, sur la
place central, et pour lui, nous buvons un verre de limonade.
Avant d'aller plus loin dans une appréciation, permettez-moi une note
sur le passé et le présent de l'Union du Brésil: je l'ai vu.

Le Brésil fut découvert en 1500 par un Portugais nommé Cabral, et fut destiné
d'abord à servir de rendez-vous aux navires du Portugal. La colonisation ne commença
qu'en 1532, et c'est vers cette époque que Rio fut fondé. En 1545, les Hollandais
s'emparèrent du Brésil, mais les indigènes les chassèrent en 1564; le Portugal reprit
leur place, et leur roi prit le titre de roi du Portugal et du Brésil. Exhilarés
et couragés par l'indigence, ils se retirèrent à Rio, mais leur retour en Europe en 1600, amena
la domination du Portugal et du Brésil; Don Pedro fut élu empereur de ce dernier, mais
fut contraint de céder la couronne à son fils don Pedro II qui règne actuellement en 1842.

Comme superficie, c'est un grand empire 4000 kilom. sur 400, quel Brésil, mais un petit état.

Comme population, on ne compte qu'environ cinq millions d'habitants, dont la majeure
partie sont nègres, indigènes ou métis.

Le Brésil possède tous les climats, suivant l'altitude; de grandes plaines, de chaînes de
montagnes fort élevées, portant toute espèce de végétation, et d'immenses cours d'eau; il est
très fertile, il ne lui manque que des bras et la manière de s'en servir.

Quoique le Brésil possède tous les métaux et pierres précieuses, ce qui est
vrai en théorie; dans la pratique, il n'est pas plus riche pour cela. La plupart des mines
sont inexploitées, les terres peu ou pas cultivées; l'industrie presque nulle. On tire
de l'extérieur tous les objets manufacturés, il se fait un drainage continu de
toute la monnaie d'or et d'argent, et il ne reste plus pour l'usage des habitants que
du papier qui a cours forcé, et des gros sous que l'on nomme Salagos, plus l'orade
et des encombrants que nos dévotionnaires français. Toutes les transactions se font donc

71

avec des assonnats son bruit est le heis; nulle de ces voix ne viennent à l'esprit. La Diastre ^{5^{es}} il ne vaut rien que 3^{es} en échange de marchandises et ^{les} ~~il~~ contre or ou argent.

La monnaie d'or ou d'argent est donc un objet de commerce, et se trouve chez les banquiers et les changeurs qui exploitent le public.

En dehors du Patagon, au Vinotani, il existe une monnaie d'argent du poids de la valeur de 0,780, appelée Lataque. Je n'en ai pas vu, ni aucune autre monnaie très-bonne. Toutes celles que j'ai vues, étaient des monnaies étrangères.

L'argent s'obtient en échange d'une livre de 27^{es}.

Les usages sont fort différents pour les étrangers, surtout pour ceux qui ne sont qu'en passage.

Vous quittez le café où je vous ai laissés pour vous donner entre autres ces petits renseignements, et nous allons courir à travers la ville, et nous regaler de bananes, d'oranges, d'ananas et autres fruits tropicaux que nous ne connaissons pas. Après avoir goûté de tous, chacun de nous reconnaît que les fruits du centre de la France sont bien préférables à ceux de la zone torride; qu'une noix fondante, une reine claudine, une pêche, des cerises, des fraises, des pommes choisies, sont bien supérieures à tout ce qu'on nous offre ici.

La banane est comme un morceau de beurre fine forme, allongée qui avait le goût d'une noix blême; les ananas ne sont bons qu'avec du sucre, du vin de Madère ou des liqueurs. Les autres fruits, dont je ne connais pas les noms, attendus que les nègres qui nous les vendent les estroient en hortugais, sont inférieurs; les oranges seules sont parfaites.

Il est vrai que nous sommes à Rio dans le plus fort de l'hiver, la saison la plus défavorable à la végétation. Mais ici, le mot hiver n'a pas la signification que nous lui donnons en France: point de pluie, ni de neige, ni de glace, un peu de brouillard le matin, et notre soleil du mois de juin pendant le reste de la journée.

Les arbres sont dépourvus de leurs feuilles, un peu vieillies d'est vrai, d'un vent force comme dans notre mois de Septembre.

Une visite dans un jardin public de la ville, situé sur le bord de la mer, en face d'un charmant passage, nous donne un peu d'appétit, et un avant goût de ce que

nous verrons demain un jardin botanique. C'est où nous sommes nés, ni grand ni bien entretenu. C'est une construction en briques rouges et en plâtre, à l'exception de l'agueda qui conduit les eaux potables à Rio, qui, sans être architecturalement élégant, est un ouvrage bien construit.

Le fruit des Portugais n'arrive pas sans seuleclamation, et la nature seule est le spectacle de l'admiration du voyageur.

Une nuit dans une colonie où nous sommes la nuit de deux, confiante en quelque chose de l'air du moment, termine les moments de la journée. Au milieu de la nuit, le ciel noir et blanc est assourdi à la fois des sifflements des flammes ou des ralles d'indes sur le pavé. Les hommes barbares ou dévots se tiennent debout près de la porte. Une faible illumination donne à cette réunion un aspect magique, on croirait presque assister à quelque sorcière du Sabbat. Ce n'est ni pais ni triste ni majestueux, c'est curieux et mystérieux.

La nuit est venue: nous allons dîner, en compagnie du docteur Priot, de l'évêque, l'évêque et quelques autres passagers, heureux de changer l'ordinaire de la Cérés, à l'hôtel de Paris, tenu près de la rade par un Français.

Ce restaurant est tenu dans le style de ceux de 3^e ou 4^e classe à Paris. Il faut être bien modeste pour ne pas dépenser au delà de 1500 fers pour un dîner ordinaire. Sans vin de France, mais avec un vin noir et blanc dit de Portugal, nous avons à nos trois vins du midi, mais surtout mieux l'eau. Ces vins ne pouvant être bons, une bouteille peut suffire à trois personnes.

Après le dîner, le capitaine nous regagnant les embarcations qui nous attendent pour retourner coucher à la Cérés. Demain vous est bien pour demain afin d'aller au jardin botanique qui se trouve à quatre lieues de Rio.

Après avoir dîné, à deux, j'ai fait de ma journée, le plus profond.

Vendredi 27 Juillet

À quatre heures du matin, nous sommes debout, mais les canotiers se font attendre; c'est pourquoi, avec cela nous serons de marcher par un grand soleil.

À six heures enfin, une nacelle nous conduit à terre où le docteur Priot et plusieurs autres, qui ont préféré coucher en ville, pour des motifs plus ou moins sérieux, nous

attendre... C'est heures, mais de quelques petits pains ou quelques... nous nous achèverons au nombre de deux, sur la route qui conduit au col qui doit nous faire voir toute la végétation brisée réunie dans un certain relâchement.

C'est le long du chemin, nous nous arrêtons à chaque pas, qui pour ces boutiques, qui ces maisons à l'abbaye, surmontant des toits, au bout attachés à corps de masse et les uns s'entassent les uns sur les autres, à mesure qu'ils tombent; qui ces villas peintes de couleurs vives avec des ornements de stuc ou de fer, entourées de petits jardins, dont les bordures sont en coquillages, décorées de statues peintes du bleu mauvais goût, qui les monts à l'horizon qui sont à notre droite, et les vallées crues et stériles, qui sont à notre gauche. En regardant la route que nous suivons, elle sera plus convenablement désignée en disant que c'est un mauvais chemin de traverse.

En marchant comme nous le faisons nous mettons trois heures pour faire deux lieues, mais l'estomac ne tient aucun de ses droits. Il est dix heures quand nous arrivons à Bellafosa. Tout le monde a faim; nous entrons au nombre de neuf dans un restaurant français, il n'en trouve dans tous les coins du monde.

La, nous demandons une omelette, une salade, voilà deux mois que nous en demandons, du vin, ce qui, joint à trois petits plats, du fromage de cazon, de la catalane de veau, un dessert, du café, constitue un déjeuner de 400 francs par tête.

La route boude, nous nous remettons en route, un peu le soir, mais l'été est ensoleillé; il fait chaud, même très chaud. Les maisons deviennent de plus en plus rares des deux côtés de la route; nous sommes en pleine campagne.

Mais chacun cherche, comme il peut, à se rendre compte de ce qu'il voit, ce n'est pas facile à des voyageurs novices comme nous, parmi lesquels il n'y a ni savant, ni naturaliste; pas même un cicerone du pays.

Le docteur Q. n'en sait pas plus long que nous.

Les fleurs, les végétaux, les insectes, les oiseaux, tout est nouveau pour nous.

C'est le bananier qui est le plus commun, on en voit des plantations de tous côtés. La hauteur de la tige est de quatre à cinq mètres et deux de ces longues et larges feuilles se penchent convenablement la penne la plus indolente. On a dû s'en servir dans le paradis terrestre.

après la roche.

Les haies sont formées de ronces, de saumons, de citronniers, de cactus, et autres arbustes qu'on trouve en été dans les forêts; les cactus de deux à trois mètres de haut, avec leurs feuilles épineuses de cinquante centimètres de long viennent comme des bras armés et donnent des masses impenetrables; ils portent des fruits à l'écorce épaisse, très dure et jaunes, appelés figues de Barbarie.

Je fais l'enfant tout le long du chemin, comme si l'eau fait à quelque brèche au ciel; j'ai cueilli une touffe de toutes les fleurs que j'ai rencontrées dans les brousses et dans le jardin; j'en ai eu un beau bouquet, et le soleil me l'a fait dessécher, comme avant mon arrivée au jardin botanique, où nous entrâmes enfin après cinq heures de marche, et une heure et demie de repos pour le déjeuner.

Le fruit de la roche, la roche de sucre, sur une magnifique racine de jeunes palmiers de quatre à cinq mètres de hauteur, qui forme une véritable colonne, surmontée d'une couronne d'or, avec les chalets de verdure.

Il fallait voir l'enthousiasme d'Alexandre, devant les grands bras au ciel; c'était le point d'admiration fait homme.

Après ce court séjour d'arriver nous pénétrâmes dans ce paradis terrestre, et nous remarquâmes, ici, des branches de thé, cultivées par des nègres; et de caféier; à plus loin le bananier, le cocotier, le palmier, le cannelier, le baobab, le figier, le cacaoyer, l'arbre à pain sur lequel nous devions cueillir quelques fruits; là, des masses de bambous, d'arbres et d'arbustes que je ne connais pas. Ceux que je viens de nommer en ont été indiquer par le nègre qui nous accompagnait, ou plutôt nous surveillait.

Après une heure d'exploration, Brice, Lédard et moi, suivîmes la voie la plus directe du pays au naturel, nous montâmes sur une montagne basse qui se finit au jardin, mais, à mi-côte, le terrain disparaît, nous ne voyons qu'une suite de vallées impenetrables, et la fatigue et la chaleur s'en mêlant, nous perdions la caravane. Sur le chemin, sur la route, on voit une ancienne et simple habitation qui fut construite par un des premiers gentilshommes portugais qui vint s'établir au Brésil. Cette modeste gentilhommière bien délabrée aujourd'hui, doit dater de l'époque de la Renaissance, fin du XVI^e siècle;

du monde en architecture semble l'indiquer. Lesquels dramatiser au roman et l'été
le le Brésil - l'histoire.

On a ce petit radeau, en case on nous alloué nous y asseoir et nous y reposer en lieu.
Une heure après, nous retournons à São et chemin par où nous venons en lieu de nous
et continuons notre route. Après deux heures de marche, nous rencontrons un nègre
qui venait de la montagne et qui tenait au bout d'un bâton suspendu à une ficelle
et la tête baissée dans un nœud coulant, un serpent corail.

Ces précautions étaient nécessaires, car ce reptile quoique petit, l'ombre d'un des plus
dangereux du Brésil. Sa morsure est presque toujours mortelle. Cheiclaque l'achète au
nègre pour trois vingtains, et l'emporte encore tout vivant.

Tout le long du chemin, les gens du pays se détournaient de nous, l'air se redoublant leur
anxiété de terreur.

Une heure après, nous retournons à São, Cheiclaque mettait son acquisition dans une
bouteille d'alcool pour la conserver et nous tous qui avions couru par monts et par vaux
de sept heures du matin à sept heures du soir, le voyage ne fut pas le moindre plaisir
de la journée. À 9 heures, nous accablons la Ceres avec l'espoir de passer une bonne nuit.

En rade de São Brésil Samedi 28 juillet

Qu'on dise que c'est la fête de plusieurs personnes de la famille : on les célèbre
autrefois ! qui sait dans l'avenir. Si nous pouvons encore nous réunir ce jour-là.

À sept heures du matin, une embarcation vient nous prendre au nombre de cinq
pour nous transporter à Santa Dominga, à 4 kilomètres du mouillage de la Cer.
Vous embarquez avec nous tout notre linge sale, car cette bourgade de la baie
de São frappe pour être le pays des Blanchisseurs. Vous avez quatre vingt neuf
pièces de linge à laver et à São on nous demandait 35⁰⁰ pour les savons seulement.
Vous sommes donc résolu à les blanchir nous mêmes, ce qui ne nous en va
meilleures compositions. Ce sera un commencement de la vie sauvage que nous
pourrons être obligés de mener en Californie.

À huit heures, nous arrivons à Santa Dominga qui forme un cône de la baie
et qui s'étend à Bahia Grande, décrit le quart de la circonférence bâtie et
habité, qui enveloppe la rade de São.

Les débarcadaires nous reçoivent avec accueil, qui nous offrent du lait, qui ils
descendent pour le nous donner, et du thé, nous refusant, attendu qu'ils
descendent mille fois pour une tasse de cette boisson.

Un homme en blanchisse qui est bien à l'écart de notre ligne, nous
la montre, nous dit qu'il nous donne notre liberté pour toute la
année, et nous berne le cou dans le canot.

Nous suivons donc pendant l'heure le bord de la mer, cette longue file de
maisons, de marchands, de cafés, de quinzelles, de fermes et de villas qui garnissent
le côté droit de notre route, à gauche le rivage de sable fin et blanc sur lequel se
battent avec un léger clapotement de petites vagues transparentes.

La journée est magnifique, le soleil est chaud, et l'envie de prendre un bain nous
engage à quitter les chemins battus, et nous allons de rochers en rochers, à travers
des broussailles où les cactus dominent, jusqu'à ce que nous ayons trouvé un
endroit propice; c'est l'affaire d'un quart d'heure.

Le bord de la mer en cet endroit a peu de profondeur; on peut presque partout
prendre pied, mais ce n'est pas commode, car la roche est absolument couverte
de coquilles, oursins, étoiles et autres, garnis de carabées épineuses. Nous sommes
entourés de rochers de toute grosseur, heureusement pour nous, ce ne sont pas des
volcans.

L'air est très agréable, le ciel est dans une eau si chaude, si calme et si limpide,
et si bleue à la mer; pendant une demi-heure un caboteur se trouve près de nous.

Après le bain, nous regagnons Balua Grande qui est à plus d'un
kilomètre, et cherchons un restaurant pour déjeuner.

Chemin faisant, nous rencontrons un Barichero, marchand de bestiaux
de l'extérieur; un de ces individus qui, dans les Antilles espagnoles ou
portugaises, possèdent des propriétés de plusieurs lieues carrées, des animaux
sauvages et des esclaves (par centaines), font quarante lieues à cheval par semaine
parcourant devant eux les bestiaux qui se conduisent à la vente, changeant de
cheval trois ou quatre fois dans leur course, s'inquiétant peu de celui qu'ils
quittent, et est très fatigué l'abandonnant sur la route, sans le reprendre.

un retour à la vie.

77

Le costume est remarquable, qu'un bonnet de laine rouge et
une ceinture, sort de l'almalque, servant de couverture en cas
d'incendie. Ce vêtement très simple, sans fers dans plusieurs cas d'usage
pour la tête, est très en usage et très d'une manière
par la vivacité des couleurs, sur la rusticité du reste de l'habillement.

Après avoir examiné ce ranchero, les étonnantes, les petits chevaux
nerveux, à croupe de mulet, harasses et tout bouillonnant, si notre course était
satisfaisante, notre estomac ne l'était pas.

Nous avions un restaurant français dans le voisinage, son hôte nous
devant de nous leur nous offrir des succulents dîners et à déjeuner sans mille
protestations de dévouement pour les combattants, ce qui veut dire en bon français
je suis tout prêt à vous écorcher si vous m'en fournissez l'occasion. C'est du
reste l'usage en tous étrangers.

Une demi heure après de la Motte, Vaudet, Veron, Picardet et moi nous
étions en face d'un plat de gibier du pays, une soupe, une du genre court-bouillon,
un plat de poisson de mer, une salade, un fruit du vin grossier de
Portugal, un café et nous en étions pour 10 francs. Merci Monsieur
l'Américain.

C'est une heure, nous avons encore un peu de temps devant nous avant
que notre linca soit sec; nous en profitons, Vaudet et moi nous faire une
pointe dans la campagne environnante, et l'autre au bord de la mer, dans
des chemins de traverse ou des sentiers, l'autre à travers des haies, champs
ou jardins. Après une course de quatre kilomètres, nous arrivons à une
fabrique de navires exploitée par une Compagnie anglaise.

Cet établissement est vaste, marche à la vapeur, et occupe près de cinq cents
ouvriers, qui sont logés sur une vieille prison espagnole hors du bourg, et
achetée pour cet usage deux mille cinq cents francs. C'est une des plus
importantes usines métallurgiques du Brésil, qui, je crois, n'en possède guère.

Malgré son air très simplement, à la future mode californienne, le propriétaire

nous fait visiter, avec beaucoup de courtoisie et de bonté, tous les ateliers ou
fleets actifs, et nous fut de cicerone.

Pendant tous les ouvriers sont blancs. Presque tous les esclaves sont mécaniciens et ils
gagnent de quinze à vingt francs par jour; ils sont même recherchés à ce prix.

Après les compliments et remerciements d'usage, des braves de main, nous
quittons le fabricant et la fabrique, qui est bâtie tout près du rivage d'une crique
de la baie, et nous retournons rejoindre nos compagnons au restaurant où nous
les avions laissés.

Quatre heures on nous rend notre linge sec et blanc, et nous attendons le
départ du premier vapeur qui fait le service entre Sainte-Louise et Rio
pour la modeste somme de deux vingtains de francs par personne.

Après le soleil couché, nous étions rendus à destination. Vers, Briot et
moi dînons ensemble, et après dîner, que faire? Il s'agit d'utiliser le mieux
possible les quelques heures qui nous restent à passer au Brésil; l'embarras
n'est pas de l'argent, car le théâtre français pour se voir la nuit de l'ortici
qui n'a jamais eu l'occasion de venir en France.

Enfin, l'Impératrice et toute la cour doivent assister, c'est donc
une occasion probablement unique dans mon existence, de saluer ma
reine favorite.

Puis nous rendons aussitôt au théâtre, en compagnie d'un certain nombre
de nos compagnons de voyage, en l'occurrence de lauriers; ce qui est contraire
à l'étiquette du pays, qui veut que tous les spectateurs soient en habit, surtout
quand leurs majestés assistent à la représentation. On exhorte bien qu'on nous
laisse entrer avec nos billets de location, dont le prix est de 1000 francs (25 fr.).

La salle n'est pas belle, la décoration fait face à la scène et est très vaste; les majestés
entrent sans fracas, et le public les accueille sans manifestation d'aucune sorte, mais
avec une dévotion respectueuse; elles se placent sur des fauteuils près de la rampe de la
scène et sont parfaitement en vue; leur suite, qui se suppose être la fine fleur de
l'aristocratie des deux brés du Brésil, remplit tous les sièges vacants autour des
souverains, qui ne se distinguent que par la place d'honneur qu'ils occupent.

Leur tenue très soignée, et celle de la haute bourgeoisie: leur jeu d'air, leur affectation de dignité, avec un brin d'affekté, et la haute tenue la plus parfaite, et l'air de leur manière qui le démontre d'un air certain: le tout favorable.

À la fin de chaque acte, leurs majestés se retirent dans quelque salon voisin de la loge; on leur présente alors d'abord des hommages et des fleurs.

Ce déplacement se fait dans un bruit quelques valises en l'air, quelques personnes de grandes hallebandes s'écartent poliment les curieux pour laisser libre la place strictement nécessaire pour le passage du petit cortège qui s'en va vers tout.

L'Impératrice n'est ni jeune, ni jolie, elle m'a l'air un peu fatiguée, mais l'Empereur se lui donne une singulière ressemblance classique avec une mine courtoise. Louis de Pièpiès; il a la réputation d'un homme très instruit, très intelligent, très travailleur, presque un savant, ce qui est assez rare dans cette haute position sociale: mais tout ce que je sais de visu et de Pedro II. Jean Charles Schold, Salvador Biliario, Francisco Xavier de Paula, Leopoldo Michel Gabriel Raphael, Goaga de Alcantara, né le 2 Décembre 1821, mort le 30 Mai 1843 à Chira. L'Empereur Marie fille de François I^{er} roi des Deux Siciles, née le 14 Mars 1822; l'empereur d'un pays grand comme l'Europe, le plus de cinq millions de sujets, et commandant une armée de cinq mille hommes de toutes couleurs.

Quant aux acteurs, ils ne valent ni plus ni moins que ceux d'une grande ville de province, et les directeurs sont banqueroutiers tous les deux ou trois ans.

La salle était assez bien garnie de dames en toilette, de Messieurs en habits noirs; nos paquets, nos bandoliers de cuir, nos chapeaux gris tranchent singulièrement dans ce milieu où quatre épingles, mais nous attirent quelques regards observateurs et probablement critiques de la part de leurs Majestés, dont nous aurions été vus, si nous avions été vus comme tout le monde.

À dix heures, nous rentrons à bord, le spectacle se terminant à cette heure, a vu avoir fait quelques amiettes de chocolat, et de vin de cibron pour les besoins de la traversée.

Cous les Californiens sont en goguette, j'en excepte bien sûr, Duo, Terion et moi.

Uliore est resté à Rio et repartira pour Buenos Aires par le premier paquebot. Il laisse la pacotille entre les mains du Capitaine qui lui fait les avances de son passage. C'est un petit homme de toute manière, ce n'est pas une sorte pour les passagers de la chambre. Jusqu'à présent, il n'a fait preuve que d'indécence, de rouerie et de folie. Il laisse en l'air les nombreux plans qu'il a perdus pendant la traversée, les chaudières vides et il lui sonnera sonner deux bouteilles de champagne; heureux s'il n'en est que pour celui qui s'était associé son association. L'encaissement est engagé. Lorsque les courtoisements de ses marchandises ne sont pas en son honneur, il se lasse comment le Capitaine de l'œuvre d'affaire; il faut avoir des notions qu'un simple passager n'aurait pas.

La femme de chambre nous abandonne aussi à notre malheureux sort, elle reste à Rio.

Cette sale botte à Bazin qui portait son petit nez rehaussé dans tous ses effets, dont la main n'a rien, et le cas trop léger faisait tout le capital d'exploitation; elle a fait adroitement disparaître un paletot tout neuf de marabou, la veille de mon débarquement à Rio et ne lui plus rien de plus. On la dit encore du maldot à Portin; cette médecine ne paraît bien aventureuse, car bien d'autres pourraient revendiquer la paternité, s'il y avait avantage.

Ce Portin est originaire de Lorient.

La Bazin était mariée à un tailleur du Havre; heureux époux, heureux amant; les voilà tous deux bien débarassés.

C'est elle a été hébergée à terre par le Lieutenant du bord Simon; de France qui pour tout au monde ne voudrait échapper à un rustique, emboîtait le pas par derrière; tous trois faisaient bon ménage, et les malins disaient que l'amant en titre vivait une croix du Sursummeur, justifiant le proverbe: « quand il y a pour deux, il y a pour trois ».

Notre dépense à Rio pendant les trois jours de relâche, sans faire d'extra, a été de cent cinquante francs pour Simon, l'écuyer et moi; de plus, j'ai perdu une paire de lunettes lun. jardin botanique on m'a volé un paletot à bord, et une canne de liège à laquelle je tenais beaucoup, prêtée au passager Simon a été saisie par la police sous prétexte que c'était une arme offensive; Simon dit qu'il la remplacera à Lima, mais

je compte peu.

Si la retraite a été pour vous distraction, laissez-la toute à elle, ne s'en mêlez pas.

Avant de quitter le Brésil il s'en va complet. Les deux dernières fois qu'il est allé à Rio pour s'en aller, il n'avait plus de revenu, sans garantie bien entendu.

La population de Rio s'estime diversement; les uns de 200.000 habitants, les autres 250.000 et comptent 10.000 esclaves. On est à peu près d'accord sur les dernières.

La Malibition est dans l'enfance dans tous les pays, comme partout, et cela cause une large part aux appréciations faussées.

La politique brésilienne me paraît aussi fort embrouillée. Il y a trois partis qui ont des intérêts fort opposés: d'abord le parti aristocratique, esclavagiste, composé de descendants des Portugais, premiers colons du pays dont la fortune consiste en terres et en esclaves; puis ensuite celui des nouveaux colons naturalisés, la plupart industriels, commerçants, petits propriétaires fonciers ne possédant que peu d'esclaves. Ceux-ci sont partisans de l'abolition graduelle, et dans un laps de temps déterminé par le rachat et l'extinction; le dernier, c'est celui de tous les gens de couleur, libres ou non, qui veulent l'abolition à bref délai avec ou sans indemnité, et la complète égalité des races.

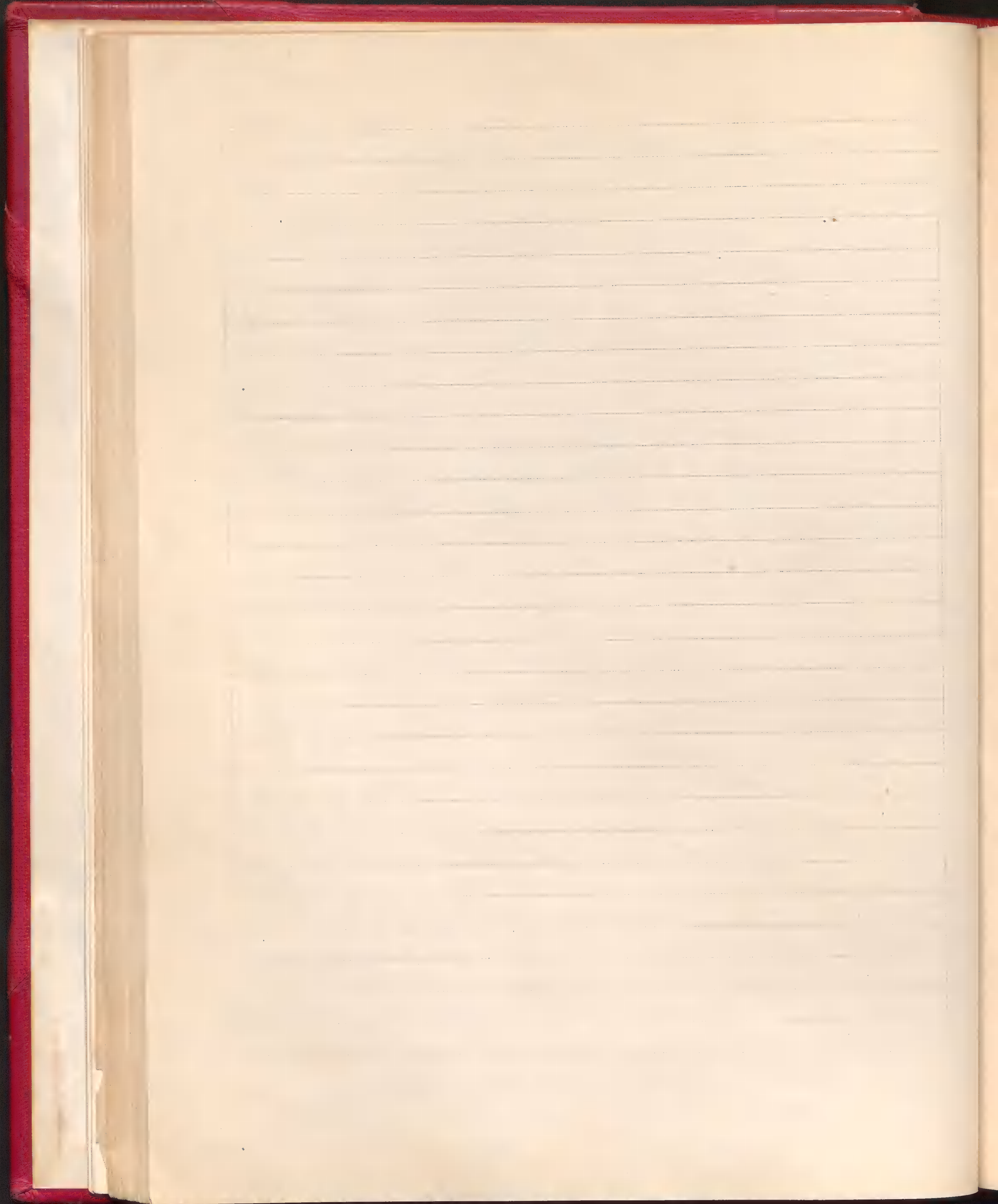
C'est en présence de ces prévisions que des élections nouvelles vont avoir lieu le 15 août prochain. Il faut au gouvernement beaucoup de sagesse et de prudence pour éviter une révolution. Dans la situation brésilienne, et ce ne sera qu'une des concessions mutuelles de tous les partis, on obtiendra ce résultat.

Fin de la première partie.

Nota. Le récit qui précède, en forme de lettre, a été mis à la poste à Rio le 28 juillet 1840, et est parvenu en France dans le mois suivant.

Entre la lettre envoyée à Rio, le port a coûté à réception trente francs.

La présente copie a été transmise de l'original, en retranchant quelques détails insignifiants, par l'auteur, et terminée le 20 octobre 1881 à Paris, par le Cardinal Morlot N° 18.



Deuxième Partie.

83

Du voyage du Nasre à San Francisco

San Brésil au Pérou, par le Cap Horn.

En rade de Rio Janeiro. Dimanche 29 juillet 1819.

A sept heures du matin, tout l'équipage et les passagers de la Vierge sont sur le pont. Les retardataires qui ont voulu passer la dernière nuit à Rio, viennent d'arriver dans les embarcations.

Les provisions consistent en carottes, citrouilles, oranges, bananes, pommes de terre, viande et bon pain frais, encombreant le pont et la chambre.

On lève les ancres et la douane apporte le permis de départ.

La brise augmente, elle est favorable, le Capitaine en profite pour sortir de la rade, toutes voiles au vent.

Plusieurs navires sortent en même temps que nous; parmi eux il en est deux qui vont à San Francisco pour cette destination, on m'assure qu'il y en avait dans le port, dont la cargaison consistait en cent cinquante quinze femmes carriennes pour la même destination. Quel commerce ou quelle misère vont-elles exhaler en Californie? On s'en doute en peu, mais à mon avis, le Capitaine a dû prendre beaucoup de lest avec un chargement si léger.

Vous vous éloignez rapidement des côtes, qui au coucher du soleil ne vous apparaissent plus que comme un rideau noir à l'horizon.

Vous disiez adieu au Brésil que peut-être pas un de nous reverra jamais, regrettant une aussi courte relâche qui ne nous a permis que d'entrevoir ce pays, peut-être appelé à jouer un rôle important dans l'Amérique du Sud.

COI.
Pour moi, si j'avais eu seulement un jour de plus, j'aurais été visiter St Christophe, le Versailles, ou plutôt le St Polus des canariens du Brésil.

Lundi 30 juillet.

Faible brise ce matin; elle franchit le soir et nous voguons au Sud-Ouest.

Le Capitaine a fait une distribution de oranges aux passagers. Plus d'un

en récitant à l'anglais. J'ai vu deux fois le même homme, qui se tenait à l'entrée de la porte, et qui regardait tout le monde avec une curiosité extraordinaire.

Le bonhomme qui vendait les légumes, qui avait été acheté un jour de l'autre à Paris, par un certain marchand, pour le faire passer pour un bonhomme qui avait été acheté par le bonhomme, et qui avait été acheté par le bonhomme, et qui avait été acheté par le bonhomme.

Les batailles, dont je me souviens avec la plus vive émotion, sont les batailles de la plus grande guerre, qui ont été gagnées par les hommes de bien, et qui ont été gagnées par les hommes de bien.

Les nombreux dards qui avaient été lancés par les hommes de bien, ont été lancés par les hommes de bien, et qui ont été lancés par les hommes de bien.

Celui de l'armée de l'ouest, est arrivé indigne de l'armée de l'ouest, et qui a été arrivé indigne de l'armée de l'ouest, et qui a été arrivé indigne de l'armée de l'ouest.

Le capitaine de l'armée de l'ouest, est arrivé indigne de l'armée de l'ouest, et qui a été arrivé indigne de l'armée de l'ouest, et qui a été arrivé indigne de l'armée de l'ouest.

Il avait été arrivé indigne de l'armée de l'ouest, et qui a été arrivé indigne de l'armée de l'ouest, et qui a été arrivé indigne de l'armée de l'ouest.

Il n'y avait jamais eu de l'armée de l'ouest.

Mardi 31 Juillet

Cette nuit, après de brèves pluies, il y a eu une bonne route, et le vent a été fort fort.

Vous savez donc encore, pour le jour de deux jours, entre le ciel et l'eau; je ne puis vous dire à quel point, seulement comme les choses sont déjà longues, que nous

et un grand respect de l'ordre. Le malade, qui en la saison d'été et d'été, lui en
a été son plus grand bien. Il n'en a pas de mieux, car il est bon et bon enfant.
Il a en effet une très grande confiance de la part de la ville, et il est un
travailleur. Il est très bien estimé avec son ami Leonard. Il a été et a été des
affaires de la ville. Il n'en a pas de mieux, car il est bon et bon enfant.
Il a en effet une très grande confiance de la part de la ville, et il est un
travailleur. Il est très bien estimé avec son ami Leonard. Il a été et a été des
affaires de la ville. Il n'en a pas de mieux, car il est bon et bon enfant.
Il a en effet une très grande confiance de la part de la ville, et il est un
travailleur. Il est très bien estimé avec son ami Leonard. Il a été et a été des
affaires de la ville. Il n'en a pas de mieux, car il est bon et bon enfant.

Il est probable que les cartes et les chansons californiennes, qui sont connus, et a été
d'aller, rendre l'air en Californie, ce qui procure à la terre et l'assurance de posséder une
certitude de plus dans la collection de la sirocco.

Malgré mes longues et fréquentes conversations avec le docteur E. Tricot, je ne sais si je
connais tous les motifs qui l'ont déterminé à s'expatrier, mais pour ceux que j'ai
vus, ils sont très suffisants.

Professeur d'hygiène à la faculté de médecine de Besançon, il ne touchait que
peu d'appointement par an, il avait peu de clientèle, quoique bon médecin;
il occupait plus de politique que de médecine; d'un autre côté, sa mère riche, mais
malade, lui donnait rien, réservant pour son frère Eugène, docteur en droit,
professeur aux sciences, toute son affection et les mesquinnes largesses de la
fortune. Une grande antipathie existait entre la mère et le fils, et entre les deux frères.
Il me disait que si la mère avait voulu lui faire une pension de 100 francs, il ne
l'aurait jamais prise. La mère était morte depuis longtemps, il avait été médecin en
chef de l'hôpital de Besançon, la mère retenait également ou non, une part
de la succession; les enfants avaient dû diviser ce qui leur avait été octroyé.

Dans une telle situation, la Californie, avec les belles perspectives de fortune, devait
séduire le docteur E. Tricot, il n'hésita pas; du reste il n'est pas ambitieux, et si
dans l'espace de 3 ans avec la petite pacotille et son état, il peut réaliser trente
mille francs, il sera heureux de venir les manger en Grande Comté.

C'est du reste un bonhomme et loyal, d'argent obligeant, bienfaisant, un peu fust
d'histoire et de manières, franc, bon, gros, robuste, vaillant, bien et bon vivant.

quand elle en a fait un grand usage, elle n'en a pas fait un usage
très utile. Les régimes dans la lune, ces choses-là, ne sont pas du tout
libres. Elles sont très limitées et très contrôlées.

Il y a beaucoup de gens qui ont des grandes qualités.
Si je me suis étendu un peu sur son compte, c'est qu'il est un type original et
que ce sera sans doute en rapports avec lui pendant toute la traversée et même
en Californie, quoique nos idées, nos caractères, nos attitudes n'aient rien de commun,
mais les extrêmes se touchent, c'est ce qui me fait bien augurer de nos relations futures.
En un mot, fatalité et réveil, le suicide serait ma solution sans lui.

Jeudi 2 Juin par 31° latitude australe

La nuit a été mauvaise à partir de minuit, nous mettons à la bah.
L'air est tellement chargé d'électricité qu'à 5 heures du matin, à la pointe des bois, on
remarque chose assez rare des feu St Elme. Ce sont des petites flammes
phosphorescentes produites par un grand dégagement d'électricité.

Les danois se reposaient en arrivant, mais à la nuit, satisfaction de chasseurs, et
pour la distraction des passagers.

Je reprends aujourd'hui mes leçons d'anglais, suspendues depuis notre relâche.
À sept heures du soir, l'orage qui menaçait depuis le matin commence. C'est une
vraie tempête solide, une vraie tempête avec fracas, sur le pont, dans la chambre et dans
les cabines. On entend même des choses, il faut faire pas parler, car il faut se
tenir constamment après quelques choses pour ne pas être tout emporté dans cet
ébranlement général.

Pendant presque toute la soirée nous avons marché au nord et de côté.
La mer est très grosse et j'ai voulu pendant plus d'une heure voir le spectacle d'une
tempête en plein océan. Ce spectacle est assez intéressant, mais avec les hoites et les
voyageurs ont exagéré leurs descriptions et les peintes leurs tableaux. Les plus hautes
vagues que j'ai vues s'élevaient de vingt à trente mètres d'élévation avec des crêtes que
la Cécile franchissait facilement sans secousses. Ici il y a loin de la mer
montagneuse au ruisseau. Je m'attendais à voir fondre sur notre frêle coque de bois
et l'épave!

Jeant un sabbat de nuit en son camp, sans songer au danger qu'il est possible de voir la mer d'envahir la rive de l'eau. Il avait des mainses et le meilleur remède de l'homme de tenir debout et se relever à quelque cheville ou cordage. Mais à son retour, les événements de mes hostilités, avec calme et sans peur, mon assurance s'est encore augmentée après avoir vu la manière dont cette petite barge s'est conduite pendant cette tempête, gravissant le sommet des vagues, obissant à son cours toutes rapides, résistant à tous les efforts du vent, comme l'usage de la voile pour se relever, enrouler, coquetter et railler. Toute bête a crié et hurlé, ahant, hé, hé, hé, hurrah! s'élevaient trop fort en pareille circonstance. Le même anglais ou américain.

Le matin d'aujourd'hui, l'estelle lâche tous les anciens adorateurs et se jette dans les bras du lieutenant. L'inceste lui ouvre les portes de Sacabine et de son camp; un seul ne s'en rend pas et hier se a pourvoir la traitresse, si que dans les bras de son nouveau suzerain; ô amusements!

Vendredi 3 Aout

Bonne nuit et bonne nuit. Veron et plusieurs passagers ont le mal de mer; moi-même. Pour l'éviter, je suis obligé de me coucher le plus horizontalement possible, c'est une précaution qui me réussit toujours, si je m'abstiens de manger.

Le vent étant contraire, nous sommes à la lat. Notre latitude est celle de Buenos Aires et du Cap de Bonne Espérance.

Le soir le vent change et nous filons à grands brisques sans voile en bonne route.

Un anglais nous raconte, entre deux nausées, l'histoire d'une certaine femme qu'il a seduite la veille de son départ, qu'il aime éperdument, et qu'il veut épouser envoie et se marier à son retour de Californie. Si la fortune lui est favorable, tout le monde a droit de la mépriser, du mépris et du mépris. Quel changement! pendant un mois d'absence, il est de l'un et de l'autre, dans l'esprit et le cœur de deux amoureux.

Un jeune homme d'une riche famille, de l'Inde, bien instruit, a conservé de l'éducation première, que les couts et les habitudes de corps de garde.

Ces gens d'ailleurs, ils passent six ou sept ans dans un royaume de cavaliers et n'ont rien de laide de l'Inde, coudes deux galons au dessus l'un de l'autre tant il était

May 1900

[illegible]

De toutes les Sociétés qui se sont formées en France, il n'en restait pas une en 1818
à notre arrivée à San Francisco. Tant elles étaient compromises d'ailleurs par l'étranger, 1818,
et souvent de nulle valeur.

Samedi 4 Nov.

Aujourd'hui nous avons vent contraire, et la mer fort agitée jusqu'à midi.

le navire est escorté par des ruzes de d'arniers et de cordonniers

Le sucre manquant à bord, nous en sommes réduits à la cassonade de mauvaise qualité et nous sommes bien loin du Lixou : encore un sujet de plainte contre le Capitaine qui devait s'en procurer un peu.

En ces temps de rouille et de torrage on a la tête si lourde qu'il est impossible de s'appliquer à quoique ce soit. On est comme hébété, c'est pourquoi je suspends ma narration. Ce soir, les bâillements et même la bêtise sont devenus contagieux: donc à demain.

Dimanche 5 Nov

Grand calme, et sans intervalles. Le vent de brise qu'il fait est contraire.

Les marsouins se bécotaient et dansent des farabandes autour de la bécasse : les darniers et cordonniers par milliers, par un beau soleil, sillonnent les airs en tous sens, on voit de leurs ailes veloutée la surface de la mer briller comme une glace ; plusieurs se bécotaient qui par le bec, qui par les pattes ou par les ailes aux nombreux nœuds qui leur sont tendus, ce qui amuse tout le monde. La soirée de ce dimanche était belle la route encaissée.

Sundi 6 Nov

Enfin la brise favorise notre marche pendant la nuit, et nous filons en bonne route jusqu'à 12 nœuds, malade plusieurs fois dans les humeurs.

Le soir l'amer est plus forte et lorsque j'allais sur la dunette un raquet de
mer arrivait en plein sur mon dos et celui de mes voisins, nous renversait tête môle

Le soir, dans le cabinet, le soir même, encommençant de cette aventure, a été de nous faire
prouver une bien extraordinaire; plusieurs ont légalement contusionné, et nous à nous-même
par les mêmes et la galanterie de l'art d'un grand état de son succès, la même
même, bien d'elle de chance, et moi si j'ai mieux, le voir me comber.

Mardi 7 Août

Mais ce n'est pas tout, mais bien, pour être, l'écrite toute la nuit, aussi
j'ai écrit quelques heures de l'après-midi, je me lève, et tâche de mettre à jour mon
journal, à la lueur de la faible lumière que l'armature obtient aux passages de chambre.
Pendant la journée, au milieu des conversations, il en va et vient continuellement, et est
faible, et difficile d'écrire et de rassembler les souvenirs, de donner une forme à des idées.

La nuit dans le silence, la tâche serait possible, en parais de meilleurs jours et plus
de clarté, et j'ai donc obtenu bien souvent d'écouter ma narration, et de me voir
devenir un amas de scènes comiques, ridicules, presque dramatiques, souvent
exotiques, dont je lui tienne, scènes qui, si elles étaient rédigées par une main
plus habile que la mienne, et dans d'autres conditions, offriraient une curieuse
étude de mœurs et un intérêt car elles n'auraient pas, ce qui est fâcheux pour
l'auteur, et plus encore pour le lecteur.

Mercredi 8 Août, 1 heure du matin

Mais avoir écrit, et m'être brisé de long en large, pour me fatiguer et
provoquer le sommeil, je laisse le docteur Briot couché sur une banquette, et
rêchant d'une nuit précédente, passée à jouer le tarot; d'autres passages
étaient comme des âmes en peine, attendant le repos auquel elles croient avoir droit;
et moi je me finis la nuit dans mon lit, dans une espèce de sommeil.

Ce matin nous avons de nouveaux oiseaux, que les matelots désignent sous
un nom leur propre, mais que les naturalistes nomment *Tercoraires*. Parce qu'il
a le cou très déhanché et fait de nouveture, qui consiste en déjections de toute
nature, soit de l'oiseau, soit d'autres; ils sont latimithes, et il y en a de la grosseur
d'un command, ceux que nous rencontrons de la grosseur d'un pigeon. Leurs
plumes sont très richement. D'autres oiseaux, nouveaux. Pour nous, appelés
sûrement *Palaeornis*, ignore leur nom scientifique qu'on me

91
de et de l'enceinte des Haras, dont qui de l'illuminé et de l'arroseur d'un
relais au.

Jusqu'à 12 heures du jour, nous avons le vent contraire, mais la brise change et
devient favorable. Le ciel est illuminé et éclaire, nous arrivons sur un bel horizon à 10° latitude Nord.

Jeudi 9 Août

Mieux son un sieur Hadie, passager d'entrebon, tête un peu folle, est mis dans
l'idée de se déguiser en charlatan, et d'essayer de donner à la cabine une séance de
son genre, et de la faire. Il a fait un peu de bruit, et de ses phrases, le bruit
des chandeliers. On le découvre, lui et, pendant, ne peut dire, espérant avoir
un peu plus de succès, et change de costume, et se fait en déclamateur, en hébreu.
Le tout hélas! sans succès.

Mais nous avons servi en nous d'œuvre une grande et. (Je ne sais pas) on a
la mort d'Hyphodite, il a été renversé par la chambre avec de éclats de verre et un peu
de vin: et les confrères de l'entrebon lui ont décerné un triomphe triomphe.

Si son amour-propre a été satisfait, il n'est pas difficile.

Ses excentricités sont contagieuses; aujourd'hui la même chose; mes amis en ont
ridicule; c'est le tour du branche de France, qui se pose en l'entente à propos de
la foudrarde. Estelle dont les oreilles chaper, auraient été blessées sans les de course
un peu lentes des passagers de chambre. Trois de ces derniers font un nouvel effort pour

en lui racontant toutes leurs aventures à bord avec la matière du
affaire, et cherchent à lui faire comprendre combien une fille, qui se livre au premier
venir, ou cherche à mettre la division parmi les passagers, mérite peu les regards et
l'intérêt qu'il lui témoigne. Leine perdus, leur démarche est mise en mouvement, mais
il faut de ne pas croire aux faits évidents sous tous, et surtout à l'inst et à
Lanalet un cartel, dans le cas où ils ne pourraient pas fournir la preuve
ce qu'ils ont avancé.

Les douches glacées du Cap Horn calmeront peut-être la tête de
cet écorché: on voudrait avoir son duel par jour, à condition qu'il
l'arrangerait au moyen d'un déjeuner dont il ne ferait pas les
pains.

Vendredi 10 Août

Pendant que toutes ces petites scènes de mauvais caractère se passent à bord, les passagers plus calmes et plus hostiles se livrent à la pêche aux oiseaux, et prennent un daim en aile et un petit albatros qui avait trois inches de longueur. Par malheur celui-ci dont on avait eu soin d'enlever la peau n'est pas de mauvais goût.

Avant de cuisiner, la carcasse de ce palmiste est crüe, maigre et coriace, et ne peut être appréciée comme mets, alors on en est privé de toute viande fraîche. Les hommes font donc bien de s'en abstenir, surtout d'ailleurs.

Et moi-même je me refuse à en écrire une page de ce journal et enleverai toute cela de ma vie jamais à venir.

Voici comment je passe ma journée dans ces parages, où les nuits sont de la longueur et où les mauvais temps ne permettent pas souvent d'étudier les astres : 10 heures de lit, 2 heures de table, 2 heures de whist, 1 heure d'étude d'anglais, 2 heures de lecture, 1 heure d'écriture et le surplus en conversations et promenades.

On désespère de cause et s'occupe de l'avenir de France à des sentiments plus raisonnables. Les passagers de la chambre voient devant le maître un quarantaine d'années que l'on adonne. Vous le laissez donc, tant qu'il voudra tenir la chandelle au profit du lieutenant Simon, et comme il n'a plus rien à perdre dans l'opinion de tous, ça lui est bien égal.

Samedi 11 Août

Nous arrivons à midi au 40° degré de latitude australe.

L'anglisme à la suite de libations copieuses et répétées, est suivi de violentes coliques; il se rétablit difficilement. Il y a bien encore un peu froid, mais on ne l'y reprendra plus, mais que vaut le vent d'ouest?

Voilà de nouvelles tristes à plus des 50 lieues des côtes et filons à ronds. Cap à l'ouest. Les horizons de toute sorte ont disparu; nous ne rencontrons de temps en temps que des débris de baleines abandonnés par les baleiniers, flottant à la surface des eaux et sur lesquels s'abattent constamment des nuées d'oiseaux de toute sorte.

Voici le plus beau lever de soleil que nous ayons vu jusqu'ici. La mer est
unie comme une glace et paraît tout en feu. Le ciel est d'un bleu

si calme, jusqu'à midi. Ensuite la brise s'élève et on fait des vagues.

Monsieur de France dîne avec nous. Les invitations des officiers, qui
dînent sous tentes, plusieurs tentes se montent, et l'un de France, l'anglais
Simon se provoquent et se reconcilient à qui mieux mieux : finalement de France
se met tout le monde à dos à force d'insultes et de bravades. L'un se montre
graduellement la tête, en arrivant au point de menacer le capitaine de
s'élever sur le bord, et il ne réintègre dans l'arène. Son capitaine a monté
à bord de courtoisie avec Simon ; aussi profite-t-elle de la circonstance pour lever
le masque et déclarer que concubiner pour concubiner elle préfère le
contentement de la terre, au lieu d'aller de Charles X.

Tout le monde s'émouvait et se querelait, excepté lui qui se voyait ripé dans
le cœur et par la bouche devient furieux.

Le capitaine voyant son exaltation, et redoutant les voies de fait, le
conduisit dans sa chambre et comme il veut visiter la consigne et renforcer la
porte de la cabine, on lui est donné à deux matelots de l'amarre. Simon le
conduisant avec deux aides est chargé de la garde.

Cette nouvelle situation se traduit en trois mots : cœur battu et parvoles.
Simon triomphait, il humiliait son rival. Le cœur d'un tel ridicule, qu'il rend
tout rapprochement impossible.

Mais, blâmez cette conduite de la part d'un officier du bord qui a pour
devoir protéger les passagers comme c'est son devoir, abus de son influence, pour leur faire
un préjudice quelconque, sans à bien le prendre d'un préjudice puisque c'est de l'argent
qui paie, ou est censé payer, et c'est Simon qui a la marchandise.

Quant au point de vue moral, il n'en est rien d'un côté ni de l'autre.

Ce n'est pas fini, de France entre les mains de ses écôtiers, l'un aut et l'autre le
mène en plaisantant, arrachait le matelot qui le liaient, leur tenait alternativement
les bras et les jambes, leur indiquant la plus sûre manière de le maintenir.

22
Si a un tort, c'est d'avoir trop de pitié pour le livreur d'ivoire, dont le
condamner toute cette affaire est bien blâmable.

Mardi 14 Clon

Étant à l'ancre, à 50 lieues des côtes d'Amérique, sous le 43° degré de latitude Sud
et le cap Sud-Est. Les oiseaux qui nous escortent sont plus nombreux que de coutume.
Le brave vient à l'ancrage le lit; il commence à voir clair dans les affaires de cœur
et ne doute plus de l'abandon définitif de son infidèle.

Il veut l'oublier, rentrer en l'air avec les passagers de chambre qu'il a offensés dans
certaines circonstances, en se faisant le champion de cette fille sans cœur, et promet
de leur faire des excuses le premier jour où il pourra se lever et paraître à table.

C'est par mes avis que ce résultat vient d'être obtenu. Si cela veut nous donner la main
jusqu'à San Francisco, je serai heureux d'avoir tenté cette démarche.

Mais quelle confiance, les résolutions et un semblable feulement elles m'inspirent.

À 9 heures du soir, une tempête se prépare, on serre toutes les voiles, chacun se couche
et moi, seul passager debout, je me hâte d'écrire ces lignes avant que les secousses de
navire me forcent à abandonner la plume, et à faire comme tout le monde, c'est-à-dire
à rouler dans mon lit, tantôt à droite, tantôt à gauche, la tête en bas, les pieds en l'air,
et vice versa, aussi longtemps qu'il plaira à ce haussant aussi trop capricieux, le Vent.

Mercredi 15 Clon

Ce jour, en France, est une fête, et dans beaucoup d'autres pays; à bord de ce haussant

Il y a fourni les passagers plusieurs individus qui ont habité l'Amérique, le
Pérou, le Chili, le Mexique et les États-Unis. Chaque fois que s'en trouve l'occasion,
je mets la conversation sur ces pays que je connais si bien et je lis tous les ouvrages
récents que je puis me procurer, pour me faire une idée aussi nette que possible
du sort qui m'attend, lorsque j'aurai mis le pied sur la terre promise.

Voici le résumé, peut-être exagéré de ces entretiens et lectures:

L'Amérique du Nord, la Californie surtout, est le hauss du monde entier qui
a le plus d'avenir; les terres vacantes de toute nature, forêts vierges, terres d'alluvion
ou de bancours, sont immenses, et le premier occupant a le droit d'y prendre un
lot de 160 acres (64 hectares) au prix de 18 francs l'hectare.

Le bétail abonde dans les hautes terres et les troupeaux de plusieurs milliers de têtes appartenant à un seul propriétaire ne sont pas rares.

Les rivières navigables et autres sont remplies de saumons, truites, anguilles dont la dernière est le seul défaut.

Les montagnes, les bois, les plaines sont peuplés de gibier, chevreuils, cerfs, antilopes, ours, lapins, lièvres, écureuils, grouse (espèce de faisans) colins, et sur les rivières et marais toutes les espèces d'oiseaux, depuis la sarcelle jusqu'au cygne, des bécassines, bécasses, courlis, etc.

Les ports de mer sur toutes les côtes et celui de San Francisco entre autres, qui pourrait contenir toutes les flottes du monde entier.

Le climat est des plus variés, depuis celui des pays tropicaux jusqu'à celui des neiges perpétuelles suivant l'altitude ou la latitude.

La mer fournit abondamment poissons de toutes sortes et crustacés, même l'huître à pied dans le Sud de la Californie.

Pour celui qui n'est ni capitaliste ni commerçant il y a des mines d'or au travail et l'indigent est largement rétribué.

M. Capitaine Sutter, Suisse d'origine, officier dans la garde suisse de Charles X, homme hardi et entreprenant, voyant sa carrière brisée en 1832, est parti pour l'Amérique, et après exploration de diverses contrées du Continent, est venu se fixer en Californie. Il acheta, d'une compagnie russe qui y étoit fixée depuis un certain temps, et se faisait de l'agriculture et le commerce des fourrures, un terrain de trente lieues carrées pour deux cent mille francs; il y possède aujourd'hui 20,000 têtes de bétail, un fort armé, une ville en fleur.

C'est en construisant une scierie sur un des affluents du Sacramento qu'il a découvert l'or de la Californie à l'état natif sous forme de pépites.

Si cet homme avait eu autant d'esprit, de conduite et de savoir faire, qu'il avait de courage et d'énergie, il serait devenu certainement le plus riche capitaliste du monde. Mais le secret a été divulgué, des millions d'émigrants sont arrivés, et il n'est déjà plus le maître chez lui. Voilà ce qui se dit, voilà ce que je lui puis y avoir à ajouter ou à retrancher. Quand j'aurai mis le pied dans ce pays des contes de fées, des

mille-et-une nuit ? la suite me l'apprendra.

97

Ces réflexions m'ont été inspirées sous le 43° degré de latitude Nord, à la température de 12°. Résumons au-dessus de cela, à la chambre, et à 7 heures du soir. À 4 heures ce matin, le thermomètre marquait +2°, et à 7 heures +1°. Sur la du netle.

Un coup de vent vient de nous eslever le hotel surmer. Voilà qui coûte 800 francs. Le Cah Horn, dont nous sommes encore fort éloignés nous souhaiterait-il déjà la bienvenue ?

Vendredi 16 Juin

Calme jusqu'à midi, aussi nous ne filons que 2 nœuds et Cah Sud-Suest $\frac{1}{4}$ Sud. À déjeuner, de France reprochait honte la première fois depuis son arrivée, il reconnaît enfin qu'il est volé, floué, mystifié par Estelle, renonce à la nouveauté, vend son floué. Sur la perte de 100 francs qu'il a souscrits à son profit, ce qui lui coûte peu, étant aussi insolvable. L'un que l'autre fait des excuses à la société en général, et aux personnes qu'il avait directement offensées en particulier à cause d'elle ; on se donne la main et tout est oublié. Seul le cafetier Casselin, son associé ne peut lui pardonner un propos qu'il aurait tenu compromettant la femme du dit Casselin ; de France se serait vanté d'avoir eu des relations intimes avec elle au Harre. Celui-ci nie avoir tenu le propos, l'autre soutient le contraire ; inde ira, et la société de Pannollène et C^{ie} est en dissolution.

Autant aujourd'hui que demain, lui quelle n'est viable.

À midi la brise s'élève et toute la nuit nous filons de 10 à 11 nœuds ; ne pouvant dormir, je me lève à minuit, et tâche de mettre un peu à jour mon journal, d'après les notes que je prends quotidiennement sur un carnet ad hoc.

Il ne fait pas bon écrire tous les jours, le temps, le bruit, les petites indispositions, la paresse sont autant d'obstacles à la régularité de mes petites occupations, qui se brisent encore, lorsque nous serons au Cah Horn, de plus grands embêtements sans compter le froid.

Vendredi 17 Juin

Calme jusqu'à midi, il paraît que c'est la règle en ces parages ; la nuit de cette heure bonne brise jusqu'au soir. Le vent fait tant d'efforts pour

Et l'hiver, beaucoup de balcons, dont on n'a besoin que les étés d'eau; néanmoins
l'une d'elles vient nous présenter son cirque, d'as à autres, les du vain.
Le temple est donc comme dans les belles provinces de fin de l'année en France.
C'est le même, d'un pas de la porte, nous suivent et l'ouest de l'été à autre
de l'été de nous aux lieux de l'été.

Samedi 18 Août.

pendant la nuit, l'air se rafraichit et nous avons pu aller le lendemain matin pour la messe.
Le dimanche de la Pentecôte, nous sommes allés à la messe à 8 heures.

Les allures, les danses et autres airs de ballet, tout ce qui de la terre a fait la cour
à la culture d'un peu d'eau, qui dans toute la civilisation, vingt ans au moins l'ont, leurs
parties de leur état, ont souvent de nature aux environs de la terre, qui de leur corps
se voit ne pouvant être ramené à bord, est perdu pour le chasseur.

11. Toute est magnifique, mais on ne marche pas; à peine si, de leur lieu, nous avons
une d'un degré. C'est vis des baignes en usage. C'est bon vent et nous fions 11 nœuds.

Dimanche 19 Nov. 6

Les données en vue. On fait l'anneau autour que nous, car le Fortano d'intermex
de Sancti Spiritus d'Etat d'Ohio il est assez près de la Côte, à 11 heures du soir pour nous donner
la latitude et la longitude et prendre les notes. C'est un usage dans toutes les marisces
qui servent de rectifier les erreurs qu'on aurait pu commettre soit en prenant le point
soit en faisant les calculs. On étions ce jour là à midi par 48° latitude austral et par
27° longitude de l'ouest.

Le Journal et America se servent de l'indien de Greenwich, mais tous les
Calutanes ont leurs de tables indiquant les degrés correspondants de chaque nation.
Nous débassons bientôt le Montano qui marche comme un navire en fleuve, qui n'a
d'autre but à attendre qu'une cargaison d'huile de baleine; pendant un moment nous
étions au 55° 30' lat. et au 100° 30' lon. pas assez près pour pouvoir le border; aussi la
communication est faite avec les Chonans qui se composent de toute une série de petits

dracon : mais on fait que tout est en vain.

19

Cette traversée nous a donné quelques heures de repos, la nuit a été
si belle; un vent de sud-est.

Lundi 20 Juin

Dans ces parages, un beau soleil, et une mer calme. Hier soir, des vents
aussi pendant la nuit de dimanche à lundi, a des grains des ouragans ont secoué le lieu.
La pluie et la neige. Les vagues s'élevaient et emportaient à chaque instant; nous sommes
à la barbe, nous nous vent debout et malade tout la nuit, par la mer agitée.
Ce temps là dure encore à l'heure du soir. Une tempeste venue est tout à fait
de agréable, on ne sent ni l'air, ni l'eau, ni le froid, ni le chaud, on sent à peine
son assiette quand on mange; il ne reste que la horribilité et la certitude de se voir
ensemble; les matelots seuls n'ont pas à redouter ce désastre, car ils ont fait à leur
vous remarquons à l'horizon le navire d'hier qui avait à bord les plus des gens, nous mêmes.

Mardi 21 Juin

Nous sommes encore à la barbe toute la journée, ce qui fait l'ennui de cet affreux temps.
Il a été un peu sur le pont ce matin.

Le bruit du navire qui craque, des chaises bouillies, malles qui se heurtent, le vent
dans les cordages, les secousses, l'accablée et multipliée ne cessent, font que l'on a mal
à la tête, que les membres sont fatigués, que l'on n'a rien sans rien, on cause bêtement,
on se couche sans sommeil, on se lève sans rien, les saliques et on ne peut
en se levant une fois se réchauffer; en voilà des souffrances, on ne peut se réchauffer sur le
terre ferme.

Le flot le vent avait voulu se calmer, et tous les passagers ont hâte d'aller se reposer dans
leur couchette l'incommodité des deux dernières nuits; je ne tarderai pas à les imiter.

Mercredi 22 Juin

On nous a la barbe, c'est la dernière fois que nous nous en irons à l'heure du soir.
Malgré le mauvais temps, les matelots viennent à l'heure du dîner, d'une manière
qui paraissent être affaiblis quand la mer est agitée.
Avant la tempeste, nous nous en irons à l'heure du soir, de l'heure.
Le vent nous a poussés sans voile, et tous en attendant de la route du côté de la barbe.

Je n'eus de cela quelques années que je me trouvais au bord d'un ruisseau de ces terres désertes et si peu connues.

Les Malouins qui sont les seuls habitants, sous le nom de Les Malouins, ont un climat tempéré. Bougainville en 1783 a eu un établissement avec des colons. M. Kati leur donna le terrain, des grandes braves avec de nombreux canots, des canots, des bœufs, des juments; les échanges avec les Malouins en échange de la détermination, forment toute la richesse du pays.

La Patagonie est une terre, une herbage, de grande descente jusqu'à de grandes plaines, herbage de grandes montagnes qui se de l'intérieur le Chili et l'Argentine.

Jendi 23 Novembre

Cette nuit le calme venait le vent change et nous devons reprendre la bonne route, mais le Sud-Est. Le vent de sud nous a donc vent arrière et filons jusqu'à l'aube. Le vent se calme et la voile nous donne le vent d'Est.

On fait quelques changements à l'entree pour suffire à l'usage des entrées, tout entre une partie des paquets de mes, et leur introduction dans l'intérieur du navire, car les marins qui ont déjà fait le voyage, nous promettent toutes sortes de surprises désagréables. Parmi les entrées qu'il craignent, nous leur donnons à eux des et confortables et à nous la chair de bœuf.

Par suite de ces aménagements, le docteur Ory est casé à la chambre, dans la cabine de l'entree, qui ne faisant rien qu'un lit avec son cabinet, rend une cabine de bœuf, l'indemnit à cause l'avantage et avoir un lit à lui seul.

On amorce solidement tout le matériel qui se trouve sur le pont, pour éviter les accidents et les avaries dans le tranche-las général dont nous sommes menacés.

Ce matin, nous nous trouvons à 13 lieues de la Patagonie et à 48 des Malouins.

C'est le passage de chambre, qui a que 30 ans, il est inquiet, de bonne compagnie, et a l'expérience d'un homme qui a beaucoup voyagé. Il a 12 ans qu'il entreprenait déjà la même traversée qu'il fait aujourd'hui sur un navire faisant le tour du monde, et mouillant dans les divers ports d'Amérique, comme au Pérou le haut du fil et il est fil de bœuf; hier lui est bon, car peu de temps après, le navire qu'il

101
avait quitté le bord. Il se jura plusieurs années sur le Continent américain, tant au Nord qu'au Sud, et avait connu assez bien toute son étendue du Sud, même la Patagonie.

Il remarqua que le climat de ce pays n'est pas bien différent de celui de la France, que les habitants sont exclusivement riches et heureux, que leurs femmes sont blondes, et surtout bien faites, ce qui leur permet d'être avec les étrangers, les vestales qu'elles ne voudraient. Heureusement pour elles, les canes qui abondent ici, les canes et naufrages sont très difficiles en fait de beauté. La taille de ces sauvages de race des Indes est tout à fait la même des Européens, mais il y a loin de la aux racontars des premiers voyageurs qui ont visité ce pays, et qui nous avaient raconté un peuple de nains.

Après un séjour de quelques années dans les Antilles espagnoles, Cristobal revint en France. Quel était le but de ce premier voyage? L'ivresse, la fantaisie, le repos. La conversation ne le laisse pas deviner, mais si l'on suppose qu'à la majorité, souffrant de quelque infirmité, il l'aura devenue en couvrant les aventures. Il avait lui-même une certaine illusion et plus fraternelle, il retourne à Lima comme commis de nouveautés, rent être le représentant d'une grande maison de Paris, et trouvera en arrivant sa destination, logement, nourriture, 3000^{fr} d'appointement et qui sait? Une femme et un métier dans l'état le plus prospère de ses labours; dans tous les cas, il a la conviction que sa fortune sera faite en moins de dix années.

Vendredi 24 Juin

Le bon vent a cessé ce matin, en sorte que nous sommes toujours par le travers de Patagonie. Le capitaine a fait cent quatre vingt milles dans ces dernières 24 heures.

La suite d'un temps couvert, nous subissons quelques grains qui rafraîchissent l'atmosphère.

Samedi 25 Juin

C'est la fête du bon heur, le Capitaine Adelsau; se voudrais pouvoir lui offrir un bouquet d'algues marines, mais la distance et le défaut absolu de végétation dans les mers du Nord, sont des raisons suffisantes pour m'abstenir; en compensation, qu'il reçoive tous mes vœux et tous mes bons souvenirs. J'ai l'espoir que dans quelques années, nous pourrions nous réunir, et que lorsque l'heure de la retraite aura sonné pour

tous deux, nous sommes passés doucement sous le même toit le jour de grâce que
la Providence nous a bien voulu octroyer ; mais il faut d'abord sauver le présent avant
de penser à l'avenir. C'est de l'or au lieu d'argent de trouver pour le passé, puis de l'or pour
le présent, et encore de l'or pour le futur.

Je n'en ai connu on le dit, ce n'est qu'une affaire de terres, de patience et d'argent.
Il me semble que j'ai encore un peu de tout cela ; est-ce que c'est bon ?
Nous sommes en Sud-est entre les Malouines et la terre des Étoiles, le Nord-est de la terre
à l'ouest de la terre de Feu, dont elle est séparée par le détroit de Lemaire, laissant un
petit détroit nous au Nord-Ouest, le détroit de Magellan. Il ne faudrait que trois jours
de vents convenables pour doubler le Cap Horn, mais nous sommes constamment
contrariés par des courants qui, lorsqu'ils ne nous font pas rebrousser chemin,
nous forcent à raser le large.

Il pleut, il pleut, ce qui n'est rien, mais il vente à contre sens ce qui est trop.
En somme, mauvaise traversée.

Dimanche 26 Juin

Belle journée, mais le soleil qui ne se montre que par intervalles. Nous sommes
naufrage dans l'après-midi. Quelques petits grains, pluie d'une brume épaisse,
contrariant les charbonniers à faire une bouchée d'écume inefficace. Un peu
profite. C'est ce qui s'appelle Quer Horn le Délai de l'été.

Il y a eu entre autres à lue trois malades ; puis, après dîner, le temps se passe à
boire et à chanter jusqu'à l'heure du soir. Il est rare qu'il n'y ait pas quelques têtes
montées après le dîner du Dimanche, c'est ce qui fait que Casselin surveille la
veille avec de la coquise avec des trane.

Lundi 27 Juin

Le vent fait à midi nous indique que nous sommes sous le 55° 12' latitude Sud 168° 26'
longitude occidentale, c'est-à-dire de l'Amérique du Sud. La brume est magnifique, bruyante, et la lueur
jaune de la brume.

Le vent du large aujourd'hui pour la première fois. Les loges, dit le capitaine
Sabichard, passager de la brèche des 24, l'avait fait venir à l'étrave la brume localement
interne ; le vent, il faut l'avouer, ce n'est pas bon, il reste malade toutes les heures, et

ancien hôtel royal et tout de bois, très délabré, et qui est dans un état
 misérable. Les cuisines étaient mal tenues et avaient même quelques
 défauts. Les cuisines, les tables, les bancs, au dit, tout rond, les
 cuisines, les cuisines.

Leur rôle dans la nature doit être de débarrasser la mer de toutes les matières
 animales qui sont à la surface, et non pas de servir à la nourriture de l'homme; il
 en est de même de tous les oiseaux, que nous voyons par milliers et par millions; il
 faut être en mesure ou en affaiblir leur en manger.

Mardi 28 Août

Toute la nuit, la mer a été assez forte; pas de sommeil, en continuation; mal
 d'estomac, violent mal de tête, et accès de fièvre; diète absolue, et se passe la journée
 dans mon lit, d'où je salue le bon fort que nous doublons au nord du 10
 10° 15' de latitude Sud; soir de St Augustin, fête de St Augustin, le bon l'adrone, en
 guise de bouquet une boisson de souvenirs et de conseils de sagesse, modération et sagesse.
 La soirée est calme et la brise est bonne.

Mercredi 29 Août

Sous 51° latitude Sud et 123° longitude occidentale, méridien de Paris à midi.
 Le vent est très mauvais, mais pas tout à fait très, à l'entrée de ma chambre,
 je crois qu'une brise serait utile, mais je préfère la dite aux oiseaux et men-
 tiens-la.

La mer est calme autant qu'on peut l'espérer dans la latitude où nous sommes.
 A 7 heures du soir, le vent s'élève brusquement de nouveau et dans cette bourrasque
 le petit humier, voile d'une valeur de 500^{fr} est déchiré, en partie emporté en l'air et
 au le démer à temps. La nuit promet d'être mauvaise.

Jeudi 30 Août

Et en effet, elle a tenu plus que les autres; temps affreux, avec en révolution
 comme à la table, tant sous le vent dans le Sud Ouest; en sorte que dans quelques
 jours, si le vent ne nous permet pas de virer de bord, nous atteindrons la région
 des glaces, les rangers aux ours blancs. Voilà le bulletin de la journée.

La santé s'améliore, quoique même malade la mauvaise nourriture; nous

Il avoué que du bœuf d'équipage en guise de pain, c'est une direction difficile pour les
chamarrés. Les combattants aussi les menés aléatoires pour quelque tenture et ne mangent
qu'un peu de viande et de légumes. Le régime très succulent a tout été bon côté.

L'avant avant l'embarquement une suspension à un embouteillage excessif depuis
que le jour a bord et de nuit dans une suspension très mauvaise, c'est une
situation pénible et encombrante que nous faisons d'arriver et à la mer avant
d'arriver au port.

Le lendemain nous arrivons à 2° Nord et 30° longitude au-dessus de l'équateur
et le climat est très supportable même dans le jour.

Le ciel est de chutes continues, où nous arrivons en bien de l'acharnement, ou bien le ciel est
un peu de redoublement en les mœurs le disent.

Vendredi 31 Août

Il fait froid, la neige tombe ce matin, mais ne tient pas. Le vent devient favorable à
l'heure du matin et le capitaine fait mettre le cap au Nord. C'est où est notre
nouvelle route; nous sommes à 99° latitude Sud, et 78° longitude occidentale; il est probable
que nous n'étions pas plus loin dans les mers australes.

Au-delà du point où nous sommes, on ne connaît plus de terres habitées; se trouve
dans un bout du monde humain; dans les régions boréales, nous serions à peu près
à la latitude de St. Pétersbourg, et nous aurions tout autour de nous, des continents
habités et habitables, et un froid plus intense, dont le besoin ne se fait nullement sentir.
Le Cap Horn se trouvant au 55° degré latitude Sud nous en sommes éloignés d'en
peu plus de 100 lieues marines; la lieue marine compte pour 2 kilomètres environ.

Samedi 1^{er} Septembre.

Pouragant toute la nuit dernière et nous sommes encore à la Cap ce matin sous un
tempête de pluie et de neige. C'est si difficile de se tenir debout, si on ne s'accroche
à quelque chose de solide, qu'un hub-aux de la société des 32, qui a négligé de
prendre cette précaution, vient de se laisser tomber et s'est disloqué une cuisse, si
bien que les docteurs craignent qu'il y ait fracture du col du fémur.

Le passager, du nom de Brieton, est de Paris et s'intitule architecte.

Toute la journée le même temps continue, et le soir, le vent cessant, la neige redouble.

101

celle-ci lassée, combien nous en reste-t-il de bonnes et de manœuvres avant de coucher
au port d'arriver.

Quant de l'air, si l'on m'eût dit que je serais 5 mois entre le ciel et l'eau, je n'aurais
franchi tout de même, en ces bas fonds, sur l'esquif d'une terre aussi lointaine, mais
on me faisait entendre que c'était une affaire de quatre à 5 mois, contre l'air de ces
relâches. Ce train que nous allons, ne ferez-vous que nous en mettrons les mains
à nous, relâches contraires pour arriver en Californie.

Malgré tout, lorsque on a bon vent, que le navire fait belle route, on oublie facilement
les mauvais jours, on est de bonne humeur; on s'écrie, on s'écrie, une telle action
qui font que vous ne comptez pas les heures qui s'écoulent entre le lever et le
coucher du soleil.

La journée d'aujourd'hui ne comptera pas parmi les belles et les bonnes.

Dimanche 2 Septembre.

Ne croiez pas que nous en avons fini avec le mauvais temps. Sachez que nous avons
double le redoutable Californien. En prenant une planisphère vous vous rendez
compte de tout l'espace qui nous sépare du Chili; près de 500 lieues. C'est seulement
dans la latitude de ce pays que l'Océan que nous parcourons mérite le nom de Pacifique.
Jusqu'à, dans les parages où nous sommes, et dans cette saison, les vents du Nord,
du Nord-Est et Nord-Ouest règnent constamment et sont contraires aux courants
qui se rendent du Cal. soit à Valparaiso, soit à Callao. En outre ils sont très
violents et changent brusquement de direction, ce qui s'appelle en terme de marine
une sautée de vent, et n'est pas sans danger pour les navigateurs.

Ainsi, par continuation, nous avons passé la nuit à la Cal, au milieu du tabac
nocturne obligeant qui fait tout le mobilier du navire, dansant un cancan infernal, au
son du plus discordant orchestre qui se puisse imaginer, dont les vents sifflent dans tous
les tons, à travers les cordages, les crissements des mâts, les quincements des bords du
navire tourmentés, forment les principaux instruments; la grosse caisse est représentée
dans ce concert, les baguets de mer qui se ruent sur les flancs de la Coque, ou s'abattent
sur le pont.

Mauvais temps, mauvaise humeur; si le 1^{er} se calme un peu ce matin, la 2^e sera plus tenace.

Après le dîner, Vaudet, républicain de la ville, se mit à discuter des chemins de fer, et prend de nouvelle force le docteur Briot, républicain de la canton-ville. Celui-ci soutient les Lignes et la bourgeoisie de L'ind' hon; celui-là celle de L'edou Hollin. La discussion s'échauffe, Briot conserve son calme. L'abstient, mais Vaudet s'emballe, et devient désobligeant, car les termes violents, de mesure se heurtent et se croisent. Vaudet dit au Docteur qu'il est de mauvaise foi dans son opinion, et répétant trois fois cette phrase, en l'accompagnant de gestes insultants, reçoit du Docteur, en pleine face, un vigoureux et retentissant soufflet.

Une lutte s'en suit, mais on sépare les combattants. Heureusement pour Vaudet qui avait reçu la plus belle correction du monde, et la fin de cette affaire se terminera au L'ind' hon par un duel sérieux; et se me demande à propos de qui? de L'ind' hon et de L'edou Hollin, sans que de moquent bien de ceux qui les soutiennent si chaudement à de longues distances, après avoir abandonné le champ de bataille politique où ils avaient lutté. Les deux leurs intérêts et ces champions de deux forces vont jusqu'à leur vie froidement, en haut étranger, sans avoir l'idée eux-mêmes, et sans utilité pour la cause qu'ils défendent? c'est de l'aberration.

Quand on a des idées aussi exaltées, que les hantes sont en présence, et sur le point d'en venir aux mains, on ne s'expatrie pas, on met les armes à la main, dans une échauffourée, on l'on en sort victorieux.

Briot n'a pas fait témoin, et m'a adonné son confrère, le docteur L'ang, chef de la Compagnie des E. originaires de Grenoble, autrefois filateur de soie, républicain chaud pour la République; aujourd'hui homme placide, couronné après la fortune.

Ce soir à dîner, Vaudet ne voulait pas se mettre à table parce que Briot était absent, comme chaque dimanche; quelques passagers ont eu devant prendre fait et cause pour le premier, et s'abstenir de paraître au dîner, ce que voyant, le docteur a préféré décliner l'invitation du Capitaine; mais les officiers désapprouvant la modestie, sans motifs plausibles, de quelques passagers de la chambre ont protesté en allant tous dîner sur la dunette avec Briot.

La conduite inconsidérée d'un groupe de la chambre, a failli être en nouveau sujet de discord entre elle-ci et l'entrebont, car, le docteur offensé, l'on est obligé,

a beaucoup d'avis et ceux-ci veulent bien de la cause pour lui et cherchent qu'il
avec cela on les rendra de la manifestation.

Le docteur a sagement abandonné ces petites difficultés et le dimanche prochain la manifesta-
tion ne de renouvellement pas, on s'en tiendra là et la querelle restera. Pensons elle entre
Briet et Landet.

Une petite esquisse de ce dernier. Jusqu'à l'antre de ce soir, il tient à devenir un personnage.

Quelques fois, il ajoute à son nom celui de Corvicelle, est originaire d'un des défrichements
de Nîmes, se ne sans lequel. Il a essayé de tout et n'a réussi à rien, il a fait des
études de médecine et n'est pas même officier de santé, et cependant parle comme un
docteur, très, entre dans la manière de voir, très susceptible, nerveux, bilieux, soucieux, ne
disant rien de son passé, de sa fortune probablement dévorée; ni de la famille, harmonieux
mais grand joueur d'argent, ce qui pourrait bien l'avoir conduit à bord de la Cécile, petit,
replet, enluminé, carbu avec des traits fins et réguliers; tenue d'ale et négligée, avec des
bristations à la coquetterie, à la gourmandise et à toutes les délicatesses de la vie, se disant
grand chasseur, fin tireur. Il a presque constamment le mal de mer, ce qui le rend
plus invivable encore, et pour toute pacotille; un trousse de médecine, des armes et munitions
de chasse, et je suppose 2000^{fr} d'argent; pour quelques uns, ce serait assez, pour lui c'est
trop peu, car il n'a pas les aptitudes physiques ou intellectuelles de mineur ou du commerçant.

Ce soir nous marchons lentement, la brise permettant de faire de la voile et un peu de route.

Lundi 3 Septembre

Le temps est froid, le vent devient meilleur. Mais après trois nuits blanches et les secousses
des derniers ouragans, l'estomac ne veut plus fonctionner: nouvelle diète, et couche
à 4 heures du soir, espérant toujours dormir et débiter le temps perdu si le calme se
maintient, car voilà soixante et douze heures de fatigue dans retard.

Mardi 4 Septembre

Un air très froid, couronné et a de la pluie au. Il ne va sur le pont;
le vent est bon. L'ouragan en. L'ouragan en. O.T.O. L'ouragan en. L'ouragan en.
le 7^h la longitude occidentale et le 5^h latitude sud.

Le travers de fréquentes rafales nous pousse jusqu'à l'ancre.

Le thermomètre marque encore à la chambre X 6°. Aucun nuage. Bien au large, dit au.

l'air est très doux, qui jusqu'à présent n'avait pas été remarqué la nuit.
Hier soir, nous avons vu le brouillard sur le lac, et le brouillard de la nuit
à côté de la baraque, nous a vus.

Mercredi 5 Septembre

L'air $71^{\circ} 30$ longitude occidentale, Nord de L'air, et $55^{\circ} 30$ latitude Sud. Lorsque le
Soleil nous a vu, il est à L'air 5 heures 15 m. du jour.

Vous savez maintenant à l'abri d'un coup de vent qui nous a vu de la
la baraque: c'est donc n'avoir plus à le doubler, encore une fois, pour sa existence.
quelque soit le vent désormais, nous avons assez d'espace de tous côtés pour nous
maintenir dans l'océan Pacifique.

La brise est faible, mais bonne, tenant la nuit, il neige et gèle un peu, mais cela ne
tient pas, fond aux premiers rayons du soleil.

Ici une nouveauté à bord de la Ceres: on fait circuler le prospectus d'un journal
nouveau, illustré.

C'est un avocat de L'air, qui a fait dire plus d'esprit, qu'il n'avait de causes, du
nom de Rivolan, qui est le fondateur, le gérant et le rédacteur en chef de ce journal
nouveau, et Bonvalet qui fournit les dessins. Ce sera sans doute une feuille bien
intéressante, n'est-ce pas, je prends un abonnement, il y a une petite presse autographique à
bord, on espère pouvoir le faire imprimer à Lima, il paraîtra une fois par semaine sous
ce titre: Le Rivolan, et coûtera 50 centimes le numéro. Je vous enverrai la
collection de ce journal, qui je crois ne sera pas volumineuse.

J'espère recevoir de vos nouvelles à Lima, si vous avez réfléchi qu'elles trouveront
leur place à la poste de Trépan, jusqu'au 15 juillet.

Vous nous rendez au Callao du 1^{er} au 5 octobre et y restez trois semaines en
relâche. C'est l'humeur et le projet du capitaine.

Jeudi 6 Septembre

Vous marchez lentement, à quelque distance à l'ouest de la terre de feu, et demain
nous serons à la hauteur du détroit de Macellan. Ici le Soleil se couche à $5^{\circ} 45'$.

J'ai plusieurs fois examiné la nuit, la voûte des cieux dans ces parages, estimant qu'il
y avait des nouvelles, ou tout au moins des astres bien différents de ceux que nous trouvons

ent. dans la région boreale, et se en... de la terre du
Sud. Les... sont deux... comme...
et une... qui forme une ombre dans la vie... une....

La... de... bien et... va bien. Le... va bien. Le...
... et... de... à... à... à la
hauteur de son intelligence.

Vendredi 7 Septembre

Latitude australe 32°, le cap N.O. Vous quittez... les régions
froides. Belle mer, beau soleil, brise convenable. L'écueil d'un navire qui nous suit
mais ne nous attendra pas.

Alexandre qui commence à apprendre l'espagnol, mais qui ne
pas; voilà le canvas de la journée, sur lequel l'imagination brode des aventures
les plus excentriques.

Quant à moi, je me borne dans la prosaïque réalité, je me contente de vous raconter
des faits souvent indignes, mais toujours très véridiques. A défaut d'autre matière,
tâche que ceux-ci vous suffisent.

Une femme de jouer d'Alcalá... est emparée d'une partie des passagers,
il s'ensuit qu'il y a toujours une bouteille en consommation, qu'elle n'est qu'une
chénage, et qu'il en résulte une bon nombre sortent du matin au soir, pourvus d'un
hoirte plus ou moins recentrée. Cette passion passera comme tout le reste, le lib
de cette drogue coûtant 3 francs, la boue des consommateurs ou la provision du
cantinier Dibelot finiront par s'épuiser. Ce sera fort heureux, car les gens ivres
d'absinthe sont un peu plus fous et méchants que les autres ivrognes.

Comme de coutume, Veron et moi, nous abstenons de ce genre d'exercice.
Depuis la difficulté entre Briot et Vander, nos parties de whist sont
interrompues: ce n'est pas qu'elles étaient onéreuses, mais depuis notre sortie de
fig... perdu 50 centimes. D'un autre côté Alexandre avait parié 10 francs avec
Chéologue que nous ne serions pas à Callao avant le 4 Septembre; il a donc
aujourd'hui grandement gagné son pari. Dans ce cas, nous jouons à qui perd
d'abord, puis plus tôt au Perou, plus tôt en Californie, et plus tôt nous l'avons

pour venir de l'ambassade à la ville.

Samedi 8 Septembre

Le cahier sur de la toile contrain qui nous sert au lieu de sac. L'ancien sac en cuir
qui est assez raffraichi pour nous valoir et nous servir de sac à provisions qui nous indique
qu'il est de cuir. Vous lui rendez et lui donnez votre nom, il ne nous donne rien.
Il faut donc à la fois le sac et le cahier pour le transmettre à l'officier de la terre est 1844.
Ces choses sont reproduites par des cahiers de convention avec un dictionnaire ad hoc pour
faire une petite conversation à une assez grande distance, en se servant de bonnet
lunettes manœuvres. Il faut donc il voit de loin et sa recherche. On veut donc une autre direction.

Dimanche 9 Septembre

C'est aujourd'hui jour de la fête nationale de l'assomant, le drapeau tricolore se hisse sur les mâts des navires et les cloches sonnent à toute volée. Les habitants de la ville se réunissent en grand nombre pour assister aux fêtes qui ont lieu dans le jardin de la ville. Les enfants jouent dans les rues et les adultes se promènent tranquillement.

Un vieux château, jadis tourelle, Palais Louis. Steins d'ancien et de doute, mais de bois, l'ogive la
de l'ancien. Les portes d'argent, l'avenir incertain, l'absence de l'un des
un bon de fond. Sur ces réunions, si cela ne les satisfait pas tout à fait, l'en conservera
néanmoins partout et toujours un agréable souvenir.

Chacun y apportait ce qu'il avait de meilleur en esprit, en brevenances, en galanterie, en
cordialité, en joyeuseté, en talents de société: c'était à qui riait, chanterait, mangerait,
jouerait, danserait, causerait, boirait, s'amuserait de meilleur cœur, nuit et jour, sans se
lasser, sans se quier, et nous étions quelquefois jusqu'à 30 des deux sexes de ce calibre là.

La jeunesse qui nous remplacera sera-t-elle plus heureuse que celle de mon temps ? Je n'en doute pas. Une partie se tirera de la famille par intérêt ou par ambition. La politique en aura d'autres des antipathies, plus infranchissables que les mœurs. D'où il résulte que les réunions d'amis sincères et conviviaux, seront désormais de plus en plus rares.

Les optimistes disent que le temps est un grand modérateur de torts, qu'il finit par combler
sur lui pour l'extinction des haines, l'apaisement de toutes les querelles, le rapprochement
de toutes les distances, mais c'est probablement une utopie.

En mémoire de la Fête de L'Assommoir, et de la Rocher, et pour m'unir d'intention
à ceux qui la célèbrent aujourd'hui, j'ai offert à la chambre la dernière bouteille de rhum.

111

Amiens de Richoux et Richoux en toast : Lea amis et à la famille et qui m'ont accueilli avec un embassadeur romain.

Ensuite, la soirée s'est passée en chants barbares, exotiques et romanes. Richoux raconte avec une saine voix et beaucoup de goût ; et cette journée de mauvais temps s'est terminée à 10 heures du soir. La Cérés tirant des bords à l'Ouest, ce qui veut dire que nous n'avons pas.

Lundi 10 Septembre

Après 24 heures de tempête, dont 12 à la trappe, nous reprenons notre route au Nord-Ouest. Nous sommes à 20° latitude Sud à 11 lieues des côtes de Litagon. Nous avons encore au moins 800 lieues de traversée avant d'arriver au Gallac qui se trouve sous le 12° latitude Sud.

La Société des 32 se sépare enfin en deux camps (elle n'étant en réalité que de 31, 2 d'un côté, 17 et de l'autre 14). Les derniers se composent de deux raisonnables, ayant l'intention de faire fortune dans le plus bref délai, même en s'imposant un rude labeur et des privations. M^{rs} de Finance, Adolphe en fait partie.

Dans le premier, il y a les jeunes gens, les barbocheurs, tous ayant plus de goût pour la bouteille, les femmes et le lit que pour le travail. Confiants dans leur âge et dans l'avenir, ils ne doutent point que la fortune vienne d'elle-même à eux dans un temps donné, sans qu'ils aient à s'occuper d'elle. Si blâmant d'entre eux sont aussi des têtes chaudes. On croit que ces deux parties ne sont pas encore homogènes et qu'ils se fractionneront plus tard.

Aujourd'hui le premier Verrino du Moucheron a paru ; rédaction terre à terre. Si nous n'étions pas sur mer, les caricatures sont préférables, mais elles ne sont pas toutes de bon goût.

Mardi 11 Septembre

La mer est si calme, si unie, qu'on n'y aperçoit aucune ride dans tout notre horizon. L'air est chaud comme dans une journée de printemps, et depuis deux jours nous ne faisons pas de chemin.

Stimulé par la lecture du Moucheron, de France qui vise à l'esprit, et qui a un peu celui des petits journaux de Paris, faits de pointes, de calembours et des ridicules d'autrui ; de France qui n'a plus à s'occuper de la belle, et qui semble

revenus en feu de la nation, veut aussi créer son journal, et il l'intitule: La Pêche.
Si vous vous souvenez de ce titre qui n'a pas l'air marin, et qui ne répond à aucune
actualité du bord, vous avez fait comme nous tous, navigateurs en herbe: mais le
presmier Chimeno nous a appris qu'on désignait par ce nom de Pêche, sur les
navires de guerre, une corde allumée nuit et jour, dans un endroit quelconque, pour
les besoins des fumées; c'est donc un lien de rendez-vous, et par conséquent celui où
se font tous les cancanes.

Je m'explique alors le titre du journal, et vous aussi.

Si je puis me procurer un numérien, je vous l'adresserai: cela vous donnera une idée du
niveau du rédacteur, et vous fera apprécier les produits du désencouragement et de l'isolement
à bord d'un navire comme le nôtre, si haraché d'individualités de toutes couleurs.

Depuis quelques jours on a découvert dans la cambuse quelques feuillettes de vin blanc
qui est très potable, ce qui rend avec l'absinthe accoutumée, les hasagiers très bavards.

Il y en a qui ne quittent pas la boisson depuis le déjeuner jusqu'au coucher.

J'ai trouvé à bord une histoire de la Révolution: pas Chien, mais j'avais lu il y a une
quinzaine d'années, je me mets à la lecture, curieux de savoir si mon chimeno de cet
ouvrage n'a pas chance de m'en dire la France est en République. Hé bien,
je trouve tout au plus que c'est moins une histoire qu'une banquette d'une classe d'hommes
(la bourgeoisie moyenne) et des chefs de cette caste. Tous les raisonnements et appréciations
concernant la chute de Louis XVI, de la cour
et de l'aristocratie. Chien en justifiant l'insurrection de cette époque, en proclamant en 1793
qu'elle était le plus saint des devoirs, que les baïonnettes devaient être intelligentes à
préparer la révolution de 1848 qui s'est faite contre lui, et la bourgeoisie qu'il représente.
Celle-ci ne peut faire un pas en avant sans tomber sans le radicalisme qui l'absorbera,
ni un pas en arrière sans se donner un maître qui la dominera plus qu'elle ne voudra.
C'est bien la peine d'étudier l'histoire et de l'écrire, si ces enseignements ne profitent
pas plus aux historiens qu'aux gens qui les lisent.

Ces réflexions n'ont d'autre mérite que celui d'être faites sans préjugé, sans parti
pris et 3000 lieues de France, par un individu qui est à l'abri personnellement
de toutes les éventualités politiques qui la menacent.

Mercrcredi 12 Septembre.

117

Vent debout toute la journée ; ce soir à la Cap. violente temête, la plus forte que nous ayons eue : craquements, sifflements, brouhaha étourdissants, adieu le sommeil pour cette nuit. Décidément ce vieux Neptune est un mauvais coucheur ; il fut un temps où pour l'obliger on lui aurait sacrifié un ou deux passagers qui auraient débité au capitaine pendant la traversée : aujourd'hui on le laisse faire et on en est à bout tout de même avec de la patience et de la résignation, et le seul sacrifice qu'on lui fasse, c'est celui de son repos et de sa nuit.

Il y a deux heures nous apercevons deux navires au large ; ce soir nous en voyons un autre qui, comme la Cérés, sec de voile, lutte contre les éléments à quelques lieues de nous : pour tout événement se signale la brise de deux Malamoques gris, dont l'envergure est de 200 mètres. Nous ne sommes encore qu'au 49° degré de latitude, et déjà quand le soleil se montre il fait bon sur la dunette.

Jeudi 13 Septembre.

Ce matin un trois mâts Barque est en vue à une portée de canon de nous ; son pont est couvert de passagers, ce ne peut être qu'un Californien ; un autre est à quelques lieues au large. C'est une des plus mauvaises nuits, la brise est faible, et à 10 heures du soir, nous avons le cap à l'Ouest Nord Ouest.

Vendredi 14 Septembre.

Il vente fort et l'on prend des derniers qui sont toujours nombreux autour du navire ; moins nombreux cependant que les marins nous l'avaient annoncé ; c'est peut être le moment de la honte, et les entendre dans le voisinage du Cap Horn, ou les prendre ainsi que les albatros par centaines et on en voyait par milliers en bonne route Nord 1/4 Nord Est, nous filons 6 nœuds ; plusieurs grains pendant la journée forcent à lever les toiles sans cependant retarder la marche.

Samedi 15 Septembre.

À 11 heures du matin temête, on met à la Cap. puis, comme on ne peut se tenir debout, se prends le parti d'aller me coucher jusqu'à l'heure du dîner.

À 6 heures du soir, nous avons couru le plus grand risque de la traversée jusqu'ici : Une saute de vent, ce qui veut dire un brusque changement de vent dans une

direction opposée à l'orientation de la voile.

Dans ce cas, le navire qui n'est plus gouverné tourne sur lui-même, se renverse et menace de s'envoler. Si par une prompte et habile manœuvre on ne le remet en équilibre. La mer était à la hauteur des bastingages; une demi-minute d'hésitation il ne restait de la coque et des passagers que le tourment; heureusement elle faisait encore voir le latine brillait au grain et elle avait beaucoup de monde sur le pont. Chacun au commandement tira sur une corde, et nous étions orientés et sauvés.

La nuit c'est été bien différent; la manœuvre exécutée par les seuls matelots de quart eût été lente; et le moins qui aurait pu nous arriver, c'était de grosses avaries à la mâture et la perte des voiles. Quant à moi qui ne me doutais nullement de la gravité du cas, je risais bêtement, en voyant la mer écumeuse qui se brisait à mes pieds, à la hauteur de la dunette et l'effacement de tout l'équipage. Ce n'est que le lendemain que les officiers nous ont fait comprendre le danger que nous avions couru. Le vent est tombé pendant la nuit.

Dimanche 16 Septembre.

Après cette journée agitée, nous filons à grands vents presque en bonne route; un peu de bise nous couche peu de temps après dîner pendant que les autres passagers prolongent leur soirée en chantant.

Le second numéro du *Leucheron* a paru, il est fort insignifiant, l'illustration terne et les dessins en charge valent mieux que le texte qui est bien inférieur à celui de la *Meche*.

Je trouve vous fias que c'est bien un arabe lue que l'existence de ces journaux pour moins de cent lecteurs, aussi j'ai peu de confiance dans l'avenir de ces deux folles.

Le *Leucheron* dans la nature n'a qu'une courte vie, et toute meche peut s'éteindre d'un jour à l'autre, leurs homologues en papier auront probablement le même sort.

Lundi 17 Septembre.

Le vent est contraire, il se maintient au Nord on dit que la persistance dans cette direction tient à l'approche de l'équinoxe. Si c'est une raison ce n'est pas une consolation pour nous autres pauvres navigateurs qui filons des nauts inutiles et des jours pleins d'ennuis. Le grand événement du jour a 4 mètres d'envergure, c'est un albatros qui vient d'être pris. Il faut vous en contenter et moi aussi.

Mardi 18 Septembre

13

Comme on s'y attendait, la nuit a été très mauvaise jusqu'à 8 heures du matin; à partir de ce moment le calme est revenu. Puis le vent change et nous filons huit nœuds en bonne route. Ayant vent arrière, le roulis et le tangage sont très accentués mais si nous passons la nuit sans dormir le chemin que nous ferons nous dédommagera.

Mercredi 19 Septembre.

Avec la continuation du beau temps nous arrivons à midi à la pointe Nord de l'île de Chiloe, dépendance du Chili et la principale de l'archipel de ce nom. On la dit riche en bois et en pâturages, bien cultivée; elle possède une vingtaine de mille habitants dont la plus grande partie sont indiens; deux petites villes San Carlos et Castro industrielles, commerçantes; deux ports et de bons marins.

Cet archipel fut découvert en 1558 par Mendoza. C'est dans l'île de Chiloe que l'auteur de Robinson Crusoe a placé le héros de son roman qui n'est pas un être tout-à-fait imaginaire.

À 1 heure de l'après-midi, le Lieutenant Simon Harponne, un marseillais, et l'arrière à bord; il pèse au moins 120 Kilos. Il est noir sur le dos, blanc sous le ventre, couvert d'une couche de lard qui, fondu, fait de l'huile de poisson; de la grosseur d'un homme ordinaire et long d'environ 2 mètres; la chair n'est ni meilleure ni moins bonne que celle du bœuf.

Le vent change à notre désavantage, nous rapprochons des côtes de Chili dont nous sommes éloigné de quatre-vingts lieues et nous filons de 8 à 10 nœuds.

Jeudi 20 Septembre.

À midi, nous arrivons au 40° degré de latitude Sud, Cap Nord Est. Par une bonne brise nous faisons filer 8 nœuds. Pour fêter le bon vent, nombre de passagers, faute de bon vin, se donnent une boisson assez vive avec toute espèce d'autres liquides, et sont alternativement très amusants ou très ennuyeux. Chacun le plus ému, a le bon sens d'aller se coucher tout après dîner; mais de Franc et autres font des sautes plus spiritueuses que spirituels jusqu'à 2 heures du matin.

Le pauvre d'homme a coté de cette grosse aigle, se me releva à ce moment, l'angelet qui a le vin tendre se mettait à pleurer à chaudes larmes en continuant le vicieux chantonner une romance de sa façon sur les amours du dit Tando et de la Louise : amours d'enfance et d'adultes, amours humbles et interrompus par un départ peut-être forcé et à qui ne se au retour. Rien sait qu'on ! il tient tout à la Louise, nous l'ait-il en sanglotant, que pour ne pas toujours revenir sur sa détermination de l'épouser envers et contre tous, il a fait un tour familles avant de s'embarquer l'aveu de son bonheur, de la et de les projets de mariage. Le bon billet qu'a cette pauvre Louise !

Vendredi 21 Septembre 1849.

Par 17° 30' long. Occ. et 38° Latitude Sud à 35 lieues des côtes chiliennes. La belle et bonne Louise qu'il fait aujourd'hui, je puis enfin mettre ce journal au courant, ce qui n'est pas coutume. Tout d'abord de puis quelques temps.

Voilà donc exactement quatre mois, que nous avons quitté le Havre. Si la navigation a été lente, les mois se sont encore écoulés bien rapidement. Les bons jours ont plus que compensé les mauvais, et nous avons parcouru 6000 lieues sans gros accident et avarie, ce qui est plus facile par mer que d'aller par terre de Paris à St Pétersbourg. Avant l'embarquement, on se fait un monstre d'un semblable tract à franchir, mais on a bientôt sous son habit, et l'on se laisse aller doucement, sans grand souci, au gré du vent et de la destinée.

Que de gens émigreraient, qui pour faire fortune, qui par curiosité, qui pour bon plaisir, sans ces de la distance et des naufrages, et l'ancien monde se dépeuplerait au profit du nouveau.

C'est de ma cabine, à 3 heures du soir, que je vous envoie ces petites réflexions, car à la chambre à cette heure, on y voit et l'on y cause toujours, on y est si distrait que c'est à grande peine qu'on peut rendre ensemble deux phrases qui ne sentent pas l'alcool, le tabac, la gaudriole ou la dame de hique. Vous êtes donc être à Lima dans 10 jours, et c'est de là que je vous adresserai cette deuxième partie de mes impressions de voyage.

Nous arrivons dans les régions ténébreuses, les mauvais temps ne sont plus à

craindre : ma tante laisse peu de chose à desirer, et l'avenir ne m'inquiète
guère, s'il ne s'agit que de ma personne, mais si au contraire les intérêts de la
famille et de mes associés à Sauveterre, et si ne verraient pas que par ma
faute, ils viussent à périr entre mes mains.

Avec Alexandre comme sociétaire et compagnon, et Lédanet comme capitaine,
que je ne veux pas abandonner, je n'aurai pas le choix d'une position à mon
goût, il faudra ou commercer, ou miner, ou faire de l'agriculture. Le
spacotille se vend bien, tout deviendra facile, dans le cas contraire, il faudra que
chacun de nous cherche sa voie, et un emploi selon ses aptitudes. Nous avons donc
des terres devant nous pour nous en occuper, et l'espoir que tout ira bien, le mieux ; nous
tous les cas, si les choses s'embrouillent de plus en plus en France, que la vie
devienne difficile ou impossible pour la famille et les amis, vous aurez à
San Francisco un fournisseur qui préparera vos logements.

Samedi 22 Septembre 1849.

Je vous disais dernièrement que ces parages n'étaient pas très fréquentés par
les albatros ; ce n'est pas le cas d'aujourd'hui, huit de ces colosses nous suivent
comme des ménétriers, et se jettent avec voracité sur tout les débris des navires qui
tomberont à la mer ; ce que voyant, les matelots tendent de longues lignes, armées
de plusieurs harpons, deux d'entre eux se tiennent en même temps, à la
même ligne qu'on hâle avec précaution car c'est un poids de 600 livres, plus que
qui triple par la résistance qu'ils opposent en agitant leurs ailes de 40m. d'envergure,
mais, ô malheur ! la ligne casse, et les deux imprudents se débattent en vain
en plein Océan pour se débarrasser ; ils ne peuvent ni se séparer, ni se servir ;
nous les perdons de vue dans cette position critique et certainement fatale.

Un autre s'accroche de nouveau, on l'amène jusqu'à moitié chemin, s'agitant,
plongeant, et fait si bien qu'il s'échappe encore au gré des ahurissements des
chasseurs et spectateurs.

On ne se tient cependant pas pour battu, et trois autres sont pris et tirés à bord.
L'utilité de ces oiseaux consiste en une nourriture grossière que le matelot
saturé de viande salée ne dédaigne pas ; leur corps est de la grosseur d'un dinde.

moyen; il est couvert d'une telle épaisseur de duvet que le plomb de loup à 50 pas aurait peine à traverser. Les plumes des ailes feraient de fort belles plumes pour écrire si c'était encore l'usage; les tibias longs de 15 centimètres font des tireurs de lignes recherches; les pattes dissées de nombreux des plumes de tabac et chacun d'eux peut fournir 10000 d'excellent duvet.

À 4 heures le vent change brusquement et tourne au sud. Nous pouvons donc vent arrière, courir 11 nœuds pendant toute la nuit avec autant de vaillance et de longueur qu'il en faut pour en faire de dormir. Pour nombre de passagers, c'est un privilège de se livrer à des exercices bachiques; pour d'autres et pour moi, ce sera celui de faire une longue lecture.

Dimanche 23 Septembre

Le bris continue à être forte et dans la bonne direction; aussi nous filons de la Grande; si elle se maintient, nous serons demain par le travers de Valparaiso. Aujourd'hui, nous sommes à midi sous le 32° 15' latitude Sud 81° longitude ouest. Le temps est magnifique, mais le fond de l'air est encore assez frais pour nécessiter des vêtements de laine, même au soleil.

Parisot de Quier, Blondeau et Boillon de St. Hippolyte, me font la proposition de se joindre à nous pour l'expédition des mines, dans le cas où nous serions forcés d'en venir là; plusieurs m'ont déjà parlé dans le même sens, mais je les préférerais à beaucoup d'autres parce qu'ils sont franc-comtois de familles honnêtes, et qu'ils me paraissent gens sérieux et robustes; mais pourquoi faire des projets maintenant, puisque personne ne sait le sort qui l'attend en arrivant? J'en fais tous les jours et des superbes; je monte une maison à San Francisco, j'établis une succursale aux placers, j'y fonde une colonie, j'ai un bateau ponté qui fait le service entre la ville et le lieu de la colonie; chacun des membres s'emprare des 64 hectares auxquels il a droit comme premier occupant; on construit un hameau, qui muni d'un an après, devient village, puis une ville à laquelle je donne mon nom; on mine, on cultive, on pêche, on chasse, on commence à les heures; ont vit enfin bon en abondance, au moins largement et dans une grande indépendance.

119

C'est bien charmant, mais en même temps bien pénible pour moi
journalier de la ville de ma dernière et de son prochain. Pardon.

Il faut donc mieux, avant d'aller, ne pas se laisser aller à
la débauche, à l'ivresse, et à l'excès de la nuit, pour ne pas
être fatigué.

Un avocat nommé Carie, avocat de nation, venu de son
état, se met aussi à ma disposition pour aider Sidanet dans ses travaux,
en laissant la facilité de le régler soit en argent, soit par une somme fournie: c'est
peut-être praticable.

Vallet et Blanc, passagers de chambre, dont j'ai déjà parlé, me proposent
une association non de travail, mais de protection mutuelle.

Mais, au point où il faut s'attendre à rencontrer plus de brigands que
d'honnêtes gens, et l'écume de toutes les nations de la terre, c'est peut-être une bonne
idée.

Un marouin du Vasi, espèce de petit souffleur, a été harponné et blessé
sérieusement, il nage encore.

Adolphe de Péronne dîne à la chambre, invite pour les officiers et le
Langlet et de Péronne se querellent. Il y a gala, je ne sais à propos de quoi, chez
les 11^{es} fraction des 3^{es} en sorte que je prévois encore pour beaucoup, une nuit
blanche à passer; les uns s'en vont ivres, les autres s'en vont que le tabac
le rouille et le langage font les ennemis du repos et du sommeil.

Lundi 21 Septembre.

Je l'avais prévu: des chants, des plaisanteries, des gros mots, des discussions,
des scènes bachiques suivies de disputes; enfin, comme bouquet, traité et réconciliation
entre les rédacteurs de la Mèche et du Moucheron; rien n'a manqué à cette nuit,
pour en faire une des plus accidentées du voyage; heureusement que le beau temps
d'aujourd'hui fait oublier ces petits désagréments nocturnes.

On ne pourrait s'imaginer combien une longue traversée rend sensible,
susceptible et irritabile; et combien on se hante et se rembrasse facilement.

Il me faut toute ma prudence, tout mon désir de la paix, pour me
maintenir comme je l'ai fait jusqu'à ce jour en bonne intelligence avec

tout le monde. Mais cependant elle aura l'intérêt que que ce soit.
Sa sobriété habituelle doit être pour beaucoup; petit même raison de santé;
la même ne s'accommoderait guère de tous ces excès de boisson renouvelés si
souvent.

Vous avez dépassé l'Algarai; la bonne brise que nous avons, nous a
permis de faire cent quatre vingt quinze milles dans vingt quatre heures,
et ainsi nous avons atteint le 32^e degré de latitude.

Vous les oiseaux des zones froides et tempérées commencent à nous
abandonner. Les Albatros, les oiseaux Caléides (ainsi nommés parce qu'ils
suivent ces cetace les dalmatiques, les dalmates de paraisent pendant quelque
temps, puis disparaissent en très nombreux, comme pour faire leurs adieux.
Voilà bien de deux mois qu'ils nous suivent; que le plaisir des autres navires
d'émigrants leur soit léger!

Dans quelques jours, nos distractions et la vie qui nous entoure vont changer,
avec le climat des tropiques, moins d'oiseaux, plus de poissons, les Caléides
monstrueux, les souffleurs de toutes espèces, les manouins, les poissons volants, ces
papillons aquatiques, les requins, les luculettes dorades qu'on nous promet
toujours, et qui ne viennent jamais varier notre ordinaire; les gracieuses
caléides au, dans le calme, défilent leurs voiles transparentes roses, bleues et
blanches, et semblent supplier la brise de les soulever à la poursuite de
leurs ennemis, et une seule se encore? L'intérieur, car il y en a toujours dans
un voyage, un long cours comme le nôtre; voilà le programme.

Mardi 25 Septembre 1849.

Par: 29° 58 latitude Sud, un très beau temps et 16° Réaumur de chaleur.

Vous approchez de Lima, et le capitaine suppose que dans 8 jours nous
toucherons à Callao, notre port de relâche. Vous avez hâte d'arriver, car c'est
là que nous aurons les plus sûres et les plus récentes nouvelles de Californie.

J'ai une lettre de recommandation pour un Monsieur Fouet de Lima, qui
m'a été remise par Monsieur Langlois, directeur de la poste au Havre.
J'espère aussi être bien venu au Consulat, en communiquant au Consul

Les lettres de recommandation que j'ai remises à Paris à Monsieur Buffet, Ministre du Commerce et de l'Agriculture pour les Consuls de Montevideo et de San Francisco. Comme je n'ai rien à demander à ces Messieurs, que des renseignements et des conseils, ils en seront quittes à peu de frais.

Je te communiquerai le tout et cela pourra servir aux personnes qui s'intéressent et qui voudraient tenter la fortune en Californie.

Celui qui n'a jamais voyagé est très novice, quand il s'agit de faire des préparatifs ou des approvisionnements pour une longue traversée; le choix des articles utiles ou nécessaires, le mode d'emballage, le choix des choses qu'il faut conserver près de soi, et celles qu'on peut mettre dans la cale; tout cela n'est pas indifférent, et je m'en suis déjà plusieurs fois aperçu.

Après les bamboches du Dimanche et du Lundi, il nous a été octroyé une journée et une nuit de repos, et chacun en sentait le besoin.

Je vais m'occuper d'une lettre pour A. delstan, afin qu'elle puisse partir de Lima par le steamer du 13 octobre; la route l'ordonne moi-même pour arriver en France par Panama; la voie anglaise est la seule prompte, régulière et sûre; l'affranchissement est de rien pour l'aller comme pour le retour.

La recommandation au Consulat, pour la destination de San Francisco, me paraît indispensable ne connaissant pas encore l'organisation postale de ce pays nouveau.

Dans cette Babel Moderne, où toutes les nationalités sont représentées, toutes les langues parlées, il doit être difficile de trouver des employés de la Poste capables de remplir leurs délicates et minutieuses fonctions, comme dans les pays anciens et civilisés; ces observations n'auraient pas leur raison d'être pour les autres grandes villes des Etats Unis, où le service de la Poste est peut-être plus perfectionné qu'en Europe.

Merccredi 26 Septembre 1849.

Par 25° 15 latitude Sud à 100 lieues des côtes du Chili, à midi.

D'après le point fait aujourd'hui, il est facile de se rendre compte de la

la marche de la Cérès, quand elle a bon vent : c'est cinquante à soixante lieues par jour, et la lieue marine est de 3 kilomètres.

Le ciel est toujours fort belle, le ciel est sans nuage, et si la brise venait, par aussi souvent, il ferait déjà très chaud.

Toutes les femmes donc à 30 lieues du Callao, ce qui suppose cinq ou six jours de marche, et nous en avons pas de contrariété.

Les viandes destinées à la chambre s'épuisent; en fait de viande non salée, nous n'avons plus que de l'endaubage de bœuf, ce qui finit par fatiguer l'estomac sans satisfaire le palais; pour nous consoler, le Capitaine nous promet toutes les nouvelles pendant la traversée de Lima à San Francisco; mais je crains bien qu'il n'ait plus encore à Lima, qu'il ne l'a fait à Rio, quand il s'agira de s'approvisionner.

Ces ces armateurs, Capitaines, du Havre surtout, qui se chargent d'émigrants, font métier de catéchisme de bas étage, prodigues de promesses, fureurs d'effets.

Dieu sait encore qu'ils vous écorchent follement; on dit que sur les navires de Bordeaux, c'est bien différent; les Capitaines et armateurs de ce port passent pour être l'aristocratie de la marine marchande de France et de Navarre.

On ne nous donne plus qu'une fois par jour Thé ou café, au lieu de deux fois qui étaient dues, sous prétexte que l'eau va manquer; le bûcher a remplacé le pain dans la crainte d'incendie, le feu étant mal établi; les quatre plats réglementaires de chaque repas, qui devaient être variés, sont réduits à trois toujours les mêmes, légumes secs, salaisons, endaubage; le vin est noir et échaudé, c'est le vin de Bordeaux promis solennellement au Havre, et pour comble le sucre manque; nous en sommes réduits à ce qu'il y a de plus grossier en fait de cassonade; le Capitaine s'en excuse en disant qu'il a oublié d'en acheter à Rio; mais il trouve bien ce qui nous manque pour lui; il ne fait que quignotter à table et une fois enfermé dans sa cabine, il a tout ce qui lui plaît. Le bon vin, siater les petits pois, et voilà l'honnêteté de ces gens là! on leur paie un bon prix pour une marchandise qu'ils ne nous livrent pas, se jouant sur la bêtise ou l'insouciance des passagers une fois débarqués pour

Le capitaine d'un vaisseau devant les tribunaux consulaires, qui lui infligeraient un blâme sévère, tout en leur faisant rendre gorge; l'amais en embaillant sur une navire marchand l'on devrait l'embarquer sans un traité écrit formant charte partie entre le Capitaine et lui, stipulant tous les droits et devoirs de chacun.

Mais, sans expérience, aucun de nous n'a pris cette précaution, moi, pas plus que les autres, croyant qu'il y avait des règlements à bord qui étaient d'accord avec les promesses de l'armateur et du Capitaine, qu'il y avait surtout d'ordre et de confortables sur un navire à voiles que sur un bateau à vapeur transatlantique, et que la célérité de la marche faisait seule la différence du prix.

Pidancet, pour lequel j'avais réservé la table des matelots, moyennant 500^{fr} promettant que, mangeant avec eux, il participerait à bien des petits extra qu'ils savaient se procurer. Une fois embarqué, on refuse de l'admettre à la table, disant qu'il n'avait droit qu'à la ration des matelots, et non pas aux douceurs qu'il plaisait au Capitaine de leur accorder. Si bien que Pidancet se trouve moins bien traité que la Compagnie des 32, quoique payant le même prix; c'est de la petite mauvaise foi, et le pauvre diable ne s'en plaint pas, peu habitué qu'il était chez lui à son bon ordinaire; d'ailleurs, il est très sobre, et se porte bien, quelque soient les déceptions, privations, dégoûts de la traversée; l'enferme encore n'avait parti, jusqu'au Capitaine. Mais après rien de nos corps et biens, aurait pu nous en faire endurer davantage si ce n'était son bon plaisir.

Aujourd'hui, l'équipage remplace les mâts d'éte, les petites perroquets et perrochettes qui avaient été supprimés pour le passage du Cap Horn et notre navire bien espalné, comme disait un marin, filera quelques nœuds de plus.

Les vents généraux (Sud et Sud-Est) qui régnent en cette saison dans ces parages, durent ordinairement neuf mois ce qui fait que le trajet de Valparaiso à Lima peut se faire en huit ou douze jours, tandis que de Lima à Valparaiso, il ne faut guère moins d'un mois.

La petite terminée contre les armateurs et Capitaines charbonniers

et mon cœur en fait tout à fait à l'heure de la nuit
me vient le bon souvenir au soleil, si demain.

Vendredi 27 Septembre

Par 24° latitude Sud et longitude de Lima;
Contre-voile au vent, brise bien soulevée du Sud-Est, beau ciel et belle
mer; nous avons le Cap sur Callao; avec ces indications journalières, vous
pouvez vous rendre compte de la route que nous faisons avec un flâneur.

Porto Callao est le port et l'embouchure de Lima, dont il est à 3 lieues de distance.
C'est une petite ville de moins de 15,000 habitants.

Vous doublez maintenant les côtes de la Bolivie, République de
l'empire du Sud, spacieuse, pauvre et peu peuplée, resserrée entre le Pérou
et le Chili, plus puissante qu'elle; n'ayant pas de bon port sur l'océan,
elle court grand risque d'être un jour absorbée par ses voisins.

Mes yeux se ressentent aujourd'hui des premières chaleurs du
printemps, mais l'emploi du travail habituel empêche toute aggravation.

Thérèse Schult, la jeune allemande de Hans, va de mal en pis;
d'un jour à l'autre, elle peut succomber d'une fièvre qu'elle a
contractée, aggravée par la nourriture échauffante du bord; l'air malsain de
l'entrepont, et qui sait, le manque de soins intelligents, lui, comme cause
au effet de son état de santé, elle ne peut survivre si se forme ce qui aggrave
la maladie.

Ce serait un triste épisode de notre voyage, si je devais assister à une
funèbre avant d'arriver à Lima. Le docteur espère que son
état au Pérou, si elle peut l'atteindre, lui sera très favorable, et le peu
de temps de séjour jusqu'au dénouement fatal ou salutaire; si cette
maladie nous quitte, il ne restera plus que deux spécimens du sexe adonné:
le docteur Welin, célèbre déjà par ses aventures, et une dame veuve, Protestante
de nation, protestante de religion, canonique d'âge, jadis quillocheuse
à Berangon par état; au physique, d'une moralité très problématique
et forte en chair, du reste complaisante, même obligeante, non sans avoir ses

121

elle a accepté de remonter dans le service. Là, l'équipage les passagers ont gagné en propreté, ordre et petits soins; elle, d'avoir pied dans la chambre et le même ordinaire que nous.

Quoique, dans les premières semaines de navigation, elle ait dit à plusieurs personnes qu'elle me détestait, sans qu'elle sache pourquoi, ni moi non plus, elle me fait aujourd'hui la plus gracieuse mine; est ce bien l'ancienne? Je croi que c'est parce que je suis à table, et qu'elle compte sur ma hospitalité et l'octroi des meilleurs morceaux; elle a peut-être raison!

Elle voyage avec un jeune homme qu'elle dit être son associé; les matelots disent plus que ça! c'est un nommé Barreau, fils d'un négociant en vins, de Châlons-sur-Saône; en dernier lieu employé de commerce à Besançon, c'est là qu'ils se sont plus ou moins connus: la vieille veuve, ou soi-disant telle, lui a offert de partir et de l'accompagner en Californie, de lui payer son passage à condition qu'il lui remettrait la moitié des bénéfices qu'il y ferait pendant son séjour dans le pays; il a accepté, je saurai peut-être un jour le résultat de cette scabreuse association.

Comme pacotille, la veuve Perret a quelques montres et quelques milliers de francs pour entreprendre quelque chose.

Voilà ce que j'ai recueilli sur cette femme d'apparences modestes et raisonnables; je l'étudierai pendant le reste du temps que nous avons à passer ensemble, et saurai s'il y a plus de risques que d'utilité à l'employer; qu'à la laisser courir si l'occasion s'en présente en Californie.

La latitude où nous sommes, le soleil se lève et se couche à peu près à la même

Vendredi 28 Septembre

Nous avons pendant la nuit fait notre entrée sous le tropique du Capricorne par le plus beau temps du monde, avec une brise légère et une vitesse de cinq nœuds; et malgré cela, la chaleur est aujourd'hui terrible, aussi personne n'a encore quitté les vêtements d'hiver.

La toilette des passagers, même de chambre, est des plus simples, le dimanche excepté: gros pantalon de lainage, chemise de couleur, bas de laine, pantoufles

ou sabots, surant le temps, une bonne chemise de laine rouge en guise de
spatolot, le tout surmonté d'un chapeau de feutre gris à larges bords, voilà
la tenue commode et simple des plus riches. Au Cap Horn, on ajoutait
quelque imperméable pour se garantir du froid; je ne changerais de tenue
qu'en arrivant à Lima où le soleil brille presque perpendiculaire sur nos
têtes; il se trouvera sous le 8^e degré et Lima sous le 12^e.

À midi, notre latitude est 21° 48' Sud.

La Société des 32, vient de terminer ses arrangements de séparation amiable,
et de partager son matériel et les fusils qui viennent des fabriques de Vienne
et sont à deux coups, à percussion, surmontés d'un sabre baïonnette le tout
très lourd; c'est de la pacotille de très mauvaise qualité, du prix de 40^{fr} la pièce,
les fusils simples sont meilleurs et coûtent 38^{fr}; les pistolets 42 arçons valent
0^{fr}, à ces prix on ne peut compter sur une bonne arme.

Encore quelques espèces d'amiers, mais ils sont remplacés pour les sataniques
et les oiseaux baleines. Les fous, et les Paille-en-quene ont ressemblé hier de
nouveau.

Les fous sont ainsi nommés, parcequ'ils viennent quelquefois se pencher sur
la verrière, ils se laissent prendre à la main. Ce sont des palmipèdes, de
la famille des podicipèdes.

Ils sont de la Cérès ressemblent à celui d'un navire de guerre; les 32 assignent
les amiers qui leur ont tombés en partage.

Briot voudrait à Lima tenter d'obtenir une place de professeur à la
faculté de médecine; dans ce cas, il serait bientôt au terme de son voyage. Il
n'a pas d'idée bien arrêtée sur ses projets d'avenir; tantôt il penche pour
la médecine, tantôt pour le commerce, puis c'est la pharmacie, ou l'imprimerie
et lithographie, ensuite une briqueterie. Un jour il affirme qu'il n'y a pas
d'or en Californie; le lendemain, il voit qu'il y a de l'or, mais que les
Américains en conservent le monopole; je le mets au pied du mur avec
mes pourquoi et mes comment, appuyés de faits connus, il n'en persiste
pas moins dans sa thèse du jour.

Si telle était la corruption, que va t-il faire en Californie, si tous les charlatans du monde vendront sans diplôme sans concurrence des médecins.

S'il n'y a pas d'or, il y aura une affreuse misère, alors pourquoi cette piacotille de vin mousseux qui est une boisson de luxe? est-ce par esprit de contradiction, défaut de jugement qu'il élève ces discussions? ou bien cherche-t-il par ce moyen la solution des difficultés qu'il redoute? peut-être aussi l'insuccès de ses entrevues jusqu'à ce jour, l'ennui qu'il a dans la famille, le rendent défiant, et lui font douter des hommes et des choses.

Quitterait-il la France, forcé par des causes politiques ou d'intérêt? enfin ce caractère sérieux, presque sombre, très bon, très humble, mi-anthropologue, mi-humain, dominé par la politique et le hasard, est le type le plus curieux et le plus original que nous ayons à bord.

Comme je puis par la suite, avoir de fréquentes relations avec le Docteur, j'en fais une étude particulière, et tant que je ne le connaîtrai pas parfaitement, je me maintiendrai avec lui dans les limites d'une bonne camaraderie, de l'obligeance et de la politesse.

C'en voilà bien long aujourd'hui pour un homme qui a mal au yeux, et qui ne pouvant écrire dans sa cabine, par ce qu'il y fait trop sombre, griffonne comme il peut, son bulletin quotidien dans la chambre au milieu des conversations et du va-et-vient continuel; mais le calme de la mer était engageant, et le plaisir de causer avec ses parents et amis à 4,000 lieues de distance ne l'était pas moins.

Samedi 29 Septembre 1849. Par 20° lat. S. et 80° long. ouest.

J'ai encore un œil en souffrance, j'espère que demain il sera complètement rétabli, en attendant, je serai bref aujourd'hui.

La brise est un peu plus accentuée qu'hier, et nous ne dépassons pas. Grande le temps est superbe, et l'atmosphère est réellement digne de son nom depuis la latitude de Chiloe, et les officiers nous disent qu'il en sera de même jusqu'aux parages de la Californie sauf les calmes de la rade de

10° Nord - Sud au 10° Nord - Nord.

C'est l'équipage est accablé à se bécoter et à s'apprêter la terre pour le
premier d'une boîte convenable aux officiers de Callao; c'est une affaire
d'amour propre du Capitaine.

Dimanche 30 Septembre Par 11° 30' lat. Sud et 89° long. Ouest.

Grâce aux bains de pied brûlants, d'eau de mer, au coller et à la suppression
de tout aliment ou boisson réchauffante, se reprend possession de mes deux reins.
Le temps aussi beau. La brise un peu plus fraîche que les jours précédents,
nous faisons huit milles à l'heure.

Aujourd'hui, la mode est aux loteries, nombre des passagers sentant le besoin
d'argent pour s'ennuyer à Lima font des lots de leurs effets et bibelots et passent
leur journée à placer des numéros et à tirer les gagnants, qui se contentent de
tabac, de montres, de pistolets; les billets coûtent 1^{re}.

Le Houcheron a paru ce matin, toujours comme l'an le passé, riche de
caricatures médiocres, pauvre de rédaction.

Le Hêche qui avait suspendu ses publications pour cause d'indignation
spirituelle de son rédacteur et propriétaire, reprend de nouveau stimulé par
les plaisanteries du Houcheron à son adresse.

C'est toujours le même genre d'écrit, c'est-à-dire quelques calembours et
jeux de mots délayés dans des phrases d'autant plus sonores qu'elles sont
plus creuses.

La fille Ledin continue sur l'avant, la même vie qu'elle menait sur
l'arrière; c'est la discorde incarnée, elle l'aime son tenant Simon tantôt sur
l'un, tantôt sur l'autre comme un roquet harquebut. Hier c'était sur
la dame Ledin dont elle est jalouse depuis qu'elle occupe la place à la
table du Capitaine et, sous prétexte qu'elle a des griefs contre elle, pousse
Simon à lui faire des malhonnêtetés, mais ce ricard galant devait s'occuper à la
dame Ledin, argent prêt, qu'il a fallu rembourser incontinent et non
sans gêne, et ce n'est pas la dongelle qui a fourni les fonds.

Ces petits faits sont bien peu intéressants même pour ceux qui

Sont dans le même cas ils se passent; à plus forte raison pour les personnes qui en sont quasi dévotement que vous, mes parents et amis pour qui je les raconte; et j'en entends bien un qui hurle tout haut ce que les autres ferment tout bas, un... c'est ce que ça me fait à moi, cet antagonisme de figures inconnues, qui se disputent à l'autre bout du monde.

Je suis parfaitement de son avis, et dans ce cas, je n'ai plus rien à dire; une fois que je vous ai donné la latitude et le bulletin du temps et de ma santé, il faut cesser d'écrire, ou plutôt il ne fallait pas commencer ce journal; mais alors j'en serais privé de ma plus douce distraction pendant cette longue traversée.

Condanné qui vous êtes à ma grosse force, je désire que tout mon bavardage ne soit pas trop indigeste, et je demande pour lui des circonstances atténuantes afin de pouvoir recidiver immédiatement.

Pour avec les manières, les malices, son caractère et son tempérament de cabotine, Estelle s'aliène de plus en plus les amants passés, présents et futurs, même les indifférents; descend chaque jour d'un cran dans l'opinion de chacun; et ceux qui, de prime abord, l'en considéraient que comme une bécotte pensent qu'ils avaient d'elle une trop haute opinion.

Simon, dit-on, en est lui-même fatigué, et plusieurs passagers sous-vergoone s'apprêtent à se disputer les restes.

Il sera peut-être curieux de savoir en Californie, la destinée de cet enfant perdu du beau sexe, ce que je ferai si les circonstances me le permettent.

Ce matin soir nous verrons les tribus et les terres de quelques-uns des voisins de Callao; aussi bien les passagers vont aujourd'hui se réjouir de cette bonne nouvelle, par quelques acoulographies (expression adoptée à bord de la Cerès, qui se comprend sans explication).

Alexandre à mes côtés termine une boîte d'huilerie, qui lui procure un quart de chocolat, en guise d'absinthe, et moi je quitte la table à 4 heures 1/2 du soir, heure réglementaire pour la mise du couvert du dîner.

Lundi 1^{er} Octobre 1849, par 14° 28' lat. Sud et 80° long. Occid.
Enfin aujourd'hui à 1 heure après midi on criait: Terre! Terre! ma

magique, que nous n'avions pas entendue depuis notre arrivée au Perou; qui a le don d'attrister ceux qui, depuis de longs jours et de longs mois, souffrent de l'insubordination que le Ciel et la Mer.

Ce sont diverses petites îles qui se dessinent vaguement dans la brume à l'Est, à quelques lieues des côtes du Perou. La plus rapprochée de la Coris est l'île au Calland.

Nous marchons très vite (11 nœuds), par une grande brise du Nord, assez froide pour m'obliger à mettre mon paletot sur mon accoutrement ordinaire, ce qui me surprend dans cette latitude.

Tout l'équipage est en grand mouvement, on tire de la cale le chapeau destiné aux ancres, les passagers prêtent la main aux matelots, tout le monde est en joie, car si le vent se maintient, demain dans la matinée, nous entrerons dans le port de Callao.

Des myriades de petits et moyens oiseaux, quelques darters égarés, des cordonniers, et surtout des grandes bandes de pélicans se livrant aux douceurs de la pêche; ces derniers surtout, grands destructeurs qui, leur appétit satisfait, sont encore d'amples provisions dans la poche que la nature a placée sous leur énorme bec, et qui peut contenir plusieurs kilogrammes de poissons destinés à la nourriture de leur nombreuse famille. Sans cesse plongeant, émergeant, en digérant en repos, le bec rapproché des yeux, la tête en arrière; dans cette attitude ils ressemblent de loin à un lièvre au gîte.

Il est aisé que si l'on parvenait à domestiquer le Pélican, ce serait un précieux auxiliaire de pêche. Il paraît au vol plus gros que les Albatros que nous avons vus au Cap.

Le Pérou! qui n'a rien dans la jeunesse de l'or du Pérou! Le Eldorado de l'Espagne pendant trois siècles! Nous allons donc y aborder, mais nous n'y trouverons plus cette richesse d'autrefois, on n'y voit plus comme du temps de la conquête, des batteries de cuisine en or massif.

Les mines sont en grande partie abandonnées depuis que les Indiens, devenus libres, ne travaillent plus que pour suffire à leurs modestes besoins.

et que les nègres ont été émancipés.

Les colons espagnols n'ont d'ardeur et d'intelligence que pour les plaisirs, le jeu, les femmes, la table et les carousels, et enfin les capitaines leur font absolument défaut; ajoutez à cela la chaleur du climat qui détruit toute énergie tout esprit d'initiative, et rend mou et hâveux tout homme qui vient chercher fortune en ce pays, il sera facile de comprendre l'état de décadence et de décadence dans lequel il est tombé.

Il existe cependant dans les montagnes, des mines qu'on dit excessivement riches, mais les indiens seuls connaissent leur emplacement, et gardent ce secret pour eux.

Elles ont été si maltraitées, si malheureuses quand les Espagnols les faisaient travailler comme esclaves, qu'ils redoutent encore leur rapacité et leur cruauté, si elles étaient surexcitées par l'appât d'immenses richesses. Cet état de chose durera tant que la science n'aura pas inventé des machines puissantes, exécutant peu de main-d'œuvre pour le travail minier; tant que des bras et des capitaines étrangers ne viendront pas mettre à découvert des gisements d'or probablement plus importants que ceux si vantés de la Californie.

Mardi 2 Octobre

La brume est si épaisse qu'elle empêche de faire le point, mais, d'après l'estime du chemin fait depuis hier, nous devons être à douze lieues de Callao.

La proximité des côtes nous procure la compagnie de nombreuses bandes d'oiseaux; parmi eux: les Manchures de Velours, dont le nom scientifique m'est inconnu; des Pelicans, et encore des Pélicans dont des se font entendre à l'horizon.

La mer est calme, le courant seul, qui est assez fort, nous porte à l'est; mais cette nuit, il y avait une telle grosse brume que, craignant d'arriver avant le jour, et par la brume, on a serré toutes les voiles. Cette précaution que j'approuve, et que les matelots critiquent, nous retardera de 10 à 12 heures.

A 3 heures 1/2 du soir, le cri de terre se fait entendre de nouveau, c'est la pointe de la Cerro, terre que nous voyons au Nord-Est, comme son le

nom de Horro Solar, et à l'Ouest Nord-Ouest, l'île de San Lorenzo: nous
sommes à 27 kilomètres de celle dernière, et à 3 kilomètres de Callao.

Dussitôt le cri de terre entendu, on largue toutes les voiles, et l'on met
le cap à l'Ouest.

Les passagers s'occupent de retirer leurs malles pour se munir des effets
nécessaires pendant la relâche; à la boussole et à l'encre occasionnés par le
calme du matin ont succédé l'animation et la gaieté, car bientôt les
inconvénients vont cesser. Sur le port qui nous attend en Californie, et
plusieurs recevront des lettres de France portant la date du 15 juillet.

Le bateau de Panama arrive à Callao le 7 de chaque mois, et en repart
le 13. Je regrette de ne pas vous avoir brevonné. Je serais certain de recevoir de vos
nouvelles; à défaut de celles-ci, je me contenterai à regret, de celles des journaux
de France et de Californie.

J'ai aperçu par l'Idolant, voisin de cabine de Madame Perret
et son jeune associé Haricau, roucoulaient mutuellement deux propos d'amour,
et qu'il était question de mariage, quand on débarquait à San Francisco,
et je me demande s'il n'y a pas eu enlèvement, et dans ce cas, si c'est la
vieille qui a enlevé le jeune, ou celui-ci qui a enlevé la vieille; c'est un
mystère que je découvrirai sans doute avant la fin de la traversée.

Mercrédi 3 Octobre 1849. En rade de Callao l'éclat du soir
à 8 heures du soir, nous avons mouillé après avoir doublé l'île de
San Lorenzo, dans la rade de Callao.

À l'entrée d'un navire de guerre, nous entendons à 9 heures la retraite
battue par un tambour accompagné d'un fifre.

Il était nuit quand nous sommes arrivés, et nous allons nous
coucher sans avoir pu voir aujourd'hui du panorama de la rade; seulement
au soleil couchant nous avons pu remarquer des myriades d'oiseaux de
toutes espèces qui vont toutes les nuits déposer leur quano sur les rochers
deserts de San Lorenzo.

Cette île est d'une aridité déolante; elle est inhabitée, et l'on dit en

de circulation à Callao; elle n'est vivante que par les oiseaux et les louche-marins, espèce de phoque dont la peau, ressemblant à celle de la loutre, est estimée. La chasse de cet animal se fait à coups de bâton. Seulement, il ne faut pas le manquer; il est très méchant, qu'on l'attaque, il se défend à belles et bonnes dents.

San Lorenzo peut avoir 8 kilom. de longueur sur 2 de largeur.

Ce matin, après avoir passé une bonne nuit, je me lève au petit jour pour jeter un coup d'œil sur la rade. Du Sud, je vois la ville de Callao avec ses forts, ses îlots, les maisons de lise jaune; au Sud-ouest, les petits forts, et la lagune circulaire qui ferme le port entre la ville et l'île, laissant cependant un étroit passage pratiqué seulement par les pilotes du pays.

Du Sud de la ville, Lima dont on aperçoit les clochers et quelques toits, une vallée couverte de bûissons verdoyants et de jardins. Au Nord, on forme par des montagnes qui s'étendent à l'Ouest. Du Nord la fleuve. En somme, ce que je vois n'est ni beau, ni varié, ni pittoresque.

Dans la rade, quelques centaines de navires de toutes formes, catégories et nations, au milieu desquels la Cerès, ancrée à un mille du rivage, ne fait pas trop mauvaise figure.

Au dessus de nos têtes, des oiseaux sans nombre dessinent dans le ciel, des lignes capricieuses et nous assourdissent de leurs cris discordants. Voilà le panorama, voilà ma première impression sur le Pérou; quand on a vu la rade de Rio Janeiro, celle de Callao laisse bien froid le voyageur; serai-je dédommagé en descendant à terre? je le sais bientôt.

La Louane et la Sainte viennent faire leur visite, et les deux Capitaines vont au Callao, l'un pour prévenir son consignataire, l'autre pour loger en ville les passagers d'entrepont dont la présence à bord gênerait le déchargement des marchandises en destination pour Lima.

Après déjeuner, un canot à rames (125) par personne vient nous prendre et nous conduit en ville.

Grande est notre curiosité, il s'agit d'abord d'avoir des nouvelles de France.

et de Californie, de fouler cette terre du Pérou, tout-à-coup avec tant
d'étendue, d'air et de soleil, et enfin nous rafraîchir avec cette chose
que du vin noir et de l'eau chaude; nous y vîmes dans ce grand village
prouvienne mal bâti, aux maisons de terre glaise, basses, sombres, sales;
aux rues larges, droites, mal pavées comme elle le fut; qui a non
de Callao, entrepot de Lima; ma foi! c'est encore plus laid que je ne m'y
attendais.

En nous donne ici beaucoup de nouvelles de France et de Californie
mais ces dernières sont si contradictoires que j'attendrai le prochain de G. courant
pour ne donner que les plus vraisemblables. Ce que je puis dire aujourd'hui
c'est que l'abondance de l'or n'est pas une vaine chimère. J'ai vu ici
des de plusieurs onces et les ai tenues dans ma main. Elle viennent
d'un français établi à Lima qui est revenu de San Francisco il y a
un mois ou 2, et qui avec une petite facotille a gagné passablement
d'argent. Après avoir mis Tirel et Cabard en voiture pour Lima
ces 2 passagers de chambre au terme de leur voyage, nous allâmes
nous promener un peu au bagaré dans la campagne; et chose qui
me surprend, c'est que le 1^{er} établissement industriel que je rencontre
sur mon chemin, est une verrerie; pour un ancien fabricant de verre
comme moi, ça ne laisse pas que d'être fort intéressant.

Nous entrons dans une cour qui précède la halle, bâtiment assez élevé
et proprement construit, tout près un bûcher où il n'y a presque pas de
bois. Dans la halle un four rond à 4 places où travaillent 4 ouvriers,
4 souffleurs et deux gamins qui les servent. Pour le moment ils
fabriquaient des verres à eau de vie, moulés à côtes rondes, des tasses à anse
et des chandeliers à la presse. Cela m'a rappelé mes débuts dans la
carrière industrielle. Je me suis informé auprès des ouvriers qui sont tous
piémontais des salaires qu'ils reçoivent. Les 1^{ers} ouvriers gagnent 750 fr.
par mois les derniers quatre cent cinquante. Ce qui est plus de
3 fois le prix de France, à égalité d'adresse et de travail.

Les verres à eau de verre que je vendais 6 centimes, se vendent trente et quarante centimes et le reste à l'avenant. Mais la cherté de la main d'œuvre, la rareté des ouvriers, la trop grande chaleur et les frais de l'établissement empêchent toujours ces sortes d'usines de faire une grande concurrence aux produits similaires de France et d'Europe, et de se tenir au niveau des progrès de l'industrie Verrière. Je n'en ai pas moins été satisfait d'avoir pu me rendre compte.

Nous continuons notre promenade à travers des terrains incultes des gazons; nous traversons une lande de genêts; à notre gauche des jardins clos de murs de pisé en ruine, des plantations de maïs en fleur; nous suivons un petit ruisseau servant à l'irrigation dont les eaux transparentes sont peuplées de petits poissons, et surtout d'écrevisses qui sont de daignées des races Espagnoles. Les bords sont garnis de citronniers d'osiers, de plantes et d'arbrisseaux qui me sont inconnus, mais qui sont d'un charmant effet.

Nous voudrions bien nous livrer aux douceurs de la pêche et d'un bain, mais, le temps et les outils nous manquent pour le 1^{er} de ces desideratas.

Quant aux habitations nous ne rencontrons rien qui soit digne de remarque.

C'est pauvre, mesquin, la plupart du temps délabré. Les environs de Rio avaient un cachet souvent de mauvais goût; mais ici pas même la satisfaction d'une critique. Pour ne pas nous décourager on nous dit monts et merveilles de Lima, de la Cancha, mais du point où nous sommes nous n'apercevons que les clochers, et les pics des montagnes aux pieds desquelles sa magnificence est attachée; ne faudrait-il pas encore beaucoup en rabattre.

Au Callao résident quelques français, marchands, gargotiers, ou bien ouvriers qui comme au Brésil sont toujours prêts à écorcher leurs compatriotes tout en leur faisant des protestations de dévouement, de patriotisme et de désintéressement.

Les dernières nouvelles de San Francisco datent de 8 mois; à cette époque la main d'œuvre était à un très haut prix. Ce qui se vend en ville

l'enne vaut trois et quatre fois plus rendu en place ; on ajoute que les Français et les américains s'entendent ensemble pour faire une guerre acharnée aux mexicains et aux Indiens. Ce sont les bruits qui courent en ville.

Au Pérou la monnaie de cuivre est inconnue, tout le commerce de détail se fait avec les pièces d'argent. La Piastre inférieure en poids et en titre ; la Piastre Mexicaine ou Espagnole représente cependant 5^{es} contre marchandise il y a ensuite la $\frac{1}{2}$ Piastre ou 4 réaux ; le $\frac{1}{4}$ de piastre ou 2 réaux, le $\frac{1}{8}$ ou le réal représentant 62 centimes $\frac{1}{2}$ de France ; et enfin le medio 31^{es} $\frac{1}{4}$ plus rien au dessous. Ainsi on vous vend 8 pruneaux pour un réal, et un verre de limonade gazeuse dont plus de la moitié n'est que de la mousse pour 1 muid. Le vin le plus commun se vend la bouteille une $\frac{1}{2}$ piastre.

Tout le détail est hors de prix, c'est le contraire en gros. Depuis que l'Europe est en bouleversement on a fait des envois considérables dans les pays étrangers ; si bien qu'ici comme ailleurs, la Douane regorge de marchandises de toute nature, et que les négociants la dragée haute aux importateurs.

Le malheur des uns fait la fortune des autres, à cette époque nous sommes ici dans la saison des bruyards, et ce temps brumeux et chaud, ce soleil pâle perçant avec peine les vapeurs de l'atmosphère détruisent mes illusions à l'endroit du beau ciel des tropiques.

Vendredi 4 Octobre 1849. En rade de Callao.

Comme aujourd'hui les matelots bousculent toute la cello pour retirer les caisses en destination de Lima. Je n'ai pas à terre. Ces braves gens sont peu soucieux des intérêts des fructificateurs et pour s'éviter quelques peines ils culbutent sans précautions tous les colis qui les gênent, et il faut si peu de chaises pour briser une ou plusieurs bombes du Kirsch que j'ai à bord.

Je passe donc ma journée à questionner les négociants de Lima qui viennent chercher les échantillons des marchandises qu'ils doivent recevoir. C'est toujours la même contradiction dans leurs récits, ils voient avec peine toute l'émigration Européenne se diriger vers la Californie, et le dépit et la jalousie percent dans toutes les conversations. C'est leur rôle

chercher par tous les moyens en leur pouvoir à détourner les émigrants de leur route et à les décider à se jeter au Pérou. Il est certain que les États-Unis qui sont déjà maîtres du commerce sur les côtes de l'Océan Atlantique le deviendront encore sur le Pacifique par l'établissement à San Francisco d'un grand entrepôt. C'en est fait de la prospérité de Valparaiso et de Lima et tout le trafic entre l'Europe, l'Asie, et l'Amérique passera par leur main.

Dans le port de Callao il y a plusieurs navires français. Le Moë du Havre met à la voile demain pour France (via cap Horn). La Suzanne du Havre, capitaine Leroussier, a déjà allé avec une embarcation et quelques matelots reconnaître un petit port de la côte sans doute pour faire un chargement de Guano, ou peut-être la contrebande n'a plus reparu. On suppose que tout a sombré, et chacun fait ses conjectures sur ce sinistre, tout espoir n'est pas encore perdu. Le second du navire a envoyé des canots à sa recherche. On voit aussi au mouillage l'Anna, un brick de guerre française. Le François Casimira et le Paul Hubert tous deux du port de Bordeaux.

Un navire à voile revenant ces jours-ci de San Francisco; ses matelots étaient payés à 150 \$ par mois, prix inconnu jusqu'à présent et motivé par la désertion des équipages qui préféraient les placer au pont d'un navire.

Il va se remettre en charge, et est assuré de son fret et de passagers pour retourner en Californie. C'est la meilleure réponse aux détracteurs de ce mystérieux pays.

Je me suis assuré que l'écart du prix des marchandises en gros et celui du détail était ici de 200 pour 100. Cette énorme différence vient de la cherté des loyers, de la nourriture et de la main d'œuvre. Un simple manoeuvre ne faisant presque rien, n'est pas content s'il ne gagne que 10 \$ par jour.

Un berger qui garde 40 têtes de bétail, se croirait débordé s'il ne faisait son service monté sur une âne ou sur cheval; le mendiant même a sa monture. En fait de paresse et d'inertie le ne cède à aucune

nation de la terre.

Vendredi 5 Octobre 1849. En rade de Callas.

Remps brumeux toujours, la rade est couverte de pelicans et autres oiseaux qui font la pêche, vont et viennent, se disent des sottises et volent pour s'abattre un peu plus loin; spectacle très animé si ce n'est pas bien amusant. 60 et passagers de l'entrepont sont logés à terre aux frais de l'armement; ce pont est encombré de caisse. La plupart des passagers de chambre, désireux de ne pas dépenser leur petit capital sans plaisir ne font point comme moi et ne vont à terre qu'après le dîner, pour revenir à bord à l'heure du dîner. Chaque voyage coûte un réal par canots étrangers, mais nous avons très souvent l'occasion de nous servir des canots du bord qui ne nous coûtent rien.

Aujourd'hui vers midi nous avons projeté de débiter dans la rue pratiquée qui attend tout bon Californier; c'est ainsi que le vicomte de France, le lieutenant de cavalerie de Samolère, le secrétaire particulier du ministre Montalivet, l'écuyer Panollet fils du fabricant de sucre, Peron et moi et quelques autres avons fait chacun un paquet de notre linge sale, avons traversé fièrement sac au dos la ville de Callas au grand ébahissement des gens de couleur qui ne sont pas accoutumés, à voir des blancs, aussi blancs que nous porter des paquets et des boutiquiers qui croiraient déroger s'ils étaient obligés de nous imiter. Puis nous sommes dirigés vers le petit ruisseau dont j'ai déjà parlé; assez fort pour faire tourner un petit moulin.

La dans un endroit encaissé suffisamment profond, très d'eau nous les jambes à l'eau qui est douce et limpide, nous lavons, savonnons à qui mieux jusqu'à 6 heures du soir, au milieu de petits poissons, de petites écrevisses qui couraient bien pouvoir entamer nos mollets qui les sentent comme une proie exotique, mais un peu coriace. Au soleil couchant il faut plier bagage; la corvée est faite sans bien que mal pour des novices; l'appétit est vain, puis noirs et négillons viennent déjà roder autour de nous. Les négresses offrent leurs faveurs pour un morceau de savon; mais nous

souvent remués à cet égard pendant que les autres amusaient les étrangers les autres les dévalisaient. Nous avons donc hâte de rentrer en ville avant la nuit et éviter le chaste Joseph quant à la vertu sinon quand à la générosité.

C'est très prudent car je crois bien que ce que de jour on voulait obtenir par la ruse et les prévenances, on aurait cherché à l'obtenir par la force dans l'obscurité et n'y a pas de police dans ce pays et les environs de Lima et de Callao ont l'air de vrais corps corbe. Nous nous hâtons donc de quitter notre savoir et de regagner la ville dont nous sommes éloignés de 4 mil. Nous traversons différents groupes de avec défiance, la main sur la garde de nos poignards et rentrons sans encombre à la ville puis au marin, finalement satisfaits.

Comme souvenir de cette excentrique journée, j'ai attrapé sur les épaules une superbe insalation, elles en seront quittes pour faire peau neuve, un de mes compagnons a eu la même chance; heureusement ce n'est pas très douloureux.

Cependant la brume était intense on apercevait à peine le disque du soleil au travers, et je me croyais parfaitement à l'abri de ce petit accident. Encore une expérience, il m'en faut bien d'autres pour prendre rang parmi les prudents, les bien avisés et les sages de la terre.

Dimanche 6 Octobre. Sur rade de Callao.

Si ce n'était pas très douloureux c'était assez cuisant pendant la nuit dernière pour m'empêcher de dormir et me donner un peu de fièvre. Ce matin je me trouve moins fatigué que je ne l'aurais cru après 6 grandes heures de travail dans l'eau, et sans arrêt, suivis d'une nuit blanche.

C'est d'un bon augure pour l'avenir en Californie, nous comptons trouver hier l'ancrage à terre pour nous aider; mais il était en course et l'événement et moi avons été obligés de faire à deux la besogne destinée à trois.

Aujourd'hui mes deux compagnons s'occupent de séchage et de filage du linge, ce qui est une amusette; et moi je me livre aux douceurs de la correspondance et écris à Adelstan; le plus sage et le plus dévoué des 3 frères; et demain nous irons passer la journée du dimanche à Lima.

Sima. Dimanche 7 Octobre 1844.

Nous quittons la Ceres de bon matin. Sangles de Samolere. Seron et nous partons de Callao pour Lima soit un trajet d'une quinzaine de kilomètres en plaine pour nous mettre en appétit. Ce qu'on appelle ici du nom de route et qui doit être la plus belle de la république Péruvienne, ne serait en France qu'un mauvais chemin de traverse, plein de pierres roulantes de gros caillots, d'ornières et de poussière, variant en largeur de 30 à 60 mètres bordé de petits murs délabrés en fûce de distance en distance; quelques fermes mal entretenues, mal cultivées où je ne vois que maïs et cannamiers; des landes, des buissons, des roseaux. Des chaumières construites avec ces roseaux et de la boue, des ruines de chapelles style renaissance toujours en fûce; puis près de la ville 2 kilomètres de promenades ombragées par des saules à feuilles ressemblant plantés sur les bords de 2 petits ruisseaux d'eau limpide coulant de chaque côté de l'avenue. Au bout s'élève dans un rond point la porte principale, pour un Sangois comme moi tout ce qui m'entoure me représente en petit et en laid. Blanche fontaine, la place Bel air, et la porte des Mouleins; j'en demande bien pardon aux présents habitants de l'ancienne Uridal de los Reyes aujourd'hui Lima.

Il est 7 heures du matin. Avant d'entrer un petit mot sur cette ville si riche et si luxueuse autrefois qu'elle pouvait de lingots d'argent les rues par où devait passer ses vice-rois quand ils faisaient leur entrée solennelle, la reine de toutes les Amériques, qui a été fondée par Pizarre en 1535; dans les siècles derniers sa population dépassait cent mille habitants elle était l'entrepôt des métaux précieux de l'Amérique du Sud Espagnole. Ses sièges de la vice royauté, de l'archevêché ses 40 couvents, ses chapitres de chanoines richement dotés, ses nombreuses églises où le luxe la richesse la décoration, l'éclat des cérémonies dépassaient tout ce qui était alors en usage en avaient fait une métropole de 1^{er} ordre; mais depuis les tremblements de terre, les révolutions, les vices en tous genres, la paresse et le goût des plaisirs en ont fait la ville

que je vais écrire

Après avoir épousseté la poussière dont nous étions couverts des pieds à la tête, pleins de curiosité nous pénétrons dans cette ville des légendes dorées dignes des mille et une nuit de la volupté, de la superstition, de la frivolité, de l'insouciance du lendemain, de l'indolence, si fière du petit pied de ses femmes de leur œil de feu, (elles n'en montrent qu'un à la fois) de leur tournure gracieuse et provocante, défilant sous le coquet *Saya Manto* qu'elles portent si bien leurs vives passions, leur tempérament tropical, leur beauté, leurs vertus et leurs vices. Mais désenchantement des désenchantements, si les rues sont droites et larges elles sont mal pavées avec des trottoirs effondrés. Les maisons sont basses n'ayant pour la plupart qu'un étage, le plus souvent la façade en terre jaune sans fenêtres, n'a qu'une porte sur la rue indiquant que des êtres humains habitent cette sorte de prison, et l'œil indiscret de l'étranger cherche par quelque entrebaillement à se rendre compte de l'aspect intérieur de ces habitations mystérieuses, il aperçoit alors au fond d'une cour une maisonnette peinte à fresque au dehors avec de nombreuses ouvertures formant un quadrilatère au milieu duquel est un jardinet planté d'arbustes, agrémenté d'une fontaine d'eau vive ou d'un minuscule jet d'eau.

Une telle habitation peut être à l'intérieur confortable, même somptueuse mais l'habitant doit être un égoïste. Toutes ces fresques intérieures et extérieures que je n'ai pas été à même d'apprécier comme œuvre d'art, représentant des sujets mythologiques, ou des scènes d'histoire du pays.

Comme c'est aujourd'hui dimanche la plupart des boutiques sont fermées; mais celles qui restent ouvertes me donnent une idée de ce que sont les autres, et l'on trouve beaucoup mieux dans nos villes de France de 3^{me} ou 4^{me} ordre.

Ce qui ~~me~~ donne à Lima une physionomie toute particulière, et original, c'est le grand nombre de ses églises et de ses couvents, et la grande quantité de moines de toutes couleurs et de filles de toutes vertus qui courent les rues nuit et jour; on ne peut faire un pas sans frôler une robe

de l'une ou de l'autre et sans respirer l'air pur de l'une ou de l'autre.
C'est en faisant ces petites observations que nous arrivons par de nombreux
détours et en prenant le chemin des écoles à l'Hôtel français, café
restaurant et chambres garnies de 3^{em} côté de la Boule. d'or.

Qui sait ? partout ailleurs, nous ne serons pas mieux.
Après avoir satisfait notre l'ou appétit qui nous a fait trouver passable
le prix et le menu, notre dévotion et la curiosité nous poussent à visiter
les églises qui sont les seuls monuments de la ville remarquables, et nous
nous dirigeons vers la cathédrale qui forme un des côtés de la place
principale; un autre est occupé par des galeries ouverts sur les boutiques,
le 3^{em} par le Palais du président de la République, l'ancien maison laurécienne qui
n'a de monumental que son nom prétentieux. Quant à la cathédrale elle a
un portail style renaissance, mais construite en briques et en terre.
L'architecture et l'art décoratif sont absolument défaut. Tous les édifices
publics ressemblent à ces constructions passagères que l'on élève dans les grandes
villes d'Europe pour une fête qui doit durer quelques jours, quelques semaines
et destinées à être démolies à bref délai. Au Surin cette habitude a sa raison
d'être, à cause des fréquents tremblements de terre qui sont une menace
perpétuelle, dans ce pays d'ailleurs si favorisé par la nature et le climat
mais qui n'a pas de lendemain assuré. De là ces maisons basses, ces édifices
tranquies, en briques en terre, en plâtre, en bois peints à l'ocre, simulant
la richesse, mais qui en réalité ne sont que du Rude de Casalai.

Un hôtel particulier de Paris, fut-il de 3^{em} ordre, serait une merveille
à Lima de la peut être aussi, cette insouciance des habitants, leur prodigalité
et cet amour effréné de tous les plaisirs de toutes les jouissances, quand on ne
croit pas à l'avenir on veut profiter du présent. Après ce coup d'œil sur la
place principale, nous entrons dans la cathédrale; elle est vaste, sombre quoique
sans verres de couleurs, voûtée et d'une architecture simple; elle renferme
beaucoup de chapelles plus ou moins ornées et dorées, mais aucun tableau
qui n'y fasse remarquer par son bon goût ou sa valeur artistique; un décor
d'une belle boisserie sculptée, et le tombeau de Pizarro dont je n'ai vu que l'entrée
obscur. La nef était déserte et silencieuse il était 11 heures du matin, et déjà la
chasse et les prières étaient dites; nous demandons au sacristain pourquoi? il nous répond que c'est

l'usage; mais que si nous voulons voir une belle cérémonie, nous devons aller à l'église de Santa Dominga. C'est ce la fête, et que nous y verrons une pompe digne du Dieu. C'est donc là que nous allons en sortant de la cathédrale, la foule se dirige aussi. C'est une bonne raison pour nous faire que cela nous procure le plaisir de voir réunis dans un espace restreint, le tout d'un des jours de grandes représentations. L'église ne joue pas de mine à l'extérieur, mais aussitôt entrés nous nous trouvons transportés dans une atmosphère de lumière, d'harmonie et de parfum. Des milliers de bougies allumées font palir la lumière du jour, l'encens, les incenses dont les femmes font un usage exagéré, surexcitent les nerfs et montent l'imagination. Les voix d'hommes qui accompagnent les musiciens d'église vous envoient, et mille franelles comme autour de diamants noirs enchassés dans de jolies têtes de femmes vous font rêver d'un autre paradis que celui des chrétiens, comme encadrément à ce tableau féerique. L'église est dans tout son pourtour revêtue de magnifiques tentures de velour cramoisi, des festons de rubans de diverses couleurs dessinent les contours de la voûte et forment des guirlandes de l'un à l'autre pilier. Joignons à cela l'éclat de toutes ces lumières, de nombreux lustres de cristal sur les dorures et les pierres, et vous direz avec moi que ce spectacle est saisissant. Mais ce que l'on ne peut se dissimuler, après la 1^{re} surprise, c'est que toute cette pompe, tous ces accords, sont une véritable mise en scène d'opéra, et la messe sera recueillie du haut d'un balcon sur des nattes, jouant de l'air et se signant tout à la fois, me confirme dans mon opinion. Après l'offertoire le prêtre qui se mit à prêcher, n'avait ni geste ni débit; il semblait réciter une leçon, et qui ses bras étaient toujours par des ficelles. Il me rappelait les beaux jours du bon curé Granier à Paris. Il devait dire de bien bonnes choses puisque chacun s'est mis à dormir ou à quitter l'église ne connaissant pas la langue espagnole, j'en ai pu juger par moi-même. Après la messe une grande procession avec des statues des saints, richement habillées, et j'oserais dire grotesquement sans être irrévérencieux, puisqu'elles ne choisissent pas leurs tailleurs. Les plus remarquables sont celles de St Dominge et de la St George portés sur une estrade recouverte de velour par des nègres qui me paraissent trop chargés. Le tour de la place fait, les Sts sont réintégrés

143

dans leur comital. La cérémonie se termina, mais à d'autres j'êtes il y a des variantes; aussi pendant la procession j'arrive que le patron d'une paroisse voisine vient avec le clergé et les fidèles, au devant de celui qui se promène, et l'invite à aller passer un jour et une nuit dans une église; ce qui est toujours accepté avec empressement, et donne lieu le lendemain, pour la reconduite à une nouvelle et plus manifeste. Comme dans tous les pays espagnols et hispaniques, le bon Dieu passe toujours après ses saints. Les plus en vogue ici sont une Notre Dame de Guadalupe, St Joseph et St Antoine de Padoue etc. Le dernier à son cinquantenaire dans toutes les maisons, et on l'invoque pour retrouver les objets perdus: la femme est au centre. De la de toute femme, quelque soit sa condition ou sa vertu, et elle ne manque pas de lui adresser une fervente prière avant de se coucher dans les situations les plus scabreuses et les motifs équivoques, en d'autres pays les belles pieuses demandent pardon de leurs fautes après les avoir commises, il paraît qu'ici elles demandent la grâce de les bien commettre; affaire de climat et de tempérament. Il y a peu de villes en Europe où les mœurs soient aussi relâchées qu'en Lima. Les prêtres, les moines, les maris, les garçons, les jeunes, les vieux, les femmes laides, belles ou jeunes, je ne voudrais pas dire les vieilles aussi, qui tout en général mais bien la majeure partie vivent de concubinage ou en concubinage. Le jeu est aussi une fureur du pays; la loterie nationale, où le hazard pourrait vous faire gagner des lots depuis 1000 à cent mille piastres, se tire toutes les semaines, et tout le monde y met dans l'espoir d'obtenir le gros lot qui ne sortira peut-être jamais.

Jugez des mœurs péruviennes par les 2 petites anecdotes suivantes qui m'ont été contées par un ancien habitant de Lima. Un mari courtait les filles, sa femme à qui cela déplaisait, l'espia et surprit le secret de sa conduite. Elle lui se rend sur la promenade où il avait coutume de chercher aventure, revêtue de son domino, qui joue ici le rôle d'un domino en France et qui permet de courir par la ville incognito, jour et nuit toute l'année, accoste avec affabilité son épouse qui se croyait en bonne, obtient une marchandise avec elle et lui remet les 4 piastres qu'elle lui demande pour entrer en conversation criminelle: un et chacun prend ensuite une rue détournée le chemin.

de son lois ou de ses affaires & l'indemnie à dépense. L'usage consciencieux et bon
ménagement, remet à son mari la 11 piastre qu'elle avait reçue la veille, lui disant
qu'elle le rendait. Dans la nécessité de gagner de l'argent, se transporte comme pour
le bon aux folles dépenses qu'il faisait; et que cette somme provenait d'une promenade
certaine qu'elle avait faite la veille. Le mari ouvre de grands yeux et de grandes
craintes et après l'avoir fait passer quelque temps de façon la plus ridicule, elle
lui fit l'avoir complet de sa supercherie, et quoique tout confus il se trouve
fort heureux encore d'en être quitte à si bon marché et d'avoir découvert. Dans
la femme des mérites qu'il n'avait pas soupçonnés jusque là. C'est que le
gust d'Espagne a tout d'attrait. Des courriers des journaux parisiens ont
quelquefois à l'époque du carnaval, raconté des anecdotes de ce genre imaginaires
ou véritables antérieures ou postérieures à celle-ci, mais comme en ce pays c'est carnaval
toute l'année et qu'elle a un goût de terre provençale, la 1^{re} édition
pourrait bien être américaine.

Il y a quelques 20 ans une femme eut un amant, et désirant de jeter le froc aux
cités, ce qui n'était pas facile, eut la magnifique idée que voici: Elle fit faire
un lit d'un cadre de femme, la coucha dans son lit mit le feu au couvert et
s'enfuit avec son complice, à la lueur de l'incendie, on la crut morte et on lui fit des
funérailles pendant qu'elle changeait de patrie et de condition. Elle est dot on marie
heureuse et mère d'une nombreuse famille. Ceci peut être pas vrai, mais qui est
est le pays qui n'a pas ses légendes pieuses, tragiques, ou scandaleuses. Et lorsque quand
vous allez au bain la 1^{re} question qu'on vous fait est celle-ci: est-ce un bain solitaire
ou bien un bain couple, sur votre réponse on vous sert l'un ou l'autre. Dans les hôtels
les mieux jadis les filles se promenaient dans tous les corridors comme en pleine rue
ne se gênant pas pour ouvrir votre porte, le vent si elle n'est pas verrouillée, et
offrir de charmer les loisirs des voyageurs qui ont des piastres. Pour se garantir de
cette espèce de vermine qui comme les punaises est noctambule, il faut bien
fermer sa porte et sa bourse et malgré toutes ces précautions, elles frappent à votre
porte et vous importunent comme des mendiantes affamées, jointes n'est besoin de
vertu pour leur résister, le soin de sa santé et l'amour de la propreté suffisent.

recommandés plusieurs de nos compagnons ne se repaissent pas de la bête et de la bête la femme n'a pas de qui se faire le maître. Nous nous sommes donc trouvés dans une chambre à deux lits, ce sont deux lits dans la même chambre et à deux lits dans la même chambre. (C'est-à-dire deux lits dans la même chambre et à deux lits dans la même chambre). La grande de toutes les petites bêtes qui se trouvent dans les appartements de Lima, telle que fures, souris, mille autres bêtes, sont les bêtes de l'arche de Noé. Il va sans dire que nous ne nous sommes pas donnés une grande idée de nous-mêmes, nous nous sommes trouvés dans une chambre de deux lits, ce sont deux lits dans la même chambre et à deux lits dans la même chambre. C'est tout de même une singulière histoire que celle de la nature ou l'homme qui peut satisfaire ses goûts et ses appétits sans dévotion ou dévotion, un autre animal qui veut toujours mieux que lui, comme l'homme, mais le plus raisonnable est fait encore plus que tout ensemble, il n'a pas le droit de se plaindre, c'est pourquoi je constate et ne recommence pas.

Lima. Lundi 8 Octobre 1849.

La Sagesse n'est pas toujours une vertu, lorsque la crainte d'un mal qui paraît en réalité ou l'impossibilité matérielle de commettre un péché si petit, si minime, qu'il soit, vient à votre secours, mais l'homme, bien que tout de nous soit de vertu aussi, je ne vanterai pas de ma vertue à Lima, j'aurais trop constaté pendant la traversée la difficulté de guérir à la mer les blessures que nous avons fait à terre. Combien d'actes de haute vertu d'honnêtes cœurs de sagesse seraient capotés et vulgaires si ce n'est l'homme qui en a fait le mobile et qui se fait ainsi connu. L'orgueil, la honte, la haine, la crainte sont si souvent les mobiles des actions des hommes, que je ne serai pas étonné de croire que Joseph, repoussant l'assaut, n'est que le digne. Quoique un peu fatigués de la journée et de la nuit d'hier, nous nous sommes couchés tranquillement par le Capitaine Mettenber à l'hôtel Français où l'est descendu, je n'y reviens à Lima pour dîner. On dit que c'est le meilleur hôtel de la ville, on peut juger des autres par la même, avec fromages, pommes de terre à la poêle avec garnitures d'écailles, (ce dîner est fait avec un vin excellent), un plat d'œufs durs et café, pour une piastre. C'est aussi simple que chez

Aussi est de Bordeaux la plus commune et celle qui paraît le moins de
dilection. Je vais faire une note au conseil. M^r Dence & Daut qui m'accablent avec
beaucoup de civilité, m'ont remis la lettre de recommandation que M^r Buffet, ministre
des communes et de l'agriculture, m'a remise à Paris pour M^r Moreau, consul à
Montevideo, et il me donne prochainement tous les renseignements que je lui demande,
et il me montre une lettre qu'il a reçue d'un ami de son confère M^r Montevideo, qui
lui dit que ce moment la Californie quarante mille mineurs de toutes nationalités
recueillent quarante mille onces d'or par jour (l'once vaut un peu plus que 80) que
les marchandises qu'on voulait acheter de suite en gros, étaient en bas prix. Surtout les
articles les plus communs, mais que tout ce qui se vendait en détail était fort cher, qu'on
s'attendait pour le mois de Décembre, époque de chômage dans les montagnes, à voir
descendre en ville plus de cent mille mineurs, pour arriver à San Francisco
et on s'attendait à un grand mouvement d'affaires pendant les 3 mois de
meilleure saison. La plus grande difficulté serait le logement qui est très de
faire dans les quantités commerciales, mais je compte acheter ici des planches
pour faire un petit magasin qui nous abritera ainsi que nos marchandises,
provisoirement. Après la visite au consul, j'en fais une aux consignataires
de minerai. M^r Thomas le Chantre qui est ici une succursale de leur
grande maison de banque et de consignation de Havre qui passe pour être
plusieurs fois millionnaires. Ce sont des gens (père et fils) qui tiennent le
comptant de Lima font les affaires en grand, achètent des cargaisons entières
ou les prennent en dépôt pour la vente à commission, et tout comme la plupart
de leurs confères de France, finissent après avoir prêté quelque argent, pour s'en
rendre acquiescents à vil prix. Comme tous les gens manières d'eux, ils sont pleins
d'orgueil et de suffisance, raides, égoïstes, ils ont peur de laisser tomber de leurs
lignes précieuses une parole obligeante ou renseignements utiles, ils ne devant
rien leur rapporter, s'écrire un mot, sans la provision d'un bénéfice certain.
Il n'y a pas jusqu'à leur une lettre qu'ils auront reçue en dépôt pour en tirer
quelque chose, ils retirent une commission. Et la suite après de gens si seulement ils
étaient obligés de traîner constamment leurs millions en poches avec eux.

comme les galériens leurs boulets; ils ne seraient pas si avides pour en acheter un. J'aurais voulu me refaire du chole français qui se trouve dans la paoctelle pendant mon séjour ici, mais l'hiver touche à sa fin, et le crepe de chine est le plus en vogue dans la belle saison. Lima porte son nom parce qu'elle est située sur une petite rivière qui porte le nom indien de Limac ou Rimac. J'ai compté dans son enceinte 60 églises ou chapelles ayant chacune son patron dont on célèbre pompeusement sinon dévotement la fête tous les ans. Alexandre a été visiter un des nombreux couvents, celui de Franciscains; il a remarqué dans l'église de fort belles sculptures sur bois, et le cloître qui ressemble de loin à celui de la magnifique abbaye de Clairvaux. Il y avait hier spectacle français; on jouait un drame, (je n'aime pas ces sortes de pièces) avec des intermèdes de chants par une Dame Bailly, actrice du théâtre de Bordeaux. Parer un faïste pour entendre Lou 3 morceaux de chants, plus ou moins bien exécutés, m'ayant paru un peu cher, nous sommes abstenus. Nous apprenons que le Capitaine de la Syrene Demossiers est retourné, son embarcation ayant échoué sur des récifs, il a été comme ses matelots obligé de se sauver à la nage, et d'aborder à Solinas d'ici, Blanche sa maîtresse aussi bloquée de peur que de nom, se désolait dans son ouvrage inaltérable et forcé; elle est aujourd'hui dans la joie; mais le second du navire qui se croit déjà Capitaine, s'apprêtait à prendre le commandement des 2 Syrenes, celle en bois et celle en chair. Le voilà bien désappointé; sans désirer le mort de son chef, il désirait sans doute qu'il ne se retrouvât qu'après le départ du navire. La Briché de guerre français qui se trouve en rade de Callao est l'Anna; j'ai dîné à l'hôtel de France avec son commandant et un enseigne de 1^{re} classe à table d'hôte. Ces messieurs comme la plupart des officiers de marine français sont fiers et peu communicatifs, ils imitent en cela les marins anglais, comme pour le port de leurs favoris. Je ne vois pas ce qu'ils ont à gagner à cette contenance d'une nation étrangère et rivale, qui a le bon sens de rester ce qu'elle est, et se garde bien d'adopter nos us et costumes. Ils ont si peu cause pendant le dîner que j'ignore leur nom et destination. Si jamais mon journal fait imprimer, ils auraient manqué une occasion, peut être unique, de passer à

la portade par les commodités et descriptions. Pendant les deux d'œuvre, Lima est un
peu plus animée que le dimanche mais en France une ville qui comme elle aurait
ce dimanche présenterait un mouvement plus important. Il est vrai que le remplacement
de Lima pourrait convenir pour ces habitants si les maisons étaient plus élevées.
Avant de quitter la capitale du Pérou nous voulions visiter la chambre des députés.
Mais c'est en vain que nous avons fait antichambre pendant une 1/2 heure dans un bâtiment
formant une cour carrée avec arcades tout autour. Des fresques grossières sur les murs représentant
des allégories aucune porte ne s'est ouverte devant nous. En dépit de cette déconvenue
nous nous rabattons sur la place du marché nous n'en verrons pas moins de
que si nous étions rentrés à la chambre. L'un plus tous les autres légumes du pays des
fruits tropicaux, ananas, chirimoyas, tamarins, côte à côte avec les poissons les
coquilles, les viandes de toutes sortes et de magnifiques fleurs de toutes couleurs.

Le printemps arrive à grands pas, malgré l'absence du soleil toujours voilé par
les brouillards. Les arbres à feuilles caduques reviennent et la vigne pousse avec
une grande force de végétation, mais la culture n'est pas en faveur dans les
environs de Lima. Le vin qu'elle produit doit être peu agréable à boire, comme
tous ceux des pays chauds, il est dur, épais et écroulé, faute de bons plans, de
main d'œuvre, de pluie, et de savoir faire, aussi les vins de Bordeaux et de
Champagne sont ils de rigueur pour toute réunion gastronomique qui se respecte.

Les montagnes, au pied desquelles Lima baigne les restes de sa splendeur passée
sont très arides, c'est à peine s'il y pousse de la mousse; les masses de rochers nus
indiquent les violentes éruptions volcaniques qui ont bouleversé le pays.

Avant de quitter le Pérou je ferai quelques petites excursions dans
la campagne environnante pour avoir une idée d'un Rancho (McTavie)
et de la végétation naturelle, et vous en faire part.

A 3 heures du soir nous quittons Lima, fatigués, mais sans avoir satisfait
toute notre curiosité. Il nous aurait fallu des lettres de recommandation pour
des maisons bien posées, plus de temps, beaucoup d'argent, et un accélon;
voir tous les mondes petits moyens et grands, faute de ces éléments contentez
vous comme moi de ce que j'ai vu et raconté, en 36 heures de temps avec mes petits

141

Amusé ; il est difficile de lui l'avantage. En même temps nous avons de plus toutes ces usages habituels et ces modes généraux de la population, que charmes de coup d'œil que présente la ville, et ces plaisirs que les étrangers peuvent s'en procurer. Ce qui restera le plus longtemps grave dans ma mémoire, c'est la messe en musique de Santo Domingo. Les dernières symphonies que j'aurai entendues dans ma vie si je la termine chez les sauvages, seront peut-être celles d'un magnifique Credo dans une basilique resplendissante de décorations et de lumières. Ne serait-ce pas une icône de plus dans ma destinée ; qui en consiste déjà tant, celle d'un homme teint de scepticisme.

Qui pourrait prévoir ! Dénouement de cette parodie de l'existence que j'ai jouée depuis 20 ans ? Je suis aujourd'hui au centre d'un cercle dont il faut absolument sortir. Mais à la circonférence se trouvent des ventres de poissons de bêtes sauvages, et d'indiens, une butte dans une forêt vierge, un tertre dans un désert ignot, un hôpital, une échoppe, une église en France, un hôtel à Paris, la médiocrité partout ailleurs, sur quel point aboutirai-je ? Celles étaient mes réflexions en cheminant pedestement avec mes compagnons de voyage, sur le chemin poussiéreux de Lima à Callao, sous grand souci pour moi-même ; mais seulement pour les intérêts qui m'ont été confiés, sans découragement, ayant foi dans une étoile quelconque, encore incertaine, dans mon obstination, dans ma santé, mon amour propre, et les inspirations du cœur et de l'esprit dans les moments critiques. Il était 5 heures du soir quand nous sommes rentrés à Callao, tous un peu fatigués, non de nos voyages puisque nous n'avons fréquenté ni les cafés, ni les maisons de jeu, ni le théâtre, ni les boulevards, ni les boutiques, ni les voitures, mais bien de nos courses et d'une nuit blanche ; aussi la dépense d'Alexandre et de moi n'a été que de 30^{rs}, ce qui est bien modeste pour le pays. Je serai probablement obligé de retourner à Lima avant mon départ, me serait-ce que pour faire viser mes factures par le consul américain, pour n'être pas tracassé par la Douane de San Francisco.

On attend demain le paquebot de Panama qui apportera des nouvelles de France du 14 et de Californie du 18 Août. Ce soir nous couchons à bord.

Callao. Mardi 9 Octobre 1849.

Le courrier d'Europe et de l'Amérique du Nord est arrivé ce matin à 8 heures. Grand empressement de chacun pour s'enquérir des nouvelles et se procurer des journaux. Ces derniers ne sont pas faciles à trouver. On n'a pas séries complètes de la quinzaine. Les journaux quotidiens ne font pas l'affaire dans les pays étrangers. Les plus recherchés sont les bimensuels ou les hebdomadaires, comme le Courrier des Etats Unis. L'illustration le 1^{er} fait une édition express chaque semaine pour expédier par les vapeurs. En passant j'en ai pu me procurer que quelques N^{os} sans suite, qui m'ont appris que les Français sont à Rome; que l'ennemi tient bon, que la Russie a repoussé la Hongrie, que les émeutes de Paris sont comprimées, que Edou. Rollin et consorts sont à Londres, où ils se moquent de la haute cour de justice qui est convoquée pendant que leurs vrais complices seront condamnés à leur place. C'est un peu la coutume dans le monde politique et révolutionnaire. Si l'on se trouvait présent quand un Californien, nouvellement débarqué, a ouvert sa malle et en a retiré une certaine quantité de pépites qu'il a vues de ses yeux et tenues dans ses mains l'une d'elles, grosse comme les deux poings, contient pour plus de 10000 \$ d'or. Cette somme a été refusée par son heureux possesseur. Plusieurs autres présentaient d'une livre à une once. L'abondance de l'or en Californie ne peut plus être l'objet d'un doute pour personne et les plus incrédules sont obligés de convenir que désormais ce métal tout convoité n'est plus une chimère. On dit que dans deux jours nous serons prêts à mettre à la voile; un certain nombre d'émigrants du Pérou ont demandé passage à bord de la Coëre, mais le Capitaine demande 700 \$ pour l'entrepont et 100 \$ par tonneau de fret; on trouve ce prix exagéré. Je mets aujourd'hui à la poste une lettre pour l'excellent frère Adelstan qui doit se trouver, avec sa compagnie du 16^{em} de ligne dans quelque garnison du Département du Gard, mauvais pays pour le militaire en temps de révolutions. J'en mets une seconde pour le curé de Passavant, l'abbé Lajoux lui donnant ma démission de Président du conseil de

de fabrique, une ^{3^e} pour notre commissaire au Caire M. C. Marmet lui donner
quelques renseignements utiles. Ce journal ne partira qu'à la dernière heure, le jour où nous
quitterons Callao et dirons adieu au Pérou, probablement pour toujours. Rien ne m'a
atteint ni le climat, ni les habitants, ni les affaires que je crois aussi difficiles que
partout ailleurs, ni les plaisirs et les commodités de la vie qui se payent plus chers
qu'ils ne valent, en cas d'insuccès en Californie. Le pays qui me paraît le plus habitable
pour un Européen dans toutes les Amériques, qui offre le plus d'avantage sous bien des
rapports, c'est le Chili, d'abord, ensuite le Brésil, mieux organisé, moins révolutionnaire
que les autres états espagnols, depuis le Mexique jusqu'à la Plata; il offre aux
étrangers plus de sécurité et d'avenir. Quant aux Etats-Unis c'est le pays qui convient
aux gens actifs, jeunes & robustes, aux gens d'affaires peu scrupuleux, aux capitalistes
audacieux, aux courtiers de sociétés vaineuses, aux économes sachant avec grâce
et facilité perdre ou gagner des milliers de dollars, faillir et se relever sans le moindre
souci de leurs bailleurs de fonds, pour faillir & se relever encore. Ce jeu peut être
ce n'est que d'après l'expérience des autres, et je suspends mon jugement jusqu'à
plus ample informé. On nous dit encore qu'en Californie, en ce moment
les honnêtes femmes sont presque un mythe; la plupart de celles qui s'y sont
rendues y exploitent un petit capital portatif, mais extrêmement lucratif.
C'est par onces d'or, et par centaines de dollars qu'elles débiter les tribus de
leurs marchandises plus ou moins avariées. Elles pratiquent consciencieusement la
maxime américaine: "Time is money". Le temps c'est de l'argent. En admettant
comme unité de temps une heure, unité de prix une once d'or, quantité de travail
12 à 15 heures par jour, il est facile de calculer le bénéfice de chaque journée.
Si l'on sait que l'once d'or représente un peu plus que 10 \$, mais il y a un revers
à cette médaille: un logement confortable bien meublé, une table bien servie,
une toilette luxueuse, toutes choses qui coûtent aujourd'hui des prix fabuleux
un entourage de protecteurs, d'écrocs de joueurs qui vivent à leurs dépens, et
le plus grand nombre d'apprentis au bout du mois, que la caisse est vide et
qu'il faut recommencer. Bien peu de créatures en tout pays arrivent à la fortune
heureusement pour l'espèce humaine; car combien de filles pauvres persécutées,

coquetteries, les bagatelles, les amusements, résistants à la tentation de cette vie facile,
oisive et voluptueuse, toute de luxe et d'orgie, si elle n'avait pas en perspective la
misère. L'habitation est l'hôpital qu'en ont le terme fatal. En opposition à la luxueuse
salle des femmes, celle des hommes est des plus simples et des plus négligées; le mineur
d'ailleurs des mines avec quelques centaines d'or blanc du régime et se travestit fièrement
dans les rues de St Francisco avec des sautiers troués, un pantalon rapiécé retenu par une
ceinture de cuir, (les bottes sont de luxe) une chemise de laine servant de gilet, et
le tout recouvert d'un chapeau à large bord de feutre mou dont la forme primitive
est un énigme. L'air est accablant - quand il est raisonnable il dépense 100 dollars
(100 francs) en festins, en champagne et liqueurs, en galanterie et au jeu. S'il
s'emballe il perd à la roulette, le fruit de son travail, de plusieurs mois, dans une journée,
il cède quelquefois toute une fortune pour un matiot, un ouvrier, un pauvre diable quelconque
qui en a jamais eu 1000 bien à lui: le lendemain repart gaiement pour les places,
avec l'espoir de venir bientôt reprendre sa revanche, ce qui n'est pas certain. Voilà
le résumé de ce qui se dit à Lima sur Francisco: ce que nous tenons à même de
contrôler avant 2 mois.

Je reprend la suite de mes observations sur le Pérou.

Les combats de coqs sont très à la mode; c'est une manière de perdre ou de gagner
un peu d'argent en s'amusant, de là leur vogue. Chaque fois qu'il s'en donne un,
curieux amateurs, parieurs sont très nombreux et les enjeux considérables, souvent de
plusieurs centaines d'onces de chaque côté que se partagera le camp des vainqueurs.

Du peu de temps que nous avons devant nous avant d'appareiller, les passagers
de la Cérés jouissent de leur reste à Callao plusieurs à court d'argent vendent
leurs effets pour satisfaire leurs goûts et leurs penchants, le vin, le jeu, les femmes,
sans souci de l'avenir; d'autres qui se disent chasseurs, battent la campagne, armés
jusqu'aux dents, avec l'espoir de tirer une femme quelconque, un coq, un chevreuil, un
lapin, ou même quelques oiseaux rares mais après bien des excursions, ils ont du se
contenter de rapporter des cormorans, des pélicans, des canards, des chouettes et des étourneaux,
pauvre chasse, triste gibier, rien de beau de bon, ni de mangeable. Dans les rues de
Callao et de Lima, autour des haciendas, on rencontre de grandes troupes d'oiseaux,

115

à l'ennemi domestique, ressemblant à des vintons croisés, de vultures plumage noir, appelés Gallinas, très en honneur et protégés dans le pays, puisqu'il y a une amende de 2 piastres pour le meurtre de l'un d'eux. Ils sont d'une très grande utilité dans un pays comme celui-ci où l'insécurité n'a nul souci de la propriété des uns, dont les habitants se contentent pour en faire le dépôt de tout ce qui les gêne ou incommode dans leurs maisons. Or ces oiseaux sont très voraces et surtout peu difficiles dans le choix de leurs aliments. Ils sont donc chargés de nettoyer la ville. Ils s'en acquittent consciencieusement, et en récompense ils ont le droit de cité.

Callao Mercredi 10 Octobre 1849.

Dans nos courses à travers la campagne, nous avons rencontré beaucoup d'indigènes pur sang et des métis de toutes nuances, produits des mélanges des nègres, des blancs, des océaniques et des indigènes. Toute cette population vit presque en plein air : un petit parc de quelques mètres en tous sens, fermé avec des roseaux de 2 à 3 mètres de hauteur, crépis avec de la boue, recouvert de quelques branches pour être garanti du soleil, mais non de la pluie (il ne pleut jamais). Voilà le réduit où s'entasse toute la famille quand elle ne va pas maraucher, chasser, pêcher, jouer, danser, boire ou dormir ailleurs. Quant à travailler, c'est le leur moindre défaut, et je me demande comment ces gens-là font pour vivre ? Il faut qu'ils aient des métiers cachés, inavoués, puisqu'ils vivent et qu'ils paraissent ne rien faire. Ils ont l'air timides, déiants, plus superstitieux que dévots, portent tous ostensiblement des amulettes, des scapulaires, des images. Des Saints se signent fréquemment et, si vous voulez entrer en conversation avec eux, pour une affaire, demander un service, vous faire bien venir, il faut s'annoncer comme catholique romain, et leur en donner la preuve en se signant comme eux.

Rien de pittoresque dans le paysage, rien de gai, quoique nous soyons dans la saison du printemps, des roses et du renouveau, pays plat, sans ombrajes, des jardins mal entretenus, des clos de prés macabres abandonnés à la vaine pâture, des champs cultivés de la manière la plus primitive par deux bœufs attelés à une araire crasseuse, sans train, ornée de deux têtes de chevaux décharnés de chaque côté du soc, remplaçant les oreilles destinées à retourner la terre.

Callao 11 Octobre 1849. Jeudi.

Les constructions que je rencontre dans une fumada est presque toutes une maison de maître, à un rez de chaussée, une veranda pour y entretenir la fraîcheur, tenant en guise de toiture, souvent avec des lanternes à l'intérieur, entrées par les fenêtres grandes ouvertes, une femme de voir un salon, des chambres à coucher proprement, convenablement meublées, etc. de l'habitation. Ce vaste cours servant d'écuries, quelques bœufs de force, abrités. Les gens de service, indiens ou noirs; une boutique pour se faire les blocs de bois pour les constructions, les carreaux blancs, ou jolies des appartements plus en usage que les parquets dans les pays chauds.

Cela ne peut être le contraire en pierre, c'est un luxe dangereux à cause des fréquents tremblements de terre.

La principale rivière de cette partie du Pérou, qui est généralement pas fournie par de beaux cours d'eau. (Les hautes montagnes des Cordillères sont trop rapprochées de la rive) et la rivière de Lima qui coule le long de la côte, change souvent de lit, et devient tarant sous de la pente des nuages. Son importance pendant la plus grande partie de l'année ne dépasse pas celle de Lerma au dessus de Baños (Vosges) de la Seine à Roban port (N. d'Orléans) de la Saône à Montbureau (S. de la Saône). Quelque fois sèche elle fournit de petits poissons de la grosseur des goujons, et des carpes ressemblant plus à des carpes qu'à des carpes. Plusieurs sources d'eau sur son parcours qui n'est guère de plus de 50 à 60 lieues. J'ai vu la fraîcheur et la fraîcheur dans les plaines environnantes, ses bords sont couverts de hautes herbes, de saules, et de broussailles, à travers lesquels passent des bestiaux en liberté.

Pour toutes choses nécessaires à l'existence, voici le prix des marchandises. Le pain vaut 0.15 certains la livre de Manca; le sucre brut 0.15, le café 0.90, le riz 0.40, pour 0.30 une once, 5 belles oranges. Au Callao vous entrez dans une maison d'ouvriers au bagne, le personnel se compose d'hommes, de femmes et d'enfants, en plus ou moins grand nombre, tout cela tenant

ensemble pour se voir au dîner de famille, ou en visite, ou en place, ou en
ou en visite, ou en place, ou en place. Le mobilier se compose de quelques chaises, quelques colonnes de bois de
ou de bois de sainte en vénération. Dans le pays, tels que St Antoine de Padoue qu'on invoque
pour retrouver tous les objets perdus; Notre Dame de Guadalupe à laquelle on s'adresse
en tout temps pour obtenir toutes les jouissances de la terre et du Paradis. St Jacques
le modèle des époux paisibles pour avoir la paix dans le ménage etc.
L'homme ne fait rien, la femme prend soin de sa chevelure toujours très habillée
et les enfants se roulent dans la poussière, chacun d'eux n'a qu'un vêtement,
pas de propriétés pas de rentes, et à l'air de ne rien faire; cependant tout cela
est, manne, soit du sucre (eau de vie du pays). Une pince de la guitare ou
de la mandoline au besoin. La propreté est grande au Pérou. Il faut bien
que la nuit elle s'occupe un peu de la manière dont ces braves gens se procurent
le grain pour le jour. Ce peuple insouciant, paresseux, vicieux ne peut
avoir une grande utilité comme nation.

Vendredi 12 Octobre.

Sous prétexte d'aller pêcher et prendre un bain, nous suivons plusieurs passages
et moi, le cours de la rivière de Lima jusqu'à la mer, dans laquelle elle se
jette, non point par une embouchure, mais bien par des infiltrations à
travers une digue de galets amoncelés par les marées. Dans cet endroit elle
forme un petit lac, au bord duquel des Indiens pêcheurs ont dressé quelques
cases. Voici comment ils s'y prennent pour pêcher: ils forment un radoub
de roseaux, capable de porter 2 ou 3 personnes; et de cette embarcation primitive
ils jettent l'épervier sur tous les points du lac, où ils se transportent à
volonté avec une espèce de rame appelée pagaye. Nous nous attirons
les bonnes grâces de ces gens-là, qui en leur offrant un verre de cognac
qui en leur parlant espagnol: qui en baillant de bonne grâce les amulettes
qu'ils portent à leur cou.

Avant de revenir au Callao qui n'est qu'à une heure d'ici nous avons été
témoins d'un spectacle tout à fait nouveau pour nous. C'est un immense
cercle en cercle formé par des légions de Pélicans, moineaux, goélands et autres,

Le bœuf est placé de la tête sur un banc de pierre à 2 brancards au
dessus. Les bœufs sont au nombre de six. La tête du bœuf est de bois et la queue
est de bois de cinq à six mètres. La queue est enroulée et la tête les bœufs
qui viennent le pêcher s'élèvent le bœuf par rangs pressés de 40 à 50 de front
formant une courbe parfaite de tout replonger à 1000 mètres plus loin, suivant
la marche du bœuf. Cette évolution si régulière dans son ensemble si parfaite
dans sa forme a duré près d'une heure. Pour moi c'est le spectacle le plus singulier
le plus bizarre, le plus extraordinaire que j'ai jamais vu, et mille expressions,
mille figures ne pourraient rendre l'impression que m'a produite cette catastrophe.
Les bœufs se précipitent du ciel dans la mer, les derniers tombent après
avoir plongé et saisi leur proie, allaient reprendre leur rang à la queue
de la phalange, la décorant pendant le trajet, puis se précipitent
de nouveau pour recommencer encore. Cette armée de pêcheurs indolents
est déjà si compacte que les rayons du soleil n'auraient pas traversé
à travers les rangs, si l'état n'était ce jour-là, car en cette saison
le soleil est un mythe au Pérou et c'est à peine si depuis que nous y sommes
nous avons eu deux beaux jours et deux belles nuits. Si vous voulez
des terres il faut le même temps que sur la côte, on peut dire que
c'est presque pas de printemps, et que sous ce rapport, comme sous beaucoup
d'autres la France n'a rien à lui offrir, il est 5 heures du soir et nous
n'avons plus que 1 quart d'heure de jour, juste assez pour nous rendre avant
la nuit à bord de la Cores.

Dix-neuf 13 Octobre..

De 10 heures à 2 heures les lettres pour l'Europe sont reçues au consul.
Anglais le Steamer en partance pour Panama, chauffe dans la rade qu'il
quittera à 4 heures du soir. Je dépose aujourd'hui toutes mes lettres particulières
sauf lesquelles une pour le curé de Laravert, à l'effet de le remercier
de son invitation de présider du conseil de fabrique. J'attends pour expédier ce jour-là
le peu de nos millions à la voile pour San Francisco. Demain un autre
steamer partira pour Valparaiso, et parmi ses passagers, une actrice.

chambre d'apart de Bordeaux. Le nom de Guille qui a été un surnom d'un
ami à Paris. Transporté au Chili, a troupe des bagages, un petit lit
sommé de sept mille piastres de bijoux; ce qui est très bon pour une robe
de 6^{me} quantité qui se velle par l'édit, en de la haute, en de la basse.
La France elle-même par ses révoltes, avec la guerre, trahie avec le duc de
Héâtre de Lima. Lui propose un conseil de la justice. Tout cela pour une
meille comme le plus, comme sur les planches pour le jour, et comme comme
chanter les amitiés. Ruyoli de cet esprit, comme de la science, l'empêche
le chapeau d'un de ses amis, le baron de Sion, l'empêche d'un ami.
Vint la selle, ses pistolets, va s'installer à Lima. Et les journaux d'un
artiste. Pour qui comme le va de cette tête d'un de Sion. Pour
tout cela, est un pistole pour aller faire quelques jours à Bordeaux et d'un
l'argent qu'il n'a pas. Le reste de son argent, le baron qui l'a fait
de faire le cabotage et l'histoire, mais les manques d'argent d'un de Sion.
La baronne qui s'efforce de l'effort de cœur dans ses projets et de courage dans sa
acte; car elle n'aurait été un saltimbanque qui n'aurait pas l'histoire.
un gentilhomme capoté et méchant. Pour dans quelques jours d'un
pistole d'un son argent d'un de la maison de la famille, qui s'efforce d'un
des coins de France (sur côté gauche d'un de Sion). De ses amonies fleurs de Lys, et
pauvres fleurs de Lys, qui ont été de comme avec un semblable Sion.

Dimanche 14 Octobre 1849.

Encore une promenade au coin d'un, nous remontons la rivière de Lima en
suivant les bords d'un un hacienda. Quelques barquets qui forment les
lignes sont remplis de gens d'écarts d'un de Sion. Une chère en fleurs
qui ressemblent à celles de Sion, de Sion qui ont beaucoup d'analogie
avec la glycine du Japon: toute cette végétation verte fleurie combine
un petit ruisseau, rempli de petits poissons, presque tous ronds tout
au travers; des chevaux en liberté qui de Sion d'un de Sion; voilà le pays.
A gauche du ruisseau s'étendent des jardins, champs et plantations
d'un de Sion. Et d'un de Sion d'un de Sion, Callao.

Elle est toute en bois et fait un appartement composé d'un grand salon
avec une cheminée et des statues d'une fabrique arabe et deux ou trois
chambres à coucher en bon état, le reste est presque en ruine. Par les fenêtres
grandes ouvertures, j'ai pu juger de l'aménagement qui est très simple, chaises
suspensives, tables, guéridons, lit de repos en arabe; le strict nécessaire dans le
salon et les chambres à coucher. Il semblerait d'après ce que je vois que le
principal but des habitants de ces maisons de campagne est de respirer
de l'air frais. Appartements étroits, grandes ouvertures, plafonds en papier
sont le confortable; en recroisant des meubles d'art un confort
sur le domaine des papiers.

En revenant au Callao, nous passons par Bella Vista, petit village,
renfermant une caserne, un hôpital et une case militaire, située à 3 kilomètres
de la ville à droite de la route allant à Lima. Là se trouve aussi le plus
beau cacaoyer que j'ai encore rencontré, haut de près de 15 mètres sans branches
plein de suc et couronné d'une luxuriante tresse de feuillage. Des éléphants de l'école
militaire ont une bonne tenue; ils sont nombreux, beaucoup plus pour les
élèves hommes comparant l'armée péruvienne. Ils ont une musique qui leur
fait de temps en temps la cavalcade pour entretenir leur esprit patriotique.
La caserne de l'armée péruvienne pour élève de l'école de l'école de l'école de l'école
armes. Le fait que ce qui existe en l'espèce de prix est composé de volontaires et
d'officiers formant des cadres, et ces derniers font un tiers à peu près de la totalité.
La marine est représentée par deux brigs et un bâtiment à vapeur. Avec
ces forces militaires aussi restreintes, il faudrait un gouvernement, beaucoup
d'histoire et de savoir faire à l'intérieur, pour éviter les révolutions; beaucoup
de modestie et de souplesse à l'extérieur, pour éloigner toute cause de guerre étrangère.
Mais ces qualités ne paraissent pas dominer dans les hautes sphères de la
république péruvienne. Dans les masses, il se trouve aujourd'hui dans
le port de Callao, une marine tout armée, construite aux Etats Unis. Cont
les papiers de bord n'ont pas été livrés en règle par les autorités maritimes du
Callao, si bien que, soupçonné d'avoir l'intention de faire de la piraterie, on a obligé

le capitaine a fourni une caution de 20000 piastres et on le surveille. Il circule au Callao bien des rumeurs sur son compte. Les uns disent que son intention est après avoir recollé un équipage de flibustiers, parmi les émigrés de la Californie de quitter le port, la nuit, clandestinement, et d'aller au secours des navires à vapeur de l'Espagne de San Francisco sur Panama, pour s'emparer de l'or qu'ils ont en fret, et rançonner les passagers. D'autres disent qu'il a été offert par le capitaine 200 piastres par mois (prix exorbitant) à des émigrés, même de la Cérés, pour débarquer et servir à son bord; quelques uns prétendent que tous ces bruits sont faux, qu'ils sont inventés par les flibustiers pour détourner les émigrés de la Californie, en leur signalant les dangers imaginaires; que les gouvernements ayant l'intention d'acheter ce brick, le plus joli le mieux construit le plus rapide qui soit dans le port, ne cherchant des chicanes au capitaine et aux propriétaires qu'afin d'obtenir de meilleures conditions de vente. Quelque soit la vérité toutes ces versions sont vraisemblables et ce qui m'étonne le plus, c'est qu'une société de Flibustiers Américains en commande ne soit déjà formée, pour écumer l'Océan pacifique sur les côtes de la Californie. Les Etats-Unis auraient même intérêt à laisser propager de semblables rumeurs, pour retenir chez eux les mineurs tentés de rentrer dans leur patrie aussitôt après fortune faite. A Belle-Vista l'école militaire possède une fonderie de canons dans les dépendances qui peut donner quelques notions pratiques aux élèves qui la fréquentent. On dit qu'ils reçoivent une solide instruction, et que les langues vivantes ont le pas sur les langues mortes, dans les cours qui se sont obligés de suivre.

Lundi 15 Octobre. Callao.

Pendant que frère Armand sème et resème ses champs, que le frère Adolphe se livre peut-être à un exercice tout contraire en Algérie, on brûlant et détruisant les plantations des Arabes insurgés, moi j'attends avec impatience au Seigneur, le jour où il plaira au capitaine de la Cérés de donner le signal du départ pour San Francisco; et je profite de mes loisirs pour mettre en ordre mes factures et les faire viser par M^r Thomas Lachambre consignataire du navire, et par le

ceux du Haut Haut, que de ne pas être rassurés par la douceur en délaissant
à San Francisco. J'ai accepté de l'échec une petite lèvre qui m'a été faite
comme une bonne amorce. J'étais sûr que les uns de l'échec avec 70 autres
passagers d'importance. J'ai mal compris par le capitaine, plusieurs fois encore dans le
marché des biens mais magasins à force, et couchés sur la terre. C'est une véritable
feste des blancs, plus ou moins légale. A petit capitaine, petit navire, à petit
navire, petit capitaine, à petit capitaine, petit port à petits passagers, mais
cela ne justifie pas le manque d'humanité et d'équité, encore moins du
nécessaire. L'agitation navire du Havre arrive aujourd'hui.

Mardi 16 Octobre. Callao

J'ai déjà dit que la Sirene marine Française, capitaine Lorrain, était ici avant
hier, que ce dernier s'était égaré en allant reconnaître un point de la côte, avait
perdu son embarcation, s'était sauvé à la nage avec les matelots qui l'accompagnaient.
Pendant quinze jours on a été sans nouvelles de lui; on le croyait mort et la
maître d'une fille du Havre qui se faisait appeler M^{me} Lorrain, qu'il avait
logés dans le meilleur hôtel de Lima, pendant son absence, a pleuré cette cruelle
perte pendant 48 heures. Mais enfin la raison prenant le dessus, cette fillette
de 30 ans a fini que quand on avait pris du Capitaine on n'en savait trop
pour accueillir chez elle avec une faveur marquée (et sans préjudice) tous les
Capitaines français qui relachaient dans le port, en l'absence du sien.
C'est ainsi que le Capitaine du Paul Hubert sortait par une porte, tandis
que le Capitaine de la Cécile sortait par une autre. Ces petits frottoirs de bonne
confraternité, tout à fait exempts d'égoïsme et de jalousie, nous ont valu
un petit banquet à bord, petite fête éolico, l'ochique qui ne manquait ni de
sel ni d'épices. Sous prétexte d'en voir que la Douzelle avait fait lors de
la disparition de son Capitaine en premier, Lorrain, elle s'ingère à dîner
sur la Cécile au frais de l'armement. Elle vient à pied de Lima au Callao,
comme tout bon pèlerin ou pèlerine doit voyager, accompagnée de la soi-
disant maîtresse de l'hôtel de France, que je crois être plutôt celle du maître.
J'accompagne sur le retour, et qui lui sert de chaperon. Après une visite

à destination pour Lima. Je quitte la barge après le déjeuner vers les 11 heures
et je vais battre la campagne pendant toute l'après-midi, ce qui constitue
la marche monotone, jusqu'à la plaine qui s'étend de la mer aux premières
montagnes du Peru au pied desquelles se trouve Lima, n'a que trois lieues
de longueur et offre au touriste toujours le même paysage.

Pour voir le Peru la vrai Peru, dans toute la splendeur de son climat, de
sa végétation, des usages de ses indigènes, il faudrait franchir cette chaîne de
montagnes et s'enfoncer dans les terres. Mais il n'y a ni chemins de fer ni
voies ferrées, pas des diligences ni voitures magnifiques. Le seul moyen de locomotion
étant le cheval, et je ne suis pas cavalier; et quand même il ne serait
pas prudent de se hasarder seul, avec un guide peut-être plus dangereux que
les fautes et les indiens, dans les sentiers déserts de cette région montagneuse
et isolée. Quant à former une caravane avec un certain nombre de passages
de la barge, il n'y faut pas songer. Ceux qui sont embarqués pour la
Californie vont glorieusement; et celui qui en part pour l'Espagne, le
plus pour une malheure et plus saine raison, s'il ne l'est pas, il préfère la dépense
en barboches. Le but de nos petites excursions quotidiennes est de découvrir quelque
chose de nouveau pour nous. Il est rarement atteint; alors on désespère de cause
on se frotte pour prendre un bain, laver notre linge, nous exercer à la
fatigue et gagner un peu d'appétit. Quelques Parisiens se sont crus pêcheurs
parce qu'ils avaient pris à la ligne quelques poissons dans la Seine; Muni
d'auques, de turlles et de lignes le tout en assez mauvais état; les ocils
partis en pêche sans le plein d'espoir; mais hélas! leur plus bel exploit
a été de rapporter 3 carottes et une demi-livre de poisson. Ils ont fini par la mer
la rivière aux pêcheurs; et les indiens à ce métier justifient le proverbe.
Nous les voyons journellement revenir chargés de poissons de mer ou d'eau douce
parmi les premiers, les mullets, loutres, barbes sont les plus communs.
Le soir à 6 heures nous sommes à bord pour dîner, sans avoir fait d'autre
différence que celle de notre temps. A neuf heures on se couche, et l'on dort
bien quand on s'est un peu fatigué. Le lendemain c'est à recommencer.

Lundi 18 Octobre 1849. (En face de l'Alcazar.)

163

Mes réflexions concluent tout d'abord à l'union des esprits et des cœurs. Bien
distants de toute faiblesse. Dans toutes les possessions de la vie il y a toujours le germe
d'une de. Rêveries. L'homme est une grande machine. Quand on en est qu'une simple partie
d'organe. Dans les choses, il y a toujours de la vie. Par exemple. La
crainte du mal, et le commencement de la sagesse. Dans bien des circonstances, et
qui sait si Joseph avait repassé. Gethsémani. Il n'aurait eu peur d'attirer quelque
chose que ce que des hommes. On pourrait en dire autant de la vertu de bien
des gens de la même manière; ainsi j'ai la conviction de ne pas être saint.
J'ai vu à bord pendant la première partie de la traversée, tant d'infirmités, que
cela m'a rendu prudent. Que les mœurs et usages des pays chrétiens sont différents
de ceux des pays froids et tempérés. En Espagne il n'est pas rare de rencontrer, dans
les cafés et cabarets, des fumeurs et des joueurs, vivant, dormant, plaisantant
comme de simples mortels humains, et personne ne s'en scandalise; au contraire
c'est bien plus fort, et l'on peut rencontrer, dans les maisons les plus mal
famées des froids et des soutanes, et personne n'y fait attention si ce n'est les étrangers
qui ne disent pas qu'ils font mal; mais qui n'aiment pas ça. Le motif qui
les guide est peut-être des plus honnêtes; celui de tomber quelques-uns qui se
voient une forte belle âme; mais encore faut-il être un fort brave, et l'on
peut sester. Dans tous les cas, avec un peu d'innocence. Voici des jeunes gens
et filles se livrer en costume léger, à des danses échevelées, entendre des paroles grossières,
des chansons satiriques, se tout accompagner de musique et de libations, et cependant
toute une soirée ne sera jamais en calvaire pour les tempéraments et les imaginations
des habitants des tropiques. Ces faits me rappellent la légende du saint d'Amant
canonisé. Le fondateur d'un ordre religieux très renommé en France, qui voulait prouver
qu'il était possible de dominer la chair en toutes circonstances, faisait passer tout
son lot une jeune fille à côté de lui pendant toute une nuit, et le lendemain rendait
Dieu d'être sorti vainqueur de cette épreuve scabreuse que je n'engagerai pas
les plus ascétiques à renouveler. Dans ce duel de la chair et de l'esprit, il
me demande si la jeune fille; victime d'une aussi féroce chasteté avait

about. Je me suis à la recherche du rôle qu'on lui avait fait jouer.

Pour en finir avec la morale de ce livre, je vous donne une fille de toute petite avec ses yeux bleus et ses cheveux bruns, parce que celui qui lui a écrit, a écrit son livre avec tout son cœur au préalable. Mais la petite amulette qu'elle porte a son nom. Après cette petite tartine psychologique, l'écrivain tombe de Rabelaisisme, s'élève au terrain moral glissant, plus prosaïque que celui des faits.

On voit que nous partons d'un le 14 de ce mois. Je n'en vois rien sur le capitaine de la tête. Voilà les noms des navires français qui se sont trouvés dans le port de Callao au même temps que la Cérés.

Le Paul Hébert, capitaine Gigueaux de Bordeaux dont j'ai fait la connaissance et dont j'ai parlé le 14 de ce même port. La Sirene de Lorient; l'Albatros de Nantes, le Francis Casimir et l'Alexandre Bertrand de Bordeaux. Le dernier ayant une forte avarie est obligé de s'arrêter au chargement de cuivre pour se faire réparer.

(Aujourd'hui promenade à travers les rues; j'y trouve un vieil Espagnol, la femme est celle d'un vieil de prison, il enferme deux coups, mais la mère n'étant pas venue défendre sa maison et sa famille, j'ignore sa grossesse. Son langage et son plumage. Contre tout nous de ce petit fait d'homme, jusqu'à ce que j'en aie pas donné pendant mon séjour ici, de voir un prononciamento en tremblant sur terrain royaume de mer, en cygne; toutes choses fréquentes au Pérou et qui paraissent si bien dans ma narration et la dramatisant un peu.

Vendredi 19 Octobre. Callao.

Le navire (Américain des Etats-Unis, le Magdalena) est aujourd'hui dans le port, et il a à son bord une cinquantaine de passagers, et doit repartir demain. J'ai eu occasion de causer avec son capitaine, et j'ai pu me convaincre que les renseignements sur la Californie, que j'ai fournis de tous côtés, sont exactement les mêmes que ceux qui lui avaient été fournis, quoique venant de sources différentes américaines; il me confirme aussi que de tous les Français les Français sont ceux qui sont les plus sympathiques à la cause. Bonvallet ayant eu des difficultés avec son cousin et

Et de lui offrir le Docteur Biot, se dévouant à cette œuvre, comme professeur de
 l'espagnol, avec appointements de 60^e par mois, la table et le logement.
 Si la proposition n'est pas suivie, l'acceptation n'est pas ambitieuse, on
 pourra en France trouver aussi bien, si non mieux. On lui promet de doubler
 les appointements quand il parlera Espagnol. Plusieurs personnes auraient pu
 se faire ici des fonctions avantageuses, le Docteur Biot a été sollicité pour
 diriger une magnanerie appartenant à un seigneur, avec 100 piastres par
 mois, la table et le logement, le tout garanti par le gouvernement.
 On offrait aussi dix mille francs par an pour être à la tête d'un conseil
 de science. Je n'aurais pu accepter si je n'avais eu de famille et d'associés.
 Et celui qui aurait pu faire marcher une raffinerie et une fabrique de sucre
 en aurait donné la moitié des bénéfices net de l'exploitation. Ces propositions
 combien de têtes et de bras font défaut à l'industrie péruvienne.

Samedi 20 Octobre. (En route de Callao.)

Le déchargement du navire étant terminé, la Douane vient faire la visite;
 formalité qui se remplit en vidant 3 bouteilles de vin de champagne; c'est
 plus amusant que de parcourir tous les coins et recoins de la calle, dans
 l'espoir de constater une contravention. A 4 heures du soir, le Francis Casimir,
 l'Aglaé, et la Magdalena quittent le port. Hier se me suis promené
 dans les ruines du vieux Callao détruit par un raz de marée les plus épouvantables.
 Dont l'histoire ait conservé le souvenir, survenue pendant une série de tremblements
 de terre qui, en 1746 ne dura pas moins de 8 jours consécutifs. Dans ce désastre
 Lima perdit quinze mille et Callao quatre mille personnes. La ruine de Callao
 avait été prédite par un Capitaine de vaisseau Français, qui relevait en 1713
 la carte des côtes du Pacifique. Il avait annoncé aux habitants que leur ville
 située sur une presqu'île plate, élevée de 2 mètres au dessus du niveau de la mer
 courrait les plus grandes risques lors des fréquents tremblements de terre. On
 s'est moqué de la prophétie et du prophète; mais 33 ans après, l'événement
 est venu lui donner malheureusement raison. Le 18 Octobre la mer s'éleva à
 une hauteur considérable, et vint sur la ville déjà fort ébranlée par les tremblements.

de l'une succédant à l'autre tout en se relevant. Tout son avenir, tout son avenir, plus
juste depuis. Callao aujourd'hui est rebâti sur un point de rivage plus élevé,
en face l'autre du port. Il n'est pas garanti contre les tremblements de terre,
l'est-il au moins contre un nouveau caprice de la mer? C'est le sort de l'avenir.
Le présent est aujourd'hui entièrement désert, inculte ou devrait un terrain
inculte, quelques ruines en briques, des fortifications en ruine, des ossements
humains, une aridité désolante, et la mer qui se bécote avec fracas tout autour
d'elle et semble menacer le téméraire qui oserait s'y fier; Bata qui reste de cette
ville qui comptait, au moment de la catastrophe, quinze mille habitants, gens
d'affaires et de plaisirs. Une statue en bois représentant un Ecce Homo avait été
rapportée dans la mer avec l'église qui la renfermait. Après avoir été longtemps
le jouet des flots, elle fut un jour repêchée sur le rivage par le marin. Le peuple
vient et s'en sert comme d'une espèce de récréation avec le ciel, ah! le clouage
en grande pompe suivi d'une foule de personnes de tout âge, de tout sexe et de
toute condition alla processionnellement chercher cette statue qui est conservée
précieusement dans l'église de Callao et tout les ans le 28 Octobre la
procession se renouvelle en grande cérémonie.

Ma curiosité m'ayant poussé à pénétrer dans quelques unes de ces ruines
sombres et ruinées de vieux Callao. Je trouve dans l'une d'elles un paquet
de linge. Du bout de ma canne, je cherche à en rendre compte de ce qu'il peut
contenir. J'étais en présence d'un enfant nouveau-né, dont la mère avait
eu le propos de le débarrasser. Il n'y avait pas assez de pitié dans
ces actes de la mort et c'est une mère qui s'est chargée de faire l'appoint
avec le cadavre de son enfant. Moralité de l'espèce humaine aussi bien
en Chine que dans d'autres pays plus ou moins civilisés.

Dimanche 21 Octobre. (En rade de Callao.)

J'écris aujourd'hui à Angres à M^{me} de Massey ma tante une lettre qui
ne partira d'ici que le 13 Novembre par voie anglaise.

Il y a à Callao un juif marseillais nommé Bernard, qui vit avec une
jeune et jolie corréligienne qu'on s'occupe à tort ou à raison, du nom de

Mme Bonin. Ce jour-ci il a belu, il ne rapporte pas grand chose de
difficile, pensant qu'il n'est en état. Il tient encore quelques de 10 francs
marchés, mais de la limonade qu'il a achetée de lui, il a fait son capital, qui
est sans le moindre le moins du monde, est en train de vendre son petit vaillant.
Il n'est pas grave, il n'a pas d'ordre, pas d'argent, mais il a de la
cannote. Quelle le client, prêts à vendre son gaz, mais il a de la chance,
en fait la fortune qui vient à lui.

Les passagers de la Ceres qui retent à Lima, viennent avec eux, mais
l'adieu. Ils arrivent avec eux, M^r Dupont de leur amis, l'agent des amis
pour le docteur Gaget de Californie, et qui retourne en prenant passage sur la Ceres.
Ce M^r croit de M^r Gische, tout une maison de consignation à San Francisco
avec une succursale à Stockton, elle travaille au Gulf et de San Joaquin et de
Sacramento de 100 à 200 milles habitants. Sans la raison sociale, Hugo Gische
et compagnie, dans la conversation ils nous racontent tout les détails qu'ils ont
à leur fait sur l'état du pays et de la richesse, et ils ajoutent qu'il y a une
vague de spéculations sur les terrains à bâtir. Ils racontent sur lequel est bâtie
la baraque qui lui sera de magasin à côté il y a 3 ans 200 mille francs. On
en offre aujourd'hui cent cinquante mille. La fortune du jeu de la spéculation
n'a pas de limite. Pour une chose on trouve, il n'y a pas de prix, c'est à qui paye
le plus cher.

Le dîner d'aujourd'hui a été confortable en raison de la circonstance: un grand nombre
de passagers sont venus et partent pour Lima dans l'intention de venir le plus tôt
d'une foule aussi bien commencée sans distinction de l'ence qu'ils ont dépensé en
barbottes, ne leur tenant pas plus utile et s'abandonnant à San Francisco. C'est la
seule raison qui m'empêche de les suivre sur la route de Lima et de la frontière espagnole.
Quand l'avenir sera arrivé et sera fait, il me sera temps d'être encore revenue. Je me
contente donc pour aujourd'hui d'accompagner la bande joyeuse jusqu'à Callao, et
je reviens à bord.

Sundi 22 Octobre. (En rade de Callao.)

Depuis quelque temps, j'avais le désir de me procurer une embarcation pour

jeune femme qui a été élevée en Espagne à San Francisco. Elle a été élevée
par la suite les parents de la mère, ou des frères, arrivant les
jours. Le prix d'un seul est de 100 francs. M^r Gallot, homme riche
d'abord de M^r Blane, qui ne l'est plus, a proposé de faire cette acquisition de
cette à 100 francs et de nous prélever d'une certaine quantité de planches pour
fabriquer notre baraquement à côté en arrivant à Californie. Cette proposition
me paraît prudente vu la cherté des loyers et des transports acceptables
de la mer à terre. Je lui ai donné 1300 francs de planches de
8 lignes d'épaisseur à 20 centimes le pied carré, et une pirogue ayant
pour la raison des planches à bord du Paul Hubert, je n'ai payé que moitié
plus en cas de la place. Le prix les augmentera de 20 centimes par pied; soit 2.
Quant à la pirogue elle est d'un seul morceau de bois dur, de 32 pieds de longueur
8 pieds de largeur, et 8 pieds 1/2 de hauteur. Elle peut aller à la voile ou à la rame
à volonté. Quand on possède une semblable pièce, on se sent de véritables et de venir
d'usage. Je jette à la mer la dérive d'une bonne civilité et d'adopter pour tout
village, une coiffure de plumes et d'écailles. Elle coûte d'achat 175 francs
le pied carré 1/2. Ce prix me paraît cher, mais si elle rend les services
que j'en attends, et que le capitaine lui envoie une promesse. Intéressé qu'il
soit, pour la question du fret, je crois ne pas avoir à en regretter. La
plupart des passagers sont à Lima; les uns pour leur plaisir, les autres pour
des affaires d'affaires, et Alexandre bien pour faire venir ses factures.

Mardi 23 Octobre. (En route de Callao.)

Ces deux jours j'ai fait mes achats de riz, de sucre, café, huile d'olives, thé.
Le riz est ici plus cher qu'en France. Il vaut 0.40 c. les 14 onces. A bord du
Paul Hubert. Je n'ai pas coûté. Le 1^{er} la douane de bordelais en caisse le thé
12 francs le kilo. Le journal la Presse de Paris du 14 au 31 juillet dernier
me tombe sous la main, je le lis avec une joie. Celui qui n'a pas voyagé, ne
sait de faire une idée de plaisir qu'on éprouve à lire, à quelques milliers de lieues
de son pays les journaux qui nous en apportent des nouvelles; surtout les temps
de révolutions où les hommes et les choses changent si souvent. Faut-il de machines

en fait la lettre chargée de lui.

171

Merccredi 24 Octobre 1849. En car de Callao.

Comme le capitaine dit que nous partons demain, j'écris à Théodore de Pissin et au père Clément, des lettres chargées de vœux de bonne année pour tous les parents et amis. Les lettres ne partent d'ici que le 13 g^{re}, avant la fin de la première quinzaine de janvier. J'écris aussi à mon notaire de Nancy lui explique le but de mon voyage. Si la vente de ma faculté réussit ce sera l'affaire de peu d'années pour liquider notre position vis-à-vis de nos clients. Si non nous vendrons tout ce qui sera nécessaire pour les défrayer et à bref délai, ne voulant pas payer d'aussi forts intérêts, un jour où nous cessons les affaires industrielles et commerciales. Quand tout sera terminé en grade et de ma propre autorité, je me nomme Capitaine de ma juridiction, que je baptise du nom de Sépate. Vieux et Baller, copropriétaires en tous les parents et affaires de bord et Pissin fournira l'équipage à lui tout seul. Puis nous nous embarquons pour un voyage d'essai, et mettons le cap sur le Paul Hubert pour faire notre visite d'adieu à son Capitaine. Le mer est calme et nous arriverons sans accident. Poli comme de coutume le capitaine nous offre la bière bière qui a bien son mérite dans ces latitudes. Surtout après avoir doublé le cap Horn, d'autant plus qu'elle est fraîche et bonne.

Alexandre est revenu de Lima tout habillé d'une rencontre impromptue qu'il a faite dans les rues qui indiquent combien les coutumes du moyen âge sont encore vivaces au Pérou. C'était un prêtre porteur de croix et de reliques. C'est une cérémonie qui se fait en grande pompe, et prend les proportions d'une procession, un jour de fête. Deux ou trois personnes précèdent ou suivent le prêtre, une ou deux en tête, escortés d'un fouet d'infanterie, de deux porteurs de torches allumées, des courtisans neiges en avant avec des trompes faisant des courbes et s'agenouillant à 100 pas de distance toutes les personnes qui se trouvaient dans la rue rebrousser chemin à toute voiture ou cavalier; d'autres neiges dansant devant le prêtre comme Louis devant l'arche: et en même temps toutes les cloches de la ville en branle: bousa général sur tout le passage du cortège. Qu'il y a bien de

elle n'est ni si simple ni si facile. La Simon - au criminel simple, mais respectueuse
qui se justifie en toute circonstance - d'abord est partie de la Simon - une fois
une manifestation toute naturelle. Comme je l'avais prévu, de France on a fait
un grand bruit de sa venue et surtout on l'a mise en spectacle sur les planches
mais en revanche il a fait des dettes. Il s'adresse à tous les passagers de chambre
pour venir à son secours, et à moi en particulier qui lui tiens à peu près ce langage.
Je plains au diable l'argent pour ne permettre des plaisirs, je n'aurais pas honte
d'un tas de le dépenser, que son abstinence de faire des banquets pour raison.
Le bacan pouvait faire comme moi, et lui de France tout comme les autres.

Tout le monde répondait à peu près ainsi à des indiscrètes demandes. L'étourdi
ne s'achève plus à gu'il vient de venir, provoque pour de bon une continence
le lieutenant Simon, (de la Loire) au sujet de l'infirmité d'Estelle : c'est de
l'histoire ancienne, la réchauffe du vin neuf qu'il importe. Il faut afficher
la lettre de provocation au grand-maitre de la Loire, mais sous prétexte qu'il n'a
pas le ton, et qu'il est allé de rester en place dans un hôtel de Rome,
il ne se trouve pas au rendez-vous. Mais le lendemain il a bien pu se dégoûter
comme il a fait ? en faisant sans rien dire, et sans payer, ce qui était
assez facile à faire la ville. Les bragues de cette espèce provoquent toujours,
et ne se battent jamais.

Il y a des gens que la mal chance poursuit avec tenacité. Charbonnel
passager, homme d'intelligence, de bonne éducation, d'initiative et d'opinion
était dans l'industrie à Paris; un incendie le ruine, et le conduit à bord de la
Loire pour chercher fortune en Californie. A Paris il s'ingénie et s'entend avec
les petits capitalistes, ou ceux de ses amis, il parvient à faire construire un
mécanisme de scierie qu'il veut transporter et établir en Californie. Il est
comme on transporte la caisse contenant son travail d'un mois, son travail et la
poudre dans une embarcation près du navire sous voile; on la hisse et
pendant l'opération la coque casse et voilà la caisse au fond de la mer et ce
pauvre Charbonnel victime du feu à Paris est victime de l'eau au Pirou.
Les plongeurs ont vainement cherché à retirer de l'eau ce colis. Il me semble

par le Capitaine... de ces accidents... (Autre aventure.) Le Jeudi 25 Octobre 1849. (En rade de Callao.)
 Le Lieutenant Simon (et sont toujours les mêmes acteurs qui sont en scène leur caractère emporté, leur intemperance et les excentricités qui en sont la suite les met toujours au 1^{er} plan). Le Lieutenant Simon, dit-il insultant un officier de la marine Péruvienne se fait arrêter; il veut se débattre, en s'élançant. On le sonne, mais un matelot lui jette un harpon comme à un marcassin et lui fait une blessure assez grave au côté. Il n'en est pas moins mis en prison, mais après explications il est relâché et le matelot y rentre à la place. Ce qui est plus clair dans cette affaire de justice péruvienne; c'est que Simon payera l'amende et que le matelot fera la prison et tout le monde excepté le sera mécontent!

Il est défendu au Pérou d'exporter la monnaie du pays, cette précaution paraît puérile dans le pays des métaux précieux. La piastre à colonnes espagnole, est la seule monnaie qui soit à un bon titre. Celles du Pérou, de la Colombie, de la Bolivie sont toutes à des titres inférieurs à leur valeur commerciale. Les onces d'or qui valent 17 piastres sont les seules pièces de bon aloi; mais c'est un mythe dans les transactions ordinaires; il faut payer un agio comme sur les piastres à colonnes, pour s'en procurer.

Ce soir nous allons faire une excursion nocturne au Callao pour voir la physionomie entre 9 et 11 heures du soir. En dehors des cafés tout est morne et silencieux; mais ceux-ci sont fréquentés par les filles du pays et les équipages des navires mouillés dans le port et il se passe dans ces établissements les mêmes scènes que dans les hôtels de Lima, seulement les acteurs et actrices, sont d'une catégorie inférieure.

Vendredi 26 Octobre 1849. (En rade de Callao.)
 On fait les préparatifs du départ. Grand mouvement sur la Ceres, mais le capitaine est encore à Lima, et superstitieux comme je le connais, je suis certain qu'il ne mettra pas à la voile aujourd'hui Vendredi! pour l'instant

de sa conscience, et sa justification vis à vis du consignataire qui l'expédie, il fera semblant de vouloir partir: mais au moment de lever l'ancre il manquera quelque chose d'essentiel, ou bien la brise ne sera pas favorable pour sortir du port: il sera trop tard pour se risquer à passer la nuit trop près de la côte et la partie sera ajournée au lendemain. Quoiqu'il en soit nous allons faire nos adieux au Paul Hubert et à la ville de Callao, comme si le départ était certain. Dans l'après-midi les passagers d'entrepont, qui étaient logés en ville, rentrent à bord et en quittant le rivage, ils chantent des choeurs patriotiques, bachiques et erotiques, et les indigènes curieux du motif où ils sont rassemblés les écoutent en suivant. Des yeux ce nouvel exode jusqu'à ce que les vais et les embarcations se perdent au milieu des navires mouillés dans la rade. Comme je n'avais prévu le capitaine ne rentre qu'à 9 heures du soir sous un prétexte quelconque. Bien entendu qu'à cette heure, il trouve qu'il est trop tard pour appareiller; la partie est donc remise à demain.

Je rends à M^r Escardo consignataire du navire les lettres que j'enverrai en France. Les officiers du S^t disant corsaire américain font mine de prendre des engagements avec un certain nombre de passagers de la Cérés; c'est du moins le bruit qui court. Le dit corsaire sortira du port clandestinement dans la nuit qui suivra le départ de la Cérés, abordant celle-ci en pleine mer, et les passagers qui voudraient monter à son bord seraient reçus et payés à raison de 100 fr. par tête par semaine. Se moque-t-on des passagers à qui ces propositions sont faites, ou ceux-ci se moquent-ils d'eux en les inventant? Je l'ignore encore; mais dans ce cas, j'ai foi à ces rumeurs. Je dois avouer qu'elles ne sont pas dénuées de vraisemblance; et plusieurs qui ont une vocation marquée pour la piraterie, se font une fête de l'avenir qui leur est offert, la fortune ou la corde.

Vendredi 29 Octobre. (En rade de Callao.)

Ce matin le capitaine demande impérieusement toutes les armes qui sont entre les mains des passagers; foute de quoi, il ne dormira pas à déjeuner. Cette mesure que j'eusse comprise en sortant du Havre, me paraît interpestive. Les passagers de chambre sont de mon avis, mais ne protestent pas; quant

173

à ceux d'entre eux, le déclarant au capitaine qu'ils ne rendront pas les armes avant que le consul de France n'ait vérifié la quantité et qualité des approvisionnements et l'installation des cuisines, jusqu'à ce jour insuffisante et dangereuse. Le Charbonnel a lui-même dit, qu'il couperait plutôt les coutures de l'axe vides, que de laisser partir le navire avant cette vérification. Le capitaine qui ne s'attendait pas à ces demandes et à cette résistance, est dans tous ces états, et voudrait bien retirer sa motion, mais ce serait inutilement, les passagers se rappellent les promesses faites avant d'arriver à Rio, et les déceptions qui ont suivi le départ de cette ville. Ils exigent aujourd'hui l'exécution intégrale des stipulations contenues dans les chartes parties. Ils sont dans leur droit, le capitaine est dans ses torts. Il part donc pour Lima faire des plaintes au consul; les passagers de leur côté adressent une pétition motivée au consul M^r Veronce Ferrault qui dans la soirée même se rend à bord de la Cérés pour prendre lui-même connaissance du litige. Après visite des lieux et enquête minutieuse, il est convenu que les armateurs et le capitaine ont manqué à tous leurs engagements vis à vis des passagers, comme une commission pour examiner leurs réclamations et leurs griefs, et donne aux parties rendez vous chez lui pour s'expliquer contradictoirement. Ce petit événement inattendu mais parfaitement justifié, va retarder le départ de la Cérés de 5 ou 6 jours et coûtera à Joseph Demaitre, notre armateur, quelques milliers de francs; tout le monde à bord, même l'équipage, n'est pas fâché qu'il reçoive cette leçon.

Dimanche 28 Octobre 1849. (En rade de Callao.)

C'est le Dimanche de partir hier, nous n'aurions pas assisté aujourd'hui à la cérémonie religieuse et civile et militaire qui se fait ici chaque année en pareil jour, en souvenir du tremblement de terre et de la destruction de Callao en 1746. Nous venons donc célébrer le 103^{em} anniversaire de cette épouvantable catastrophe. C'est une petite compensation au mécompte que nous fait éprouver l'incurie et l'avarice du capitaine, et la prolongation de notre séjour dans un pays, où nous n'avons rien à faire, quand nos intérêts nous réclament ailleurs.

Le matin revue de la garnison composée de 2 compagnies et de la musique quelques exercices et feux de peloton bien exécutés; les soldats pour le plus part indiens ou métis, sont généralement petits et trapus, mais je n'aime pas leurs cheveux plats coupés ras sur la nuque et longs sur les oreilles et sur le front, et le calicot blanc qui recouvre leurs schakos cylindriques pour les garantir des ardeurs du soleil & d'un effet disgracieux. J'ai vu 2 cuirassiers revêtus de leur cuirasse vernie en noir; est-elle en carton, en fût-elle ou en métal? je n'ai pu m'en assurer. Ses fournisseurs assurent qu'ils ne sont pas les seuls spécimens de cette arme mais on est si vantard au Pérou.

A 11 heures messe en musique, dans la sombre église du bois de Callao que quelques centaines de bougies éclairent faiblement. Partition, musiciens et chanteurs, tout est au dessus du médiocre. Des autorités civiles et militaires de la localité assistent à la cérémonie, et par des feux de peloton annoncent les points les plus marquants de l'office. A six heures commence la procession qui accompagne la statue du Christ Sauve Des cœurs en 1745, revêtu des plus beaux vêtements de sa garde robe, et parcourt toutes les rues de la ville.

Cette procession bugante par les clairons, la musique militaire et les voix discordantes des chœurs qui attirent, circule entre 2 bois de curieux et se compose. 1^o des enfants des 2 sexes marchant sur 2 files, 2^o des chanteurs, 3^o de 2 nègres portant des caisses en sapin sans ornement, (Contenu inconnu) (peut-être des ossements) 4^o 3 nègres plus dansants que marchants, portant des plateaux de fleurs, 5^o des nègres ayant chacune une cassollette sur laquelle elles brûlent des parfums, puis la statue du Christ, l'idole du jour que précède la croix, et que suit le clergé, les autorités, l'école militaire, enfin la foule des fidèles, sans ordre, causant, riant de bon cœur, formant plus une cohue qu'une procession; une manifestation plus idolâtre que religieuse.

Les filles de Lima et de Callao, et leurs amants qui forment une bonne partie du cortège seignent pieusement, se louent religieusement, et s'agacent dévotement; j'entends même à mes côtés, faire des prières, dicter les conditions, fixer les heures pour compléter cette ^{9^e} journée. Des femmes les plus bornées

177

ou réputées pour telles, du haut de leur balcon, sourient à ce tumulte, et jettent des avalanches de fleurs sur la tête du christ - o son passage sous leurs fenêtres, car les porteurs, sur un signe de chacune d'elles, traversent la rue pour recevoir directement cette pluie de fleurs, que l'orgueil plus que la pitié destine au christ. Je pense que ces bonnes âmes espèrent ainsi expier leurs péchés de la veille, et leurs connoissances du lundienais.

La procession, dans ces conditions, dure 3 heures; il est presque nuit quand elle rentre à l'église; si le clergé et les fidèles ne sont pas fatigués et satisfaits, c'est qu'ils sont indomptables et difficiles. Quant à moi je rentre à bord de la Cois, avec cette conviction bien arrêtée; c'est qu'il n'est pas la superstition, et les cérémonies religieuses une occasion de parader en public.

D'autres moins ou moins sincères, pourront affirmer le contraire, ils ne détruiront pas les faits que j'ai moi-même observés, sans malveillance et sans esprit de parti.

Callao. Lundi 29 Octobre.

Arrivé aujourd'hui la commission de surveillance, pour inspecter le navire et ses provisions. Après un examen minutieux elle n'a pu s'empêcher de formuler un blâme sévère sur cette espèce de traite des blancs protégée par les armateurs du Havre et sur Joseph Vemante en particulier qui est coauteur du fait; car la Menue, un de ses navires pour Californie étant en relâche ici, il y a un mois environ, les passagers mécontents avaient déjà porté plainte contre lui et contre le capitaine frivaricateur, devant le conseil français, qui l'avait admonesté vertement. Demain le rapport de la commission sera déposé et le jour suivant la sentence consulaire prononcée.

Pendant tous ces débats aux quels les passagers de chambre ne prennent pas une part active, mais qu'ils approuvent par esprit de justice d'humanité.

Jeon et moi allons faire une excursion sur les bords de la mer à 10 kil. d'ici, nous rencontrons une hacienda. Elles se ressemblent toutes, mais celle-ci me paraît plus vaste et mieux entretenue que les autres. Des nègres et les indiens, employés sans doute du Rancho, nous laissent pénétrer partout et visiter

Mardi 30 Octobre. (La robe de l'abbé) 179

C'est un court-hui qui se joue et diffère entre les passagers et le capitaine, à l'égard de l'argent. J'apprends à l'heure que le maître est venu à remplir les engagements pour l'année, et l'argent est si petit, le capitaine ne reconnaît pas le droit du maître et de se faire incompetent.

C'est aux passagers à se pourvoir devant les autorités judiciaires du Port de Californie, si bien que l'on n'a pas à la dernière instance. Il est probable qu'ils n'ont pas plus de six jours pour plaider en justice et faire des temps et de l'argent. Et ils vont se l'un ni l'autre. Il est obtenu une satisfaction d'amour propre pour le présent, une petite garantie pour l'avenir, ils n'ont le passé; à San Francisco ils auront bien d'autres soucis et besoins que ceux de plaider, alors même qu'ils eussent la ressource d'obtenir une somme d'argent, qui serait toujours fort restreinte, et pour rapport avec la somme qu'ils recevraient. Néanmoins toutes les ruses ont été faites à ce sujet; c'est une espèce de caractère surprenant sur la tête du capitaine, qui lui a réfléchi et au lieu de rendre le droit et la justice.

J'ai vu bien le droit de réclamation pour moi, pour Henry et Edward, dans les premières, qui n'avaient été faites, n'avaient été exécutées. C'est d'abord l'Espagne le breu le mot, puis le pain, puis le sucre remplacé par de la mauvaise cassonade, puis le vin de Bordeaux, par du gros vin d'épave, puis l'huile, puis un plat à chaque repas, puis le dessert, puis... puis... je n'en finirai pas, mais je n'en ai pas le temps. C'est tout ce que j'ai pu obtenir, et un capitaine de navire n'est pas des hommes d'honneur, qui ne devraient que des négriers de quai, d'indignes traitants. Ma réclamation avait été faite, mais elle n'avait été faite que par le capitaine de recommandation de M. Baffet, ministre de commerce, qui était si à San Francisco, je n'en aurai pas besoin des bons offices du capitaine; si il y avait eu des griefs contre moi, j'en aurai fait mille petites misères, lors du débarquement de mes marchandises. C'est tout ce que j'ai pu obtenir. Dans toute cette affaire, et on ne m'en saura sans doute pas de gré.

J'aurais pu le faire en me basant sur le droit.
Les passagers d'indrépout n'avaient aucune de ces considérations. Ils avaient
été exploités pendant toute la traversée, ils ont pu se venger légalement, ils
ont bien fait. Je fustis de cette journée par la Tamise jusqu'à
Weymouth pour aller avec quelques-uns à travers la campagne, sous l'ombre de la
rivière après avoir parcouru les bords tout deux dans les petits ports de roseaux,
de joncs, de saules, de saules, ceux-ci vieux, nouveaux, et rabaissés
sont les seules futaies que l'on rencontre au milieu de ces forêts impenetrables.
Un bain de propreté dans la rivière termine cette promenade faite en compagnie
de J. d'ancet, de Samollere, Beron et moi.

Jusqu'à ce jour à force de prudence, de tempérance et d'esprit de conciliation
j'avais réussi à rester tranquille à l'égard des querelles du bord; mais il faut
savoir que je devais subir la loi commune, que ma patience avait des bornes,
et que ce serait le mieux élevé, le plus spirituel, le plus convenable, je
devais même celui des passagers qui m'étaient le plus sympathiques, l'éboueur,
l'ancien secrétaire de Montalivet qui devait me le faire, hélas! la victime
de cette protestation. Il y avait quelque temps que j'en apprenais qu'il
cherchait à mettre la France entre Beron et moi, par des plaisanteries
sagaces qu'il se permettait sur tous les deux, surtout après le repas quand
il avait la tête un peu montée par de célestes libations. Il tournait
Beron en ridicule et lui reprochait de subir mon ascendant et de n'être
qu'un comparse dans notre association, ce qui était tout naturel, puisque
j'avais la direction de la Société par traité; mais ce qui était absurde et
injuste c'était de vouloir me faire passer pour un tyran, attribuer que
je me sois le pouvoir qui m'était confié qu'avec l'indulgence et la condescendance,
et que je ne prenais aucune détermination, sans avoir l'assentiment de mon
associé. Mais ces propos inconsidérés blessaient l'homme propre à Beron,
et pouvaient à la fin le mettre en défiance vis-à-vis de moi, et je voulais
le faire cesser à tout prix. Je prenant un jour particulier j'arrivai
amicalement l'éboueur que la conduite de mon associé n'a pas d'excuses.

qu'elle ne fût à lui être d'aucun profit, qu'elle fût me fût judiciaire à mes
associés. Et moi-même, et que je tenais essentiellement à ce qu'il cessât ses
plaisanteries à l'endroit de Veron. Il se tint coi pendant quelque temps,
mais l'envie, l'autre ciuence et l'intempérance reprenant le dessus, il commença
à lui répliquer vertement. Il riposta, et de paroles et de carmes, bien sûr, il
en arriva jusqu'à lever la main sur moi. Mais lui en fit; car il n'était pas de
force à lutter contre moi; et il dut se résoudre à recevoir une correction qu'il avait
bien méritée, avec promesse de mieux, s'il ne modérât pas son langage.

Il se consola en maugréant, puis se calmant, alla se coucher. L'autre lui porta
conseil. Je ne regretterai pas cette scène de pugilat; bien au delà de ma habitude,
si elle doit avoir pour résultat la paix, fut-elle simulée avec les passages de
chambre, à l'accord avec mon associé. Je n'attendais pas à une provocation
en duel, mais elle n'est pas venue. D'ailleurs j'ai tant vu déjà à bord de ces
provocations sans suite, que j'ai eu maintes occasions de faire ma profession de foi
à cet égard. Dans ma position, chargé d'intérêts d'autrui et n'ayant personne
pour suppléer, je n'ai pas le droit de disposer volontairement de mon existence,
avec les inconnus, je plaisante avec prudence, je n'attaque personne ni par
parole ni par voie de fait, mais constamment sur la défensive, je résiste à tout
agresseur, mot pour mot, oeil pour oeil, dent pour dent, et je me sens fort
du bec et des ongles, pour tenir tête au premier venu. Les roquets aboient
à tort et à travers, mais quand les gros chiens sont impratentes, ils le font
sérieusement d'un bon coup de patte. Ceci se passait bien à bord, et j'ai prévu
mon antagoniste que, s'il n'était pas content, je passerais la journée d'un bout à
l'autre de la terre, que je ne le rechercherais, ni visiterais, et que s'il voulait sa revanche,
il n'avait qu'à se trouver sur mon passage et à la demander, je serai tout
prêt à lui donner cette satisfaction. Il paraît que Degrise, s'en y tenait
pas tant que cela, puisqu'il ne l'ai pas venu de la journée. Quant à
mon cousin, ami et associé Alexandre Veron, pour lequel j'avais pris
fait et cause, il a été, dans cette affaire, d'un calme et d'une prudence
stoïque remarquables, heureusement je n'avais pas besoin de son conseil.

pour une sière d'embarras; c'est une leçon pour moi dans l'avenir. Si la
maxime egoïste; "Cuique suum" est la sienne, pourquoi ne s'occuperait-elle
pas elle de la raison sociale, elle n'est cependant ni dans mon caractère,
ni dans mes habitudes; mais je dois prévoir le cas où dans une circonstance
difficile ou périlleuse, je pourrais être obligé de planter là.

Mercresdi 31 Octobre 1849. (En rade de Callao.)

Le vice consul Mr de Carotte, vient à bord pour vérifier les provisions,
et que la sentence du consul a reçu la complète exécution.
Nous gagnons à cela, le pain qui avait été supprimé, le renvoi du cuisinier
dont on obtient le débarquement, un plus grand approvisionnement de
legumes, de farine et vin; la réparation des fourneaux de la
cuisine, qui dans l'état étaient une menace permanente d'incendie; voilà
tout; mais c'est le plus important. Le lieutenant du Paül Hubert,
second du capitaine de ce navire, prend passage à bord de la Cérés
pour San Francisco. Le but de ce voyage doit être d'étudier le pays, et de
enseigner les armateurs de Bordeaux sur la composition d'un chargement
profitable pour ce pays trop peu connu en France.

Les affaires litigieuses de la Cérés terminées, le vice consul nous fait ses
adieux, nous souhaite la meilleure grâce, un bon voyage et repart pour
Lima. Le capitaine du fort nous expédie, pour en faire l'ancre
aux chaînes, jusqu'aux mats, les voiles se déploient; mais une foule
d'ouvriers nous fait accoster un duc mouillé à quelques brasses de la
Cérés, qui lui fait pour quelques centaines de francs d'avaries que le
capitaine de l'armateur s'empresse de payer sans contestation tant il redoute
un nouveau procès qui retarderait encore son départ. Toutes ces petites
mesures dont il ne peut rendre personne responsable, l'affectant
l'ouvrage, la mauvaise humeur est elle qui s'est insabordable; au lieu
de se plaindre tout le monde en est même les officiers; je soupçonne
même si ce n'avait pas été étranger aux réclamations des passagers, si
l'un d'eux n'avait dirigé la marche à suivre. Je conteste même qu'ils manifestent

à chaque fois que le capitaine à son tour, ou même quelque autre en prime
dans cette supposition. Il est 6 heures $\frac{1}{2}$ nous sommes déjà en mer,
une jolie brise enfile les voiles, le temps est beau, la lune à l'ouest ou l'ouest
qui vient de disparaître sous l'horizon, éclaire notre départ. Après quelques
pénouilles et sans que les lumières du Galles disparaissent dans le brouillard.

Où un rivage du Giron, jadis patrie de l'or! Vous apparaissez
aujourd'hui bien pauvres aux voyageurs qui viennent vous demander asile.
Votre réputation de richesse ne sert plus qu'à satisfaire l'orgueil et
vanité prétention de vos habitants. Mais l'œil du touriste reconnaît sur
le rivage et dans les mains de vos coquettes plus de bijoux faux que de vrais;
sur leurs corps des toilettes de clinquant, les Dandys se promènent dans
des habits de paille. Ces costumes sont plus d'une monnaie de bas, plus
vritable ornement métallique. En même temps la Californie vous enlève
vos habitants, votre commerce, votre petite industrie et jusqu'au reflet d'or
qui brillait sur votre nom. Après cela que vous restera-t-il? un territoire
désert, un ciel brumeux ou brûlant, et la perspective d'une ruine prochaine.
Adieu donc, je vous quitte sans regret; et le sort, si l'après ne me sera
point assez défavorable pour me forcer à vous revoir un jour.

Fin de la 2^e Partie.

Deuxième Partie.

185

De Callao (Pérou) à San Francisco (Californie.)

Adresse à mon frère aîné, Marie Louis (Adolphe) de Massé. Capitaine au 1^{er} de ligne.

En mer. Lundi 1^{er} Novembre 1849.

Voici donc mon cher Adolphe, le 3^e acte de la pièce maritime que nous jouons depuis plus de six mois à bord de la *Claris* qui commence, c'est à toi que j'en adresse le compte rendu, le dernier tableau de cet acte te représentera la ville de San Francisco, et sa population, sous tous les aspects que je serai à même d'examiner, si j'en crois les on dit à son sujet excentrique.

Alexandre et quelques autres passagers payent un nouveau tribut à la mer j'en suis quitte pour un léger mal de tête, mon secret pour éviter toute complication, en pareil cas, est de me coucher le plus horizontalement possible sur le dos, au premier malaise, et quelques heures après, tout symptôme de mal de mer a disparu. La *Claris* presque entièrement chargée de lest depuis son départ de Callao a un roulis fort désagréable qui nous fait passer bien des nuits blanches dans les mauvais temps qui nous sont promis quand nous aurons dépassé les tropiques.

La chambre a laissé à Lima 3 de ses passagers; et en a repris trois nouveaux. Un Hongrois, parlant l'Allemand, tout bien que mal établi depuis six mois au Pérou; nous revenant de Paris après y avoir fait un séjour de 13 mois, il en est parti le 17 Août et est arrivé le 8 Octobre dernier à Lima. Il accompagne une femme, qui se dit mariée, et qui est sensée aller rejoindre son mari à San Francisco, avec des pistoles dans sa poche, 2 chiens sur ses genoux et le Hongrois dans son cœur. Elle est allemande d'origine parle espagnol, jeune et laide. Le 2^e passager est le lieutenant de Paul Hubert. Les recrues de l'entrepont sont des matelots Italiens dont un a déjà fait une campagne aux mines californiennes et y retourne. Il dit avoir bien été recueilli. Le 3^e on en a 14 jours; malade il était venu se rétablir au Pérou. Il y a en outre comme passagers nouveaux des Alsaciens dont

au élève de Colmar, C'est sous les changements survenus dans le personnel de la Compagnie par suite de la relève.
N'aucun devient plus sérieux : chacun commence à comprendre que le but du voyage n'était pas une partie de plaisir mais avait pour objectif quelque chose de plus positif qui fait réfléchir même les plus légers, les plus insoucients. Des séjours au Brésil et au Pérou, les cambœches qui ont occasion, on vide bien des poches, et qui suit, garni plus d'une culotte. puis la perspective d'être jettés dans quelques semaines, sur une terre inconnue, en plein hiver, sans abri sans autres ressources que ses bras, n'a rien de bien plaisant, et peut arrêter sur les lèvres des plus froids congénères le sourire le plus obstiné. Quant à moi, j'avais fait ces réflexions avant de m'embarquer, réglé ma conduite en conséquence, j'en ai donc rien à changer ni dans mes convictions, ni dans ma manière d'agir et j'ai toujours l'esprit, la presque certitude, que la réussite sera le fruit de l'énergie, du travail, de la persévérance et de l'économie, si la santé ne fait pas défaut.

Vendredi 2 Novembre. (en mer.)

Le vent est variable, nous sommes à l'ancre. Le matin il y a presque toujours un peu de calme, mais à partir de midi le bris devient plus fort. Dans ces parages les vents sont généraux et réguliers, excepté dans le voisinage de la ligne où l'on peut être surpris par des temps calmes plus ou moins prolongés, surtout si l'on se tient à proximité des côtes.

Le plan de route des capitaines est d'aller couper la ligne par 110 degrés de longitude occidentale et de suivre une ligne droite jusqu'à 135 degrés de longitude. Arrivés là, ils espèrent mettre le cap sur San Francisco avec vent arrière sur un planisphère, il te sera facile de tracer les 2 côtés du triangle que la Compagnie parcourra. Dont la somme sera de 1800 lieues marines, avant d'arriver à Callao nous aurons déjà fait sept mille lieues environ, le total sera donc de 2500 lieues, presque autant que le tour du monde. Pour quelqu'un qui n'avait pas la haine de la navigation, et qui s'y prend à 37 ans, c'est un beau début. Ça va bien entrer dans la marine, et moi dans les consulats, autrefois, tu es

aujourd'hui Capitaine d'Infanterie, et moi jacobillon d'occasion. Les vocations manquées.
 à toutes les réclamations qui ont été faites à Lima. Les passagers de chambre ont
 gagné du vin moins mauvais. Le pain frais tous les jours ce qui n'est pas à dédaigner
 au service culinaire plus propre et plus convenable; ils ont perdu le vin de Champagne
 du Dimanche et la compagnie des Docteurs Laing et Brier que le capitaine n'aime
 plus. Le vin de madère offert le Jeudi, en même temps la figure du capitaine
 Mermatier s'est allongée de toute la grandeur du sacrifice qu'il a été obligé de faire
 pour remplir les engagements de son armateur.

Dimanche 3 Novembre. (en mer sous les tropiques.)

Je viens de m'entendre avec M^r Gerald le professeur d'anglais qui se trouve
 à bord pour donner des leçons orales, et pour me donner un peu d'oreille à la prononciation
 de cette langue anglaise, si difficile pour nous autres français. Je lui donne 50 p^{tes}
 tout le temps que nous resterons en mer. Comme lui-même se dirige moi-même la
 méthode, en ayant pas la prétention de devenir un littérateur anglais, je tiens surtout
 à apprendre le langage du commerce et des affaires, et à le comprendre dans
 la lecture et la conversation. car je prévois que les interprètes à San Francisco
 se feront payer fort cher, et je voudrais en en servir le moins possible. Ainsi
 je fais des lettres commerciales, en guise de thèmes et je traduis force réclames,
 et annonces de journaux en fait de versiers. Sans être, beaucoup, pas bon
 à bas pris, c'est la œuvre d'un écolier de mon âge. Nous filons de 6 à 8 nœuds
 par une jolie brise, route en droite ligne depuis Callao.

Dimanche 4 Novembre. (par 86 long. occ. et 8 lat. Sud.)

Le temps est toujours couvert. Le soleil perce rarement le voile épais qui
 nous le cache, nous ne regrettons pas, car il se montrant et si la brise cessait, comme
 à midi, il se trouve presque perpendiculairement sur nos têtes, nous éprouverions
 des chaleurs excessives. De France et d'Angleterre sont jadis aujourd'hui de violentes
 coliques, suite de l'abus des spiritueux qu'ils ont absorbés au Pérou. Cette leçon
 pas plus que les précédentes, ne leur profitera; mais elle n'est pas perdue pour
 tout le monde, et moi tout le premier, j'en me souviens de moins en moins l'envie
 de les imiter. Des Pâcificiens envoient leurs notes pour préserver la jeunesse de

L'ironie ne faisait pas preuve d'un grand sens moral, mais c'était je
crois de la bonne politique.

Quatre grands oiseaux de la famille des podoptères, nommés pour vraiment nous
faire riote, est-ce à tête de confries qu'ils se plaisent tant dans la compagnie
des passagers de la Cérés et qu'ils accueillent si souvent. Le reste ils portent
bien leurs noms, ils ont l'air si égarés en volant, ils tourmentent constamment leur
tête à droite et à gauche, comme des oiseaux automatiques.

Le soir il tombe une rosée si abondante qu'elle mouille le pont autant qu'une
pluie, il faut bien se promener après le coucher du soleil, même malgré cette
grande humidité. La mer commence à devenir phosphorescente et la nuit lorsque
la Cérés glisse sur les flots étincelants, laissant derrière elle un long et lumineux
sillage, elle ressemble à un météore qui parcourait l'espace ne laissant de
son passage qu'une trace brillante indiquant, alors qu'il a disparu la
route qu'il a suivie.

Dimanche 5 Novembre.

Des fous encore des fous, toujours des fous, décidément nous sommes
sympathiques à ces oiseaux; puis voici venir les porcs volants de la grosseur
d'un hanneton, s'élancent avec leurs ailes bien de beau, décrivant une courbe
et allant retomber à 25 ou 30 mètres plus loin; nous entrons aussi dans la
région des pluies équatoriales, à 600 lieues au Sud de la ligne et à la même
distance des côtes d'Amérique. Chaque jour nous faisons régulièrement
quarante ou cinquante lieues dans la direction de N. Ouest Nord-
Ouest.

Je viens d'apprendre ce que c'est qu'une chique; je ne savais pas ce que
c'était et je pense que peu de français, en dehors des voyageurs marins ou
naturalistes, en ont la moindre idée. La chique (*pucea penetrans*) est une
espèce de puce ou puceau, de l'ordre des parasites, mais plus petite, qui
saute ou qui vole, très commune sous les tropiques, où elle existe un peu partout,
dans les sables, dans les herbages et même dans les maisons. Une fois la femelle
pleine elle cherche un abri confortable pour y pouvoir loger et nourrir gratuitement sa

nombreuse et familiale famille, elle ne trouve rien de plus convenable que les pieds de l'espèce humaine, aussi chaque fois qu'elle pense le faire elle s'enfonce dans ses chaussures, pénétrant dans le talon, ou sous les ongles des orteils et y cause sans bruit et surtout sans douleur. Sa fronte faite elle s'endort du sommeil du juste, avec la conscience du devoir accompli. Peu de jours après la victime de cette basse trahison sent une petite démangeaison dans l'endroit où grouille cette famille de parasites; puis il voit un point noir. La démangeaison se change en douleur, et le point noir en petite tumeur, à mesure qu'elle grandit, grossit et dure. C'est le moment de vous débarrasser de ces importuns locataires au moyen d'une incision, d'un nettoyage à force de la chambre, avec de l'infusion de tabac ou de l'ammoniaque liquide. Sans cette opération il en résulterait un ulcère qui peut, dans les pays chauds, devenir gangreneux, et peut être mortel. Je comparais par un dieu la face et gestes de cette vermine; et si j'avais rien ressenti au Pérou, je croyais être quitté de cette plaie des tropiques; mais cette nuit éprouvant un picotement dans un orteil, je me levai pour me rendre compte de ce que pouvait être et j'aperçus à la lumière, une vésicule dure et violente, je la ouvris avec un canif, et j'en extrai une certaine quantité de petite vermine; j'ai lavé la plaie avec de l'eau de savon, et tout a été terminé. C'était une nichée de chiques. Leurs analogues d'Europe se contentent d'exercer sur nos corps un droit de parcours et de vaine pâture; pour les chiques cela ne suffit pas, il leur faut une prise de possession et, c'est-à-dire qu'après une lutte où il y a des morts et des blessés qu'on peut s'en débarrasser.

Sundi 6 Novembre. (par 94° Long. occ. et 6° Lat. Sud.)

Le ciel est couvert et la brise est forte, si bien que nous avons fait dans les dernières 24 heures 191 milles de route. Voici l'emploi de ma journée; à 3 heures du matin je me levai pour écrire une page de ce journal, et à 4 heures je traduis de l'anglais, ou je lis, le tout en dépit du mauvais éclairage de la cabine. Cela me prend environ 3 heures. C'est le moment le plus propre pour une occupation sérieuse, ni chaud, ni froid, ni bruit, tout le monde dort, à l'exception des gens du quart. À 7 heures ma lecture d'anglais, qui dure jusqu'au déjeuner. Après le repas, lecture des collations de

journaux que nous avons pu nous procurer à Lima, qui embrassent la période de temps du 1^{er} Juin au 1^{er} Août. Celle de la presse est la plus complète. Le costume grande puissance en mer, à tous les meilleurs de lieux de la patrie et des siens, de passer son temps à lire, dans les feuilles périodiques, les événements qui s'y sont passés depuis qu'on les a quittés, on lit tout, premier Paris, faits divers, feuilletons, entre-jets, réclames et jusqu'aux annonces. Le feuilleton qui contient les mémoires d'outre-tombe de l'Empereur nous intéresse tout particulièrement, c'est la revue rétrospective d'événements qui se passaient dans mon extrême jeunesse. Dans l'après-midi, une petite sieste, suit fait chaud, quelques thèmes ou versions, puis 5 heures sonnent, c'est l'heure du vin. La journée se termine en causant, se promenant, et goûtant sur la dunette une agréable fraîcheur.

Mardi 7 Novembre.

Aujourd'hui nous avons fait 17 feuilles dont les 3^{es} en longitude. Comme les jours précédents. Le peu de soleil qui traverse les nuages est très chaud, néanmoins il ne faut pas croire à des chaleurs insupportables, car sous les tropiques et sous la ligne, en mer, j'ai eu moins à en souffrir que maintes fois en France aux époques caniculaires. Depuis mon départ du Havre mes cheveux ont singulièrement blanchi. Cela tient-il aux tracas et soucis que j'ai eus avant et pendant l'embarquement, que sera-ce donc après quelques temps de séjour en Californie ou bien d'autres m'attendent dans doute; et quand j'entrerai dans la famille avec une tête toute blanche, un teint lasse, une face ridée, un dos courbé, des mains calleuses, des membres rhumatisés, elle aura peine à me reconnaître mais une bourse bien garnie, fera passer sur tous ces désagréments. Je viens de terminer la lecture des journaux de France qui sont à bord, elle m'a fait peine et plaisir... peine, en ce sens, que je ne pouvois pas de terme à toutes nos luttes politiques, sinon dans un effondrement anarchique, ou dans une éctatique solution peu désirable. La 1^{re} surtout... plaisir, parce que dans les temps troubles où nous vivons isolés comme nous sommes, sur un navire au milieu de l'océan, nous aimons mieux recevoir, même de mauvaises nouvelles, que de rien pas recevoir du tout. Depuis que les nombreux socialistes de la Seine ont vu dans les journaux la défaite de leurs frères et amis de Paris et de Lyon,

191
Ils ont la figure longue; ils entourent bien encore leurs chers patriotes, mais
c'est sur un ton moins arrogant qu'autre fois, et ce n'est plus comme une
provocation, qu'ils semblent jeter à la face de leurs adversaires politiques.

Vendredi 8 Novembre

Même ciel, même mer, même brise et même soleil de mon temps. C'est
toujours cet océan pacifique si pacifique que, depuis l'île de Chiloe, il ne nous
laisse pas le droit de contester la bonne réputation, et nous n'avons rien à
redouter de sa part tant que nous n'aurons pas dépassé les tropiques. Les marins
nous promettent de gros temps dans les parages de Californie, mais ils aiment
tant à amplifier les risques de mer, ils nous ont tant parlé des tempêtes à la
latitude de Buenos Ayres, des ouragans du cap Horn, qui ont fait pâlir
que j'ai tout lieu de croire qu'il en sera pour l'avenir, comme j'en ai été pour
le passé. C'est pour le matelot une affaire d'amour propre, et tient dans tous
ses récits, à grossir les risques, courus et courir, pour relever le ride mûrier qu'il
fait aux yeux du voyageur novice qui s'écoute.

Vendredi 9 Novembre

par $3^{\circ} 52'$ lat. sud et $99^{\circ} 47'$ long. occ.
La brise faiblit au jour d'hui et la chaleur augmente en raison inverse. Quand
il est midi à Paris, il est au point où nous sommes, et heures $1/2$ du matin,
s'occupe Pidancet qui s'ennuie à monter quelques outils. Tout nous aura
besoin d'être arrivés au port.

Quand sortis de Callao, la chaloupe était remplie de moutons et de vaches; ces
animaux couvraient dans le fumier, et infectent le navire, le plus souvent
ils ont peu, quelquefois rien à manger. Si mal soignés ils maigrissent
dépérissent et crevent. Il n'est pas sur qu'on ne nous fasse pas manger les
civets, mais on en a déjà jetés 3 à la mer. Cet état de chose va cesser sous peu
de jours le cuisinier presse l'extermination, plus dans l'intérêt du capitaine que
dans l'intérêt de la santé des passagers qui en profiteront quand même.
La jeune allemande de Gans Theodora Schütz va de mal en pis. C'est peut-être
d'entendre râler cet enfant toute la journée; elle est atteinte d'une
qui ne laisse aucun espoir de guérison, et n'est même pas certain qu'elle puisse arriver

crank à San Francisco. Tout le monde a bien l'intention à elle. On dit qu'elle
est victime d'un traitement hydropathique que son père, partisan de cette méthode,
lui a fait subir, alors qu'elle était en voie de formation. Ses affections
intellectuelles sont parfois bien dangereuses, quand on en fait, si on s'y
soustrait. Un enterrement à bord serait certainement l'événement le plus triste,
le plus marquant, le plus nouveau pour la plupart d'entre nous, mais tous desirant
de tout des vœux pour ne pas en être témoins. La famille Shutz se dit républicaine
amis de Robert Blum, politicien qui a fait parler de lui l'année dernière.
Il était originaire de Cologne, puis journaliste, démocrate ardent, quoique catholique
député au parlement de Francfort en 1848. On ne peut pas s'imaginer la vie de famille
à Züri. Il y a justement aujourd'hui un air. Les Shutz craignant des persécutions
ont émigré; comme position sociale, ce sont des paysans un peu dégrossis et
leur tenue n'indique pas même des gens aisés.

Dimanche 10 Novembre, par 3° N lat. Sud. 101° 35' long. occ.
Encore ces petites scènes d'intérieur, et c'est Simon le ténor et Belle en
cuisse la concubine, ainsi nommée par ironie, chacun ayant pu s'assurer de la réalité
sans blesser les convenances, chaque fois qu'elle se travestit en matelot, et c'est
souvent, qui sont les acteurs de la comédie *Vacino Lubrico*, picaresque du jour.
L'aut court à bord que la sus-dite est enceinte, une telle perspective refroidit
toujours les unions passagères, de là des discussions, reproches mutuels et rébâtes
et bécotille, si bien que ce soit la pauvre abandonnée, jette en larmes, résignée à
coucher sur le pont, à la belle étoile. Si elle ne rencontre pas, au milieu de tant
de cœurs sensibles et masculins, quelqu'un pour lui offrir un abri; ce qui ne
pourrait manquer d'arriver. Les consolateurs quittaient déjà le moment propice;
mais la jalouse des ténorants l'emporta. Sur son amour propre, elle était cause
de l'expulsion et de la querelle. Elle la fut aussi de la rentrée en grâce, et de la
réintégration dans la cabine de son protecteur actuel, et les canotiers d'aller sur
train de l'arrière à l'avant comme d'habitude.

Enfin, en visitant le chapitre des petites misères de la vie humaine, il faut bien
jeter un regard curieux, cette nuit, sur le ciel si bleu, si pur, si constellé d'étoiles,

Quel nous étions privés depuis près d'un an de temps sombre nuageux et pluvieux. J'aperçois encore dans le brouillard à l'horizon méridional, le croc du Sud, mais je cherche en vain l'étoile polaire et la grande ourse des bords depuis près de 11 mois. Je ferai un certain plaisir à revoir notre ciel boreal qui est notre ciel, à nous autres Européens; nos étoiles me paraissent plus belles et ce plaisir d'habitude?

Dimanche 11 Novembre par 103° Long. occ. et 2° 29' Lat. Sud.

Nous avons une de nos plus belles journées de navigation, le brouillard est assez fort pour faire fuir la Lézard 7 à 8 nœuds, vent arrière, et pour rendre très supportable les rayons du soleil qu'aucun nuage ne vient intercepter.

Par un si beau temps la tristesse serait mal venue; aussi après dîner, les chansons et chansonnettes, gravelures, sententinelles ou corniques, interrompues depuis notre relâche au Pérou, sont entonnées avec l'entrain d'autrefois et se prolongent jusqu'à 9 heures du soir. Après quoi prendre le frais pendant une heure, travailler jusqu'à minuit, et dormir si c'est possible sont les compléments de cette magnifique journée.

Lundi 12 Novembre.

Je ne sais, mon cher Edouard, si nos amis et toi-même aurez autant de plaisir à recevoir et à lire ce fatras de papiers noirs de beaucoup de mots et de peu de faits intéressants, que j'en ai à l'écrire et à vous l'adresser. C'est un besoin pour moi de causer chaque jour, à cette distance, avec ceux qui me sont chers. Je ne redoute qu'une chose, c'est que vous n'ayez pas de la marchandise pour votre argent; car je sais que les ports de lettres aussi volumineuses sont excessivement coûteux. D'un autre côté, si je me sers de papier pelure l'encre traverse, et ce n'est qu'un griffonage au recto et au verso. Je n'avais qu'un moyen, c'était d'écrire très fin et très serré, malheureusement ma vue, et l'éclairage qui m'est octroyé ne me le permettrait pas il faut donc se résigner à tous ces inconvénients d'une correspondance aussi onéreuse que l'expédition; ton indulgence et ton amitié pourront seul les atténuer un peu.

Aujourd'hui nous ne faisons que 4 ou 5 nœuds avec une faible brise, sous

un air aussi pur mais bien plus brulant qu'hier. Le soir sur la dunette grande
gaité, chants, chœurs et danses de caractère exécutés par des jeunes gens. On voit
les danses françaises, vient une imitation de la danse des nègres, telle qu'elle se
pratiquait au Callao. Le soir à peu près de la danse des Arabes d'Algérie, telle que
tu me le décrivais dans une des longues et agréables soirées d'hiver au château
de Tassarant, pendant ton dernier semestre. C'est une pantomime reproduisant
avec grand bruit et gestes en mesure, une intrigue amoureuse, telle que les
enfants du désert la comprennent. Depuis son début, jusqu'à sa conclusion
c'est à dire, depuis la déclaration, jusqu'au parfait bonheur inclusivement
en passant par toutes les phases de la passion la plus tendre, jusqu'aux
délirs le plus échevelé. A 10 heures tout rentre dans le silence; je me couche
à minuit, je me relève pour faire mon thème anglais accoutumé dans la solitude
et une obscurité; et, à 2 heures du matin, je vais compléter ma nuit.

Mardi 13 Novembre. $\text{plu } 1^{\circ} 10' \text{ lat. Sud et } 106^{\circ} 47' \text{ long. Occid.}$

Mon journal est enfin à jour, et ce qui suit est écrit à la date indiquée, à
11 heures du soir, par une fort belle journée, ne laissant à désirer que sous le
rapport de la brise trop faible pour nous faire filer plus de 5 nœuds.

Parmi les légumes embarqués au Pérou, il y a une nouveauté pour moi;
c'est la patate du Pérou. C'est une très grosse pomme de terre sucrée, une bonne
nourriture, mais dont on se dégoûterait plutôt que de la faire d'Europe, qui ne
l'est pas. Je ne sais vraiment pas si j'ai tout raconté ce que j'ai vu au Pérou,
mon manuscrit est expédié, je n'ai vers moi que des notes succinctes, je
n'ai pas osé relire les 2 premières parties pour ne pas les biffer, raturer, etc.
Je ne sers de même pour celle-ci; contente-toi du mauvais, si tu tiens à recevoir quelque
chose, et de peur de me répéter un jour comme celui-ci où il n'y a pas le
moindre événement à bord, j'aime mieux arrêter court mon
bulletin quotidien.

Mercredi 14 Novembre 1849. M. D.
Le soir entre 8 et 10 heures, nous passons sous le ligne par 110° long.
occidentale, en tirant, de ce point, une ligne droite sur Callao, tu pourras te

193

n'en tire un compte exact de la route suivie par le Cerès depuis son départ de ce port. Le capitaine change un peu, à partir de ce jour, la direction du navire & nous voguons maintenant parallèlement à la côte. Le 1^{er} point que j'enregistrai dans ma lettre, indiquera la mesure de l'angle que nous venons de faire.

Nous filons 5 lieues par un beau temps qui se maintient depuis la hauteur de Valparaiso. Nous ne voyons ni poissons, ni même d'oiseaux. pas un navire à l'horizon depuis 15 jours; il est vrai que nous suivons une voie, bien peu fréquentée, puisqu'elle ne mène que dans le Golynésie, ou à San Francisco quelque 8 sept à huit cents lieues de largeur et que le nombre des navires, pour ces destinations, est jusqu'à présent encore très limité. Ce n'est pas comme sur l'Océan Atlantique à la même latitude; là tous les capitaines viennent couper la ligne dans une zone de 3 ou 4 degrés de longitude indiqués sur les livres de navigation, et c'est le chemin de l'Amérique du Sud, du cap Horn, et du cap de Bonne espérance; c'est à dire de presque tous les voyages au long cours avec des voiliers.

À défaut d'événements dignes d'être racontés, je te donne ces détails maritimes pour t'ennuyer un instant. Je pourrais inventer une episode quelconque comme font tous les voyageurs dans leur récit; mais je ne serais plus dans la réalité; pour m'en pas sortir, il faut que le lecteur partage la vie monotone du contour.

En temps calme nous sommes ici comme des reclus; on en cite un qui partagerait, avec l'araignée de sa fenêtre, le plaisir de la chasse aux mouches. On se plie plus facilement à toutes les exigences du milieu dans lequel on vit, qu'elle qu'elle soient, quand on a l'espoir d'en sortir bientôt; fut-ce même pour entrer dans l'inconnu.

Vendredi 15 Novembre, par 41° Lat. Nord, et 115° de Long. occ.
Le point fait ce jour à midi qui est exact selon le dire des officiers, n'est pas d'accord, en tenant compte du chemin fait; avec les observations des jours précédents; il paraît qu'il y avait eu des erreurs dans les précédents calculs. C'est peu important à la distance des côtes où nous sommes. Grand calme sur la mer et sur le Cerès; les passagers s'occupent; à quoi?...

Je te le donnerais en cent, en mille, tu ne le donnerais point; j'aime mieux te
tirer tout de suite d'embarras. Les environs de Yuma et de Callao sont
ponchés de cornes de bœufs de la plus belle venue, et les habitants du pays
ne sachant pas en tirer parti, trop indolents pour les ramasser, les emmagasinent
ou les vendent à des capitaines de navire Européen, les laissant se corrompre et se
détériorer au soleil. J'ai vu en France des changements complets de cette matière.
Chaque passager d'entrepont a fait une ample provision des plus belles cornes
qu'il a rencontrées sur son chemin; est-ce en souvenir de celles qu'il aurait pu
emporter au Yuma? je n'ose le croire; j'en ai un peu trop; mais depuis 48 heures,
le pont est changé en atelier et 50 individus sont occupés à transformer toutes
ces cornes, qui en poires à poudre, qui en cornets de chasse, qui en différents
petits ustensiles utiles et plusieurs centaines d'objets seront le produit de cette
industrie improvisée, et quelques uns seront mis en vente probablement pour
recueillir un peu de monnaie dont le besoin se fait généralement sentir. Malgré
le mauvais outillage de tous ces ouvriers et quantités, je remarque certains de leurs
articles qui sont assez bien réussis. C'est à faire croire que parmi tous ces individus
dont le passé m'est inconnu, il pourrait bien se rencontrer quelques diplômés
et licenciés des maisons centrales.

Vendredi 16 Novembre.

Nous avons changé d'hémisphère, mais nous avons conservé le même climat,
le même ciel, et la même température.

Le docteur Briot dont la tête travaille toujours, peut être sans
résultat l'attaque, et se livre à la recherche d'un nouveau moteur pour l'industrie.
Ce moteur serait le gaz obtenu par le mélange d'hydrogène avec l'acide sulfurique
emmagasiné dans un récipient et comprimé. Il est amené à cette idée
par l'examen d'une machine à fabriquer les caux gazeuses, qu'il a
achetées au Callao, pour l'utiliser en Californie, laquelle a une
force de compression de 15 atmosphères. Il me développait son
système qui me paraît pas absurde; mais je ne suis ni physicien
ni chimiste, ni mécanicien; seulement je lui fais remarquer que si la chose

est possible, je suis fort étonné qu'elle n'ait point encore vu d'applications dans le monde industriel.

Le Docteur n'a pas d'idée, ni de but bien arrêté, comme il doit être riche un jour d'après des voyages en Californie, mais une œuvre de spéculation, qu'un moyen de passer son temps, sans se donner beaucoup de peine, et sans être à charge à sa mère qui n'aime pas à financer, et avec laquelle il n'est pas en bonne intelligence. Un jour il veut tenir une maison de santé à proximité de San Francisco ou de toute autre ville de l'intérieur, Sacramento, Stockton, ou San Jose; le lendemain c'est un pharmacien et un débit de liquides qu'il veut monter; une autre fois, c'est dans l'industrie qu'il veut tenter sa fortune, puis dans l'exercice de la médecine ce qui me paraît rationnel; mais il n'est pas partisan des places. Il faut avouer, quo, tout que nous n'aurons pas fait notre descente et vue de lieux pris des informations sur place, nous ne pouvons nous arrêter définitivement à aucun parti; aussi je ne veux point accuser le docteur de versatilité d'esprit quand je l'entends si souvent varier dans ses projets d'avenir.

À la chambre toute la journée le thermomètre marque $\times 22^{\circ}$ Réaumur.

Samedi 17 Novembre.

Belle brise Sud-Est; Par J. moussé, beau temps, messagers de je ne sais quelle île, ou continent, 5 oiseaux blancs, à bec jaune, dits paille en queue viennent saluer la Cérés; des nuées de poissons volants pendant le jour, et le soir, des troupes de maraichins décrivent entre deux eaux des arabesques capricieuses, que la mer phosphorescente reproduit à la surface avec fidélité, nous donnant le spectacle d'un feu d'artifice sous-marin; voilà les distractions bien innocentes de la journée.

Dimanche 18 Novembre, par 6° Est. Nord et 115° Long. occ.

Jusqu'à midi même temps qu'hier, puis la brise faiblit et la pluie tombe. La pêche aux thons, qui pour la chasse aux poissons volants, occupe une partie des passagers. Les lignes, à l'avant et à l'arrière, armées de gros hameçons, reliés au cordeau par un mètre de gros laiton, et amorcés avec un bout de chondille, attendent, et provoquent peut être en vain quelque

indiscret, et une courtoise affaire. Sur autre côté de naselots le harpon
le moins, le harpon chaque fois que le harpon passe à proximité du
navire. Je n'ai jamais mangé de harpon frais; on dit sa chair sucrée
et on me dit plus facile qu'elle vient varier entre ordinaire très uniforme.
La pluie a cessé, la soirée est belle; nous avons déjà parcouru moitié de la distance
qui sépare Callao de San Francisco; ce qui ne veut pas dire que le reste se
fera dans le même laps de temps. Nous avons eu jusqu'ici vent arrière et calme
brise et voici venir les grands et les vents variables; mais si nous avons
une bonne étoile au ciel, et qu'aucun astre jaloux ne vienne l'éclipser nous
arriverons au port désiré, sans accident; dans la première quinzaine de
Décembre. J'ai des granulations dans un oeil, je n'en ai qu'un à ma
disposition pour le quart d'heure; en attendant qu'un petit régime rafraîchissant
et quelques gouttes de collyre (traitement suffisant d'ordinaire) me permettent
d'utiliser le malade, je suis obligé d'écouter ma narration.

Sundi 19 Novembre. par 7° Est Nord et 116° Long. Nord.
Hier après dîner le temps était à l'orage et la pluie a recommencé. J'avais
mal à la tête, et quoiqu'il n'y eût d'air respirable nulle part, et mainte-
nant encore dans ma cabine que partout ailleurs, et qu'il pleuvait sur la Dunette
j'ai jugé à propos de me coucher en attendant de table, m'appliquant des compresses
d'eau, supposée fraîche, sur les tempes et sur les yeux. Je me livrais depuis
une demi-heure à cet exercice hydropathique, sans grand succès, quand
soudain un grand bruit de pas se dirigeant sur l'avant du navire,
et les cris répétés, un requin! un requin!... Je me lève aussitôt et j'arrive
au moment où un squalo noir de 2 mètres de longueur était retiré de la
mer suspendu à un énorme harpon et jeté sur le pont tout vivant.
L'accommer, le dépecer pour en retirer la machine et l'échine jeter tout le reste
à la mer fut l'affaire d'une demi-heure, et une petite distraction pour tout
le monde. Mais un harpon de même taille, n'est été plus goûté.
La chaleur continue aujourd'hui, il pleut dans l'après-midi; le vent après
avoir fait le tour de l'horizon revient au Sud-Est, faible et filer le navire.

Mardi 20 Novembre 1849.

199

Nous sommes à la hauteur de Panama. Jamais le nom de cette ville n'est sous ma plume, qu'elle est destinée à un grand avenir dans un temps plus ou moins rapproché, est égal à sa situation unique dans le monde.

Elle est située dans l'isthme de ce nom, espèce d'étranglement de deux vastes continents, et le plus court chemin pour relier l'Europe aux pays de l'extrême Orient, il sera peut-être heureux dans cinquante ans d'ici. Les détails qui vont suivre, ils m'ont été donnés par M. Herrich, Hongrois et passager de la Compagnie qui vient de faire le voyage d'Angleterre à Lima par cette voie beaucoup plus courte, mais aussi bien plus coûteuse.

Le voyageur partait de Havre pour Southampton le 16 Août dernier à 8 heures du soir et arrivait dans cette ville le 17 à 9 heures du matin; tout 28 francs frais compris. Le même jour à midi il se rend à bord du paquebot en partance pour Chagres, qui chauffe en ce moment, et part à 3 heures. On touche à l'ordure, contre l'usage ordinaire, 6 jours après les dépêches sont déposées à Madère, 12 jours ensuite à la Barbade (Antilles), de là il faut 2 jours pour atteindre St. Thomas (colonie Dannoise); un jour pour aller à Porto Rico, 48 heures après on touche Haïti, puis à Naguamel autre port de l'île de St. Dominique, 6 heures plus tard; Kingston (Jamaïque), où le steamer séjourne 5 jours et à la journée de St. Dominique. Cette relâche permet aux touristes curieux et bien lestés de piastres, d'aller visiter la Havane et Santiago de Cuba. Deux jours après avoir repris le mer on arrive à Santo Martha, port de la nouvelle Grenade (Antilles) 2 jours encore on est à Carthagène; le lendemain on débarque à Chagres où les passagers pour Panama, et le paquebot prend la direction de San Juan de Nicaragua (Centre-Amérique), puis revient à Chagres le 23 ou le 24 du mois qui suit celui du départ d'Angleterre, pour retourner à son port d'attache le 27 ou le 28, selon que le mois qui précède a 30 ou 31 jours, repassant toutes les écales de l'allée dans le voyage de retour. Le voyageur Européen abandonne sur la plage, et dans la ville inhospitalière et misérable de Chagres, qui compte à peine trois mille habitants, et par

l'homme blanc pour les coutumes & mœurs du 19^e siècle, si la race n'en
était soustraite; Hé bien! on entend parler d'aucun vol à main armée contre
ces gens sauvages prompts à se faire tuer ou à tuer avec eux; qui pour un mot
ou une paille, une querelle de jeu, ou d'injure se précipitent l'un sur l'autre.

C'est un mystère pour moi, à moins que la compagnie des transis
nait à la tête une partie de ces bandes, chargés de surveiller les autres.
Le passage des riches caravanes conduites par des indigènes sous le nom de *caravanas*
de *Panama* & *Tolima*. Avant de s'en aller dans ces files la première précaution
prendre est de se munir contre le pluie qui, dans cette saison tombe continuellement
et par torrents; un manteau de caoutchouc, un pantalon et un sac de nuit
sont les objets indispensables. On marche toute la nuit, on marche
sans s'arrêter; et on arrive le jour à Panama.

La distance de *Chaguis* à *Crucis* est de 7 lieues, celle de *Crucis* à *Panama*
7 lieues, et la durée du voyage 3 jours. Il ne faut pas négliger de se faire
suivre par des bagages pour pouvoir se recharger en arrivant, ils pourraient s'égarer
en route. Quelques bandes piénières, font quelquefois à pied, route d'argent
l'étape de *Crucis* à *Panama*; c'est une rude journée, ils sont tous à tous temps
par la pluie et le soleil, après 12 heures de marche. Comme ces sentiers
montueux, accidentés quoique impraticables, ils arrivent exténués de fatigue,
et souvent avec un commencement de fièvre de *Panama* dont on ne se débarrasse
pas facilement. On trouve à *Panama* ville qui compte, dit-on, environ
vingt mille âmes à peu près le confort de la capitale mais à des prix élevés.

Le steamer pour la Californie part le 30 de chaque mois, touchant à *Ocajaco*,
et met de 22 à 23 jours pour la traversée. Si l'on se dirige sur le Sud, on
s'embarque le 27 ou le 28, on arrive en 2 jours à *Buonaventura*, en 3 à *Guayaquil*,
à *Panama* le 9 ou 10 du mois suivant, le paquebot en repart le 13, et rentre à *Panama*
le 23 ou le 24 du mois. Le prix du passage est de une once (85^{cs}) par jour de traversée
de *Panama* à *Panama*; et de 120 piastres de cette ville à *Valparaiso* en 1^{re} classe.
La 2^e classe ne coûte que moitié; mais on est si mal qu'à moins d'impossibilité
pécuniaire, on ne voyage pas en 2^e et pour être ainsi, de *Southampton* à *San-Francisco*.

pendant l'été; l'embarque et débarque tout ce qu'il y a de monde. Les
dépenses sont très élevées, par les taxes sur les marchandises
et sur les cités de l'océan Pacifique, l'impôt sur le commerce
intérieur et sur les ports, et la somme est élevée en l'an 1849.
Mais le tarif exact qui nous sera fourni par M. Richards
pour l'émigration des émigrants à venir.

Le Southampton à Chagres 55 livres sterling (1375^s) les 1^{ers} 50^s les 2^{es} 45^s,
les 3^{es} 35^s. La nourriture est la même pour toutes les classes. Le logement seul
diffère; mais les cabines sont confortablement installées pour toutes les classes. Les Anglais
sont en voyage de Chagres à Cruces pour 50 piastres (300^s) pour faire 7 lieues dans un
mauvais canot. C'est exorbitant, mormal, mais c'est ainsi, à prendre ou à laisser.
De Cruces à Panama on paye 10 piastres (85^s) par mule de selle, et 20 (160^s) par
mule de charge. Avant l'émigration californienne le canot coûtait de 11.00 piastres
(2000^s) les 2^{es} 300 (1500^s) en compensation de ces hauts prix, on est fort mal sur les
vapeurs américaines. C'est donc une somme de 3245^s que coûte le transport d'une
personne d'Angleterre à San Francisco. Si on y ajoute les frais accessoires
et les dépenses pour les fréquents relâches, c'est un déboursé de plus de 5000^s qui n'en
pas à la portée de tout le monde.

Panama du 17^e siècle ayant été détruit par des flibustiers, les habitants reconstruisirent
la ville actuelle sur un point moins accessible. C'était alors l'entrepôt de l'or en
venant des colonies espagnoles sur l'océan Pacifique, et se faisait aussi la pêche
des perles; le commerce y était florissant. En 1821 Bolivar, chef de la Colombie,
y réunit un congrès de tous les états qui avaient secoué le joug de la domination
espagnole pour en faire une confédération, à l'instar des Etats Unis; projet qui ne
réussit qu'en partie. Depuis cette époque Panama a beaucoup décliné; il ne
reste aujourd'hui. Sans mon opinion je le crois; appelé à de grandes destinées dans
un avenir prochain; c'est pourquoi j'ai fait sur ce pays et cette ville une
assez longue digression, au grand détriment de l'amusement du lecteur,
et plus encore de mes yeux malades, qui n'en peuvent plus.
Demandant merci.

Mercrèdi 21 Novembre 1849.

203

Le soir marche par degrés. Selon que les grains qui se succèdent sont plus ou moins violents, la chaleur est étouffante. Dans la chambre où l'on est obligé de rester à cause des fréquentes averses. Bon nombre de passagers en profitent pour laver leur linge aux fontaines ciliées, et comme tous les lavoirs publics sont des boutiques à carcans, qui ils soient occupés par des lavandières ou des lavandières; celui qui a eu les honneurs de la journée est le récit d'une scène burlesque égrillarde et bachique dont les acteurs étaient le lieutenant Jernon, et sa maîtresse la belle en cuisse et le théâtre le guillard d'avant. Cela se passait hier soir; madame, ou mademoiselle recevait ce jour là. La réunion était si nombreuse que pouvait le permettre la chambre du lieutenant — aussi choisie que le comportait la qualité des maîtres de la maison. Les adorations passées, présentes et à venir, triés sur le volet, étaient représentées. Les honneurs étaient faits avec cette dévotion cette qu'on s'en pique dans les manières et le langage. Quels attrails! Ce ne sont que des petites comètes d'égouttoirs libidineux qu'on peut plutôt imaginer que d'écrire. Le vin de Champagne coulait; les liqueurs ne manquaient pas. D'où venait ce luxe de liquides dont les passagers de chambre étaient privés depuis la sortie de Callao? Mystère! La gaîté des invités était devenue très bruyante, la curiosité, peut-être la jalousie des passagers exclus, avait été excitée, un rassemblement se forma à la porte du festin, et les plaisanteries d'abord puis les quolibets, les propos injurieux d'aller leur train à l'adresse des joyeux linguistes. Cette manifestation mit en jeu d'ou dans leur vin, de fruit dans leur intimité, l'aigreur dans leurs propres et la soirée se termina par une dispute et une brouille générale. Le lieutenant, soit par jalousie, soit par prudence cache sous le nom de sa maîtresse. L'anneau piqué de celle-ci est piqué au vif, et l'ivresse s'en mêlant, elle cassa, et la chronique indiscrète pendant la nuit, son amant, employant les pieds, les poings et les griffes et le bec surtout pour lui reprocher la lochette avec laquelle il la caressait insidieusement par tous, et en toutes circonstances. Ainsi finit cette petite orgie. Tout n'est pas rose en amour. Ces charmantes fleurs sont entourées de tant d'épines que celui qui craint les figures doit être prudent ou s'abstenir; et qui sait si son égoïsme

Donc ces choses ne passent pas par la main. Le monde est l'impersonnel, les choses au monde, les grands mobiles de la sagesse humaine, c'est la philosophie de la sagesse.

Vendredi 22 Novembre 1849.

Quel bonjour nous ? Nos officiers seraient bien en peine de me le dire, car depuis 8 jours nous sommes à l'aventure : le temps est couvert, et ils n'ont pu faire le point. En outre on file pendant un quart d'heure des nœuds : le 1/2 heure suivante quelques nœuds de moins, puis le calme et l'on reste en place, ensuite des variations dans la direction des vents qui font varier la route d'un quart ou deux. Si on était près des côtes on ne serait pas en sûreté, mais en pleine mer, à 400 lieues de toute terre. Le Capitaine n'a d'autre souci que celui de veiller aux grains. Aujourd'hui le vent fréquente et violent, on entend au loin le tonnerre, l'air chargé d'électricité entretient un malaise général, moi-même suis guetté pour un mal de tête, Veron pour un mal de cœur.

M^r Ed. Gues, agent consulaire français à San Francisco pour lequel j'ai une lettre de l'excellent ministre M^r Buffet, n'étant pas arrivé encore à destination à la fin de 7^h du soir. A cette époque il réunissait à Panama les éléments d'une société commerciale pour l'état de directeur. Il me semble qu'un homme dans cette position ne peut faire un bon consul, puisque ses intérêts personnels peuvent être en opposition avec ceux de ses compatriotes qu'il a mission de sauvegarder. Qu'il prestige peuvent avoir en pays étranger des représentants de la France dans cette condition, toujours affaires et surtout besogneuses. J'ai oublié de dire en parlant de Panama qu'on avait essayé de remonter autrefois la rivière de Chagres au moyen de bateaux à vapeur. Ce service n'a pas continué à cause des bas fonds qui se rencontrent fréquemment sur tout son parcours. Aujourd'hui le vent souffle fort, la mer est mauvaise, et j'ai peine à tracer ces lignes, je jette ma plume pour ne la reprendre que par un temps plus calme.

Vendredi 23 Novembre. par M^r Sak Nord et 124^e Seng. occ. M^r d'Ind. de Paris.

Enfin une ombre de soleil, entre deux nuages fermes à midi de faire approximativement le point que j'indique, et qui est à quelques minutes près exact. Nous avons eu la pluie toute la matinée, elle ne cesse un instant que pour retomber de plus belle. La soirée ne paraît devoir être meilleure, il faut donc s'y résigner, même être satisfait.

Puisque mon mal de tête s'en dissipe, et que Péron a pris congé de son mal de mer.
 Si les jours sont mauvais, les nuits sont encore pires. Nos cabines sont des thurberies, on se
 couche un comme un ver, sur son matelas; l'on n'en transpire pas moins toute la nuit,
 et le matin vous vous trouvez sur une éponge abreuvée de sueurs. Comme depuis quelque
 temps il ne fait pas de soleil, l'on est impossible de faire sécher ses couchages pendant
 la journée. Il est donc facile de se faire une idée de l'air vicié dans lequel nous vivons,
 c'est à regretter le cap Horn. Combien de temps encore durera cette affreuse supplice que
 le Lante aurait introduit dans son enfer, s'il avait été à même de le connaître. Pour
 nous préserver de la peste, du typhus, du choléra, nous n'avons qu'une palliative;
 c'est la chlorure de chaux que l'on répand abondamment partout, une odeur
 désagréable à ajouter aux autres. Il faut en prendre son parti. Le vent est calme
 et nous faisons peu de route, il nous faut encore 15 ou 18 jours pour arriver à
 destination. Je commence à trouver que 3 mois de navigation effective sont plus que
 suffisants pour les débuts d'un marin de ma temps, et me font désirer de passer de
 terre ferme. Du reste, je y ai rencontré plus de déboires, d'ennuis et de souffrances que
 sur mer. Nous avons tous d'incertitude sur le sort qui nous attend, que c'est un
 tourment perpétuel; mieux vaut encore la réalité qu'elle qu'elle soit, je n'ose
 faire aucun projet; la Californie est un pays excentrique, presque inconnu
 changeant à vue, suivant que le flot d'émigration vient du Nord, du Midi,
 de l'Est ou l'Ouest. Celui serait le cratère aujourd'hui peut-être ruiné.
 Demain, le meilleur est d'être prêt à tout entreprendre, à ne se décourager de rien
 d'avoir la volonté, la santé, la persévérance; avec ces idées bien arrêtées, il faudrait
 avoir une bien mauvaise chance pour ne pas trouver l'occasion de saisir la fortune
 au passage. Dans tous les cas, je ne retournerai en France qu'après réussite.

Dimanche 24 Novembre.

Le vent de la pluie, pas un rayon de soleil, du roulis, du tangage, une
 mer assez forte pour embarquer de temps en temps; voilà le milieu dans lequel
 nous passons cette journée. Je suis à peine écrire, lire ou prendre ma leçon
 d'anglais, tant la chaleur est étouffante; que faire pour tuer le temps?
 Je vais m'installer sur la Cunette avec Fidances, entre deux seaux d'eau que le ciel

mes vœux avec pureté, nous avons noté l'heure de prendre un bain d'eau douce, qui est un bien dans les voyages au long cours. C'est encore aussi utile que salubre et qui occupe la plus grande partie de l'après-midi.

Dimanche 25 Novembre. par 14° Lat. Nord, et 125° Long. occid.

Une grande brise soufflant, entre un ciel couvert et une mer écumeuse, nous permet de faire un plus près une moyenne de 6 à 7 nœuds dans la direction N. O. Un rayon de soleil à midi, laisse aux officiers juste le temps nécessaire pour faire le point puis se cache. C'était sans doute pour les rassurer et leur indiquer qu'ils avaient passé à une vingtaine de lieues de rochers sans noms, mais figurant sur les cartes marines, et qu'ils n'avaient plus à redouter ces écueils.

Depuis 3 jours que le point n'avait pu être fait, on ne connaissait la route que par l'estime, mode imparfait qui peut donner des résultats approximatifs seulement et des erreurs s'élevant jusqu'à 2 ou 3 degrés. Nous aurions donc pu sans nous en rendre compte échouer sur ces rochers ces jours derniers, si le vent, le hasard ou la mauvaise chance nous avait conduits dans ces parages. Mais l'heure de la brise, et de la cargaison humaine n'étant pas alors venue, il parait que chacun de nous a encore une petite mission à remplir sur la terre. Cette perspective constante que d'un jour à l'autre, sans m'y attendre, je puis passer de vie à trépas fait que mes pensées se rattachent bien plus au passé qu'à l'avenir, à quoi bon les châteaux en Espagne, si demain je dois être enfoncé? Tandis qu'en évoquant les souvenirs de ma jeunesse ce ne sont pas des rêves, mais bien la réalité, il y en a des tristes, il y en a aussi des charmants, de tendres et surtout de bien gais, on revit ainsi deux fois dans le même milieu, avec les mêmes personnes aimées, estimées ou simplement admirées; on passe en revue tout ce monde dans lequel on a tant vécu ou l'on avait des gens d'esprit, des gens de cœur, des amis sincères, des docteurs, des protégés, des jeunes filles, des jolies femmes vertueuses, d'autres qui auraient pu l'être on reconstitue les épiques saillantes de ces rencontres fortuites, ou menagées de ces causeries intimes dont la politique et la philosophie étaient bannies, de ces parties fines dans le bois au bord d'une fontaine, de ces fêtes de village pastoralement si courues et si animées dans ce temps-là; le cœur est plein de ces agréables visions, s'y complaisant.

on oublie de la sorte les ennuis, et la monotonie d'une aussi longue navigation. Après un nombre incalculable d'années, revenu de mes pérégrinations, mes cheveux blancs vous feront sans doute fuir. Ô charmantes jeunes filles de l'avenir, mais si Plutus, cet ami de la vieillesse, m'a été favorable, je me résignerai bon gré mal gré, à vivre de souvenirs de mes amours passés et lui ferai le sacrifice, peut-être un peu mesquin, de mes amours futures.

En attendant je prie le lecteur de s'en prendre au mauvais temps de cette tirade impetueuse.

Sundi 26 Novembre.

Par esprit de contradiction le soleil se montre aujourd'hui presque toute la journée excepté à midi, par suite d'impossibilité de faire le point. La brise est forte en file de 7 à 9 nœuds. Alexandre Veron, voulant mettre ses couchages au soleil, se laisse tomber de sa dunette sur le pont (2 mètres 1/2). Il ne se blesse pas, mais il éprouve quelque gêne en respirant. Il se couche et se fait transporter toute la nuit. Cet homme n'a pas de chance en navigation et jamais ne deviendra marin. Depuis le Callao, il a attrapé un coup d'air qui l'a rendu sourd pendant plusieurs jours; puis des douleurs rhumatismales; tandis qu'il souffre d'hémorroïdes qui ne fluxent pas, tantôt d'une constipation rebelle, ou bien du mal de mer. Il faut espérer qu'à terre il sera plus heureux.

Il y a à bord quelques dissenteries qui n'ont pas de gravité; les maladies vénériennes sont aussi moins nombreuses qu'on aurait pu le supposer, d'après la conduite assez échevelée de la plupart des passagers pendant leur séjour au Pérou; et il est un Dieu pour les ivrognes, pourquoï n'y en aurait-il pas pour cette multitude de pêcheurs? ceux-ci sont plus excusables que ceux-là.

Mardi 27 Novembre. par 18° 28. lat. Nord et 129° Long. occi.

Nous filons un train rapide, la journée est belle, mais la forte brise occasionne un tel roulis qu'il n'est impossible de tenir la plume.

Je te dirai donc, mon cher Adelstein, que mes yeux me chicanent toujours un peu; qu'Alexandre va mieux; et que si nous marchons ficelle huit jours comme aujourd'hui, ce qui n'est jamais probable nous serons arrivés au port. Ainsi soit-il.

Mercredi 28 Novembre 1849. par 21° Est. N. et 130° 40 Seng. occ. M. d. J.
Continuation du beau temps, et de la belle brise; la chaleur est moins grande
et fait même froid à l'ombre; la nuit est si agréable qu'on passe la soirée
au clair de la lune. La grande cure et l'état pathologique ont disparu pour notre
pauvre. Mais ceux vont mieux, le système vital influence le système nerveux.
Rien de remarquable dans la motricité se rétablit. Tous les passages fins sont
les premiers jours de chaleur reviens bruyants et malades ont de plus
ou moins soufferts. Enfin nous en sommes débarrassés probablement jusqu'à
l'été et l'été prochain.

Chécou, le jeune et phytique allumée continue à aller de mal en pis.
Mais à son tour accident d'une nature singulière, anormale, sans précédent.
C'est son état. En faisant des efforts pour respirer et croquer, elle a com-
mencé à tousser, comme à la toue par les docteurs, lui a paru
très difficile. Ils ne peuvent expliquer ce fait, qu'en supposant qu'elle jeune
elle avait en dormant avalé un bout de ruban qui se serait arrêté sous les
voies respiratoires, et aurait causé tous les effets d'une phthisie laryngée.
Je laisse à la science le soin de combattre ou de confirmer la solution de ce
problème médical. Après cette explication, Chécou paraît un mieux
alléger, mais il est à craindre qu'elle n'ait pas rejeté tout ce qui
l'opprimait, ou que l'inflammation, causée par la présence d'un corps étranger,
se puisse plus être combattue d'une manière efficace. Pour compléter ma
chronique médicale, il faut ajouter qu'on a découvert à bord quelques galeux,
par les saignées de main sont généralement et indéfiniment suspendus.
Ce n'est pas moi qui en ai plaidé.

Vendredi 29 Novembre. par 23° 45 Est. Nord. 134° Seng. occi.
Après avoir nous avons dépassé le tropique; tout est bon, le ciel, la brise
et la mer; il n'y a de mauvais que la dysenterie qui règne à l'entrepont.
Un jeune homme, autre, l'aspirant plus l'ancien l'ancien de la batterie de
Paris, jeune, bon garçon, robuste, ayant de l'éducation, et qui se trouve
à bord pour je ne sais quel péché de jeunesse; un autre canotier

sur le Lait et vivant en la butarde, empochant petit si l'on
 juge par en physique maintenant courant après la fortune grande et l'ont
 à Paris sur la main. Chapitre Cix je, est le plus d'insouciance atteint.
 Il me paraît temps d'arriver, car une plus longue traversée, Car les
 conditions hygiéniques où nous sommes ne permettraient pas que d'offrir quelques
 dangers. Il est curieux aujourd'hui d'observer toutes les figures de nos passagers
 indigents, autrefois si provocantes, baragousses insouciantes ou marquées;
 elles ont pris une teinte sérieuse presque sombre; plus de chants de guillemet,
 de grandes plaisanteries de farces; le silence, le recueillement, la réflexion
 ont un accès. Quelle est occasion devant eux d'arriver de l'opulence
 à pauvreté et de fortune, aux qui pour la plupart n'avaient peut-être
 jamais eu 15 jours d'une vie si facile: le commencement mais dans 15
 jours tout cela finira. J'été sur le rivage au milieu de l'hiver qu'on
 voit des fluviaux sans abri, sans vires, peut-être sans argent et sans emploi
 pour s'en procurer. Dans un pays où l'Égoïsme est la loi suprême et la vie
 d'un homme est vain; ils regretteront sans doute leurs folies de Rio et de Bahia.
 Pour moi ce sera le commencement d'une vie active, accidentée; c'est un peu
 dur pour certains; mais je serai bien fier, si même avec beaucoup de travail,
 d'ennuis et de dangers, le succès couronnerait mon entreprise. J'ai si souvent entendu
 les prolétaires se plaindre d'être mis sans fortune, d'être obligés de travailler
 de leurs mains pour vivre; et dire aux bourgeois, négociants et autres privilégiés
 qu'ils mourraient de faim s'ils étaient obligés de gagner leur pain à la sueur
 de leur front comme eux. Que, par un beau résultat, je voudrais leur prouver
 à tous qu'un homme de cœur et bien trempé, sait aussi bien travailler lui
 même quand c'est utile ou nécessaire, qu'il sait faire travailler les autres; dans
 cette condition, on doit avoir plus d'aplomb pour le commencement si l'occasion
 s'en présente; et la défiance, la jalousie, et souvent le haine habituelles du patronage
 peut devenir confiance, estime, emulation, s'il y a de l'intelligence et de la bonne
 volonté. Ces réflexions ne me serviront peut-être jamais, et qui sait si après avoir
 vingt ans plus de 15 ans de nombreux ouvriers, j'en aurai désormais un seul sous mes ordres.

Vendredi 30 Novembre 1849. par 25° Lat. N. & 134° Long. occ.
Nous sommes venus nous faire 117 miles dans le vent Nord $\frac{1}{4}$ et dans
le Sud-Est; nous filons avec plus de 10 nœuds, et le bœuf ne faillit
pas. Le maître de matras est stationnaire, s'en mange avec très peu et
ses yeux sont rétablis. Je m'occupe de mes crises commerciales et d'établir
le prix de revient de chacun des articles de la pacotille, car je pense qu'une
fois débarqué, j'aurais bien d'autres choses à faire. Nous sommes à 230 lieues de
San Francisco. Si nous marchions pendant 5 jours comme aujourd'hui
nous toucherions enfin au but. Ce mûle voyage, mais il ne faut pas compter
sur une pareille chance: nous approchons des parages où dans cette saison, les
grands vents, les vents contraires sont fréquents.

Samedi 1^{er} Décembre, par $28^{\circ} 36'$ Lat. N. & 134° Long. occ.
Le bœuf faillit. Depuis hier soir, si bien que nous en avons fait que 30 lieues,
le temps est beau, et le filin commence à tomber à muer.
Un passage sans argent, mettent en loterie tous les objets qui ne leur
sont pas strictement nécessaires; mais il y a peu d'amateurs pour prendre des
marchés, personne ne se soucie de s'encombrer d'inutilités. Pour le moment, on
est fatigué du régime alimentaire que nous sommes forcés de subir depuis si
longtemps déjà. Chacun se plaint de son estomac qui ne fonctionne plus,
quoique en se mettant à table on éprouve d'ordinaire un grand appétit; mais à
peine a-t-on avalé quelques tranches, qu'on est rassasié et l'on ressent du
dégout pour toute nourriture. Ainsi mon déjeuner se compose le plus souvent
d'un peu de salade de pommes de terre. Le tubercule acheté au Pérou est
d'une excellente qualité, et peut rivaliser avec les meilleurs que j'ai mangés
dans les Vosges, les Alpes, les Pyrénées, et surtout les farinées; les plus
grosses pommes de terre du Pérou sont préférables aux nuyennes; c'est le contraire
en France. Celles que nous avons achetées au Brésil étaient excellentes, mais l'état
peut être la faute du fournisseur, ou du capitaine qui voulait faire des économies
à nos dépens. Elles sont aussi bonnes sur la conscience qu'elles le sont sur
l'estomac, je le plains à sa dernière heure, car il n'en a pas droit. Ses
superstitions.

Dimanche 2 Décembre 1849.

21

Grand vent, grande pluie, grande route, voilà le bulletin de la journée : on ne peut travailler à quoi que ce soit : ni la chambre ni se promener sur la dunette ; je passe donc la plus grande partie du jour au lit, le cœur sur les lèvres, aussitôt que je veux me lever ; pas de soleil, pas de repas, pas d'appétit, grosse mer, et cet état de choses se prolonge toute la nuit. Hier dimanche, pas d'avantage, rien cher (Vielstein), pour aujourd'hui je trouve que c'est assez comme cela.

Lundi 3 Décembre.

Le vent s'abaisse, la mer se calme et le soleil se montre par intervalles. Cependant de gros nuages empêchent de faire le point à midi. Depuis deux jours les vents opposés circulent sur nous, plusieurs nous accompagnent et quelques uns sont tués à coups de fusil. Le vent n'est pas bon cependant nous avons viré de bord et le cap à l'Est nous voguons vers le côté. Contrain parait bien que s'était le dernier Dimanche jousse à bord ; et une légère révérence de gaieté, manifestée par quelques chants, à terminé la soirée ; mais et en a plus certain, la verve d'autrefois. Les esprits, les plus légers tourment au sérieux. Le point approximatif de ce jour indique $31^{\circ} 55'$ Lat. N. et $133^{\circ} 50'$ Long. Occ. Il est grand temps d'arriver, l'émbarcation requise à bord ; les matelots se collectent avec les officiers ; toujours le sable des coqs et de la poudre. Quand on en vient là, le commandement est difficile, pour ne pas dire impossible ; or comme la sûreté du navire dépend dans les gros temps de la promptitude d'exécution des ordres et des manœuvres, j'ai la conviction que nous naviguons aujourd'hui à l'aventure et sans sécurité, puisque j'ai entendu un matelot répondre à un officier qui lui donnait un ordre, ce mot impropre ~~Me~~ ^{xxxx}, en lui tournant le dos.

Il s'agirait de serrer quelques voiles à l'approche d'un grain.

Sans toutes ces scènes déplorable que la mer met à l'épreuve à l'occasion à bord de la Ceres l'armateur Joseph. L'armateur doit prendre la grande part de responsabilité ; il s'agit à qui s'en tenir M^r de Lamaline l'avait mis en

il avait l'assurance qu'elle ne serait pas embarquée. Mais l'entree de la
naufrage. Il ne s'est rien passé de remarquable. Une somme de 50 g.
est promise garantie sur les caillottes de la mer. La pte. cette somme
est l'assurance au nombre des passagers & de l'équipage de la Corée. La somme
pour le port; il ne touchera pas d'argent. Il est payé les frais des punchs, des
petits soupers, des cigarettes qui se font journellement, & de valant le combustible;
sans compter les avaries au navire qui pourraient en être la conséquence.
Chacun des passagers le capitaine aurait pu rembourser à tout cela; mais il n'a
rien fait. Il croit, qu'en cas d'insuffisance de l'équipage, la
partie des passagers ne s'en fait, de cause pour lui. Il y a des
armes, des munitions, des armes, des allumettes chimiques dans leurs
malles & qui ne devraient pas être. Il les laisse fumer dans leur lit, fait des punchs
à l'entrepoint. Il y a des coups de fusils à tout & à travers sur le pont; toutes ces choses
dangereuses avec autant de passagers sur un aussi petit navire. Aussi j'ai toujours
pu me faire un compte de l'histoire que les moindres dangers que nous avions à
courir étaient les risques de mer; & les plus grands, les plus sérieux étaient
l'ignorance, l'incapacité, l'insouciance ou l'insuffisance des officiers.

Notre bonne étoile, plus que toute autre cause, nous en a préservé jusqu'à
présent, & nous fait en être ainsi pendant les quelques jours que nous
avons à passer sur la Corée.

Mardi 4 Décembre, par 32° 55' Lat. N. & 134° Long. Occ.

Cette nuit a été une véritable nuit de cap Horn, bourrasque continue,
mer furieuse, vent debout; l'eau se brisant à chaque instant contre les flancs du
navire qu'elle ébranle avec un bruit sourd, semblable à un coup de canon.
Dans le brouillard, paquets de mer embrouillant sur le pont; roulis & tangage
si accablant, si fatiguant qu'il est inutile de songer à dormir.
Aussi je me lève à minuit, et vais me promener sur le pont. Pendant
la mer est mauvaise, autant le ciel est beau. La lune & les étoiles brillantes.
Les vents du Nord fréquents dans ces parages, en cette saison, sont connus
du monde sous le nom de cordonazo de San Francisco: (Cordon de St. Francisco).

Le vent, si favorable, calme, le jour est encore fort agréable. Les vigoureux croquent le pain qu'ils ont reçu toute la nuit et se font difficile de tenir la plume pour écrire mes petits papiers verbal quotidiens. On vient de prendre à L'Ancon un corcomier. C'est un oiseau, gros comme un petit dinde, se perche sur le pont, et je puis l'examiner à mon aise, ce polypède à 4 ailes si grandes qu'il lui est difficile de s'envoler, quand il est sur un terrain plat son plumage est blanc, la tête noire et un bec de vautour. Il est jaune et mat d'abord dans la marche; mais les chiens qui le suivent, s'arrêtent autour de lui et osent le toucher.

Nous ne sommes qu'à 160 lieues de San Francisco, distance qu'on peut facilement franchir en 3 jours avec de bons vents, soit de l'ouest, soit du nord ou du sud. Tandis qu'avec les autres on en tira l'on 10 jours encore. Je m'arrête forte d'événements à raconter, et vais reprendre la suite de l'inventaire de ma garnison.

Mercrèdi 5 Décembre par 33° Est. Nord. et $136^{\circ} 10'$ Long. occ. Nous regarons au plus près, et nous faisons fausse route en nous loignant des côtes; le vent ne paraît pas vouloir changer. C'est demain St Nicolas, la fête du capitaine de France à cette occasion, fait quelques couplets pour la lui souhaiter. Si ce n'est pas affaire de sympathie, c'est une débauche. C'est une manière de forcer le capitaine à se fonder d'un extra dont il a perdu l'habitude depuis Callao. Mourra-t-il à cette annonce? c'est douteux; ce sera dans tous les cas bien à contre cœur. Le temps est sec et beau.

En mer. Jeudi 6 Décembre, par $34^{\circ} 30'$ lat. N. et $117^{\circ} 13'$ Long. occ. à 7^h 18 du matin. Le point à l'ouest qui vient d'être fait, à cette heure inaccoutumée, en observant le soleil et la lune qui sont visibles tous deux à cette heure d'un ciel sans nuages, nous donne exactement la position géographique de la terre aujourd'hui. Au même moment, il était à Paris quatre heures quarante-cinq minutes du soir, puisque 11° de longitude produisent une variation d'une heure, en avance si on voyage à l'est, en retard si on voyage à l'ouest. On remarque que l'on adapte, les Français, se servent du minuit de Paris; les Anglais et Américains de celui de Greenwich.

Heureux le passage de chambre et tout se fait sous la conduite d'une fille saine. Les
messieurs du vicomte, chantés par le même, avaient attendu le dîner, et
à la table qui nous la déshonore du lieu des fins avions touché du cœur
l'air de son genre. Et fut d'après le force de la chambre 3 bouteilles de vin de
campagne et le café. Nous avions bien eu peu compte pour aujourd'hui sur
un petit festin, mais le nuit d'après petite conseil, nous nous sommes aperçus
que nous avions compte dans notre fête; et il n'y eut d'extraordinaire au dîner
que le menu le plus ordinaire que voici: je le donne pour l'édification des passagers
présents et futurs qui seraient tentés de se mettre en frais pour souhaiter
la fête à leur capitaine, quand il a la réputation d'un cancre, comme Nicolas Marmacher.
Potage, double de bœuf bouilli, haricots secs, côtelettes de porc piquées, macaronis au
fromage, puis le safran remplace (détestable); on suppléait des noix!!

Chacun prend son parti en face de cette petite justification, et se dédommage
par un redoublement de gaité, de folie et tout ce qu'il y a de plus antique en
fait de chants. Depuis la romance sentimentale, comme le Sylène de Torrente, la
Gomphonette du Royal Tambour, la vaine chère du vol d'Andore (et etc.) à tout ce
qu'il y a de plus technique, tels que: Inuit, non correction, les Farfadets, Mme
Guéguère; puis des plus antiques: la Gaudriole, la Calotte de comble, les Moines,
etc etc, pour terminer par des ordinaires. Les maîtres, le corporal de la brigade de
Mme Dubouillères au marquis de Sada, de la fleur d'orange aux Gauthrudes,
et y avait pour tous les fous. Le plus souvent Bérénice et moi, nous nous
précipions de ces petites saturnales et n'y assistions qu'en robe grillée, c'est-à-
dire dans nos cabines.

Cette même époque, alors que j'habitais Passavant, cette journée se passait
aussi en bonhumeur; c'était la fête du parent et ami Nicolas Théodore de
Finance, l'ancien garde du corps de Charles X. Il était moins esquivé,
mais bien plus curieux, on y rencontrait tous les parents, et tous les amis du
ménage, la table était abondamment servie, le boudin traditionnel était flambé
de gibier, de poissons, de volailles, de mets succulents arrosés de bons vins suivis d'une
partie de piquet ou de matador. On se quittait en bonne humeur, que ne suis-je avec vous aujourd'hui

Je ne pourrai jamais plus l'occasion de donner un chantilly, de la verve poétique
de l'esprit de France; je braverai donc la cherté d'hier dont le principal motif
constitue à avoir été ingrat. C'est ainsi d'ailleurs que l'on a vu dans les
dances, les fêtes.

John nous invite à — Qui sait si trouver dans le chantilly la cherté.

Refrain. Venez, venez bienheureux.

Et les hauts d'écume!

Et les hauts d'écume!

Venez vos brux yeux;

Aujourd'hui c'est fête

Et bon Dieu c'est gala

Cherchez à l'us-tête

Le gai rabelais

Pour le St Nicolas

Cratola Cratola (etc)

1^{er} couplet

Hans

Ne regardez pas plus à la dépense;

Pour bien fêter des saints le plus piteux.

Le peu éternel veut qu'on festoie; qu'on dante

Qu'on mette enfus les petits pots dans les grands.

Sur l'écume notre course incertaine

Depend de Dieu qui dirige nos pas;

Rappelons lui que notre capitaine

Et pour patron le grand St Nicolas.

C'est aujourd'hui le grand anniversaire

St Nicolas, le patron de garçons

Des chérubins tout tous célibataires

Anges, venez pincer un réjouis.

Et les rivaux nos vœux, notre musique

On bochamal que pour les bienheureux

St Nicolas de la mer pacifique

Pour le bon vent, verre moult nos vœux.

On s'en va, puisqu'on fait la noce

Pour honorer un grand saint qui n'est plus

Mais qui vit, flangons nous une bosse

En répétant le refrain des élus.

Et la suite de notre capitaine

Messieurs buvons; mais buvons l'apaisant

Et Nicolas la chose est bien certaine

Qu'il est fêter, nous donnera bien vance.

Mon cher ami, j'ai écrit hier la lettre, elle se peut être un peu plus tard,
mais l'ai pu l'envoyer à l'heure. Les gens très vifs font bien l'effet de l'air.
Je t'embrasse de tout mon cœur. C'est dommage que tu ne sois pas à table
et de l'œuvre de vie, comme le marseillais dans les réunions d'été patriotiques.

Vendredi 7 Décembre.

Cela va bien si tout le monde est comme à bord. Le ciel nous menace. Les vents charment
les gens. St. Nicolas ne voit pas être satisfait de la manière dont on a célébré sa fête et
les vents qui nous aident sont aussi mauvais que la route que nous faisons.
Cela nous fait perdre un peu de chemin. Je suis déjà fatigué et les
système de l'air remplacent le bon costume des tropiques. Je prends de mauvaises
habitudes, sans en faire d'habitude. Je porte de la flanelle et j'en trouve l'air
pour paraître mes yeux. Le soleil m'agace à peine, et je prends une tabatière,
c'est-à-dire deux défauts qui m'annoncent que j'ai dépassé l'âge mur. C'est jusqu'à présent
le meilleur et le plus positif de mon voyage. C'est va bien. Je ne mange plus que
la pipe et la chique pour faire un Américain parfait. Si le touriste se forme le
cœur et l'esprit, et acquiert une certaine dose de philosophie pratique, il perd
beaucoup comme homme du monde; il y a peut-être compensation. Mes amis et
comme d'habitude pouront en juger à mon retour.

Samedi 8 Décembre.

Bon temps, mauvais vent en regard au vent d'Est. Pas d'ordres
à bord; aussi pour pouvoir parler avec toi. Mon cher Adolphe me prie de
me dire d'urgence de faire de la revue rétrospective, non pour toi-même, mais
cher et bon frère, qui me connaît; mais pour le lecteur étranger entre les mains
duquel, par hasard, cet indigne et trop public récit de mes aventures et
petites misères maritimes, pourrait tomber. N'est-il pas en droit de demander,
d'un sort de marin d'occasion, ce pacotille de pacotille qui le traîne ainsi
depuis plus de 30 ans à la suite, sur les deux océans et sur le continent d'Amérique?
Par quels sentiers détournés et accidentés, est-il parvenu de la rue des Capucins
à Paris, où il est né le 1^{er} Juin 1812, après plus de 37 ans de pérégrinations
auprès où il est aujourd'hui dans l'océan pacifique? C'est une question qui

notre moi. C'est alors que le Calédonien jura avec lui. Le lendemain
l'indien et la femme se firent une petite fête et cette fois le jeune homme
fut le plus heureux. Le lendemain il se fit d'assurer la femme souffrante pour
la guérir par des remèdes et ce fut comme un miracle. Pour par ailleurs, une fois
l'indien qui était en France, il revint avec Alexandre. Son nom est Congrégation de
l'Esprit. Et cela pour nous a été un grand avantage, mais risqué à
l'indien, car il n'est pas sûr qu'il n'ait été tué. Après les mauvaises chances les bonnes.

Dimanche 9 Décembre. par 44° Lat. N. et 138° Long. Occ.
Nous avons déjà dépassé la latitude de San Francisco; ainsi nous sommes le jour
de l'arrivée. Le beau temps, et le vent contraire sont persistants; en vain de l'Est et
nous avons le cap Est-sud-Est. C'est à dire que nous sommes à l'Est de
San Francisco. Nous pourrions le moins de route possible, mais que cette
manière de voyager est dangereuse. Il se peut de but en blanc l'attitude
des Indiens à bord, pour toute distraction le maître d'hôtel Keller, dit
Bibelot, nous a lotus des objets qui ne valent pas 25^{cts} en place pour 10^{cts}
de billets; puis il nous a fait le voyage d'aller à la Société de 32,
présentant un simulacre de l'Esprit pour le plaisir d'un voyage d'excursion,
le soir de la nuit, nous avons les objets et j'ai en tête aujourd'hui c'est bon
pour moi, cette petite fortune; mais par la réalité, les Indiens, plus
sérieux, le voyage de cette compagnie de Indiens d'un soir en nuit.
M^r de Finance n'a plus d'autre associé ni prospecteur que le Cocton. L'ambition
et l'intelligence, l'ambition, actif, hémiste d'un tempérament et d'une
imagination ardente, le contraste en un mot de M^r de Finance.

Dimanche 10 Décembre par 37° 40' Lat. N. et 140° Long. Occ. M. de P.
La soirée d'un départ pour le matin, avec bien par un certain nombre
de passagers, ne faisant faire quelques réflexions. Les Français ne rest. de tout,
même de son influence. C'est-à-dire que pour que les vents étaient
contraires, ils préféreraient aller à pied à San Francisco; quel arriveraient
avant la nuit arrivée, comme je l'ai dit, quelques-uns même à
San Francisco, portant un chapeau sur leur épaule. Le bon voyage fait en chapeau

219

ils commencent par se regarder le capitaine courait le but de sa
navigation leur effort à chacun au petit verre d'eau de vie qui leur les
guérit, les fait tous entrer dans le calme et le silence. Il y a ou grand, mais
chacun se voit sous les loix mêmes. Les uns sont guidés par l'effort des autres
par leur vanité les insouciantes seuls sont vides. Sur un théâtre bleu bleu
à ton pas ou les Girondins dans leur prison, jouent une tragédie dont les héros
les héros et les victimes. Les passages de la terre paraissent bien leur infortune, leur
misère et peut-être leur mort de demain. car ils n'ignorent pas qu'ils sont pour la
plupart sans ressources, qu'ils arrivent en plein hiver, et que cette saison beaucoup
de peccés et des plus riches, sont en chômage ou inaccessibles.

Berce s'est senti jusqu'au vif, en voyant des passagers décider à traverser 200
lieues de mer, sans avoir ni Moïse, ni Jéhovah à leur tête; et prenant en
considération, leur bonne volonté et l'insurmontable difficulté, il a retrouvé une
des autres qu'il tient en réserve pour ses amis et les protégés, et nous a gratifiés
d'une nuit d'été, d'une fille aux Nord-Ouest qui promet au bonheur
de tout le cap sur San-Francisco. Si pendant 40 jours elle persiste sans
franchir les portes d'or (Golden Gate). de l'ingénieur j'obt. l'eau, et comme
nous sommes sous la même latitude que San-Francisco, en pouvant supposer
que les prédictions des premiers touristes exagérés, sont vraies qu'il y a une
France de beaux jours d'hiver. Je commence une courte lettre pour San-Francisco.
Le journal te parviendra, mon cher ami, soit à Marseille, soit en Algérie.
Affectueux, communique le au père. Ormado qui saura d'incrédulité en le faire;
d'autres le prendront peut-être plus au sérieux; mais toi, le plus calme, le
plus dévoué, le plus intelligent des trois frères, tu ne trouveras que le récit
sincère de l'impression présente sur mon esprit, par les scènes et tableaux qui
se sont déroulés devant moi pendant la traversée, et l'expression de ma
sympathie et de mes bons souvenirs pour la famille et les amis.

Mardi 11 Décembre. par 37° 15 de lat. et 137° 30 de long. occ.
Voici une de nos meilleures journées de marche! Le bise a constamment soufflé
et nous avons fait soixante-quinze lieues, en bonne route vers les 24 lieues.

Mon amour a été brisé cinq ou six fois. Les vents nous ont toujours plu
et les quarts. Les gens se disputent à l'instant le bise, et espèrent au
bataillon bise pour que le bise de la chambre soit favorable à celui de la
cave. L'amer ou le gras ne me paraît pas d'en crever bien long.
Même hier, d'ailleurs les événements du bise ne se prêtent pas à l'organisation
et l'imagination par le glorieux et le froid, est comme une amour nouvelle et trahi
qui est des ailes, et ne s'envole pas. Quant aux émotions, le cœur attend
pour battre plus fort, que le maître de service au bise ait été. Terre!

Mercrèdi 12 Décembre, pour $38^{\circ} 13'$ Est. $41^{\circ} 13'$ Est. $131^{\circ} 13'$ Est. $131^{\circ} 13'$ Est. $131^{\circ} 13'$ Est.
Même vent, même mer, même température, qu'hier, partant même route, au mi
meux approchant du moment d'arriver. Le vent a déjà changé de couleur et de blan
cheur, quelle était la couleur de la route, et la couleur de la route et de la route
venant reconnaître les futurs Californiens. Comme nous faisons route à l'Est,
nous nous sommes chaque jour d'un quart d'heure, de la route de longitude
la route nous donne, nous que 13 Lignes et comme une variation de trois minutes
par degré, et nous faisons jusqu'à cinq de ces degrés par jour. Si le vent continue
dans le même change, nous pourrions arriver demain.

J'ai écrit de calquer une carte marine de l'entrée de la baie de San Francisco.
Elle a été relevée par le Capitaine Lhuissier, alors que, commandant de la Venus, il
explorait les côtes du Pacifique. Je la joindrai, pour te donner une idée des rivages sur
lesquels la Venus va nous abandonner à son jour et; et te fait difficile d'avoir
des garnisons de France ou d'Afrique de te la procurer. Si mauvais que soit mon
croquis, il peut te suffire. Je n'ai jamais eu toi telus comme l'assimilation; le peu
que j'avais autrefois rejoint les rivières d'Asie; et ce n'est point par le vent
d'un navire, plus près de 12 heures, qu'on peut faire quelque chose de passable avec le
rayon ou le plume.

Vendredi 13 Décembre.
Le temps vient de devenir très mauvais, et qu'est fort désagréable.
Quand on est à une vingtaine de lieues des côtes, dans le voisinage d'îles, de récifs
et de bas fonds, il peut faire courir de sérieux dangers. Nous avons fait à l'estime

[illegible]

le bonheur des uns serait le complément de la ^{paix}.

Vendredi 14 Décembre 1849.

A 8 heures du matin, après une nuit mauvaise nuit, le cri de terre se fait entendre
de nouveau, mais ce n'est plus comme hier, une mystification. Je suis sûr bon
il court jusqu'à 10 heures de longer la côte californienne, pour reconnaître le dé-
filé de l'entrée de la baie qui se trouve en face de l'Est; mais avant d'arriver
je sursais du point exact où nous sommes. Des gravis, des tempêtes. Des brumes
viennent nous faire perdre la vue de ces rochers rapprochés, malgré les manœuvres,
de la finesse de la vue de ces brumes qui abondent autour de nous. Cette situation est
très critique que celle d'hier, à cause de la violence du vent. Il est donc à 8 heures
de plus nous étions forcés d'abandonner la route et la briser sur une probable, sur
cette et briser. Au moment à 8 heures une éclaircie dans le ciel permit de mettre
le cap sur un point que le capitaine Ré (qui dans cette circonstance s'efforçait à
faire le commandement, au lieu de place Marmate, qui est qu'un colonier et
capitaine, espèce de saboteur que représente l'armateur) suppose être l'entrée
de la baie. Mais pendant que nous suivions dans cette direction que tous les marins
ou leur assurent être la bonne. Je comprend une conversation à voix basse entre les deux
capitaines, de laquelle il résulte clairement pour moi, que le capitaine Ré n'est
pas certain d'être en bon chemin; qu'il n'a que des probabilités, et que dans tous les cas,
il se propose d'essayer en entrant en, que de passer le nuit au milieu des
rochers; pour pour briser, il veut mieux briser son propre supplice; mais il
consent même à laisser l'arrière au vent sans avarie. Malade les craintes et les préoccupations
l'ont fait un grand calme, un grand sang froid, une grande précision dans ses commandements
pour inspirer confiance aux passagers et à l'équipage, personne ne se doute de rien, et
je me garde bien de souffler mot de ce que je viens d'entendre; je n'en suis pas plus
sûr pour cela, mais j'en prend mon parti, et à tout événement. Je dois rendre
justice au capitaine Ré qui, pendant toute la traversée, s'est montré un marin
consommé, énergique, ferme, loyal, sympathique, fort au dessus de la position qu'il
occupait à bord, où il n'était que le 2^e vis à vis de l'armateur, quoique le 1^{er} vis-
à-vis des autorités, et de la douane, comme capitaine au long cours. Dans le cas

prima Messica venit. Hinc laetitia et gaudium. Hoc est quod dicitur de prima
dispositio Regis et eius. Hinc laetitia et gaudium.

[illegible]

Il y a peu d'années, s'étendait à l'avant la forêt de pins, nous apercevons une route
à la ville, et les camps d'émigrants. Tablis sur les flancs de la montagne qui
domine le baie, l'océan, le golfe, et la presqu'île du Pérou San Francisco immense
desse, il y a deux ans; aujourd'hui ouverte de maisons en planches en toile, de
toutes formes et de toutes grandeurs, de toutes de toutes couleurs, s'élevaient
auprès d'elle une population d'aventuriers, de vagabonds, de langoustiers,
de repris de justice, de marchands, de langoustiers, de marins d'extrême, de coupeurs,
gens sans nom, sans patrie, clairs semés d'hommes cherchant d'or, ouverts au
spéculateurs venus de toutes les parties du monde. C'est donc un face, et à deux
kilomètres de ce grand champ de foire cosmopolite, au milieu de 300 navires, arrivés,
arrivants, forcés de s'arrêter pendant de longs mois après le déchargement, foute de
pied et de matelots qui s'amusent à jouer à la balle, à la balle, à la balle.

Il est nuit, et la fumée qui se dégageait de l'Armoire se répandait à plusieurs kilomètres, en disant que toutes les têtes du ciel pour l'Armoire de la foudre.

On, au milieu de la place, s'élève une fontaine, sur un socle en pierre
de granit. C'est, en l'honneur de la ville, et des Pénitents de
la ville. Dans les cours de la ville, sous un dôme d'un effet magique,
se font une après l'autre des iniquités. Ces jours précédents.

Le soir, après le dîner, l'effort de la Muse, mère du Héros, se vante
de montrer que la ville, vraiment, fait une route à tort. Il y a tous les mois
une fête ici et courrait au loin la place; il nous raconte des choses si
étranges nous qui lui prouvait à ajouter une autre confiance. Une maison
qui est, une baraque en bois, dans un bon quartier de la ville jusqu'à 300
pièces, (17500^{fr}) pour un plot d'argent pour 10^{ans}, une petite de vin
tout ce qu'il y a de plus ancien de 30^{ans} le par 2.50^{fr} la livre anglaise
qui est de 14 francs; la ville est aussi garnie de marchandises; les bestiaux
sont très nombreux dans le pays. Le vent de 200^{fr} à 1.50^{fr} la livre.
Les barres d'argent de 28^{fr} par 14 vont jusqu'à 10.000^{fr}, les bestiaux de
l'argent sur gage ou hypothèque, de 6^{fr} par mois; une fécule vaut 2000 francs,
une route de médecine une rue (10^{fr}). Les aspres sont tous de 2^{fr} et sont
si chers que par la faute du magasinage de l'argent, et le tour de l'argent.
Ces places en bonne saison, et en bonne santé, le magasin de la journée est
dit, et une rue; toutes les marchandises sont plus chères qu'en ville, le jour du
transport d'une tonne à 20^{fr} l'heure d'ici, c'est le double, d'une tonne transportée de
l'aire à San Francisco. Ici l'ouvrier ne fait pas de gain de cinquante à quatre-vingt
par jour; le mois que l'on puisse dépenser par repas, sans rien faire. Une
pièce qui coûte 2^{fr} en France se vend 15^{fr}; ce serait très beau, et nous y croirions.
On découvre journellement de nouveaux placers. Il y a de la terre jusqu'à toute
la région montagneuse, et dans tous les cours d'eau, on en voit dans toutes les mains.
Les bourses de vider et se remplissent avec la même facilité; la même circonstance,
comme si ces stat. de choses devaient toujours durer; et les maisons de jeu, les cafés,
les restaurants absorbent souvent dans 24 heures, la petite ou grosse fortune que le
mineur avait mis ces mois à ramasser; puis les pioches rides, et l'on retourne
joignant aux mines, avec l'espoir de réussir encore; ce qui n'est pas toujours certain.

Voilà le tableau que les officiers de la Meuse nous font de ce pays fobécha où nous venons d'aborder. Je n'ose penser que ces messieurs, aient voulu se moquer de nous et abuser de notre crédulité; nous sommes sur les lieux: que ce soit aujourd'hui que c'est demain, il faut que la lumière se fasse. En attendant si quelqu'un se bien tourne de nos rencontres, c'est à coup sur soi-même; et si quelque sorcier en avait prédit, il y a 15 mois cette singulière aventure, je l'aurais traitée de folle et je l'aurais engagé à consulter un médecin spécialiste.

Il ne faut pas enquer d'astrologues en Algérie parmi les arabes et les maures, un jour que tu voudras t'amuser, fais tirer mon horoscope, et prédire les révolutions de mon séjour aux parcs des préfectures d'après les dates des principaux incidents de la traversée que voici: 1° le 14 juin jour de ma naissance, rencontre du navire anglais le Carolina n'ayant ni eau ni biscuit; et demandant secours à la baie. 2° le 23 juillet jour de ma fête St Christophe, relâche à Rio de Janeiro; 3° le 28 Août St Augustin, jour de la fête du père Armand, passage du St. Horn, 4° le 14 Septembre jour de la naissance du dit père, et un vendredi saint, d'arriver à San Francisco. Un homme superstitieux, venait quelque chose de fatidique dans ces coïncidences; quant à moi j'y vois une singularité, et c'est pourquoi je les ai remarquées et je te les signale.

En rade de San Francisco Californie, 15 Xbre 1849. Samedi.

Après le déjeuner, la visite de la Douane, l'installation d'un Douanier à bord, nous nous occupons de l'embarcation d'un balancier français pour aller à terre. Les canotiers du pays demandent une ou deux piastres par personne, la distance n'étant de deux kilomètres. Au lieu du soleil, ses rayons, éclairant au plein lanthornage sur lequel s'étage la ville nouvelle, au milieu des hautes aîles et de pâturages verdoyants, rendent le paysage très agréable et très pittoresque à la vue.

L'emplacement tracé pour le présent pourra contenir de trois à cinq cent mille habitants, avec toute facilité pour s'agrandir au sud indéfiniment.

Et lors comme il n'y a pas d'outils, ni avec le temps, la richesse et son commerce toutes ces constructions provisoires en bois ne seront remplacées par des maisons en pierres, des hôtels, des palais et des monuments publics le panorama, tout en le

de jais, de l'île aux ours, de l'un des plus beaux de monde.
C'est l'affaire de main d'un demi-siècle. On trouve tout fait abondant, mais
on ne le trouve pour la culture en ville.
C'est l'embarras, on ne trouve pas sur la terre ferme, mais dans la baie
à l'ouest qui n'est pas loin, il y a pas de pain, mais on a deux débarcadères
pour les copiers. Les rues coupent la ville en rectangles, et sont d'une belle largeur,
on construit près de 100 maisons par mois qui sont immédiatement habitées
tout d'un coup. Dans les maisons qui ont sous la terre, on attend
un abri plus confortable. Bien que les rues soient les plus importantes en bois
et que les rues, faites de cailloux ronds, quelques uns ne manquent pas d'élégance
à l'extérieur et de confort à l'intérieur. On ne peut pas se vanter d'être
passé en tel lieu. Une grande monument s'élève dans toutes les rues principales
aussi à l'ouest qu'à l'est, mais plus effrayant, plus subtil, c'est le fleur
de la mythologie. Tout le monde pendant la plus grande partie de la journée, barbotte
dans la boue infecte des rues basses qui sont les plus fréquentées
parce que c'est là que résident les bouchers, les commissionnaires, le grand commerce,
chacun cherchant, suivant ses aptitudes, une affaire, une position sociale, une tâche
de travail, la fortune en un mot, souvent à ses côtés, et presque toujours invisibles
et aimables. Lorsqu'on habite en vous entendez j'argonne toutes les langues, à une
question en anglais, on vous répond en allemand, à une question, en français on
répond, qui en espagnol, qui en italien, qui en russe, en polonais ou chinois,
etc etc) ce serait amusant, si c'était plus fatigant, mais celui qui parle
3 langues, l'anglais, le français, l'espagnol peut se faire comprendre partout.
Ma première course en jour le poste, on est si heureux de recevoir des nouvelles
de sa famille de son pays quand on a été privé pendant plus de quinze jours
de son temps, car j'en trouve une à la fois mon cher Edelstein, l'ami
de St Hippolyte (Gard) du 10th juif, une d'Ormande du 14th juif et une d'une
cousine amie d'Alphonse de Laboulaye, datée du 14th juin, qui m'annonce un
nouveau journal que j'ai pu trouver. La population séculaire de San Francisco
peut être évaluée approximativement à quinze mille âmes, mais ce chiffre est doublé

si l'on veut connaître la vie de celle qui se fléchit sous le toit. Dans les
maisons, même dans les maisons de jeu ouvertes toute la nuit.

Ces établissements, appartenant tous à des cafés, sont très nombreux, très fréquentés,
surtout la nuit, on y entre, on en sort, on y boit, on y joue, on y dort même
sous un drapeau à volonté. La plupart à des cafés chanteurs, ont une
orchestre, des chanteuses et chanteurs; les croupiers offrent même gratuitement, aux
porteurs qui le veulent, piper des consommations préparées tout express pour parvenir à
leurs fins; et à true leur réussit presque toujours. Une grande maison de ce genre se
loue à un entrepreneur d'immense taxe au prison de 30 à 40.000 Dollars (1500 à 200.000 \$)
par an, il sous loue à des banquiers de son tout la place pour il peut disposer
à tout par heure et ces derniers chacun suivant ses aptitudes et son capital
établissent une roulette, un monte, un trente et quarante, une bouillotte, un baccara etc
et paye selon l'importance de l'emplacement qu'il occupe de 50 à 100 Dollars par
soirée; un banquier qui veut, mais il ne faut guère moins de 20 à 30.000 Dollars
pour tenir une banque tentative; plus il y a de piles d'or en évidence, plus la passion
de jouer est surabondante. Il y a aussi plusieurs capitalistes forment une société
pour réunir le capital, et les associés servent de approuvés pour les uns et incriminés,
les autres de surveillants pour les croupiers qui le sont trop. C'est une lutte constante
de la prépondérance, de la défiance contre la naïveté et la passion; celles-ci doivent
avoir et ont toujours le dessous. C'est ainsi que la loi de toutes les sociétés
civilisées fait des fortunes colossales et tient ici le bout du pavé; c'est immoral,
c'est écœurant; mais c'est la réalité.

En route de San Francisco. Dimanche 16 Décembre 1849.

Hier, mon cher ami, à la nuit tombante nous avons prêté au nombre de quatorze
une embarcation pour aller coucher à bord de la Série, mais le temps était si mauvais,
la nuit si noire, les courants si contraires, que les matelots nous ont débarqués et
pouvant aller plus loin à bord du Georges maître du Harve. Le capitaine nous accueillit
avec une bienveillante hospitalité, nous offre une collation, mais faute de lits nous passons
la nuit à causer ou à fumer sur des bancs ou des chaises. Aujourd'hui la mer
est furieuse les vents et les courants s'en mêlant font chasser les navires sur leurs

encore et les faire arriver de façon à éviter les nombreuses collisions. C'est ainsi que
sous un vent de Libé à quelques centaines de mètres du navire où nous sommes
refugiés serrés de si près et si fort par 3 gros navires, qu'une partie de l'arrière
du *Georges* et qu'elle perd son beaupré. Nous ne pouvons quitter le *Georges*
jusqu'à nuit, dans une accalmie, et encore pour faire six cents mètres de route,
nous avons mis une heure et demie dans une collision manœuvrée par les
meilleurs matelots du navire. Ainsi s'est terminée ma première aventure sur
la terre de Californie. C'est promet pour l'avenir.

Enrade de San-Francisco 17 Xbre 1849. Lundi.

Le mauvais temps continue, et les avaries de la *Cécile* aussi. Le porte des
matelots à l'avant est enfoncé par le navire anglais le *Merisson* pendant que
le *St Georges* lui brise son mât de misaine et ses haubans, puis son mât de
perroquet. Bref à 3 heures du soir, le temps s'accroît prompt de s'éloigner de
ces dangereux voisins. On lève les ancres, on se laisse aller à la dérive à
quelques cents mètres de là. Les avaries de la *Cécile* ne sont pas évaluées à
moins de soixante mille francs; la coque et les marchandises n'ont pas souffert,
mais vu la difficulté et le haut prix des réparations ici, l'on pense que le
navire sera condamné et vendu, des experts sont nommés à cet effet.

Enrade de San-Francisco Mardi 18 Décembre.

Cette nuit a été bonne, c'est la première depuis notre arrivée qui m'ait
permis de dormir et de reposer. Dès le matin j'étais à terre dans l'intention
de louer un emplacement pour y construire ma baraque; et par la chance de
trouver dans le centre des affaires, un terrain, près des rues Montgomery et
Sacramento ayant, quoique enclavé, entrees sur l'une et l'autre, 25 pieds sur 24
de superficie et appartenant à M^{rs} Robert Bells et C^{ie} capitalistes consignataires et
spéculateurs américains parlant couramment français, et ce qui est plus rare par fait
gentleman. Je suis convenu à forfait pour jusqu'au 1^{er} Mars, et de 100 Dollars soit
un peu moins de 50 Dollars par mois, avec droit d'appuyer ma baraque sur le pignon
de la maison, qui me procurera une grande économie de planches. Je ne pouvais
espérer trouver mieux; et meilleur marché, avec les ressources pécuniaires dont je dispose.

221
L'homme est jeune et vibrant. Ses manières franches et cordiales, et son
qui a tout cela, fait son charme et l'aimant. Il se r. Le jeune homme
construit, J. L. Dubouche, un homme à l'âme qui, par une série de bons moments, a
pu le fournir quelques capitaux qu'il fait servir ici tout ce qu'il peut et sans regret,
est un homme excellent, affable, hypocrite avec ceux qui l'ont plume, avare, dur et
hautain avec les autres, offrant toujours des services à son enfant, jamais; n'est tant
aimé ni estimé par personne. Il a son comptoir au Palais National, Collet n'est
ou n'en voit guère. A mon avis et à celui de plusieurs, la réputation de richesse qu'il
craint est usurpée. La maison, Hugues et Pioche (Hugues voyageant avec nous
sur la terre depuis Lima) est consignée à notre navire; on y mène grand train
à grandes voix on s'y amuse, on fait des affaires, enait la caisse est elle bien garnie?
La majeure partie du capital consiste en un terrain à bâtir bien situé, sur lequel on a
construit une maison de bois. C'est bien flambant, et puis après? vient ensuite la
maison. Selon Bonaparte et C^{ie}, ce nom rappelle l'affaire du collier de la reine dont se souviennent
de nombreux riches joyailliers du 18^è siècle, fut le héros et la victime. Son père à Paris est
très connu comme commissionnaire en librairie; le fils fait ici la commission et le commerce
de toutes espèces de marchandises. Parisien de Paris, vif et bon vivant, obligeant
et poli, d'un abord facile; mais esprit et cœur léger, caisse peut-être plus légère
encore du reste, c'est le seul trefpotier d'affaires, parmi nos compatriotes qui ait les
allures d'un gentleman. La maison est en crédit et en considération, est la
maison Mulot et Calot, d'un sort à mulot l'estime? de manières si commodes
au nez rouge, au langage trivial, s'agitant, gesticulant et travers les collets qui
engorgent son magasin, comme un homme d'ore qui croit faire quelque chose, en
faisant du bruit? Je n'en sais rien, mais son associé a des antécédents, et si le dicton
qui se ressemble, s'assemble est vrai, l'on pourra juger l'un quand on connaîtra l'autre.
Calot débuta dans la vie par être cabotin à Paris, en jouant les utilités au
petit Sazari, théâtre infime des quartiers excentriques. Après un long stage, l'état
parvenu jusqu'aux Parisien, où l'emplissait les 3^è au 4^è solas; mais ses
appointements ne suffisant ni à ses goûts ni à son ambition, il fallait à tout
prix sortir d'une situation aussi gênante que gênée, il tenta le grand coup.

A cette époque un acte considérable de 'craints' avait été commis à Paris au
préjudice de M^{lle} Mars la grande actrice. Les journaux d'alors ont rendu l'histoire
entièrement le public de cet acte audacieux, et du procès auquel il donna lieu.
Comment Gallon trouva-t-il mêlé à cette affaire? Était-il fautive? Cont
l'indignité de la maison, était-il à leur complaire ou réclamer? Mais il fut
tout d'un coup compromis, qu'il jugea à propos de partir pour l'Amérique avant
les autorisations, et que mesy trouvant pas assez en sûreté il mit entre ses
secrétaires et lui l'océan Atlantique le continent Américain et l'océan pacifique
et de faire une des Sandwich. C'est là qu'il apprit la découverte des
mines d'or de la Californie, et c'est de là qu'il partit au commencement de 1849
pour le nouvel Eldorado avec un chargement de produits des îles qu'il vendit à son
arrivée au poids d'or. Il acheta un terrain à Sacramento, bâtit une maison,
prit un atelier, et se posa crânement comme un homme bonnet, heureux et
intelligent. Mais il n'avait pas compte sur la grande immigration française, sur
les anciens copains qui le recommandaient, et que sa morgue froissait. Aussi les
communes langues allaient leur train et l'histoire de sa vie courait les rues. Voilà le
dessus de l'histoire de l'aristocratie financière française; le dessous compose de petits
marchands, de restaurants, de coiffeurs, de colporteurs vaut peut-être mieux mais moi
en ce je ne suis pas assez bien renseigné sur leur compte. Parmi les restaurants en
voilà deux dont je t'ai parlé, arrondissement de l'ère (St-Jacques), Louis Berthier
(dit Battimore parce qu'il était cuisinier dans cette ville avant de venir ici) qui tient
l'hôtel de Battimore; et un sieur Mondet qui tient un restaurant. Demain je
parlerai de l'aristocratie titrée dont j'ai déjà entrevu quelques bons types.

Mercrèdi 19 Décembre. (En lade de San Francisco.)

En première ligne, et hors des pairs, je placai le marquis de Franche
dont la famille habite les environs de Sens, le comte Gaston de Roussac Boulton
des environs de Clermont et de Reims (fils d'un contre-amiral) passager de la Mer, tous
les 3 les deux premiers surtout, gens d'honneur, courageux intrepides, intelligents, robustes
et souvers d'initiative jetés comme tant d'autres par les trépidations des révolutions, des revers
de fortune, ou l'ambition sur le pègre Californien. Pour le moment

attribuant le bon succès de sa course aux mines et organisant des parties de chasse dont le produit se vendait généralement et d'étant procureur aux chalans, pour lui la base un service de va-et-vient de la ville aux mines et vice versa, pour le transport des passagers et des marchandises, travail fatigant, mais très rémunérateur. J'aurais fort bien pu continuer la suite, occasion de revenir sur leur sujet, c'est tout ce que j'en sais aujourd'hui.

Une autre personnalité bien plus excentrique, plus tapageuse et plus en vue c'est le marquis de Pinchay, haute stature, forte carrure, muscles d'acier, regard farouche de l'oiseau de proie, traits réguliers, grand air d'aristocrate de voyage, hautain, méprisant l'humanité, les lois de sa vie, et celle de ses semblables. L'angereux, splendide, habile tireur au pistolet et à la carabine, courageux jusqu'à la témérité, brachant et dur dans les relations ordinaires, il sait à volonté devenir insinuant, souple, doux, quand son intérêt, ses plaisirs le requièrent. Il a le verbe haut, l'élocution facile et s'exprime correctement en anglais, en français et en espagnol, c'en est plus qu'il en faut pour élargir considérablement le théâtre de ses exploits. Avec ses qualités et ses défauts, il était né pour être un tribun populaire, un général d'armée, un grand seigneur, ou bien un bandit de la pire espèce. C'est ce dernier parti qu'il a pris ici de la chasse qu'il est venu vivre, après une journée passée à tuer du gibier il se réfugia le soir dans le Rancho de quelques vieux Californiens riches et sans défiance, où par ses manières, sa conversation il est bien accueilli, après le repas et les libations, il propose une partie de Monte qui est acceptée avec empressement. (Pour les Californiens et Mexicains sont passonnées pour le jeu) et, au point du jour, il rentre à San Francisco dans son embarcation, après avoir gagné à son hôte de 100 à 1500 dollars, il fallait alors le voir se promener dans les rues en triomphateur, un chevreuil en bandouillière, des livres, des canards au revolver et un poignard à sa ceinture, et sa carabine sur l'épaule, ses grandes bottes aux jambes, son paletot couleur fauve et son chapeau mou à large bord; quelquefois il était suivi d'un ours, traîné sur une charette, victime de ses exploits de la veille, il était l'objet de l'admiration et du respect universel, on le saluait on le félicitait de sa valeur, de sa chance et des nombreux dollars qu'il gagnait ainsi.

étaient alors une once de plus que pour et mais c'est les restaurants à la mode
dans les cafés, chez les filles et dans les maisons de jeu où il fallait par
venir avec plus de précaution que lui, ce qui était gagné aux très innocents.
Rochers, est à la chasse. Il était ordinairement une ville occupée ou plutôt
d'une de ces satelles, pour ne pas dire parasites qui vivaient à la mode,
au moyen de l'assesse et d'aculation. Gens tout aussi viciés, mais sans
activité et sans énergie, que le maître des arts de flibusterie traitait comme
des valets, et employait dans les opérations indignes de sa haute capacité.
Il était les deux faces de la Chapelle Gentilhomme à l'époque, descendant de
jeune fille qui, mais parfaitement descendus au plus bas échelon de l'échelle sociale.
Si le marquis de Gindray était en Californie une individualité retentissante et
centrique son passage en France avait fait quelque scandale, voici ce qu'en
rapportait par la fin du règne de Louis-Philippe, une société de vivants ruinés et traités
comme pour la fabrication de faux billets de banque de France; pendant quelques temps
l'affaire marchait bien et les actionnaires menaient la vie à grandes guides, mais
la police avisée par les plaintes répétées des victimes de cette spéculation, effrayée
montée sur une échelle était sur pied d'un bout de la France à l'autre et même
à l'étranger. Enfin il finit par découvrir le fabrique et les fabricants et à mettre
la main sur tout. Le Gindray faisait partie de cette bande de malfaiteurs; plusieurs
parvinrent à s'échapper. Le marquis entre autres, grâce à la force bretonne et à un
meurtre qu'il n'hésita point à commettre pour se débarrasser d'un seul corps de la
police de la prison préventive et de la cour d'assises. Le procès fit de bruit, les coupables
furent condamnés aux travaux forcés; de Gindray condamné à la peine de mort. Pendant
ce temps il voyageait sous différents noms, dans divers pays pour diriger toutes
les recherches et éviter une extradition, que le gouvernement ne demandait peut-être pas,
par égard pour la garnelle du fugitif. A cette époque en 1849 la vie nomade est un
mystère pour tout le monde. Mais au commencement de cette année on le retrouve
à St Joseph (Etats-Unis) ville nouvelle en voie de formation, spéculant sur les terrains
à bâtir. Ense par lui en la Californie il vint par terre à San Francisco, pensant
que à capharnaüm de tous les déclassés de l'univers, serait un théâtre digne de ses futurs

meubles. J'aurais peut-être par la suite occasion d'étudier à plus près ce singulier personnage; mais ne serait-il pas mon cher (Wildey), ce même Girardin que tu as connu enfant, alors que tu étais à Senlis de 1817 à 1823 pensionnaire à l'Institut, des chevaliers de St Louis. Ce que tu m'as dit du caractère de ce garnier, sombre, fantasque, altier et méchant, s'adaptait parfaitement à l'individu que je vais te te présenter.

En rade de San-Francisco, Jeudi 20 Xbre 1849.

Comme j'ai réservé prudemment, lors de mon embarquement au Hâvre, 10 jours de planches, j'ai le droit, ainsi que Beron, et Pidancet de rester à bord, d'y être logé et blanchi pendant ce laps de temps, dans toute liberté; ce qui me permet de faire mon installation, sans trop grandes frais. Néanmoins, j'ai déjà passé une nuit sous la tente couché sur la dure ou j'étais tout de même quand on s'est fatigué toute la journée. J'occupe Pidancet à acheter dans les bois voisins les matériaux et pièces nécessaires à la construction de notre baraque qui servira d'abri pour mes marchandises, et qui au moyen d'un tas de camp, établi à 7 pieds au dessus du sol, permettra à Beron, Pidancet et moi, à Vallot et Blane son associé, à l'écolier de Péronne et au docteur Daring, les deux derniers gratuitement de passer la saison des pluies sans trop d'inconvénients.

Il est à peu près convenu qu'au printemps nous partirons ensemble pour les mines, et que nous formerons une petite société mutuelle pour entreprendre tout ce qui se présentera d'avantageux. J'aurais aussi voulu comprendre le docteur Briot dans notre association; mais il exigeait pour lui seul le moitié du local, l'emplacement restreint que j'ai à ma disposition ne le permettait pas. Voici pour l'édification des générations futures, les prix courants ces denrées de première nécessité dans la ville de San-Francisco, scrupuleusement exacts et recueillis moi-même aujourd'hui: le vin, une piastre la bouteille bordelaise qualité la plus ordinaire; le pain, 1/3 piastre. Le lince (2.50 & 11 onces) un petit verre d'eau de vie 1/4 de piastre (1/2 28) la viande bœuf moyen 1.15c, les oignons et pommes de terre, une piastre la livre; la couronne de petits choux gros comme les deux poings, 18c, 116 livres de foin 10^{ls}, le sucre 3.75 la livre, la bougie stearique 10^{ls} la livre, les œufs frais 30^{ls} la douzaine, cane d'importation 15^{ls}, une bouteille de lait 5^{ls},

une famille d'ouïlais bréguis 18 à 19 fr. en France 30 fr. une paire de bottes de 20 fr.
en France 80 fr. les bottes de mes (impermeables) de 300 à 400 fr. Des objets
d'ameublement sont recherchés et chers, on m'offrait aujourd'hui dans un quartier
centrique une place à bâtir de 20 pieds de façade, sur 100 pieds de profondeur,
environnant la somme de 3000 piastres comptant, pour l'emplacement, et le prix
estant à ma convenance. Un négociant achète il y a quelques mois un lot
à bâtir dans un bon quartier, pour 10000 dollars, et construit une maison de
bois de 7000 dollars, on lui en offre aujourd'hui 10000 dollars de bénéfices nets.
En rade de San-Francisco. Le Vendredi 21 X^{bre} 1849.

Plus on est encore descendu à terre qu'une fois, j'est resté au navire pour la
nuit, je passe toutes mes journées à terre quelques fois le nuit car j'en fais
pas bon, quand on a qu'une tute pour s'abriter. Si dancet reste avec un ou deux
paragons de son bord sous celle que j'ai dressé, en attendant que la baraque
est construite, j'en suis l'architecte et l'entrepreneur, j'ai le conducteur des
travaux, Si dancet et Blane les ouvriers, encore quelques jours et nous serons
installés. Des planchers achetés au Pérou nous procurent une grande économie
et seront suffisantes. On paye ici 300 dollars les mille pieds qui ne valent en
France que 50 à 60 fr., mais ma spéculation péruvienne avec M^r Zaller n'a
pas été aussi heureuse en tout. De pirogue que nous avons achetée de compte
à demi, mise à la mer par le capitaine, le lendemain de l'arrivée, pour
débarrasser le pont, sans m'avoir consulté, et sans droit puisque le navire
n'avait fait encore les formalités de Douane, cette pirogue sur laquelle je
comptais tout pour faire le déchargement de ma pacotille, a été mise en
pièces dans la tempête qui a causé tant d'avaries à la Coris les 4 et
5 courant; le capitaine est légalement responsable vis à vis de nous.

C'est pour lui une affaire de 1500^{rs} à 2000^{rs} qu'il ne voudra pas payer
sans procès, mais que j'espère pouvoir lui faire supporter quand même.
C'est lui qui nous a engagés à faire cette acquisition et j'ai su depuis
qu'il s'était vanté de me l'avoir fait que pour se procurer un fret, et
que dans son opinion, cette embarcation ne pouvait nous être d'aucune

autre dans la rue de San Francisco. Les uns nous assurent ; mais il sera prouvé par où il aura joué. La mauvaise foi et la cupidité sont récompensées comme des mérites.

J'étais avec les officiers de notre circonscription et de notre expérience. Des choses maritimes, aujourd'hui qu'il s'aperçoit qu'il s'est dupé lui-même, il se plus envie de rire.

En rade de San Francisco le 23 Décembre 1849. Samedi.
La capitale actuelle (définitive ou provisoire) de la Californie, qui n'est pas encore un état de l'Union américaine, mais un territoire dépendant du gouvernement général résidant à Washington, et qui pour cette raison ne peut faire une constitution, ni légiférer en dehors des attributions municipales.
La capitale dis-je est la petite ville de San José. Elle est située à l'extrémité sud, et à 10 kilomètres de la baie, on peut s'y rendre par terre ou bien par bateau ; la distance de San Francisco est d'environ 50 kilomètres. Elle a deux cents habitants. Sous la domination mexicaine c'était la dernière bourgade du nord de la Californie, à partir de là l'on n'avait plus dans cette direction que la mission de Santa Clara ; celle de San José, où se trouvent des sources d'eaux chaudes et celle de Dolores près de San Francisco qui n'était alors qu'un hamlet, station maritime où quelques rares balinières venaient échanger contre des cuirs, des suifs de la viande fraîche des marchandises de leurs pays ; la monnaie la plus courante dans ces transactions était le cuir d'un bœuf ou d'une vache qui représentait une piastre. De temps à autre à des distances de 5 ou 6 lieues, on rencontre un rancho habité par une famille de Mexicains, ayant pour serviteurs quelques Indiens, et possédant plusieurs lieues carrées de terre autour de leur habitation, sur lesquelles vivent en liberté des milliers de bêtes à cornes, à laine et des chevaux. J'aurai peut-être occasion par la suite d'entrer dans plus de détails sur cette variété de l'espèce humaine. Intermédiaire entre le sauvage pur sang et l'homme civilisé. Ce qui précède n'est que l'analyse de conversations avec différentes personnes qui ont déjà parcouru le pays, en attendant que mon temps soit pris par les affaires, je cours, je questionne, j'écoute et regarde.

En route de San Francisco. Californie le 23 X^{bre} 1849. Dimanche

On voit et on trouve parfois des pépites d'or de 20 à 40 livres. C'est possible mais jusqu'à présent la plus grosse que j'ai vue, de mes propres yeux, et touchée de mes mains, est grosse comme le poing, et pèse 40 onces. C'est un fort joli coup de pioche, elle ressemble à un morceau de métal coulé dans un tronc de rocher. Le poudre d'or qui est la monnaie la plus courante, pour les paiements dans le commerce ne ressemble ni à du gros ni à du fin sable, mais bien à du gros sor, pour la forme. La couleur comme celle de l'or natif est jaune bronzé et mat. L'once est généralement acceptée pour 10 dollars, un peu moins que sa valeur intrinsèque, ajoutée à cela que les balances, et les poids des marchandises ne sont pas contrôlés, et vous conclurez que le mineur est souvent, si ce n'est pas toujours, volé. Il se venge quelquefois en falsifiant la poudre, en la mélangeant mal, mais se satisfaisant ainsi d'un fer armé, même tout le sable ferrugineux noir et rouille qui s'y trouve ou bien offre un prix inférieur c'est à malin malin 1/2. pour ne pas dire plus.

C'est la Douane à confisquer le navire la Cérés, pour fait de contrebande. Elle prétend que les navires étrangers, faisant escale sur les côtes du Pacifique n'ont pas le droit de prendre du fret dans les ports de relâche. La Cérés, en ayant pris à Lima, avait en contrebande et par suite saisie, 15 autres navires dont deux français, qui sont dans le port, subissent le même sort. Les capitaines, les armateurs et les consuls sont en réclamation auprès du collecteur de la Douane omnipotent ici en tête et matraillant; tous prétendent être dans leurs droits; c'est un procès qui prend la tournure d'un conflit international. On me dit que la saisie ne peut porter que sur la coque du navire son armement et les marchandises appartenant à l'armateur et au capitaine, seuls coupables et responsables de délits s'il y en a. Mais dans un pays comme celui-ci où la légalité n'existe pas, où les procès coûtent en frais de justice souvent plus que l'objet en litige et s'éternisent, pour le plus grand profit des avocats, il faut s'attendre à tout. Si notre pacotille est confisquée nous aurons recours sur Joseph Remaire, l'armateur et sur le capitaine Messmacher. C'est le commencement des tribulations de ces beaux messieurs; et, s'ils sont seuls flagellés, il ne trouveront parmi les passagers qu'ils ont exploités pendant 7 mois, personne pour les plaindre.

En route de San-Francisco. Samedi 24 Décembre 1849.

J'ai presque une rage de son emploi, quelque humble qu'il soit. (On me montre
journallement des dandys de Paris, de Londres, de New-York, portant sur leurs
viesges épaules de lourds colis pour des gendres, et n'y a pas un seul d'eux qui n'aurait
pas voulu pour domestiques, des avocats, des médecins, des capitalistes, des négociants
qui, manquant d'habileté, de consultation, de numéraire ou de crédit, sont
obligés s'ils veulent dîner de se faire commissionnaires au coin d'une rue, de se rendre
à la porte d'un restaurant ou d'un café en vogue, cuisinier, serveur de vaisselle
de se mettre de huit de 20 à 30 francs par jour; ce qui leur permettra, s'ils sont
économiques, et industriels de prendre un état, lui à leurs coûts. Une autre industrie
consiste à aller vendre à huis clos la nuit, par la ville, qui
appartient à qui, et n'est soumise à aucun régime forestier; la
celui qui sait mener la bête et la science. Dans la journée, on se
tient à cinq francs de bois qu'il porte à domicile, à raison d'un dollar par
charge. C'est, dit-on, pour l'indépendance dont on jouit
à leur son fixe. Que deviennent tous nos bons hommes de la Ceres dans
cet effondrement de toutes les positions sociales, de toutes les illusions, de
l'avortement de tous leurs projets? Que j'en ai vu déjà de ces figures longues,
ahuries, déconfites! Les plus présomptueux s'aperçoivent enfin, que, dans ce pays, les
bons bras du travailleur, la bonne tête du négociant ou du capitaliste, avec
de l'ordre et de l'économie sont les bases de la fortune, la base des
ateliers nationaux de Paris. « Chacun pour tous », se traduit ici par « Chacun pour soi ».
Pépin, 14 grand prix dans les collèges de Paris, dirigeonne une maison; de
France, qui est descendre de Robert le Fort (main droite ou main gauche) veut
jouer la comédie avec un co-acteur des variétés nommé Jourdain; (passager de l'Edouard),
et on attendait pour la dernière priante en fait des dettes dans les hôtels.
Le docteur Pilos, de complicité avec Blondeau (fils d'un député du Centre) Bouillon
fils d'un industriel, Péquignot, dit Griseley, et Parisot sans antécédents connus,
ont essayé de fabriquer de la limonade gazeuse, et surtout de la vendre à un prix
rénumérateur; Cécologue se prétend descendant des Sacerdotes impériaux d'Orient.

mais les fonctions de secrétaire de son ministre Montalivet, puis de colonel
de son régiment, colporte des oranges des cigares, des allumettes et d'autres articles minuscules,
avec l'échasse de courtisan en soirée de Paris, n'attendant mieux ou pis, de la
Mallou de officier de cavalerie s'improvise compagnon menuisier; de Bidoux fils d'amiral
pour ne pas dire, avec quelques autres ayant acheté une embarcation, font des
transports sur la baie, et chassent de l'autre côté de la baie à Contra Costa
flamme baidée encore peu fréquentée. Charbonnet l'industriel industriel, et bien
souvent malheureux, avec quelques menuisiers du bord dont un Bouret, est frère d'un des
associés de la maison Rosa. Bouret et C^{ie}, grands éditeurs de livres espagnols à Paris,
attire une occasion, pour tenter de nouveau la fortune, qui ne vient pas vite, la
Guillocheuse. Jirret, se rabattrait volontiers sur une simple place de cuisinière et est
peut-être bien ambitieux. Quant à la volage Estelle, elle est d'un placement plus
facile; les femmes sont rares elle accepte avec empressement un emploi de femme de chambre
chez la débauchée Péron Bommange au prix payé d'avance de Mystère!

La Société d'émigrants de la Corée dite la Nationale fondateur et directeur à Paris
un certain Blanchot. Campé sur la montagne sans provisions, sans
argent, sans crédit, sans protecteur, pendant que l'administration se moque
des dupes qui lui ont confié leurs économies à la suite des pompeuses promesses.
Le Blanchot doit être un infâme aristocrate un plébéien ne se conduirait pas ainsi.
Les 17 restant unis de la Société des 32 mangent sous la tente le peu qui leur reste,
cherchant à s'occuper, mais ne trouvant pas souvent par les temps de pluie qu'il
fait. Quant à la Société E. de Marney Héron et C^{ie} elle est encore intacte, malgré la
pénurie qu'on a cherché à y semer; aussitôt son abri construit (sans être demain),
elle s'y installe, avec ceux à qui elle a offert l'hospitalité, tous gens sérieux, à
l'exception de Blanc le nègre, le moine du Baron, Blanc Richissimo aristocrate et
industriel sarroisien débarque ses marchandises, qu'elle et comme elle pourra les écouler, et
cessera possible d'ici au 1^{er} Mars et suivant le résultat, prendra un parti quelconque.
Mon temps avant être absorbé par les affaires, mon journal quotidien sera
nécessairement interrompu. Cesse pourquoi je clos cette 2^{ème} partie, et salue la
maison au frère, ou tout autre ami l'éternel, qui aura eu le courage de me suivre jusqu'ici.

À mon cousin Charles de Finance Médecin-major.

Un Biver à San-Francisco 1850.

San-Francisco Californie 1^{er} Février 1850.

Ça n'est pas tout, mon cher ami d'avoir du courage, de l'énergie, de l'ambition de faire huit mille lieues avec une jacotille. Il faut encore avoir la chance de son côté pour réussir; et ce n'est pas mon cas pour le moment du moins. Je t'ai garé ma baraque sur le grand champ de foire cosmopolite qui porte le nom de San-Francisco, je m'y installe avec mon associé C. Véron, mon employé Tidancet, deux autres passagers de la Série copropriétaires de la susdite baraque, et nous offrons l'hospitalité à ton parent. Oublié de Finance et au docteur L'air qui l'acceptent. Nous débarquons ensuite nos malles et quelques petits colis de marchandises, provisions etc, que le douanier installe à bord, très bon enfant ne visite pas. Quant aux marchandises portées comme fret sur les commencements, c'est une autre affaire, il faut pendant plus de 8 jours faire des démarches sur des démarches, par la pluie, par le brouillard, et quand vous croyez être en règle, on vous refuse le permis de débarquer, parce qu'il y a une formalité quelconque que le courtier de Douane a omise ou dirait que le collecteur de la Douane M. Collier, gros personnage tracassier par nature, et peut-être par intérêt s'entend avec ses employés et les courtiers, pour faire dépenser de l'argent, et entraver l'importation étrangère, et des gens qui connaissent les lois américaines et internationales, prétendent qu'il outre-passe ses droits, et qu'il prouve en outre cher aux Etats-Unis, d'avoir mis à la tête de l'Administration, un brouillon aussi rocambolesque de pouvoir réussir avec les courtiers, fléchés par l'argent qui voudraient faire une affaire chanter, je me suis adressé à un courtier, métis français d'origine, mais américain de la Nouvelle Orléans, homme de bonnes mœurs,

peut-être correctement j'en ai un. Yoursmar L. Guttmann, qui s'est mis une tête d'affaires.
La chose est difficile pour moi d'être de briser une caution pour l'achat des vins sur les
marchés que je faisais en Rouane faute de numéraire pour retirer le tout en même temps.
J'avais mis le mot caution et la chose au sérieux. J'aurais voulu en avoir enseigné à cet
égard, et moi pauvre ignorant comme je suis, j'aurais jamais pu trouver une caution valable.
Mon nouveau courtier M. du Sire à qui je m'en avais fait faire en grande confiance, et que
c'est par moyennant 2 dollars, il me trouverait une superbe caution, telle et si petite à
mon choix, et sans un sou de responsabilité. Ce qui fut fait exactement. Il me permit
de retirer tout ce qui me paraissait pouvoir se vendre, et des échantillons de tout le reste
et tout temps que cette corvée finit, j'en gagnais, et j'en perdais l'appétit. Mon
petit capital-moyen s'est enflé de la sorte dans les caves de la Rouane, et dans
tous les jours de cette mise en scène, il s'agit de la reconstitution, aussi nous vendons
tout ce qu'on nous demande, même nos effets personnels, à quoi bon un pal-tois
ou habit une écarlate, quand une chemise de linge et un pal-tois répondant à toutes
les aises nous. Ou mieux dans Rouane nous vivons; chaque année beaucoup que
physiquement, que moralement; sans famille sans amis, pas même de bonnes
connaissances: sans femmes, sans salon, sinon dans les soirées, les maisons de jeu et les
soirées chantantes: quand on rencontre un bon ami, ça ne peut être qu'un
bourgeois, un ouvrier, un souteneur, un escroc, quelque fois un mineur bourgeois
qui s'est dégradié, a jeté sa dégrise à la mer et attend pour retourner dans son
pays le premier steamer en partance.

Ma journée se passe au magasin à attendre le client, ce qui me laisse du temps
disponible pour vendre mes troisièmes et à faire du cognac et du whisky, le mettre
en bouteille et en caisse pour la commodité du client. Des bouteilles et les
caisses ne coûtent rien; il ne s'agit que d'aller les ramasser sur la voie publique,
où chacun les jette quand elles sont vides pour se débarrasser d'un objet inutile
et encombrant. Le remplissage, le nettoyage et l'emballage est l'affaire de
fidèles, ainsi que l'approvisionnement de combustible. Tous les matins,
il y a la tournée et rapporte, caisse, bouteilles et bois en quantité suffisante
pour les besoins du jour. C'est encore moi qui fait les courses dans la ville.

presque toujours entre eux, et c'est l'anglais et le portugais qui se font le plus
 comprendre. Quant à l'argent, il se change en la monnaie de la ville ou en celle de
 la capitale de l'établissement. Pour faire notre journal nous avons recueilli
 un échantillon de journal avec de la lire, et chacun y fait cuire ses aliments comme
 à l'habitude, soit avec du blanc de Siam ou avec le docteur ou avec
 deux compagnons. Quand le journal est libre, il y a des journaux industriels de
 tiquoriste. Notre nourriture est peu coûteuse; nous avons 100 kilos de riz et
 jambons, autres de riz et farine, et une certaine de boîtes d'indougar, 300
 litres de vin, du thé et du café, du sucre, du vinaigre et de l'huile d'olive.
 Nous n'avons donc que le pain et quelques-uns de la viande fraîche à acheter.
 Le soir venu, chacun se munant de quelques bidets, contenance mercerie, allumettes
 et on se rend de son caban, en parcourant les maisons de jeu, les cafés, concerts,
 qui regorgent de monde et on cherche à les vendre le plus cher possible. Hier, il y
 avait de vendre ainsi des boîtes d'allumettes de 10 centimes 2' 30.
 Tous les nouveaux débarqués se débarrassent vite de tout ce qu'ils ne veulent
 pas emporter aux mines; aussi ces établissements comptent-ils quelquefois autant
 de plus de vendeurs qu'il y a d'acheteurs, et présentent-ils une physionomie
 étrange, curieuse, ancienne, française de toutes les nationalités de toutes les langues,
 de toutes les couleurs, et de tous les costumes. C'est un babil, un bazar, une bourse,
 une foire, autant qu'une réunion de joueurs de hasard et d'ivrognes, d'escrocs, de gens
 de riches et probablement de gens honnêtes. De temps en temps un rix, un
 coup de poignard ou de revolver, l'arrestation d'un pick-pocket infligeant l'élite,
 le suicide d'un décau, rompent la monotonie du spectacle; après un instant de grand
 tumulte, le calme se rétablit. L'orchestre joue la plus entraînante polka, les chanteurs
 exécutent leurs plus grivoises chansonnettes, accompagnées d'acclamations et de fous
 provocations et la voix du croupier à intervalle régulier la réveille comme d'habitude
 votre jeu Messieurs le jeu est fait rien ne va plus. Celui qui entrerait à ce moment
 ne se douterait pas qu'un instant auparavant cette foule circulaire avait le
 témoin d'une scène tragique, et qu'un de ses membres venait d'être transporté, mort
 se mourant de la fièvre de la fièvre, au bureau du coronier ou de la police.

En effet, en tant que nous sommes, le résultat partiel de nos excursions
n'est pas de nous repaître de tous les vices, de tous les capotages, c'est une sorte
de 11e 20e de marchandises, laissant au moins les 2/3 de bénéfice net.
Nous rentrons vers le moment. Dans notre domicile où nos compagnons d'infortune
passent de l'établissement, dorment déjà d'un profond sommeil, et le matin nous
retrouvons au nombre de 7 sur un appentis à 2 mètres qd du sol, chacun sur
son matelas reposant sur le passé le présent et l'avenir sans arriver à
une conclusion. L'anglais sans proférant la balance du travail, sans le savoir.
Après quelques jours d'association pour l'exploitation d'un cabaret avec la
4e Street de New York, qui a une pacotille de montres et un peu d'argent se décide
à se marier, sérieusement et pour rire qui sait? Le préfet à bord est reformé pour
guillotine de complexion, avec ou sans traitement. La tête de cette vieille guillocheuse,
guillochée de cicatrices sur le cuir, de rides sur le visage denté, blafarde, doit bien faire
sur Corieller, à côté de celle de son époux, rougeaud, aviné! Comme les deux semblables
meurs doivent battre à l'unisson sous la couverture; et pendant combien de temps?...
Je suis à la recherche de quelques adresses prises en France de personnes qui
devraient être en Californie. J'abord un M. d'anglais frère du directeur de la poste
au Havre dont Alphonse de Valenciennes mon ami est sous inspecteur.
J'apprends que ce M. après avoir été dans une position très belle était malade
très sérieusement au Siècle de San-José, avec des affaires très compliquées
et une fortune très hypothétique, à dont son frère du Havre ne se doute pas;
ensuite d'un docteur Chevalier, fils d'un certain Chevalier parfumeur leinbelerien sur
la place de la Vierge à Vaugrès, dont l'adresse est très incertaine; les uns disent
qu'il est aux mines, les autres disent qu'il est à Mazatlan (Mexique) exerçant
la profession; le dernier est un M. Trillem de Franca Comte dont j'envisai peu
découvrir aucune trace. Muni d'une lettre de recommandation, adressée de M. Buffet
ministre du commerce, je me suis présentée chez M. Guys notre agent consulaire;
mais hélas! chef d'une société d'émigration en déconfiture, plus tracassé
de ses affaires personnelles que celles du consulat, c'est à peine s'il a
lu ma lettre de recommandation, très bienveillante et très explicite du

ministres, qui l'ont écrit de sa propre main sur les instances de son ami
 et ami Edouard Courmont. Le français alors sous préfet
 à Miravalles; puis il m'a congédié de la manière la plus polie, mais
 la moins efficace. Je suis donc assuré désormais qu'en je suis complètement
 isolé, et que je ne dois compter que sur moi. C'est toujours quelque
 chose, dans la vie, que d'avoir cette certitude; cela vous donne une énergie,
 un aplomb, un orgueil qui vous aurait fait défaut si vous aviez eu
 une protection quelconque qui vous aurait enlevé toute initiative, et vous
 aurait mis dans la dépendance d'autrui. C'est la position dans
 laquelle je me trouve dès mes débuts sur la terre californienne.
 C'est à quoi maintenant d'agir en conséquence, et sur mes propres inspirations.
 Le 24 Décembre un incendie a détruit toute une rue. Toutes ces maisons de
 bois brûlent comme des allumettes, même en temps de pluie, comme celui que nous
 avons; que sera-ce donc en été? J'en vois sans une goutte d'eau; et par les grands
 vents qui soufflent régulièrement tous les jours de 8 heures du matin à 5 heures du
 soir? Cela n'est pas rassurant pour les propriétaires et les locataires de tout ces
 baroques plus ou moins coquettes, très coûteuses et si combustibles. Mais qu'importe
 à tous ces Californiens une ruine de plus ou de moins, il n'en est guère qui soient à leur
 début, rien ne trahit sur leur visage une inquiétude à la vue de leurs maisons, de leurs
 marchandises réduites en cendres, et c'est à peine s'ils attendent qu'elles soient refaites
 pour les reconstruire; ils trouvent du crédit, je ne sais où. S'ils n'ont pas leur
 caisse, s'ils sont sautés comme ils se trouvent libérés vis à vis de leurs créanciers,
 et que souvent les marchandises ne sont qu'en dépôt ou consignés, ce sont les expéditeurs
 étrangers qui paient tout, et les incendies se trouvent plus riches qu'avant. Avec
 autant de risques, il n'y a pas, et il ne peut y avoir d'assurances possibles. Il faut
 attendre que la ville se construise en pierres ou en briques, et cela demandera encore
 bien des années. Le lendemain du sinistre un bataillon d'ouvriers défilait la place
 et les maisons, toujours en bois s'élevaient de nouveau, comme par enchantement;
 dans dix jours personne ne se doutait plus que le feu a passé par là.
 Le Romain, peu sentimental, commence à bord de la Cécile de compte à demi en

restaurant. L'incertitude de l'avenir d'un futur aussi incertain que le présent
même. Son Beau-père avait fait ces belles propositions à la jeune fille, qui ne les
demandait pas, L'incertitude de la jeunesse toute la grande supériorité et la
de lui de volage compagne. Il lui promet le mariage. Elle accepte la proposition
à 48 heures après. Elle devient Mme L'incertitude. Elle est devant les hommes.
Jeune, jeune, elle n'est comme actrice au théâtre. Sans doute pour jouer les originaux
à raison de six cents dollars par mois; puis divorcant, et retournant chez Beau-père
si elle trouvait plus de confortable et moins de brutalité. Digne Caliste, maîtresse
accablée, femme sans cœur. Elle a bien choisi sa voie; le théâtre, la rue, la cave. Elle
peut le suivre fructueusement pendant quelques années encore; les magasins ont des
chiffons; les ferrugineux des chignons; les dentistes des dents; les parfumeurs des
craquelures pour remplacer tout ce qui lui manque déjà et ce qui lui fera défaut
plus tard. Les Californiens ne sauraient pas si tôt le droit d'être difficiles.
Tandis que ces choses se passent, Adolphe de L'incertitude et le docteur D'incertitude font
un voyage d'exploration à San José, la capitale provisoire, se mettent en relation
avec M. Venglois qui les reçoit très cordialement, en raison des nouvelles que
il lui envoie de son frère du Havre, et leur donne tous les renseignements
nécessaires, mais ne peut leur être d'aucune utilité, vu son état de fortune très
bâti dans des spéculations malheureuses, et la paralysie dont il est affligé
depuis quelque temps déjà et qui met ses jours en danger. Il n'y a rien à faire
dans cette ville que du commerce et de l'agriculture. Comme elle est peuplée
en majeure partie de Californiens, de Mexicains, de Chilien et d'Indiens demi-
sauvages. La langue espagnole est la dominante, c'est avec eux que se font les
principales transactions et comme leurs goûts, leurs habitudes sont essentiellement
différents de ceux des Américains et des Européens du nord, ce qui le rendrait bien
à San Francisco n'y aurait pas de débouché. Il y a aussi un Français Bizontais
de la connaissance du docteur Priot, qui se nomme Jourdain et tient hôtel et
restaurant. Venir au Mexique pour ne savoir que l'objet il y a fait connaissance
d'un certain Vignard qui se dit concessionnaire par acte du gouvernement mexicain
à l'annexion de la Californie, de la plus grande partie de l'emplacement.

de San Francisco. Le jour où il vint se joindre à San José et se représenter
des intérêts et droits, (craie au fictifs) La loi de San José qui entérine les affaires
valoir en temps opportun. La elle-même est pour les avocats et juges de ce pays
que ce sont des forces.

(A peine sommes-nous arrivés que parmi les passagers de la Gries, j'ai déjà
à constater 3 décès, le 1^{er} c'est celui de Chandra Shulte la jeune allemande, qui
qui valait à faire pitié, pendant le dernier mois de la traversée: on pouvait se dire
qui mourir: le 2^e est un nommé Bois de Sature dont l'individualité ne m'est
pas connue et qui ne s'était fait remarquer à bord par aucun trait saillant de son
caractère ou de sa personne. Le 3^e Gosselin ex. capitaine de la Harve, associé de de Gram
et Lamolère: bruyant, enroué, grossier aurait été ennemi à la place à l'intérieur
qu'à la chambre. S'étant cassé comme garçon dans un café, s'est été victime de son
intemperance et de son étourderie: voulant faire le jeune homme, il fait une chute
en descendant des escaliers: il se casse les reins et après 15 jours de souffrances, il
meurt dans un grenier, rongé des vers et de vermine.

M. France essaye de fonder un journal; pour cela il emprunte une presse
autographe au docteur Briot achète du papier à crédit: publie un numéro qui ne
se vend pas, quelques dettes de plus ou moins ne sont rien pour lui: il suspend la publication
pendant 15 jours; puis rencontre un nouveau bailleur de fonds sans plus de succès, ce qui
ne l'empêche pas d'être plein de fatuité et d'espérances d'avoir 100 projets en tête, tous
plus ou moins irréalisables. De lui venir aux crocs du 1^{er} journal venu ne payant rien
par son écrit qui avec des calembours, des belles promesses ou des flatteries à l'usage ou
pièce. Il sait que c'est une monnaie qui n'est pas encore dépréciée partout où il en use
et abuse. Chaque jour il entre dans le port ou plusieurs navires venant de tout pays,
chargés de marchandises et de passagers; et comme une fois entrés ils ne peuvent plus
sortir faute d'équipage qui déserte et de fret impossible à trouver, il leur fait que la baie
de San Francisco présente à l'œil une magnifique forêt de mâts, sur lesquels on
voit flotter tous les pavillons des nations maritimes. Parmi les derniers arrivés se trouve le
Cachalot de la Harve, capitaine Legend. Les passagers de ce navire aussi mécontents que
les matelots se vengent de ses mauvais procédés, en démolissant la contrebande qu'il

confait. M. de la Roche, de la Roche, condamné à une
forte amende et fut de la condamnation du navire et de la mise, et M. de la Roche
vint sans de la même façon et pour les mêmes motifs de consolation ensemble.
M. de la Roche, maître de Bordeaux, est arrivé parmi les passagers le bateau de la Roche
avec une pacotille assez importante. Il y a quelques années, j'ai fait la connaissance
chez M. de la Roche à la Roche et à Tassinant où il est venu festoyer chez moi.
Un pauvre riche armateur de Bordeaux était en relation d'amitié avec la famille de M.
de la Roche fille du comte de Gravel de Terrigny. Ce petit épique d'une femme faisait l'effet
d'un jeune étourdi, très léger de caractère, très viveur, très présomptueux, et l'on en avait
même dit qu'il n'était pas en bons termes avec son père, homme avare égoïste plus
occupé que l'homme du monde, qui voyait avec peine les folles dépenses de son fils le
mettant à la position congrue, ne desserrant les cordes de la bourse qu'à l'encre.
Je supposais aussi que cette petite fugue de Bordeaux en France. Comme on n'a pas
de l'argent nécessaire, avait pour lui de lui épargner les remontrances paternelles
et les tracasseries de quelques créanciers impatients. Sa première impression sur
son compte fut la défiance; mais après plusieurs rencontres, il me conta son histoire
avec tout d'aplomb, ses projets avec tout de sérieux, que je crus à une métamorphose.
Il m'assura que sa pacotille lui avait coûté près de 80.000^f, qu'il venait pour
établir à San-Francisco une succursale de la maison de son père et représenter
plusieurs grandes maisons de Bordeaux, que chaque navire en partance lui amenait
de nouvelles marchandises; et qu'enfin M. Chauveteau, le plus maître, le plus
difficile des maîtres d'argent, des tripoteurs d'affaires lui avait fait de très belles
propositions d'association sans être tout à fait convaincu, pénétré fortement circonvenu,
tout cela était possible et presque vraisemblable. S'il avait déjà son bureau dans la
maison de son futur associé qui lui faisait des manières (provoquant d'un pigeon à plumes)
vivait confortablement et passant le soir devant une roulette, jetant de digneusement
un dollar sur la rouge ou la noire, comme un amateur pour qui le dollar ne représentait
qu'une valeur infime; du reste affectant le sérieux de l'homme d'affaires, en présence
des gens qui pouvaient avoir intérêt à l'étudier et le connaître. Bref si dans
l'intimité; le jeune de Gaulne reparaisait encore, l'homme muet semblait avoir pris le dessus.

Je m'arrête ici pour le moment sur son compte, mais certain d'avoir l'occasion
d'en reparler par la suite.

Tous les Dimanches sont ici des jours fériés. Les magasins fermés et si
l'on rencontre une boutique de détail ouverte, on peut être assuré qu'elle est tenue par
un français. Nous profitons de ce chômage pour faire quelques excursions dans les
environs. D'autres fois Bérard et Blanc vont à la chasse et rapportent quelques oiseaux
canaries, allemands, celui qui varie notre ordinaire un peu trop uniforme. Une de
nos promenades a eu pour but le Presidio, à 5 kilomètres d'ici à l'ouest du goulet,
autrefois une mission dont les quelques bâtiments qui restent debout servent de caserne
à 100 soldats qui gardent le canon en mauvais état, et qui représentent la force
publique destinée à défendre les droits de l'union américaine en Californie. Le route ou plutôt
le chemin de traverse qui y conduit est solennel et carrossable quoiqu'accidenté; on rencontre
des petites vallées bien vertes, on surpasse des ruisselets d'eau limpide, on hiverne, on secourt
des cotons, bois d'arbustes, de chimes verts, de lauriers roses, des petits sacs d'eau couverts
près de la mer. Des maisonnettes en planches au milieu d'arbres qui couvrent des jardins
au printemps, des pâturages couverts de bœufs, vaches et chevaux paissent en liberté.
C'est en le payant ayant San Francisco derrière soi, le goulet à droite avec ses loges
en face, la mission ou caserne, et à gauche la terre ferme formant une presqu'île
de 100 Kil. de long, bornée par l'Océan. Le goulet et la baie dont la pointe
Nord est le Presidio et la base la mission de Santa Clara au Sud. Une chaîne de
montagnes parallèle au rivage de l'Océan, la partage d'un bout à l'autre; et comme elle
est séparée de celle de San Raphaël, que par la baie ou le goulet sont formés, un
géologue pourrait affirmer que ce dernier n'a pas toujours existé; et qu'à une époque reculée
la baie actuelle de San Francisco couvrait toute la plaine de San José au Sud, d'Inceast
à l'Est jusqu'au Monte Diablo, baignant les plaines du Sacramento, du San Joaquin et

peuvent servir à la connaissance de l'Histoire des lieux de l'Amérique, et à la connaissance de la configuration actuelle de cette partie de la Californie.

M. certain M. de Blangy que je ne connais pas encore, mais dont je devrais parler incessamment pour la France, à l'effet de recueillir le passage de son père, quelque chose comme trois cents mille francs, qu'il attendait patiemment. Je profiterai de cette occasion pour vous envoyer des lettres, journaux et d'importance. Je vous envoie aussi la lettre que M. Vanglois de San-Jose m'a écrite en réponse à celle que je lui envoyais auparavant, celle de son frère le Directeur de la poste du Havre; vous y trouverez quelques renseignements sur le pays, donnés par un homme qui l'habite depuis quelque temps; vous pourrez le communiquer au Directeur, c'est peut-être la dernière lettre qu'il recevra de lui; car il est mourant.

Ces jours derniers s'est terminée devant la justice le procès entre le capitaine de l'Argos et son armateur M. Vannoise, d'une part, et tous les passagers de ce navire, d'autre part; cet armateur du Havre a été condamné à 100 collars de dommage et intérêts envers chacun des passagers. Ce qui ne laisse pas à faire une petite somme. Les 100 collars. Pourquoi tous les passagers qui ont eu à se plaindre de leur capitaine, n'ont-ils pas fait de même? ceux de la Cécile avaient tous les droits et les leçons, souvent répétées auraient été utiles aux passagers de l'Argos.

Mon compatriote Diderot Vanglois n'est pas plus que les autres ici sur un lit de malade; il souffre comme il peut quand il trouve, il est malade je ne sais quoi. Il n'est éternel de ne pas recevoir des nouvelles de la femme qui seule en France sait, ou il est tout en seigneur dans le public de l'ignorer, agréablement surpris de la succession qu'il vient de faire, et qu'on me charge de lui annoncer; mais lui peu flatter d'une paternité, dans laquelle il croit n'avoir aucun droit, cet accident, arrivé à Oisey, semble expliquer son silence. En n'est pas parfait et la femme du pauvre diable en est un exemple vivant qui tend à se perpétuer, je ne suis guère secouru par mes acolytes dans mes opérations commerciales. Alexandre est actif, c'est vrai, mais il passe souvent la plus grande partie de son temps à des inutilités et la moindre observation l'exaspère. Diderot est

ici en cette situation, on se trouve en effet à l'ennui à l'heure
commencée à chaque instant. Si l'on, que, lorsque les affaires m'occupent, on va
tout s'occupe au magasin, n'ayant pas le don d'ubiquité, il n'y a pas de remède
à cette fâcheuse situation. Il faut en prendre son parti et en subir les conséquences.
Nous avons des alternatives de beau et de mauvais temps quelquefois 3 jours de suite, quand
le temps est beau il fait des petits gels le matin et le soleil est chaud pendant
la journée, si il pleut c'est quelquefois par torrents, et il est impossible de vaquer aux
affaires du dehors, la vente est nulle, et on se morfond dans un morose ennui dans
sa boutique, faisant de la revue rétrospective maugréant contre le présent et imaginant
des projets insensés pour l'avenir.

Dimanche dernier le temps était magnifique nous avons fait une promenade
à la maison. Delores qui est à 5 lieues au Sud de San Francisco et qui, dans
un avenir peu éloigné sera un faubourg de la ville, car la forêt et les terrains
vagues qui les séparent sont déjà presque tous concédés à ces spéculateurs,
par lots d'un quart, d'un demi ou d'un hectare cent varas répondent à 90 ares
et c'est la contenance des plus grands lots à bâtir dans les villes en perspective.

Le bois que nous traversons est composé d'arbres peu élevés souvent penchés
ou tordus par les grands vents d'été, presque tous à feuilles persistantes ce qui
fait que l'hiver ne diffère de la belle saison, que par la nuance plus ou moins
foncée de la verdure. Il est entrecoupé de monticules et de vallons, dans ces derniers
quelques mares d'eau où croissent des grenouilles énormes, 11 fois plus grandes que les
plus belles de France; mais elles sont rares car ces petits cours d'eau ces
marais sont à sec pendant l'été. Ici et là dans les éclaircies poussent les
champignons roses comme ceux des prés; puis, après une heure de marche, on arrive
à ce hameau qui était il y a 50 ans une mission riche en culture, en
bestiaux, en plantations d'arbres fruitiers; aujourd'hui prairies incultes et
presque en ruine. Après la guerre de l'indépendance, les Mexicains se sont
emparés des missions ont chassé les missionnaires franciscains, sous prétexte
qu'ils étaient attachés à la cour d'Espagne; mais en réalité, pour s'emparer
de leurs propriétés et de leurs immenses troupeaux. Un nombreux indien y vit.

étaient à l'abri des incursions des Indiens, qui ravageaient le pays et qui
depuis, le tout est resté tel qu'il est. Les Indiens sont retournés à l'état sauvage, les terres sont restées
en friche, les plantations détruites faute de soins. Les habitations sont des masures
faute de réparations; et les spéculateurs le plus part aventuriers mexicains qui sont
bientôt spoliés par leurs compatriotes américains, n'auront pas longtemps joui
de leur rapine. Un nombre toujours croissant d'entre eux s'étant emparés, sans fin
appréciable de leur injustice, sont souvent déçus par les ruses plurielles et de
hardis voleurs de toutes nations ne se gênent pas aujourd'hui pour en abattre à
coup de fusil et les vendre sur les marchés de Californie, la police du pays étant
encore impuissante pour réprimer, ou constater ces méfaits.

À la mission de San Francisco Solis, il y a une église bâtie en pisé, très délabrée
c'est un hangar qui ne se distingue des autres constructions que par les trois colonnes
supportant d'un fronton, toujours en pisé, qui orne la façade. Elle est gouvernée
par un curé mexicain et un vicaire français du diocèse de Paris, appartenant
à la corporation des missions étrangères. Le curé est centenaire à l'église c'est
la même résidence des Franciscains, j'y ai fait une visite et me suis
entretenu quelque temps avec le vicaire. J'ai vu par lui qu'il y a un procès
pendant, entre toutes les missions de Californie et le gouvernement des Etats Unis,
relativement aux propriétés qui sont encore entre les mains du clergé catholique,
procès qu'ils ont peu de chance de gagner; puisque l'union américaine est juge et
partie dans la cause. La population de cette localité que je n'estime pas
à plus de cent vingt habitants, est en majeure partie composée de Mexicains,
quelques Indiens ou Métis. Les Européens et Américains y sont en minorité; le
commerce y est nul, en dehors du parovirage qui donne des profits immédiats, mais
la culture ne tente encore personne. Un alcalde, sorte de Maire ou de juge de paix
dans les pays espagnols, représente toute l'autorité. Un petit ruisseau garni de cressons,
coule dans une verte prairie, où croissent naturellement la fraise ananas, le maraiche,
la violette, tout près des habitations, par curiosité, et en outre qualité de futurs chercheurs
d'or nous voyons de l'arver du sable près dans le lit du ruisseau; tentative aussi innocente
qu'inefficace, nous ne trouvons que quelques paillettes jaunes et brillantes, restes du Mexique.

Je connus dans cette excursion un Indien qui parlait autant le français que moi l'espagnol. Il s'offrait comme domestique, sachant travailler la terre et jeter le lasso pour prendre les bœufs et chevaux sauvages et les compter au prix de 30 dollars par mois. Une dînée qui pour 30 dollars (300^{fr}) on pouvait se procurer un bon cheval, n'est pas cher au prix où sont toutes choses ici. J'ai acheté un terrain propre au jardinage et susceptible d'être arrosé de la continuation de 30 ares venant à être loué pour la somme énorme de 4500^{fr} par an, par l'alcade de la mission.

Après cette belle journée passée en plein air, par un beau soleil comme celui d'outre-mer, j'ai tout en France au mois de Mai. Nous rentrons avant la nuit dans notre baraque pour reprendre le lendemain notre colline de misère et prêter dans la boue infecte de San Francisco. Presque tous les passagers qui débarquent ici ont un tubercule, ager à la moutarde, fièvre ou dysenterie. Le changement de climat, de nourriture d'occupation, le campement dans la saison humide, les soucis, l'intempérance parfois, les miasmes de tous ces détritus de vingt mille individus jetés quotidiennement dans la boue des rues où ils se décomposent, sont autant de causes qui influent d'une manière fâcheuse sur la santé des plus robustes. Or je suis étonné que la mortalité ne soit plus grande. Dans notre petite société nous avons tous été plus ou moins atteints mais grâce à l'hygiène que nous suivons, au sulfate de quinine aux decoctions de tête de pavots et à notre alimentation, dont se fait partie essentielle, personne n'a été arrêté. Aujourd'hui 15 Février 1850, c'est le 8^e mois que j'ai mis le pied sur cette terre promise de Californie, qui n'a tenu aucune de ses promesses jusqu'à ce jour deux longs mois de soucis, de fatigues de corps et d'esprit, passés à regarder, sans pouvoir les soulever, s'enticher tous mes châteaux en Espagne, toutes mes espérances, ma fortune et peut-être celle d'autrui, sur les grèves de San Francisco. mes travaux ont été vains, et ce serait à rendre fou un homme qui manquerait d'énergie. Pendant toute la traversée j'avais envisagé tous les cas possibles, j'en étais préparé à la lutte, je lutterai. Je viens d'écrire à mon frère Commande de vendre tout ce que je possède et de liquider ma position en France, car je prévois que mon séjour ici sera bien plus long que je ne l'avais présumé, et qui sait, du train que vont les choses si jamais j'y reviendrai, ne voulant pas rentrer au pays dans une

position supérieure à celle que j'avais.

San Francisco 15 Mars 1850.

La dernière quinzième de Février a été employée à faire vendre à Sencan toutes les marchandises que je ne pouvais écouler en détail avant le 1^{er} Mars, époque où le bail du terrain sur lequel repose ma baraque expire. Cette manière de liquider est toujours destructive. Chacun de nous se défait aussi de toute sa drogue inutile à des mineurs. C'est encore ce qui se vend le mieux. J'avais eu d'abord l'idée d'en mettre une partie dans des malles et de les déposer dans un magasin pour les retrouver à notre retour des mines, mais le besoin d'argent, la crainte des incendies, et les frais de magasinage m'ont fait changer d'avis. Je laisse dans les magasins de la Douane tous les outils et 900 livres de Nitre inépuisable pour le moment. J'ai encore besoin pour les retirer d'ici là et j'ai passé bien des événements. Des matériaux de la baraque ont été vendus à 50 centars que nous avons partagés entre M^r Vallot et ma société. Le dernier vient de partir avec le docteur Fain pour le Yuba sur une poulie à mon ponton, ils ont eu bien mauvais temps. Des nouvelles des placers situés sur cette rivière sont très bonnes, et est vrai qu'ici les mauvaises ne paraissent jamais. J'ai fait connaissance d'un certain obbe. L'oube originaire de la Côte française de l'Inde (M^{re} Saine) c'est un tout jeune homme et tout jeune ecclésiastique. Quelles raisons ont bien pu le pousser à s'aventurer dans ce pays? Son intention est de fonder une cure à San Raphaël ville en herbe à 7 lieues d'ici de l'autre côté du Goulet, mais combien aura-t-il de paroissiens? Le courant de l'émigration ne se dirigera pas de ce côté, tant que durera la vogue des mines, s'il en avait seulement un bon, quelque riche et généreux Ranchero, qui l'entreprendrait de tout, cela suffirait sans doute à son ambition, à son zèle et à sa chétive santé pour le moment. Il a l'air bonhomme et pauvre; je lui ai vendu quelques marchandises, je lui en ai confié d'autres qu'il vendra pour mon compte, tels que chapelets, médailles, images, et avec le produit, il doit nous acheter un lot à bâtir dans la future ville et y dresser une tente pour indiquer notre prise de possession. Je lui fournis de la toile à cet effet. On nous a fait présent d'un lot de terrain dans une ville en projet à Stanislaus City, (mines du Sud) avec clause de nullité de la donation si, dans un délai de 6 mois, nous n'avons pas fait pour 100 dollars de

constructions, j'ai accepté jusqu'à ce que j'en suis engagé à rien. La superficie de cette propriété est
 de 240^{piés} ans, sur 80. Courant sur 3 rues. Nous en avons acheté une autre dans les environs
 de Pueblo de San. Jose 100 piés sur 100: coût 30 dollars sous conditions. Dans les jours on
 vend à l'encan des qualités de lots de villes futures qui pour le présent n'existent que sur le
 papier, on achète à bas prix, c'est vrai; beaucoup perdent leur enjeu. Tandis que d'autres le
 complètent; c'est une véritable loterie. C'est ainsi que se sont élevés les villes déjà
 existantes, et au vice de prospérité, comme Sacramento City, Marysville et Eliza City,
 ces deux dernières portent le nom des filles du capitaine Sutter sur les terres duquel elles
 sont bâties. Stockton et Jackson City et les capitalistes bien avisés qui ont acheté
 dès le début, une quantité de ces lots ont réalisé d'énormes bénéfices. On fait
 aujourd'hui à San Francisco des spéculations bien autrement hardies. La rue
 Montgomery longe le bord de la mer, si bien que dans les grandes marées, les vagues
 atteignent presque le derrière des maisons du côté Est. Ici bien! le plan de la ville
 s'étend dans la baie à plus de 300 mètres au delà et journellement il se vend
 des lots à bâtir, qui sont de 1 mètre à 3 mètres sous l'eau à chaque marée
 au prix de 500 à 100 dollars, suivant leur contenance et leur emplacement; et nul ne
 doute que les acquéreurs ne fassent une brillante affaire, mais il faut avoir
 plusieurs bourses garnies une pour l'achat, une pour les pilotis, une pour combler
 avec du sable, l'emplacement, et enfin celle qui doit payer la construction, c'est
 un capital de 10 à 20 mille dollars dans lesquelles le capitaliste sera renté
 dans moins de deux ans pour les loyers, s'il n'est pas tué. À l'Ouest, à l'opposé
 de la baie sur la montagne abrupte qui domine la ville sur laquelle s'étagent ces
 monticules de sables mouvants, difficiles à gravir, même pour les piétons, semblable
 à une montagne de sable, seulement les pentes sont moins élevées, là ce n'est plus le quartier du
 commerce, mais des résidences privées, des cottages, des petites maisons. Cette montagne
 à niveler, cette mer à combler font que tous ces travaux exigent moins coûteux surtout
 avec les moyens d'exécution employés par les Américains; j'en ai un exemple sous les
 yeux. Depuis quelques jours. Ainsi la rue Montgomery, qui sera longtemps la principale
 artère de San Francisco se trouvait il y a peu de temps envahie par une crête de
 monticules de sables variant de 10 à 20 mètres de hauteur, la circulation et les constructions

se trouvaient situés à l'extrémité du rue de la rue Sacramento près de laquelle
il y avait deux boutiques magasin, mais voici un village complet marchant à la vapeur;
une pioche gigantesque chargée sur un tombereau 1 m. cube de sable par minute et deux
encore d'un mois la rue de 15 mètres de largeur débouchera sur la rue Westet qui est
plaine et la baie se trouvera comblée du volume des matériaux utilisés. En travaillant
ainsi, pendant quelques années, on obtiendra double résultat places à bâtir sur la mer
places à bâtir sur la montagne, choses impossibles auparavant et on débarrassera la vallée
de tous ces terrains.

Depuis le 1^{er} Mars j'ai loué une chambre à côté du lieu où ma baraque était
située où nous campons pendant que je fais les préparatifs et les approvisionnements pour le
départ aux mines, rendant à tout prix ce que nous ne pouvons ou pourrions conserver.
En même temps Jidancet construit une petite embarcation pour voguer sur les rivières,
la rivière et y a dans la baie où nous aborderons. C'est une manière chevronnée, je veux
absolument être capitaine de quelque chose ne fut-ce que d'une coquille de noix, un médecin
aussi me traiterait et me guérirait de cette folie maritime en me faisant avaler
quelques gorgées d'eau de mer, mais il n'y a point encore ici des spécialistes et la maladie
suit son cours. J'écris ceci le 19 Mars dans une chambrette à 3 h 1/2 du soir assis sur mon
matelas roulé, une servante de canapé, une caisse me sert de table, Haudet et Veier, l'un
à ma droite, l'autre à ma gauche faisaient chacun une tente avec des draps de lit,
pour les planter aux places que nous choisirons, probablement ceux de la rivière Trinity
Il y a à St. Seiers, au nord sur la côte, une baie de ce nom. On dit toute la contrée
est riche presque inexploree peuplée de quelques tribus de sauvages pillards et malveillants.
Il est convenu que Veier, Jidancet et moi ainsi que Haudet qui nous en a fait la
demande nous partirons ensemble et minerons ensemble. Il y a déjà des navires en partance
qui mettront à la voile, quand ils auront un nombre de passagers et de fret en
suffisance cela demandera du temps personne n'ayant de renseignements certains sur ce
pays tout à fait inconnu. On rencontre ici dans les maisons de jeu un certain individu
qui se fait appeler le comte de Campora, il prétend avoir été lieutenant au H. Hussards,
et traîne avec lui une jeune fille ou femme qu'il présente sous le titre de comtesse de Campora
mais qui par ses allures, sa conversation, ses occupations (elle est croupière dans les tripots)

des au détail qui circulent sur son compte, n'est acceptée que pour tous le monde qui sous le nom de La Campora, elle se dit originaire de Chambourg, et a dû faire son éducation dans quelque court mal femme. Si elle avait de la tenue, elle ferait fortune car son pseudo mari, est des plus complaisants, ne fait rien et mène joyeuse vie. Voilà encore un gentilhomme algérien qui a dû faire plus d'un tour dans la lune, et dans l'honneur avant d'en arriver là. Le capitaine Sutter à qui l'on doit la découverte de l'or en Californie est propriétaire d'immenses terrains, sur les rives du Sacramento et de ses affluents, sa femme emie toute sa famille de Suisse et c'est sur ses propriétés que s'élevaient les villes de Marysville, Elza City. Du nom de ses filles. Si elle avait eu le savoir faire d'un mercenaire, elle aurait eu sous son toit un des plus riches capitalistes du globe mais malheureusement pour lui il a trop de laisser aller, son immense fortune lui a tourné la tête, tout son entourage, le pillé, le trompé, ce abus de sa faiblesse, et de son penchant pour la boisson, pour lui faire faire des transactions, des concessions de terre avec des clauses si subtiles, que tous ces marchés sont des mines à procès ruineux et interminables. Et le bruit court déjà, qu'avant peu d'années il sera complètement ruiné par tous ceux qu'il avait eus obligés. Le gouvernement des Etats Unis qui lui est redevable de la prospérité naissante de la Californie, cette nouvelle étoile qui brillait bientôt sur son drapeau, conteste lui-même ses titres de propriété et cherche à le dépouiller d'une importante partie. Dans cette guerre de courtoisie qui a pour théâtre tous les tribunaux du pays, et la cour suprême de Washington, le capitaine est seul contre tous, il est obligé de mettre en hypothèque les propriétés non contestées pour s'assurer de conserver les contestables, et grâce aux usuriers, aux avocats, aux gens d'affaires, aux juges et à tout les valetains qui viennent et la queue cette grande fortune, court risque d'être rapidement divorcée. J'avais eu l'idée de m'aboucher avec lui, pour lui demander une concession, pour le cas d'insuccès dans les mines, mais quand après informations, j'ai su à quoi m'en tenir sur sa position embarrassée et sur son entourage, j'en me suis abstenu.

M. de Lambertye gentilhomme Algérien est arrivé ici avec de Gaulne sur le succès avec une pacotille de vêtements. Malheureusement ceux qui ont fait cette spéculation se sont tous figurés que San Francisco était une ville jouissant du climat de la Provence de là une avalanche de vêtements d'été qui n'ont de débouché nulle part.

Dans les mines où la chaleur est grande pendant l'été, le pantalon et la chemise de laine constituent le costume habituel du mineur. Ici la température sans être jamais froide est fraîche toute l'année et celui qui s'habille ne porte que du drap.

Le M^r de Vambertge paraît un homme sérieux et bien étre. Avec tant de particularités à part. Dans ce pays, cela me fait l'effet d'une nouvelle croisade, la terre sainte. Au jour est la Californie; la foi, c'est l'honneur de la richesse. Le 1^{er} sépulchre est la montagne qui renferme les motifs en blocs gigantesques, aujourd'hui au pouvoir des Indiens indisciplinés. Dans ce temps là, comme dans ce temps-ci, la masse des croisés cherchant à composer le bien des églises ou toutes les classes de la société, l'homme fut-il dans une position modeste ne quitte pas d'ordinaire son foyer, sa famille, pour courir les aventures dans des contrées lointaines, si ce n'est pas une fois l'ambition, l'amour du lucre ou de la science, une ardente foi, à moins qu'il n'ait un devoir à remplir, des vedettes à réparer, des fautes à faire oublier, des hontes à cacher, et quelquefois la croix à vider.

Le 1^{er} Avril je reçois un paquet de lettres de France. J'en ai d'Adolphe et d'Amel et de la famille Darnaud, un tout une dizaine de feuilles de papier. C'est le port m'a coûté moins de 2 dollars; comment se fait-il que mes lettres adressées au Brésil et au Pérou aient coûté jusqu'à 30^{cts} malgré mon affranchissement préalable dans le lieu d'expédition. Le courrier que je reçois porte la date de décembre et de janvier derniers. Ma voisine est prise nous partons incessamment pour les places de la Frimidy; je ne sais pas au juste à quelle distance ils sont de San Francisco. Les uns disent 100 lieues les autres 110; ils ne sont pas éloignés des pointures de l'Oregon. 10 lettres sont en charge pour cette destination. C'est l'engagement du jour. Le gouverneur de Californie envoie cent hommes à 10 dollars par jour pour rep. les Indiens, p. tite protection, contre plusieurs milliers de Sauvages, pour garantir des centaines de campements établis sur une espace d'au moins 30 lieues. Rien nous avons donné congé à M^r Gard qui nous avait une chambre depuis un mois à raison de 1 double 1/2 par jour et nous sommes sous la tente jusqu'au départ. Il y a déjà si chère que pour écrire ceci j'ai pris refuge dans le bureau de France qui heureusement ne lui coûte rien. Il doit déjà 3 termes à M^r Hametou.

est un homme qui a des fonds, mais comme il n'en aura jamais le propriétaire sera comme les autres créanciers et attendra toujours. C'est toujours le même. La part de ce banquier ne m'a été fort à propos à la cire. Les créanciers ont vu aujourd'hui, chez M^{rs} Green et Hodder, négociants à San Francisco ce qu'on appelle un lingot de Californie (par plaisanterie) d'une fort belle venue, c'est une petite barre qui a été trouvée au camp des sonneries placés de l'autre. Elle pèse 22 livres, 2 onces 17 grains et 13 grains, elle a été achetée au prix de 10,000 dollars (50,000 \$) cela au moins un mineur qui n'aura pas perdu son temps!

Fitz Gerald, passager de la barge a conduit Bald et le Docteur Daring aux mines situées à l'embranchement Sud de la rivière Yuba. J'ai revu bien et j'ai rencontré. J'en ai dit avoir vu un malet chargé de deux cent livres d'or qu'un seul individu avait récolté dans quelques mois. Comment veut-on que toutes les têtes se tournent pas quand on est témoin de semblables aventures? N'est-ce pas que celle-ci est une exception et qu'à côté de ce fortune mineur Fitz Gerald ajoute, qu'il y a beaucoup d'autres au moins robustes ou plus paresseux, ou moins chanceux tout le jour de travail varie de une once à 200. Dans la plupart des places comme l'extrême d'un mineur est estimé de 10 à 5 dollars par jour.

Un événement tragique arrivé dans une des familles américaines les plus considérées de San Francisco, a mis en mouvement une partie de la population, j'en ai connu les détails, par le curé de San Francisco, auquel j'étais allé faire une visite avec Oscar de Gaulle. La famille Ward de New York se composait de 3 frères Frank, James (dont j'étais le locataire) et Charley. Il y a quelques années Frank avait épousé une New-Yorkaise fort riche qu'il ne pouvait épouser au mariage à cause de la disproportion de la fortune. L'espérance, mais plein d'amour, de courage et d'ambition il part pour Maratla (Mexique) avec ses 2 frères, y établissant un comptoir qui était prospère au moment de la découverte de l'or en Californie. Ils prétendent qu'ils avaient récemment débarqué à San Francisco avec un chargement de provisions et des dollars, dans le moment le plus opportun. Ils spéculent sur les terrains, et à la fin de 1849 les 3 frères se trouvent à la tête d'une fortune de plusieurs centaines de millions de dollars. Frank revient à New York et s'empresse d'aller offrir, à celle

qu'il avait sa fortune et son cœur qui cette fois sont acceptés sans difficultés. Aussitôt
après la célébration du mariage les heureux époux reviennent à San Francisco. Le tout
de deux mois la jeune femme meurt, le mari est inconsolable; puis 3 mois après les
bonnes nouvelles de paix, Frank subit de grandes pertes et dans un moment de
désespoir se tire un coup de pistolet dans la tête. Il n'en mourra peut-être pas, mais
la méchanceté, mais il aura perdu un œil et sera probablement défiguré. L'impression produite
par cette petite tragédie sentimentale, a été d'autant plus vive qu'elle n'est qu'une
leçon pour des américains de ce pays. Car la plupart d'entre eux pour une jeune femme,
une ruine complète ne s'arracherait pas un cheveu, mais courrait au plus vite après
une autre fortune et après une autre femme.

Mes relations avec l'abbé Foubert continuent, autant par sympathie pour lui que
par intérêt pour moi, je lui ai livré des marchandises à crédit pour 90 dollars qu'il
me paiera peut-être à mon retour des missions. Pour m'en débarrasser promptement il faut
lui donner quelque chose, et j'ai des images, des croix, des chapelets, des médailles,
des portraits, des clous, quelques draps de lit etc. puis je lui ai prêté des courriers
pour aller le curé de San-Raphaël. Il est un homme intelligent qu'il me paraît
brave, et j'espère qu'il sera payé si non ces marchandises de peu de valeur ici
vont le servir de beaucoup d'autres. Avant son départ pour la conquête d'une paroisse
et d'une cure je l'ai invité à dîner, puis je l'ai quitté avec l'espoir de le revoir
dans six mois et d'augmenter le prix de mes bibelots.

Ces derniers jours j'ai rencontré quelques nouveaux de classes riches sur le côté de Californie,
l'un c'était un M^r de Hempden, encore un gentilhomme, mais celui-ci Breton.
Il paraît que les malheurs rendent les gens confiants, car ils vous racontent à première
vue leur vie, leurs aventures, vraies ou fausses, et les causes qui ont
motivé leur départ de France. On dirait que ces fils de famille, plus ou moins
bien élevés et instruits, ignorent le besoin de justifier leur présence dans ce pays, refuge
des flibustiers, des rebuts, des prodiges de toutes les nations. C'est assez naturel, mais
c'est bien inutile, car vous contez le plus souvent vos douleurs à des indifférents ou bien à
des incrédules, il est à remarquer que tous ces émigrants, s'ils laissent des regrets et
des affections dans leur patrie, emportent toujours avec eux leur amour propre. Voici à l'appui.

la petite histoire de sa marche... Vers 1838 il s'expatriait, il ne s'est pas pour qu'elle
cause que ce soit la politique, les affaires ou quelque intérêt financier, par exemple.
Il est allé en Egypte à la tête d'un parti de Brésiliens et de Maures, il fait le commerce
au Yachra, pour le ouvrage qu'il avait monté, et les braves qu'il avait réunis dans cette
insurrection et recevait des chefs de ces peuples le titre d'Emir, il remettait au brésilien
Sultan cette le Yachra d'Egypte, en 1840, mais les braves qui ont suivi ont bien sa carrière
qui si elle n'était pas exemptée de l'anglais, avait son côté politique, pouvait flatter son
ambition et réaliser ses rêves d'or... Arrivé en France et y mène une existence obscure
dont il ne parle pas jusqu'en 1849. A la fin de cette année il se trouve en Californie
avec un capital de cent mille dollars; il s'engage un peu de tout va au plover, mais sans
résultat, tombe malade, mange son capital et revient à San Francisco épuisé, physiquement
découragé moralement. Il va partir pour les îles Sandwich avec l'intention d'y faire de la
culture maraîchère sur les terres du roi à Hawaii, et va devenir d'Emir, par exemple.
Le M^r de Montigny, qui a l'air distrait, dont nous beaucoup souffert dans sa vie.
Si j'en juge par sa démarche allongée, sa figure pâle, ses traits ravagés plus par le
chagrin et les déceptions que par le temps, et la désignation qu'il affecte; on dirait un
homme qui va jouer son dernier coin, et sa dernière goutte de sang, sur la roue ou la
noire... Que la roulette providentielle lui soit propice car à l'entendre et à le voir il
inspire un intérêt tout en se l'effaçant difficilement.

Tout autre est le cas de M^r de Vanclerc (de la Seine). Il faut qu'il s'agit qu'il
se jette dans la mer pour ne pas avoir cette si naïvement ces jours derniers.
Hélas! Voilà donc que, si est allé en Californie, c'est parce que son père était
amoureux de sa femme à lui, sa propre belle fille que pour cette raison il avait été obligé
de quitter la maison paternelle; qu'une breuille entre son père et lui avait été la cause même
et avait eu pour résultat de le frustrer de la plus grande partie de l'héritage paternel
sur lequel il comptait pour réparer les brèches qu'il avait faites à sa fortune
personnelle dans une exploitation agricole. Il fut un lui-même un homme qui
ne surprenne; mais ce qui m'étonne le plus c'est qu'on le raconte à un étranger.
La gazette des tribunaux signale trop souvent des scandales plus que celui-là
mais garde les sous-entendus ignorés du public et est possible d'entendre un mari et un

Il a fait l'accusateur de son père et de sa femme et les traîner ainsi sur la
chaire, circonstances atténuantes: de l'amolir vain, l'air, l'air et le bête est un être
insouciant de ses actes et de ses paroles. Il lui sera bien impossible de se tirer
de l'affaire dans ce pays, et lui précis à coup sûr. Notre consul M. Gys n'a pas
assez d'argent et de temps et de caractère pour tenir honorablement le poste qu'il occupe.
Sur la propreté qu'il estimait 300,000 en dit que le Douane en a laissé un tiers,
qu'un autre tiers a été livré en avarie pendant la traversée, le dernier tiers vendable
comme pour le linéaire aujourd'hui en la stagnation des affaires et l'encombrement
des marchandises sur la place. Il est obligé de tenir un rang et doit dépenser
de 30 à 40 dollars par jour; ses appointements n'y peuvent suffire. Il a dû
emprunter de l'argent à des gros intérêts, si bien que le bruit court qu'il est
failli, et que le prochain paquet pour Linnéa, l'important, le délivrera
des tracas d'une liquidation désastreuse et d'un consulat onéreux. Nous ne
partirons pas pour les mines sans avoir assisté à une bataille électorale, il s'agit
d'élire des officiers municipaux pendant plusieurs jours la ville a été en émoi
ce n'était que Meetings discours sur les places publiques en faveur ou contre les
candidats, troupes formidables ou grognements, tourtes et prolonges, processions
avec bannières portant le nom des candidats favoris des manifestants, le lendemain
même cérémonie même enthousiasme, pour les candidats opposés. Ces foules
étaient composées de campagnards payés, d'Allemands, il y en a un grand nombre qui
manifestent pour les candidats des deux partis. On dirait des gens fous ou ivres,
on se bouscule, on s'empare, on boxe, on bat; on mange le nuit et le jour, on
craint que tous ces gens sont des amis irréconciliables, ou des ennemis irréconciliables,
pas du tout. On était payé pour se promener, pour crier, pour taper; on se
promenait criant, tapant, mais une fois la besogne faite consciencieusement, l'élection
définitive, le salaire reçu le vin cuit, la ville rentre dans le calme, chacun court
à ses affaires, les antagonistes de la veille se tendent la main se promettant
bien de recommencer la même tragi-comédie, à la première occasion. Seulement
ici la l'opinion des campagnards aura sans doute changé, et l'idole de demain
sera peut-être bien celle qu'hier on voulait renverser à tout prix.

Enfin mes faits et mes. Je choisis au placier est fait de celui qui a le droit
 nous transporter aussi. Je place est la rivière de la Trinity. Le navire est le Motor
 de 150 tonneaux, armateurs Sullivan et Root. J'ai assuré les passagers. Nous
 partons. F. de compagnie, sans autre association que de nous prêter un secours mutuel
 et de nous aider dans nos travaux si nous y trouvons avantage, ces clauses ne
 regardent que Haudet qui désire se joindre à Fern, Idancet et moi, quelque
 soit l'intérêt que j'ai à quitter mes deux compagnons de la Louisiane, je ne désisterai
 pas le premier malgré le caractère fantasque de mon cousin, et l'incertitude
 de l'autre.

Mes petits approvisionnements faits en vivres, outils, munitions, armes, objets
 de campement embarqués d'une valeur d'environ 250 Dollars, une somme de
 1000 \$ que nous importons pour les cas imprévus, de tout ce que nous avons vendu
 de la pacotille, il reste disponible 280 Dollars espèces des valeurs souscrites à
 encaisser pour 150 Dollars et deux tirants (valeur nominale). Je vais de
 maintenant avec de Gaulne et je lui remets le surplus du numéraire et les
 valeurs, ainsi qu'une pouvoir pour recevoir les pacotilles qui pourraient arriver
 pendant mon séjour aux mines, avec cette condition que, s'il est obligé de
 m'avancer de l'argent à un moment donné, les intérêts à payer se compenseront.
 Dans le cas ou l'un ou l'autre en serait redevable pour la différence de temps.
 Des avances faites elle serait réglée à 5 pour 100 par mois en faveur du créancier.
 L'intérêt de l'argent est aujourd'hui à 10 pour 100 par mois, entre parents ou
 immeubles ou marchandises. Je pense donc avoir fait une opération utile et
 équitable, en même temps que sûre; car il est de notoriété publique que de
 Gaulne et M. Chauviteau sont sur le point de contracter une association.
 Comme je vais partir pour un temps indéterminé qu'on ne peut prévoir les événements,
 que je puis ne jamais revenir de ce pays sauvage et inculte y mourir de maladie
 ou d'accident, je crois devoir donner les adresses des maisons de San Francisco, où
 l'on pourrait se renseigner en cas de besoin, sur mon compte, et retrouver ma trace.
 Au consulat, chez MM. de Gaulne et J. J. Chauviteau MM. Liéche et
 Bagerique; Mullot et Calot; S. Bossange et Colliard; Gaudet à G. L. Co.

Il est parti de Victoria et j'ai vu à San Francisco. M^r Adolphe de Sionna compte venir nous rejoindre par terre dans quelques temps, il trouve à s'occuper en pour le moment ce sera pour lui un voyage bien difficile, pas de chemins, pas de guides, contrairement. Je lui avais offert de lui rassurer le prix de son passage à bord de l'Especter, mais par une diversion que je trouve exagérée, il n'a pas accepté.

J'ai rapidement esquisse, mon cher cousin Charles, mon bon ami, la physiognomie de la future reine du Pacifique pendant l'hiver de 1850, lors qu'elle faisait ses débuts dans le monde. Je ne sais si mon croquis est d'une exécution absolue, mais si l'original n'est pas flotté, ce n'est pas ma faute, il est tel que je le voyais du point de vue où j'étais placé. Pour être juste, je terminerai par un trait qui est tout à l'honneur de la partie laide de cette cité si jeune et si excentrique. Des pères jésuites et des venus installés ici en 1849 eurent l'idée de construire une église catholique. La population orthodoxe déjà nombreuse n'ayant pas d'église pour le culte. Des terrains étaient chers, la main d'œuvre hors de prix et l'argent faisant défaut, ils ouvrirent pour arriver à leur but, une souscription qui eut un succès inespéré. On compta des souscripteurs, les pauvres surtout, figuraient pour une somme de 1000 Dollars (5000 \$)!!!! C'est en dans les annales du vieux monde, un pareil exemple de tolérance religieuse à enregistrer?

C'est donc par ce point d'interrogation, et plusieurs points d'admiration que je termine la 4^e partie de mes aventures. J'ai besoin de grand air, pour me reconforter au physique et au moral pour faire une diversion à tous les ennuis à toutes les déceptions que j'ai éprouvées depuis le jour de mon débarquement à San Francisco. Je veux aller me retremper au contact de la nature la plus sauvage. Voir les Indiens qui représentent l'homme ante historique, et surtout chercher et trouver des précieuses.

Alta jacta est.

San Francisco 2 Avril 1850.

Fin de la 4^e Partie.

De Carylde en Scylla.

Ses ouvrages, les mines et les misères.

Alma Jean Burke Marie Colombe Arulith de Messing de Benthley

[illegible][illegible]

[illegible]

maintenir sous son. Sans doute la vie de se sentir et de se voir, c'est un
 spectacle comme il faut la vie et la trouver une place libre, c'est au premier coupant
 je ne suis pas à l'aise de l'effacement de prix et pas à l'aise, c'est qu'il y a pas de l'effacement
 dans le non confortable pour moi malheur, je prends mon gîte au rez de chaussée
 dans les niches qui se trouvent dans la salle principale et l'Irlandais Kempst s'empare
 de celle qui se trouve au 2^e étage au dessus de moi de sorte que je ne suis point à l'abri
 de toutes les incongruités de son intemperance journalière; le pécuniaire les coups de main
 comment faire pour me garantir de ses indigestions? Je prie que la traversée ne durera
 que huit jours c'est ce qui me console un peu.

Le lendemain jeudi, on lui a levé. Il ne fait pas de vent, on fait deux milles
 puis on remouille de nouveau; le capitaine, et les passagers qui ont le cœur gai, passent
 la nuit à boire et à chanter. Je suis las d'être à l'ancre. De Vendredi à Samedi,
 à 6 heures du matin nous sortons du goulet, la brise est bonne, nous rencontrons
 9 navires prêts à entrer dans le port. L'engagement pour la Californie n'est
 pas près de finir. Parmi ces navires, nous reconnaissons le Civilian de Boston 143
 jours de traversée avec passagers.

Le Samedi à 6 heures, grande brise en bonne route pendant la nuit, brise le matin.
 Veillon et Mandet (dit de Courcelle) mes compagnons de voyage sont pris de mal de mer,
 de sont tous deux contumaces du fait; je suis quitte par un léger mal de tête.
 Sur un navire comme l'Hebe (dit de Courcelle) pas le seul). Voici comme on se traite pour
 la nourriture; pas de pain, pas de vin, pas d'eau de vie; Du Lard et du bœuf salé
 apaisante de force poivre et poivre. On fait 3 repas, un pour l'aurore, a
 déjeuner et à dîner du thé et du café à discrétion, sucre avec de la mauvaise cassonade.
 Le 3^e repas se compose de biscuit et d'eau plus ou moins fraîche. Le soir il s'organise
 une partie de monde (jeu de cartes espagnol) où il se perd à chaque séance des centaines
 de dollars. Le capitaine est le tout en train, bon nombre verront bientôt le fond
 de leur porte monnaie; à ces parties de Dupes, avec des inconnus, et où il est facile
 de tricher. Les uns ont pas de la vertu, mais de la simple prudence, que de son
 histoire; c'est ce que nous faisons. Veillon et moi comme galerie nous jouons des
 coups. Le capitaine perd une somme assez ronde, mais, comme c'est un navire usagé.

à nous faire que ce soit le fait d'une spéculation pour aller chercher
la pelle à feu. Le dimanche 7 (il est 9 heures du soir) l'été est
le cap Mendocino, je fais part à mon capitaine du capitaine qui s'agit pour
la nuit, qu'il fait à son tour à son tour, pour l'après-midi, le
côté est calme, il court des bruits de tous côtés. Le lundi 8, nous
trouvons la terre à deux milles de distance, elle nous apparaît par la nuit,
par la nuit et au jour, elle est à quelques pieds au-dessus. Et le mardi 9
la nuit est calme, elle peut paraître le large, ensuite, en fin, la nuit est calme
et le lendemain, le large, comme qui me paraît assez fort, et
après, nous sommes pour nous en faire. Mercredi 10, l'un des plus passagers
de la nuit, et moi-même, en toutes circonstances, j'explique chaque soir, et le soir
relativement importantes. Cette conduite me fait paraître que notre association
est une chose de longue durée. Le petit capitaine, c'est il est, et que j'estimais
à son capitaine, avait tenu en fait à l'abord, et un cheval pour transporter nos
provisions au port aux placers, je crains bien qu'il soit fort épuisé, si non épuisé,
avant le débarquement, je commence à comprendre la cause de son voyage pour la
Californie; le jeu et les femmes. Le mur est assez fort, le navire fait passablement
eau; le nombre de passagers, qui font d'utopie, sont couchés dans la cale,
prenant un bain forcé des plus désagréables. Les balais sont assez communs dans
ce pays, trois d'entre elles viennent pour dans les eaux du navire; quelques marchandises,
les ordonnances des canards, sont en outre les seuls deux animaux que nous rencontrons.
La température est froide, mais, un service en vue, venant sans doute de l'église et
le dirigeant sur San Francisco. Le mardi 10 et le jeudi 11 Avril, même
temps, nous nous retournons en vue du cap Mendocino, nous craignons toujours à 20 milles
de la côte, souvent visitée par la brume, quand nous avons le cap sur la terre,
Mendocino est à droite, et la baie de la Trinity à gauche. L'éclair, trouve la
par une brisa longue, ce qui n'empêche pas les passagers insoucients de l'air,
chanter, boire et jouer, comme s'ils étaient en partie de plaisir. Le 13 et le 14,
temps de Cap Horn, nous courons sur des brisants, il faut prendre le large.
Le Capitaine qui croyait toucher au port, vient de reconnaître qu'il s'est trompé de

route, et que ce qu'il promet pour la nuit de Trinity fait tout autre chose. Et un tel
 désappointement, il lui faut des compensations, et le bruit et l'annonce le signal d'une
 agie technique à bord, qui dure toute la nuit. C'est le capitaine, l'alarme et le signal
 d'alarme, qui se chargent de la partie musicale. Le citoyen Sydney Campbell, qui
 tant plus sur ses jambes, sert de planche à tous les passagers. Le cuisinier ou le
 méca lui aussi, n'ayant succédé à la table de jeu du capitaine, pour lui gagner
 une certaine de dollars, me supplie à tenter sa fortune pour lui, je lui refuse tout d'abord
 mais il insiste avec tant de persistance et d'un air si suppliant, que je cède. Il me
 remet 20 dollars que je mets au jeu, qu'il perd du premier coup, sans s'en aller; mais
 ne recommence pas et il fait bien dans son intérêt. Le capitaine est en train de remiser
 tous les passagers, et il en aurait fait tout autant pour son cuisinier, si celui-ci avait
 été un blanc, mais s'étant un nègre; et la distance sociale qui sépare celui-ci du blanc
 est encore aujourd'hui même infranchissable. Un des plus grands inconvénients de la
 navigation est d'avoir, couché au dessus de soi un ivrogne ou bien un passager atteint d'un
 mal de mer chronique, j'ai la chance d'avoir les deux. Bien au 1^{er} étage qui a le
 cœur sur les lèvres à chaque gros temps, et Campbell qui chaque soir est si plein qu'il
 débouze. Moi qui couche au rez de chaussée, je pourrais pourrir en assurance, ou me garantir
 contre cette sorte d'inconvénient. Le 15 le même mauvais temps continue, mais le 16 le
 soleil se montre, le vent devient bon, et le capitaine d'origine enfin cherche sa route. Nous faisons
 6 heures cap au N.E., la partie de jeu de la soirée a été fort animée, et j'en ai perdu
 400 dollars (2000^{fr}) plusieurs joueurs sont complètement décaillés, d'autres ont perdu moitié
 ou les $\frac{3}{4}$ de leur argent; et Haidee pour sa part, n'a laissé que moins de 300 dollars
 sur le tapis vert de l'Hector. Impossible à lui de tenir aucun de ses engagements, vis à vis
 de moi, encore une association à l'eau. Le Mercredi 17 Avril, nous découvrons le
 matin une côte que nous longons à 5 milles de distance, on distingue au nord le
 cap St Georges. elle est bien boisée et accidentée. Le capitaine met une embarcation
 à la mer pour aller reconnaître l'embouchure de Rogue River (rivière des esquims)
 nous plein de promesses; mais l'embarcation fait tellement d'eau qu'après 2 heures
 d'essai infructueux, elle est obligée de virer de bord et de revenir aux mouilles, avec
 un armement comme celui de l'Hector et un capitaine risquer tout comme Herriot.

on ne peut s'empêcher de croire, que propriétaire, armateur et capitaine, n'ait
fait une spéculation au détriment des compagnies d'assurances ces passagers et
affrèteurs; que leurs desirs et leur espoir étaient la perspective d'un mariage.

Le 18 (Mardi) malgré la pluie qui rétrécit notre horizon le Bazar
nous conduisit au fond d'une apparence de baie, au fond d'une baie; derrière cette île un
plateau couronné de forts rochers, tout autour des rochers. Les Sauvages
du bord prétendaient que c'est Crinity ou Crinity Bay. Les plus diligents en
cartes nous recommandaient en charge les deux petits canots, qui se mirent en
route 15 jours sur le pont, pour saluer cette terre nouvelle, conquête de la
civilisation et de l'avidité des colons. Des esclaves du même nom. Il est
9 heures du matin; un houra après nous jeter l'ancre. Dans un petit port,
au petit bout de notre ^{route} artillerie, pourra-t-elle nous ne sommes pas satisfaits de la
maîtrise de la fatigue, des Sauvages et des ours, contre lesquels on fait notre lutte,
nous le sommes, de l'insupportable de l'intempérance et la brutalité du capitaine
Rimpt, contre laquelle, un passager ne fait rien.

Le port, si l'on peut appeler ainsi le bassin où nous sommes ancrés, est très
mauvais il n'est point à l'abri des vents du nord-ouest, très violents dans ces parages,
et très persistants. Le jour est mauvais et les navires chassant sur leurs ancres,
peuvent être jetés à la côte. Nous sommes à un mille de la terre ferme, et
entourés de récifs. La baie de Crinity a 30 milles de longueur, nous sommes à la
pointe nord et dans cette partie, il n'y a pas de rivières; partant il n'y a pas
besoin d'embarcation, la canoë est inutile, à moins que pour aller chasser aux
canards par un temps calme, première déception. Il y a bien deux rivières qui ont
leur embouchure dans la baie, elles sont, l'une à 10 milles, l'autre à 15 milles
au sud. Qui pourrait savoir? puisque les marins eux-mêmes n'en savaient rien,
que la ville de la Crinity, située dans la baie de Crinity, n'était pas à
l'embouchure de la rivière de la Crinity tout elle avait emprunté le nom. Si le
nom n'est pas toujours vraisemblable est souvent bien faux, on ne sait même
si que cette rivière, comme le Salmon, ne sont que des affluents de la Klamath,
qu'elle se jette dans l'océan près de la frontière de l'Oregon. Géographes et marins

Il nous a beaucoup offert de sa part. Les indiens ont dit que la ville sera
conservée par les capitaines et les barons, pour elle, et pour elle, pour son
formation, sur les rives de la baie au Sud de la Trinity City, ce sont Humboldt,
Cumbria et Union Town, et il a eu l'idée d'en faire une capitale pour les
abonnés, mais qui par sa position, plus rapprochée des places, plus élevée en
vue d'offrir un avantage.

Vendredi 19. Vent et fort en temps affreux. Il pleut et il vent si fort
que l'Anson ne peut pas aller avec ses ancres. Le capitaine de l'Anson vient à nous
et va se tenir entre les rochers; dans cette position, j'avais l'idée de faire
avec le matériel nécessaire pour passer cette nuit. Les indiens débarquent aussitôt que
nous avons un abri. Mais les passages qui sont pas de bois de poutres et de planches
sont débarqués sans pitié par le capitaine qui les jette aux chiens et aux chiens. Les indiens
les le regardent avec malice sans protestation. Le tonnerre et la nuit noire.
Cette conduite barbare digne d'un négrier, d'un lugard, d'une bête, j'espère que
cet homme se repentira sur moi dès le premier jour où je me suis trouvé en contact
avec lui. Je ne me suis pas une chance perdue. Il est allé à une course à bord
pendant 48 heures; mais j'ai hâte de quitter le capitaine et le navire, car je
conserverais toujours le plus mauvais souvenir.

Vendredi 20. Avec mes compagnons et moi débarquons avec nos provisions
et bagages et nous installons dans notre tente sur le plateau, au bord de la mer, et
qui la domine d'une quinzaine de mètres; il n'y a pas de plage à marée
haute, mais quelques dizaines de mètres à marée basse, et l'escarpement assez
abrupte commence au dessus duquel est l'emplacement de la ville future.
Aujourd'hui c'est un terrain plat, dénué, de 7 à 8 hectares, borné de tous côtés
par la mer et ces forêts vierges que la trache américaine ne respectera pas longtemps.
30 tentes et 3 maisons ou constructions forment l'ensemble des habitations, mais
il y a un plan divisé par lots, avec places publiques, assez vastes pour contenir
vingt mille habitants, et susceptible d'agrandissement. — Je doute fort que
cette ville ait un grand avenir. Le port n'est pas sûr, il n'y a ni ruisseau, ni rivière,
on trouve seulement quelques sources au bord de la mer, son avenir est à la merci de la richesse

de plus en plus. L'écrit de l'Académie a pu être lue par quelques personnes sachant
la population de la localité. L'écrit a été lu par les uns, ne l'ayant
ni que le temps nécessaire pour le lire et prendre les informations sur la situation
réelle de la ville, mais on ne peut mieux enseigner qu'à San Francisco, les
meilleures parties ne sont pas venues et par conséquent de leurs nouvelles,
celles qui ont été de l'autorité dernière. Elles ont été fournies par quelques personnes
très bien informées, quelques-uns chercheurs d'or, qui, venus par terre, des professions
enrichies, et de ceux qui ont découvert la Trinity et les filons,
ont pu même les uns sur la rivière et les autres ici. Une telle expérience de
la vie en a prouvé qu'ils avaient fait une bonne campagne, et le bruit s'est
rapidement répandu, la spéculation et le charlatanisme aidant, que le sud de la
contrée renfermait d'immenses richesses; et voilà pourquoi je me trouve à cette heure
comme hier d'autres plus tard s'y trouvent, campés sur ce rivage ayant devant
eux, la mer et l'Océan, derrière le désert et l'inconnu.

Comme on dit, la petite cité nommée Alfaro, désignation espagnole qui disparaît
aux prochaines élections pour faire place à un maire. L'écrit est ici un petit pacha,
rénouant l'autorité civile et judiciaire sans contrôle civet. Les premiers propriétaires
d'habitations de terre ont été de premiers occupants chacun d'un lot de 100 ares,
(l'acre est de 111 ares), partant de la mer et s'étendant dans la forêt jusqu'à
l'occident à ces bons prix déjà les lots pour l'habitation à ceux qui ont confiance
dans l'avenir.

Le rivage de toute la baie est peuplé d'Indiens dont les barreaux sont visités
les uns les autres de 2 à 3 lieues. Ils se composent de 11 ou 5 maisons renfermant
une ou plusieurs familles. Les barreaux sont construits en planches de bois secs mais
séchées comme on sèche le marais; la baie, la fraîche sont pour eux des outils encore
inconnus, ils obtiennent ces planches de 2 à 3 mètres de longueur sur 0.30 à
0.40 centimètres de largeur, au moyen de feu, de cailloux et forme de coins, et
de masses en bois. Ils creusent d'un mètre de profondeur l'emplacement et
construisent dessus des bois verticillaires, garnis de boue, fermant les murs et les planches
la couverture, pas de cheminée, pas de fenêtres, une table au ras du sol, d'un diamètre

faite suffisante pour passer un campement le corps d'un homme. C'est la demeure
 ou plutôt la tanière, qui abrite le mâle, le mâle, la famille et les petits.
 de ces deux types est l'homme primitif. Ils sont pêcheurs, chasseurs et voleurs.
 Ils ne cultivent pas la terre, ils se contentent des fruits sauvages et des racines
 qu'elle procure naturellement; ils n'ont pas d'animaux domestiques. Les
 hommes combattent, les femmes ont un chapeau enroulé autour des reins, fabriqué
 avec une espèce de filasse, descendant jusqu'aux cuisses, tout l'attache à
 son de commun avec la puce. J'ai déjà rencontré quelques spécimens
 de ces sauvages errant autour des tentes de la ville, qui erraient
 cherchant une occasion de larcin ou bien, encore à échanger une fourrure
 ou poisson, un gibier quelconque, contre des perles fausses, des grains de verre
 de couleur, des colliers en bois, des couteaux, des outils de toutes sortes.
 Leur principale nourriture consiste en végétaux et en poissons, frais ou séchés
 et en glands. Humbles poltrons et félins quand ils ne sont pas en force, ils
 deviennent arrogants, hardis, détraqués quand ils sont en bande et qu'ils
 rencontrent quelques mineurs égarés, mais ils préfèrent employer la ruse et
 la ruse pour les dévaliser; réservant la violence et le coup de main pour le
 cas où les premiers n'auraient pas réussi. Les Indiens sont moins bien
 faits, moins robustes, sur les bords de la mer que dans les montagnes.
 J'aurai bientôt l'occasion de vérifier par moi-même l'exactitude des
 renseignements ci-dessus, qui m'ont été donnés par un Canadien qui les a
 vus à Saurer. Le Dimanche 21 Avril, impatient d'aller en reconnaissance
 du sentier qui conduit aux placers, je me consulte avec un certain Canadien
 originaire de France, secrétaire de l'Alcade, un de ses amis Yankée, et un
 français de la société dite des Charbonniers, ainsi nommée parce que ses membres
 ont fait du charbon tous l'hiver dans les environs de San Francisco. Le Canadien
 du nom de Guélin, venu en Californie par terre, a l'habitude des voyages
 d'exploration, des campements, et les précautions à prendre dans ces pays peuplés
 de fauves et de sauvages; c'est notre guide et notre mentor. Nous partons donc le
 matin tous les quatre portant chacun pour trois jours de vivres, une couverture de laine

et nous de nos tentes. Nous sommes très heureux d'en avoir une si grande
et sûre, nous voyons dans l'immense forêt immense, nous voyons les
lignes, puisqu'il n'y a pas de carte pour nous indiquer le cours de la rivière; ma
boussole est inutile. Nous marchons donc dans la direction du Nord-Ouest, supposée
la bonne, presque parallèlement à la mer que nous suivons à l'ouest à notre gauche,
sur le plateau intermédiaire de rivières profondes et abruptes, qu'il faut descendre ou monter
avec une certaine précaution. L'ombre sous les grandes bois je ne sais combien de fois seules;
et après 3 heures de marche, nous descendons par une pente très rapide sur le bord de la
rivière, qui, dans cet endroit, semble faire une échancrure sur le continent. Nous nous trouvons
ainsi face à une grande grève de galets de 2 à 300 mètres de largeur, la mer à gauche,
et les arbres à droite. Cette grève est parsemée d'arbres gigantesques à moitié coupés
qui sont la preuve que je ne suis certain d'avoir, tant qu'ils ont été apportés par
l'eau, soit qu'ils viennent de la montagne, que la vague semble unier à chaque grande
vague. À l'extrémité de route, avec un soleil brillant sur la tête, et des cailloux roulants
sur les pieds, nous forçons à camper une heure avant le coucher du soleil à l'extrémité
nord de cette plage, au bord d'un lac solitaire de l'agave et tout près d'une
fontaine d'eau douce à quelques cents mètres de l'océan. Les hommes d'Indiens que nous
avons vus en passant. Il se compose de 5 barques renfermant je ne sais combien
d'habitants, car hommes et femmes sont constamment en excursions, soit pour subvenir à
leurs besoins, soit pour satisfaire leur goût pour la rapine. Près de leur habitation se trouve
leur cimetière entouré de piquets; les fosses de parents, des ancêtres sont garnies des objets
à leur usage pendant leur vie, cet endroit est sacré pour eux, c'est même leur seul culte
apparaissant. Malheur à celui qui le profanerait: une flèche invisible partant d'un buisson
punirait son sacrilège. Le sachant, nous n'approchons de ce lieu consacré qu'avec respect.
C'est peut-être que nous sommes à repousser toute agression nous ne voulons pas mettre les tentes
de notre côté. Quelques femmes mûres et quelques enfants gardent seuls les pirogues des
maris et des adultes de cette petite tribu. La seule industrie de ces sauvages, est la
fabrication des fleches, des canoës, des outils de pêche, leissage des peaux, l'entretien
sauvage et l'objets de commerce très perfectionnés, confectionnés avec du bois ou des
joints, qui servent à tout, pour le transport, pour la coudre et la cuisson, ces

L'Indien ne se sert point de la pipe, mais il se sert de la cigarette.
 Il coupe le bois en petits morceaux, et les fait brûler dans un récipient en terre
 ou en bois, comme le maître avec laquelle il se fabrique avec les mêmes outils.
 On peut mettre cette pipe dans une boîte, le feu bien allumé, l'Indien de son
 contenu, puis l'Indien, puis faire les cigarettes, et les met dans la boîte.
 Il en prend tout près de la, et fait du feu au milieu d'un quel il fait rougir un certain nombre
 de cailloux, qu'il jette dans la boîte, les uns après les autres, retirant ceux qui sont rouges,
 et les remplaçant par des nouveaux. La cigarette se fait promptement et l'opération
 aussi simple qu'ingénieuse se continue jusqu'à la fin complète.
 Une première cigarette, est, pour moi, celle que je viens de décrire, c'est celle qui doit
 produire le feu. L'Indien n'a ni briquet, ni allumettes, et encore moins d'allumettes,
 mais il y a presque toujours dans un rayon d'une tige, un arbre en ignition, c'est
 d'un foyer intérieur, et qui est incisée par la fumée, si l'on en est trop éloigné.
 On prend un morceau de bois à moitié carbonisé, dans lequel on pratique un trou et
 dans ce trou l'on introduit un bâtonnet de bois bien sec, puis avec les deux mains
 on rompt à ce bâtonnet un vif mouvement de rotation dans les deux sens et en
 quelques minutes, le bois carbonisé est enflammé. L'histoire que j'ai racontée de la fumée
 de l'Amérique terminant sur celle de l'Amérique, j'ai décrit le costume des deux
 sexes. Je rencontre un sexe masculin entièrement nu, un couteau de métal c'est-à-dire
 échange dans une main, un arc dans l'autre, un carquois de foureau sur l'épaule, les
 cheveux retournés sur le sommet de la tête, surmontés d'une plume d'oiseau; est-ce une
 marque de distinction? D'autres avaient un manteau de peau de cerf tannée, ce genre
 de vêtement doit être destiné à les garantir du froid ou de la pluie, quand ils
 couchent à la belle étoile. Les femmes qui sont les sœurs de l'homme, car
 en voyage elles ne portent que leurs armes, tandis que les hommes ont de leurs charges
 de provisions dans un panier suspendu à leur tête par une lanière, et tombant sur
 leurs reins ont souvent encore un enfant perché sur leurs épaules, et un dans leurs bras,
 suivant ainsi leurs maîtres et maris pendant toute une journée à travers les forêts,
 les plaines et les escarpements de l'homme civilisé peut à peine se tenir debout; les
 femmes, dès qu'elles se laissent avec un tabouage qui ferme du coin de la bouche et d'une

sur le menton. Les petites filles ne sont pas tatouées. Tandis que chez les vieilles femmes
le menton, est entièrement recouvert de lignes blanches, si rapprochées les unes des
autres que la couleur de la peau naturelle a disparu. Les jeunes filles ou femmes
ont que quelques lignes blanches de chaque côté du menton, d'où j'ai conclu que le
premier tatouage était pratiqué le jour où la jeune indienne devenait nubile. Et se
renouvellait chaque année à pareille époque jusqu'à son état d'âge. Cette coutume
d'ornement ou coquetterie me paraît jamais chez les peuples civilisés, où la femme
s'efforce ostensiblement à en avoir que l'âge qu'elle paraît. Je ne sais pourquoi l'on
désigne les Sauvages d'Amérique sous le nom de Peaux Rouges, j'ai vu ceux du Brésil,
du Mexique, de la Californie, etc. etc. justifier cette expression. La vraie
couleur était celle de chocolat plus ou moins clair. Des habitants de tous les pays
de la vue de ces femmes presque nues, sont scandalisés, les Américains s'écrient
Shocking les carantes. Grot, Under les Français, abominations! Hé bien moi qui voyais
pour la première fois ces femmes se promener en pleine rue, agitant devant des hommes
inconnus, et regardant par tout l'habillement qui l'équivalait d'une feuille de liane avec
la plus grande inefférence, cela n'a provoqué chez moi qu'un sentiment de curiosité,
je regardais, et je concluais que ça n'était ni bien ni appétissant. Je touchais
à la peau rugueuse, froide, huileuse et je ressentais une certaine répulsion, comme si
j'avais mis la main sur un crapaud, une tortue, un monstrueux lézard et je faisais
cette réflexion peut être paradoxale, que le costume chez les peuples civilisés existe
plus à l'insouciance que la nudité habituelle ne le fait chez les Sauvages, par la
raison, que l'imagination des premiers prête toujours aux personnes connues, et
coquetteriement vêtues des perfectionnements plastiques qui n'existent que bien rarement dans la
réalité, tandis que les deuxièmes ne voient que le besoin, et leur
constitution physique indique assez qu'ils n'en abusent pas. Tout être même sont-ils
sujets à un enlèvement, comme la plupart des animaux? ne pouvant causer avec
eux, faute d'interprète, je me contente de ces probabilités, laissant à de plus savants, la
question à résoudre, mais qu'ils se dépêchent, car dans un demi-siècle la civilisation
aura détruit ou transformé le Sauvage et l'homme primitif que j'ai sous les yeux.
Les événements mystérieux ou légendaires, sont pour cette raison que pendant mon séjour, j'ai vu

273

Je les observerai minutieusement chaque fois que j'en aurai l'occasion en contact avec les tribus, ou les individus isolés. S'ils ont une barbe sur le visage, ni poils sur le corps, est-ce naturel à sa race, ou bien le résultat de quelques pratiques épileptiques? Mystère! Les traits de la figure ont de l'analogie avec ceux des Chinois et des Kianackis océaniques. Les yeux un peu en amande, le nez légèrement épate, les lèvres épaisses, pointues, saillantes, le masque rond plutôt qu'ovale chez la femme surtout. Celle-ci a généralement de l'embonpoint, l'homme est plutôt maigre que gras, mais bien musclé, très agile à la course, intrépide nageur et plongeur, aroit au tor de l'arc et pouvant tuer un oiseau au vol à quarante pas, de la grosseur d'un pigeon. De l'ouïe, de la vue, de l'odorat sont très développés ils entendent le pas d'un homme à plusieurs kilomètres, voient un oiseau de la grosseur d'un moineau, à cinq cents pas; et sentent même, qu'un chien de chasse le gibier qui passera dans leur voisinage.

Dépourvus qu'ils sont de moyens offensifs et défensifs perfectionnés, la nature les a doués de moyens préventifs exceptionnels qui ont, jusqu'à ce jour, préservé leur existence dans le milieu où ils vivaient. mais le milieu vient de changer, et leur existence est en péril. En fait d'armes ils n'ont que les flèches, quelquefois empoisonnées, celles-ci ne suffisent pas pour la chasse, les autres n'arrivent pas le gros gibier, tel que les ours, les grands cerfs pour se les procurer ils fuient leur passage, creusent de grandes trappes profondes, et de temps en temps se procurant un de ces animaux, ce jour-là doit être un jour de fête pour la tribu, car il y a des ours (grizzly qui pèsent de 800 à 1000 livres, et des cerfs de 500 à 600 livres.)

L'indien n'est ni généreux, ni hospitalier, il demande toujours et n'offre jamais rien. S'il entre en relation avec vous, c'est toujours dans l'espoir de vous faire accepter une chose sans valeur, contre l'objet qu'il convoite. Il demande d'abord un cadeau toujours le plus précieux que vous possédez, votre couverture de laine, votre couteau, vos outils etc. etc. vous refusez naturellement, alors il prononce le mot chicane qui signifie échange, puis croise l'index de chaque main devant sa figure, geste qui exprime la même pensée, alors c'est un débat où chacun offre le moins possible pour obtenir beaucoup; on finit par traiter, et chacun est satisfait. L'Indien vous a fourni de la viande ou du poisson, avarié; et vous lui avez donné de la viosterie pour un sou, le gîte ou l'hôte.

et du magnanimité est une dans l'espèce humaine. Quant à la langue
qu'il parle et qui doit se réduire à un très petit nombre de mots attendu qu'il n'a
qu'un très petit nombre de besoins; que la physique, la philosophie, la science,
l'industrie, la politique lui sont étrangères, elle m'a paru avoir beaucoup de
ressemblance avec la langue chinoise, et les idiomes océaniques. C'est un mélange
de voyelles aspirées et de sons gutturaux. J'ai entendu causer entre eux, des
Chinois, des Kanaks à San Francisco, j'entends ici des indiens, tout cela
me fait l'effet d'un même langage. Une philologue a déterminé cette
imitation apparente ou réelle, jusqu'à la puberté les petites filles sont
absolument muettes; les enfants des deux sexes jusqu'à cet âge ont l'air plus
intelligents que leurs parents il paraît qu'à partir de là, les besoins de la
vie matérielle occupant toutes leurs facultés physiques et intellectuelles, celle
ci s'atrophie, à mesurer que les premières prennent du développement.
Les mères allaitent leurs enfants tant qu'elles ont du lait; j'ai vu des
bambins de 3 à 4 ans grimper sur un tronc d'arbre d'un mètre d'élévation pour
prendre le sein, et la mère semblait prendre plaisir à cette espièglerie, elle
était sensible aux caresses qu'on faisait à ses petits sauvages mais nous étions
un objet d'épouvante pour ceux qui ne marchaient pas encore voulant les approcher
je leur offrais des petits morceaux de sucre mes avances étaient repoussées par
des cris et des pleurs tant ceux qui gambadaient autour de nous n'étaient
pas si difficiles. Le jour baissant nous quittâmes les Indiens pour aller
camper à 2 kilomètres plus loin, près d'une source, entre un escarpement et
le cascade gigantesque d'un arbre disposé là depuis des siècles, venant de
je ne sais qu'elle île ou continents. Une étoile tendue sur nos têtes complétait
notre installation. Un grand feu allumé reflète ses lueurs dans les eaux du lac salé;
dont l'extrémité nord est à quelques pas de nous, la mer à 50 pas à l'ouest.
Déferle avec fracas sur la grève plate des galets. Les fauves dans la forêt voisine
les canards sur le lac, les oiseaux de nuit passant au dessus de nos têtes, entonnent
sur tous les tons, un nocturne infernal et la fontaine voisine semble encourager ce
vacarme par son murmure approbateur. C'est dans ces conditions que je vais

passer ma première nuit à la belle étoile. Je commence quand même fatigué que je suis d'une longue et pénible journée de marche, si le froid humide et engourdissant mes membres, et ne me permet de me relever sans m'être bien réchauffé et attiré le feu. Le résultat de la mise en scène de ce premier acte de ma vie sauvage ne manquait pas de faire le spectacle et le cœur de l'homme semblent grandir et se fortifier quand ils sont dans des pays inconnus, et se trouvent en face de la nature hostile aux prises avec la "difficulté". J'ai plus de cent nuits passées dans de semblables conditions enveloppé dans une couverture de laine, le matelas seul changeant, du linge de table fin comme au jour d'hui. C'était un sol humide ou pierreux, des d'herbes de végétaux, rarement du gazon, quand à l'abri, par hasard, un tronç d'arbre creux, un fourbi de feuillage, mais le plus souvent la voûte étoilée d'un beau ciel. Néanmoins de tous les matelas le plus dur, le plus fatiguant, est ou ne le croirait pas, celui en sable fin, j'en ai fait maintes fois l'expérience.

Le lundi 22 Avril au lever du soleil nous quittons notre campement et le bord de la mer, gravissons la montagne, sans chemin, nous dirigeant au Nord-Est, puis pénétrons dans une magnifique forêt vierge où nous nous perdons sans avoir fait une ligne, nous avançons dans une éclaircie. Dans cette marche nous avons traversé une lande toute en feu, si les plantes avaient été plus hautes nous aurions risqué d'être rotis au début, mais comme le vent était fort, la zone enflammée de quelques mètres de largeur, et la végétation rebougie en quelques enjambées nous sommes sortis de la fournaise. La cause de la fausse route que nous avons faite ce matin venant de ce que trouvant dans un jour un sentier large et bien battu, comme s'il avait été depuis peu pour une promenade caracane, composée d'hommes et d'animaux, chevaux et bœufs nous l'avons suivi pendant plus d'une heure, puis plus rien, nous étions dans un cul de sac. C'est alors que nous avons reconnu que nous avions suivi une piste de troupeaux de cerfs de grande taille, qui après une course en ligne droite de près de 5 kilomètres, s'étaient dispersés et dispersés dans le taillis sans laisser de trace, première expérience. Après dîner, ayant repris force et courage, nous cherchons une autre direction, nous trouvons un autre sentier bien moins frayé que le premier, nous le suivons pendant une 1/2 heure et croyant enfin avoir reconnu la route de la Grande, sans de cette découverte, nous revenons sur nos pas, mais le soleil est ardent, la soif se fait cruellement sentir.

cette fois je l'ai vu mourir pas sans les yeux clos, mais on souffre plus
dans un bois, que le la pour... La pluie est fatigante et le jour absolu
et il n'y a pas de... je n'ai qu'un peu d'alcool dans une petite bouteille je
vais y tremper le pied d'augmenter ma souffrance... enfin je me trouve en face
d'un vin blanc d'arbre résineux, il est creux et contient une espèce de croûte
de goudron, comme celle de la fissure qui couvrait le... Depuis je ne sais
combien de temps; c'était à prendre ou à laisser, le destin l'emporte sur
le dégoût et j'en bois plusieurs gorgées. C'était mauvais, très mauvais, mais
ma soif s'est trouvée apaisée, et je me suis senti animé d'une vigueur toute
nouvelle. Cette vertu de l'eau saturée de goudron n'est peut-être pas suffisamment
appréciée par la faculté de médecine. Chemin faisant nous traversons une forêt
splendide, comme végétation, je n'ai jamais rien vu, ni rien imaginé d'aussi
majestueux. Des pins ayant 100 mètres d'élévation. 12 à 15 mètres de tour,
on en voit qui forment à la base des planches de 6 mètres de largeur;
quelques uns sont creux et peuvent servir d'abri. Pendant la nuit à 7 à 8
heures, d'autres sont à moitié brulés, est-ce par la foudre, par les Indiens,
ou par quelques trappeurs égarés? à mon avis toutes ces causes y sont contribues.
Les Indiens surtout en automne et au printemps, mettent le feu aux chaumes
restés sur les terrains découverts pour détruire les reptiles, les insectes et faciliter
leurs chasses. Les mineurs et trappeurs campent au pied d'un arbre, y font
du feu, qu'ils ne se donnent pas la peine d'éteindre, avant de quitter les lieux,
c'est ce qui procure des incendies des forêts que l'on aperçoit souvent, en voyageant
sur les crêtes des montagnes et que l'horizon s'étend à de grandes distances. Le
soir nous nous retrouvons au soleil couchant, à notre campement d'hier.
Nous y rencontrons un de nos compagnons qui n'avait pas pu, ou voulu nous
suivre, en compagnie de quelques Indiens qui avaient l'intention de pêcher
sur le lac pendant la nuit. Un d'eux se couche à l'abri de notre tente tout nu
sur le sable, une peau de daim lui sert de couverture. Cette sympathie apparente
nous fait soupçonner quelque convoitise de sa part et l'espérance de faire main basse
sur quelque objet à sa convenance pendant notre sommeil, aussi nous ne dormons

Cette passion ou vol devait par la suite être fatoté aux Indiens en général, et à cette
 faite tictu en particulier, car, quelques semaines après j'apprenais aux Indiens qu'ayant
 rivalisé et blessé quelques Indiens avec leurs flèches, dans le voisinage du lieu où
 nous sommes aujourd'hui, et qu'un Américain était mort de ses blessures: une
 expédition de volontaires partit de la baie de la Trinité, rasa les cinq cabanes, tua
 plusieurs des pillards et prit prisonnière une de leurs jeunes femmes qu'on amena à
 Trinity City, là on la vit à l'Européenne et pendant un mois fit les délices
 d'un Français de la localité, elle semblait prendre goût à cette nouvelle existence,
 et ne pas regretter la vie sauvage; mais une belle nuit, le naturel reprenait le
 dessus, l'inconstance, qui est de tous les pays, aidant elle disparut. Elle aura
 sans doute été rejoindre son époux et lui raconter ses aventures. Ses impressions
 par son contact avec les Européens, son espoir d'une maternité exotique peut-être
 aussi ses regrets cuisants; quoiqu'il en soit on en a plus entendu parler.

Le Mardi, 23 Avril, nous reprenons la direction de la baie de la Trinité,
 suivant pendant une heure $1\frac{1}{2}$ la langue des galets, entre l'océan et le lac, qui
 conduit aux baragues indiennes demeure des pêcheurs et de notre compagnon de la
 dernière nuit. La pêche n'a pas été heureuse, elle consiste en quelques sardines
 de font route avec nous. Chemin faisant, un corvidé passe au dessus de nos têtes
 à une assez grande hauteur; à tout hasard, je lui envoie un coup de fusil, il
 tombe à mon grand étonnement, les Indiens ébahis courent les ramasser et
 me les rapportent. Ce petit fait cynégétique a son importance, car il inspire
 la crainte et le respect aux sauvages qui en sont témoins. Il fallait voir avec
 quelle curiosité, ils examinent la blessure de l'oiseau, et j'aurais bien voulu
 comprendre les réflexions et commentaires qu'ils faisaient sur l'arme et le chasseur
 généreusement, je leur ai fait hommage des plumes du corvidé dont ils ornent
 leurs têtes ou celles de leurs compagnons, en temps de guerre, de chasses et d'amours.
 Ils ont paru sensibles à cette attention de ma part. Nous tirons encore des canards et
 des oies sur le lac, mais à une grande distance que nous ne pouvons profiter de ceux
 que nous blessons, et que les Indiens qui les convoitent et espèrent s'en emparer
 quand nous serons partis, refusent d'aller chercher à la nage, leurs pirogues

n'est pas à proximité. Le soir j'ai fait un bon dîner, à la halte avec
mon cuisinier jette du gros lard, et rote sur le bois; pour pain du biscuit; pour
boisson un peu d'alcool trempé de beaucoup d'eau; pour engrais du gazon et
pour abri l'ombrage d'un arbre trois fois découpé; j'avais invité avec mes
compagnons à partager le luxe de ma tente. Au coucher du soleil nous rentrons
à Trinidad après 9 heures de marche. Ainsi se termine cette première
campagne entreprise à titre d'essai. Le 24 Avril je me repose, et le 25, apprenant
qu'une caravane de quarante hommes, la plupart français part pour les placers,
j'engage les compagnons de ma tente à partir avec elle, désirant rester quelques
jours à Trinidad, pour étudier la localité, utiliser nos approvisionnements,
soit en les vendant, soit en les expédiant à ma suite: chose impossible
pour le moment, puisque dans toute la localité il n'y a que 5 chevaux qui
sont retenus, et puis aussi pour tâcher d'obtenir une concession de terre à Trinidad
ou dans les contrées à proximité. Humboldt et Eusebio qui devaient venir
les entrepôts forcés des mines de la contrée. Naudet refuse de partir, sans motif,
pour paresse ou caprice et Veron de même, mais par poltronerie, défiance
ou bêtise: mais comme il faut utiliser le travail de Sidanet pendant le peu
de temps qui reste à courir de son année d'engagement, placé dans l'alternative
de perdre le travail de celui-ci, ou de perdre tous nos approvisionnements et effets
d'une valeur de 250 dollars, par l'incertitude des deux autres, j'ai préféré partir seul
avec Sidanet et former avec deux ou trois mineurs de bonne volonté et de nature énergique,
l'avant-garde de la sus dite caravane que quatre canadiens devaient guider jusqu'à la
rivière de la Trinité, moyennant 300 dollars d'indemnité, connaissant, comme passager
de S. Hector, la plupart d'entre eux pour être des viveurs gens plus sérieux, quelques
bons vivants. Je n'avais pas voulu faire partie de leur association de voyage préférant
conserver mon indépendance, économiser du temps et de l'argent. C'est la première fois
depuis mon départ de France que je laisse mon cousin Alexandre Veron seul, libre à
lui-même et à sa propre initiative, ce qui ne laisse pas de me donner du souci, car
pendant près d'un an que j'ai vécu à côté de lui, sur la Cérés et à San Francisco, j'ai eu
le temps de l'étudier. C'est un type assez rare, que je n'ai rencontré nulle part

ailleurs, parmi les millions de personnes de tout sexe que j'ai pu fréquenter depuis ce jour
 dans les rangs de la hiérarchie sociale. C'est je pense l'unique portrait physique et
 moral; l'original ne se retrouvera peut-être jamais. Prosper Alexandre Viron... en 1813
 à Vaugues, est le dernier représentant mâle de la branche cadette de la famille Viron,
 originaire de Serre, anoblit par Charles Quint en 1540, fils de Vaugues, d'une
 très vieille, où elle était honorablement connue et estimée. Branche dite Viron de
 Menginot, à cause de ses nombreuses alliances avec cette famille Vaugues, et pour la
 distinction des Viron de Lurincourt, la branche aînée... Son père Claude Nicolas
 Viron, était frère de ma mère, (Alexandre était donc mon cousin germain) avait épousé
 Jeanne Rose Marquet du coin de Varty, fille d'un magistrat, nièce du colonel Baron
 Benard et de Mme Françoise Aubertot de Senoy, et cousine germaine de la
 comtesse Massongne de Vatur et des Philpines de Rivière et de Percey, et qui venue
 en 1814, jeune et belle, avec quatre enfants, consacra sa vie à élever sa famille, comme elle
 sut et comme elle put, à faire des économies, vivant dans la retraite, et laissant à
 la mort à chacun de ses enfants un capital de quatre vingt mille francs. Mais si une
 mère comprend l'éducation de ses filles elle est souvent impuissante à diriger celle de ses
 garçons, alors même qu'ils ont la santé et l'intelligence; et ce fut le cas... Ses
 deux filles furent élevées comme toutes les demoiselles de cette époque: et les deux
 garçons devenus des hommes furent incapables de suivre aucune carrière faute d'expérience
 et d'instruction suffisante. Auguste, l'aîné, s'embarqua, se maria, se ruina et mourut.
 Mais Alexandre, le plus jeune, resta sous la tutelle de sa mère et de ses beaux frères
 jusqu'au jour où, apprenant que je partais pour la Californie, il vint s'offrir
 de plein gré pour faire le grand voyage partager ma bonne et mauvaise fortune, et
 s'intéresser dans ma spéculation, me laissant toute la direction de l'affaire, cette
 perspective d'un changement de vie, de courir les aventures, le transportait de joie,
 c'était de l'enthousiasme, du délire. Il en avait assez de cette existence bourgeoise,
 tirée à terre, d'une uniformité épuisante de cet horizon borné, du pot au feu de
 la famille, des pots de village et de petite ville, de cette inertie abrutissante à
 laquelle son défaut d'instruction, son intelligence du monde et des
 affaires, l'avaient condamnée. Il lui fallait le grand air, l'immensité

expérimentés. Les cinq femmes parfaitement déterminées à pousser le bœuf
et à pousser l'épave au cas d'attaque.

Il y eut une marche toute la journée à travers le fort, qui est l'une
des stations de l'Inde, nous gravâmes ces côtes si abruptes, les rochers si escarpés,
qui nous donnaient souvent l'illusion de nous voir à nos mains comme de nos pieds pour
monter et se baisser. Une pluie fine et froide nous accompagnait. Nous rencontrâmes au fort
une petite maison de paille qui tenait la place de la gabelle que les
Indiens appellent sous le nom de Gouge à l'usage de cette et on y a mis par
l'Indien au Canada et la seule réparation dans l'Arizon et la Californie. Elle
est la grosse d'une poche, aussi estimée que le poisson, pour être une si la manque
est commode. Elle avait si bien remplacé le canot d'hiver, au campement après une
pauvre de folies. Nous traversâmes une petite rivière inconnue de géographes sur un pont de
25 mètres, c'est un arbre coupé sur les bords, et jeté en travers, et est assez gros pour une
mule pour passer avec sa charge. Il est si bas, au soir, quand nous
arrivâmes sur l'autre rive, le site paraît convenable nous arrêtons. La rivière est pleine
de bœufs et de saumons; je dis à l'Indien que l'occasion était telle pour nous
faire apprécier les talents, la réputation de pêcheur. Lui qui avait passé sa vie à pêcher
sur les bords du Canada (le lac) emboitant ces bateaux comme charpentier et le
pêcheur sur la petite et grande rivière jusqu'à l'océan, comme marin d'eau douce
les deux confères avaient le renom d'être forts adroits dans cet exercice de la pêche
appréciable en tout temps mais bien utile dans le cas particulier d'aujourd'hui.
Il tenait un croc, des lignes pendant que je vais à l'affût à 1 kilomètre plus
bas, mais hélas! ni lui, ni moi ne rapportons rien, et notre soupe se composera d'un
morceau de lard grillé et de crêpes épaisses et fines délicates. On en voit pas moins
bien cuiches sur la bûche, enveloppée de sa mante de laine tout habillé avant de
s'étendre sur le sol, on guide le matelot une pièce de caoutchouc qui préserve de
l'humidité pendant la nuit et ce la pluie pendant le jour; et les pieds rapprochés
d'un bon brasier au centre, nos corps forment les rayons d'une étoile du nouveau genre, la
rivière coule à quelques pas de nous et les grands arbres de la forêt nous servent d'abri, comme
si nous étions à l'abri, on a son fusil ou sa carabine, un couteau ou un poignard, plusieurs ont

en route au soir. Le 28 C'est nous voyager toujours sous bois jusqu'à midi et en continuant
 une grande éreignante ascension l'humidité se fait sentir la pluie se fait sentir et
 le vent nous de toute la face du pays. Quelques sources d'eau ^{vives} donnent naissance
 à des petits ruisseaux; le site est charmant quoique l'horizon borné. La forêt
 par la forêt ne s'étend pas à plus de 2 kilomètres. Au moyen âge le bel endroit
 pour fonder un ermitage; au 19^e siècle pour servir de retraite à un misanthrope.
 Pour nous, minimes en perspective, trappeurs inexprimables nous ne voyons que
 l'occasion de tuer une belle pièce de gibier, cerf ou chevreuil et nous y passons la
 journée dans cet espoir. Si Maudet avait apporté la carabine j'aurais pu nous
 servir avec de réussite mais nous n'avons pour cinq que trois fusils de chasse et
 ils ne sont pas à longue portée. Maudet a craint de se surcharger, il n'a qu'un
 couteau de chasse, de luxe et des pistolets. Pendant la journée nous apercevons ces
 troupeaux de cerfs, de 100 à 200 têtes mais ils se tiennent à distance; ils sont
 énormes et pèsent jusqu'à 800 livres. Plusieurs sont en vedette et au moindre bruit
 à la moindre apparition, un signal est donné et toute la bande quitte la forêt et se
 disperse. Je tue néanmoins un cerf et un chevreuil que je blessé, mais faute de chiens ils
 nous échappent. Une journée perdue, retard dans notre marche, sans augmentation
 de vivres. Le 29 C'est à 3 heures du matin nous quittons cette pitoyable contrée
 et nous passons en avant traversons des forêts, des prairies, des cotaux verts, l'incertitude
 d'heures de marche, puis ne trouvant plus aucune trace de chemin, nous retournons
 sur nos pas. J'ai encore en ce jour la tête me suis orientée avec de beau
 coup de peine dans le trou d'un arbre résineux. Au soleil couchant, nous campons dans
 une prairie, près d'une source, condition essentielle de tout campement, n'étant
 pas certains d'avoir fait 10 kilomètres de bon chemin. Le 30 C'est nous quittons
 ce camp que j'ai désigné sous le nom de camp des Loups parce que ces animaux
 n'ont cessé de hurler toute la nuit autour de nous; j'ai même inscrit sur un
 arbre la date de mon passage en ce lieu, quelques hiéroglyphes pour les indiens
 qui peut-être seuls les verront puisque nous ne sommes point sur le chemin de
 la Trinité; et qui égares nous jugent. J'aurais voulu reprendre une nouvelle
 piste au camp des cerfs que nous avons quitté la veille. Le 31 nous retrouvons

Le convoi français qui marche à petites journées, et en même temps
les compagnies américaines qui fuient à toute selle par les Indiens, s'amusent
à braver à Trinidad Bay mais timides nous sommes forcés à continuer
notre course quand même. Un bruyère, aussi épais qu'une pluie, nous
incommode beaucoup pendant la nuit, et la piece de carotène est plus utile
que les ossements. Le convoi est fort animé; plus de cent personnes s'y trouvent
dans le convoi de Trinidad au y retournent.

Le Mercredi 1^{er} Mai 1830, nous nous remettons en route, et cette fois nous le
faisons toujours à l'avant garde, le convoi prenant un chemin plus long,
et est de plus commode, et nous campons sur une colline au se-
lèvement déjà des français et des américains qui n'ont pas de l'avant de
plus de 1000. C'est-à-dire par les Indiens qui leur ont déjà pris leurs armes,
pour les français se trouve le convoi est Grand-Père. Le 2^o Mai nous quittons
le camp, et après avoir gravi plusieurs montagnes mais brutes que difficiles à
escalader, nous faisons halte après 4 heures de marche pour faire 3 lieues, nous le
sommes d'un petit village indien. Les sauvages, nous voyant en nombre, et suffisamment
armés nous font mille amitiés, pour quelques perles de verre et deux francs, nous
faisent de la viande de bœuf pour trois personnes pendant une journée. Mais comme
l'insécurité à ce bon marché, l'indianet, avec sa négligence ordinaire de laisser
son feu se faire à poudre pleine. C'est un événement grave dans les
circonstances où nous sommes pour nous nourrir, ou pour nous défendre. C'est un
objet de première nécessité et à 8 heures du soir nous de campons, plusieurs Indiens nous
suivent mais à chaque kilomètre il en surgit un nouveau, soit en bas soit en
haut, soit des hautes herbes des prairies qui grossissent la bande des pillards qui
nous suivent, jusqu'à présent; ils sont donc, humbles obéissants même; ils se
chargeraient de nos bagages si nous voulions les leur confier. Il est 7 heures du soir,
le soleil se couche, quand après deux heures de marche, nous arrivons sur le
plateau qui domine la rivière que nous supposons être la rivière de la Trinity
brève, je m'arrêtai au feu le pas, et mes compagnons étaient à 50 mètres
en avant. Je me retourne et je me vois suivi par une multitude d'Indiens.

grands juncs et robustes ils paraissent au premier coup d'oeil. Les
 vents qui mes compagnons ne veulent pas venir à mon secours (Gibson et
 Haidek en premier) nul d'entre eux ne veut qu'il y ait une
 mieux que cela et qu'ils veulent. Évoluer toute la journée, c'est à
 ma honte. Dans ce moment que je crois à être le plus critique de ma vie.
 Je hâte le pas jetant à chaque instant un regard en arrière, comme mon
 fusil pour être prêt à tout événement, et m'assurant que mon piquard est
 bien à la place, et le sentier est droit, et tous ces grands calques cachés de
 puits bis, surtout le pas derrière moi, sur une seule file, je suis décidé à
 faire feu sur le premier qui viendrait me barrer le chemin pour m'empêcher
 de rejoindre mes compagnons. Des cinq minutes que j'ai mise à la battue
 nous sommes d'une longueur d'attente. Enfin nous voyons deux hommes sur la
 rive gauche de la rivière, et ce la vérité est-ce Kogue-Rivi? nous n'en
 savons rien, mais je penche pour la dernière nom qui signifie Rivière des coquilles.
 La nuit approche et il est temps de camper quelque peu. Le lieu choisi est
 mal choisi; pour la commodité d'abord, puisque nous sommes sur un sol de
 gelée; et pour la sécurité ensuite étant dominés par les rochers auvents de
 grandes bords de brousses et les arbres nous empêchent de nous voir
 pendant la nuit. Il est trop tard pour choisir il faut se résigner. Sur la
 rive droite de la rivière qui dans cet endroit peut avoir 10 mètres de largeur se trouve
 un petit gazouilli ombragé. A distance en distance par des chaînes vertes qui
 donnent au paysage l'aspect d'un vager d'une longueur de 10 à 15 lieues.
 Duquel nous apercevons quatre villages d'indiens ce qui est peu rassurant.
 mais harassés, affamés, il faut se décider. Nous nous campons et nous
 campons. Les indiens arrivés en même temps que nous, s'arrêtent. Ce nous
 offrir leurs bons services, ils veulent nous aider à nous débarrasser de nos
 paquets. De nos armes, et nous avons peine à les contenir. Mais la crainte
 de nous approcher de trop près, ils ne partent pas d'échange, donc ils sont
 venus dans un autre but, alors, voyant que leurs calibres ne faisaient
 qu'exister notre défiance, à un signal donné par un chef de la bande, quelques

quelques vieux renard, un jeune sauvage de 10 à 15 ans fait un bond au milieu du
camp, d'un air de maître de chasse de Hardt, belle armée, à l'aspect d'un cerf
d'acier pour tester la courtoisie d'un cavalier, comme un cerf se
avance à tous jambes, et les chiens disparaissent en un clin d'œil dans
toutes les directions. Cette scène n'avait pas duré trois secondes, j'avais vu faire le
coup et m'étais précipité sur mon fusil, et mis la poursuite du vol. Les
deux autres chiens me couronnaient la circulation, mais arrivés sur un monticule,
je l'apparais d'avant par son arête, gagne bien du terrain, mes compagnons me
montrent très, très, l'espérant. Le sauvage se lance à 50 mètres, les deux
champs de mon fusil, il tombe sur le corps; je le vois tomber, je cours pour lui
repriser l'arme volée, mais avant que j'aie fait la moitié du chemin, il se relève
et court encore, j'essaie de retrouver sur place le couteau de chasse, mais il n'y
avait laissé que le fourreau que j'ai, piteux de mon insuccès, rapporte à son
propriétaire, plus piteux encore que moi de la mésaventure. Quant à ma victime,
je crois l'avoir saturée et poivrée suffisamment pour qu'elle conserve longtemps
le souvenir de la soirée du 2 Mai 1850. Je n'avais dans mon fusil que du
blond de loup, et du plomb de perçoir et mon arme n'était à longue portée.
Un moment du vol, l'un de mes compagnons avait bien tiré un coup de pistolet sur
les chiens fuyants, mais aussi sans résultat autre qu'une grande frayeur et un
redoublement d'agilité. Longtemps encore, après les avoir perdus de vue, nous
entendons leurs cris de détresse ou d'appel à la vengeance, auxquels répondent d'autres
criis plus éloignés après cette agression, et la réposte qui en a été la conséquence,
nous nous réunissons en conseil de guerre, et adoptons à l'unanimité les résolutions
suivantes; 1^o les feux seront éteints toute la nuit, pour ne pas donner le point de
vue aux Indiens, 2^o l'un de nous, alternativement sera de garde jusqu'au point
du jour, 3^o le camp sera levé aussitôt que faire se pourra et sera placé sur un point
culminant, qui permettra d'en défendre les approches. 4^o la nous attendrons sur la
cavalerie l'arrivée de la grande caravane qui ne peut tarder plus de 24 heures, ce
qui nous permettra au nombre de 50, de tenir tête au 500 ou 600 Indiens du voisinage
en cas d'hostilité de leur part, puis la tente établie, la collation faite, on se couche,

[illegible]

Je n'ai plus la même impatience et l'attente qui nous a
 précédemment. Les Indiens font chaque jour par le chemin cassé qui traverse
 par les canadiens, les conducteurs et les deux autres chargés de vivres, partant à l'heure
 arrive à 1 heure du matin, et va camper à deux milles en avant de la rivière au lieu
 du lieu où nous avons été campés. Nous voilà donc réunis au moins 20 heures avant
 de nous tenir tête, à toutes les tribus indiennes qui nous avoisinent. Je
 n'aperçois plus, et dès le lendemain, les indiens nous apportent toute sorte
 de provisions, c'est un véritable marché ici de poisson séché des glades nous apportent
 appelés *houx*, un tubercule tenant de l'ail, de la pomme de terre et du topinambour,
 la des baïllies de je ne sais quoi, plus ou moins amères, rien rien de succulent. Nous
 en achetons cependant pour des perles fausses et autres futilités pour échanger nos
 provisions qui s'épuisent. Dans la journée, je vais reconnaître le chemin des places
 qu'on nous dit être encore à cinq journées de marche; nous nous dévouons à deux
 seulement; et 20 indiens nous suivent pendant deux milles environ; puis nous
 quittons. Nous lavons dans le ruisseau que nous traversons, quelques plats de terre
 mais toujours sans résultat. Les indiens ont regagné leurs villages situés sur la
 rive droite de la rivière, et nous poursuivons notre route à cinq milles du camp.
 Pendant notre course deux indiens entièrement nus, et sans armes, sortent d'un
 fourré à l'improviste, et viennent se mettre en travers du chemin, nous suppliaient
 de ne pas nous engager plus loin, et de retourner au campement; ils nous font
 comprendre que nous n'étions pas en sûreté, que des tribus voisines nous attaqueraient
 pendant notre sommeil, et nous dévaliseraient. Est-ce intérêt pour notre salut?
 ou pour retenir au camp la caravane sur laquelle on spéculé? Je l'ignore,
 mais ils mettent tant d'insistance que nous jugeons prudent de revenir
 sur nos pas avant la nuit, non sans quelque défiance, croyant ces
 hommes de la nature entièrement dépourvus de tout sentiment d'humanité.
 Je leur en fais mes excuses, si je me suis trompé sur leur compte.
 Plus tard, j'ai reconnu qu'ils faisaient allusion à quelques collisions qui
 avaient eu lieu dans le haut de la rivière entre eux et les canadiens qui
 ne sont pas enlevants, et certains américains qui le sont encore moins, dont

de notre camp. Et cependant, quoiqu'il en soit, je ne puis me
faire la moindre idée de l'histoire que ces indiens me racontent. Et ce qui
me surprend le plus, c'est de voir qu'ils ne paraissent pas en avoir le secret.
Sans autre réflexion, j'ai fait qu'ils étaient d'habitude
les villages voisins qui, après leur agression, se croyant menacés, cherchaient
à obtenir paix et pardon, à force d'obéissance, ne se sentant plus en force pour
l'attaque, et nous retenir le plus longtemps possible. Dans la grande
saison afin d'écouter leur poisson rance, leurs vieux glands, leurs légumes
sauvages, contre des objets que le désert ne leur fournit pas, et qu'ils
convoient. Les femmes surtout, ces coquettes en froque et tatouées d'une civilisation
primitive. Sans accident et sans autre aventure nous rentrons au camp de
la grande. Soirée à la nuit tombante; lequel se compose de 14 hommes et
100 chevaux ou mules. Le 5 Mai 18 personnes de bonne volonté; quelques
uns à cheval, d'après les renseignements que j'ai donnés, remontent la
rivière à quelques milles plus haut pour reconnaître le chemin et les dangers
à courir. Ils reviennent le soir. L'indien est au nombre mais on
attend le retour des autres, avant de se remettre en route. C'est toujours
du temps de perdu et des provisions de consommées, c'est à mon ^{grand} regret que
j'obtiens à séjourner dans la même place, et je prévois la suite, pour
beaucoup à bref délai, mais le grand nombre est insouciant de l'avenir.
Le 6 Mai les éclaireurs retardataires reviennent, nous vivons de privations
et d'économie, nous couchons à la belle étoile, et les roseaux sont fraîches
au bord de la rivière. Enfin le départ général est décidé pour demain.
Le 7 Mai au soleil levant nous partons, 15 personnes dont
je fais partie formant l'avant-garde. J'avais engagé Maudek à retourner à
Trinitad, avec les guides Canadiens, sachant que n'ayant pas osé, comme
nous le charger des vivres, la nourriture serait prise sur la route; mais il
n'a pas voulu, la route est encore inconnue, le temps de marche incertain,
la famine imminente; plus de guides. J'ai bien une boussole, mais nul ne
connaît le point de l'horizon sur lequel nous devons nous diriger, nous

marchant l'un à l'autre. - Avant d'aller plus loin, je rapprends
 que j'ai oublié de parler d'une parade ou d'une cérémonie, dont nous avons
 été témoins ces jours derniers, pendant le séjour forcé de tout le camp
 au campement de la grande Rivière. Ce jour-là, les Sauvages des deux
 sexes étaient venus nous rendre visite et proposer des échanges en si grand
 nombre que de coutume : ils étaient au moins une soixantaine de part et d'autre.
 Parmi les Français se trouvait le comédien Pamarre, un artiste du théâtre
 de Paris qui ne demandait qu'à rire et à s'amuser, même dans les
 circonstances les plus critiques et chaque fois qu'il en trouvait l'occasion,
 il batifolait, gesticulait et menait avec eux les plus grotesques pantomimes
 se faisant comprendre et leur inspirant confiance et admiration. Il avait
 remarqué un jeune Indien, plus intelligent que les autres, et qui paraissait
 avoir de l'influence ou de l'autorité sur ses compagnons, soit qu'il fût un
 chef, un guerrier, un médecin ou pontife. Sur la demande de Pamarre,
 il réunit toute la société comme vêtue, fait former le cercle par les hommes,
 les femmes et les enfants et entonne d'une voix de fausset nasillard un chœur
 rythmé de trois ou quatre notes, et chacun de marquer la mesure sans bouger
 de place avec le pied, mesure qui s'accélère de minute en minute si bien qu'au
 bout d'un quart d'heure c'est un bégaiement général, frénétique et la joie,
 le plaisir sont empreints sur toutes ces figures d'ordinaire si impassibles, nous
 mêmes ne pouvons nous empêcher de sourire en les voyant si heureuses de cet
 exercice qui n'a rien d'échevelé, et qui correspond bien à leur nature primitive
 et peu passionnée. Après vingt minutes tout rentre dans le calme, les Sauvages
 se retirent, et chacun s'occupe de ses petites affaires. A certain les ennemis,
 les marches forcées, le froid, le soir, les dangers et l'incertitude de l'avenir.
 Je reprends ma journée du 7 Mai, nous suivons le motif pendant 4 heures de
 temps la prairie qui borde la rivière puis nous campons sur les bords ayant sur
 l'autre rive couronnant un plateau voisin, ombragé de chênes verts d'éténaïsés.
 Ça et là sur un village indien. Aussitôt installés nous recevons la visite
 d'une certaine quantité d'indigènes qui viennent nous offrir du saumon avarié

et une petite bouteille de genièvre qui d'un point amer et d'une apparence
peu appétissante m'aime. Ces glaces dans notre position nous arrivent malheureusement
grâce à pareils efforts nous acceptons comme une manne céleste ces produits
de l'art culinaire du peuple de la Trinité. Après ce festin ultra sacré-moniaux,
j'accepte l'offre des sauvages d'aller visiter leur petite bourgade. Deux de mes
compagnons consentent à venir avec moi. Plusieurs motifs nous engagent à tenter
cette courte aventure. L'espoir de rapporter quelques provisions en poisson et en gibier, et
la curiosité de voir de près un vrai village indien. Jusqu'à présent nous n'avons vu que des
habitations composées de quelques baroques n'offrant qu'un intérêt médiocre, une famille
éparpillée dans trois ou quatre cases sur le bord de la mer, ayant déjà subi le contact
avec les races blanches mineures, ou balinières, etc. Dans l'intérieur des terres, c'est l'indigène
la communauté primitive, la race humaine à l'état de nature telle qu'elle était jadis
il y a cinq ou six mille ans. C'était bien tentant, et si sans tenir compte de
l'influence qu'il y avait à aller sejourner dans un pareil milieu, à confier sa vie
sur une pirogue conduite par deux sauvages qui avaient tout intérêt à nous faire chavirer.
Dans la rivière nous partons trois. Deux d'entre nous n'ont pour tout arme qu'un poignard.
Le troisième m'a même avisé à en outre un bon revolver à six coups. Nous traversons la rivière
sans encombre, gravissons le coteau, et nous voilà chez les indiens. Le village se compose
d'une vingtaine de maisons en perches de bois garnies de terre et de mousses, recouvertes en
planches fendues que les indiens obtiennent de l'épaisseur et de la longueur qu'ils désirent,
en chauffant l'arbre abattu et le défilant avec des cailloux en forme de coins qu'ils
chassent avec une masse de bois. Le pin rouge qui croît abondamment dans les forêts de
Californie et qui se fende facilement rend ce travail peu pénible. Chaque maison n'a qu'un
rez-de-chaussée et encore est-il d'un mètre en contre-bas du sol avoisinant. Cet usage est
sans doute pour se garantir du froid pendant l'hiver. Une seule ouverture existe dans chaque
habitation. Elle sert de porte et de fenêtre, elle est ronde à l'égale du sol et a 0.50 cent de diamètre.
Il faut ramper pour entrer, heureusement l'obscurité est inconnue chez ces gens-là, je ne sais
pas si les femmes enceintes ne sont pas obligées de coucher devant la porte. Hors l'extérieur,
jeune à l'intérieur je voulais en rendre compte aussi, mais mes compagnons, m'en ont
détournée, j'aurais pu m'en sortir que morte au tout au plus. Les femmes étaient ce jour-là

... nous sommes arrivés à la fin de la route et nous avons fait
ce que nous avons pu. Nous avons vu le cas de quelques
jours. L'idée est de nous faire des idées. Cette circonstance me force
à dire que nous profitons de la caravane américaine pour aller au port d'ici
et nous nous y sommes placés avec Xéron et le chargement de provisions et d'effets.
L'expédition est rectifiée. L'expédition qui se fera sera peut-être plus, et mes arguments
sont plus que suffisants, et il est. Le 10 Mai nous continuons notre route, et font
traverser la rivière. Les américains qui ont une grande disposition d'esprit. Nous sommes
arrivés à l'embouchure du lac mocté de T. Colles par la route (10^e)!! et nous
sommes 25. Les charons du 19^e siècle sont courageux et capotant sur la haute rive
nous nous sommes pas aux champs. Elles en font est l'œuvre de silence et de franchise,
nous qui venant. Les charons passent avec armes et bagages de la rive jusqu'à nous
à la rive sans se déchaîner. Tous les cas si ce n'est pas l'œuvre,
est notre but, qui nous venant de franchir. Il faut aller de l'avant, puisque la
faim, la fatigue et la maladie sont aussi menaçantes du côté du Trinitas que du côté
de l'ouest. Nous sommes plein d'ardeur et de courage, si ce n'est que nous sommes
nous nous arrêtons pendant 3 heures, nous nous reposons, nous nous reposons, mais ne nous arrêtons
pas d'eau nous ne faisons de belle qu'à la tombée de la nuit, après d'une petite
station. Chemin faisant nous avons rencontré une nouvelle caravane, retournant à
la rive, qui nous dit que nous ne sommes qu'à trois mille (une dizaine de lieues) des
rivers, c'est donc l'affaire de deux jours pour pouvoir fouler cette terre promise tous
côtés, et après une bonne nuit nous reposant le corps et l'esprit, et malgré notre
fatigue nous nous sentons frais et dispos pour partir le lendemain.
Le 11 Mai nous marchons pendant 3 heures à travers les froids et quelques
rues éclairées, comme inutile nous avons fait fausse route, ce n'est qu'à 3 heures
du soir que nous retrouvons la bonne voie. nous la suivons jusqu'à 3 heures et
trois heures, et nous nous reposons sur le bord d'un ruisseau; L'expédition
est de l'expédition, car si pareille aventure nous arrive encore, nous n'avons
plus d'autres ressources pour nous nourrir, que l'herbe des prairies et le gland.
Le 12 Mai, et ce dernier n'est pas comme cette dernière. L'expédition nous avons fait

seuilla. Le 12 Mai. Les Indiens ont fait le tour du lac et ont
 porté le matin, nous avons à nous fait deux mille pas tout bas de chemin
 à l'est, avec la recherche de la terre et de la terre et de la terre et de la terre
 et nous sommes allés à feuilleter la terre, pour l'instinct. J'espère à peu près
 quel profit la terre que faire dans le cas présent de nous nous trouvons? et le diable
 à l'empire, surtout que la terre portera conseil, je profite de ce que je fais pour l'an
 suivant le même que j'ai probablement à peu près de la terre un gibier quelconque.
 Il y a une mare enlignée à quelques cents pas du camp, je vais me mettre à l'offet
 dans les broussailles qui la bordent et au bout d'un demi-heure, j'ai tué un canard.
 Jamais chasseur n'eût pas trouvé dans la forêt si je suis si épuisé, un
 pareil plaisir au milieu. J'ai tué un canard, un très gros canard! C'est l'été
 pour deux jours pas de canard, c'est la famine. Que d'ennuis j'ai fait et fait la
 le déjeuner le soir et au dîner la moitié seulement. J'espère et moi à peu l'offet
 de moins d'une heure, et malgré la courtoisie de nos stomacs qui ne s'attendent pas
 satisfaits, j'ai conservé toute moitié pour demain.

Le 13 Mai. voyant que, plus on est nombreux grande en voyage, plus on va lentement
 je me décide à partir avec Francis et deux allemands ou espagnols. Avançant ainsi
 l'avant garde de la caravane qui va faire millement pousser d'arriver aux mines.
 Nous courons droit devant nous le bois, espérant trouver un sentier indicateur, mais
 nous trouvons ce que nous ne cherchons pas, une végétation splendide des arbres de
 30 mètres d'élévation, sans branches servant de tuteurs à ces pieds de végétaux sarments
 qui grimpent sans cesse, sans feuillage chercher l'air et le soleil à leur sommet, à
 10 mètres du sol ces sarmentacées avaient encore 0.30 cent. de diamètre, plus loin
 un arbre gigantesque, pivotant à terre depuis deux siècles peut-être, encore bien comme
 sur le milieu de quel un autre de même grosseur, avait bonne mesure de croûte et
 contenant ses racines autour du corps du premier pour aller chercher dans le sol
 la sève et la vie. Allant suivant les chemins pratiqués par le grand gibier nous rencontrons
 de distance en distance des trappes très profondes creusées par les Indiens, recouvertes de
 branches et de feuilles pour piéger les grands fauves. Si seulement
 nous avions eu la chance d'en trouver un, quel est-ce, nous cherchons en vain.

Cependant il y a beaucoup de reptiles et les tortues, qui habitent le littoral, nous ont
notre approche. Je n'ai jamais tant désiré manger une soupe et la tige de l'asperge
de la rivière, nous parvenant à travers deux lacs et à travers les sommets, les
petits éphémères, les insectes inconnus, que nous destinons à notre repas du soir, mais
une étourderie de ces reptiles, à moitié cuite à l'eau et au sel, est un triste repas pour
des estomacs épicuriens; pour les nôtres, le bûche était rempli, ce tenait à la place!
avec un peu d'herbe, une petite gelée, et beaucoup de fatigue, on put dormir et attendre
l'aurore. La rivière coule à 200 pas de notre campement.

Le 10 Mai trois de nos compagnons nous quittent plus contents dans leur voile qu'
dans la nôtre. Nous restons cinq, avec l'un d'eux, sans bagage, sans provision, mon
fusil sur l'épaule, ma boussole dans ma poche, nous escaladons la montagne
fort élevée qui domine le point où nous sommes, j'ai un pressentiment que si il
existe un chemin, il faut le trouver sur les sommets, les bas fonds, dans les hautes
boisées et dans un feuillage impraticable de végétation, tandis que sur les points élevés
les arbres sont clairs, sèches et permettent aux piétons, comme aux bêtes de charge, une
marche plus facile. J'ai pénétré comme nous sommes, je n'en ai encore fait
cette réflexion, je monte, pendant cinq heures de temps avec mon compagnon, et
arrive sur la cote, j'aperçois un sentier fraîchement battu, très pratique, qui traverse
la ligne que nous avons suivie, plus de doute nous avons trouvé la bonne voie,
nous sommes sauvés; mais arrivés à cet endroit, faudra-t-il prendre à droite
ou à gauche? je ne veux pas décider sur la question, ce sera le point à résoudre
en société. Quand demain nous arriverons sur les lieux, quoiqu'il en soit, le camp
conté, nous revenons sur nos pas, et d'un pas léger, descendons la montagne,
si péniblement montée, nous accompagnons mon compagnon, et moi ne tombons
pas d'accord sur la route la plus sûre, en partant je m'étais orienté avec
ma boussole et j'avais pris, pour point de repère, un rocher qui fait dans
la direction du camp, désireux d'arriver promptement pour annoncer la bonne
nouvelle, je me dirige à droite, et mon camarade suit la route parcourue le matin
je marche, je marche pendant 4 heures, j'arrive dans des ravins, dans des
fourrés impénétrables, je descends des rochers à pic et m'arrachant aux traissailles,

parfois. La neige me couvrait, et elle me servait de couverture. Les épinettes qui me barrent le passage, j'essaie d'escalader les rochers qui m'empêchent d'aller plus loin, mais mes forces me trahissent, et je me vois obligé de rester la nuit seule. Dans cette solitude où je suis si imprudemment engagé sans couverture, sans eau, sans nourriture, j'ai faim, j'ai froid, et les nuits sont fraîches, rien pour allumer du feu pour me garder des fougues. Je tire plusieurs coups de fusil, pour signaler ma détresse, auquel rien ne répond que le choc. Cependant je ne dois pas être bien éloigné du camp, car j'en pourrais de course si je me redresse et me couche. Si mon corps est inert, ma tête travaille, cherche le moyen de me tirer de là, et fait une foule de réflexions qui n'ont rien de bon, rien de rassurant. En supposant que je passe la nuit sans accident, mes compagnons dans la prairie, dans le souci de leur propre existence, voudront-ils perdre leur temps à rechercher en ces lieux, ils n'ont pas intérêt, et le malheur rend égoïste. Seul Gidances sait que j'ai 1000 \$ sur moi, mais il ne voudrait pas s'aventurer. Les autres nous attendent-ils à la suivre? Je faisais depuis une 1/2 heure ces petites méditations philosophiques, et je me taisais, j'étais en train de me lever, je me sens ébranlé et j'essaie de nouveau d'escalader les rochers qui m'ont retenu. J'essaye en de l'épais du côté utile, d'où je pourrais regagner la bonne voie que j'ai quittée, autrement ce serait à recommencer. Je m'oriente de nouveau avec ma boussole, et j'attaque le rocher qui est au nord, à ma gauche, une fois, deux fois je manque le but, mais à la troisième après un effort suprême, j'arrive au sommet. Je suis saisi d'émotion, sur les hauteurs, plus d'obstacles infranchissables, et quoi que sans chemin, on le verra comme on veut. Trois quarts d'heure après j'arrivais au camp, le soleil était couché; un peu de nourriture d'abord et la suite? 150 grammes de gallettes, un verre d'un litre d'infusion de menthe. J'ai un homme qui avait fait le même repas au lever du soleil, qui avait marché 12 heures avec des chaussures défectueuses, et les pieds en sang, dans les conditions que je viens de décrire, fort au-dessous de la réalité. J'étais par avant de songer à s'endormir. Il faut panser ses plaies, mon seul unique onguent est le résine que je recueille après les arbres, qui cicatrise les blessures même en marchant; puis, s'envelopper les pieds de bandes de vieux linge, en guise de chaussettes.

pour nous, les amis de la santé, une bûche de saumelle, qui nous a été
 donnée, nous a permis de continuer notre voyage. Quant aux trois hommes, ils ont bien
 le vent bien reposé, et n'ont eu aucune inquiétude de leur sort. Je n'ai eu que l'impression
 grande tristesse de l'absence de leur propre, ou le sentiment d'être un peu stimulés par nos
 nos séjours forcés les derniers temps, voyant nos provisions d'huile, j'ai utilisé ce
 regrettable lais en confectonnant avec le reste de notre farine des galettes que j'ai
 fait à peu près cuire sous la cendre, l'opération terminée d'en avoir 22 de la largeur
 et de la grosseur de la main, j'en dévot 11 à J. Sancer, lui recommandant
 de faire très dure, ne sachant pas grande et comment nous pourrions nous en
 procurer d'autres, et y a plusieurs jours de cela; il ne lui en reste plus qu'une
 et j'en ai trois encore; je lui en donne une des mêmes, c'est le dernier sacrifice
 possible. Rencontrant dans nos courses une case d'indiens ouverte et abandonnée,
 nous, et fureurs dans tous les coins, j'ai trouvé un petit tas de plantes plus ou
 moins variées, je remplis mes poches des plus intactes et j'en ai gardé
 à la faire sécher, et ne s'en est pas servie, il s'en est servi aujourd'hui. Mais
 moi, quand les traitements de mon estomac se faisaient pas trop sentir, j'avais
 tous les trois ou quatre glands; et pendant qu'il était occupé à cette ingrate
 besogne, il me laissait momentanément tranquille. Des gens les ramassent,
 les corbeaux en automne, quoiqu'ayant le gosier plus étroit n'en font pas
 autant, quand ils en trouvent sur les chênes. Le 17 Mai nous partons cinq
 pour nous diriger sur le chemin reconnu la veille; tous pleins de courage et
 d'espoir à défaut de nourriture; arrivés au sommet de la montagne, nous
 face le sentier, tous cherchant sans cesse, mais sans succès, il s'agit de
 prendre à droite ou à gauche, nul ne sait la direction à prendre; on tout
 conseil, et la majorité se décide pour prendre la piste de gauche, qui
 paraissait, celle qui devait remonter le cours de la rivière, nous marchons
 toute la journée souffrant de la soif et de la faim surtout, la fatigue ne compte plus,
 et à la nuit nous campons dans un lieu que j'ai désigné sous le nom de camp
 aux ours, parce qu'en arrivant nous y vîmes trois de ces animaux qui tenaient
 à quelques cents pas de nous, mon avis était qu'il fallait courir sur eux, les

et après avoir mangé de la viande, j'ai fait une marche de bonhomme
complètement sans souffrance. Dans la journée, j'ai fait quelques pas pour
me réchauffer, un repos de quelques jours avec leur chair, et mes
chèvres avec leur peau; Dans la dernière cas d'être une occasion d'en finir
avec la malchance qui nous poursuivait sans nous laisser intervalle le temps, mais suite
par la physique comme le moral. Et mes compagnons d'infortune, fut complètement
annulée, car tout autre motif, ma proposition fut repoussée à l'unanimité, et
c'est une tristesse d'apparaître ces jambes, ces épaules, ces côtes d'ours que une
fois déjà j'ai vu à la bouche. A défaut de cette victuaille, par compensation
nous pourrions et retravailler. C'est une autre aventure. C'est le quatrième depuis
plusieurs jours encore deux et j'en ai parcouru la gamme famelique. Nous avons
passé la journée à brouter des tiges pleines de sève, mais il n'y avait
pas de viande dans notre voisinage, à quelques cents mètres d'ici une forêt de
grand marais; on a dit aussi, pas de marrons, bons ou mauvais, nous avons
aussé cherché de la fumée que nous présumions provenir du campement, ou d'un
feu, s'étant un bout de bois qui brûlait. Deception, espoir, illusion, fumée,
c'est souvent le lot des gens qui courent après la fortune, et nous cinq, au
camp des ours, et les sixante égarés de la caravane sont dans ce cas. J'ai d'après
à finir avec la moitié de ma dernière galette, demain matin je mangerai la
moitié de ce qui me reste avant de me mettre en route, et puis après ??...

Le 18 Mai, nous recherchons le bon chemin. Disparaître nous croyons l'avoir retrouvé
et marchons avec confiance jusqu'à la nuit, affamés, mais pleins de courage
et d'énergie, car nous avons entendu trois coups de fusil, qui nous indiquent
la présence d'hommes civilisés dans le voisinage. Le soir nous campons dans
une bien rassurée sur l'authenticité du chemin. Après deux jours, si je
me couche après avoir mangé la moitié du dernier quart de ma dernière galette,
j'en ai d'habitude un cran dans la ceinture complète le repos.

Le 19 Mai nous sommes debout à 3 heures du matin, nous venons manger nous
bataillons à 3 heures, à 10 heures au moment où nous y attendions le moins
nous nous trouvons dans un endroit découvert, et, à un kilomètre, nous observons

avec elle. On les y a tous jettés à l'eau. C'est une très bonne.
Le 21 Mai 1850, jour anniversaire du mariage de Marie avec la bien-aimée
deux compagnons à 11 heures du matin, nous sommes allés à l'église, et nous
nous sommes fait une belle d'une heure 1/2 sur le ruisseau. Et nos compagnons de
voyage comptent sur le bord de la Trinity à quatre milles en aval du glacier surmonté
Big Bar, le premier point d'exploitation sur la rivière. Quant à moi, et
Geddes, nous espérons que nous pourrions y arriver la nuit nous sommes allés à l'église, et nous
sommes au bout d'un désert, tout étiré de notre voyage, au soleil couchant, parti le
23 Mai. C'est la bien-aimée Trinity au nombre de 25. Nous avons laissé derrière nous les
deux autres compagnons et sommes allés dans le trajet, souffrant de la faim, de la soif et de
la fatigue. Tout nous a été une nouvelle, la caravane franco-américaine, qui nous
a traversés dans la bonne voie, n'ayant rencontré personne; trois jours à une journée de
marche avec les 30 américains, et Geddes et moi remportons le prix de la course,
sans fatigue, sans énergie et persévérance, mais aussi grâce au hasard qui m'a
traversé dans la bonne voie, alors que je faisais plus fausse route que jamais.
Le glacier de Big Bar de la Trinity situé sur la rive gauche de la Trinity est établi sur un
plateau étroit à 50 mètres de la rivière, au bord de laquelle s'étend une alluvion
aboutissant à un glacier, moins large et moins élevé que le premier. C'est là que
les américains ont choisi leur camp (il est de 1^{er} occupant d'une largeur de 2 mètres par
travailleur, sur une longueur indéterminée). Le camp se compose de 30 ou 40 tentes
et fourches. Il y a un magasin de provisions et un boucher qui tue une grosse bête
quand il faut se la procurer. On y achète de la farine à une piastre 1/2
(7^{1/2} So.) du riz au même prix, du lard à deux piastres, de la viande à moitié
desséchée à 50 sous la livre de 14 onces, prise avec des poids de fantaisie, la
bouteille d'eau de vie 7 piastres, du vin ordinaire 4 piastres, une paire de mauvais
souliers 12 piastres, les farines se payent en France 2^{de}. Après deux jours de
jeunes nous avons le besoin de faire un repas plus substantiel que d'habitude,
à nous... soupçons... avec une... sautée de riz cuit avec du lard et de la viande
et des crepes au graine de pain, comme d'habitude nous arrosons le tout d'une
décoction de menthe sans sucre.

Mardi est terminée cette première année d'exploration, et je suis las au bout de
 mes forces. Si le Secteur qui m'a suivi jusqu'ici n'est pas satisfait, je lui en
 ferai tout ce que je le sens encore bien moins que lui. Quand au cousin Jérôme
 que nous trouvons dans les forêts d'indes, sans ressources, dépensé par plus de trois semaines
 de marches et de contre-marches, et toutes sortes de privations et de souffrances, lui
 déclara à Brimita, couchant sous une tente, sur son bon matelas et voyageant
 l'abondance sans lui de ses compagnons, il ne lui est pas même venu à l'idée
 d'arrêter dans la compagnie Grand Sarc, et de venir nous rejoindre avec quelques
 provisions et bagages qui nous seraient aujourd'hui d'un grand secours, après qu'on a
 jeté le capital de 1000^{fr} qui nous reste, et qui au prix de toutes choses, sera bientôt
 absorbé. Je ne lui en veux pas, si il manque d'initiative, de courage et de résolution
 à cette fois la faute je la fais bien en le laissant à Brimita seul, lui à lui
 même que les intérêts comme les nôtres en souffriraient, il ne l'a pas compris.
 C'est en faisant ces réflexions qu'à 10 heures du soir, l'homme finit le spirit
 satisfait, je me couche dans ma couverture, sous un arbre à côté de Sidanet qui se
 croit en paradis et cherche dans le repos et le sommeil de nouvelles forces pour
 entreprendre le travail du mineur auquel je me suis condamné.

Le Mercredi 22 Mai, j'ai hâte d'explorer les bords de la rivière et de me rendre
 compte de la manière dont les chercheurs d'or se servent pour retirer de la terre
 le précieux métal. Aussitôt après le déjeuner, je recommande à Sidanet de
 nous préparer un gîte suffisamment spacieux pour loger trois personnes, d'y établir
 avec des pierres et de la terre un fourneau élémentaire pour cuire nos aliments,
 et d'abattre un arbre pour folioquer un rocker, (instrument en forme de bœuf qui n'est
 employé pour le lavage des terrains et sables aurifères) car on veut vendre cet objet qui
 vaudrait en France 10^{fr} la bagatelle de 500^{fr} puis le jure sur l'épave, j'embroute
 la rivière à une distance d'une lieue $\frac{1}{4}$ m'arrêtant au-dessus de tous les chantiers
 examinant questionnant quand je pouvais me faire confier à deux milles
 sur la rive droite, ayant traversé la rivière sur un arbre renversé, j'ai trouvé le
 deuxième placer exploité, c'est Beng-Bar la Brimety, plus propre
 mieux placé sur un terrain bas, formant une petite plaine, très peu au-dessus de la

une grande lune d'une largeur de six à sept toises par le côté
et les autres bords. L'emplacem. ne me paraît pas à l'abri de l'inondation
pendant l'hiver, mais les magasins sont mieux fournis et ont une marche
plus Big Bar. Les mineurs de ce place vainent le dimanche se occupent
au sortir du camp la rivière est encaissée, je suis la rive droite pendant que les
travailleurs sont défrichés et travaillés. Ici on trouve en petite quantité les
pentes des rochers, et dans la terre qui les recouvre à peu de profondeur; aussi le
mineur lave la terre dans un grand plat en fer battu, chaque lavage se nomme une
batterie. Un bon ouvrier peut faire 100 batteries dans la journée souvent les 3/4
ne donnent rien ou presque rien, quelquefois elle contiennent de 25 sous à 25 dollars et
plus. C'est une loterie perpétuelle qui tient l'esprit et l'intérêt constamment en
éveil soutient le moral, et occulpe les peccés physiques. En dehors de cela c'est
un métier abrutissant mais plein de charmes et de surprises pour les natures fines
et indépendantes. Chemin faisant, je m'arrête auprès d'un mineur qui venait d'extraire
un petit tas de terre, et l'examinant de près, j'aperçois un caillou d'un
jaune mat, et de la grosseur d'une petite noisette, je la ramasse et le lui présente.
C'est une pépite, c'est le premier or que je vois dans les mines, je demande à l'acheteur
la valeur intrinsèque est de 8^{fr}. Il en veut 10, j'accepte. Elle est à moi, je compte à
prochaine occasion l'envoyer en France. Il s'agit maintenant d'en trouver beaucoup
d'autres, mais à meilleur marché. Le jour baisse, je reviens sur mes pas et rentre
à Big Bar, suffisamment renseigné sur le travail et la vie du mineur qui n'est
pas celle d'un sybarite. J'idancet pendant la journée, a établi notre gourbi
qui est préférable à une tente, sur laquelle il faut toujours trop chauffer; mais
pourrait débiter un tronc d'arbre, pour fabriquer un rocher, il a cette ma hache
cette jour de malheur! avec une hache, un ouvrier américain fait tout ce qu'il
vaut, avec le même outil, l'ouvrier français se trouve fort embarrassé; et lui fait
un scie, un ciseau, un rabot etc, sans lesquels il ne peut rien faire. C'était
les objections de Jidancet, je lui recommandais cet instrument primitif
des hommes d'or, qui, n'étant pas assez expéditif, doit être remplacé par des outils
pas d'autres outils perfectionnés. Une description sommaire, avant la dispartition n'est

est de pas utile. On Recher se fait la Boue à la forme d'un bœuf
auquel on ajoute une poignée pour lui donner avec la main un mouvement de va et vient
il peut se fabriquer en planches, ou bien à l'aide de cailloux, avec un tronc d'arbre
servant de tige; puis on verse la moitié tout en vers pour usage, servie à la partie
supérieure, ouverte à l'inférieure pour l'écoulement des terres lavées. La partie
supérieure est munie d'un crible, en fer ou en bois, fixé sur un char-
quadrangulaire. Destiné à recevoir les terres, sables ou graviers creusés, qui
peut s'enlever à volonté, le fond du rocher est garni de planchettes de 23x4
centimètres d'épaisseur, et à 23 cent de distance, pour retenir au passage toutes
les faillottes d'or qui, débarrassées de terre restent au fond, et sont plus lourdes que
celle-ci entraînée par l'eau. L'instrument perfectionné, ou l'écuelle au bord de
la rivière, lui demandant une inclinaison convenable, et il ne s'agit plus que de
le faire fonctionner, pour cela il faut trois hommes robustes, courageux et de bonne
volonté, l'un extrait la terre, l'autre la porte dans des seaux, à une plus ou
moins longue distance (travaux quelquefois très difficiles à raison des escarpements et
des cailloux roulés), et la verse dans le crible du rocher, le troisième aussitôt
avec une casserole en fer battu jette tout arrêt de l'eau sur le crible d'une
main, et de l'autre agite le bœuf. au très peu de temps la terre délayée descend
et se recule dans la rivière, on soulève le crible et on le débarrasse des cailloux, puis
on recommence l'opération depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, se reposant
deux heures à midi. Pour se distraire les trois mineurs associés changent de
travail, et dans la même journée, on devient tour à tour piocheur porteur et
bœuf. La journée finie pendant que deux vont préparer le repas l'autre
recueille dans un plat tout ce qui est resté des matières retenues par les
planchettes fixées au fond du rocher et procède à la séparation de l'affaire
de vingt minutes, et l'on peut se rendre compte du produit de la journée
à Rio Bar, la moyenne est de 10 Dollars par homme représentant 300
seaux de terres lavées soit 3500 litres. Certains sains rapportent bien
l'avantage dit-on, mais les mineurs sont très disputés et ne l'ont pas ce
qu'ils gagnent, les plus favorisés sont souvent ceux qui se plaignent le plus.

ici l'on ne le trouve qu'en forme ressemblant à du gros son. Il contient une certaine quantité de fer sous forme de sable noir. On le débarrasse facilement avec un fer aimanté. Quelque peu intéressants que soient ces détails ils sont peut-être nécessaires pour l'intelligence de la vie de mineur que je vais mener, pour l'acquiescement de ma conscience pour mes péchés et ceux d'autrui. La végétation dans la région des mines, n'a pas la vigueur des contrées que nous avons parcourues pour le moment. Sur les pentes et les hauteurs les arbres sont rabougris clairs semés, le sol d'ordinaire paraît peu fertile. La montagne qui, sur la rive droite de la Trinity fait face au camp de Big-Bar est raide couverte de haussailles, de noisetiers, et d'un arbuste portant des fruits semblables à ceux de l'épine blanche entremêlés de chènes, de conifères, de chènes verts de chétive apparence. Sur le bord des cours d'eau des feuillages de vigne sauvage commencent à pousser, on a tout dit, de petites pappes formées d'embryons de grains assez désagréables au goût, pourtant j'en ai vu un peu mauvais, j'en ai rencontré un laurier avec un seul ! je pense néanmoins que cet arbuste doit croître naturellement en Californie. Parmi les plantes le *trifolium sativum* est très commun dans les bas fonds, et le pois se rencontre un peu partout. Quant aux arbres fruitiers analogues à ceux de France ils font absolument défaut, ceci est un manière de prologue, pour donner une idée du théâtre et des décors qui doivent encadrer la pitoyable pièce que nous allons jouer. Je vais passer la nuit sous mon gourbi, quand on est resté près d'un an sans autre abri que les étoiles, on éprouve une certaine satisfaction à posséder un chevreuil quelconque, si primitif qu'il puisse être. Malheureusement les reptiles, les insectes, les moustiques et mouches nous ont point obligés de nous en aller, il faut se résigner et subir la frustration qu'ils ont d'être partout chez eux. Le 23 Mai je trouve un rocher à louer, nous prenons un clavier disponible; il n'y en a plus qu'un dans les endroits réputés bons. Pour notre débute à trois personnes pendant 8 heures de travail, nous récoltons 12 dollars, soit 8 pour l'édifice et moi. Comme d'après les cours du jour j'ai calculé que notre nourriture nous coûterait 7 dollars, nous n'avons qu'un dollar de bénéfice, ce n'est pas encourageant, mais il faut faire la part de l'inexpérience.

C'est avec l'aspect le plus méchant qu'en sortant, aussitôt la nuit venue sur la Lune, après un très modeste repas. Le 24 Mai, nous ne pouvions laisser le rocher à l'air; nous voilà forcément obligés nous en profiter pour prendre un bain réparateur, raccommoder nos vêtements, les laver, faire des galettes pour plusieurs jours, et enfin prendre un peu de repos. Dont je sens le besoin, car voilà près de 15 jours que je ne cesse de marcher dans les plus mauvaises conditions possibles. Si Tidoucat était pêcheur, la rivière est pleine de bœufs et de saumons, (grands au gibier on n'en voit, ni on en entend), mais je crois qu'il ne fait pas la manière de Ty-freure, et je ne puis le décider à essayer. C'est d'autant plus fâcheux que si l'on avait du poisson à vendre on gagnerait plus qu'en remuant la terre.

Le 25 Mai, toujours sans outils essentiels, je me décide à débayer un peu notre chemin. Environ 3 mètres de largeur et de profondeur de la terre pour le jour où je trouve le rocher tant recherché et si rare. Si qu'on ne travaille pas inutilement on ne mangeraient guère, ce serait demi-mal, mais Tidoucat et moi. Depuis notre arrivée ici, ne pouvions pas nous rassasier; si nous ne nous arrêtions pas par prudence, je crois que nous mangerions toujours. En arrivant ici nous étions si maigres que nous ressemblions à des squelettes ambulantes. Chacun de nous était arrivé en arrivant, croix de la ceinture, le turt' basaine, les traits tirés, la barbe inculte, les pieds presque nus, les vêtements en loques, un chapeau non indéfinissable, nous faisions plus ressembler à des sauvages travestis, à des brigands faméliques qu'à des gens formés et civilisés. Ce n'est pas qu'aujourd'hui nous ayons bien meilleure mine; mais dans le milieu où nous vivons, ni l'éducation, ni la beauté plastique, ni le costume ne forment la force musculaire et la bonne chance. Si seulement la probité était en honneur: mais non, le marchand libre sans contrôle, à ses instincts de l'axe, vend la mer blanche non contre Dollars qui ont une valeur fixe et reconnue, mais il exige, le paiement en poudre d'or qu'il estime ce qu'il veut, et qu'il pèse sur des balances à la conversation; si bien que l'onca de poudre d'or qui vaut de 80 à 85 fr. n'est acceptée que de 75 à 80 fr. et qu'il se fait un bénéfice d'au moins 5 fr. sur le pesage, et le mineur est obligé d'en passer par là, ou de se déplacer de perdre une demi-journée pour aller à Songbar, le seul comptement où il y avait concurrence. C'est ainsi que l'exploitation de l'homme par l'homme a lieu dans tous les pays libres ou esclaves.

2^e 10 Mai, c'est un Dimanche. Les uns s'occupent religieusement, par leur
les américains protestants: les autres se piquent, leurs parents affaiblis, trouvent aussi
bon de s'occuper au jour du Seigneur, seules et chacun, emploie la journée à sa manière,
les uns lisent la bible, d'autres se raccommodent ou préparent des vivres pour la semaine
quelques uns vont à la chasse, tandis que les plus ambitieux vont prospecter.
Le verbe prospecter, que j'emploie pour la première fois demande une explication,
c'est l'action d'aller à la découverte des gisements aurifères plus riches que ceux que
l'on exploite. Il y a des petits et grands prospects. C'est que l'on fait le Dimanche
tout des premiers. On emporte des vivres pour la journée, on suit la rivière
sur l'un ou l'autre bord, où les courants d'eau qu'on rencontre muni d'un suc-
croche et d'un plat en fer battu, et l'on fait des lavages là où l'on présume
la présence de l'or. Quelquefois vous obtenez un bon résultat, mais le plus souvent
vous avez perdu votre temps. Des grands prospects se font d'ordinaire en
caravane, et durent quelquefois toute une semaine et plus. Le Lundi 27 Mai,
nous reprenons toute de rocher le travail commencé pour préparer des terres à
laver. Sédaniel, qui ne se doute pas de sa force physique, et de son expérience
dans les travaux manuels, veut me montrer une leçon rudimentaire pour me
servir du pic et de la pelle, et pendant que je suis attentivement sa
démonstration et l'exemple à l'appui, mon professeur se frotte le poignet, ce qui
le rend incapable de faire quoi que ce soit. Il n'a pas de chance, en moins de six
jours casse ma hache, mon seul outil tranchant et se rend incapable de me
rendre aucun service dans le moment où il pourrait m'être de quelque utilité car
jusqu'à présent il n'avait été pour moi qu'un parasite et c'est à désespérer de l'avenir.
Que faire dans cette circonstance, je ne puis travailler seul dans rocher, la balle
en bronze ne pénétrant pas la roche, le placard n'est pas assez riche se reposer et attendre
n'est pas pratique. Notre petit succès est déjà diminué d'un tiers. Dans d'autres
il serait toutes années alors quoiqu'il m'inquite, mettant tout amour propre
de côté, je prends un grand parti, je vais m'installer dans une compagnie de mineurs,
salaire à raison de 4 dollars par jour et la nourriture en même temps que j'engage
mon capital, j'apprendrai le métier de chercheur d'or car je ne connais encore que la théorie.

mais je trouve et m'en a coûté beaucoup. Ce prix et sacrifice d'un blanc, au
 profit d'inconnus peut-être honnêtes gens, mais peut-être aussi brigands. Ces convois
 que fais-je? moi qui n'avais jamais été au service de personne et qui depuis l'âge
 de 21 ans avais eu ce nombrilux carrière sous-mis ordres. C'est ainsi que dans une
 année j'ai descendu un à un, tous les degrés de l'échelle sociale, qu'il s'agit
 maintenant de remonter. Au mot sur la caravane que nous avons suivie en route,
 c'est encore une histoire plus lamentable que la nôtre, puisque leurs souffrances ont été
 plus longtemps perdus et dissimulés dans le vent, quelques uns ont pris le parti
 de retourner à Trinidad, d'autres voulant traverser une rivière ou un radeau
 ont chaviré, perdant tout, vivres, outils et bagages. Certains ayant escaladé un
 pic élevé presque inaccessible dans l'espoir de découvrir les placers, sont encore présents
 aujourd'hui, ou n'en a pas de nouvelles, et personne ne songe à aller leur porter
 secours. Plusieurs sont abandonnés et laissés pour morts en chemin, par leurs compagnons
 qui ne vivent que d'herbes et de racines, de serpents, de tout ce qu'ils trouvent en passant.
 même le chien, qui les suivait, y a passé. Ceux qui avaient des provisions sur ces
 chariots, qui retardaient la marche parce qu'ils se croyaient bien pourvus, sont
 plus vite, depuis longtemps, et sont aussi affamés que les autres. Chaque fois nous
 voyons arriver en quelquefois deux ou trois, les débris de cette fatale expédition, qui
 au début était si rassurée, si insouciance si bien approvisionnée, accompagnée de guides
 qu'elle promettait en petite ceux qui, comme moi, portaient tout sur le dos, et avaient promis
 d'arriver au but du voyage. Ils sont aujourd'hui bien déçus, ils ont des figures
 blêmes ne tiennent pas sur leurs jambes, et sont à peine vêtus. La plupart n'ont
 pas d'argent et n'ont d'autres ressources que de travailler à journées; mais pour le
 moment leurs forces trahissent leur bon vouloir. Ceux qui ne trouvent pas d'emploi
 reviennent la rivière après une journée de repos, et de nourriture reconfortante offerte
 par la pitié, plutôt qu'achetée à beaux deniers comptants. Le 28 et le 29 même
 travail que la veille au profit des deux Anglais, mais leur clair n'est pas épuisé
 et je crois qu'au bout de ces trois journées, leur récolte sera partagée par égal
 part, en estimant à 3° collars les vivres qu'ils m'ont fournis, seulement en ma
 qualité d'homme payé, la tâche la plus difficile, m'incombant de Croix

laissez leaux & leux à remplir, à transporter, à verser, à verser 150 regains sur
un chemin aussi difficile à monter... que l'échelle 15. litage de charge tout. Inquiétude
à la descente j'insistais en tout à parcourir, par un solit de 30 à 35 degrés
de l'été de l'été. Alors qu'en 18^{me} mai nourri, plus mal chassé et couché la nuit
est un peu plus pour quelques-uns qui n'en a pas l'habitude. Aussi je n'ai pas été
satisfait par mes seigneurs et maîtres en tout de l'été, le 30^{me} de troisième jour, quels
pouvait se passer de mes pénibles services je n'aurais pas pu contenir longtemps
ce travail de force et la force après. Ce reste je n'ai pas eu à me plaindre de
mes patrons, ils étaient presque satisfaits avec moi. Le 30 Mai, tout par le soir,
que par la force, je tenais compagnie à Tidanet, et me reposais (il n'est pas
encore en état de travailler) lorsqu'à 8 heures une compagnie de trois américains
m'offre de travailler avec eux, j'accepte; il sera quelques temps de ne rien faire
quand le voyage manquera. Je l'ai vu que ces Américains sont très justes, ils
ont un certain regard, sont par communicatifs, dans au travail, pour eux comme
pour les autres; mais aussi très robustes, je ne sais d'où ils sortent, dans tous les cas,
ce n'est pas d'un pays civilisé; c'est parmi ces gens là que l'on veut se recruter les
squatters et les flebustiers. Ma journée finie et payée, je suis enchanté de la quitter.
C'est ainsi que se termine ma 38^{me} année. Cet anniversaire que nous célébrons par
dinner, à bord de la Lérie voguant sur l'Atlantique à la hauteur de l'Islande,
qui est plein d'espérances dans l'avenir, avait été trouble par la rencontre du navire
anglais la Caroline (de l'un des dand) dont l'équipage sans eau et sans vivres
affamé, venait réclamer quelques secours. Ces gens superstitieux n'auraient pas
manqué de tour de ce premier incident marquant de notre traversée les plus sages
pronostics. Les sceptiques et moi nous nous serions moqués de prophète et les événements
se seraient chargés de la vengeance de nos secourus. Celui qui précède les misères, les accidents,
les malheurs, est presque toujours sûr de ne pas se tromper tant il y a peu d'existences
dans ce monde qui soient constamment heureuses. Le 1^{er} juin 1850, c'est dans les conditions
d'esprit et de corps que je viens de décrire que je commence ma 39^{me} année, et si la malchance
va toujours crescendo, je serai mort au feu quand arrivera mon 40^{me} anniversaire. Cette solution
ne faisait pas partie de mon programme en quittant le Havre en 1849. Ah! mince

du nom de Fredag. L'aut. le jura à un établissement de carrosserie venue des
Champs-Élysées à Paris. Le carrossier lui-même de son état, venue aujourd'hui
à Big-Bar; comme il n'a pas d'outils et qu'il n'a plus d'argent il me fait la proposition
d'aider Tidoncel à fabriquer un rocker, et de travailler avec nous. Il faut sortir au
plus vite de l'inaction où nous sommes. Viron ne venant pas, il n'y a pas à hésiter, je
l'autorise à travailler avec nous dans notre claim après que le rocker sera fait, réservant
une place et une part à Viron à son arrivée; aussitôt convenu, on se met à l'œuvre.
Tidoncel commence à pouvoir remuer son poignet foulé, quoique les rockers aient baissé
de 30 off. on les vend encore 50 dollars. Il y a donc plus d'avantages à en fabriquer un
qu'à l'acheter.

Le Vendredi 3 Juin, nous voilà en chantier, et nous avons recueilli une once de poudre d'or à
trois, cela fait 5 dollars $\frac{1}{2}$ par travailleur. C'est peu mais nous sommes nos maîtres, et nous
débutons dans la carrière. Il y a espoir de faire plus. Le Mardi 4 nous commençons la journée,
puis vers midi un individu qui se dit collecteur d'impôts, vient au nom de la loi, réclamer
à chaque mineur une somme de 20 dollars qu'il doit verser chaque mois. Bien entendu
personne ne veut payer et personne ne paie, si l'on avait eu la bonhomie de s'exécuter.
L'état de Californie n'en aurait pas été plus riche, car je doute fort que les sommes
ainsi perçues, sans aucun espèce de contrôle puissent arriver intactes à leur destination.
Les administrateurs américains, les mieux surveillés, ne sont pas eux-mêmes à l'abri contre
la cupidité, la rapacité, la félonie des chefs et subalternes chargés de les surveiller. Néanmoins
cette visite de collecteur à Combe, à certains américains jaloux et grincheux le prétexte
pour chercher noise aux mineurs étrangers, et nos voisins nous ont rogné une partie du
claim que nous exploitons. Ces braves gens qui ne voulaient pas payer l'impôt
étaient vexés de nous l'avoir vu refuser aussi.

Le Mercredi 5 Juin, Viron arrive avec une caravane dans laquelle se trouve plusieurs
de nos compagnons perdus en route. Comme il a fait quelques bêtises, et qu'il n'a pas eu
pendant tout le trajet (8 jours à peine), de succès, comme à Trinidad pendant le grand
mois qu'il a passé depuis notre départ, il faut qu'il s'en prenne à quelqu'un des tribulations
du voyage, et des rudes conveys qui l'attendent ici. La tête se monte, son caractère s'aigrit,
et son amour propre excessif aidant, au lieu de s'excuser d'incapacité, d'imprévoyance et

de personnalité, c'est moi qui suis avec les plus beaux, les plus forts et les plus
braves de ce pays. C'est d'ailleurs ce qui m'a permis de raconter par les différents
cabinets avec lesquels il voyageait. Il part au jour avec une compagnie pour venir nous
aider. Plus confident dans ses forces physiques que dans son courage, il se charge de
M. Hecq. Après une journée de marche difficile, il est atteint le lendemain. Il s'agira
pour nous de le tuer, jete son fusil dans un ruisseau et s'en retourne alléger à Christal.
Il nous laisse et fait un paquet plus léger, composé de sucre, de chocolat et de thé, quelques
mèches de munitions, un fusil, mais celle de prendre des vivres. Il confie notre tente à un M.
de l'expédition (un Canadien Mulnier pour Belge) qui a les mules, fait partie de la même
compagnie que Zéon, qui part cette fois pour tout de bon. C'est autre que lui, en confiant sa tente
et son contenu, à un indien, qui on ne connaît le que pour s'être rencontré avec lui à l'abri de l'Hector,
avait fait un petit inventaire de ce qu'il venait en garde, mais point d'autre; l'idée ne lui
venait pas venue. Sur route on ne vit pas rien que de thé, de sucre, de chocolat, et prend des
vivres de Mulnier, on ne courent pas de prix, de sorte qu'arrive au placer, il est en
difficulté avec son fournisseur. Je paye la somme que Zéon dit en croire l'écrit;
mais si le Canadien n'est pas satisfait, il a bien aise de régler son compte à sa fantaisie
puisque son associé est gardien de ce que nous avons laide. De tout cela, il ne me
rien dit tant que Mulnier est resté à Big Bar, mais après son départ pour
Christal, j'ai appris indirectement ce qui s'était passé, et a fini par tout avouer.
Pendant trois semaines nous travaillons de 12 à 13 heures par jour, ne prenant de
repos que le dimanche; notre plus productive journée a été de 12 dollars par personne,
mais la plupart du temps nous devons nous contenter de 5. 7. 8 dollars, quand la
journée est mauvaise, la nostalgie et l'hostilité de Zéon et la folie et les récriminations
de Zéon augmentent; qu'il faut de patience et de philosophie pour supporter tout cela,
si si n'avais pas encore des intérêts communs avec mon cousin, pour la tranquillité et la vieillesse
il y a longtemps que je l'aurais planté là, qu'une chacun de nous sera à ses pièces et livres
à lui-même et s'en tirera comme il pourra. Si nous ne sommes ici sur un lit de roses,
nous souffrons qu'à San Francisco, un grand incendie a détruit une bonne partie de celle,
et que la plupart des négociants de la ville sont ruinés, nous n'avons pas de détails,
mais si l'année est atteinte, les 100 dollars mis en dépôt chez lui courent grand risque d'être perdus.

seulement d'armes, d'armes, et la guerre civile. L'indépendance
projetée à l'époque, pour que l'on vît une telle situation, présente!!
Nous apprenons aussi que dans les années 1840, au camp de Murphy, les
Français au nombre de cinq ou six cents, et les Américains de deux ou trois cents
à la suite de quelques difficultés nées, ont pris les armes, et en ont vu de
près, qu'il y a eu sang de versé, que ce conflit menaçait de faire les populations d'une
guerre civile, sans l'intervention du gouverneur de Californie et du consul de France.
M^r Telloz, qui s'étant rendu sur le lieux ont réussi à calmer les esprits, à arrêter
le conflit, sans cependant détruire l'antagonisme. Nous ignorons de quel côté viennent
les premiers torts; mais pour qui connaît la susceptibilité, l'orgueil et l'orgueil des
deux nations de ces individus, on peut sans injustice présumer qu'ils taint tout
et c'est à qui a rendu la tâche des conciliateurs plus facile. On parle toujours de vols
fréquents des Indiens dans le nord, comme dans le sud, des représailles sanglantes de part
et d'autre, des menues lues ou blessés par les flèches des Sauvages, mais l'épisode qui
a le plus impressionné les populations riveraines de la Trinité, est celui dont les Caucasiens
campés à 25 kilomètres en aval de Big Bar, ont été les témoins, et les Indiens
leurs voisins les victimes. C'est sans doute à cet événement que voulaient faire
allusion les deux individus que j'ai rencontrés le 11 Mai non loin du campement
de la grande prairie et je m'explique la terreur empreinte sur leur visage, vraiment
sans doute que nous n'allions grandir le nombre de leurs ennemis...

Les Canadiens dont il s'agit, trafiquants de leur état et par conséquent nomades
d'origine française. L'année dernière chassant dans l'Oregon, ils ont appris
la découverte des mines d'or de la Californie, ils se sont dirigés de ce côté, ont
exploré toutes les rivières qu'ils ont rencontrées sur leur route, et ayant rencontré sur
la rivière de la Trinité, par où ils cherchaient s'ils sont fixés en 1850, ils ont
ils ont exploré et lavé tous les rivières qui se trouvent à la surface et ont recueilli
des sommes fabuleuses. Mais comme tous les gens qui ne sont pas habitués aux
commodités de la vie, ils ont voulu, à tout prix, jouir du bain et ils
ont dépensé pour l'acquiescence le plus cher de leurs bénéfices, ils ont avec eux des
chevaux et ils ne reculaient pas devant une course de 100 lieues, pour se procurer le nécessaire

L'année dernière. On n'a vu comme en 1849 le blanchir de son pays
 de St. Pierre. L'acte d'émigration s'est fait à 14 cent par tête. Pour le rapatrier
 à la baie de Comber ou ils espéraient se recueillir. Ils facilitent pour
 leur bien, leur engagement à accepter l'ancien St. Pierre et autres
 à leurs et à leurs enfants. Je ne suis pas quel régime légal ou religieux, ils ont
 regretté, mais ils ont avec eux ni prêtres, ni juges, ni avocats et ils vivent
 presque même en communauté. Ils naissent, se marient, se consacrent sans
 le secours de ces agents indispensables de toute civilisation; c'est un mystère
 qui nous est inconnu. En l'absence de tout pays régi par les lois,
 le chef de famille est maître absolu des biens et la volonté des chefs
 fait la loi de la tribu nomade, grands chasseurs de castors, de martrons,
 de blanchir et de grandes jaunes ils ont repeuplé le Canada, l'Oregon
 et la côte de la Californie de cette source de richesses, et ils sont à l'affût
 d'un commerce plus rémunérateur. Les Amérindiens ont déjà parcouru
 les pays où nous sommes, car le castor est presque un mythe sur
 la côte de la Baie. Autrefois il s'y trouvait des colonies de
 mammifères marins. J'ai moi-même rencontrés dans mes courses
 des chaumières construites par eux, aucune trace de culture, ils ne
 vivent qu'isolément, et c'est un fait cynéplique remarquable, quand les
 Amérindiens en tant que. Ils n'aiment pas les Anglais, les moindres de
 leur pays de l'ouest les Américains comme protestants, et à l'ouest des
 Indiens comme des voleurs. Les Français seuls leur sont sympathiques. Ils se
 trouvent donc aujourd'hui tout à fait isolés, mais braves guerriers, amis, ils sont
 respectés, malgré leur petit nombre. Je ne sais s'ils ont une croyance religieuse, et
 n'y paraît guère. Dans tous les cas ils naissent, ils se marient, ils meurent comme
 le renard, sans se gêner, en l'absence, ils satisfont ainsi aux exigences de la nature.
 et tout est si simple. Ils ne voudraient faire autrement, comme
 comme ils sont, vivent d'habitude dans les petits villages à de grandes distances
 de tout autre civilisation, ils se sont fait une religion et une croyance à leur convenance.
 Tout le monde est catholique en théorie, et en apparence dans la pratique tout ce qui

7 a. l. l'au en attendant le lendemain, le nous restant. Combien nous avons
 Américains du nord, sans préjuger la caste ou le couleur. Ils veulent à l'avenir la
 mission femme venue de elle leur plaisir, d'ailleurs leur compagnie ou plutôt leur esclavage,
 leur être de l'homme et le produit. C'est presque toujours une Indienne du Canada, de l'Ontario
 ou de la Colombie qu'ils désignent sous le nom de Sauvages, et leurs enfants sont ceux
 de nos sauvages. Leur présence dans ce pays est restée ignorée comme la richesse des places
 qu'ils exploitaient jusqu'à la fin de l'automne dernier, mais comme ils tenaient à
 conserver leurs positions acquises, ils se sont décidés à hiverner, c'est alors seulement
 qu'ils ont expédié des hommes et des mules dans plusieurs directions, soit à
 Springs, soit à Trinidad, pour faire l'approvisionnement et se procurer le
 confortable pendant la mauvaise saison. C'est ainsi que leurs sacs sont bien
 remplis de poudre d'or et de pépites, et la générosité dans le payement de leurs
 achats est comme l'élixir, fait croire à la découverte d'un nouvel Eldorado, et attire
 vers ces places nouvelles, cette immigration fiévreuse qui doit y trouver plus
 d'un mécompte. Quant aux Canadiens, émus de ce premier succès, ils se sont
 bien refusés de se taire et toutes choses, et leur prodigalité, ils se sont lancés à l'attaque
 de la plus grande partie de la fortune acquise dans la belle saison, à la fin de l'hiver
 et alligés de travailler le nouveau au printemps de cette année. Dans ces conditions
 inférieures quant au produit, et plus difficiles quant à la concurrence. Ils se
 trouvaient donc après avoir hiverné à Canadara, Camp, dans cette situation,
 lorsque des Indiens du voisinage, envieux de tout ce qu'ils n'ont pas, leur volèrent
 quelques chevaux ou mules. Une expédition contre les voleurs ne réussit pas à l'humanité.
 Les plus jeunes des Canadiens vinrent en faire partie, et
 notez qu'ils sont de race moitié indienne. Ils partirent la nuit bien armés, comme
 de toujours qu'ils sont, arrivèrent avant le jour près du village soupçonné du vol
 le cornet et mirent le feu à toutes les huttes. puis se portèrent à l'assaut et à
 mesure que les Indiens sortaient pour échapper aux flammes, ils sont tués à coup de
 fusil. Les femmes et les enfants sont épargnés quelques uns ont pu prendre la fuite
 mais en fin de compte, les Indiens restent sur place; toute dépouillée; c'est
 comme dans les pays civilisés ou à fantasmes représentant à faire la valeur d'un

est le combat. c'est tout. L'ennemi est vaincu. Le vainqueur ne s'occupe pas de la gloire, il se contente de la victoire. C'est la seule victoire qui compte. C'est la seule victoire qui nous fait avancer. C'est la seule victoire qui nous fait vivre. C'est la seule victoire qui nous fait mourir. C'est la seule victoire qui nous fait tout.

Le combat est fini. L'ennemi est vaincu. Le vainqueur ne s'occupe pas de la gloire, il se contente de la victoire. C'est la seule victoire qui compte. C'est la seule victoire qui nous fait avancer. C'est la seule victoire qui nous fait vivre. C'est la seule victoire qui nous fait mourir. C'est la seule victoire qui nous fait tout.

Je t'écrit en même temps à la Villeneuve à Trinidad pour qu'il nous envoie à première occasion, ce qu'il pourra de nos provisions et effets laissés sous la garde dans notre tente.

À San Francisco, les journaux ont eu connaissance des dramatiques incidents dont la fameuse caravane de la Trinité avait été victime, ils en ont donné des détails plus ou moins intéressants, plus ou moins véridiques. Les armes, les outils si rares, ont pu se renouveler un instant, mais l'incendie arrivant dans le même temps, chacun se a sauter qu'à passer ses propres affaires.

Par la fin de juin notre climat n'étant plus propice. L'indolence, l'homme prédestiné aux défaillances du corps et de l'esprit, attrape un panaris et ne peut plus travailler, c'est le cas de tenter un prospect, c'est aller à la découverte d'un emplacement où l'on est plus abondant que dans celui où l'on travaille. Le conseil réuni on décide qu'on ira visiter le camp des canadiens en aval de la rivière, et que nous ferons des essais de distance en distance tout le long de notre route.

sont sur une longueur de trente milles (10 lieues) sur une rive et autant sur l'autre. Mais cette longue route s'écroule en cascade et est si périlleuse que les hommes et exactement le même qu'à Big Bar, s'il y a des rivières plus riches, ils sont occupés par des compagnies qui les exploitent, qui ont remplacé le rocher par le longton, une machine plus perfectionnée et plus expéditive. Certaines barres sont gardées à vue par les individus qui attendent la baisse des eaux, pour détourner la rivière, et travailler le lit. C'est une affaire de bras et de capitale, les deux chantiers ont une chance égale, entre autres celui du marquis de Stanchin, ex-colon Algérien, qui est venu s'installer à deux lieues en aval de Big Bar, avec deux passages de la brousse, chapelet et coup de soup, traversant la forêt de Trinidad au fil des, avec une boussole, à vol d'oiseau, sans dévier et tombant sur un chemin qui rapporte 100 dollars par jour et par homme. Voilà une chance! Nous voyagions donc ainsi pendant trois jours pour arriver au but, rien et moi prospectant, Gildanet regardant, tout incapable d'aucun travail, et ayant même abandonné ses outils pour être plus sûr de ne rien faire. Quant à Fernand pendant la tête au moindre danger, se trouvant au bord de la rivière sur un talus assez difficile et commode, pour plus de sécurité, a jeté son sac à la rivière, et il portait toute la fortune de la société, 400 dollars, (2000^{fr}) dont les 3/4 étaient le produit net des deux mois de travail de trois personnes, et mon portefeuille contenant mes notes de voyage. Ce que voyant je me jettai à l'eau le respectant miraculeusement, sauf à secher le tout au soleil. Il faut avouer qu'avec des associés de ce calibre là, et des compagnons de voyage aussi paralysés, les uns que les autres, Fernand, je n'ai pas le bonheur. Je sais bien que nous parcourons les chemins très difficiles, des sentiers d'indiens larges comme la main sur la pente de rochers si rapides que le moindre faux pas nous précipiterait dans la rivière coulant à 50 milles au dessous de nous. Que maintes fois nous avons été obligés de quitter nos chaussures, et de transporter nos bagages à deux reprises. Mais le cas de Fernand n'est si lamentable d'aise, n'était pas de ceux là, enfin

après trois semaines de semblables misères nous arrivons au camp de l'ennemi.
Je tais beaucoup à voir la pièce de la Sandante tragédie dont j'ai parlé et les
curieux encore à voir les descendants de ces colons venus de France au 17^{ème} siècle
ayant conservé la prononciation de cette époque. Les noms patronymiques de la
mère patrie, et l'affection qu'ils portent aux français qu'ils croient sous le
nom familier de leur pays. Venir à l'air de regner parmi eux; ils vivent sous
l'autorité non loin de la rivière dans une agreste et libre et d'une manière qui
répète la France que la rivière. Notre arrivée fait sensation, on nous attend,
on nous questionne sur la France, on nous fait un très bon accueil, et
parmi les plus enjoués, il y a un certain petit et surtout un Gervais qui
paraissent être les notables de la localité, ça et là nous apercevons les
sacragesses, leurs femmes, et les saurages leurs enfants, maraichés ou
acultés, allant, venant, tous occupés de soins de ménage, de bûches de
bois et des besoins de la communauté.

1^{er} syndic ou vicaire Marie Gervais, nous apporte un superbe morceau de
canard tout fraîché, que nous acceptons avec reconnaissance, et l'invitons pour le
lendemain à venir prendre le café avec nous. C'est le seul acte de politesse que
nous lui avons permis, et accepté, et le lendemain à 11 heures il arrive avec
un vin complet. Nous ne nous attachons pas à cette bonne fortune et
cette prévenance. L'affabilité de ce brave homme frappe, mais de cœur essentiellement
français et hospitalier, m'a vivement touché. A l'école de la France
venant de gens qui ne connaissent leur ancienne patrie que de nom et dont
les ancêtres en étaient séparés depuis près de 200 ans. Le repas fut aussi
gai, aussi cordial qu'il pouvait l'être dans la situation physique et
moral de nous nous trouvions; car superficiellement nous avions été pour
ce brave homme, d'infimes prolétaires, tandis que lui, possédant serviteurs,
bûches de bois, une tente fournie et une certaine quantité d'or pouvait
se croire un aristocrate du désert. Et c'est ce que l'on aperçoit, vêtu comme nous
étions, à notre conversation, à nos manières, que nous n'étions pas tous
à fait, ce que nous paraissions? peut-être mais je n'en suis pas certain.

"C'est à regret que l'on s'en va encore plus d'un pas vers un meilleur avenir.
 aussi l'impression que le récit de leur expédition contre les ~~indiens~~ avait fait
 sur moi n'est elle nullement modifiée. Une fois par jour à tels faits
 suivant l'opinion du pays, religieux, ou la loi, le juge et le ~~gouverneur~~ vous protègent,
 le ~~tribunal~~, la famille ou tribu, l'association d'individus représentent tout ce qui
 nous manque et la justice sommaire et le premier des droits et des devoirs si l'on
 veut subsister. Le lendemain de cette agape, nous reprenions le chemin de
 Big Bar en suivant l'autre rive de la rivière, faisant de nouveaux essais, sans
 plus de succès. Pour en finir avec les canadiens que je verrai probablement
 jamais, je dois dire que leur prononciation de la langue française est la
 même que celle qui existait en Normandie au 17^{em} siècle, et dans plusieurs
 provinces de France: ainsi ils prononcent qui que ce soit que nous prononçons
quel que ce soit. J'en connais dans une famille de milliers de francs dont
 les pères avaient vécu sous le règne de Louis XIV, et qui avaient conservé cette
 manière de prononcer. Il en est de même de beaucoup de locutions aujourd'hui
 tout à fait inusitées qui donnent à leur conversation un cachet d'archaïsme
 original autant qu'improba.

Après 8 jours d'absence, nous revînmes au placer de Big Bar, ayant disparu
 pour reprendre notre coller de mœurs. Seulement après j'appris que les objets
 que j'ai demandés à Villeneuve sont arrivés. Figurez ce que contenant le paquet
 emporté dans la prison où nous sommes tout est acceptable, le colis pèse 100 livres
 (de France), il coûte de transport un dollar la livre c'est cher, mais c'est à prendre
 ou à laisser; j'ai plus de pantalons, plus de chemise de laine, je suis affalé
 comme le dernier des mendiants, pour aller prospecter, j'ai été obligé d'acheter
 deux paires de souliers, une pour Vêron, une pour moi, à raison de 12 dollars
 chacune, mais au déballage Vêron n'est pas satisfait du contenu: en effet
 il y a bien 40 livres d'objets qui ne sont pas de première nécessité, et que je
 n'avais pas demandé, mais à qui la faute? à Vêron qui étant en difficulté
 pour le prix des provisions achetées pendant son voyage à Mulnaer associé de
 Villeneuve, ne m'a pas avisé: ces messieurs se sont régalés à leur fantaisie

avec la faim. Les missions, les missions, mais ces voyages à quibus j'aurais
pu me joindre, je ne puis leur en vouloir beaucoup. C'est un pays comme celui-ci.
Probable est qu'au bout de la semaine, justice à la même. Plutôt que de se joindre
à l'expédition des arctiques, qui après avoir absorbé le frais au delà de l'hôpital de l'église
occupant le crû de la mission. Il y a fort une nouvelle scène à ce sujet.
Il est parti et déclare qu'il ne veut pas payer la moitié du transport, qu'il abandonne
le colis et le laisse à ma charge et acte contraire à toutes les conventions écrites et
verbales, puisque j'étais chef absolu de la société commerciale, je pouvais en tenir aucun
compte et régler le transport sur la bourse commune, mais alors, il fallait se collecter
et payer. J'ai préféré me séparer, puisqu'il en fournissait une si belle occasion je
paysais les 2000^{fr} de poudre d'or et tout est dit. Chacun de nous se tirera désormais d'affaires
comme il pourra.

Idanet et Frédel nos deux compagnons de travail sont trop heureux de se retirer
pour le faire et s'engagent à terminer la campagne avec moi, mais tous les deux
sont le faire. Les mains blanches depuis 15 jours et sont incapables
de travailler par le froid. Ceci se passait le 14 juillet 1850, jour de la 1^{re}
Anniversaire, une année de tout ce qui m'arrive depuis quelques mois, j'ai retiré
le colis qui m'est adressé, moyennant le prix de 100 dollars, ce qui diminue
mon capital de moitié, mais en vendant les objets dont je puis me passer
j'en récupère une cinquantaine, j'ai ces vêtements de rechange et j'ai l'apparence
d'un mineur comme il faut.

Des bruits vagues d'abord, puis plus consistants et répandent à Big Bar
de la découverte des riches placers à quelques journées de marche, on parle surtout
de ceux de la Klamath, de la Salmon et de la 4th Trinity. Ce qui il y a de
certain, c'est que chaque jour de partis de prospecteurs quittent le
camp dont la richesse est peu tentante, et se dirigent sur l'un ou l'autre
de ces points. Si bien que Big Bar se vante, si rapide il y a un mois d'écarter
uniquement, les marchandises baissent de 50%. Mes compagnons étant souffrants
par cause d'inspiration, je me décide à faire un nouveau voyage d'exploration
pendant qu'ils achèveront leur guérison. Nous convenons que pendant

point me d'écarter de la route pour aller chercher le bœuf qui
 me fait le voyage. De la route, comme les agents qui pourraient en
 venir. Comme que les agents qui pourraient en venir. Comme que les agents qui pourraient en venir.
 En conséquence, je fais à mes frais l'achat des provisions nécessaires pour quinze jours
 au moins d'exploration, je me consulte avec la première caravane en partance, dont
 un des membres américains parlait français, et fait acheter une mule tout bien
 moyennant salaire, me transporter les livres de provisions me chargeant du
 reste qui, avec les armes, outils, couverture, ne pèsera pas moins de 25 livres.
 poids plus suffisant. Dans un pays montagneux, sans chemins et tout à fait
 inconnu. C'est dans ces conditions, le Mardi 18 juillet, que je pars
 nous sommes 10 hommes bien armés, accompagnés de 3 mules chargées. En
 nous à bien dit que les tribus indiennes du bord de la Klammack sont féroces.
 C'est de ce côté que nous nous dirigeons qu'importe, à nos gens d'indignes comme
 nous. A 10 heures du matin nous commençons à gravir des hautes montagnes
 et cela dure jusqu'au campement qui n'a lieu qu'au coucher du soleil, quelle
 rude journée, quel soleil brûlant, qu'il soit! Un de nos compagnons n'y pouvant
 plus tenir, a voulu se débarrasser avec de l'eau de vie, l'eau faisant complètement
 défaut, s'est couché puis endormi. Quand on s'est aperçu de son absence on a été
 à sa recherche, mais on ne l'a pas retrouvé. Mauvais début. Dans la soirée une
 compagnie de 8 Américains, et 5 chevaux sous la conduite d'un canadien,
 suivant notre route, nous dépasse et va camper plus loin. Nous voilà donc
 10 hommes, campés à peu de distance qui se prêteront main forte, en cas
 de danger commun. Parmi nos compagnons de voyage se trouve un Canadien
 ex-commis du magasin, nommé Edmond Picher, associé d'un nommé
 Roussel, Jacob Sabotier à Remiremont, et M^r St Jacques de la Société
 Grand-Terron, un horloger de Moret (Jura). Je m'entends avec ce Canadien, pour
 mettre nos vivres en commun, c'est une économie de temps et de travail.
 Le 19 juillet nous décampons au soleil levant, nous marchons et montons
 des rampes escarpées et sans fin, à travers ces broussailles si épaisses que mon pantalon
 est en lambeaux. Point de fontaines, beaucoup de soleil, soif ardente, plus une goutte d'eau

Caus les bidons. Il n'y a que quand nous arrivons le sommet aride et désolé
de la plus élevée de la montagne, là on cherche à s'orienter, toute trace de culture
à l'exception pas d'apparence d'eau dans les environs. Le sol est si brûlant qu'on ne pourrait
tenir en caillou dans la main. Chacun est anxieux et cherche un moyen de sortir
promptement de cette tolérable situation. Cependant qu'on dilatoire, je me sens pris
d'une violente palpitation et crampes dans tous les membres, de frissons dans
les extrémités de contractions dans les muscles de la face; tout tourne autour de moi
et je m'affaisse comme une masse morte, mais conservant toute ma connaissance
et ce une insolation, une congestion cérébrale, la rupture d'un anévrysme que je
ne soupçonnais pas? Je ne m'en rends pas compte, mais je comprends très bien
tout le danger de ma situation. Je me vois abandonné seul sur cette montagne déserte
et mourant trop heureux si je ne suis pas dévoré tout vivant par les carnivores et
les animaux de proie; je faisais ces réflexions, tout en regardant la caravane
s'éloigner, et beaucoup d'autres qui n'étaient pas plus gais quand un Américain
prenant pitié de ma position cherche au fond de sa gourde, et y trouve encore
quelques gouttes d'eau de vie, dont il me frotte les lèvres. Le "Surge" ou ambula-
de l'évangile, n'eut pas d'effet - au prompt je respire la palpitation cesse,
la parole me revient, je suis debout, tout cela n'avait pas duré une minute.
Mais qu'elle a été longue celle là! Je m'agite, je froisse mes mains d'une corde
l'autre, je piétine sur place pour ramener le sang aux extrémités, et quand
je reprends mon fardeau pour rejoindre la caravane, je vois qu'il revient sur
ses pas, pour chercher une autre direction. Encore un mauvais quart d'heure
à passer. Nous redescendons la montagne que nous avions eu tant de peine à
graver, et deux heures après, à l'ombre au bord d'une petite fontaine nous
faisons la halte et la dinde. Ceux qui n'ont jamais souffert de la faim, et
surtout de la soif, pendant des journées entières, ne se contentent pas du plaisir qu'on
éprouve à manger les mets les plus grossiers, et à boire de l'eau fraîche et claire.
Depuis mon départ de Trinidad, il m'a été donné d'en faire l'expérience suivant
moi, peut-être trop souvent répétée. Nous passons la nuit dans cet endroit
sous bois; chacun, après 8 heures d'une si pénible marche, étant bien aise de reposer.

Le 20 juillet la caravane se remet en route à bonne heure. Les hommes marchent devant, les bœufs ne font rien, on sent à cheval le bien que le soir. Jacques et moi nous trouvons la tombée de la nuit sur une montagne boisée, sans eau nous nous couchons sans souper pour ne pas augmenter notre soif. Le lendemain au point du jour nous décampons et cherons après des entrées en petit ruisseau, nous faisons halte et un repas que 12 heures d'attente ne permettraient pas d'ajourner, surtout ayant de la boue sous la main. Réconfortés, nous repartons, et à midi sur des montagnes impraticables où les mules et les chevaux refusent d'avancer, nous rejoignons la caravane toute aussi embarrassée que nous, après de nombreuses tentatives souvent infructueuses à force de patience et d'énergie, s'aidant des pieds et des mains, s'accrochant à tout, on finit par surmonter la difficulté, et une heure après rencontrant un joli campement arrosé d'eau, de pâturages et d'ombre on se décide à passer la le reste de la journée. Je profite de ce repos pour raccommoder mon pantalon, si l'on peut appeler ainsi les loques qui flottent sur mes jambes; il était cependant tout neuf en sortant de Pig-Bar.

Le Vendredi, partis au lever du soleil, la route est bonne jusqu'à midi, mais après, des montagnes à pic, précipices, lièrisses de broussailles épaisses, se dressent devant nous, et semblent nous dire: on ne passe pas. Il faut lutter ou rebrousser chemin. On lutte, on met une heure pour faire un kilomètre à peine; les mules et les muletiers sont à bout de forces, ces derniers nous signifient: d'arrêter à reprendre les provisions dont ils s'étaient chargés, moyennant salaire; si non ils les jeteront dans les fleuves. c'est à prendre ou à laisser. Je me charge donc des épaves des 20 livres de farine qu'on me transportait dans un moment où j'aurais bien voulu trouver un âne charitable pour me débarrasser de mon propre fardeau. Cinq lottes d'au moins 10 livres, Jacques et moi nous ne levons pas, et montons non au pas de charge, mais lentement, glissant, suant, soufflant, à l'assaut du formidable escarpement. et nous arrivons enfin, que ce gens dans leur vie, pour moins de dangers, moins de souffrance de patience et moins d'efforts que nous que je fais depuis 14 mois, ont obtenu les récompenses honorifiques et assure leur

non, que si j'ai vu si je puis savoir la fortune de la fortune de l'homme du
mon, mes sacrifices personnels seront comparativement peu de choses et je serai
satisfait. Il m'en restera toujours une certaine dose de philosophie pratique qui
ne s'acquiert jamais, en vivant bourgeoisement au coin de son feu. Telles étaient
nos petites réflexions en arrivant au sommet de la grande montagne. Quand
à Juguin je ne sais ce qu'il pensait, si toutefois il pensait. C'est un homme
déjà mûr, placide, taciturne impassible sans éducation, sans forfanterie, sans
initiative avec faible de complexion, comme la plupart des ouvriers de fabrique
mais courageux, patient et bon compagnon de voyage, c'est une toute autre nature
que Tidancel. Après nous être reposés quelques instants (nous en avions besoin)
nous reprenons Juguin et moi notre charge de notre chemin, la caravane qui se
démène peu des traîneurs et déjà loin descend nous; ce qui ne veut pas dire
qu'elle arrivera la première au but, la fable du lièvre et de la tortue, toujours
mais, me rassure sur ce point. Nous marchons ainsi jusqu'à heures du soir,
sans eau, et désespérons d'en trouver pour notre campement, lorsque j'avise un
arbre au bord du sentier, sur l'écorce duquel on a gravé une inscription qui
présente le voyageur qui s'y trouvera de l'eau à quelques centaines de pas dans
la direction du Sud. Je m'oriente avec une boussole, et dix minutes après, nous
pénétrons dans une magnifique forêt toute en feu. Je crois à une mauvaise plaisanterie
mais en explorant prudemment les lieux, je découvre, entourée de couches de cendres
chaudes encore, une toute petite fontaine, c'est ce qui nous faut pour préparer
notre repas, mais pour passer la nuit; serons nous abrités contre cette pluie
de feu, contre la chute d'un de ces grands arbres qui nous entourent, flambant
du haut en bas et qui n'ont pas moins de 150 pieds d'élévation? Il faut
être prêt de l'eau pour étancher les flammèches qui pourraient tomber sur nous;
il faut être loin du feu, et du côté d'où vient le vent, toutes conditions difficiles
à réunir dans le cas présent; et nous nous couchons à moitié garantis, à la réserve
ce ne peut dormir. Les seuls avantages de notre position, c'est d'être à l'abri du froid
et des bêtes féroces, mais qu'elle nuit nous avons passée! quel spectacle, quels
accords, quel orchestre!! Ne fermant pas les yeux nous avions devant nous des

couvertes de gigantesques colonnes flambantes, jetaient tout autour d'eux. Dans
 l'obscurité, une lueur sinistre craquant, pétillant, bruisant, sifflant, avec un
 bruit épouvantable. Longtemps après par les échos, chaque écho. Et l'air
 d'une immense gorge d'étincelles, de flammèches qui retombent au plus profond
 de grandes distances, le tonnerre, les clairs des décharges d'artillerie. Les
 incendies ne sont rien comparativement à l'incendie à cet universel général.
 Quelle riche mine en terre pour deux spectateurs seulement, qui fatigués et
 couchés sur un lit de rochers ne demanderaient qu'à pouvoir dormir. Elle
 n'est la testera toujours parce d'une mémoire; je n'ai jamais rien vu, et
 ne verrai probablement jamais rien d'aussi terrifiant, d'aussi grandiose. Le
 tout provenant d'une toute petite cause un minuscule (peut-être celui qui a incendié
 la source) aura sans doute négligé d'éteindre le foyer où il avait préparé son
 feu. Qui pourra jamais dire combien d'hectares, de cette magnifique
 forêt ont été consumés dans cette nuit et les jours suivants. Pendant mes
 pérégrinations j'ai vu, mais de loin, des montagnes boisées toutes en feu, j'en
 ai vu une dans l'ombre au milieu de l'incendie? ces destructions de la riche forêt
 forestière que l'on estime aujourd'hui d'une si grande valeur seront un jour très
 regrettables lorsque le pays se colonisera.

Le dimanche 21 juillet à 9 heures du matin, nous rejoignons la caravane.
 Elle se repose ce jour-là, parce que c'est jour férié, et mules et gens en ont
 pas fâchés; le campement est bien choisi et les pâturages sont bien bons. Parmi
 les français, faisant partie du voyage, il y a deux frères du nom de Buis
 d'accent méridional, ils sont intrépides, bons chasseurs et jeunots; je ne connais
 rien de leur origine mais je sais, que, venus sur un navire à voile en partance
 pour San Francisco faisant relâche au Brésil, ils n'ont pas voulu cultiver le
 cap Horn et ont préféré dans leur force physique et leur bonne santé avec
 quelques passagers brésiliens comme eux, ils ont traversé le continent de l'Amérique
 du Sud, de Rio-Janiero à Valparaiso (Chili) franchissant aussi précédemment
 les Pampas, la chaîne des Andes, les déserts, les lacs et sont arrivés sans
 encombre assez à temps, pour se réembarquer sur le navire qu'ils avaient quitté.

et de venir sur la Californie, vitant ainsi le mal de la navigation. C'est
un bon effort, un voyage pittoresque. C'est la relation ne serait pas sans intérêt.
Le 22 juillet, nous arrivâmes au village de la halte au bon balneage où nous
trouvâmes des chevaux et un bon dîner. La nuit fut paisible, sans
quels tains bœufs, sans la présence au retour, s'éleva sans voler, divers
épaves ou morts. C'est la route pour nous, un indice que nous ne sommes pas perdus
des idées et des places enroulées. C'est de notre voyage. Le soir après deux heures
de repos nous traversons des bays accidentés, franchissons des montagnes encore couvertes
de neige, et campons au soliel couchant, dans un petit vallon au fer à cheval,
très resserré, très humide, mais très pittoresque. Des montagnes boisées des deux côtés,
sont à cents pas de nous, reliées par énormes blocs de roches blanches superposées
les uns sur les autres en forme de pyramides, notre horizon au nord, à l'ouest
et au midi ne s'étend pas à deux cents mètres à l'est. Il paraît s'élargir des
travers des broussailles. Un beau gazon, bien touffu, bien vert, parsemé çà et là
de plaques de neige fondante; le beau glacier sourcillant partout; tel est notre
gîte pour la nuit. Notre premier soin est d'allumer des grands feux, de choisir
l'emplacement le moins humide, puis les uns font la cuisine, pendant que
les autres vont à la chasse. Il y a des ours et des grizzlys. Les frères Brier
tuent deux, c'est un agréable supplément à leur souper; mais un ours aussi,
mais on ne l'a pas fait, ce gibier qui fait tant raide. Sur le coup si l'on ne
peut pas risquer la vie, n'est pas du goût de tous les chasseurs. C'était
apparemment au de mes idées, en partant pour les mines, la fortune et la peau d'un ours
au prix des mines, encore plus grandes que celles que j'ai déjà éprouvées, auraient
été le comble de mes desiderata. Du train que vont les choses, je crains bien d'avoir
inutilement poursuivi deux chemins. La nuit humide et froide ne s'est pas passée
sans frissons, malgré les foyers ardents, constamment entretenus, qui brûlaient à
nos pieds. Nous vivons à une très haute altitude depuis cinq jours, que nous ne
cessons de monter; et les neiges persistantes, là où nous sommes, à la fin de juillet
me font croire que les sources du Sacramento, de ses affluents, la rivière américaine
et la rivière des flumes, la Klammack et ses tributaires, la Salmon, et la Trinity

même à creiger ne sont pas beaucoup plus élevés. C'est mon appréciation sans garantie.
 Le Mercredi 23 juillet, on se lève, on a la grosse machine d'un campement aussi
 malade, quelque soit la cause de la fièvre. On joint le jour tout le monde est ébahi,
 on mange et on dort, puis on se lève. Nous commençons à faire deux kilomètres d'un
 la neige; celle-ci disparaît, nous rencontrons de l'altitude en distance, les chevaux de charrette
 marquent de fatigue ou de misère, tout le monde et l'odeur de la viande se passent, les autres
 chevaux estropiés, qui ne valent plus rien, même que leur compagnons d'infortune, et
 qui trourent dans le bois, en liberté sans souci du présent et du futur. C'est
 sans doute le plus beau moment de leur vie, manger, se reposer, dormir et ne pas
 penser, pour la brute c'est le suprême bonheur, mais je n'oserais jamais dire que
 dans une situation présente je n'ai peut-être envie... pour quelques jours seulement.
 Si une crise intérieure, celle du devoir et de l'amour propre, ne me criait pas sans
 cesse « marche ! marche ! » et si des instants de découragement tels que j'en ai,
 « à quoi bon tout de peine ? pourquoi pas ici, plutôt qu'ailleurs ? pourquoi demain et
 pas aujourd'hui ? mourir n'est rien, mais la souffrance physique et morale, tout.
 « on ne voit pas le terme, c'est trop », alors la voix crie plus fort, marche ! marche !
 Je reprends courage, je m'arme et, plein d'une nouvelle ardeur, je monte et redescends
 comme aujourd'hui 15 montagnes, et j'arrive au campement à la nuit tombée.
 mais par d'avoir vaincu tout les obstacles et le spleen. Et l'heure du soir nous
 campons au bord d'un ruisseau qui on dit n'être éloigné que de 3 milles (5 lieues) de
 la rivière, laquelle ? mais ne le sait encore. Le Mercredi matin 24 juillet à 8 heures
 nous arrivons sur les rives de la Salmon (rivière du Saumon) tout les affluents
 ou barres des deux cités sont occupées ou exploitées deux milles au dessus, et deux
 milles au dessous de l'endroit où nous sommes, par 250 mineurs qui font
 de 10 à 30 dollars par jour, les premiers arrivés, qui ont choisi le meilleur
 emplacement, récoltent jusqu'à 50 dollars. La rivière est très encaissée, rapide,
 la largeur de 12 à 20 mètres, et coule limpide sur un fond de rochers, talus
 ou galets, on s'aide très soigneusement et en suivant les bords on rencontre souvent
 des grandes masses jaunes d'abîmes par les Indiens pour prendre la truite et le saumon.
 La truite se passe à lever quelques batters de terre et de sable un peu partout.

Si je juge par tous les objets de cases et les objets à l'usage des Indiens que je
trouve dans ces maisons de prospecteur les Indiens avoisinant la rivière
devant être peuplés d'Indiens, qui se sont réfugiés à l'arrivée des Blancs. Je force
un Indien qui s'est mis en poussant une pointe à quelques milles de placer dans
un lieu très secret et inexploré, trouve tout un mobilier de ménage d'une famille
sauvage caché dans un fourneau. Était-il abandonné par suite de l'extermination des
propriétaires ou seulement mis à l'abri pendant une expédition de chasse de pêche
ou de vol? Mystère. Il avait. Ces paniers n'étaient de toutes pièces des outils
de pêche des carpes etc, mais n'étaient pas mauvais. Mais malgré mon envie d'en prendre
un échantillon comme souvenir, je n'ai pas succombé à la tentation, et j'ai laissé
le tout sous la roche qui le recelait. Yaguin qui m'accompagnait pendant
cette excursion est tantôt en avant tantôt en arrière, faisant ces essais de
voyage partout où il suppose la présence de l'or. Revenant sur mes pas
après les 5 heures, je retrouve mon Yaguin tranquillement assis au bord de
l'eau mangeant des noix, et un petit fruit noir, moins gros qu'une cerise
sauvage, juteux douxâtre, contenant plusieurs petits noyaux, l'aspect de l'arbre
qui le porte de 7 mètres d'élévation, et de 10 centimètres de diamètre à
l'extrémité d'un homme me fait penser que c'est une espèce de vigne. Nous avons perdu
cette partie de notre temps; aucun de nos essais n'ayant réussi, et nous rentrons au
camp un peu désappointés. Nos vives s'épuisent, et comme je veux pousser jusqu'à
la rivière Hamack, il faut s'approvisionner de nouveau, ce qui n'est pas facile
ici car il n'y a pas de magasin, un boucher tue un bœuf par semaine. Les
animaux nous viennent des plaines du Sacramento tout le voyage à petites
journées, et doivent mettre 15 jours ou trois semaines pour arriver. Pour le
reste des vivres chacun doit le pourvoir comme il peut, mais comme la boucherie
est de bonne qualité, (chaque bête pesant de 800 à 1000 livres de viande),
avec très peu de farine, la vie matérielle est supportable.

Le 23 Clout, ayant pu me procurer de la farine, Fêcher, Yaguin et moi
partons pour la Hamack; les Américains ont été tout étonnés de cette entreprise
de la petite compagnie, qui ils supposent téméraire. Et dire vrai, ce pays inconnu

d'une forte mauvaise réputation, il n'hésite point à parer des Agnes de la paille, c'est horrible mais on nous en faisait autant de San Francisco. Des naturels de la Trinity
 et nous avons rencontré par ces volutes, poltrons plus schismatiques et pervers que
 carnivores, et pas moins cannibales. Une compagnie d'Américains qui va
 première possession d'un chien, qu'elle fait garder à cinq chiens d'ici avant d'en
 vouloir se charger jusqu'à de me transporter 50 livres de farine, je campe avec
 elle et mes deux compagnons à 3000 seulement de notre point de départ.
 C'est aujourd'hui le jour de la fête, rien d'innocent à bord de la Trinity ou la
 célibat encore, on n'est pas triste, parce qu'on croit au avenir; mais la
 où je suis, on s'agit inconnu, plus près de la misère que de la fortune entouré
 de quelques étrangers fort indifférents à mon sort. Il y a plus moyen de faire
 des châteaux en Espagne pas même des châteaux de cartes il faut se résigner
 à subir la mauvaise chance jusqu'au bout; et le soir nous festinons, quand même
 avec des crêpes au lait, un peu de viande fraîche et de bon de terre. Celui qui
 a jeûné à outrance pendant 15 jours sur les rives de la Trinity, avait mauvaise
 grâce à faire le difficile sur celles de la Salmon, quand il put s'y procurer la
 nourriture. Le Vendredi 23 nous marchons toute la matinée de coteaux en montagnes,
 la plupart du temps sous bois, toujours même paysage, même végétation, apercevant
 sur un sommet, un peu dénudé, je rencontre un lup blanc, au plein floraison, j'en
 fais la remarque, parce que c'est le premier qui se trouve sur mon chemin depuis ma
 sortie de France, s'était autrefois semblé me de la patrie qui il me rappelle alors
 que j'en suis séparé par plus de 2000 lieues de mers et de continents. Nous faisons
 halte au confluent (Fork) de la Salmon et de la Shasta. Celle-ci qui n'est
 pas plus considérable que la première prend sa source et son nom au mont Shasta
 le pic le plus élevé de tout ce pays que l'on aperçoit de toutes les hauteurs à 30
 lieues à la ronde. Ces deux rivières réunies doivent se jeter dans la Klamath
 qui a son embouchure dans l'Océan pacifique, non loin des frontières de l'Oregon,
 c'est du moins l'opinion des mineurs et des coureurs de bois; quant aux géographes
 jusqu'à ce jour, ils ont gardé un silence prudent à cet égard. Dans cet endroit
 où nous faisons la halte, j'ai eu l'occasion de voir toute une famille d'Indiens

artistes mains. Que veut-elle faire au milieu des marins? jeter du poisson
ou voler sans coup. Les sauvages sont d'un beau type. Les hommes sont bien faits
robustes et il y a des jeunes filles qui seraient jolies si elles ne se tatouaient pres-
sément, et si elles n'avaient la bizarre coquetterie de se faire le cartilage
qui sépare les narines avec une arête ou un osset de 0,7 à 0,8 centimètres de
longueur et de le porter en guise d'ornement, ce qui est fort laid, et leur donne un
air étrange. J'ai cherché à me rendre compte de l'utilité de cette pratique. D'abord
d'abord, et fort incommode usuite, et je n'en trouve pas d'autres que celle-ci:
de même que les rancheros marquent leurs bestiaux d'un fer rouge pour les reconnaître,
les indiens, qui n'ont pas d'autres bêtes de somme que leurs femmes, les marquent
aussi à leur manière pour pouvoir les réclamer. Dans le cas où il leur prendrait
fantaisie de passer, sans permission d'une tribu dans une autre, celle dont je parle
est désignée sous le nom de Mex-jercois. Cette explication en vaut une autre.

Le placer où nous sommes est riche; on parle de barres qui rendent 5 et 6 onces
d'or par jour et par personne; c'est trop beau pour ne pas être exceptionnel, et pour
être la longue durée; mais aujourd'hui 300 mineurs sont installés sur ce placer
et l'exploitent. Ils sont arrivés là de tous les points de l'horizon de la Yuba
et autres affluents du Sacramento de la haute et basse Trinity, et de l'Oregon.
A 3 heures du soir nous partons et allons camper à 2000 plus loin, ce qui nous fait
une journée de marche de 18 milles (soit 30 kilomètres).

Le samedi 27, je vais prospecter avec des Anglais et des Américains descendant
la rivière sur une longueur de 3 kilomètres, la traversant quatre fois tout habillé,
souvent avec de l'eau jusqu'aux épaules, faisant des essais à toutes les barres,
trouvant à chaque battée de 20 à 25 sous d'or, ce qui porte la journée de travail
à un minimum de 100^{frs} par travailleur. Je commence à rêver, tout espoir n'est
pas perdu, l'or n'est plus une chimère, mon parti est pris; et si la Blamack
n'offre pas des avantages bien supérieurs, c'est là que je viendrai poser ma tente, avec
mes associés laissés à Big Bar, y travailler le reste de la campagne et peut-être
même. Si cela me paraît plus avantageux que de retourner à San Francisco
au moment que le pays est peuplé, que l'or abonde, les provisions de toutes

L'été ne manquera pas, belle perspective de l'or, l'argent, les vêtements etc.!!
 Dans l'après-midi nous allons camper à 1000 plus loin. En route nous rencontrons deux
 compagnies d'Américains revenant de la Klamack qui nous disent que l'or est moins
 abondant sur cette rivière que sur la Salmon, mais rien des Indiens. Je leur enrais
 ne me fiant pas à ces renseignements, qui pourraient être intéressés nous n'en suivrions
 pas moins notre route. Je voulais voir par mes yeux, et l'amour propre s'en mêlait
 aussi. Il m'était fort désagréable de revenir sur mes pas sans avoir satisfait ma
 curiosité, sans avoir rempli le but que je me proposais en partant, qui était de
 renseigner exactement mes associés sur la richesse de cette région minière si vantée.
 m'étant donné sans de peine pour cela. Mais à 1000 de distance, nous nous croisons
 avec une nouvelle compagnie américaine qui, elle aussi, revient sur ses pas déçue et
 nous confirmant les vœux des précédentes. Elle paraît dès lors que persister dans mes
 projets serait de l'obstination, du temps perdu, des fatigues inutiles. Des vivres consommés
 sans profit pour personne; mes compagnons étant de mon avis, nous rebrousse chemin,
 nous n'avons plus cependant que 13000 à faire pour rencontrer la Klamack.
 En traversant de nouveau les placers du haut de la Salmon, nous apprenons qu'ils
 ont déviés et que la vague attire les mineurs sur les bords de la Shasta et de la
 Klamack inférieures. Que de courses vaines, que d'or gaspillé par ces déplacements
 continuels! Un mineur qui gagne régulièrement 100 \$ par jour, abandonne son claim
 dans l'espoir d'en obtenir 150 à 20 ou 30 laies plus loin, et le plus souvent quitte
 le pioir pour l'oublier. Dans mes derniers campements je me suis trouvé dans un
 des plus jolis sites qui se puisse rencontrer, on eût dit que c'était un jardin
 anglais, dessiné et planté par un homme de l'art sur une grande échelle.
 Des pelouses vertes et touffues, parsemées de bouquetins, de grandes masses d'arbres et
 d'arbustes de toutes dimensions, d'espèces variées à feuilles éternelles ou persistantes,
 traversées par un ruisseau en cascade et bordées par la jolie rivière Shasta. Quelle
 charmante résidence, si ce n'avait pas été en plein désert; pour revenir
 à Big Bar, nous prenons un sentier plus court, moins accidenté, d'un
 parcours plus facile, grâce à l'inséquence pratique des Américains qui
 l'ont tracé, la bêche et le pioir à la main. C'est ainsi que suivant

la vallée qui conduit à la South Fork, (embranchement) de la Trinity, nous traversons en deux jours 23, c'est la même rivière sur des ponts quelquefois aériens, formés d'un seul tronc d'arbre du haut desquels, le vertige, un faug pas seraient le terme du voyage pour tout individu qui ne serait pas maître de sa tête et de son pied. Mais aussi nous faisons en cinq jours un trajet qui nous a coûté pour aller 10 jours de marches des plus pénibles de privations et de fatigues qui ne l'étaient pas moins; et sans autre souffrance que la soif, de temps à autre, nous arrivons le Vendredi et aboutissons dans la soirée à Big Bar. Il me tarde de rendre compte de mon voyage d'exploration d'arrêter un plan de campagne avec mes associés et de repartir. Mais qu'elle n'est pas ma surprise, je trouve mon gourbis désert je vais aux informations. J'apprends que Fred et Teron sont partis ensemble pour la Klamath inférieure comme associés, et que Fred, qui n'est pas encore guéri de ses panaris et talures aux mains, s'apprête à déquimper demain pour se diriger du même côté, emportant ma montre et mon argent, mais me laissant un mot pour m'indiquer le lieu où je pourrai les rejoindre; j'arrive donc juste à temps pour rentrer en possession de mon petit avoir, manifester mon mécontentement à Fred, sur le sans gêne et le manque de parole de Fred et de lui-même, et décliner toute offre d'association pour l'avenir avec des gens aussi peu sérieux, et assez ingrats pour ne me tenir compte, ni de mon temps perdu, ni de mes dépenses de voyage dans l'intérieur de la société, alors qu'ils étaient eux-mêmes incapables de travailler, 15 jours de marches et contre-marches, 50 dollars de déboursés, tel a été le résultat de mon engagement. D'adornais, me voilà seul, il faut aviser. Le lendemain, je vais auprès de rares mineurs qui sont encore à Big Bar. J'essaie d'avoir des nouvelles de San Francisco, et j'apprends que l'économie a ruiné complètement Oscar de Gaulme, mon fonds de pouvoir, et que la suite de ce désastre, il est devenu fou qu'il a été repatrié. Voilà donc les 2000 \$ déposés chez lui perdus, les parcelles vont arriver; personne pour les recevoir, pas d'argent pour payer les frais de douane, il n'y a pas à hésiter, un plus long séjour aux mines est impossible, mon devoir m'appelle à San Francisco je ne veux pas qu'il soit dit que je n'ai pas fait tout

le possible pour sauver quelque chose de mon bagage. Je me suis tout à fait épuisé avec mes outils, de mes harpons, j'ai fait quelques provisions pour la route. J'ai trouvé une compagnie en barquette, dont un meuletier se charge pour 12 dollars du transport de mon petit bagage, et il me reste pour toute fortune 70 dollars en poudre d'or. C'est avec ce capital microscopique et le physique d'un mineur débile, sans crédit que je dois me présenter aux courtiers bancaires, juifs et consignataires de San Francisco, la plupart ruinés par l'incendie, méchants et surtout égoïstes avec la presque certitude de ne pas obtenir le capital nécessaire pour retirer nos marchandises du navire, payer la Douane et louer un local pour les écouler. C'est un affaire de 7 à 8000 \$ qu'il faut trouver pour se tirer d'embarras; et l'insouciant Yérion ne paraît pas vouloir s'en inquiéter et il est cependant plus intéressé que moi.

Le Lundi 3 Aout 1850, je quitte Big-Bar fort désemparé, et pas d'avenir en perspective. J'y suis arrivé le 21 Mai dernier, j'ai fait tout ce qui m'était possible pour réussir, je n'ai reculé devant aucun travail, aucune fatigue si pénibles qu'ils fussent et j'ai acquis la conviction que le métier de mineur ne convient qu'à des gens habitués, dès leur enfance aux plus rudes travaux à moins d'une chance extraordinaire qui vous procure une fortune en quelques semaines ou en quelques mois. Nous sommes trois compagnons de voyage et une mule. Nous ne marchons pas nous courons, le premier et le second jour, je ne bronche pas, et j'arrive à la halte et au campement comme les autres, mais le troisième jour, mes jambes refusent le service, et je suis obligé de rester en arrière. Je crois voir dans cette manière d'agir de mon meuletier, une mauvaise intention, car il est chargé de toute ma fortune, qui est bien peu de chose, mais elle m'est indispensable pour arriver à San Francisco; à la nuit désespérant de le rejoindre, je me risquerai à le passer seul dans un ravin. J'ai deux bidons de marin, et ma couverture, cela me suffira. Pendant que je grignotais mon maigre souper, en proie à toutes sortes d'inquiétudes, maugréant contre le sort et presque découragé de tant de mésaventures successives, survient un Américain à cheval, qui, hâtant le pas convenable, descend, revêt sa monture, et vient camper à côté de moi. Cette société met fin aux tristes réflexions que j'étais en train de faire, sans les

remplacer par le moindre bien de suite. C'est un homme grand, sec, pâle, taillé proprement vêtu, relativement qui m'a l'air d'être commissaire par quelques capitales pour explorer le pays, ou bien un reporter de journaux. Comme il ne sait pas un mot d'espagnol, que je ne sais guère plus d'anglais, nous échangeons quelques monnaies avant de nous endormir et tout est dit. Néanmoins je remarque qu'il est plus poli que la plupart de ses concitoyens que j'ai rencontrés dans les places.

Le bon matin nous nous mettons tous deux en route lui sur son bidet qui marche bien, et moi qui le suis précédemment dans l'espoir de retrouver mon muletier. Déserteur à la halte prochaine, celle-ci se trouve dans une prairie; une grande baraque servant de café, de restaurant et d'hôtel est le rendez-vous des allants et venants. Les Américains qui ont sans doute aimé toutes les terres et bois environnants, prennent cet établissement et moyennant un dollar, nous servent un plat de grande suppers, pains chauds, et du thé ou du café à volonté. Là je retrouve mes deux compagnons de voyage, je fais un repas, assis sur un banc, avec une table devant moi. Des gens pour me servir; luxe dont j'étais déshabituée depuis que j'avais quitté l'Hector à triste mémoire à Trinidad. Le lendemain, sans encombre, après quatre jours de marches forcées, nous arrivons à Union Town, petite ville nouvelle composée de 50 maisons et 40 tentes, les maisons sont habitées par des spéculateurs, sur les terrains des magasins où l'on vend de tout, des hôtels, restaurants, des cafés, maisons de jeux, ou de simples débits de liqueurs folles; les tentes par des mineurs allant aux mines ou bien en revenant, soit pour se reposer, s'approvisionner soit pour se faire dépancher de l'or qu'ils ont amassé.

L'emplacement de la ville n'est pas mal choisi, au bord d'une anse de la baie de Trinidad sur laquelle les chaloupes et les chalans peuvent seuls naviguer, (les navires se tenant à distance à cause des bas fonds) un plateau de deux à trois kilomètres en demi-lune bornée par des massifs de forêts, légèrement inclinée du côté de la mer l'estant des trois autres côtés. Dans son voisinage deux petites villes Humboldt City et Eureka City. Tout les ports d'où elle tire son approvisionnement et au moyen d'un service de caboteurs, Trinidad City est à quinze milles au nord. C'est dans le voisinage de l'Union Town que le capitaine Kemp de l'Hector, aurait dû nous débarquer, si il

avait sa son métier que d'ennuis de peines nous aurait épargné!

N^{os} 10 et 11. C'est le séjour à Union. C'est tant pour me reposer que pour me renseigner sur le présent et l'avenir de cette station, qui sert d'entrepôt et de trait d'union pour faciliter les rapports entre San-Francisco et les places du nord. Le marquis de Lindray, campé ici depuis quelques temps, avec son complice ou domestique le Sieur de la Chapelle, s'est arrivé avec un troupeau de 150 bœufs ou vaches et quelques chevaux par la voie de terre. Ils disent que ces animaux viennent du Rancho de Sacra, sur les bords du Sacramento qui appartenait au colonel mexicain. Victor Hudon et qui ont acheté de ce dernier ainsi que la propriété, qui n'a pas moins de 5 ou 6 lieues carrées de superficie. Ils se disent en outre propriétaires d'un grand nombre de lots à bâtir à Union. C'est et j'en suis à me demander comment ces gens là, qui vivaient au jour le jour, il y a 4 mois à San-Francisco du produit de la chasse et du jeu, qui ne se refusent rien, n'ont pu s'empêcher d'être arrivés à se procurer une si belle fortune. Cela me paraît bien touché et me rime curieuse, je ne les connais que de vue et de réputation, ils tiennent le haut bout dans la localité, pour leurs prodigalités, leurs grands airs, leurs richesses apparentes et la réputation cynégétique du marquis; une visite de moi la plus inconnue des environs. Leur compatriote, n'a donc rien de compromettant, je me hasarde, j'ai toujours un prétexte pour entrer en conversation. car ils font le métier de bouchers, tuent une bête par semaine à 30 ou 40 sous la livre et vendent le lait de leurs vaches, à un dollar la bouteille, et ils n'ont pas à s'occuper de la nourriture de leur bétail, ou l'abondance des pâturages. Je suis reçu avec politesse sous la tente en inclinant mon nom; et j'y me trouve en présence du plus grand power de la flibusterie aristocratique de ce siècle; avec les airs félins d'une lionne colisée. Il me semble toujours épier une proie à saisir, et dans sa conversation, le marquis fascinateur indompté, indomptable, vantard menaçant, rapace, pince toujours. Monsieur le marquis, quand c'est son caprice ou son caprice à comme une coquette, la mi-graine et les nerfs et ne revient pas. C'est un type original, curieux à étudier, dangereux à fréquenter, qu'on ne retrouvera probablement jamais, fort heureusement pour l'humanité. Si jamais un romancier s'empare de ce nom, il peut sans altérer la vérité faire une histoire, si non édifiante au moins très accidentée, émouvante et sinistre. Après une demi-heure d'entretien je me retire,

mais le Seigneur veut que demain Dimanche 11 Clout je vienne partager son Ciner.
Pourquoi n'irai-je pas? je connais au par déjà Robert Macané, mais Bertrand autrement
dit Le chapelain n'étant pas là, il remplira sans doute les fonctions subalternes, je voudrais voir
les deux Compagnons réunis, et braver devant moi. J'irai donc dans cette intention.
Habitué que je suis de coucher en plein air, je ne cherche pas d'abri pour passer ma nuit;
la tente d'un inconnu me servirait bien, un mauvais lit dans une chambre d'hôtel
côte à côte avec toute espèce de gens, ivrognes, occupés de jeux, volens grossiers
personnages, et quelques rares hommes minurs, viterait un collar, à la belle étoile
cela me coûte rien. Mais tout n'est pas rose dans ce pays humide et chaud. Les
moustiques sont là en si grande quantité, qu'il est impossible de se garantir, même
en s'enveloppant, du sommet de la tête à l'extrémité des pieds, dans son ample
couverture. Il faut se résigner à souffrir le martyre et l'insomnie pendant six longues
heures. Le 11, fêré de bonne heure, j'ai parcouru les environs et les établissements de la future
ville pour tuer le temps, et chercher si j'en rencontrerais pas quelque figure de connaissance.
Les cafés sont des tripots et des coupes gorge; si l'on y veut tenter la fortune on y laisse
toujours sa bourse et n'en rapporte pas quelquefois ses membres intacts. Les cabarets sont
pleins d'ivrognes, quelques uns sont à deux fins, on y raconte des rebuts de femmes
qui ennuient de loin partout ailleurs. Les Indiens et Indiennes, en assez grand nombre,
des tribus envahissantes, petits, laids, mendiants, voleurs et méchants mais gare à ceux
s'ils ne sont pas sages. Les Américains les surveillent, promenant leur férocité et leur
châtiment dans la ville et la campagne. Dormant au voyage, et à cette agglomération
spontanée d'êtres humains, un cachet original, tout particulier, demi sauvage, demi
civilisé. Les nombreux troupeaux de vaches, bœufs, chevaux paissent en liberté dans la
prairie immense et complètent le tableau. Il est vrai je vais d'ici dans l'autre de
Lacus, autrement dit de Sindrag, cet être hybride composé de férocité à machiavelisme
et de fonderie. Si je le compare à Lacus de mythologique mémoire, c'est qu'il a pour lui
la force physique, s'il ne vomit pas des flammes par la bouche, ses yeux sont des
éclairs, sa carabine et ses revolvers sont des tonnerres, et les troupeaux qu'il traîne
après lui, ont plutôt l'air d'une propriété volée que d'une acquisition faite à
beaux deniers comptants. Qu'importe! c'est une étude à faire.

le fruct sur le... de son... a... ut... que...
Ordonne... par... devant... la main...
se me présente à son... le... qui est... temps... son...
valde... son... son... son... son...
excepte son... c'est M^r de... petit... mais...
souple... au... un... La...
Le premier... de cuisine, salle à manger, atelier, sellerie, de magasin et de...
Le deuxième... de chambre à coucher, de retour... ce grand...
qui a ses nefs et ses... comme une... se reposer, pour
l'un... de calme, ouer son vin ou ses... après une orgie, ou une...
actes... mieux que celui où je me trouve aujourd'hui, tenant entre
deux... de nature aussi... chez de... disant mille... qui
n'ont pas de linge, pas de mobilier, des tronc d'arbres pour sièges, une...
pour table, un hamac pour lit, tout le seul luxe consiste en carabines, couteaux
de chasse, munitions et poignards.

Quant au menu je n'ai pas le droit d'être difficile, après mon séjour aux
moins un plat de viande fraîche, un plat de viande de conserve, du thé pendant
le repas, du café et du brandy après, du pain à discrétion, s'étant un festin
pour moi, mais mon hôte ne mange pas, il m'en donne pour raison qu'il a un
commencement de migraine, par compensation il cause beaucoup. Rachapelle
au contraire mange et ne dit mot; quant à moi je mange et je cause. J. Linchay
ne parle ni de France, ni de ses aventures en Europe. Peut-être a-t-il peur de
laisser échapper quelque indiscretion, d'avoir à faire à quelqu'un qui a eu vent
de ses méfaits et de se couper dans ses réponses à quelques questions plus ou
moins invidieuses; par contre, la conversation roule sur son séjour en Amérique ses
magnifiques spéculations sur les terrains à bâtir qu'il possède même à St. Joseph,
nouvelle cité qui à du lavenir son voyage par terre pour venir à San Francisco
(à 600 lieues à travers des déserts et des tribus indiennes souvent hostiles) les
hauts faits synégetiques en Californie, ses rires, réjouints avec des individus de

Le 12 mai 1843. Le 12 mai 1843. Le 12 mai 1843. Son acquisition d'un rancho
au Los Horns du Sacramento, de cinq lieues carrées de superficie dont provient le
bestail qu'il traîne avec lui, son voyage du rancho de Sacca à Union City, par
les bois, les montagnes, les broussailles sans guides et sans chemins, ses acquisitions
de lots de terrains à l'atter à Union, sur l'un desquels il a planté sa tente où
je suis momentanément sans hôte, mais qu'il doit quitter bientôt pour
aller vivre plus avantageusement des animaux dans les placers d'ou je suis.
Toute cette histoire invraisemblable, et racontée d'un ton simple et convaincu
et le courage, la force, l'énergie, l'audace, l'intelligence de l'homme etant
connus l'auditeur, non prévenu traitait toute de l'accepter comme l'expression
d'une vérité banale. Pendant 3 heures qu'a duré ce monologue (de temps en
temps interrompu par quelques points d'interrogation ou d'admiration, utiles
octogés à titre d'encouragement), le Lindray n'a cessé de m'envelopper de
son regard étrange, fascinateur, comme si il voulait me galvaniser et
creuser la fond de ma pensée sur sa personnalité, mais rien sur mon
visage impassible, n'a pu trahir mes sentiments à son égard. Dans cette
société interlope où je m'étais volontairement fourvoyé, je n'étais point venu
pour poser, mais bien pour étudier deux hommes types les Robert Macaire
et Bertrande aristocratiques et français, transplantés aux Etats Unis.
Si j'ai bien calculé l'actif de ces deux intrigants, il ne serait pas moins
de 200 mille dollars (soit un million de francs). Quant au passif, il n'en
a pas été question. A 3 heures du soir, suffisamment épuisé, si non complètement
épuisé, j'ai pris congé de mes hôtes, espérant bien par la suite, les retrouver
encore et pouvoir compléter leur sinistre biographie.

Je soupçonne ici que la Golette américaine, la Sierra Nevada est en
partance dans le port de Crinitas, pour San Francisco, n'ayant
ni argent ni temps à perdre ici, j'en ai décidé à partir demain
matin pour Crinitas.

Le 13 mai 1843. Le 13 mai 1843. Le 13 mai 1843. A 7 heures je me mets en route avec un
ex-croupier de maison de jeu, aujourd'hui coiffeur à Union City,

portait comme biad toute ma fortune avec moi consistant en beaucoup de
 philosophie, un peu d'énergie, un fusil, des munitions, une bonne couverture, du
 biscuit et 20 Dollars. Je quitte donc sans regret le camp des moctics
 et des Tindray, après deux jours de repos, et d'un pied léger je suis le sentier
 qui borde la baie avec mon seul et unique compagnon, qui peut bien être un
 fripon comme tous ses confrères les croupiers, mais qui n'est ni un voleur de
 grand chemin, ni un assassin qui a l'humeur gaie, du tapage et du sang
 froid, il parle français et est originaire de la Nouvelle Orléans. Il ne
 faut pas être difficile dans ces pays perdus, et je me trouve encore très heureux
 d'avoir cet inconnu pour faire les deux étapes qui nous séparent de Montréal.
 En partant nous sommes prévenus que, sur la route que nous avons à parcourir
 les Indiens sont nombreux et souvent agressifs, malgré les services beaux
 et chatiments qu'ils reçoivent des américains leurs voisins des vieux routiers
 comme nous ne sommes pas intimidés pour cela, mais se tiennent en garde
 contre toute surprise. Nous en rencontrons un certain nombre en effet mais
 au lieu de nous chercher noise, ils nous rendent des petits services. Les uns
 nous passent sur leur dos les bagages, les estuaries peu profondes, les
 ruisseaux qui coupent notre sentier pour quelques perles ou menus objets. D'autres
 nous donnent des saumons dont un de 10 livres pour une valeur de 10 à 15 sous.
 Nous avons donc du poisson sur la planche, et à bon compte. Nous arrivons
 ainsi sans encombre à mi-chemin, mais pour quitter le bord de la mer
 et prendre les plateaux qui doivent nous conduire à destination, il nous reste
 une rivière à traverser plus large et plus profonde que les autres. Deux
 Indiens sont là sur le bord, et s'offrent à nous transporter sur leurs épaules
 de l'autre côté, nous acceptons moyennant salaire, et nous confions notre vie à
 ces braves sauvages, cela va bien tant qu'ils tiennent pied, ils perdent
 l'équilibre, nous plongeant, ce que voyant, je lance un grand coup de poing
 à mon porteur et l'envoie chercher des crabes au fond de l'eau. Pendant
 qu'il se débâte et cherche à se reconnaître, j'ai le temps de gagner la rive
 à la nage, étant de notre mésaventure, quitte à nous sécher au soleil, en

... et l'autre, le bel homme, le digne homme qui venait de se passer.
Ils nous ont permis de passer à un autre point. Les Indiens
devaient savoir que la rivière n'était pas navigable. Si nous demandions à être
transbordés, c'est que nous ne voulions pas nager. Seul je paraissais armé, mon
couteau était rustique mais il ne surprenait pas le révolver à 8 coups qu'il
avait en poche, en nous faisant faire un plongeon, ils espéraient en noyer au
moins un, rendre mon arme inutile, et venir facilement à bout du survivant.
Ici j'en avais un. Juste c'est pour moi, qui avait un fusil que l'essai
de noyade avait commencé. Imaginaire ou réel, qu'importe le désappointement
des conspirateurs qui ont reçu un pouvoir inespéré mais bien mérité, nous
consolés de notre mésaventure, et égaya notre Dîner de Saumon à bouche que
vous ve. A 3 heures, bien soûlés et bien lestés nous reprenons notre route
sur les plateaux boisés ou broussailloux, et à 5 heures du soir sans
encombre nous arrivons à Grinitad que j'avais quitté le 25 Avril
précédent, plein de courage, d'espérance et d'illusions. Encore une corde de caisson
à mon arc! Là j'y trouve bien ma tente, mais presque tout ce qu'elle
contenait en effets, provisions, outils, ustensiles a disparu, volé ou gaspillé.
Ne pouvant pas vendre, même à prix dérisoire, le peu qui reste, je le dispose
dans une maison de commerce pour être rendu pour le compte de la Société.
C'est une manière de décharger ma responsabilité; mais je les avais jetés
à la mer, j'en aurais eu le même profit. Je fais un paquet de mes
effets personnels pour les embarquer; je mets dans une caisse ceux de
Gérard et de Tidjaret, les laisse sous la tente pour le cas où ils
repasseraient à Grinitad et prends mon passage pour San. Francisco sur
la Sierra Nevada moyennant 22 Dollars que la vente de mon fusil me
procure en sorte que je n'aurai rien dépensé de mon pécule, pour revenir cal-
miné à San. Francisco. J'arriverai donc dans la grande ville avec le
capital de 60 Dollars pour faire face à toutes les exigences de ma position.
Quant à la ville de Grinitad (ou Grinity) elle n'a pas changé d'aspect.
Depuis mon départ, quelques maisons en bois, de plus, quelques tentes de moins

peu de mouvements, dues à peine quelques.
 Le Mercredi 11. Oct. 1850, je quitte ce rivage inhospitalier, où j'ai
 gagné ma vie de pain, de logis, de feu de chaudière, de fatigues et de désespoir,
 plus pauvre qu'avant et m'embarque sur la Golette qui appareille, à la
 recherche d'autres misères sans doute. La Sierra-Merada qui porte aujourd'hui
 non pas César et sa fortune, mais un mineur échaudé comme moi, et un
 petit navire de 150 tonneaux élégant de formes, bien voilier, bien luxe, ni
 même confortable mais très propre et surtout bien commandé par le capitaine.
 L'équipage par l'équipage, tous Américains associés, vivant à la même table
 sur un plan d'égalité parfaite, en dehors du service. Les ordres, étant donnés
 d'un ton amical et presque poli, sont exécutés avec empressement et précision
 à tel point qu'on pourrait croire qu'à bord il n'y a ni maîtres ni subordonnés.
 Si l'on m'entendait pas prononcer quelquefois le mot de Capitaine. Après
 avoir voyagé sur l'Hector commandé par un butor, un ivrogne, un vicieux
 incapable, comme le capitaine Kemp. J'étais surpris émerveillé de me
 trouver dans un milieu si différent, si bienveillant et si courtois. Je
 faisais aussi cette réflexion: pourquoi tous nos socialistes, fantaisistes et
 théoriciens n'ont ils jamais produit quelque chose de semblable pour
 augmenter leur clientèle? Un philosophe sérieux répondrait, que nous
 admettons en France l'égalité à condition qu'elle se fera au-dessous de nous,
 la discussion, pourvu qu'elle n'attaque pas nos idées préconçues; et la liberté,
 seulement quand elle sera d'accord avec nos passions ou nos intérêts, de sorte
 que dans toute association politique ou autre, on rencontre plus d'orateurs que de
 gens pratiques, plus de chefs que de soldats, plus d'idéologues que de
 travailleurs. L'équipage se compose du capitaine, 5 matelots, un mouste et
 un maître d'hôtel cuisinier. 4 Américains et moi passagers complets ont
 tout le personnel de la Golette. On ne fait que deux repas par jour, mais ils
 sont copieux et proprement servis: ils se composent de saumon, frais de jambon,
 de lard, de pomme de terre pour la partie solide, de café, de thé et d'eau de vie
 pour boisson à volonté. Pour les estomacs plus exigeants, il y a un buffet toujours

Le Capitaine n'est pas en vain le bon hôte et le bon digne à l'éclosion.
Il est un homme qui ne se laisse pas abuser de sa confiance. Mais nous un temps effable
une bonne bête qui tempère les ardeurs du soleil, nous fait faire beaucoup de
champs sans perdre de vue la côte californienne, à l'est et l'océan pacifique
bordant l'horizon du Sud au Nord et à l'Ouest. Sur cet asile flottant,
crainte et l'incertitude après de longues et d'ennuyeuses fatigues et de mauvais le corps et
l'esprit se reposent, et acquiescent les forces nouvelles pour affronter l'avenir
aussi d'ombre qu'inconnue, prévue, inévitable à mon arrivée à San Francisco
quoique j'arrive, je regrette de ne pas connaître le nom du capitaine de la
Sierra Nevada pour lui rendre ici l'hommage de ma gratitude et de ma sympathie.

Le 15 Clout à 3 heures du soir nous mouillons dans le baie de
Golden Gate (Portes d'Or) après 36 heures de navigation. Nous aurons mis au
moins 15 jours pour faire le même trajet à bord de l'Hector. On peut par
comparaison, juger de la valeur des deux navires et des deux capitaines. Je
m'installe provisoirement hôtel de la marine, recevant de tous les meilleurs
malheureux, des joueurs décaus, des malades congédiés, et le lendemain je vais
courir la ville à la recherche des nouvelles qui m'intéressent particulièrement.
J'apprends que de Gaulne mon débiteur, devenu fou après l'incendie de Mai
dernier qui l'avait ruiné, avait été repatrié et que les sommes tout il
pouvait être remboursées, si elles n'étaient pas perçues ne pouvaient être
remboursées qu'en France. Le nouveau petit créancier financier qui me prouve
de mes dernières ressources pécuniaires, et d'un crédit sur lequel je devais
compter, ne m'empêchera de pouvoir tirer parti des pacotilles qui sont en
dépense, et à bord des navires prochainement arrivés. Combien de temps
nosre l'impitoyable fatalité me poursuivra-t-elle? Avant de déposer mes
fonds chez de Gaulne, j'en avais assuré qu'il s'était associé avec le
banquier J.J. Chaurteau et m'avait donné lecture de l'acte d'association.
Après l'incendie, la ruine, la folie, le départ de de Gaulne, on ne trouve
dans les papiers de ce dernier aucune trace des conventions intervenues entre eux,
cela me paraît d'autant plus louche que ces deux messieurs vivaient tous

247

Je même tout. Son oncle, le sieur de St. J. J. Chauviteau qui a recueilli
tous les papiers de de Gaulle a liquidé les affaires de sa confluence. Et ainsi
que Chauviteau s'est trouvé créancier dans la faillite qui s'est vu de payer de
ses mains avant tout autre au créancier des tiers, légalement ou illégalement
visés, ce qui ne l'a pas empêché de faire comme la presque généralité
de ses confrères atteints par l'événement. Banquiers, négociants, entrepreneurs de
toutes nationalités et de se mettre en faillite. C'est une manière simple et
expéditive de se débarrasser de son passif et de ne conserver que l'actif dont le
plus clair consiste dans un coffre fort garni d'espèces sonnantes et d'obligations
hypothécaires. Sur des terrains c'est si facile ici; on se présente chez le juge
avec les deux témoins qui déclarent sous la foi du serment que vos livres
sont tenus régulièrement et que vous êtes dans l'impossibilité de remplir vos
engagements. Le juge sur cet affidavit, vous donne un certificat d'insolvabilité
et le lendemain vous êtes débarrassé de tous vos créanciers, vous avez doublé
votre capital (vous continuez votre ancien commerce ou bien vous le changez
à votre gré et faites de nouvelles dépenses, si le cœur vous en dit). Un Smart-man
(homme habile) doit faire une fortune en trois faillites opportunes, et il est de classe
dans le monde des affaires. Si il n'a pas atteint son but: et cela even d'ordinaire,
car en tous pays les lois sont faites à l'image des législatures qui représentent
les qualités, les défauts, les mœurs, les coutumes, les peuples législatés. Il y a
sans doute quelques exceptions à la règle générale. Pendant mon séjour aux mines
le consul M. Guys qui n'était pas à la hauteur de la position a été
avantageusement remplacé par M. Patrice Lellor, d'origine anglaise,
naturalisé français il a débuté vers 1835, par un emploi dans les bureaux du
ministère de l'intérieur, allié à la famille Guizot, il obtint plus tard un
poste consulaire en Angleterre, et vint d'obtenir celui très envié qu'il occupe
aujourd'hui, aussi dévalé par son importance, politique, la responsabilité qui y
est attachée et les emoluments qui sont de près de cent mille francs. Aussi le
chef des titulaires répond à aux exigences de la haute position qu'il occupe à
San Francisco, M. Lellor est en outre un collaborateur de M. Guizot.

une plume de ses ouvrages historiques et de la langue des deux mondes; il parle correctement et facilement le français, l'espagnol et l'anglais, il est énergique, bienveillant, généreux, hospitalier, homme de bon conseil, et ne cessant d'être la manière d'être habituelle, que les français désignaient sous le vocable de *Collet Morte*; et les anglais sous celui de *Dignité*; la grande gentillesse, que ceux qui m'abusaient, taxaient de prodigalité, il était impossible de faire un meilleur choix. Ma première démarche à mon arrivée fut pour le consulat. M. Dillon, me reçut avec affabilité, sans me connaître, et la chancellerie me donna tous les renseignements que je désirais, ainsi que le dossier de mes relations avec de Gaudine qui y avait été débotté, qui me prouva que le mandataire ne s'était nullement occupé de son mandat. Je connaissais en même temps que mes amis en bonnes connaissances, les comtes Elie et Ernest de Grivel, de Perrigny et de Samoyère (Jura) étant à San Francisco. Un mot sur ces nouveaux acteurs de la comédie que la France joue sur les bords de l'océan pacifique. Elie a 47 ans, officier sortant de St Cyr et d'Orléans la démission en 1830, tempérament ardent, esprit aventureux et prime sauter, autant qu'indépendant et caustique ne pouvant se contenter de la vie de famille, d'un intérieur confortable mais trop uniforme il manifeste l'intention de voyager. Son père ancien général commandant les troupes nationales du Jura en 1815 et qui brisa son épée, lors de la défection du maréchal Ney dans les cent jours, accéda à son désir, lui remit une somme de dix mille francs lui donna la benédiction, lui souhaita bonne santé, réussite et bon voyage.

Il partit pour Buenos Ayres (Amérique du Sud) y mena pendant 7 ans la vie pastorale toujours à cheval, à travers les bampas, au grand air, au grand soleil, chasseur nomade, vivant et spéculant sur ses troupeaux de chevaux, de bœufs à demi sauvages; et en 1839, son père étant mort, sa mère (née du Puy, sœur grand Puchot) alitée, incurable, il revint, sans être attendu, la veille du mariage de sa sœur Claudia, avec mon cousin Laurent, Marie du Roux, maître de verrerie à la Rochelle. C'était de la nocce qui se faisait à Lôle, et c'est là que j'ai

fait la connaissance du comte Elvir : dans la même circonstance j'ai fait celle
 du comte de Grivel de l'Armée et de la charmante fille Maria, le père et la
 sœur d'Ernest (alors fort jeune) que je vais épouser aujourd'hui à l'âge de 20 ans compagne
 et alliée de son cousin germain, et son mentor Elvir à San Francisco. Cette nouvelle
 me fit grand plaisir, car à partir de ce jour, je ne me trouve plus tout à fait isolé
 dans ce monde étrange et cosmopolite qui s'agite ici. Les deux cousins accompagnaient
 une pacotille de vins et eaux-de-vie achetées à Bordeaux, qu'ils ont vendue avec un
 petit bénéfice, ils ont placé une partie du produit dans l'exploitation de l'Hotel
 des Deux mondes qui dirige un S^r Francini. Ernest s'occupe dans l'établissement
 tout en surveillant, comme il faut et comme il peut ses intérêts et ceux d'Elvir.
 quant à ce dernier, à qui le travail et le titre de maître d'hotel ne conviennent pas
 il a loué un hectare de terre à la Mission Dolores, y a construit une maisonnette
 dans l'intention d'y faire du jardinage, il a pour l'aider dans cette spéculation,
 un dévoué serviteur, presque un ami, du nom de Celestin, un ex-cuvassier, un
 solide gaillard, dont il a payé le remplacement pour le libérer du service,
 et le passage, pour se l'attacher pendant mon séjour en Californie, comme il est
 intelligent, actif, bonnête, sobre et reconnaissant : qualités excessivement rares
 partout, et plus ici qu'ailleurs. Elvir a fait une bonne action et une bonne
 affaire. Mes renseignements pris et réflexion faite, je déserte l'hotel de la marine
 qui en réalité, n'est qu'un café chantant, une maison de jeu, une jargotte
 quelque chose de moins encore, rendez-vous de tout un petit monde interlope étranger
 aux affaires sérieuses, au milieu duquel je serais complètement dérangé,
 et je vais prendre mon gîte et ma pension à l'Hotel des Deux mondes. Là
 je serai connu des propriétaires, j'y rencontrerai des négociants, des pacotilleurs
 des courtiers, des capitaines de navire dont la connaissance peut à l'occasion
 m'être utile. L'établissement est une maison de second ordre, proprement et
 convenablement tenue, tous les prix ne sont pas exagérés pour le pays, aussi
 je puis y être logé et nourri pour 15^{fr} par jour. Si je fais quelques courtages
 dans mes loirs en attendant mes marchandises de France, je vois mon existence
 assurée pour un grand mois, qui équivaut à deux années en Europe, tant les

les événements, les surprises ici, changeant et se succédant les uns aux autres et souvent.

Dans mes courses en ville, je n'apprends plus de trace d'incendie, les maisons sont rebâties, un peu plus confortables et apparentes qu'avant et en plus grand nombre, mais malheureusement la pierre et la brique manquent, la plupart sont en bois, l'exception est en toile ou bien en fer, cela me fait l'effet d'un vaste bûcher tout dressé, qui n'attend qu'une allumette imprudente ou malveillante pour flamber de nouveau, et plus magnifiquement. Les maisons françaises que j'avais laissées, il y a 4 mois, si pimpantes, si coquilles et tapageuses les Bonmanges et Colliard, les Huges et Pioche, les Mulot et Calot, les Charnideau etc. sont en liquidation, leurs représentants la figure allongée courberaient l'échine jusqu'à terre devant un mineur en haillons qui aurait un million de dollars dans la ceinture. Juste retour des choses d'en bas, dont les gens favorisés de la fortune, ne tiennent pas toujours assez de compte dans leur prospérité. Les maisons de commerce françaises se relèveront-elles? Sans doute: nous autres français nous avons le travers de voir un ennemi dans notre concurrent: chez les Anglais, les Américains, les Allemands et les Juifs de tous pays, on le considère plutôt comme un auxiliaire, quand il tombe on le relève. Tandis chez nous on l'écrase.

Le temps à autre il m'arrive quelques nouvelles des passagers dissimines de la Corée, Adolphe de Finance qui est dans les mines du Sud y a été longtemps malade, et en ses faibles ressources pécuniaires, son peu d'énergie et d'initiative il a dû beaucoup souffrir. Le présumptueux Secrétaire de Mandalivet, qui regardait en pitié tous les passagers, les commensaux à bord, a dû descendre un à un tous les échelons de la hiérarchie sociale redout pour subsister dans les placards à se faire garçon boulanger, il est la malchance de ne trouver dans son patron qu'un brutal et grossier personnage qui l'insultait toujours et le traitait quelquefois d'athlète! mon ami, qu'elle décadence; avoir fait le joli cœur dans le salon d'un ministre, sa tête dans le monde, se croire de l'esprit, du savoir, du mérite descendant d'un Philologue empereur d'Orient, et tomber si bas! qu'elle leçon de philosophie; l'intéressant chapitre dans tes mémoires; si jamais tu les rédiges, et

et la vie passe par une série d'épreuves, j'ai vu la vie s'écouler. Les
 moments de solitude en famille en France, et la vie de l'étranger, j'ai vu
 tout ce qu'il avait. Comme à faire et serait ici comme j'en ai fait
 et comme j'en ai fait une partie de mes journées à suivre les ventes à la criée.
 (désignées sous le nom d'auctions) qui sont nombreuses et journalières, et se
 vend de tout et en lots variant de 5 Dollars à 10.000. Cela me met au courant
 des prix de toutes choses, et m'apprend la langue commerciale. Quand je trouve une
 occasion de me faire adjuger une petite partie de sucre, de café, de thé ou autre denrée
 d'un écoulement sûr et prompt, je la saisis dans la limite de mon capital disponible,
 qui n'est pas de personnel, ni de temps, pour faire eux-mêmes leurs approvisionnements.
 D'ailleurs n'ayant ni magasin, ni faux frais, je puis vendre au dessous du
 cours du détail sur place et réaliser ainsi par semaine une vingtaine de Dollars
 de bénéfice, mais il n'y a ni régularité ni certitude, l'état de courtier ne me plaît
 pas et je ne l'adopte que provisoirement.

Le Docteur, je rencontre le Docteur Priot, de retour des mines. Il est
 guère plus avancé que moi. Dans ses affaires il a passé son temps à parcourir tous les
 placers de la Mariposa à la Yuba (du Sud au Nord) plusieurs amateurs cherchant
 à se instruire qu'en miner désirent de faire fortune, ayant retiré quelque petit
 bénéfice de la pacotille de vin d'arbois, de champagne, de café, sans souci
 de l'avenir, se permettent cette fantaisie coûteuse, et ne pas être aux prises avec
 toutes les difficultés que j'ai rencontrées sur mon chemin; ces placers connus
 fréquents, approvisionnés offrent toujours à celui qui a la gousset garnie, un confort
 relatif, mais ce cher Docteur, médecin malgré lui, quand il aura dépensé son
 capital sera toujours sur ses pieds, avec son diplôme et la lancette; je n'ai pas
 cette ressource à ma disposition. Il n'a pas encore de parti pris, il ne voudrait pas
 faire de médecine. La seule chose dans laquelle il puisse égarer, c'est mon
 opinion, mais il veut tout tenter avant de s'y résoudre; c'est chez lui une idée
 fixe. Comme il est absolu très entêté c'est en vain que je chercherais à le dissuader.
 Je me contente de quelques avis, persuadé que les événements, l'expérience, tôt ou
 tard, me donneront raison. Deux jours après je rencontre mon cousin Alexandre

Véron de retour de la Klammack et de la Trinity, s'oppose que Sedan et
la accompagne jusqu'à l'Unité Bay a repris ses effets sous ma tente et s'est
reparti pour Big Bar. Leur voyage d'exploration a donc été en pure perte, c'est
bien fait, pourquoi n'ont ils pas attendu mon retour de la Salmon, il y avait la
place et de l'or pour tous le monde, Véron s'est logé chez de France qui a le
secret de se loger gratuitement et Véron le nourrit en payant. Dans cette
conjecture de deux caveaux s'il y aura une Oupe et un fripon, Véron jouera
le premier de ces rôles. Il me parle d'une association qu'il veut de faire avec Mr
de la Molère qui perche avec de France, et complète à trois d'hommes d'affaires
uniques dans les cinq parties du monde. La Molère aurait obtenu à un prix
raisonnable d'un Ranchero Californien une lieue carrée à la condition de la mettre
en culture et en rapport et de partager amicalement, après un certain nombre
d'années, par moitié les terres cultivées. Cela paraît magnifique au premier
abord, mais il faut des bras qui sont hors de prix, et des millions de Dollars
pour se procurer le matériel et les bestiaux, et La Molère n'a pas d'argent. Véron
ne possède que 100 dollars, je le fais observer à Véron, qui, tout enthousiaste,
persiste et m'annonce qu'il part incessamment et qu'il a passé procuration à un
inconnu, pour le représenter lors de l'arrivée de nos pacotilles. Il est impossible
d'empêcher un homme bien déterminé de se mouvoir, si il le veut absolument. (C'est
le cas dans lequel je me trouve avec mon cousin Véron, qui s'est fait à sa tête. Tous
les anciens n'ont pas eu autant de mauvaise chance que mes compagnons et moi,
ainsi un certain Parisot de Quimper près de Vannes (N^o Saône) passager de la
Californie, qui était mentor de jeune Boyon de St Hippolyte (Koubi) après trois
mois de misère, a trouvé dans un mois à Mary Josa 4000 Dollars; son associé
un nommé Gérard de St Hippolyte ancien boursier de M^r Blandeau, 5000,
de tout sortants du même trou. Un mineur leur voisin en a trouvé bien d'avantage, c'est
une loterie. Parisot retourne en France, je lui remet une lettre pour
Passavant et une petite pépète, la seule que j'ai trouvée, ainsi que le
carnet sur lequel, pendant un an, j'ai écrit mes notes de voyage, il
a pris un beau fier dans la Trinity, par la maladresse du cousin Véron,

et quelques pages au crayon en ont même de fraguer. Ce sont les seules reliques
qui me restent de ces temps d'épreuves. Les Francmasons se débrouillaient assez
bien en pays étrangers; aussi trois des meilleurs hôtels-restaurants de San-Francisco
sont possédés et exploités par eux. L'hôtel de Baltimore est tenu par un
certain Louis Burthey de St-Denis Arrond^{nt} de Pise (H^e Savoie), la pour l'instant
(Baltimore) parce qu'il était cuisinier dans cette ville. Son parti pour venir
en Californie, c'est une belle chaise américaine mais incendiée en Mai
il a fait un emprunt hypothécaire à dix pour cent par mois et a reconstruit
son hôtel. L'hôtel Mondet est tenu par un natif de Vireuil, de
ce nom, qui se trouvait au Chili avec sa femme, où il exploitait un établissement
de teinturerie et de graissage, au moment de la découverte des placers Californiens,
ils réalisent leur avoir et arrivent des premiers à San-Francisco, avec une
petite somme qui quadruple leur capital achetant un terrain et y déposent
bâtiment un hôtel et l'exploitent. Ils brûlent en Mai, reconstruisent de nouveau
le remettent en état, puis vendent dix mille dollars le fond de commerce,
conservent la propriété qu'ils louent à l'acquéreur cinq mille dollars par an,
et partent ces jours-ci pour France; où ils vont blair par leur luxe et leur
or, les amis et connaissances, même les anciens créanciers qu'ils y ont laissés
quand ils en sont sortis. Combien de temps cette voie de bonheur durera-t-elle?
une flamme peut dans un instant s'éteindre à bien peu de chose toute cette
fortune apparente. Le troisième établissement de même genre est l'hôtel
des deux mondes où je visote aujourd'hui, appartenant à M^{rs} de
Grivel (du Jura).

Parmi les habitués et commensaux de cet hôtel j'en ai remarqué deux plus
particulièrement. Le premier jeune Blondin de 20 à 22 ans, joli garçon, poli presque
obsequieux, mais correctement parlant facilement l'anglais et le français, instructions
négligées néanmoins; aimant le jeu, la bonne chair et le bon vin, un peu carottier
et frique-assiette, à l'aspect de je ne sais quelle position de quelle affaire; ayant
toujours quelques dollars en poche; provenant de sources inconnues. Je pourrais
supposer qu'ils provenaient de la famille qui l'aurait expédié en Californie.

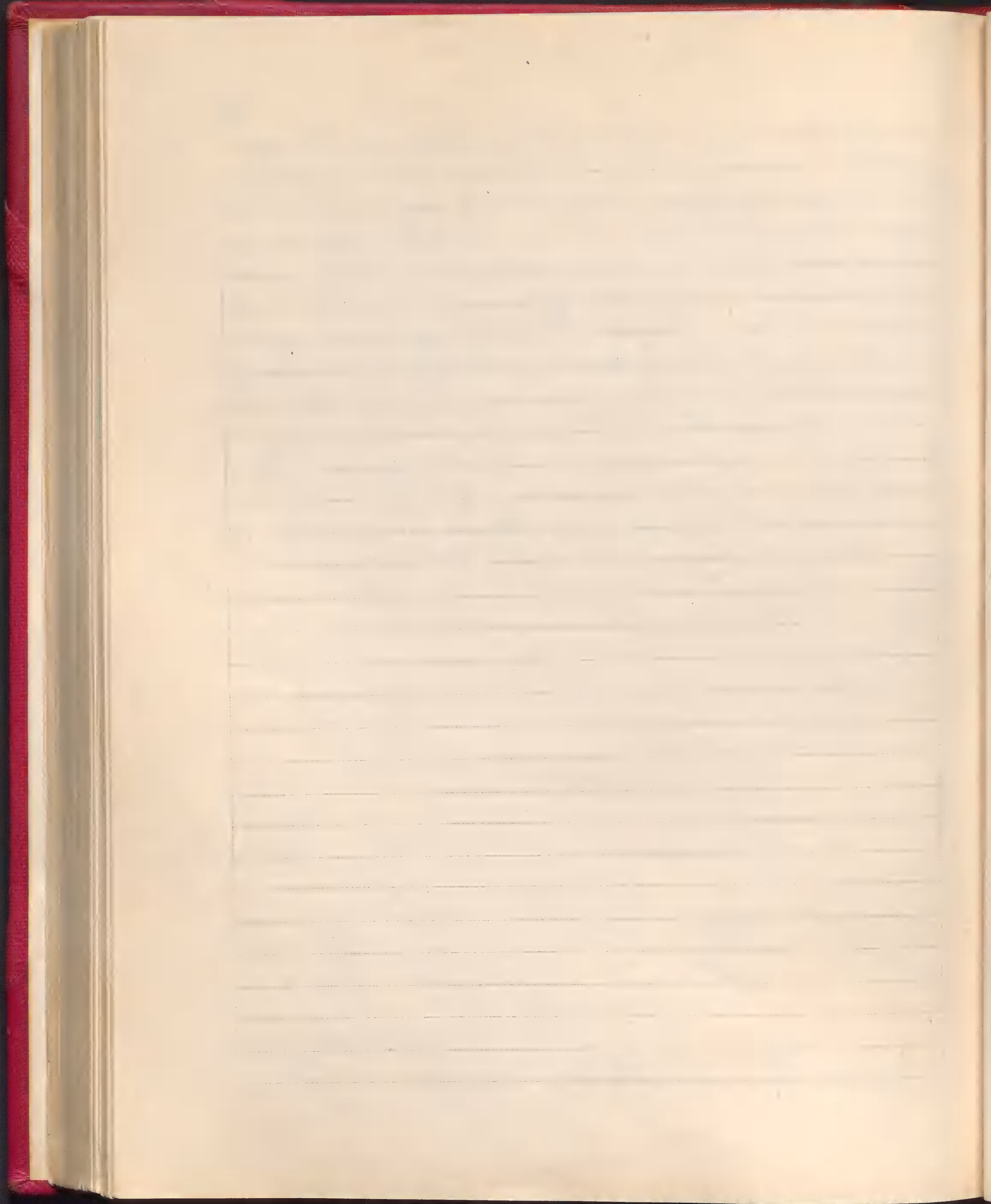
pour le mirer et lui apprendre à vivre; D'ailleurs son père était consul de France
à Boston et M^r Dillon notre consul ici semblait lui porter intérêt. Son grand
père Ignard (Maximin) avait eu une célébrité comme Démagogue membre de
l'Assemblée législative et président de la convention sous la première république,
puis passant du camp des montagnards dans le camp des girondins fut
mis hors la loi en 1793 (Octobre) rentra à la convention après le 9 Thermidor, fit
ensuite partie du conseil des 500 rentra dans l'obscurité de la vie privée sous
le premier empire et la restauration, et mourut oublié en 1830. Son petit fils,
dont j'ai tracé la silhouette, était Joseph Ignard. — J'en aurai peut-être
à repeler plus tard, si j'ai le temps et la patience de raconter tout ce que j'ai vu,
entendu et appris dans ce pays des surprises, des vices et vertus, des fautes et qualités,
sans leur raison d'être qu'autant que l'intérêt l'exige; Dans cette agglomération
de tout ce que renferme l'espèce humaine dans la partie la moins recommandable
ou la famille n'existe pas, ou l'honneur, la considération sont ces mythes
ou la seule arme l'individu s'incline devant le veau d'or. Joseph Ignard
a un frère dans les mines, qu'il ne voit pas, et dont il ne parle jamais.
Lequel des deux a des motifs sérieux de fuir ou de mépriser l'autre? je l'ignore.
Le second des hôtes de l'hôtel des deux inondés avec lequel j'eus deux fois un
rapport, est bien plus sympathique: il s'intitule le docteur Clergeon, affable,
obligeant, généreux, toujours élégamment vêtu, comme s'il allait rendre visite
à quelque clientèle aristocratique, vivant largement et payant de même;
mais mystérieux au plus haut degré, pour tout ce qui concerne sa famille,
ses débuts dans le monde et les motifs de son émigration. Voici tout ce que
j'en ai pu tirer dans les conversations que j'ai eues avec lui, et mes questions
étaient autorisées par les siennes sur mon compte; j'y répondais naturellement
n'ayant rien à dissimuler. Mais j'ai toujours rencontré dans l'histoire
de la vie, des reticences dont je ne me suis jamais rendu compte. Je ne sais
s'il est célibataire, marié ou veuf, officier de santé ou pharmacien, de sa
parenté il n'a jamais prononcé que le nom de M^r Bertrand aîné, avocat
219 rue du faubourg St Martin à Paris, marié avec la sœur parisienne de naissance

ou d'occasion il était il y a 10 ans à Paris ne pouvant ou ne voulant exercer la
 médecine. Il se fit droguiste en gros, puis 3 ans après pour une cause volontaire ou forcée
 ambition ou espérance amour ou politique. Il quitta ses affaires, partit pour la
 Chine et s'établit à Hong-kong comme médecin spéculant dans ses nombreuses
 loisirs sur l'opium qui est dans ce pays la denrée par excellence pour agiter
 la bourse, sur une petite ou grande échelle. Il menait chincement cette
 vie médicale et buccicotonne et se trouvait à la tête d'un capital de cinquante
 à soixante mille Dollars, quand la nouvelle des merveilleuses découvertes aurifères
 de Californie parvint en Chine. Toutes les têtes, toutes les imaginations se
 reportèrent à la grande immigration chinoise, commença, Clergion lui aussi partagea
 l'engouement général, réalisant sa fortune, il prit l'intelligente pacotille que
 voici. Sa maison de bois facile à monter, tout le mobilier nécessaire pour les
 recevoir, du riz, du thé, du sucre, des médicaments, des articles de fantaisie
 jusqu'à des nids d'hirondelles, et muni de sa troupe de Docteur débarqua avec
 ses marchandises, après un an, deux mois d'une année tripla sa fortune,
 et retourna en France millionnaire. Pensant comme tous les pacotilleurs d'alors
 que dans le pays de l'or, l'or n'était pas nécessaire, il avait mis les 4/5 de
 son capital en marchandises. Si bien, qu'arrivé à San-Francisco, quand il
 s'agit de payer le fret, les frais de location de louer un magasin pour écrouler
 les marchandises, d'acheter des terrains pour cacher les maisons, il se trouva
 tout aussi embarrassé que moi et une foule d'autres importateurs obligés de passer
 par les mains rapaces d'un commissionnaire, un certain Salmoir, moitié français,
 moitié américain, que je crois originaire de Meudon (Vosges). Si le Docteur
 était arrivé quelques jours ou quelques semaines après l'incendie de Mai,
 marchandises, maisons, mobilier, tout s'écroulait avec lui. Il fut promptement
 moi débarqué. Seulement dans les premiers jours d'Octobre, plus de deux mois
 après les nombreux arrivages avaient comblé tous les vides, le San-Francisco
 commercial était rebâti, les magasins s'élevaient remplis de nouveau
 et nul ne songeait encore à se donner un chalet. Dans la banlieue,
 la vie de famille n'existait pas que de fortunes tout ainsi venues s'échouaient.

Depuis que sur la plage californienne, et ce n'est pas fini. Le Docteur ne
l'aura pas tout, mais l'autre moitié. La mise de fonds, il sera bien heureux,
il le prévoit déjà, mais il en prend son parti philosophiquement, le prévoira
l'autre. Il se trouvait dans ma position? Ici, l'avenir est si incertain,
les transactions les mieux combinées, présentent encore tant d'obstacles que je
serai peut-être un jour à même de répondre à la question. Le mois d'août
s'est écoulé pendant que je cherchais à vendre les marchandises que nous
avons en Douane, sans y réussir, que j'attendais la seconde pacotille, qui
arrivera pas, que je faisais du courtage, produisant à peine mes dépenses
journalières. Impatente, je propose au Docteur Briot qui n'est pas dans
une position plus brillante, de faire un voyage au Sud de San Francisco
où l'on trouve des Ranchos considérables possédés par les anciens Californiens
de race espagnole qui ne les cultivent pas, gens incultes qui tirent en
pâturage à leurs troupeaux plusieurs lieues carrés de terre d'une fertilité
extraordinaire. Si dans cette excursion nous avions la chance de rencontrer un
Ranchero qui voulait bien nous céder à bail un lot important de ces terrains
improductifs pour lui, avec une certaine quantité de bestiaux à des conditions
avantageuses pour nous, nous y planterions notre tente, les malheureux en
apprent, et au bout d'un certain temps deviendrions propriétaires de la moitié des
terres concédées. Dans ce pays, où tout le monde vaide de l'air vers les
placers, et personne ne songe à l'agriculture, à la viticulture, aux plantations
de fruitiers, à la grande culture maraîchère, ce projet paraît pratique, et
facilement réalisable; aussi le Docteur Briot accepte ma proposition avec
empressement. Il ne s'agit que de rencontrer un Ranchero bienveillant et
intelligent pour le mettre à exécution. Des Rancheros ne manqueront pas
sur notre route dont voici l'itinéraire: San José, Santa Cruz, San Juan,
pour retourner par San José, Santa Clara, San Francisco. A San José,
le Docteur a un vieil ami, un Bigouden nommé Jourdain, encore un Franc-comtois
propriétaire du premier hôtel de ville, moitié Californien, moitié Mexicain,
ex-factotum, d'un intrigant de premier ordre, riche, du nom de Pimartour.

naturaliste Mexicain, qui fera parler de lui tout au long. Le mon-
 ité, et dans la fin, l'argent ou je suis venu. Les sache de
 voir. Le chanet, ou l'anglais un passage de la l'ère qui me fait une
 vingtaine de dollars, et habite San. José, à l'abbé. Doucet qui
 m'en fait trente, et qui pour une faute futile ou grave a été obligé de quitter
 San. Raphaël et s'en va en pénitence chez le curé de Santa Cruz, son
 adresse m'a été donnée à l'évêché. Cels sont les motifs qui m'ont déterminé
 après avoir visité la partie la plus sauvage, la plus déserte et la plus
 inconnue de la Californie au nord, à faire une excursion, dans le sud, à moitié
 civilisée par les Espagnols et leurs missionnaires et revenue presque à l'état
 de sauvage. Depuis que les Mexicains se sont rendus indépendants. Le récit
 de cette promenade champêtre en campagne du Docteur Priore, si il n'est
 ni accidenté, ni intéressant, aura toujours l'avantage de faire connaître tel
 qu'il était à cette époque ce pays encore tout Mexicain, avant la
 transformation complète qu'il est destiné à subir par l'invasion
 prochaine des Américains et des autres nationalités.

Fin de la 5^{em} Partie.



6^e Partie.

237

(1 mes amis.

1^{er} Docteur Briot mon sympathique compagnon de voyage sur terre et sur mer.

2^e comte Elion de Grivel de Perrigny et à son jeune cousin.

3^e comte Ernest de Grivel de la Mure, dont le dévouement et l'affection ne m'ont jamais fait défaut dans mes jours d'épreuves et dont je conserverai toujours un excellent souvenir.

Le 7 Septembre 1850 un samedi à 8 heures du matin, le Docteur Briot et moi, tous deux comme simples Passagers, à la recherche d'une position sociale nous prenons passage sur une petite goëlette de 12 à 15 tonneaux et jauge en partance pour la Débarcadere de Pueblo de San José située à l'extrémité Sud de la baie de San Francisco, c'est à dire à 20 lieues de notre point de départ.

Nous quittons cette terre

Superbitalière

Sans lui dire au revoir

Car l'avenir est noir !

Et roque ma Galère

Et la voile légère

Qui porte notre avenir

Peu d'écarts, peu d'espoir.

Le nom de la Wave (en français la Vague) le propriétaire, l'armateur et l'effretur, tout résumé en une seule personne le capitaine, l'équipage se composent d'un mousse, et les deux passagers payants, ci dessus désignés forment tout le personnel et c'est bien, assez, car ce petit bateau est tellement encombré de colis, que la promenade est impossible, et qu'il faut se rasseoir pendant toute la traversée à se tenir, assis, debout ou couché, là où l'on peut, mais jamais

confortablement. Heureusement la traversée s'en croise, le temps est beau, la
traverse est bonne sans être compromettante, quelle balance que cet esquisse par un
vent violent. Mais dans cette saison, nous ne avons rien à craindre que le calme
soit les 4 heures du soir. Nous traversons donc la baie dans la plus grande
longueur sans inquiétude et sans commodité, laissant au nord San Francisco,
à l'est la presqu'île et les montagnes qui la séparent de l'océan pacifique,
à l'ouest les collines au pied desquelles dans une plaine de peu de largeur, sont
disséminés quelques ranchos et la mission de San José en ruine, mais qui se
releva comme établissement thermal, car elle renferme des sources d'eau chaude,
bientôt après 7 heures de navigation, nous abordons au débarcadère de San José
extrême limite de la baie navigable. Là s'élève l'embryon d'un village ou
ville future située dans une plaine aussi marécageuse que malsaine, de là pour
arriver à San José, il nous reste 3 lieues (soit 15 kilomètres) pour atteindre
notre but. On peut faire cette course à pied, à cheval ou bien en voiture.
Ayant peu d'argent, quelques provisions et de bonnes jambes nous préférons
utiliser ces dernières, et nous voilà partant et traversant tout le long de la
route, le docteur portant son libellote sur un crochet ce qui est très commode,
et pas élégant. C'est tout, et moi plus en touriste armateur en bandouillière, si bien
que le passant vulgaire me prendrait pour le bourgeois, et lui pour l'homme
de paille. Mais ici la coiffure n'existe pas, ou si elle existe elle est plus
souvent à l'avantage du fermier. C'est ainsi caparaconnés, bâtes, portant chacun
de 15 à 20 kilos en armes, ustensiles, provisions et couvertures, que nous
traversons cette longue et large plaine, coupée de lagunes d'eau saumâtre qui
nous forcent à faire de nombreuses détours couverte de tiges de montagne de
2 mètres de hauteur qu'on prendrait pour des champs de magnifiques colzas,
attendant la main du moissonneur, mais que le feu fera disparaître à un moment
donné. En cette saison le chemin que nous parcourons est facile et agréable,
mais pendant la saison des pluies de Novembre à Avril, il est impraticable
même pour les piétons. C'est probablement ce qui empêchera la population d'être
fixée dans cette contrée d'une fertilité remarquable. Une bonne chaussée ou canal, un

bout de chemin de fer. Du Delarcado à San José, changeant un peu d'aspect
l'aspect de cette plaine si riche et si fertile aujourd'hui. Dans le lointain là
où le terrain est un peu plus élevé, on aperçoit à une lieue les uns des autres, quelques
Ranchos anciens dont une immense parcelle est consacrée au jardinage, mais à mesure
que l'on se rapproche du Pueblo de San José, la modeste capitale de l'état.
La culture maraîchère prend de l'extension, couvre de grands espaces tout autour
de la ville, approvisionne les marchés de la localité et de San Francisco
et procure de beaux bénéfices aux jardiniers, vu le prix fabuleux de tous les légumes
frais. On peut en juger par les cours actuels, une livre (Monces) de pommes
de terre 12 sous, un beau chou moyen 4^{ts}, Brocoli rose 12 sous, un beau melon
3^{ts}, une belle pastèque 50 sous et tout le reste à l'avantage. Dans ces conditions
le métier de jardinier me souriait assez. Nous avons acheté un terrain d'un acre,
au mois de Mars dernier (environ 41 ares) dans le voisinage de San José
pour 180^{ts}, le tout est de se mettre en possession, et de découvrir dans une espace
de 16 lieues carrées le point imperceptible où il pose. Il n'y a pas encore de
nécessaire en Californie, c'est peut-être une idée saugrenue, mais le naufrage
s'accroche à toutes les épaves qui lui tombent sous la main, et je suis bien dans le cas.

A. G. nous faisons notre entrée dans la capitale de la Californie.
L'usage aux Etats-Unis est de choisir pour capitale d'état, une ville qui n'a pas
d'avenir commercial, et qui sans ce titre se peuplerait difficilement, ce qui est
ingénieux, pratique et politique. San José est située presque au
milieu de la plaine, quelques jolies villas en planches ornent les alentours; quelques
maisons en adobe, possédées par d'anciens Californiens, sont perdues dans un
foiillis de baragues en bois et de tentes, une grande rue traverse la ville, elle est
d'une largeur démesurée, c'est dans cette artère principale, que se sont concentrés
le commerce et tous les établissements publics, de jour elle est presque déserte,
mais le soir venu, c'est un grand champ de force, éclairé, bruyant et animé
où grouille toute une population hétéroclite, où l'élément Mexicain, Chilien,
Espagnol, Indien, Californien domine; ici c'est la musique d'un coque, là des
chœurs de bois, avec jeu de bague et une fanfare éclatante qui fait le bonheur de

toute cette plebe au train bier, plus tard des cafés chantants, des maisons de jeu,
des bals où les danses polaires des Amériques Espagnoles sont en faveur, et partout
de la musique discordante depuis la mandoline jusqu'au trombone. C'est un sabat,
une orgie, on dirait que tout ce monde là est ivre au feu, peut être l'un et l'autre, et cela
dure jusqu'à minuit, et non sans disputes, rixes, vols et coups de couteaux, puis
les lumières de la place publique s'éteignent lentement, les orchestres se
taisent et cette foule en haillons se dirige, qui dans la tente, qui dans son
grenier, qui dans la baraque, d'autres, sans gîte, vont dormir en plein air,
enveloppés d'un serape ou d'une couverture; les plus entrepides et les plus vicieux
vont terminer la nuit dans un tripot. Parmi ces derniers figurent une
cinquantaine de Sonoriens de passage ici, revenant des placers du Sud, et retournant
dans la Sonora leur pays. Ces gens là adroits et heureux mineurs, robustes,
grossiers, déquillés, à la figure bougeée et patibulaire, joueurs forcés, sans foi
ni loi, passent pour avoir récolté dans les mines, une quantité considérable de
poudre et de pépites d'or et les dépenses folles qu'ils font ici, les sommes importantes
qu'ils exposent à la roulette, au monte, au 30 et 40, ne permettent pas
d'en parler, mais du train qu'ils y vont, tous fripous qu'ils peuvent être,
ils ont affaire à fripou d'ami, et bon nombre d'entre eux se trouveront délestés
en quittant San José. Que d'ouvrage qu'un bon peintre flamand
n'ait pas assisté à cette Kermesse, cette Saturnale Californienne, pour la
reproduire et la transmettre à la posterité. Demain et les jours suivants cela
recommencera mais dans 20 ans vous aura bien changé et les seuls témoins de ces
scènes fantastiques et bizarres pourront s'en faire une idée, une fête de jeu
cousue d'or, de vices et de vermine. C'est au milieu de ces types aussi étrangers
qu'étranges, que je rencontre mon compatriote, l'arpois Dechanet l'infortuné
propriétaire des magasins du pauvre diable, qui ne me semble pas avoir encore changé
d'enseigne. Il habite le Pueblo depuis 4 ou 5 mois, y fait de la peinture en
bâtimens, gagne quelquefois de bonnes journées; mais l'ouvrage manque le plus
souvent. Il a eu la bonne idée de se faire bien venir du curé de la ville, et celui-ci
a concédé un petit terrain contre l'église, sur lequel il a construit une petite

banque dans laquelle il exerce la petite industrie, il vit à l'hôtel à raison de
 15 dollars par semaine, somme équivalente à deux ou trois jours de travail.
 C'est dans une maison de jeu que je le trouve courant des yeux la pente sur
 la rouge ou sur la noire absorbé dans la perspective des bénéfices imaginaires,
 et dans la construction de châteaux en Espagne. Je le traitai docilement de cette
 agréable rêverie pour lui souhaiter le bonsoir et bonne chance, mais, à son air
 tout effaré, je ne doute pas que j'aie produit sur lui, l'effet du spectre de
 Bonco de la statue du commandeur, de la tête de Méduse, cet effet pétrifiant
 que produit un réancier inattendu, si petit qu'il soit, sur son débiteur surpris.
 Dans un moment opportuniste. Je me hâtai de le rassurer, et me contentai de lui
 dire que quand il voudrait ou pourrait me rembourser tout ou partie des 24 dollars
 qu'il nous devait, il nous rendrait service. Entre pauvres diables que nous sommes
 tous, ça, il faut être accommodants. Déchanet me promet de penser à moi
 et de me rembourser au plutôt, il me confirme que l'abbé Doubet un
 autre débiteur, réside à Santa Cruz, que la route qui y conduit est un
 sentier très difficile, à travers les montagnes qui bordent la côte de l'Océan,
 pacifique toutes peuplées d'ours, de loups et de chacals, et qu'il faut marcher
 deux grandes journées pour y arriver. Ces renseignements ne sont pas faits
 pour intimider deux voyageurs comme le docteur et moi qui en avons vu bien
 d'autres. Il a leurs nous rencontrons sur notre chemin plusieurs Ranchos,
 et notre but est de les visiter. Déchanet lui-même nous promet de
 nous informer avant notre séjour, si il n'y aurait pas dans les environs quelque chose
 à notre convenance. Notre départ est fixé à demain, le docteur n'ayant pas
 trouvé son ami Jourdain qui est absent, et qui, déjà vieux californien, influé
 dans le pays et y tenant le premier hôtel de la ville, aurait pas si nous l'avions
 rencontré, nous prêter son appui et nous aider de ses conseils. Sur ce nous faisons
 Déchanet continuer la partie interrompue et nous allons nous coucher dans une
 mansarde de l'hôtel Jourdain. Fatigués de notre course et de notre veille les
 matras encore pleins de ce bruit assourdissant, et l'imagination abusée par tous
 ces fantômes burlesques ou repoussants, il nous sera difficile en dormant, de faire des rêves

couleur de roses. La Californie n'étant pas encore admise comme état des Etats-Unis
Américaine n'a pas de constitution propre, elle est régie comme territoire annexé
par des règlements édictés par le pouvoir central résident à Washington qui
nomme tous les principaux fonctionnaires, en dehors des officiers municipaux dont
les attributions sont très étendues dans tous les Etats-Unis. C'est donc à
San-Francisco que résident le gouverneur Peter H. Burnett, le haut cur et les
autorités fédérales; ce qui donne à cette bourgade un air de vie et de commerce, sa
population se monte à 3000 âmes et un millier de camps volants
allant au devant de leurs papiers aux mines. La langue Espagnole est la plus
généralement parlée. Des femmes sont ici proportionnellement plus nombreuses qu'à
San-Francisco, les Mexicaines, les Californiennes et Indiennes dominent.
Deux Françaises tenant café chantent une Dame Martin et la reine des fleurs.
(Sobriquet jadis moqué) remarquables par leur embonpoint et leur savoir faire pourraient
réaliser leur présent d'or, si ce qui vient de la flûte ne rebourrait pas au tambour.

Le Dimanche 8 Septembre, 1850 après dîner, nous nous mettons en route,
le Docteur et moi. Cette date rappelle bien des souvenirs, c'était à Passavant, la
fête patronale et pendant 14 années, on célébrait joyeusement, en compagnie de
nombreux parents et amis; on festoyait, chantait, dansait, riait sans souci; on
était toujours gai, quelquefois spirituel et cela dura toute une semaine et
recommençait tous les ans avec des intermèdes chez les amis du voisinage.
L'année dernière elle se passait, quand jetais sur la berge au plein Ocean,
aujourd'hui, je m'estime sac au dos le fusil sur l'épaule et le gousset vide
à travers les plaines et les montagnes d'Amérique, au hasard, sans but déterminé
sans apercevoir même dans le lointain, la fin de cette course où j'épuisais
en vain ce qui me reste de forces physiques et d'énergie morale. Il me semble
que je continue dans le 19^e siècle, la légende du Juif-Errant, abstraction
faite de ses inépuisables cinq sous. — Comment se passera ce jour de fête à
Passavant dans cette année de mauvaise grâce 1850? tristement; c'est probable, toutes
les nouvelles que l'on a reçues de moi n'ont rien de gai, rien de rassurant pour
l'avenir; perdre courage cependant serait la pire chose entre toutes.

C'est la route la plus directe de ces lieux, les états sont si vastes
 par la communication de la route la plus actuelle avec mon compagnon d'infortune,
 que nous cheminons sur le sentier poudreux qui conduit à Santa Cruz traversant
 d'abord une plaine nue, desséchée, ensablée, brûlante, même en cette saison, qui
 n'a pas moins de 12 kilomètres de largeur de loin en loin se dresse un Rancho, c'est là
 s'élève une maisonnette qui rompt la fatigante monotonie du paysage, c'est d'ordinaire
 un jardinier qui l'habite, il est Français, Espagnol ou bien Allemand.
 C'est une stupéfaction, j'ai vu sortir de la baie d'un de ces jardinets un vieil Indien,
 petit, laid, décrépit, il est armé d'un arc, de flèches et d'un couteau et s'arrête
 à tirer devant nous des corbeaux qu'il mange le plus souvent. Je ne m'attendais
 pas à rencontrer, si près de la ville, et dans un pays relativement peuplé et
 civilisé, un sauvage aussi sauvage; il jargonne quelques mots d'espagnol, et
 j'ai cru comprendre qu'il était originaire des placers du Sud, et qu'un mineur
 l'avait décidé à l'accompagner pour lui servir de domestique. Il nous
 vend un melon et une pastèque, en rendra-t-il compte à son maître ??
 Après 3 heures de marche, nous arrivons à l'extrémité ouest de la plaine
 et devant nous, se dresse la chaîne de montagnes (Coast Range) qui la
 sépare de l'Océan pacifique, suivant une direction parallèle à celui-ci du nord
 au sud. Au pied des premiers contreforts, déjà couverts de belles forêts. Dominant
 à l'est la vaste plaine que nous venons de parcourir, s'élève le Rancho Heppel
 ainsi désigné parce qu'un Français (nom de famille inconnu) ayant ce prénom,
 a épousé une fille du propriétaire ancien Californien. Domaine important
 site pittoresque traversé par un cours d'eau, une femme, une famille; voilà
 un Français, un inconnu à qui le sort n'a pas épargné ses faveurs. Ils ne
 sont pas tous égaux devant la loi, qui qu'en dise la formule révolutionnaire!
 Espérant rencontrer le maître de ce domaine, un compatriote avec lequel nous pourrions
 causer et peut-être obtenir quelque renseignement utile, nous nous présentons
 carrément et poliment en déclarant nos noms, qualités et le but
 de notre visite. Malheureusement les maîtres sont absents et nous ne
 rencontrons que la partie féminine, jeune femme, jeunes et jolies filles; dans

d'autres circonstances, c'eût été une bonne aubaine; aujourd'hui c'est un
déappointement. Elles ne parlent pas français, nous ne comprenons que
quelques mots d'espagnol, donc impossible d'entretenir une conversation qui ou aurait
pu rendre intéressante et de faire des compliments auxquelles, en tout pays, le beau
sexe est toujours sensible. Privé de cette ressource, je me suis contenté de faire
une étude de mœurs et d'observer attentivement la scène et les acteurs que
nous arrivons devant nous. Entrant à l'improviste, nous trouvons toute la
famille en train de dîner; le plat de résistance est une gamelle de
haricots (frijoles) et de la viande (carne) de bœuf grillé; en guise de pain, des
torculettes, espèces de crêpes sèches, pour dessert, des pastèques, le tout servi sur
le sol, au milieu de la cuisine, suivant l'usage patriarcal de la Californie,
et tout autour de ce festin, maîtresses et valets accroupis, vont pas l'air de
se douter que les deux voyageurs qui les admirent, partageraient bien
volontiers leur repas; mais l'hospitalité espagnole n'est pas encore perdue
jusqu'ici. Néanmoins il faut rendre justice à ces riches et braves gens, ils
nous ont octroyé un verre d'eau fraîche, et deux pastèques en payant; après
une demi-heure de repas, suffisamment édifiés sur la générosité de nos hôtes
pleins de reconnaissance pour l'ombre de leur toit, l'eau de la cruche et leurs
sièges de bois, offerts sans trop de mauvaise grâce, nous prenons congé
d'eux, secouons la poussière de nos souliers, sur le seuil de leur porte et
suivons gaiement, en devisant sur notre petite déconvenue, le sentier monotone
de la forêt jetant de temps en temps un regard en arrière sur cette magnifique
plaine inculte mais fertile, que nous venons de quitter, pourant à elle
seul nourrir toute la population de la Californie, fut-elle quadruplée.

Pendant deux heures, nous marchons sous bois; puis rencontrons un petit
vallon où des Américains se sont fixés, soit en qualité de premiers
occupants, soit en qualité de concessionnaires; ils ont monté une scierie
sur un petit cours d'eau qui, dans la saison des pluies, est assez fort pour
débiter le bois qu'ils ont pu couper. Dans la saison sèche, l'usine est
en chômage en ce moment, mais dans un rayon de 2 mil. le sol est

couvert d'arbres abattus, de billons de paves jetées de bois rouges tous prêts à être mis en œuvre. Je finis donc le plus commun des conifères de ce pays atteint des proportions énormes, il est très en usage à cause de la facilité de son travail. Nous marchons encore une heure, le soleil va disparaître, c'est le moment où les colins perdus s'élèvent très abondamment dans les bois, fréquentant les sentiers, les endroits découverts, ils vont à la picorée avant de se coucher; le docteur a la chance d'en tuer 4 d'un coup de fusil. Ces oiseaux sont en compagnie de 12 à 15, à cette saison, chassés rarement ils ne sont pas sauvages, ils se promènent à la file et se laissent approcher à 50 ou 30 pas, si l'on ne les effraye pas trop; mais au premier bruit insolite, l'intéressante et coquette famille, prend son essor et va se réfugier sur le premier arbre du voisinage, touffe impénétrable d'ordinaire au chasseur, là se croyant en sûreté, elle ne bouge pas; un coup de fusil ne l'imite pas; il faudrait un feu de peloton pour faire des victimes. Aussi le chasseur qui n'a pas réussi du premier coup, ne cherche pas à réparer sa maladresse sur la même compagnie, il a plus d'avantage à en rechercher une nouvelle. Cet instinct de conversation est comme avec les pelinottes de l'est de la France, qui usent du même procédé pour se soustraire au plomb du chasseur. C'est resté cet oiseau coquet, gracieux, d'un gentil plumage gros comme une caille, est un délicieux gibier susceptible de s'acclimater dans le midi de la France.

À la nuit tombante, nous campons près d'un petit ruisseau encaissé, dont les deux rives sont réunies par un pont d'arbres jetés en travers probablement pour les besoins de la scierie. Si je fais mention de ce pont, c'est qu'il est le premier que j'ai rencontré capable de supporter un attelage, un cavalier. Dans les forêts de Californie, ceux au nombre de 23, que j'ai traversés dans un jour, en revenant de la Blamatts, étaient si artificiels, qu'il fallait autant d'audace que de sang froid pour s'y aventurer.

Après d'un bon feu, après une longue et fatigante marche, le docteur et moi faisons la fête d'Ormay (le pays habité par la mère et son frère) et la fête

de Passavant, mon ancienne résidence dont deux lieues nous séparent, et qui
tombe le même jour. Notre festin n'est pas si magnifique qu'on le pense; il se
compose de 4 colins d'œufs à point, et d'un morceau de veau blanc, comme
hors d'œuvre, un grand appétit qu'on en a point amène notre Station au Rancho-
Hippolyte, le tout mouillé d'un peu de vin coupé avec du lait de ruisseau.
Après le repas, le bol n'étant plus de notre âge, nous nous contenterons d'un
concert vocal dont les oiseaux de toutes sortes font les parties élevées, et les
ours, nos voisins les parties basses. En entretenant notre feu toute la nuit,
nous tenons à distance ces derniers, peu désireux que nous sommes de faire
avec eux plus intime connaissance. C'est ainsi que s'est terminée cette
journée, l'une des plus sereines qui m'aient été octroyées, depuis que je suis
en Californie. De marche, le grand air, un bon compagnon, tout au
travers de la nature et de l'impureté, quand on a un faim, un soif, un
besoin d'abri, qu'il reste un peu de vigueur et de santé sont les meilleurs
remèdes contre les ennuis du présent, les soucis de l'avenir et les regrets du passé.
Le 7^e 7^{bre} 1850, je suis debout de grand matin, mais le Docteur si le soir
ne peut pas s'endormir il ne peut se réveiller de bonne heure; néanmoins
à 8 heures, après un léger déjeuner nous décampons. Nous montons pendant
2 heures, puis arrivés au sommet de la chaîne de montagnes nous suivons
la crête pendant 4 heures. Sur les plans inclinés des deux côtés à l'est
et à l'ouest, d'immenses prairies couvertes d'avoine sauvage de 40 à 50 cent.
de hauteur qui ne produit pas de grain, mais dont la chaume mûre d'un
jaune clair, contraste avec le vert foncé des forêts de chênes verts et de Sophis
qui leur succèdent. Nous signalons, chemin faisant, les pas des deux ours
nos compagnons de la nuit dernière et les traces de troupes de chevreuils.
Quel pays de chasse pour les amateurs, que celui-ci! À 1 heure, la fatigue,
la chaleur, la faim, la soif, un lait ruisseau, de l'ombre nous invitent à
faire une halte et un repas plus que modeste. 2 heures après, reposés,
rafraîchis, mais peu lestés, nous repartons; le sentier que nous suivons est
bien moins mauvais qu'il nous l'avait annoncé; c'est peut-être par comparaison

avec ceux parcourus sur la Frontière et le Salmoir.

Et si bien nous traversons un très bon Rancho, qui devrait être à nous aujourd'hui si nous avions rencontré le propriétaire car l'est à louer et le sera probablement demain ou après, dans des conditions fort acceptables: le Rancho vaillant dans ce but. Il consiste en une pièce, carrée, une maison, des enclos et 300 têtes de bétail, le tout à louer à moitié, située à deux lieues de Santa Cruz. Il était presque nuit et la journée avait été dure. Nous nous installons dans un hôtel Américain où, pour un dollar on ne meurt pas de faim, et l'on couche à l'abri dans un granger sur le plancher.

Santa Cruz n'est plus l'ancienne mission créée par les Franciscains cultivée par des Indiens sédentaires, sous une direction toute paternelle sur les vastes Communes de laquelle vivaient d'innombrables troupeaux; aujourd'hui l'église est en ruine; seule la nef aussi pauvre en dedans qu'en dehors reste debout et sert encore pour les exercices du culte; le clocher est écroulé et les cloches suspendues à quelques poutres grossièrement assemblées, sont mises en branle à leur vieillesse. Le couvent composé de deux grandes corps de bâtiment en adobe, (terre sèche) sont délabrés, on y fait quelques réparations pour les rendre habitables. Les huttes des Indiens qui ont déserté la mission pour reprendre la vie errante du sauvage, après la guerre d'indépendance, et l'expulsion des Espagnols qui en a été la conséquence, sont effondrées; les terres sont incultes, les troupeaux ravagés ou dispersés, les plantations détruites, si bien que sans l'annexion de la Californie aux Etats-Unis, ce pays, après plus de 50 ans de vie et de prospérité, sous la domination espagnole, serait resté pauvre et désolé peut-être bien longtemps encore sous le gouvernement, ou plutôt l'anarchie mexicaine. Les Américains du nord, avec leur énergie, leur activité, leur capital et l'art de bien servir, changeront bientôt la face des choses. Déjà le plan d'une ville est tracé, quelques maisons en bois sont construites; il y a de bonnes terres dans les environs, de grandes forêts et un petit port pour exporter toutes les productions du pays.

Ce n'est pas tout, pour un peuple de faire ces révolutions, de s'affranchir

de la formation d'une métropole ou d'un souverain qui l'absorbent; il faut encore
savoir le gouverner & se bien garder de détruire tout ce qui paraît précieux, avant
d'avoir la certitude de pouvoir le remplacer par quelque chose de moins imparfait.
C'est ce que n'a pas compris le Mexique quand il a écarté son indépendance
(Après avoir, au cabinet, chassé les Français, confisqué les millions, l'intérêt
dominant la dévotion et la superstition, le gouvernement d'alors les a donnés à
des intrigants ineptes ou inhabiles à les maintenir dans l'état de prospérité
où elles étaient qui ont détruit ces colonies naissantes. L'œuvre d'un demi-siècle
de persévérance et d'intelligence a été remplacée par le désordre, la stérilité
et la misère; puis les révolutions successives aidant, le crédit public, baissant,
la division des partis s'en mêlant, le Mexique s'est trouvé sans défense effrayé
contre l'invasion Américaine. Du jour où il a triomphé, la Californie devenant
province des Etats Unis, date une ère nouvelle pour ces pays aussi riches
qu'inconnus jusqu'à présent. Mais aussi les conjurateurs des missions pourront
bien subir la peine du talion, être confisqués à leur tour par leurs maîtres et
seigneurs les Yankees. Ses habitants qui voudra, la population de Santa Cruz
est estimée à 50 000 âmes; mélange pour moitié de Mexicains ou Californiens,
un quart d'Américains et le reste d'Indiens de Juifs et d'autres nationalités; très
peu de Français. La principale autorité c'est l'Alcade, dont le titre et les fonctions
encore tous Mexicains, se repartiront bientôt sur trois têtes différentes, le juge,
le maire et le Shérif, après l'Alcade. Le personnage le plus important, le
plus influent de ce district, mais aussi le moins aimé est un père Franciscain
curé de Santa Cruz, qui pratique à la manière le vœu de pauvreté. Il est
vieux et richissime, il vit de dons, d'aumônes, et possède sous le couvert
de son frère laïque, un rancho dans les environs qu'on estime (un peu trop peut-être)
un million de piastres. Ces renseignements pris, désireux de voir l'abbé Dorcel
avec lequel j'ai quelques petits comptes à régler. Le docteur et moi, le lendemain
de notre arrivée au 10^{juin} 1850, nous décidons de faire une visite à la cure
nos amis rassurés sur l'accueil qui nous y sera fait, et pour nous faire bien

venir, mes efforts avec nous et celui de la ville. Les
 hommes de bien. Les hommes de bien sont ceux qui ne se soucient pas de la
 forme de son costume et de son caractère, pourvu qu'il s'agisse d'un homme
 de la maison, un objet, méritent par conséquent une réception polie, et de
 cordiale au moins en apparence. Cette avec cette persuasion que nous nous sommes
 au préalable. Nous entrons par la cuisine nous y rencontrons beaucoup de femmes et
 surtout beaucoup d'enfants et je ne puis m'empêcher de faire une réflexion singulière,
 à quoi peuvent occuper toutes ces femmes, au service d'un homme qui ne voit
 et ne reçoit personne et d'un véritablement tous ces enfants. Dans la maison d'un
 père capucin, prêtre, veuve et laïc, qui n'a pas le droit d'en reconnaître
 un seul, et qui, s'il l'avait, n'en abuserait pas? C'est sans doute pour me
 de cette pensée et peu charitable pensée, dissimulée cependant sous les dehors
 de la plus hypocrite circonspection, que la plus inattendue des déceptions nous
 est arrivée. En entrant, nous nous adressons à la plus respectable de ces femmes
 maitresses pour la plupart, lui demandant à parler à M^r le curé. Il n'est
 pas visible pour le moment, nous offrons nos dix oiseaux délicats et rassurés
 pour agréer le vin et le révérend à cet égard de refus; puis nous demandons
 l'abbé. L'abbé, celui-ci c'est le nègre blanc de la cure, il y est tout seul,
 il dit la messe, reçoit les visiteurs, fait la correspondance, confesse, baptise,
 marie, visite les malades et les infirmes et les enterre au profit de son patron,
 qui, pour toute récompense, le loge mal et le nourrit malgrement. S'il écrit
 quelque chose c'est de la charité d'une âme d'élite qui a pitié de la position
 de ces Américains protestants. Ceux-ci mettent les intérêts matériels au-dessus
 de leur croyance religieuse, se sont dit; si le Dimanche on ne chante pas
 de messe à l'église catholique de Santa Cruz, les Rancheros et leurs employés
 ne viendront pas à la ville, ils iront ailleurs ou resteront chez eux. Si il y a
 messe ils y assisteront, passeront la journée, dépenseront leur argent dans la localité,
 qui dans les maisons de jeu, qui dans les magasins, qui dans les cafés, et dans
 cette perspective de lucre, ils se sont cotisés, et font une haute paye au vicar
 de 50 dollars, pour qu'il y ait messe chantée, souvent accompagnée par d.

victims indiens, ou plutôt un charivari puix, tous les Dimanches de l'année.

Ils sont pratiques les Américains s'ils ne sont pas orthodoxes! Ici on entendrait qu'une femme ne peut porter aucun luxe fait de vêtements nécessaires coûte jusqu'à 100 Dollars. Nous sommes introduits chez M^{lle} Doucet, qui a l'air bien pitoyable, bien malheureux; après les premières phrases de politesse d'usage, il m'attend pas que je lui réclame ma créance, pour me dire qu'il est précisément dans l'impossibilité de me la payer et me conter son infortune. Il a été dupé par un filou, qui lui a volé tout ce qu'il avait; et avec lequel il aurait fait une association pour quel but? pour quel mariage, je l'ignore; tout ce que je sais c'est que l'évêque de San Francisco lui a su mauvais gré de ce qu'il avait compromis, certainement, ou autrement la soutane, que ses applications n'ont pas suffi pour le justifier près de ses supérieurs, et qu'on l'a renvoyé aux travaux forcés à la cure de Santa Cruz. Il me paraît cependant qu'il va regagner sa liberté, car il part ma t et d'ici (avec ou sans permission) pour San Francisco demain; et m'assure qu'à son arrivée, il se procurera des fonds et me payera. Sur cette promesse nous prenons congé du pauvre et chétif M^{lle} Doucet qui me fait l'effet d'être une victime de son gèle, plutôt qu'un malin fripon; malgré le mystère qui couvre le passé, le présent et l'avenir de cet être ténébreux et mystique qui semble abandonné maintenant de Dieu et des hommes. Mais en quittant le presbytère inhospitalier (Il ne nous a pas été offert un verre d'eau) les boues plates et l'asthme creux, nous voudrions bien retenir nos dix colins; avec eux nous ferions en route deux bons dîners, ils seront remplacés ce matin par des biftecks d'hôtel toujours coriaces et bien payés.

Nous ne rencontrons ici qu'une famille de Français, du nom de Bacon qui vient de fixer et monter une boulangerie, industrie qui n'existe pas encore dans cette ville naissante. L'Américain croûte remplace le pain de boulanger par des petits pains chauds mités dans un feu de campagne au moment du repas; le Mexicain par des tortillas et à défaut par des biscuits; c'est pourquoi jusqu'à ce jour le besoin d'un mitron ne se faisait pas sentir. On nous aborde un certain M^r Thomas Gallar, qui connaissait le but de notre voyage nous

arrive à son beau père M^r Sourcade, un marchand de Bordeaux lequel a pour
 la fille d'un Ranchero dont la vaste propriété est à deux lieues d'ici. Dans la
 soirée du 11^e nous quittons Santa Cruz pour visiter le dit Rancho, et vers
 les 4 heures nous arrivons à destination. M^r Sourcade le propriétaire et copropriétaire du
 Rancho est un mari dont le navire a été pris dans le naufrage ou détruit par
 le feu, lors de la découverte des mines aurifères de la Californie. Resté dans
 le pays, il a été chercher fortune aux places et il en est résulté pour lui un triple
 avantage; d'abord en France, il eut la chance de trouver des capitaux pour une
 valeur de trente mille dollars en suite de donner son nom au placer qu'il
 avait découvert et exploiter le premier mineur fort en faveur aujourd'hui dans
 le Sud, ensuite de faire accepter son cœur, sa fortune et sa main par une riche
 Californienne. Le Rancho est d'une contenance de 8 lieues carrées au moins
 de 11 lieues au plus, c'est un litige entre voisins qui n'est pas terminé; mais nous
 avons remarqué ensuite dans notre course qui nous paraît très avantageuse et qui
 en définitive, il s'agit de 4000 hectares à 3 lieues de la mer, enfermant un bon cours
 d'eau, des champs fertiles, des prés, des bois, des terres propres pour étaler une
 briqueterie, des cailloux pour paturage; on nous promet une certaine quantité
 d'animaux, un chemin pour arriver à l'océan, et un acre de terre sur les bords
 pour étaler un embarcadere, tout cela paraît avantageux, nous sommes presque
 d'accord. Pendant que nous agitions toutes ces questions d'intérêt avec M^r Sourcade
 il nous invite gracieusement à passer la soirée en famille, ce que nous acceptons
 sans cérémonie, espérant bien trancher toutes les difficultés pendant la soirée.
 On se met aussitôt à table. On tue une pernice de Land, avec autant de simplicité
 que le ferait en France une bourgeoise de campagne, à l'arrivée des deux visiteurs
 inattendus, on commande de saigner un poulet. Un domestique mexicain
 monte à cheval muni d'un lazo, se dirige vers la bête désignée, le lance
 à 30 pas de distance, fait volte-face et revient au galop, traînant la
 victime saisie par les cornes. Il l'attache à un poteau, lui met une dalle dans
 le front, lui coupe la tête, la pendre, la dépouille et nettoyer, la mettre en
 quartiers, c'est l'affaire de 20 minutes. Le temps de piller les bestiaux et son

met à table. Le menu est des plus simples: des haricots rouges, fort bons du reste et
de la carne en abondance, ses tortillas de bon clavier ordinaire et de bon
pâche en extra. Le thé, le café, le vin, l'eau-de-vie sont peut-être en usage
quelquefois, mais je n'en suis pas certain; dans tous les cas, ils seraient réservés pour
une meilleure occasion. La Señora "maîtresse" du logis est jeune, assez jolie et dans
un fort bon état. Elle ne mange pas à la table de son genre. Et ce sont
bons pères, car il y a deux frères, Forcades et nous deux cinq convives pour dîner
et rendre le festin, le vingtième avait été un père ou parent de la femme.
Dans la conversation on a repris le sujet de notre visite, et c'est alors qu'une
série de difficultés, d'obstacles apparaissent, on nous courrait bien volontiers,
mais il faut que le partage du Rancho soit fait entre huit copartageants,
obtenir le consentement de la belle-mère. Cela voudrait invainement pour
nous, nous en voulons à nous-mêmes à pouvoir acheter, à un prix fixe
d'avance à son bail, au moins la moitié des terres que nous aurons mises
en valeur. Notre hôte sans refuser nos offres demande à ajourner sa réponse au
mois de Décembre prochain, espérant dit-il, que les papiers seront faits pour
cette époque. Dans ce pays, une affaire remise est une affaire manquée et c'est
dans cette persuasion que vers 9 heures, conduits par nos hôtes, nous nous retirons.
Dans l'appartement qui nous a été réservé. C'est une taudis sale, délabée au rez-
de chaussée quatre murs nus, gris de poussière, porte qui ne ferme pas, fenêtrée
aux carreaux cassés et sur le sol battu. Des peaux en poil de chevaux étendues
servant de couchettes de literie et de sièges. C'est d'une simplicité primitive et
dire que les maîtres de la maison ne sont guère plus confortablement logés, et
qu'ils sont, ou passent pour riches!! Décidément les Forcades ne sont que des
nabots, et les Rancheros des paysans aussi dénués d'intelligence que de savoir faire.
Si nous aurions pas craint de mortifier ces gens-là, nous aurions été campés en plein
air; mais de notre part c'eût été manquer une politesse par une grossièreté.
Nous nous résignons et cédons comme nous le sommes, tempéraments comme nous
avons été forcés de l'être nous nous couchons et nous endormons du sommeil. Des
cristes, non sans avoir fait préalablement quelques commentaires sur les potins qui

vivent dans le pays nous ou faux, mais à cet égard peu charitables, très supérieurs,
 ou que les relations de société sont peu fréquentes, à cause des distances. Sur le
 compte de nos hôtes relativement hospitaliers les Poncecres. Ils sont deux frères,
 et jeune; mais une éducation de mauvaises langues du pays, on parle de l'un d'eux,
 un malin interlocuteur demande dit-il, quel est le petit? un second répond: ils sont
 aussi petits l'un que l'autre; alors continue le premier: et ce le plus grand? et le
 second lui-même répond: un troisième. Me bai! interrompt un quatrième: et ce le
 marié? personne ne répond, l'embarras est extrême; les deux frères et la jeune
 sœur sont sous le même toit, ne font qu'un même ménage, et couchent tous le
 même lit; il y a tout cela en Californie un sacrement qui consacre ces unions;
 mais personne n'est digne; et la conversation prend une autre direction. En France,
 on se déchoie de voisin à voisin dans la même localité; mais en Californie, pays
 de l'avenir on se déchoie à 40 lieues de distance, presque sans se connaître.
 Le vieux et le nouveau monde se ressemblent beaucoup sous ce rapport qui fait, si les
 sauvages n'en font pas tout autant de tribu à tribu? Le 12^e de bon matin
 nous quittons nos hôtes et nous allons à Santa Cruz, ce doit être un jour férié, nous
 assistons à une messe chantée accompagnée de violons, tambours et instruments d'accompagnement,
 et même d'une lettre du curé; le père capucin pour son frère le riche ranchero.
 après un déjeuner à l'hôtel bai entendu, nous partons pour San Juan. Pendant
 3 heures nous suivons le bord de la mer, traversons un très beau Ranchero possédé
 par un riche Californien, qui, comme la plupart de ses confrères, est un rustre
 ne sachant ni lire, ni écrire, et remplace ces connaissances élémentaires par
 l'égouttement, le peu d'alcool, la suffisance et la brutalité, les seules choses peut-être
 nécessaires pour se placer dans ces solitudes; puis nous pénétrons dans une forêt
 où, après 1 heure de marche au soleil couchant, près d'une petite fontaine, nous
 campons, soupons avec les perdrix bippées (Colins) que le cocteur a tués à défaut
 de chevreuil qu'il n'y a que l'oiseau et qui court encore. Fatigués et satisfaits après
 d'un bon feu sur le bois de sentier, nous nous couchons ensuite.

Le 13 au matin après déjeuner nous nous mettons en route! beau chemin
 tout en plaine, beaucoup de colima qui se laissent approcher de très près, mais

le plomb commence à nous manquer, et nous laissons échapper la plus belle occasion.
Vers 11 heures nous apercevons un ~~Rancho~~ à notre gauche et d'une portée de
fusil de notre hôtel. C'est là que nous faisons notre halte. Le propriétaire est
un vieux Californien pur sang, ne parlant que l'espagnol. Un vivante, peut-être
un individu aussi. Dans tous les cas, l'aspect l'apparence, car nous le trouvons en
nous présentant chez lui à table avec une demi-douzaine de parents ou d'amis des
deux sexes; est-ce une fête de famille, est-ce dans les habitudes de la maison?
Quoi qu'il en soit, nous remarquons un luxe relatif, et un confort aisés chez le
plus grand nombre de ses convives. Une nappe blanche recouvre la table qui est
ornée de 6 plats de viandes et de légumes, et les convives ne se désaltèrent pas
avec de l'eau claire, les bouteilles de vin, d'eau-de-vie, les thés qui circulent
et surtout les visages rubiconds, les yeux pétillants, le verbe haut anime de
l'air en font foi. Aussitôt qu'il nous aperçoit le Rancho vient au devant
de nous, en titubant légèrement et d'une voix enrouée, presque étouffée, nous
invite à partager son dîner. L'occasion, l'appétit, un brin de curiosité, la
solitude et la rareté d'une pareille aubaine ont facilement raison de scrupules
et de timidité qui n'ont pas de raison d'être dans la position où nous sommes.
Nous acceptons et nous voilà à table pendant une heure avec tous ces braves
gens, buvant et mangeant ce qui était facile; mais la difficulté, c'était
de se faire entendre, de parler son cœur en paroles gracieuses, en compliments,
et de faire comprendre le but de notre voyage. Nous y parvenons cependant à
force de latiniser en français et d'espagnoliser du latin; au moyen de ce
singulier impossible, nous finies savoir que le seigneur du lieu céderait volontiers
la propriété à bail; mais que la femme s'y opposerait formellement. Sans donner
de raison, j'ai pensé que l'apercevant que celle de son mari devançait pour
le moment, l'aut, etc. sorte imprudent de faire un marché sérieux en pareille
circonstance, ce qu'ayant compris, nous levons cette séance gastronomique bien
lestée, en chantant du bon accueil de ces hôtes inconnus dont je regrette de ne
pouvoir me rappeler le nom. Le Rancho nous plaisait, il est dans une
situation très avantageuse à l'entrée de la grande plaine qui se prolonge d'ici.

à San-Juan ou Pueblo de San-Juan et de là jusqu'à deux lieues de
 San-Juan, à peine ondeva par quelques rares morticaux, tous près de l'habitation,
 une forêt et un lac qui s'y réfléchissent; le lac est rempli de canards sauvages, la mer est
 à 4 lieues de distance. San-Juan a près de 9 lieues. C'est midi, mais nous reprenons
 notre course vagabonde, plus fatigante que fructueuse jusqu'à ce jour. Nous marchons par
 la plus grande chaleur du jour, qui, dans cette saison, n'est pas moins de 29 à 30 degrés
 Réaumur. Ça et là nous apercevons des semences dans la plaine des Ranchos distants
 les uns des autres de 3 à 10 lieues. Il faudrait allonger la route pour les visiter et
 jusqu'à lors ces excursions ne nous ont pas été favorables. Entre chaque Rancho,
 et sur leurs limites respectives, s'élève une baraque occupée par un spéculateur
 intelligent qui y fait provisionnement de jardinage et y vit économiquement et
 sans bruit. Quand le président viendra délimiter le territoire de chaque Rancho,
 jusqu'à présent indéterminé, il se trouvera probablement contre eux, des espaces
 assez considérables sans propriétaires, alors les premiers occupants sur ces terrains
 libres, auront droit à un terrain de 160 acres (4 hectares); cette perspective explique
 aisément l'opulence et les privautés présentes de ces nouveaux emmentes. Sans
 cela, je ne comprendrais pas leur existence actuelle, à moins que de grands malheurs
 ne les aient dégoûtés de la société, et moi-même ait fait des misanthropes.
 Tout ce plat pays est couvert de bestiaux à demi sauvages, bœufs, vaches,
 taureaux, chevaux qui paissent en liberté et en troupes de plusieurs centaines
 et même milliers. S'ils nous aperçoivent, ils se groupent, toutes ces têtes en l'air nous regardent, mugissent, hennissent,
 puis toute volte-face et partent au galop pour s'arrêter court à 100 mètres plus
 loin, se retourner encore d'un autre côté d'un air menaçant, et semblent hésiter
 entre la fuite et l'attaque. Que deviendraient deux pauvres voyageurs seuls
 par ces milliers de pieds, déchiquetés par toutes ces cornes, si le parti de la
 guerre l'emportait dans le conseil qu'ils tiennent en ce moment? C'est à donner
 de la chair de poule rien que d'y penser. Après deux minutes d'hésitation que
 nous avons trouvée bien longues, le même de camp de nouveau s'écroule,
 le même manège jusqu'à ce qu'il disparaisse dans le lointain, de demi-muons

en leur faire un autre bonjour succède au précédent et renouvelle la même fantasia
Nous commençons à nous y habituer, quand l'un d'eux plus tard ou plus tard arrive
à fond de train sur nous, et ne fait halte qu'à 100 pas de distance. Il n'était
pas très tôt. Heureusement que le courage et la ferocité ne sont pas toujours le panache
du nombre et de la force, nous aurions pu à jour la passer au nouveau dans l'autre
monde. Nous traversons chemin faisant encore un Rancho très important, nous le visitons,
mais il est inhabité quelques unes de ses constructions tombent en ruine et servent de
repaires aux bêtes, aux l'été mantes des environs, dont quelques unes répandent une
odeur si fétide, quand est obligé de visiter la maison quand les ont été domicile,
et j'ai vu que c'est cette raison qui a fait déloger la famille du propriétaire. Et chaque pas
on rencontre des coureurs de terre; ces petits rongeurs gros comme des rats d'eau, même pelage,
la queue en panache, se tiennent au près de leur trou dans lequel ils disparaissent au
moindre bruit, leur chair est bonne à manger, mais celle du gros coureur pris des forêts
est bien préférable. Les amiraux, les sauterelles et la sécheresse sont les fléaux de
l'agriculture ici. Enfin nous arrivons au Rancho du Padre, curé de Santa Cruz qui passe
pour être l'un des plus importants de Californie, régit de la façon la plus intelligente et la
plus productive. Nous ne doutons pas d'une honnête et convenable réception puisque nous
avons une lettre d'introduction du père franciscain pour son frère régisseur de la propriété.
L'autre nous ayant recueilli sans recommandation; pourquoi n'agirait-il au pas de même
ici à notre égard? Pleins de confiance nous franchissons une porte, puis une autre et nous
nous trouvons dans une basse cour fermée d'un côté par le corps de logis et des trois autres
par des hangars; au milieu entouré de quelques serviteurs des indiens apprivoisés, un gros
homme d'un certain âge, moitié bourgeois, moitié paysan, à la mine renfrognée est occupé
à fondre du suif, dans une immense chaudière, c'est le maître de la maison, nous saluons
et présentons notre lettre, il la lit, la met dans sa poche et retourne à son suif, en
faisant une légère inclination de tête qui voulait dire: c'est bien, au revoir. Mais nous
benoisons! Nous nous retirons fièrement devant ce grossier et laid personnage qui ne
nous offre pas même l'ombre de son toit pour nous exposer, ni un verre d'eau pour nous
désaltérer, plus indignés que surpris de rencontrer dans le régisseur l'alter ego du
propriétaire; mais avant de franchir la porte le docteur et moi avons jeté un coup

d'ail offrande. Les hommes morceaux de viandes fraîches destinées à être séchées au soleil pour être données ou plutôt vendues aux indiens du voisinage. Nous demandâmes à en acheter un morceau, que nous voulions payer, mais on a la générosité de refuser notre argent, à qui voyant nous plier au vol aux indiens, pour ne pas être les témoins d'un pareil crime, et allons faire notre dinde à l'ombre d'un arbre du voisinage, représentant fort l'abandon des deux colons si généreusement. Donnés au père Capucin à Santa Cruz, et si mal récompensés par le coriace bifeck de son pingre de père, que nous avons payé au delà de sa valeur. Sa vie n'est qu'un contraste: dans la même journée, l'agreste chez des inconnus à 11 heures du matin, à 3 heures du soir petite et impolitesse chez des gens riches à qui nous sommes recommandés, Oh la vilaine chose que la fortune mariée à l'avarice: nous nous sommes vengés par toutes sortes de quolibets de malédiction hélas! sans succès. Pendant notre maigre repas puis avant de continuer notre route, nous avons examiné l'extérieur de ce domaine Capucin érigé en fief dans la République des Etats Unis, ayant pour vassaux une centaine d'Indiens, occupés à toutes sortes de travaux. Nord en vapors séchant des cuirs au soleil, d'autres de la viande de bœuf découpée en lanières: ici on tanné les cuirs, là se trouve un atelier de sellerie, plus loin une forge pour la maréchalerie et ferrurerie. Aux alentours, des jardins potagers où des Indiens adolescents font chaque des foibles toute la journée, pour éloigner les oiseaux maraudeurs ou grandes bandes, qui ne laisseraient aucune semence aucun fruit. Je n'ai pu juger de la grande culture, dans la saison avancée où nous sommes; mais elle doit être considérable. La main d'œuvre ne coûte presque rien, les Indiens catholiques pauvres, se contentent d'une chétive nourriture, quelques vêtements très peu d'argent et de beaucoup d'indulgences. C'est encore, mais en petit, ce qu'étaient les anciennes missions. Ici tout est utilisé, les peaux, la chair, le suif, les cornes des animaux. Les produits de la terre sont décuplés, et la main d'œuvre est restée à peu près la même, quoique les mines absorbent toutes les forces et tous les capitaux disponibles. Mais un jour viendra où le mineur satisfait au dénichement, cherchera dans l'agriculture une situation stable! Les squatters, premiers occupants, s'abriteront sur ces plaines fertiles, les titres de propriétés seront contestés (et bien par tout le monde) les contestances seront évitées, les rancheros ruinés par les procès, et toute cette plaine si vaste, si peu peuplée, changera de propriétaires et d'aspect.

N^o capucin et son frère le régisseur savent bien ; et c'est, peut-être pourquoi, ces gens-là
sont capés à la cure ; mais d'ici là, avec leurs immenses troupeaux, leur savoir faire, ils
auront amassé des millions qui s'ajouteront à ceux qu'ils ont déjà, selon la rumour
publique. Il est 5 heures du soir, reposés, rassasiés et quelque peu désappointés, nous
nous remettons en route dans l'espoir de trouver à San. Juan un gîte qu'on ne donne ni
dans ici. C'est encore une marche de deux heures (10 milles) en forçant le pas ; mais
sur une plaine, sur un sentier qui n'est ni rocailleux, ni poussiéreux, au déclin d'une belle
journée, c'est une bagatelle pour des vieux routiers comme le Docteur et moi. De loin nous
apercevons la mission de San. Juan dont les bâtiments à distance, bas et de peu
d'apparence agglomérés, spacieux, ressemblent à un vieux château ou couvent. Située sur
une petite éminence elle domine la plaine et tout près coule un ruisseau d'eau vive.
Monterey, petit port ancienne capitale de la haute Californie est à deux journées de
marche, ainsi que le Pueblo de San. Jose, le premier à l'ouest, le deuxième à l'est,
les 16 lieues qui la séparent de Santa Cruz, nous les avons parcourues en deux jours
par un grand soleil, et quand à 7 heures du soir, nous arrivons à l'étape, nous avons
moins besoin de nourriture que de repos. Le 14^e 7^e 1850, nous séjournons à la
mission, dont les bâtiments sont assez bien conservés, ils sont habités par des
Américains, des Espagnols, des Mexicains et même des Français, j'en sais à quel
titre, propriétaires, locataires, ou bien audacieux, intègres, les communs, les logements
d'Indiens sont en ruine, l'église est encore debout, l'extérieur est délabré, quant à
l'intérieur je n'en puis juger, le curé est absent et la clé dans la poche. Sa
chambre la plus remarquable ici et que je n'ai rencontrée nulle part depuis que j'ai quitté
la France, c'est le verger planté des pommiers et des poiriers par les missionnaires catoliques
et au plein rapport sur un terrain clos d'une contenance de 3 à 4 hectares entourant
soit au sud soit d'autres arbres presque tous encore chargés de beaux fruits qui se jouissent la
vue, et font venir l'eau à la bouche des voyageurs comme nous, fruit que nous en
sommes depuis 18 mois. Le Mexicain, fermier de ce paradis terrestre de Californie,
nous le fait visiter en détail, et nous autorise avec courtoisie, à manger tous ceux qui
nous seront offerts, ajoutant qu'il n'y avait pas de fruit défendu dans son jardin.
Le Docteur et moi nous acceptons sans nous faire prier, il y a une telle abondance que

cette affaire nous en avons y passeront une journée entière à l'école, et n'y aurais
 pas, moi autant par bonheur que par l'absence, nous n'avons pas fait grand chose.
 Pendant une heure que nous sommes restés à nous promener et à questionner, notre Mexicain
 qui comprend quelques mots de Français et de l'anglais, j'ai obtenu les renseignements
 suivants. La propriété de la mission est un litige entre plusieurs particuliers et les
 propriétaires, par acte plus ou moins réguliers, et le gouvernement des Etats Unis qui
 représente le Mexique, entend profiter de la confiscation décidée avant l'annexion. Tous
 ceux qui détiennent les propriétés de l'ancienne mission n'en jouissent qu'à titre provisoire.
 En attendant, la récolte du verger est vendue cette année à un spéculateur qui se charge de
 la cueillette, abandonnant tous les fruits, tels que l'agave, ne conservant que les bons, pour
 un prix net de 8000 Dollars (40.000^{fr}). Joli Denier qui ne coûte à celui qui l'encaisse que
 la peine de compter. Mais comme nous nous sommes de la quantité des fruits perdus qui
 poussaient la terre, qui pourrissent, sans profit pour personne, et qu'on pourrait
 employer utilement à faire du cidre, notre cicione nous exprime qu'il ne trouvait
 personne dans le pays qui sut faire cette boisson, et que la matière pour écraser les
 pommes, pour les faire fermenter et pressurer les marcs, manquait dans le pays. J'avais
 fait du cidre quelquefois en France, et je connaissais les procédés élémentaires. Le docteur
 dit capable d'inventer des engins capables de triturer et de presser les pommes, et ne
 s'agissait que de se procurer des tourneaux, chose facile à trouver à San Francisco.
 Le Mexicain nous offre toutes les pommes tombées et à l'omber, quelque chose comme 5000
 à 6000 Kilos. plus 200 Dollars (1000^{fr}) pour compenser l'outillage qui doit lui rester.
 D'autre part la moitié des autres fruits, et de partager avec nous le produit net de la vente.
 Cette affaire nous paraît superbe, bien conduite, elle peut en amener d'autres, c'est peut-être
 la fortune qui se présente à nous sous la forme de pommes, et faut-il être insouciant, pour
 ne pas saisir par la cheville une si belle occasion, nous acceptons donc, après quelques
 minutes de délibérations, et faisons un traité qui engage toutes les parties, pour ma part
 j'en suis chargé de louer un Normand sachant bien folioquer le cidre, d'expédier des fûts
 à San Francisco et de la vente dans cette ville, après son expédition. Tout cela paraît
 magnifique; le soir nous semble favorable. Désormais, la nuit est pleine de bruits d'ours, et le
 lendemain, seul, et gaiement je trotte sur le chemin de San José après avoir pris congé de

Briot. De mon hôtelier, un franc ais du nom de Colto qui a été cantinier en Afrique
et dit y avoir connu mon père Adelmar et d'une femme originaire de Jersey, j'étais ici.
A propos de quoi?? Le chemin est si interminable sentier dans la plaine immense
dont le sol luis comme une cuivre par les cailloux, aride et sec par manque d'eau
et trop de soleil, monotone par l'absence d'arbres et d'habitations, distrait seulement comme
la Perrette au pot au lait ou le ruisseau l'automne, par mes châteaux en Californie,
jondis sur des montagnes de pommes au pied desquelles coulent des fleuves de cidre, et par une
vingt, le jour baissant au point où la halte, le souper et le bivouac devien-
nent une nécessité. J'ai eu la précaution de me munir pendant ma course d'une bouteille
d'eau croustie, sans cela je me passerais bien de boire; à deux lieues à la ronde il n'y a
pas une goutte d'eau; elle me sert pour croquer deux biscuits et une tablette de chocolat,
repas modeste mais suffisant dont je me contente, j'ôte de mieux puis au pied d'un
arbre solitaire et rabougri, seul vestige de végétation à perte de vue, je me couche
et m'endors profondément si les cris des coyottes (chacals) le galop des chevaux et
bœufs sauvages, ne viennent par intervalle troubler le silence de la nuit et mon sommeil.
J'avais bien pendant la journée rencontré un petit hameau sur ma route; mais là
il n'y a ni auberge ni habitants qui voulut me donner l'hospitalité même
en payant. Heureusement que je commence à m'habituer de me passer de tout
et des autres. Je me suis croisé plusieurs fois avec des bandes de Sonoriens qui
retournent dans leur pays, pour des profits qu'ils ont fait aux mines pendant l'hiver
qui plus, qui moins, sauf à revenir au printemps prochain: 300 lieues par voyage
à Colto, autant au retour, qu'est-ce que cela peut faire à ces gens la habitués
aux privations, aux fatigues, à coucher en plein air, dont les seules distractions
sont le jeu, les coups de couteau et peut-être le temps perdu, un peu de banditisme.
Et Sonora est cependant très riche en mines d'or et d'argent; on dit même plus
riche que la Californie; mais elles sont situées dans le voisinage des Apaches,
indiens féroces, bons cavaliers, très pillards, et les mineurs du pays, plus avides
que l'or, préfèrent l'expatriation et venir travailler dans les paisibles placers de
Californie que d'être harcelés, pillés et scalpés chez eux. Or, si j'en rencontre
sur mon chemin, distante de 4 lieues de San-Jose, une auberge tenue par

des allemands où pour un dollar je puis fatiguer mon appétit.
 Je suis en compagnie d'un certain Francis Lida, un français de Bordeaux qui
 vit dans le pays depuis un certain nombre d'années. Il est marié et possède un
 Rancho dans les environs, comme sa nombreuse famille, il voudrait vendre
 son domaine, partir pour France dans le but d'y faire l'éducation de ses enfants.
 Si j'avais quelques millions de piastres, il y aurait sans doute un bon marché à conclure.
 Il regrette aussi que moi, puis nous nous quittions bons amis après deux heures de repas
 de table et de conversation, et je vais camper à la tombée de la nuit, près de la baraque
 occupée par les mexicains, s'élevant près du chemin à une lieue de San José, si
 ces gens la pechent par la mine, ils ne pechent pas par le cœur, car ils m'offrent
 généreusement de partager leur modeste repas, de coucher sous leur toit, et ne
 veulent recevoir aucun paiement. J'accepte le repas et refuse l'hospitalité
 sous prétexte que je préfère dormir en plein air, mais il y avait peut-être un
 peu de défiance sur la propreté de l'établissement et les hôtes discrets, infimes,
 nocturnes et sanguinaires qui pouvaient y avoir établi domicile. Les mexicains
 à la fois dure, bruyante et dure, habitués à vivre en leur compagnie m'en
 paraissent pas incommodes. En général le prolétaire quand il n'est pas
 surcité par la cupidité, l'envie et les conseils des ambitieux de classes, a plus
 de qualités que de défauts; le bien qu'il fait, c'est sans orgueil, sans ostentation,
 avec un entier désintéressement, et dans ce cas il est plus méritoire que celui
 que peuvent faire les classes moyennes et riches. Cette pensée m'est venue
 par l'expérience par un contact forcé, pendant moi d'un an en Californie
 avec le prolétariat de tout pays, et par la générosité de mes hôtes de ce jour.
 Le 10^e jour le lendemain après des poignées de mains échangées avec les quatre
 mexicains, des Gracias et des Adios, un maraicher français du voisinage m'entraîne
 dans sa charrette, et me dépose à 7 heures du matin à San José, j'apprends
 que M^r Jourdain, l'ami de Briot est de retour de Los Angeles, c'est peut-être
 une bonne fortune pour le docteur mais c'est un ami politique, et je doute qu'ils
 soient longtemps d'accord, tous deux aiment la discussion, ils sont obstinés,
 même dans les nuances. Le docteur et moi, avec deux pôles opposés de la politique

meus nous accordons toujours, parce que nous discutons jamais. Mon premier soin est de
trouver un individu capable de faire le cidre afin de l'envoyer à San Juan, je m'is la
main sur un certain Charles Dupont de Normandie, qui nous sacrifie son temps
quoiqu'il soit employé 130 dollars, une fois payés, et il part immédiatement.
Je vous le prie de M^r l'Anglais le directeur des postes du Haïre; ce M^r est dans
un état désespéré quoiqu'il espère encore se guérir. Il m'a appris que son frère
dont Alphonse de Laboulaye sous-inspecteur dans la même ville m'a fait
faire connaissance, lors de mon embarquement, se lance dans une révolution qui
ne peut qu'être désastreuse pour lui et ses bailleurs de fonds. Il s'agit me dit-
il M^r l'Anglais de San José, d'une flotille de bâtiments à voile, partant du
Haïre pour Chagres, correspondant avec un autre allant de Panama à San
Francisco pour le transport des immigrants, cette voie, bonne il y a un an, ne
vaut plus rien aujourd'hui, 12 vapeurs faisant déjà ce service. (1)
M^r l'Anglais, le Californien, fait venir ici des premiers avec une pacotille
très avantageuse dont il avait tiré grand profit; mais de fausses spéculations
des associés de mauvaise foi, la maladie, l'ont à peu près ruiné, il devait être
millionnaire, et sa succession se réduira dit-il à fort peu de chose. Je vais ensuite
faire visite à l'échouet qui me remet 15 dollars à compte; qu'ils viennent de
pu ou de son barbat par importe, ils assureront mon existence pendant 15 jours
de plus, sans le secours de la providence. Le 17^e après déjeuner je me mets
nécessairement en route pour San Francisco traversant la mission de Santa Clara
qui n'est qu'à une lieue de mon point de départ (c'est une mission dont l'église
et les bâtiments sont assez bien conservés) puis cheminant pendant 3 heures encore,
la baie de San Francisco à droite et les montagnes qui bordent l'océan, à gauche
dans toute la longueur (Colones) de la presqu'île parée au soleil couchant près
du chemin une maison d'assez coquette apparence, et je me décide à camper dans
cet endroit; peut-être que les habitants du logis qui sont une nichée d'américains
et d'américaines qui paraissent jouir du confortable ne seront pas moins
hospitaliers que les pauvres mexicains de l'autre soir. Je me présente donc
poliment et demande si en payant, si j'aurais pu me procurer à souper et un

je pour la nuit, un des gentlemen me répond assez sèchement qu'il n'y a rien ici pour moi, qu'on ne vend et ne donne rien: je considérerai donc un ou deux dollars et mes remerciements. Sur ce refus, je me retire à 13 h. 30 de la nuit, je fais ma modeste toilette avec mes provisions accoutumées et yérémment droppé comme un philosophe antique, dans une couverture de laine je me couche, faisant quelques réflexions sur les qualités du cœur humain dans toutes les positions sociales; quand une demi-heure après ma conversation, deux jeunes et jolies Américaines bien repues, leurs femmes, ou maîtresses de ces messieurs, prises d'un remord, viennent m'offrir à dîner. J'étais trop tard, je m'étais rassasié de biscuit et de chocolat, j'étais couché et n'avais besoin que de repos et de sommeil, je remercia pour le bien, comme pour tout autre chose, et j'ai saisi l'occasion.

Je n'ai parlé que de Santa-Clara sommairement en la traversant car, d'un côté, cette mission, très florissante autrefois, n'est qu'une ruine à peine habitée. Le clocher de l'église trop étroit pour servir à un artiste, est le seul existant que j'ai rencontré en Californie, une belle avenue plantée de chênes verts, la relie à San José; elle a un débarcadere sur la baie située à deux lieues de distance. Elle perdra son importance le jour peu éloigné où l'actuelle (San José) sera transportée à Vallejo. Elle ne sera jamais qu'une ville de troisième ordre n'ayant pour attrait que son site agréable, et pour commerce que les produits agricoles, dont elle peut comme San José servir l'entrepôt. Ses dépendances de la mission sont considérables et l'on y trouve des vignes et des vergers. On dit que des bœufs sont employés pour se servir dans les bâtiments de la mission et y établir une maison d'éducation de premier ordre pour les filles. Ce qui donne un peu d'activité à cette bourgade aujourd'hui, c'est le commerce des fruits, du jardinage et l'exploitation d'une mine importante de mercure, le tout est dirigé sur le débarcadere ou les goélettes de 10 à 15 tonneaux peuvent arriver à la marée haute.

Le 18, léger de cœur, de corps et d'esprit, je quitte ces lieux de tardive hospitalité au milieu de bonne heure au débarcadere de Santa-Clara; là je rencontre un français qui fait le commerce des fruits et des légumes, entre ce pays de production et San Francisco, il vient de faire son chargement et regagne cette dernière ville à

pièce; nous faisons route ensemble, sur notre chemin, nous visitons une loutre solitaire sur le
Rancho Secundino par des pancais, des allemands, des américains et deux jolies
femmes qui s'exploitent en société. Le Ranchero leur abandonne pour l'ail, au prix de
3000 dollars, 70 vaches laitières et autant de terres qu'elles peuvent en cultiver, payables
annuellement par trimestre et d'avance. Pour le moment, ils n'ont pas d'autres
amusements, ne cultivent pas, sont de simples colons pasteurs et semblent jouer au
Châlet. Si cette vie pacifique et champêtre est lucrative (sans j'en doute)
à corps sur elle, n'est pas fatigante, et charmante à tous ceux qui ont honte
du travail du corps ou de l'esprit, vie d'amour, de laitage, de viande et de
beurre frais, boire du thé et de l'eau de vie, puis se reposer à l'ombre ou au soleil,
en regardant paître son troupeau, comme le fait le personnel de cette petite
colonie, c'est à faire l'œil et à vous transporter en imagination des bords du
pacifique au 19^e siècle en pleine arcaïe il y a 3000 ans. Ne voit de magnifiques
canyons, des eaux vives, des gras pâturages des terres fertiles et vierges, du poisson
dans la baie à proximité, du gibier partout, l'accord entre les associés, l'absence de
travail complet, n'était la chance circulaire qui le mène et le menace d'une
fin prochaine, les 3000 dollars à payer, les frais généraux et l'indolence. Le
sera vraiment dommage?

M^r Blanchard mon compagnon de voyage et moi sommes accueillis à bascule par tous
ces bons gens qui nous invitent à partager leur dîner, nous n'avons guère de refuser une si
bonne cuisine; boire du lait à cette époque en Californie où il vaut encore près d'un
dollar le litre et du vrai lait, c'est bien tentant, l'abondance et la cordialité font
partie du menu; mais le fromage blanc offert à d'abord n'était encore pas du lait
caille, ne nous plaignons pas, nous aurons mauvaise grâce. Pendant tout le dîner,
la conversation roule sur le présent et l'avenir de l'association; la difficulté du présent
consiste dans l'éloignement des produits ou la distance des lieux de consommation
rénumérateur. San Francisco est à une journée de marche, le Pueblo de San José
de moindre importance à presque autant, mais si la compagnie avait un petit vapeur
sur la baie, en moins de 24 heures, on serait à San Francisco, et chaque jour on
réaliserait de beaux bénéfices. Comme l'achat du bateau dépend des bénéfices, que les

benignes. Après le lachet du bœuf, on se trouve dans un cercle immense & fatigant.
 Rupture de reconnaissance et d'autres bons & chers, nous quittons à l'aube nos précieux bœufs,
 nous et nous seuls d'une époque égarée dans le nouveau monde. Nous continuons notre
 route jusqu'au soleil couché, nous dans un rancho et repartons ensuite, le chemin sans
 praticable et la nuit claire; nous cheminons avec un Rancho à cheval accompagné de
 deux de ses enfants sur une autre monture; ce brave homme vieillard, nous fait toutes sortes
 de protestations d'amitié, à chaque instant il tire de sa poche une bouteille d'eau de vie
 plus que vie à moitié, désirant sans doute nous remettre à son capot, mais par
 politesse nous acceptons une fois et refusons les autres. Il nous fait comprendre qu'il
 va laisser quelques bœufs dans ses propriétés pour les vendre, mais le lendemain n'étant
 pas reprise, il fut désarçonné par un loup et blessé grièvement. Et la nuit du soir,
 fatigués, et fatigués, nous terminons notre nuit sous un arbre au bord du chemin.
 Il est prudent en pareil cas de choisir son arbre si l'on s'endormait sous un saurier
 rose qui dans ce pays sont souvent des magnifiques futaies on risquerait fort de ne
 pas se réveiller le lendemain.

Le lendemain 19 au point du jour, nous sommes debout et à 10 heures, nous
 arrivons à un hôtel justement désigné sous le nom de Halfway House, qui se
 traduirait par Maison à Mi-chemin, de San Francisco à San Jose; il est tenu
 par un Gentleman parlant couramment français, du nom de Hunter (chasseur).
 Il a bonne mine, des manières polies. Sa famille, les siens en France, est entrée à l'école
 polytechnique et en sortit en 1834 nous dit-il, a servi dans la marine française, a
 obtenu la permission pour entrer dans la famille, qui habite l'Amérique.
 Parti de France avec une pacotille importante, il tombe en débarquant, il est
 déjà ruiné et rebelle trois fois, mais un américain ne s'arrête pas en si beau chemin.
 Son dernier échec était une affaire française, il ne s'agissait de rien moins que de
 créer une ville nouvelle sur un site bien choisi au bord de la baie, qui devait
 s'appeler San Francisco du Sud et faire concurrence à la ville actuelle, le terrain
 pris, plutôt qu'acheté, les plans levés, les lots délimités, les affiches posées, les
 annonces et réclames multicolores insérées dans tous les journaux du pays, même l'usage
 beaucoup d'argent dépensé, l'acquéreur ne vint pas, et il ne resta de ce beau projet que quelques

barraques inhabitées, et quinze ou 16 dollars de cette misère. La secrétion que fait
aujourd'hui M. Hunter, si elle est aussi saine, sera-t-elle productive? il est aisé
à trois amis de la force et ont mis chacun un claim de 24 hectares sur les confins de
deux Ranchos dont les propriétaires sont en procès d'abandonnement; puis chaque associé
a vendu sa part à un de ses complices, par acte authentique: ce titre peut devenir
bon, s'il n'y a pas de meilleur; mais en attendant que les procès pendants et coûteux
aient passé par toutes les juridictions, il s'écoulera bien des années, et pendant ce temps
les Squatters pourrissent de leur rapine, ruineront ou laisseront les Rancheros qui,
pour avoir la paix, transigeront en abandonnant la moitié ou les 3/4 du terrain usurpé.
Notre hôte, avant le déjeuner nous raconte toute cette affaire, avec un aplomb, une
bonhomie qui dénotent une absence complète du sens moral, et l'ignorance absolue
des notions qui sont en usage chez les peuples civilisés, à l'égard du tien et du mien.
Le hotel Hunter n'est pas encore entièrement meublé, il est construit à l'ancienne et les
diligences de San Francisco à San-Ose s'y arrêtent à l'aller et au retour. Il y a
un confortable relatif et l'on y paie passablement pour un dollar. Nous dînâmes dans
le voisinage de l'hotel, assis sur un tabouret, près d'une tente, une jeune et jolie
jeune fille, élégamment vêtue, tenant un roman d'une main, un parasol de l'autre,
ou nous dit que c'est Mme Hunter! vraie ou fausse? Dans tous les cas, il faut
beaucoup d'amour ou de dévouement, pour s'isoler ainsi du monde, à la pluie
et dans la boue pendant l'hiver, au soleil et dans la poussière pendant l'été,
sans compensation d'aucune sorte. C'est un défi jeté au Spleen.
— Lundi nous partons, à une heure nous faisons une sieste sous un arbre et de
trois heures à la nuit, nous marchons à travers un pays plat, peu ombragé; puis
arrivons près de la tente d'un américain qui veut bien nous vendre à souper.
Il nous offre un morceau de viande, sans pain, sans vin, sans thé ni eau-de-vie, et
nous demande hardiment 2 dollars à chacun. Nous nous récrions mon compagnon et moi
contre le prix exorbitant de la carte à payer de cet exploitateur de passants, qui finit par
le contenter d'un demi-dollar par personne, qui d'ailleurs nous jugeons à propos malgré la
nuist d'aller chercher un gîte un peu plus loin, et une demi-heure après nous avons
la chance de rencontrer une tente hospitalière; c'est celle de Gérard Heurieux mineur,

Le compagnon de Pariot de Guais (H^e l'aine) qui est venu se fixer ici, à l'éclair de San Francisco pour monter une laiterie. Le concours ne lui coûte rien, il lui a seulement l'usage d'un terrain de sa terre un arden et les avances suffisantes pour lui et son compagnon associé, que je ne connais pas, il possède 30 vaches qui lui permettent de vendre pour 50 Dollars de lait par jour. La spéculation me paraît bonne et les spéculateurs ne sont pas des faiseurs. Nous passons la nuit sous cette tente couchés sur la dure mais comme nous avons l'habitude, nous n'en dormons pas moins du sommeil de l'innocence. Si tous les taureaux des alentours attirés par trois ou quatre jennisses amoureuses ne venaient pas l'interrompre en beuglant, dans notre voisinage des déclarations tumultueuses la nuit passée sans autre inconvénient nous sommes debout dès l'aurore et prenant copie de nos notes, nous nous dirigeons sur la mission de San Francisco où nous arrivons une heure après. Ici M^r Blanchard me quitte et se dirige sur San Francisco: nous avions aperçu chemin faisant qu'un nouvel incendie considérable avait détruit la partie la plus commerçante de la ville, quatre grands quartiers mais les détails nous manquaient. Je m'arrête donc à la mission où Elvir de Grivel et son cousin sont réunis. Depuis que l'hôtel des Deux mondes est réduit en cendres et que les 1400 Dollars qu'ils avaient placés dans cet établissement se sont envolés en fumée. Je retrouve là ces deux amis, occupés à faire du jardinage, et prenant assez soigneusement la peste qu'ils viennent d'éprouver, mais que des laitues et des petites radis il faudra vendre pour la récupérer. Après un repas, une conversation et une goutte reconfortante, je rentre à mon point de départ San Francisco que je retrouve à moitié rebâtie déjà et tout préparé pour un nouvel incendie.

Le docteur Briot avait mis à ma disposition à la baraque qu'il a construite de pièces et de morceaux. Il y a 6 mois sur un terrain vague, c'est là que j'établis mes pénates. Dans les salles avoisinantes la ville ayant pour société des millions de puces et des centaines de rats blancs; une petite pièce cubique de 3 mètres de côté aménagée à l'intérieur comme une cabine de navire avec 3 couchettes superposées, un escabeau pour siège, un bout de planche pour table, un trou vitré pour fenêtre, une épaisse couche de sable fin pour tapis sur lequel vivent, sautent et pullulent des lions de sucres affamés qui m'attendent que l'occasion de faire un bon repas.

et malgré toutes mes précautions, je leur fournis tous les soirs mon sang
d'air et d'ambrosie. Je tombe par un procédé assez simple. Au moment
d'aller au lit mes jambes nues étaient littéralement couvertes de ces
insectes sanguinaires, aussitôt, je me lançais dans la couchette la plus
sûre. Je munis d'un petit flacon d'alcool, les jambes pendantes en
dessous, je les frictionnais rapidement et les débarrassais de ces parasites
aussi capaces qu'incommodes; le sommeil était à ce point, et le lendemain
retait à recommencer.

La veille de mon arrivée ici, le Gréty navire du Haïre, entrant dans le port
ayant à bord la troisième et dernière Pacotille, dans laquelle je me suis qu'intéresse
à l'étranger, ayant, parmi les fonds, l'équipage etc. etc. pour m'aider à en tirer parti,
soit en s'en occupant, soit en m'aidant, avec son petit capital à payer
la douane et le fret, mais il préfère dépenser son temps et son argent au profit
de M^r de l'armateur, dont il ne pourra rien retirer. Je suis donc obligé de m'occuper
seul de cette dernière affaire que nous avons en commun, afin d'en tirer le moins
mauvais parti possible. Je trouve un commissionnaire qui veut bien se charger d'écouler
la marchandise, pour la vente pour le compte de la société. Les maisons françaises
portant ut. éprouvées par les incendies, ne offrant pas une grande sécurité, leur infirmité
ou mauvais vouloir m'étant connus, je me suis adressé à des américains M^{rs}
March, Scatter, Mac Kenachan & C^{ie} non impossible, qu'importe ma
responsabilité sera tout à fait déchargée. Ses marchandises des deux premières
pacotilles se morfondent en douane ou elles seront vendues prochainement,
si elles ne trouvent pas avant la perte à peu près totale de toute notre
speculation peut être considérée comme certaine, il faut en prendre son parti
et reconstruire toute une fortune avec des matériaux négatifs des dettes.
Le matin je déjeune au platot, je grignotte quelque chose, pain ou biscuit, avant
de sortir de chez moi, et d'aller chercher une piste d'affaires, soit en courtage soit en
achat. Je réussis quelquefois, mais souvent je reviens bredouille, ma première opération
est assez bizarre, et vaut peut-être la peine d'être contée, puis que c'est à partir
de là que ma constance devint en Californie à celle de ne poursuivre.

Un jour que je venais à travers des terrains vagues dans le voisinage de ma baraque
 je me trouve en face d'un tas d'œufs nouvellement débarqués venant du Mexique
 peu à près le propriétaire entre en pourparlers avec lui pour les acheter,
 il me demande pas mieux car ces œufs ne paient pas de mine un grand nombre
 paraissent plus que coupés, mais débattons les prix, comme l'affaire serait
 trop fat pour ma course, je la propose à demi à un certain Delaford
 associé du sieur Covillard mon restaurateur qui accepte, nous faisons une offre
 basée sur un essai de trois douzaines que nous cassons, le hasard a voulu qu'une
 seule douzaine fut trouvée bonne, le prix fixé pour la douzaine des bons a
 deux reaux (1.29) nous voilà donc propriétaires de 180 douzaines d'œufs pour 535.
 Il ne faut pas perdre de temps pour tirer parti d'une marchandise aussi défectueuse,
 nous nous mettons à l'œuvre aussitôt. Dans de grands baquets pleins d'eau
 nous plongeons nos œufs et tout ce qui surnage est jeté de côté, nous lavons
 les autres, et tout cause qui les agitent font entendre un petit clapottement
 sont éliminés, puis nous les faisons sécher au soleil cette affaire d'une journée
 pour le tout. Me voilà devenu cornettier pendant près d'une semaine, les œufs
 ne nous revenaient qu'à 10 cent. la douzaine, je les vendais 1.80, 2.50, 3.75
 suivant que je les livrais au hazard, au choix ou à l'essai, au gré de l'acheteur.
 En moins de 8 jours, je suis entre dans mon capital avec 400 \$ de bénéfice net.
 Cette affaire a attiré ma attention sur la qualité de celle de la fabrication du vin
 à San Juan qui promettait tout. Ce liquide m'arrive à San Francisco
 quelques jours après que le choléra s'y était déclaré, pour l'écouler on n'aurait
 pas trouvé des consommateurs on les payait 5 \$ par bouteille, personne ne
 voulant le loger qu'à des prix exorbitants. Il est resté en plein air sur
 la voie publique et perdu complètement, j'en ai été pour l'achat des
 tonneaux, le fret à l'arrivée est la moitié du gage du sieur Dupont et le coctus
 pour ses peines et son temps mais il a vécu pendant l'opération, et le
 propriétaire des tonneaux pour ses fruits et près de 1500 \$ de déboursés, comme
 compensation, quelques solives de bois équarris ayant servi de presse
 rudimentaire, un fiasco complet pour tout le monde. Il faut rendre justice

à chacun, le cidre était mauvais parce que les pommes étaient trop mûres, puis les Normands trop clairs pour en faire du cidre. J'en avais trouvé par hasard un jour le fabrique mais pour en boire s'était bien différent.

Le 26 Octobre 1850. Depuis 10 jours Ernest de Grivel est atteint d'une fièvre typhoïde et se trouve pas hors de danger. C'est son cousin, la place dans une maison de santé de la ville pour y recevoir les soins qu'exige son état. Il est venu me voir et je lui ai remis une lettre à son adresse que le consul m'avait chargée de lui faire tenir. M^r Adolphe de Sigrance est venu passer deux jours ici, malgré ses malaises il a fait une assez bonne campagne aux mines, et a pu réaliser 3000 fr. de bénéfices nets. Il est toujours atteint de nostalgie, il est reparti pour terminer la bonne saison, mais son inclination est de rentrer en France aussitôt que faire se pourra, je crois qu'il aura tort ou n'entreprend pas un si long voyage pour arriver à un si mince résultat, et si il n'a pas d'emploi que lui verra-t-il avec deux filles à élever et une femme, qui ne sait, ne peut ou ne veut que rester veuve quoique ruinée?

Le Mardi 29 Aout 1850, grande fête on célèbre celle de l'admission de la Californie au nombre des états de l'Union Américaine. Depuis 15 jours toutes les gazettes sont des annonces, réclames, et les murs sont couverts d'immenses programmes, affiches. On n'a pas perdu son temps et 2000 personnes ont souscrit pour le dîner et le bal qui suivra à 100 fr. par tête. Joli dîner qui, si l'on peut entrer dans tous ces ventres, trouvera toujours des poches pour se cacher.

Le lever du soleil, salut de première classe de 100 coups de canons, puis les jammes précédant par des batteries bruyantes dans tous les quartiers de la ville avec accompagnement de coups de fusils et de pistolets. Pendant ce temps là les corporations se réunissent pour prendre place, bannière en tête dans la grande procession qui doit parcourir les principales rues de la ville; et à 10 heures on se met en marche. Ce sont les pionniers, les franc-maçons, revêtus de leurs insignes et chaque loge ou rit séparément, les Chinois, les marins, les Douaniers, les pompiers, les soldats, les ministres des différents cultes et les autorités. Cinq ou six bandes de musiciens espacées sur toute une longueur du défilé donnent la note, gai, quelquefois

discordante, à cette importante démonstration terminée par un char colossal, traîné par
 8 chevaux sur lequel paraissent 30 enfants vêtus d'un pantalon bleu retenu par
 une ceinture, et d'une chemise de laine blanche, portant des figures avec des
 inscriptions indiquant à la fois qu'ils représentent les 30 états de l'Union; tous sont
 coiffés du bonnet de la liberté, qui n'est point ici le symbole de l'anarchie et de la
 terreur. En milieu de ces trois une gentille petite fille de l'ans, c'est la Colombie
 la plus jeune sœur de l'optique qu'ils entourent de soins, de prévenances, et oclament
 des hurrahs, jumeilles et répétées, sortant de milliers de poitrines accueillantes
 Sur tout le parcours cette ingénieuse allégorie. Et puis, sur ce n'est pas de
 l'enthousiasme de commande, l'Américain de la nature est très impressionnable
 et tout ce qui frappe son imagination, tout ce qui fait battre son cœur, se
 traduit en manifestations bruyantes. Des bombes à incendie qui sont toutes des
 machines américaines, brillantes et d'un grand prix, ornées de fleurs et de rubans
 traînées par 4 chevaux; une presse typographique sur un char fonctionnant sans
 cesse imprimant et distribuant à profusion l'ode de circonstance qui sera
 chantée sur la place principale après le discours de l'orateur désigné et l'invitation
 marseillaise, ne sont pas le moindre attrait de cette interminable procession,
 si bizarre, si baroque et si étrange pour tous les nouveaux venus, dans ce pays
 des ambitions fantastiques. Après quoi le cortège se remet en marche, puis
 chaque corporation se détache les unes après les autres, et fait sa petite
 promenade particulière poussant des hurrahs devant chaque établissement
 public ou privé que les membres estiment, ou bien affectivement. Les Chinois
 pendant tout ce temps n'ont cessé de manifester par des feux roulants de pétards
 et de fusées, les inventeurs de la poudre ne la menagent pas dans les fêtes ce
 n'est pas gai, mais c'est bruyant et dangereux dans une ville de bois sec, qui ne
 demande qu'à flamber. Au soleil couchant la lassitude et la faim rendent un peu
 de calme dans la rue; mais l'intérieur des maisons s'anime dans les petits
 et grands dîners. Les illuminations précèdent le feu d'artifice et la nuit se
 termine par le bal. Les heureux du jour ont pu profiter de tout, en ont ils
 eu pour leur argent? Quant à moi, j'ai satisfait mon appétit à l'ordinaire

ma curiosité à l'extraordinaire, et à 9 heures du soir, je rentrai paisiblement dans le palais des fûtes, ma résidence, mais de même qu'il y a des taches dans le soleil, ces ombres dans les tableaux d'enseignes, il n'y a guère de éjouissances publiques qui ne soient assombries par quelque catastrophe. C'est pour une des plus navrantes qu'il soit possible d'imaginer que cette joyeuse et brillante journée s'est terminée. Au moment où le bateau à vapeur quittait la jetée pour faire son voyage quotidien de San Francisco à Stockton, bondé de passagers qui étaient venus prendre part à la fête, la chaudière de la machine à vapeur éclata, le bateau coula et tous les passagers de l'équipage sautèrent à la mer. Peu de monde sur le quai pour faire le sauvetage, chacun est occupé plus agréablement ailleurs. Après bien des peines on recueille 40 cadavres, et autant de blessés. ces derniers sont dirigés sur l'hôpital pour y recevoir les premiers soins, on les y installe tant bien que mal, pour la nuit, et chacun retourne à ses affaires, mais vers deux heures du matin, un incendie se déclare à l'hôpital construit tout en bois; en moins d'une demi-heure il est réduit en cendre, et la plupart des naufragés qui avaient échappé à la noyade sont carbonisés sous les débris. Il faut avouer qu'on ne peut pas être plus malheureux. Toute cette tragédie nocturne s'est passée sans bruit, presque seuls les cris se faisaient entendre, les chants érotiques des virtuoses de café et la voix stridente du croupier des émissions de jeux, répétant à chaque minute la formule monotone "Make Your Game, Gentleman. Game is made all gone" (faites votre jeu messieurs, le jeu est fait rien ne va plus). Le lendemain léger emoi dans la ville. Les journaux après un compte rendu très détaillé, très enthousiaste de la fête de la veille, ont fait un petit boniment bien senti sur la catastrophe de la nuit, et tous ont dit, mais ils ont quintuplé leur tirage; leur ou malheur, tous profitent à la presse et chaque jour apporte son contingent de l'un ou de l'autre dans un pays comme celui-ci.

J'ai dit que je prenais mes repas chez un certain M^r Covillard, comme c'est un type tout particulier, je ne puis me dispenser d'en faire une esquisse. Il était originaire de Lyon dans la jeunesse il a débuté comme saut, mais il avait de l'intelligence, une instruction primaire supérieure et des goûts artistiques, si bien

qu'à l'âge de 30 ans il était fabricant de soie et produisait sous le règne de
 Louis-Philippe; mais entaché du péché originel de tous ses confrères les canuts, il était
 socialiste humanitaire, s'était voulu, fabricant mettre les idées de l'ouvrier; artiste il s'était
 donné ses goûts, et s'était donné une galerie de tableaux. La révolution de 1848 arrivant,
 il s'est trouvé dans la nécessité de liquider, et les frères et les amis ne l'aidant pas, il
 a été ruiné. Ne trouvant pas courage d'embrasser ses mîttes, laisse en France sa femme
 et deux enfants, et s'embarque pour la Californie sur la vapeur allant à Panama
 où il se trouve en compagnie de M^r Dillon, notre consul qui venait prendre possession
 de son poste. Par ses manières polies, sociales, sa conversation facile, un peu
 au dessus du commun, il s'en fait remarquer et même apprécier. Arrivé à San
 Francisco, il monte un restaurant avec les débris de sa fortune, prend deux associés
 plus inconnus qu'honnêtes et cette industrie prospère, quand une belle nuit
 un incendie étrange à la ville de complicité avec un des associés volant une
 certaine quantité de caisses de vins à un négociant français. La police découvre les
 auteurs, et quand je vais prendre mon repas habituel l'établissement est tout
 révolutionné. Covillard tout innocent qu'il est perd la tête et me confie la
 misérable aventure dont il est victime et qui peut causer sa ruine. L'affaire s'est
 arrangée, par l'entremise du consul, des pots d'ouïsses ont été payés au négociant,
 l'associé coupable est parti pour le Chili, l'instigateur est retourné dans les mines pour
 s'y faire prendre pour être; par suite l'établissement a perdu la meilleure clientèle,
 et Covillard obligé de le vendre à perte, lui aussi la part des pots cassés (1) du reste
 en dehors de ses opinions politiques, que seuls les Français partageaient, mais que les
 Américains et les étrangers dédaignent; j'étais un homme intelligent et estimable.
 La baraque du Docteur Briot devant disparaître pour l'effet du prolongement de la
 rue Kearny. Je vais établir mes pénates rue Fine, dans un hôtel tenu par deux
 Français, Zert et Montmartre. Ma chambre est au rez de chaussée, séparée du
 café de Logis, petite et propre. J'y établis mon bureau d'agent d'affaires, de courtier
 en marchandises et immeubles, sur les instances du Docteur Celerfon, je prends comme
 associé, interprète et commis Joseph Smard, ce jeune crève faim qui n'a pas un dollar
 en poche, et qui ne dînerait pas tous les jours, si le Docteur ou quelqu'autre ne lui

faisait l'aumône, en l'invitant à dîner. Beaucoup dans son intérêt, et par suite pour
un fils de famille devoyé un peu dans le monde, je n'ai rien sans confiance aux instances
de Clermont, et pour mes conditions. Tout l'argent des courtages doit être centralisé chez
moi, je payerai journellement toutes les dépenses de première nécessité, et le surplus des
bénéfices sera partagé par moitié à la fin du mois, ce qui est accepté avec reconnaissance,
les larmes aux yeux et dans l'air, j'étais surpris, presque ému de cette conversation
subite et qui paraissait si sincère. Nous voilà sur le chemin de la fortune. J'ai
parlé couramment les trois langues nécessaires, j'ai déjà la connaissance de la place,
l'habitude des affaires, un certain docteur Jones, riche américain qui possède 100 lots
de terrains à bâtir dans San Francisco m'offre 10% de commission sur les ventes
que je ferai pour son compte, ce qui n'empêche pas le courtage des marchandises;
et comme si toutes les bonnes chances devaient m'arriver à la fois, cette année
comme les mauvaises en 1850, je viens de traiter avec un riche propriétaire du journal
américain M^r Buckler qui édite le Public Balance afin de lui rédiger une
colonne française pour l'insérer chaque jour dans sa feuille anglaise. Il agit donc
d'aligner 1200 mots par 24 heures, le traité ne spécifiant pas la qualité de la matière
à fournir, la politique, la littérature, la science et l'esprit ne sont pas obligés,
et c'est bien mon affaire. Le seul but de M^r Buckler, c'est d'attirer la clientèle
française pour la vente et les annonces de son journal. Cette nouvelle occupation est
en dehors de l'association et m'est tout à fait personnelle, mais la société en profitera
par les annonces en anglais et en français que j'ai le droit d'insérer gratuitement dans
le journal. Me voilà donc éditeur en chef, courtier d'annonces, marchand de journaux,
reporter, traducteur, correcteur. Il m'est octroyé pour cette besogne par jour 6 Dollars (30 fr)
100 exemplaires du journal et le quart dans les annonces que je puis procurer; les
réclamés sont entièrement à mon profit et je estime le tout de 50 à 60 fr. par jour.
J'ai un typographe à moi qui parle à peu près le français et se sert de caractères
anglais faute d'autres (ils n'ont pas d'accents). J'ai deux porteurs de journaux
pour vendre mes 100 numéros; l'un est un sieur Picot de Moras un ex-officier,
démisioinaire, gentilhomme franc-comtois de Jussey, cousin germain du baron Picot
d'Aligny, gendre du vicomte de Chifflet, premier président de la cour de Besançon
etc. etc.

De France De la dernière fois de Charin X en 1830 que le gouvernement de Louis-Philippe n'a pas jugé convenable de reconnaître comme légal; ce Monsieur de Charin me paraît être un abruti, et sa famille doit être heureuse d'en être débarrassée. L'autre porteur son confrère est un certain J. B. de Finance de St. Marie aux mines, me pas confondre avec la famille de Finance dont un membre (Dolphe de Finance) est en Californie, celui dont j'ai question ici j'ai rencontré pour la première fois au Havre en 1849 en cherchant un anonyme passager de la Corée, lui était passager sur le Georges. C'était un gros bonhomme, autrefois tourneur sur ivoire, sans instruction, sans éducation, très ambitieux, partant très souple, très obéissant quand il a besoin de quelqu'un, mais non jusqu'à l'impolitesse dans le cas contraire; sans esprit, sans jugement sans délicatesse, inconstant, suffisant d'une sens moral. Il avait déjà couru le monde, il avait été en Algérie, en Espagne avant de s'embarquer pour la Californie. Quand il vint m'offrir ses services, c'était un moineau, le plus humble, le plus dévoué, le plus désintéressé des serviteurs. Nous retournerons plus tard ce que recouvrait cette peau de bête folle. C'est toute une histoire, se terminant par un fin misérable, après une fortune inespérée. Me voilà donc en janvier 1851 modestement, mais proprement installé dans mon bureau de rédacteur, de courtier, et d'homme d'affaires et le plus occupé des Californiens; du matin au soir les Français nouvellement débarqués viennent me demander des renseignements sur des places, les facotilleurs des conseils un plus grand nombre sans le sou, des secours en argent (il n'y en a pas en caisse), — des Géologues offrent des articles impossibles; des magnétiseurs, des mineurs, des agriculteurs, des inventeurs, des tourmentés, des mécontents, m'apportent des manuscrits qui n'intéresseraient personne, si volumineux qu'ils disposent de la totalité du Journal pendant un mois, il ne resterait pas de place pour le moindre fait divers, et ce que c'est que l'amour de la publicité tout ce fatras de prose hétéroclite m'était offert gratuitement. Je conduis tout ce monde poliment laissant à chacun un brin d'espoir pour l'avenir, si il m'attire un jour accorde plusieurs colonnes de rédaction dans le journal. Déjà deux essais dans ce genre à l'effet de donner à la population française une organe de publicité rédigé dans la langue, avaient été tentés. Jules de France

à son arrivée en Californie avait emprunté la presse autographique du docteur
Priest, et avait édité trois ou quatre numéros des «numéros humoristiques»
dont la vente n'avait pas payé le papier, ce qui n'avait fait qu'augmenter
ses dettes et le crédit manquait. J'avais eu cesse le métier de journaliste
la suprême ambition qu'il désirait ainsi: faire voir et faire chanter.
Une nouvelle tentative eut lieu au mois de Septembre 1850 avec un
personnel et un outillage moins primitifs. Un canadien du nom d'Océarion
Hocays, courtier ayant quelques dollars ou quelque crédit, du coupet et de l'activité
un peu de savoir faire américain, sollicita par un M^r J. Arcelin, originaire
de la Suisse Inférieure (Suisse ou le Hère), fondeur la gazette républicaine
paraissant trois fois par semaine, c'est un journal complet format moyen
tout français, pas mal rédigé par M^r Arcelin rédacteur en chef aidé de
Mirandol (ou de Mirandot) jeune homme intelligent, alerte, prime d'autre
un écuyer de l'ancien monde, fourage dans le nouveau, associé pour la
forme dans une maison de commerce sans joies sous la raison Gaultier,
Mirandol et Poda; il est imprimé très nettement par Crane & Rice
typographes américains avec des caractères, sans accents les amérindiens et
les réclames ne manquent pas, mais les abonnés sont si rares. La
population française est encore trop pauvre, trop disséminée, trop nomade
et les voies de communication trop chères et difficiles pour que le succès couronne
l'effort dans une pareille entreprise sans un capital sérieux; aussi quinze
numéros suffisent-ils pour épuiser les ressources des bailleurs de fonds, et le
journal cessa de paraître sans laissant derrière lui que des spéculateurs découragés
et des créanciers peu satisfaits. Cels étaient mes prédécesseurs dans la carrière
du journalisme français à San Francisco, suivre leurs errements eût été une
imprudence, un nouvel échec engageant ma responsabilité et celle des
autres; l'heure n'est pas encore venue où la presse française pourra
s'installer chez elle et vivre honnêtement sur son propre fond, c'est ce
que j'ai compris, et c'est pourquoi je ne suis vis-à-vis du propriétaire du
public balance B.R. Buchler qu'un simple rédacteur: je ne l'ai

jamais, ou le serai jamais, c'est un capitaliste un grand négociant, un faiseur
 d'affaires qui se sert de la presse comme d'une machine à action, c'est tout-à-fait un illibé,
 mais à coup sûr c'est un pingre, un mauvais coucheur, hargneux et processif.
 Je n'ai affaire qu'au rédacteur en chef un M^r Caserly avocat distingué,
 bonne plume, bonne langue, tellement aboli qu'il veut dominer son patron
 et tout le personnel du journal. De la discussion et bouillie entre l'autorité
 littéraire et l'autorité financière. Caserly se retire, et trouve immédiatement
 des fonds pour créer un journal en concurrence qu'il intitule: Très-bruc Public
Balance, et prend Ortelin pour rédiger une colonne de français afin que le
 lecteur ne puisse s'y reconnaître à première vue, et guerre à mort dans la
 rédaction des deux journaux. Mais Buckley a de l'argent, il intente un
 procès, et le gagne et Caserly est obligé de changer le titre de son journal
 qu'il intitule le: Daily Bruc Standard, (le vrai Drapeau du jour) et de plus
 concourir aux frais. Nous voici donc au 1^{er} Février 1851 avec deux
 journaux traduisant à la population française et fournissant une colonne
 plus ou moins remplie chaque jour. Ortelin a pris comme coadjuteur un
 certain passager de navire du Havre le Joseph du nom aristocratique
Albert Bernard de Rusbail, parti de France en amoureux, allant
 chercher une dot à une charmante anglaise sans fortune et qu'il voulait
 épouser, (1) mais qu'il a complètement oubliée en mettant le pied sur le sol
 californien. Il a fait tous les efforts possibles, puis est mort misérablement
 à Sacramento. Sur ce même navire il y avait un personnel masculin de
 femmes plus mélangé que sur la Corée, comédiens, demi-monde, artistes
 déclassés et artisans, parmi les officiers A. V. Sibert père du général Dec nom.
 (2) Après le procès Caserly. Buckley le rédacteur en chef fut M^r R. C.
Mathewson homme sérieux et plus sociable que Caserly; j'ai conservé de
 mes rapports avec lui un bon souvenir. Arrivé depuis lui en Californie, il
 avait fait le trajet par terre depuis New-York, avait traversé le pays des
 Mormons, secte religieuse et politique, à peine connue en Europe à cette
 époque, et publiait dans la rédaction anglaise du journal ses impressions

de voyage à travers cette population aussi excentrique que polygame. Il les
trouvait pour être enracinés dans la haute finance. Dans plusieurs numéros
il se crut avoir été le premier dans notre langue à donner l'histoire, et un
apparence des fantômes qui hantent l'Utah, les rivières du Grand et ont fondé
la Nouvelle Jérusalem sous le nom Salt Lake City. Mais pendant que ma
petite boutique de journaliste et d'agent d'affaires semble marcher sur des
roulottes d'or, me rapporter 100 fr. par jour et 50 fr. à mon associé, refaisons
l'histoire du marquis de Sindray, qui est aujourd'hui connue de tout le
monde ici et que je faisais que soupçonner quand je le rencontrai, lors de mon
passage à Union-ville. En Mai ou Juin dernier mis en rapport par les
deux frères de Vachapelle avec le colonel Victor Pruden, qui savait fort
endette, il lui fait la proposition d'acheter son Rancho avec tous les animaux
qui s'y trouvent, de partir pour les mines avec le bétail, d'empêcher la
vente de compte à demi, par ce moyen Pruden pourra payer ses dettes et conserver
sa propriété intacte. On fait l'acte de vente à forfait sans restrictions avec
mention du paiement comptant. Le Sindray devait remettre séance tenante
une contre lettre stipulant les réserves du vendeur, mais feignant une indisposition,
un prétexte quelconque il se retire emportant l'acte signé, promettant de
rediger à tête reposée la contre lettre et de la rapporter le lendemain.
Plusieurs jours se passent, R. de Sindray ne reparait plus. Pruden le
cherche partout et finit par le joindre, il lui réclame la pièce qui doit
lui servir de garantie, alors prenant un air indigné et théâtral, ce scapin
enlevé d'un mandrin, le toise du haut de sa grandeur et lui jette avec mépris
cette superbe phrase: Monsieur, est-ce que vous auriez l'audace de douter de la
parole du marquis de Sindray? mon intention était de vous prêter moi-même
la contre lettre; mais puisque vous venez la réclamer cela asept une dégage
" envers vous et ma parole doit vous suffire. " l'acte était enregistré par le
bureau des hypothèques, Pruden abasourdi, persuadé qu'un voleur de cette
troupe ne reculant pas devant un assassinat, n'ayant pas le tempérament
d'un américain, qui sans une pareille occurrence se serait fait justice sur l'homme

est retiré confus, exaspéré, mais neant contre le sort contre le cynique
 multiplicateur et les acolytes (le père de ce dernier laisse à San Francisco pour
 endormir Prudon et lui donne un espoir factice) bien les préparatifs terminés
 de Pindray et Vachapelle son valet partaient pour Marin Cove et les places
 de la Trinity avec tout le bétail du Rancho du Prudon et quelques serviteurs
 à gage. Revenu sur la rive de l'attribution à son Rancho, tout son bétail y était moins
 quelques chevaux, il ne repartit à San Francisco que dans le mois de janvier Prudon
 lui réclame un règlement de compte de vente; de Pindray lui présente un compte
 de vente de son bétail avec 10.000 Dollars (5000^{fr}) de déficit et suite de paiement
 immédiat de la moitié de cette somme. Il se déclare dégage vis à vis de Prudon
 et propriétaire de tout le Rancho, Prudon déjà fort endetté qui paraît le lendemain
 espérer toucher 3000 Dollars; et qui contre toute attente se voit débiteur de 500 Dollars
 qui faute d'argent ne peut plaider cherche à entraîner en comparaison avec de ses
 amis et connaissances, il parvient à faire nommer des arbitres, de Pindray se
 charge de soutenir ses intérêts, Prudon nomme le Docteur Clergeon et M. Killen
 consul de France une femme pour tiers arbitre. A l'époque où j'étais ici dans
 la première quinzaine de février les choses en sont là, mais pendant tous ces pourparlers
 Vachapelle le journaliste un des courtisans vireux de toute cette sale affaire avait
 réclame à de Pindray le prix de son ignoble intervention. Conduit d'abord il
 insiste au feu vromment et recule à compte une correction conditionnée, il
 provoque en duel son agresseur qui lui répond, à toute heure du jour ou de la
 nuit que je vous rencontrerai si vous faites un geste insolite, je vous
 tue, faites en autant si vous voulez. A partir de ce jour le prudent
 journaliste, homme de lettres mais couard et parasite s'est bien gardé
 de se trouver face à face avec son adversaire.

Pour quelqu'un qui est observateur, et qui cherche à se rendre
 compte de toutes les individualités en vue dans le pays étranger qu'il
 habite, il ne serait pas juste de se mettre en relief que les notabilités incriminées
 de son pays d'origine. C'est pourquoi après avoir esquissé la silhouette
 au naturel de Pindray, je veux essayer de faire la portraiture d'un

américain unique à San Francisco, c'est celui de Charles Duane.
C'est un homme de 2^e à 30 ans et un beau physique, grand, blond,
l'air intelligent, généreux jusqu'à la prodigalité, autocratique, ambitieux,
insinuant, suivant les milieux où il se trouve fourvoyé; chef de loges
maçonniques, pilier de cabarets, adoré dans les maisons de débauches,
estimé dans les maisons de jeu; politicien redouté, ayant mille votes
à sa suite dont il peut doubler et tripler les voix aux jours d'élec-
tions en les faisant voter 3 fois dans différents quartiers. (Le contrôle n'existant
pas) il est recherché et cajoilé par tous les partis. Aussi, n'ayant pas
de moyens d'existence connus, il vit large et se fait d'un grand
crédit. Sans éloquence, c'est un tribun qui deviendrait dictateur
si, plus sérieux, il lui en venait fantaisie, et se voit, des femmes et
des demoiselles du meilleur monde dont il savait capter la sympathie
par une courtoisie, des attentions délicates et des largesses raffinées, en
un mot, cet homme indompté, indomtable, capricieux, passionné, vicieux
et charmant était un être dangereux partout, aussi bien dans la
société civile que dans la société politique et les relations intimes. C'est
cet inconnu d'hier qui, dès aujourd'hui et plus encore demain, emploiera sa
pernicieuse influence et ses facultés à fausser les Elections, à introduire
dans la magistrature, la municipalité, les Finances de la ville des com-
plices à son image sous la cause ^{pre} (la passion des hommes qui était à bout) de
la formation des comités de vigilance. Cette dictature était impersonnelle,
irresponsable, occulte devant le Code, se résumait dans la loi sommaire du juge.
Tyrannique et la raison d'être dans le salut et la sécurité publique.
Il sera trop heureux un jour si, par protection ou pitié, il échappe à la
corde réservée pour les combats; condamné et ~~mort~~ résigné à une
transformation dans des pays lointains. Depuis plusieurs mois déjà, les
voies à main armée de jour et de nuit restent imprimes; les tentatives d'assas-
sinat dont les auteurs sont en liberté sous caution; les incendies fréquents,
calamité publique, attribués à la malveillance, la vengeance ou l'intérêt

dont la justice était impuissante ou incapable de découvrir la cause réelle avait ému l'opinion publique à tel point que la police, la justice et l'autorité étaient devenues suspectes, et, lorsque tous les journaux dénoncèrent le 19 Février 1851 le lâche assassinat perpétré sur un de nos combattants, froidement et sans provocation l'indignation fut à son comble.

Voici l'article que je publiai alors dans le Public Balance. Nous exprimons avec douleur que M. Amédée Timplé, acteur et régisseur du théâtre français de cette ville vient d'être assassiné dans le bureau même du théâtre sur son refus de laisser entrer dans la salle, gratuitement, un individu qui n'avait aucun droit nommé Charles Duane. Celui-ci lui aurait tiré un coup de pistolet à bout portant et frappé de plusieurs coups de poignard. Ses jours de la victime sont en danger, le meurtrier est arrêté.

Nous en sommes à nous demander si la sévérité de la loi est suffisante pour nous protéger contre les lâches attentats dont San Francisco est journellement le théâtre. Nous espérons que prompte et éclatante justice sera faite, c'est le vœu de tous les amis, de l'ordre général et de nos compatriotes en particulier.

Le lendemain, 21 Février, la cour du Recorder où Charles Duane comparaitait tout subit un interrogatoire, regorgeant une foule de curieux de toutes nationalités, et le juge, après l'audition des témoins a renvoyé le prévenu devant le jury sous la prévention de tentative de meurtre. Mais quelques heures après, ayant fourni des répondants d'une solvabilité de 50,000 dollars (25,000 \$ il a été mis en liberté sous caution de 5000 dollars (2,500 \$), et le peuple murmure.

Un nouvel événement tragique arrivé dans la même journée mit toute la population paisible en révolution; deux ex-déportés de Sydney, Muscat et Wilkes avaient commis un vol de 2000 dollars au préjudice d'un négociant, M. Janson, et avaient tenté de l'assassiner.

Un comité des plus recommandables personnes de la ville se forma, 500 adhérents se rendent à son appel, après bien des pourparlers des discours, les voleurs sont remis entre les mains, et dans les 24 heures, instruit l'affaire et décide qu'ils seront placés comme prisonniers sur un navire de guerre comme prévenus, et passeront devant le jury ordinaire. Ce jugement bien n'est pas fait pour intimider le mal.

les malheurs, on a dit beaucoup de bien pour rien, ce sera à recommencer
avant peu de temps.

En résumé, cette manifestation a fait réfléchir les cautions de Charles
Duane, M^{rs} G. W. Thompson, J. D. Kohler, de Phil. et ils ont retiré leur garantie à
la suite de quoi: le prisonnier a été réintégré dans la prison, où les amis ne manqueraient
pas de venir le consolider, l'écouter et lui fournir les moyens de se tirer d'affaire.

Myer, après avoir été en danger pendant huit jours était en convalescence, un
mois après les amis de Duane vinrent lui faire des propositions tentantes pour
un artiste dont la fortune est un mythe. Si le meurtrier est condamné comme il
mérite de responsabilité, la victime n'y gagnera rien. Si il est acquitté, si on dépense
en il en sort ainsi, on lui offre deux beaux dollars comptant. Il ne suffit pour cela que
d'aller passer deux mois de convalescence à Los Angeles, dans le sud de la Californie,
de ne pas se présenter lors du jugement, et, la victime, le principal témoin faisant
défaut, il n'y a plus en Californie, ni peut être aux Etats Unis un jury capable de
condamner. C'est ce qui fut fait, et Charles Duane, sorti blanc comme neige
de la prison et de la cour. Après son acquittement triomphant mais pas amendé.

J'ai anticipé sur les événements pour ne pas revenir sur cette lamentable histoire,
je reprends mon récit au 20 février. — Chaque jour, la presse de l'intérieur et de la
mégiste une foule d'actes de brigandages de vols et de meurtres commis avec
audace la nuit, le jour. Sur les grands chemins, dans les cantons, en troupe ou
isolément, c'est à croire que les bagnes des pays civilisés ont envoyé celui-
ci, l'élite de leur personnel pour le coloniser. Le temps en temps, les
mineurs se fâchent, se coalisent, et bien armés, les uns à pied, les autres à cheval
tous déterminés, se mettent à la poursuite des malfaiteurs et ceux qui sont
pris sont jugés et pendus séance tenante. Dans les villes, c'est à Sacramento
que pour la première fois le 2^e février 1851, s'est faite application de la loi de Lynch
le meurtrier d'un Gambler (roulé de jeu) du nom de Frederick. Rive, anglais de
nation avait tué la cervelle au forgeron Myers qui voulait protéger un jeune mineur
que Rive et 3 autres de son espèce assassinèrent parce qu'il refusait de jouer, arrêté
sur le champ, le peuple se rassemble, iclame le coupable et malgré les autorités et

la magistrature, comme le juré Roy décide un défendeur, il est condamné à être pendu. Le fou le précipite sur le bûcher. L'empereur du brisonnier, le conduit au lieu de l'exécution. 500 personnes par lui présente, sanctionnent l'arrêt du Tribunal et lui improvisé, un arbre sert de potence. Le condamné assisté de plusieurs ministres de sa religion, avoue avoir cédé à un mouvement de colère, demande un verre d'eau, murmure ces mots: Non Dieu ayez pitié de mon âme. Et un instant après, la justice du peuple était faite. Il n'était à mon avis cependant le plus dépravé de la confédération (ont vu) gens hors la loi qui fourmillent en Californie, mais il eut la mauvaise chance de commettre un meurtre dans un moment où toutes les têtes étaient montées, et d'avoir pour victime un homme estimé, laissant une veuve et des orphelins. Le crime avait été commis à 2 heures de l'après-midi, les débats du procès étaient clos à 6 heures du soir, et le jury entrait en délibération. à 8 heures il rendait son verdict de culpabilité au 1^{er} degré, et à 9 heures $\frac{1}{2}$ du soir la sentence était exécutée malgré l'opposition des gens de la loi, de l'autorité locale et des magistrats. Certainement dans les pays civilisés où les tribunaux savent et veulent rendre justice, ce fait serait anormal et serait qualifié de barbarie et de sauvagerie insupportables, mais pour quiconque connaît ce pays, ses habitants, les mœurs hétéroclites, la magistrature nommée par le suffrage universel où l'élément dépravé domine sans contrôle, cette manière de procéder trouve des adhérents dans toutes les classes de la société qui travaillent veulent jouir en paix, du fruit plus ou moins honnête de leur travail et de leurs capitaux acquis. Cette sévérité si expéditive qu'elle soit n'attire pas tout le monde et j'en peux citer un exemple. — Un certain français dont je connais la famille fort honorable, passager de la Cérés, et par conséquent de nous très connu, vient me trouver dans mon bureau, hôtel Richelieu, rue Pine, m'expose sa détresse, je m'empresse aussitôt de lui fournir un moyen de gagner honorairement sa vie, il était bon chasseur, adroit tireur, je lui offre mon fusil, mes munitions dont je n'avais que faire et lui dis: le gibier est abondant, vous êtes adroit tireur, prenez mon fusil et mes munitions, chassez, et le produit de votre chasse (le gibier devenant encore très cher) suffira bien au delà de vos dépenses et vous permettra d'entreprendre toute chose plus tard.

Il accepte ma proposition avec reconnaissance, part et je ne le revois plus
J'opérais plus tard qu'il avait vendu fusil et munitions et qu'il était parti pour
les mines. qu'il avait été trouvé le D^r Pring, un passager de la Cérès qui
travaillant isolé, paraît pour avoir remoué une veine d'or très productive. Le
D^r l'accueille comme une vieille connaissance, et partage avec lui ses travaux
et ses profits, c'est une bonne aubaine la fortune en travaillant au bout d'un
certain laps de temps cela ne suffit pas à un ambitieux sans conscience
et sans moralité; et un beau jour, la tente devient silencieuse et semble
abandonnée; les mineurs du voisinage ne se rendant pas compte de ce fait
normal. Le D^r passant passant pour avoir 3 ou 4000 piastres chez les Indiens dans
l'intérieur et n'y trouvant qu'un cadavre et pas d'or. Les frères Serant aussi
passagers de la Cérès savaient d'origine et par conséquent compatriotes du
D^r Pring, apprenant la fin tragique et les circonstances qui l'ont précédée
offrent 1000 dollars (1000 \$) à celui qui liera à la justice celui qui était
venu lui demander l'hospitalité en dernier lieu, le désignant par son nom
dans le plupart des journaux californiens, anglais et français. Pière perdue
il s'était réfugié chez les Indiens, y a vécu de longues années, sans nom, sans
patrice, s'y en maria eut des enfants et fut haut chef de tribu. Hélas le
malheur de perdre sa femme dans une petite traversée en mer, et nul n'a jamais
su son adresse. Je le connais, mais je veux taire son nom par égard pour la
famille qui est honnête et jouit de la considération; d'ailleurs, les soupçons si
fermement motivés qu'il fût ne sont pas des braves (1).

Si bon nombre de Néo-Californiens ont une vocation prononcée pour la
condition à main armée, bien davantage ont celle bien moins dangereuse
du vol artistique et de l'escroquerie raffinée, voyez un exemple de cette dernière
catégorie dont je fus la victime, et comme les faits ont été reconnus, avoués par
l'auteur qui ne mente aucun ménagement, puisque plus tard, quand il était
en position de réparer sa faute, il l'a aggravée par un procédé inqualifiable
Je puis raconter l'aventure. Depuis 3 semaines que j'avais associé Joseph
Pring à mes opérations de courtoisie, le résultat donnant à chacun de 1^{er} à 20

403

dollars de bénéfices par semaine, sans avaries, travail ou chance de doubler
cette somme, avec un peu d'activité et d'intelligence me paraissait devoir sa-
tisfaire l'ambition d'un homme inoccupé, harassé et sans ressources. Sans
espérer sa reconnaissance, je pouvais compter sur son intérêt bien entendu. Je
m'étais trompé grossièrement. Thnard, pour voler, se débattait, amoureux de
filles n'avait guère dévouillé le vieil homme. Je payais par avance les dépenses
ordinaires de mes deniers, il encaissait les commissions qui nous étaient dues
quelques fois même illégalement chez l'acquéreur et le vendeur ce qui faisait
double emploi, dissipait le tout et rien ne rentrait en caisse, donnant pour
excuse que les débiteurs le remettaient de huitaine en huitaine. voulant
m'assurer de la véracité de ses assertions, j'en mis en question, et l'acquéreur le premier
j'ai eu affaire à un indigne menteur, à un escroc, que faire? Lui administrer une
volée de coups de bâton, il ne demanderait pas mieux, il changerait
son rôle de débiteur en celui de créancier vis à vis de moi, le traduire en
police correctionnelle? S'il oserait que se le poursuive moi-même, il demandera
comme c'est son droit, à être jugé par un jury, c'est l'acquiescement certain
tous les faits à ma charge, et peut être bien des dommages à payer.
A cette époque, en ce pays, être jugé, c'est métier comme celui de décrotteur
ou de portefaix... Ceux-ci se tiennent à la porte des hôtels, le 1^{er} aux
abords d'un tribunal, et l'on n'exige pas plus de garantie pour
l'un que pour l'autre; aussi n'est-il pas rare qu'un jury installé
de la sorte, au hasard de la fourchette comprise souvent parmi ses
membres, des amis, des complices ou des complices de l'inculpé, et comme
il faut l'unanimité pour entraîner une condamnation, le coupable échappe au
châtiment 8 fois sur 10. - Le seul parti qui me reste à prendre à l'égard
d'Thnard c'est de le mettre en présence de tous ceux qui l'ont payé et de
ceux qui sont redevables, d'exposer aux uns et aux autres devant plusieurs témoins
tous ses méfaits. Ne pouvant nier, il avoue tout, me demande pardon, et
s'excuse sur l'entraînement de la jeunesse, verse des larmes de crocodile et promet
de réparer ses torts, si je lui en laisse le temps. Avant il feint que je perdrais

plainte, je le crois, car la suite prouvera que dans ce court court-poursuivi, il n'y
avait déjà plus de place pour un bon sentiment: à 22 ans! Je règle
son compte et il se trouve avoir perçu en plus de ce qui lui revenait 140 dollars
(700 fr) en moins d'un mois. Il me signe un effet de cette somme stipulant
l'origine honteuse de la dette, murmurant sans doute tout bas: Ah! le
bon billet qui a l'acheté! Pour en finir avec cet homme d'une perversité
si précoce, je vais citer deux anecdotes sur son compte qui acheveront de le
faire connaître et apprécier à sa juste valeur.

Deux ans après le règlement de mon compte en papier, je désespérais
de rentrer dans mon argent, quand j'apprends que Joseph Amard, par
je ne sais quelle intrigue, vient d'obtenir la place de traducteur et interprète
devant la commission chargée de vérifier et de valider les concessions
mexicaines en Californie. Cette place peut rapporter de 50 à 200 dollars.
Je laisse écouler quelques mois, puis le voyant bien mis, fréquentant
les meilleurs restaurants et cafés, prenant le haut du pavé et des airs d'homme
à qui sourit la fortune, je remets à mon frère Armand, depuis peu en
Californie, le billet de 140 dollars pour le présenter à Amard dans son bureau
et recevoir tout, ou partie si minime qu'elle soit, qu'il voudrait payer, sauf à attendre
pour le surplus. — Mon frère trouve Amard seul dans son bureau, lui dit
le but de sa visite en lui présentant le traite. — Amard le prend
et sous prétexte de l'examiner, s'approche de la fenêtre, la déchire en petits
morceaux qu'il jette au vent en disant: Voilà le cas que je fais de ce papier
et vous. Si vous dites un mot, comme vous ne parlez pas Anglais, et que j'ai
des amis dans la pièce voisine qui ne parlent pas français, je vous fais jeter par
la fenêtre, si vous faites un geste, je vous brûle la cervelle et il sortait un
révolver de sa poche, le reptile s'était changé en bête féroce. Mon frère
qui n'était point armé, n'eût qu'un parti à prendre: se retirer. — Un
américain, toujours armé, quand il réclame son dû à un débiteur de
mauvais aloi, aurait tué sur le champ le misérable puis aurait été acquitté,
mais cette manière de se rendre justice répugne à nos mœurs françaises.

Cette aventure que je n'avais pas de raison pour tenir secrète fut élucidée. Inard fut surveillé de près par ses chefs, reconnu indigne de faire partie d'aucune administration, et quelques mois après renvoyé bonnement. Dès qu'il se vit menacé, il chercha des appuis partout, même parmi mes connaissances en creusant de ses méfaits, il eut même l'air de chercher, et me fit remettre en deux fois un *à-compte* de 20 dollars (200^{fr}) et c'est tout ce que j'ai pu obtenir de lui et il est tellement retombé dans la même des misérables aventures qu'en 1857, sur le point de rentrer même en France, je lui fis offrir de le libérer des 500^{fr} restant, moyennant 100^{fr}. Il a accepté et n'a jamais pu ou voulu l'exécuter.

J'étais à Paris en 1860, un homme qui paraissait avoir au moins 45 ans, d'une tenue qui n'est ni celle d'un bourgeois, ni celle d'un ouvrier, chapeau grisâtre, redingotte et pantalon usés, souliers éculés, très fatigué et très porteur le tout crânement comme un chevalier de retour des croisades aurait porté les haillons, s'arrêta en face de moi sur le pont des Beaux-Arts, et d'un air satisfait, me dit: Bonjour, mon cher monsieur de Malley. Je lui fis la tête et je reconnais Joseph Inard: — Mais si cher que ça, lui répondis-je, vous savez que je ne vous ai jamais rien coûté. — Il se confond en excuses, me dit qu'il n'oublie pas et ne renie pas sa dette, que sous peu de jours, on doit lui procurer une très-belle place, et qu'il viendra s'acquitter envers moi. Je lui donne mon adresse, mais il n'est jamais venu. En m'abandonnant, je me demandais quelle place un homme de cette sorte pourrait occuper en France, sous un gouvernement régulier; la ce n'est dans les bas-fonds de la police secrète. Je avais l'avoir rencontré une dernière fois en 1867 à Paris dans un café du Boulevard de Strasbourg à 10 heures du soir assis avec des naïfs gens de la campagne qu'il devait chercher à exploiter, mais je n'ai pas voulu le reconnaître, il avait toujours l'air d'un besogneux.

Le dernier épisode de la vie de cet escroc qui soit parvenu à ma connaissance est certainement le plus curieux et le plus invraisemblable

c'est à Langres qu'il s'est passé: je n'y aurais pas eu moi-même
s'il ne m'avait pas été conté et affirmé par des parents et des amis, qui ne
se doutaient guère du passé de celui dont ils me parlaient. C'était
dans l'hiver 1870-71, au plus fort de la guerre, le gouvernement de la
Défense nationale avait fait appel aux officiers et soldats étrangers
de bonne volonté. Parmi eux se trouvait un commandant d'artillerie
français probablement aux Etats-Unis, pendant la guerre de sécession
à laquelle il avait sans doute pris part comme volontaire, en faveur
des Etats du Nord. Ce commandant avait été dirigé avec ou
sans batterie, sur la ville de Langres, pour prendre part à sa défense
en cas de siège. Des mérites de cet officier supérieur comme artillerie,
je ne puis rien dire, n'ayant pas sous la main ses états de services.
Par tempérament il était pusillanime; par caractère très suffisant.
Son instruction presque nulle, mais il pardonnait facilement et
avec aplomb dans 3 langues, le français, l'anglais et l'espagnol; il
était pendant son séjour à Langres logé chez M^r Mermet notaire.
Mes cousines, Mesdames Lomet, parentes de ce dernier se sont trouvées plusieurs
fois en compagnie du commandant, qui, dans la conversation parlait
souvent de la Californie. Mesdames Lomet lui ayant demandé s'il avait
comme leur cousin Ernest de Hattey? il répondit aussitôt:.. Certainement
c'était mon meilleur ami. Le commandant n'était autre que
Joseph Anard. Quel tapage! et dire, que cet homme a pu, pendant
plusieurs mois tenir la main, vivre en camarade, en ami avec un si grand
nombre d'officiers honnêtes et distingués de l'armée française, qui
sait, si le gouvernement d'alors, contre-façon grotesque de la 1^{re} Convention
n'a pas voulu réhabiliter Joseph Anard, quand même et parce qu'il était
petit-fils de Maximilien Anard, membre et président de cette trop
célèbre assemblée en 1792 et 1793.

Après une aussi longue digression, je reviens à mon point de départ,
toujours journaliste, courtier, arbitre même et seul pour mener de front toutes

Les affaires qui se présentent heureusement par la publicité, Les nouvellistes,
 Les réclamants, les chercheurs d'affaires affluent dans mon bureau et me
 laissent à peine le temps voulu pour la rédaction. C'est ainsi que tous les
 Jiranes. Comboid viennent me trouver. C'est un Agnus de Luseuil, un
 misérable tire, un Roche de Jussey qui m'est inconnu. Un Alexis Gachet
 dont la femme, irrogneuse est de Trouvillers, deux frères Thiaud de Trouvillers
 sous le tutelle de leur neveu Thuaillon qui leur sert de mentor et de
 caissier. Ils ont été expédiés ici par leur frère qui avait fait fortune dans
 les Indes et qui ne voulait pas d'ombre à sa nouvelle position sociale.
 Les pauvres Thiaud ont pendant tout leur séjour en Californie, soufflé
 dans des Charinettes au profit des Bastanques, mangé, bu, tentant le profit
 en ils laissent plutôt que de travailler aux mines, et leur directeur et neveu
 n'en pouvant rien tirer de bon, les abandonna à leur sort et partit pour le Mexique.
 J'ai été aussi en relation avec un capitaine Cravaillot, qui, commandant un
 navire, a jugé convenable de le vendre à son profit au détriment des proprié-
 taires et des armateurs et avec le produit de cette vente a fondé une maison
 dans l'Oregon. C'est une manière de se faire une position sociale en pays
 étranger. La famille Cravaillot est originaire du Doubs et y jouit de
 considération. Il était logé à l'hôtel Richelieu comme moi, il avait des
 manières avenantes, était généreux, même bienfaisant; pourquoi pas? Puisque
 cela ne lui coûtait rien. Il n'est pas le seul dans cette situation, hé-
 roïque à qui soit interdit le retour en France, et un certain Bouchard
 qui fut mon hôtelier ayant succédé à Covillard, était dans le même cas.
 Le Bouchard, capitaine au long cours du Havre était parti sur un tout
 petit navire et avait passé par le détroit de Magellan; c'était un tour
 de force ou d'audace, il évitait le cap Horn, et arrivé à la San. Francisco
 il jugea à propos de liquider l'opération à son seul profit. Cette
 mauvaise action ne lui a pas profité, sa femme venue avec lui, une espiè-
 de cantinière lui fit des traits; la fille qu'il faisait élever au Havre
 venue ici, réclamée par sa mère passait pour être la maîtresse de son

père, puis se maria comme elle put avec un certain Dubreuil et les parents
se séparèrent sans autre esclama^{que} le mépris public; grossier, félon et lâche, le
capitaine du petit navire. Le D^r Rivet qui a toujours horreur de la médecine
(il revient tout ou tard), s'est fixé au Duello près de son ami Jourdain
y a monté une pharmacie agriementée pour l'élevage des porcs et des lapins.
Didancet est aux mines Déchanet a créé au Duello une petite épicerie,
Bernot de Betancour joue de la flûte tantôt à San-Francisco tantôt
à San-José le Duello. Seulement les prix ont baissé; Véron a
mangé les 2000^{fr} qu'il avait amassés aux mines avec M^r de la Molère,
et un certain Breton, architecte de Paris, passager de la Crés qui se
figurait pouvoir faire de l'agriculture sans théorie, sans pratique
et sans capital. — Il travaille aujourd'hui avec un certain Humblot,
un Langrois, que je crois fils d'un ancien recors de cette ville, peut-
être bien sans salaire. — Il m'écrit pour me prier de lui envoyer
par un M^r Balastra, une malle d'effets qu'il a en dépôt et le peu
d'argent qu'il lui revient sur la dernière pacotille. Il manque de
tout me dit-il, je m'empresse de satisfaire à sa demande de Mon Cousin Vaon.

Je reçois des nouvelles des mines, et je sais que mes amis Elie et
Célest de Grivet, après s'être dirigés sur la Stamslat, enthousiasmés des
rapports sur les mines de la Salomon. River, partient trop tard pour
ces rives fortunées où nombre de mineurs ont fait jusqu'à 100 livres
d'or chacun en quelques mois. Arrêtés par les neiges, ils furent obligés
de rebrousser chemin, mais, s'y rendant trop tard, trouvèrent les bonnes
places prises, et n'y firent que médiocres bénéfices; et dire que dix mois
auparavant, j'avais exploré ces contrées (c'était au mois de juillet 1856)
j'en avais reconnu la richesse et que, si je n'y suis pas retourné, c'est
que mes associés n'avaient pas jugé à propos d'attendre mon retour
au River de la Crinity et s'étaient dispersés. Les gérants de l'hôtel
Richelieu sont faillite, je suis obligé de transporter mon bureau
rue Commerciale, d'où 8 jours après l'incendie me chasse. C'est le

1^{er} incendie dont je suis témoin et victime : dans cette nuit fatale, j'ai
 été obligé de transporter mon petit bagage deux fois, quoique m'étant éloigné
 des foyers à plus de 300 mètres, les deux tiers de la ville furent détruits.
 Le D^r Clergeon était absent, voyant le feu prêt à gagner sa demeure,
 je prie quelques-unes de nos connaissances communes de m'aider à faire
 un sauvetage. Je savais en effet qu'il était allé visiter et estimer la Rancho Pindrey-
 Prudhon. Pour faire une offre. On sauve tout ce qui semble avoir de la valeur,
 mais le feu envahissant on néglige un vieux bahut sans valeur, et
 c'était là que se trouvaient toutes les valeurs du D^r Clergeon, peut-être
 deux cent mille francs. Quant il revint à San Francisco, il était ruiné,
 il a failli devenir fou. Pendant 3 semaines que nous avons logé sous le
 même toit, dans la même chambre, il avait chaque nuit des cauchemars
 épouvantables. L'imprimerie de mon journal était brûlée, le journal n'existait
 plus, il fallait se créer une nouvelle position. L'affaire agricole de Rancho
 Pindrey-Prudhon devenant impossible, je cédai aux sollicitations de
 Jean B^{te} Finance qui s'ambulant complètement, il devenait associé, en
 fournissant le même capital que moi, retirait l'homme de peine de
 l'association. Chargé de tous les travaux manuels et des courses, je devais diriger
 l'opération à ma fantaisie, tenir le caisse et les livres, faire les achats, faire les puces,
 il n'ambitionnait que d'être mon très obéissant serviteur. J'avais 100 dollars à ma
 disposition, je ne voulais en exposer que 200, et la société commençait avec 400 dollars
 (soit 2000 fr). Nous louons un petit emplacement de 2 mètres de largeur sur 3m de profondeur
 mais dans un endroit épargné par l'incendie, rue menant au coin de la Place principale,
 et c'est dans ce réduit que j'ai posé les bases de l'établissement qui devint comme librairie
 française, espagnole, italienne, et assortiment de fantaisies parisiennes le plus achalandé de
 San Francisco. Ici finit ma vie d'aventures ! Si le temps me permet de continuer
 ces petits mémoires pendant les sept années qui suivront, me plaçant désormais au
 dernier plan. Je raconterai les événements dont j'aurai été le témoin, au
 nombre desquels la fin de Pindrey, les aventures de Ravuut, les incendies,
 les comités de vigilance, les flibustiers, les affaires Dillon seront au 1^{er} plan.

Fin

7150 7 53



